



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 07137387 6

DA

Vieux

LE VIEUX PAPIER

BULLETIN

de la Société

Archéologique, Historique & Artistique.

LE VIEUX PAPIER

Paraissant tous les deux mois.



TOME TROISIÈME

1905



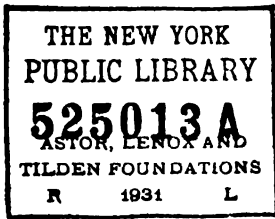
NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

LILLE

IMPRIMERIE LEFEBVRE-DUCROCQ

88, rue de Tournai, 88

1905



PROV. V. 3.
Q. 1819
V. 1819

Prix de ce fascicule : 3 francs.

BULLETIN

de la Société

Archéologique, Historique & Artistique.

LE VIEUX PAPIER

Paraissant tous les deux mois.



Sixième Année

FASCICULE N° 28

1^{er} JANVIER 1905



A PARIS

SOMMAIRE

Quatorzième réunion : 19 octobre 1904.

Quinzième réunion : 16 novembre 1904.

Mémoires et Communications :

ACHILLE BERTARELLI : Une colonie d'artistes français à Rome au XVII^e siècle.

HENRY VIVAREZ : Projet d'une classification rationnelle pour les collections de portefeuille.

J.-C. WIGGISHOFF : Essai d'une bibliographie du vieux papier.

D^r RENÉ HELOT : La fête de Gustave Flaubert.

HENRY VIVAREZ : Un précurseur des guides Joanne.

F.-A. QUINET : Essai de bibliographie postale (suite).

ARMAND DELPY : Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique (suite).

Bois divers.

Variétés.

Bibliographie.

Les communications concernant la Société doivent être adressées :

pour la partie administrative : à M. H. VIVAREZ, Président, 12, rue de Berne, Paris VIII^e.

pour le Bulletin : à M. P. FLOBERT, Secrétaire-Général, 18, rue de Berne, Paris VIII^e.

pour les cotisations : à M. Alexis TUMBEUF, Trésorier, 4, rue Robert Lecoq, Paris XVI^e.

*Les opinions émises dans le Bulletin n'engagent que leurs auteurs.
La Société n'en assume pas la responsabilité.*

— TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS —

Cotisation annuelle et abonnement au Bulletin . . . **12 francs.**

*Pour l'acquisition des numéros antérieurs des années 1900, 1901,
1902 et 1903, s'adresser au Secrétaire général.*

A decorative border surrounds the central text. The top and bottom corners feature large, stylized floral sprays. The left side has a vertical arrangement of musical instruments, including a violin and a horn, intertwined with foliage. The right side features a horizontal arrangement of musical instruments, including a trumpet and a horn, also with foliage.

RÉUNIONS MENSUELLES

Quatorzième Réunion — 19 octobre 1904.

Assistaient à cette réunion : MM. Alb. Baillière, Bénard père et fils, Creste, Daymard, Delauney, Devoitine, Féron, Flobert, Fournier, Haas, Lacroix, Langlassé, Le Senne, de Nerville, Parès, Quinet, Raulet, Rey, Tumbleuf et Vivarez.

Le menu du dîner était orné d'un titre de musique italienne, communiqué par M. Bertarelli, reproduit page 1.

Après avoir souhaité la bienvenue à deux de nos collègues, MM. Bénard, de Gournay, et Quinet, de Dôle, M. Vivarez s'exprime ainsi :

J'ai le pénible devoir de vous faire connaître le décès de deux de nos collègues. Celui de M. G. de Courcel a été annoncé dans le journal *le Temps*.

Notre confrère M. Brunschwig était venu à nous, il y a quelques mois seulement, mais il avait immédiatement manifesté un vif intérêt pour nos travaux et s'était montré assidûment à nos derniers dîners

Il a été enlevé le 27 août par un mal subit, en quelques minutes, au cours d'un voyage en Suisse qu'il faisait avec M^{me} Brunschwig, alors que son âge et sa santé paraissaient devoir lui assurer une longue carrière.

Il emporte nos plus sincères regrets.

Par un sentiment délicat, dont nous lui sommes reconnaissants, son fils, M. André Brunschwig, nous a demandé de prendre la place de son père.

Il est certain de retrouver parmi nous les sentiments de vive sympathie que celui-ci avait inspirés.

Nous offrons aux familles de ces deux collègues décédés l'expression de nos vives condoléances

L'ordre du jour appelle l'étude et l'examen des anciennes marques de la poste sur les lettres provenant des armées ou des établissements militaires.

Plusieurs de nos collègues, soit à Paris, soit en province, sont parvenus à réunir un grand nombre de vieilles lettres qui constituent des collections précieuses par leur rareté et l'intérêt historique qu'elles présentent.

Ce genre de collection, dérivé naturel de la collection de timbres-poste et qui la prolonge dans le passé, offre, à mon sens, infiniment plus d'attrait que celle-ci.

Il ne se recommande pas, il est vrai, par le chatoyement des couleurs, la finesse et l'harmonie des gravures. Il nous présente au contraire, des papiers frustes, jaunis et poussiéreux, dénués de beauté et souvent même de propreté.

Mais ces vieux papiers informes contiennent, en leurs plis, une parcelle des temps lointains; ils évoquent à notre pensée un état de civilisation déjà bien différent du nôtre et leur ensemble éveille des souvenirs qui embrassent mille détails de la vie intime de nos aïeux.

Les vieilles lettres qui proviennent des armées sont, plus que les autres encore, comme imprégnées de l'âme du passé.

Quelques-unes contiennent des détails curieux sur des épisodes de guerre, mais les plus banales, et c'est naturellement la majorité, donnent encore par leur aspect extérieur et les cachets dont elles sont revêtues, matière à de bien intéressantes réflexions.

Les plus anciennes remontent au siècle de Louis XIV et ce n'est pas sans émotion qu'on voit et qu'on sent dans les mains des lettres contemporaines de la guerre de Sept ans, des épopées de la Révolution et de l'Empire.

Ce sont généralement des pièces rares et leur nombre en est limité. Notre confrère, M. Maury, en a fait le catalogue et tous ceux qu'intéresse cette collection

savent la reconnaissance qu'on lui doit pour ce travail de bénédictin qui a mis l'ordre et la lumière, non seulement dans les vieilles lettres militaires, mais dans l'ensemble formidable des correspondances d'autrefois.

Grâce à l'effort considérable que lui et ses collaborateurs ont déployé, en dépit de la poussière et de la fatigue, nous avons un dictionnaire qui sera bientôt complété et qui nous montrera, par le menu, le gigantesque travail de la poste actuelle naissant avec les petites boîtes de quartier de Paris, dont Loret disait en 1653 dans sa *Muse historique*, en vers mirlitonesques :

On va bientôt mettre en pratique
Pour la commodité publique
Un certain établissement
(Mais c'est pour Paris seulement)
Des boîtes nombreuses et drues
Aux petites et grandes rues
Ou, par soi-même ou son laquais
On pourra porter des paquets
Et dedans, à toute heure, mettre
Avis, billet, missive ou lettre,
Que des gens, commis pour cela,
Iront chercher et prendre là
Pour, d'une diligence habile
Les porter par toute la ville.
Et si l'on veut savoir combien
Coûtera le port d'une lettre
(Chose qu'il ne faut pas omettre)
Afin que nul n'y soit trompé
Ce ne sera qu'un sou tapé.

Cet essai ne réussit pas, on le sait. Furetière dit, dans son *Roman bourgeois*, que le ciel versa de si malheureuses influences sur ces boîtes, que jamais aucune lettre ne fut rendue à son adresse et qu'à l'ouverture des boîtes, on trouva, pour toutes choses, des souris que des malicieux y avaient mises. Il était si bien oublié, un siècle après, que lorsque M. de Chamousset le fit renaître, on lui en fit honneur comme d'une nouveauté.

Mais je n'ai pas l'intention, par ces quelques mots d'introduction, de commencer l'historique de la poste et des marques postales. Au surplus, il est bien connu de la plupart d'entre vous et je ne veux pas retarder le plaisir que vous allez avoir à examiner les documents qui vont vous être soumis.

Malheureusement, j'ai, dès le début, à exprimer un très vif regret.

Notre collègue M. Verwaest a réussi, par son ardeur à la chasse aux vieux papiers et par un flair qui n'a pas été égalé, à réunir une collection de vieilles lettres, tout à fait remarquable et qui n'a peut-être de comparable que les collections de nos collègues lyonnais.

En ce qui concerne les marques d'armée, je crois qu'elle est incontestablement la première.

Nous espérons avoir ce soir la bonne fortune de pouvoir admirer les pièces les plus curieuses de cette collection unique. Et ça été pour nous, comme ce sera pour vous, une désillusion des plus vives d'apprendre que M. Verwaest ne pouvait être des nôtres.

Force nous est donc de nous borner à espérer que ce qui est différé n'est pas

perdu, et qu'un jour viendra où nous pourrons jouir du plaisir dont nous sommes privés aujourd'hui.

A défaut, quelques collègues dévoués, heureux possesseurs aussi de pièces intéressantes, ont bien voulu les apporter ce soir.

M. Vivarez fait circuler une douzaine de lettres choisies.

Après lui, MM. Alb. Baillière, Devoitine et Langlassé nous montrent de très importantes collections admirablement classées.

M. Parès fait défiler une curieuse série de pièces modernes sur les timbres de franchise militaire française, extraits de la collection réunie par M. Lemaire et comprenant des spécimens provenant de presque tous les corps de l'armée et de la marine. Certains régiments marquent les lettres des militaires d'un timbre spécial qui affecte des formes assez curieuses. On en trouvera le détail et la reproduction dans *la Cote réelle des timbres-poste*, n° 28, 30 août 1904, Th. Lemaire, 13, avenue de l'Opéra.

Enfin, M. Raulet avait apporté quelques documents du plus haut intérêt pour l'histoire des marques postales, sur lesquels il a bien voulu écrire la note ci-jointe :

Parmi les marques postales d'armées, celles qui ont l'estampille : *Armée du Roy* sont plus rares, étant utilisées seulement lorsque le roi était au milieu de ses troupes. Le catalogue Maury, 2^e éd. 17 %₆₁, avait assigné cette marque comme ayant été en usage pendant la guerre de Sept ans et pour l'année 1760; depuis, notre collègue, M. Verwaest, en a signalé une du 10 juillet 1745 (du camp devant Oudenarde) pendant la guerre de la Succession d'Autriche; nous en possédons une de cette même campagne des Flandres, mais antérieure de deux mois, du 24 mai 1745 (du camp de Chin sous Tournay), quelques jours après la bataille de Fontenoy.

ARMÉE DU ROY

L'armée royale continuant sa marche en avant, ce timbre est remplacé, peu de temps après, sur des lettres du même scripteur au même destinataire, et certainement par un bureau français pendant l'occupation de Tournay, par un timbre assez original par l'abréviation, dont on ne voit pas bien l'utilité.

TRNAY

Les armées en campagne sont généralement formées d'armées actives et d'armées de réserve. « On appelle à la guerre troupes de *réserve*, dit le Dictionnaire » de Trévoux (1721), les corps rangés sur la dernière ligne, qui sont destinés pour » fournir les autres et qui ne doivent combattre qu'en cas de nécessité *Ultima* » *acies*. » Nous pensons qu'à une certaine époque, vers le milieu du XVIII^e siècle, les timbres : *armée d'Allemagne*, *armée d'Italie*, etc., étaient réservés aux armées actives et que les armées de réserve avaient leurs timbres spéciaux. C'est dans cette catégorie que nous proposons de ranger une marque signalée dans le catalogue Maury (2^e édit. 17 %₃₁) L'état fruste de ce timbre avait suggéré cette lecture : RESR... LUSAGE ARM. DALL., avec cette interprétation ; *réservée à l'usage de l'armée d'Allemagne*, mais avec un point de doute.

Notre président, M. Vivarez, qui possède une lettre de 1760 avec cette marque, a eu l'occasion d'en parler dans notre Bulletin du 1^{er} mai 1901 (I. 187) et donne l'interprétation de notre collègue, M. Saffroy : *Régiment du sieur de Lusace*. Pour nous, il faut lire : RESERVE DE LUSACE ; d'ailleurs, une lettre de notre collection de la même année et datée de Cassel, 14 septembre 1760, avec le timbre cintré ARMÉE D'ALLEMAGNE, parle du « mouvement d'yer combiné avec la » *Réserve de Lusace* qui est venu camper près de la Verra. »

Il n'y a donc aucune espèce d'incertitude sur notre interprétation et il suffit de rappeler que cette marque postale n'est pas isolée, on en a relevé d'autres : *Réserve de Condé*, de St-Germain, d'Armentières, de Broglie (voyez : *Le Collectionneur de timbres-poste*, janvier 1901).

Les marques postales sur les lettres provenant des armées en campagne sont nombreuses et variées, mais on peut se demander, si, en sens contraire, les lettres destinées aux armées en campagne pourraient nous fournir quelques particularités intéressantes. Dans notre collection de marques postales, nous avons une correspondance de Gabriel-Jérôme de Bullion, comte d'Esclimont, prévôt de la ville de Paris de 1732 à 1755, descendant du fameux surintendant, correspondance adressée de 1747 à 1751 à M. de Varignon, lieutenant-colonel du régiment de Provence, et on y remarque que toutes les lettres adressées à Fréjus et à Castellanne, soit de Wideville (Poissy) ou de Pontoise, Versailles, Navarre (Evreux), portent l'estampille du bureau de poste, tandis que celles de Paris, suivant la coutume, n'ont pas de marque de départ, et il en fut ainsi, comme on le sait, jusqu'en 1770, à moins que le port ne fût payé ; mais aussitôt que le régiment de Provence fait partie de l'armée d'Italie et que les lettres sont adressées à Gênes ou en Corse par le port italien, immédiatement les lettres parisiennes ont cette marque que nous croyons inédite (années 1748 et 1749) :

DE PARIS

Après le retour du régiment de Provence en territoire français, les lettres d'origine parisienne redevennent, comme auparavant, vierges de toute estampille de marque de départ.

La dite marque postale a-t-elle été apposée au lieu de départ, ou à Gênes comme transit ? C'est ce qu'il serait utile d'élucider.

La marque postale peut dans certains cas nous donner une idée très nette de la situation d'un pays à une époque de son histoire. Nous rapprocherons des marques de ce genre à celles des armées en campagne parce qu'elles proviennent des départements conquis. Voici, en effet, une lettre expédiée à Nantes (22 juin 1796) avec cette marque de départ ⁹¹OSTENDE et le chiffre de taxe à payer 20 [sols] portant en plus au recto ce timbre en rouge :

En. Num^{re}

Les simples mots de ce dernier timbre, qu'il faut lire : *En numéraire*, indiquent que nous sommes à une époque financière des plus troubles, à l'époque des assignats, en pleine dépréciation du papier-monnaie, dans les derniers jours de l'application de ce tarif extraordinairement élevé, du 6 nivôse an IV (27 décembre

1795), remplacé six mois après par celui du 6 messidor de la même année républicaine (24 juin 1796), dans lequel le port de la lettre simple était de 2 livres 10 sous jusqu'à 50 lieues, puis 5 livres, 7 livres 10 sous, et 10 livres au-delà de 150 lieues. Le bureau de poste français d'Ostende entendait bien en apposant ce timbre, que ce chiffre 20 (sols) de la taxe à payer était payable non en assignats, mais en numéraire, c'est-à-dire en espèces. La lettre d'ailleurs porte en plus au verso un autre chiffre 10 *LL* [livres], c'est-à-dire le prix en assignats, l'équivalent de 20 sols en espèces

L'autre marque postale, ayant circulé dans un département conquis, est apposée sur une lettre de Foligno à Rome (1810). La marque de départ ¹¹⁷ FOLIGNO s'y trouve avec le chiffre 2 pour la taxe à payer, mais on a soin d'ajouter au recto ce timbre-ci :

DECIMES

destiné à faire remarquer au facteur romain qu'il fallait toucher 2 décimes et non 2 baïoques dont la valeur était moindre de moitié. ¹ LUCIEN RAULET.

Les assistants, même profanes dans la matière exposée, ont emporté de gracieux cadeaux : des timbres d'exposition envoyés par M. Fontaney et de petites étiquettes de boîtes d'allumettes américaines, distribuées par M. Parès.

Quinzième Réunion — 16 novembre 1904.

Étaient présents : MM. Bargallo, Chamboissier, Couriot, de Crauzat, Creste, Devaux, Devoitine, Dujardin, Flobert, Fournier, Haas, Lacroix, Langlassé, Le Senne, Mareuse, Masson, Maury, de Nerville, Raullet, Rey, Tausin, Tumbeuf, Vivarez, Wiggishoff.

La vignette illustrant le menu du dîner, reproduite ci-après, était tirée d'un titre d'atlas du XVI^e siècle, de la collection Wiggishoff.

Le programme de la réunion comportait l'étude des documents sur **le Siège et la Commune de Paris, 1870-71**. Notre collègue, M. Alex. Devaux en a fait presque tous les frais avec sa collection absolument unique.

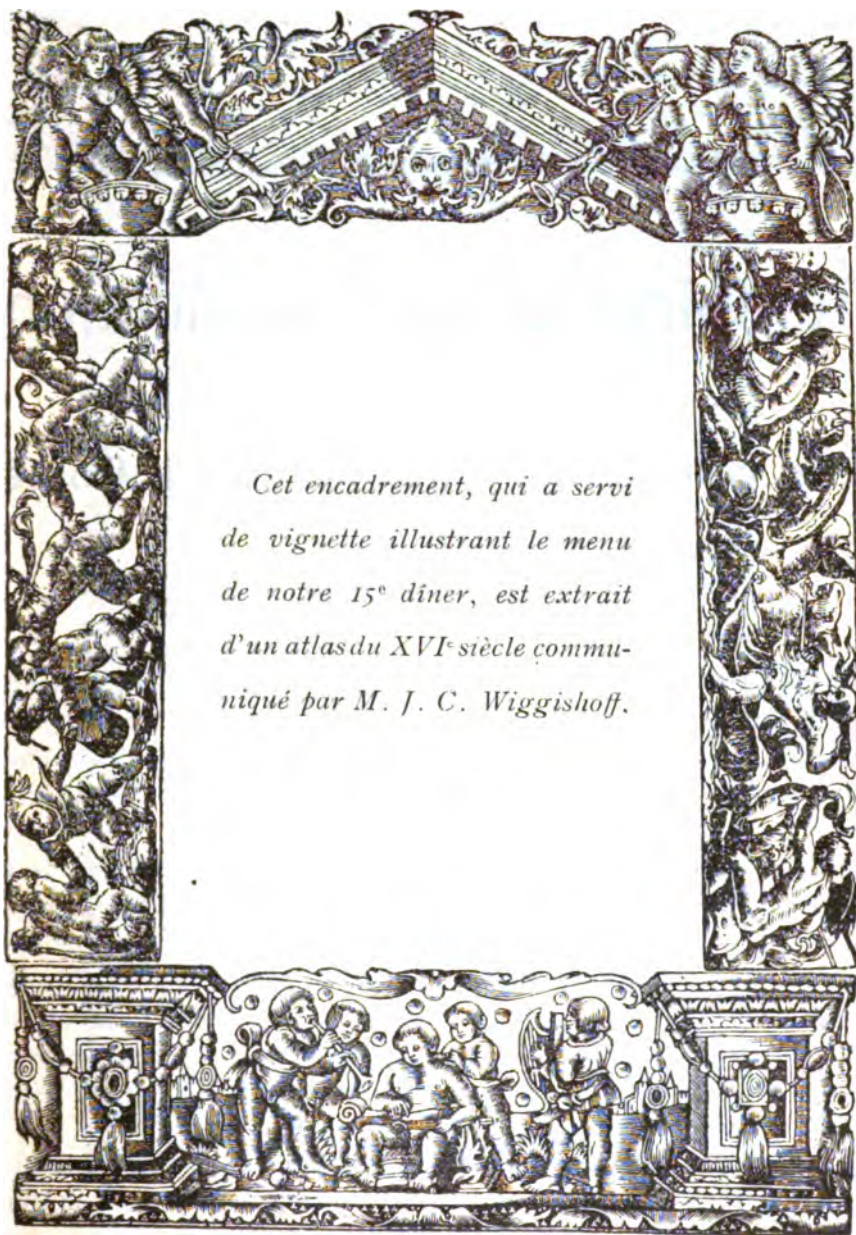
Après quelques mots d'introduction, il a fait défiler sous nos yeux une partie de sa collection classée par arrondissements parisiens. Affiches, bons de toutes sortes, précieux autographes, documents de toute nature ont fait revivre pendant quelques instants et d'une manière bien vivante cette triste page de notre histoire.

Mais ce que ne nous a pas avoué M. Devaux et que nous tenons à dire, c'est que bon nombre de ces pièces ont été recueillies par lui-même pendant les événements auxquels il assistait.

1. Depuis notre réunion du 19 octobre, où nous avons présenté cette dernière marque postale : *Decimes*, elle a été signalée par nos confrères marcopostalistes, MM. Doé et Strowski dans l'*Echo de la Timbrologie* (31 octobre 1904), en lui donnant la même signification.

L'intérêt de cette évocation s'est doublé par les souvenirs personnels que certains relataient au passage des documents.

M. Langlassé a fait circuler ensuite une série de caricatures politiques;



*Cet encadrement, qui a servi
de vignette illustrant le menu
de notre 15^e diner, est extrait
d'un atlas du XVI^e siècle commu-
niqué par M. J. C. Wiggishoff.*

M. Marcuse nous a montré une curieuse collection des premières affiches de chemins de fer, informant du rétablissement successif des communications ; MM. Tumbleuf, Creste et Flobert avaient aussi apporté quelques pièces de bon intérêt.

PAUL FLOBERT.



Mémoires et Communications

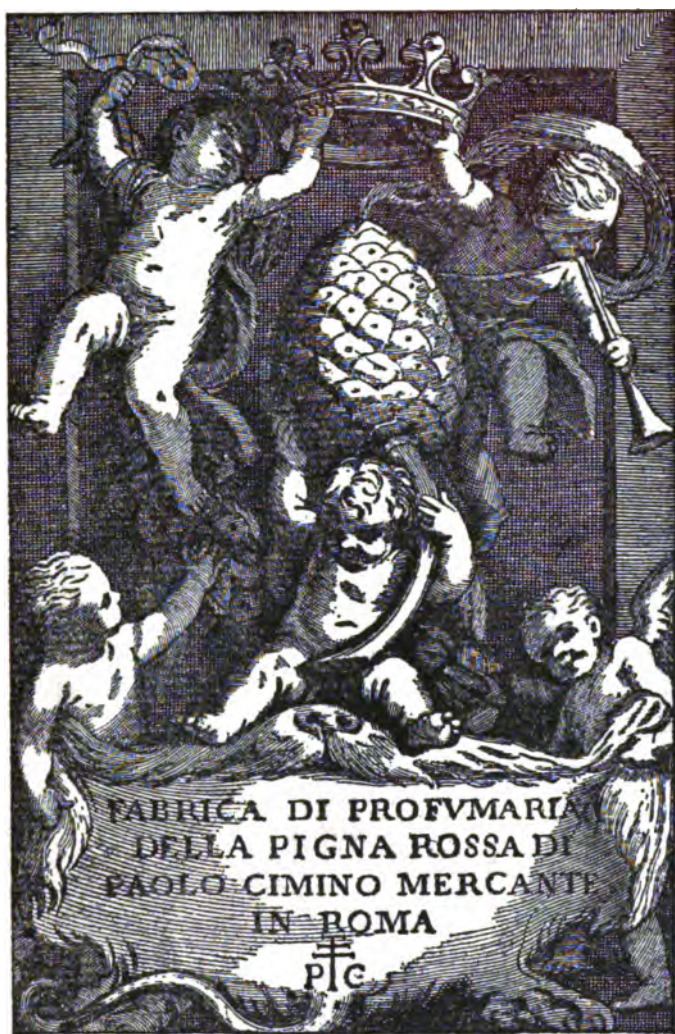
Une colonie d'Artistes français à Rome au XVII^e siècle.

L'Italie, avec ses immenses trésors artistiques, fut toujours un centre qui attira de tout temps les artistes de toutes les parties du monde qui voulaient contempler les monuments de son ancienne grandeur. Venise, Florence et Rome furent les principales étapes de ce pèlerinage artistique.

Mais si l'œuvre des peintres et des sculpteurs est connue dans leurs moindres particularités, on ne peut pas en dire autant de celle des graveurs, parce qu'elle est sans contredit d'une moins grande valeur artistique et que, presque toujours confiée à de simples feuilles de papier, elle est plus facilement dispersée et détruite. C'est pour cela que les petites productions de la gravure échappent aux recherches quoiqu'elles puissent quelquefois rivaliser avec les grandes pièces et soient souvent bien plus intéressantes au point de vue documentaire.

L'histoire de la petite production de la gravure italienne, même provenant de grands maîtres, est encore à écrire ; aussi la plus petite contribution peut-elle lui être utile. Cela montrera d'abord que les anciens maîtres eurent, comparativement aux modernes, des idées beaucoup plus larges de l'art et qu'ils ne pensèrent jamais que leur burin put s'avilir dans l'illustration d'un livre ou dans l'encadrement d'une carte de visite, d'une facture de commerce, d'une enseigne ou d'un ex libris.

Au XVII^e siècle, Rome fut la seconde patrie d'un grand nombre d'ar-



Giuseppe Calandrelli Inc.

B. Filippi Sculp.

Planche I.

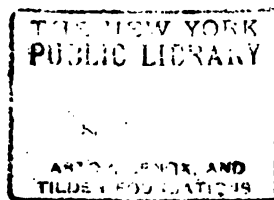
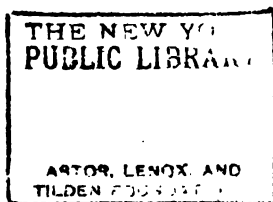




Planche II.



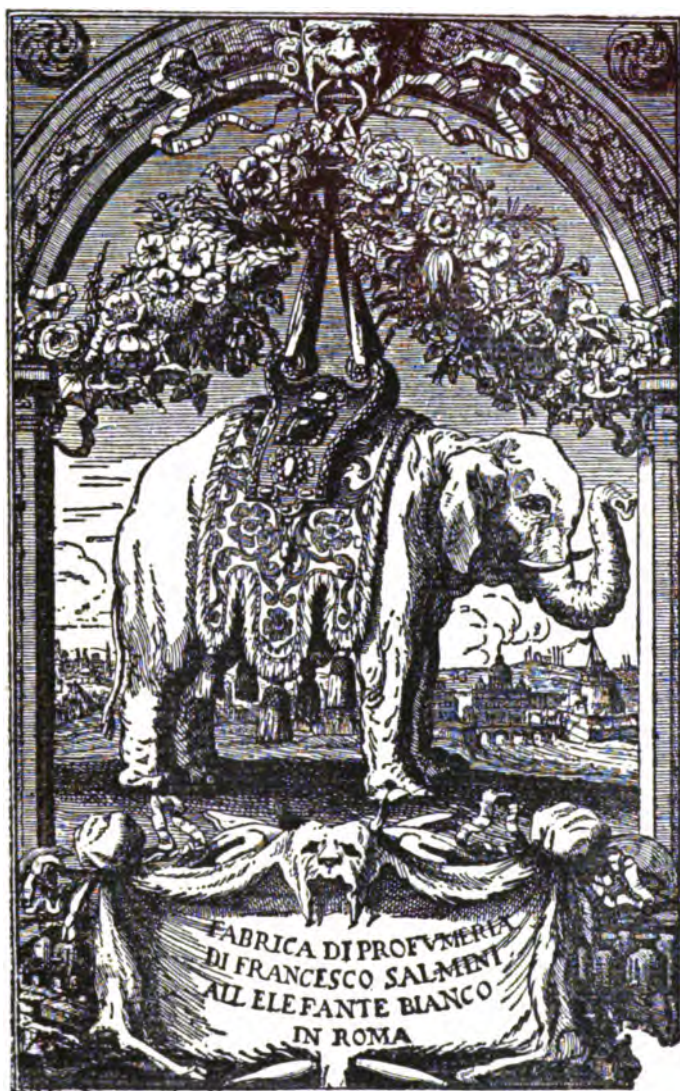


Planche III.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX, AND
TILDEN FOUNDATION

tistes étrangers, et, pendant un certain nombre d'années, les plus habiles burins de l'Europe s'y exercèrent : Pierre et Albert Clovet, Corneille Bloemaert, Albert van Spiers y travaillèrent avec Benoît Thiboust de Chartres, Vincent Hubert, François Spierre de Nancy, Claude Mellan et François de Poilly d'Abbeville, Etienne Picart de Paris, Claude et Gérard Audran de Lyon, pendant que les plus grands peintres du siècle, Simon Vouet, Nicolas Poussin et Charles Lebrun, multipliant leurs œuvres sur les monuments de la ville, fournissaient à leurs compatriotes de riches matériaux d'improvisation.

Il serait fort intéressant d'étudier les rapports que ces illustres graveurs ont eu avec les estampes qui sont, à juste titre, le but de nos collections spéciales. Malheureusement on sait combien ces pièces sont difficiles à retrouver surtout lorsqu'elles atteignent un certain âge. Je me bornerai donc à rappeler seulement les images pour les livres de prières, et les en-têtes de thèses gravés par Clovet et Bloemaert, pour retenir l'attention de nos collègues sur trois pièces fort intéressantes même au point de vue de la gravure. Ce sont des marques de parfumeries romaines de la fin du XVII^e siècle : deux d'entre elles sont signées de graveurs français et je suppose que la troisième est de l'école française.

Elles s'imposent de suite par la composition grandiose et très soignée, ce qui n'est pas trop commun dans les pièces de cette époque.

La première (Fabrique de Parfumerie, à l'enseigne de la Pigna Rossa, de Paolo Cimino, marchand à Rome) a été dessinée par Hyacinthe Calandrucci, né à Palerme en Sicile en 1646, élève de Maratta, mort à Rome en 1707, et gravée par Benoît Thiboust, né à Chartres vers 1660 et qui habita longtemps à Rome. De même que sur beaucoup de marques italiennes et étrangères, en bas de la gravure se trouvent les initiales du marchand avec la croix à trois bras à l'imitation des anciennes marques d'imprimeurs.

On a beaucoup écrit sur cette sorte de 4 usité comme marque commerciale, et en France même, M. Paul Delalain a publié une longue étude ¹ sur l'origine de cette forme spéciale d'ornementation. Quelques auteurs affirment que cette croix a un sens symbolique qui devait être l'emblème d'une corporation mystérieuse et dont le nombre de bras correspondait au degré d'initiation. Je pense que la chose est plus simple, et que cette forme symbolique est née longtemps avant l'imprimerie. Elle se rencontre très souvent dans les filigrammes (voir dans ce Bulletin les gravures accompagnant les savants articles de notre confrère M. Ris-Paquot) ; on la trouve dans les signatures de notaires, elle s'est conservée à travers les âges et tous les collectionneurs

1. DELALAIN PAUL, *Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires de la Bibliothèque technique du Cercle de la Librairie*, Paris 1892, fasc III, page IX. J'ai consulté aussi avec grand intérêt le savant ouvrage de Fumagalli G. : *Dictionnaire géographique d'Italie pour servir à l'histoire de l'imprimerie dans ce pays*. Florence, Olshki, 1905, pages 458 et suiv.

de faïences connaissent cette marque dans les produits des fabriques de Caffaginolo de Castel Durante et du célèbre Mastro Giorgio de Gubbio ; elle fut encore, pendant des siècles, en usage chez les marchands de France, d'Italie et d'Allemagne. Ce symbole fut, je crois, à son origine, une expression graphique du sentiment religieux, et fort probablement à son début, il voulait signifier la suprématie de la religion sur le monde. Peu à peu, il a perdu sa signification pour rester seulement un emblème du commerce, et, après avoir brillé sur les livres comme l'expression des premières flammes de la pensée humaine, il a terminé sa glorieuse carrière par devenir en Italie le symbole spécial des marchands de bougies et d'huile !

La seconde marque appartenant très probablement à un Français, Jacques Josselin, a été dessinée par J.-B. Lenardi, né à Ascoli et mort en 1703. Ce peintre florissait surtout vers 1660 à Rome, où à cette époque, il travaillait dans l'église des Pères de Transtevere. Hubert Vincent, graveur français dont je n'ai pu retrouver le lieu de naissance, travailla beaucoup à Rome vers la fin du XVII^e siècle et plusieurs de ses cuivres sont conservés maintenant à la Calcographie royale à Rome.

La troisième marque, quoique sans signature, je la crois de burin français et très probablement d'un élève de Jean Lepautre dont elle a bien l'allure. Il suffit, pour s'en convaincre, de la comparer avec des spécimens de gravure italienne de cette époque, et avec l'ornementation architecturale de Lepautre : le procédé même de la gravure, burin et eau-forte, était, à cette époque, très peu usité en Italie.

A plusieurs reprises s'est posée la question de savoir si ces pièces étaient seulement des étiquettes ou si elles servaient à d'autres usages. J'en possède près de 200, nombre suffisant pour élucider la question. Il est vrai que, parfois, ces pièces se rencontrent imprimées au centre d'une grande feuille ce qui démontre qu'elles servaient pour emballer certaines marchandises ; mais on les trouve aussi découpées avec très peu de marges et avec des notes manuscrites au dos, ce qui prouve qu'elles étaient aussi de véritables feuilles de factures. Je ne sais si en France cela s'est passé comme chez nous ; mais en Italie on trouve encore fréquemment, dans la première moitié du XIX^e siècle, des factures dont le libellé est écrit au verso, le recto étant réservé à une grande vignette.

ACHILLE BERTARELLI.





Projet d'une classification rationnelle pour les Collections de portefeuille

JE suis, depuis quelque temps, hanté par une pensée bien ambitieuse : l'organisation d'une Exposition publique de nos collections de vieux papiers.

Elle aurait, j'en suis persuadé, un très grand succès, car le nombre est de plus en plus grand de ceux qui, sans être collectionneurs eux-mêmes, s'intéressent à ces respectables restes du passé, qui le font revivre d'une façon si saisissante.

Je n'en veux d'autre preuve que l'attraction puissante qu'ont exercé les sections rétrospectives de chacune des classes de l'Exposition de 1900.

Ce souvenir est encore présent à l'esprit de tous.

Mais si l'on peut rêver d'un tel projet et le caresser avec sollicitude, que d'obstacles rencontre sa mise au point, que d'interrogations épincuses elle soulève, que de problèmes délicats elle met en jeu et combien il y a loin de la coupe aux lèvres !

Les difficultés de sa réalisation, rendues plus grandes par la situation encore modeste de notre Société, nous commandent donc la réserve et la patience. Elles ne nous interdisent pas, du moins, l'étude, en vue de l'avenir, des sujets divers qui gravitent autour d'elle et c'est de l'un deux que je veux m'occuper aujourd'hui.

*
* *

L'organisation d'une Exposition comporte d'abord l'édition d'un catalogue, et il n'y a pas de catalogue possible s'il n'a pour base une classification des objets à exposer.

La classification est donc la première question qui se posera, le jour, prochain ou éloigné, où nous serons prêts à entrer résolument dans la voie de l'exécution de notre programme.

Celle-là, nous pouvons l'aborder dès maintenant; elle n'engage la responsabilité de personne et ne compromet pas l'avenir.

Elle est théorique et inoffensive.

* * *

Comment peut-on classer rationnellement les collections de portefeuille?

Je ne sais pas si cette question s'est déjà présentée à l'esprit de quelqu'un.

Notre Société ne peut avoir la prétention d'avoir créé le goût de ce genre de collections. D'autres, dont les noms sont sur toutes les lèvres, les cultivèrent avant qu'elle n'existât.

Mais elle a, peut-être, le mérite d'avoir canalisé et groupé, en un ensemble, les curiosités éparses et d'en avoir lié le faisceau. Aussi, ne serait-il pas surprenant que ce fût à elle que le problème de la mise en ordre méthodique se serait présenté pour la première fois.

Notre Bulletin porte, en divers endroits, la trace de cette préoccupation, à l'état latent.

Quoi qu'il en soit, elle s'est imposée à mon esprit, par l'association d'idées que je viens d'indiquer et je vais exposer le résultat de mes réflexions avec le désir qu'il soit analysé, discuté et complété, s'il est nécessaire.

* * *

Il n'est pas bien difficile d'imaginer un système de classification des papiers dont il s'agit.

Le premier qui vient à l'esprit, et le plus simple, est celui qui les rangerait d'après leur apparence, en documents manuscrits ou imprimés, illustrés en noir ou en couleur, etc.

Mais une telle classification manquerait d'esprit philosophique et serait artificielle. Elle vise l'aspect des choses et non leur nature intime. Pour qu'elle soit logique et rationnelle, il faut qu'elle soit basée sur leur essence et sur le rôle qu'elles jouent dans la vie sociale.

Or, si nous fixons notre attention, au hasard, sur les éléments de nos collections, que voyons-nous?

Un certain nombre d'entre eux sont d'un usage *impersonnel*. Ils sont *anonymes* en quelque sorte et peuvent être utilisés par toute personne qui les a entre les mains.

Prenons une carte à jouer, par exemple. Voilà un objet qui peut servir à tout le monde, qui est employable par n'importe qui, tel quel, sans aucune modification ou addition.

Il n'en est pas de même d'une carte de visite. Ce petit rectangle de carton, qui porte un nom, une qualité, une adresse, n'est utilisable que par un seul. Il est absolument *personnel*.

Voilà deux exemples qui différencient deux classes bien distinctes d'objets.

* *

Si nous reprenons celle des objets *anonymes* et *impersonnels*, nous verrons, sans effort, qu'un grand nombre de documents viennent s'y rattacher.

Les uns servent à *l'instruction*, comme un livre ; à *l'information*, comme un journal ou une affiche. D'autres servent à éveiller *les plaisirs* de l'estomac, comme un menu, celui des oreilles, comme un morceau de musique, à charmer la vue, comme une gravure ou une image.

Il en est qui servent à *l'ornementation* et à la *décoration* de nos demeures, comme le papier peint, à l'habillage des livres comme les papiers dits de dominoterie.

D'autres, enfin, servent à la *circulation* et aux *échanges*. Les tickets de chemin de fer et les papiers-monnaie avec leurs diverses variétés répondant à cette définition.

Nous nous trouvons donc en face d'une première grande classe, que nous désignerons sous le nom de : **Classe des pièces impersonnelles**, et que nous diviserons en quatre sections :

1^{re} section : **Pièces servant à l'information et à l'instruction.**

Elle comprendra :

Les journaux, affiches, placards, canards, étiquettes, almanachs, calendriers, cartes géographiques, livres.

2^{me} section : **Pièces servant au jeu et à l'agrément.**

Cette section comprendra :

Les jeux divers (cartes à jouer, jeux d'oie, etc.); programmes de fête et de théâtre, menus, musique, gravures, imagerie populaire et religieuse, éventails, numéros de conscrits, etc., etc.

3^{me} section : **Pièces servant à l'ornementation et à la décoration.**

Les papiers peints et la dominoterie rentrent dans cette catégorie.

4^{me} section : **Pièces servant à la circulation et à l'échange.**

Ici se classent les tickets de chemin de fer, de tramways, de bateaux, les billets de péage, les papiers-monnaie, billets de banque, assignats, timbres-poste, etc.

* *

En opposition à la classe des pièces **impersonnelles** se présente la **classe des pièces personnelles** afférentes, soit à l'individu, soit à une collectivité définie : société, association, congrégation, etc.

Si nous analysons les documents spéciaux à cette catégorie, nous voyons qu'ils se répartissent dans deux sections distinctes :

- 1° Celle des pièces qui **définissent la condition de l'individu** ;
- 2° Celle des pièces qui **lui confèrent une faculté ou un droit.**

1^{re} section : **Pièces qui définissent la condition de l'individu.**

Toute la vie d'un homme tient dans cette section.

Sa naissance avec la lettre de faire-part qui annonce sa venue au monde.

Son existence entière avec la carte de visite qui définit sa personne, spécifie sa qualité, précise le lieu de sa demeure.

Sa profession, avec la carte de commerce, extension de la carte de visite et qui la généralise, se développe quelquefois et devient prospectus, album, document de publicité où il signale au public avec détails, les affaires dont il s'occupe, les marchandises qu'il vend, etc., etc. ¹

Ses idées avec les écrits qu'il authentique de sa signature et qui deviennent des autographes lorsqu'il a conquis une certaine notoriété.

Son mariage avec les lettres qui en font part à ses amis ; enfin *son décès* qui est le dernier acte de son existence.

La deuxième section est celle qui contient :

Les pièces qui confèrent un droit ou une faculté.

Elle comprend :

1° Celles qui constatent un droit de *propriété* telles que les *ex libris* et les *ex dono* qui définissent la possession d'un livre, soit par droit d'achat, soit par droit de conquête scolaire.

2° Celles qui constatent :

(a) *Le droit d'exercer une profession ou de porter un titre* : diplômes, brevets, certificats, patentes, thèses, factures.

Je place les factures dans cette catégorie parce qu'elles comportent le droit de réclamer une somme réglant des fournitures faites en raison de l'exercice de la profession.

(b) *Le droit d'exercer un mandat politique* : carte d'électeur.

(c) *Le droit de circuler* (pour l'individu et pour ses biens) : passeport, permis de chasse, connaissements, lettres de voiture, etc.

(d) *Le droit d'assister à des réunions, cérémonies*, ou de *se trouver en un lieu défini* : Invitations par billets, lettres, cartes, cartes d'association, billets de logement, etc.

* * *

Voilà la majeure partie de nos papiers classés, les uns dans la catégorie des pièces impersonnelles, les autres dans celles qui émanent d'une seule personne ou d'un seul groupe.

Il en est d'autres enfin qui participent de la première classe en ce sens

1. Il est évident qu'il faut faire rentrer dans cette catégorie, les documents de publicité émis par des *individualités collectives*, sociétés, magasins de nouveautés, etc.

qu'ils ont été, dans leur premier état, à la disposition de tous et qu'ils se sont, ensuite, spécialisés par un usage personnel.

C'est, en somme, le papier lui-même, avec toutes ses variétés d'applications, qui forme à lui seul cette classe :

1^{re} section : *Papier brut*.

2^{me} section : *Papier à lettre simple, illustré ou non* d'images ou de vignettes avant qu'il ait servi à l'écriture ou frappé de *marques postales* au cours de la circulation.

3^{me} Section : *Papier filigrané* et portant ainsi la trace de son origine.

4^{me} Section : *Papier* ayant acquis une valeur fiscale par l'apposition d'un *timbre d'État*.

Cette troisième classe peut être définie, celle des : **Pièces qui n'ont pas d'affectation personnelle mais peuvent en recevoir une à la volonté de n'importe qui.**

* * *

Il me semble que tous les documents dont la chasse nous passionne peuvent être rangés dans l'une des trois classes que je viens de définir et se caser méthodiquement dans une de leurs subdivisions.

Il est bien certain que les limites de chacune ne peuvent être rigoureusement fixées et que, pour certains objets, on aura l'embarras du choix.

C'est ainsi qu'un acte de naissance sur papier timbré pourra appartenir, à volonté, à la 1^{re} section de la 2^{me} classe ou à la 4^{me} section de la 3^{me} classe, qu'un prospectus pourra être classé dans l'imagerie aussi bien que dans les documents de publicité.

Il y a peu de pièces qui échapperont à ces alternatives qu'il sera facile à chacun de trancher suivant ses idées personnelles, ou en classant un exemplaire de la pièce douteuse dans chacune des catégories, auxquelles elle se rattache, s'il dispose d'un double ou de plusieurs.

Il vaudra toujours mieux avoir, pour elle, plusieurs places que n'en avoir aucune.

* * *

Tel est mon projet de classification.

Est-il à l'abri de toute critique? Ce serait fatuité de ma part que de l'espérer et d'affirmer qu'il ne s'en peut trouver de meilleur.

Si simple qu'il paraisse, il m'a coûté, pour le mettre sur pied, de grands efforts de réflexion et pas mal de peine.

Toujours l'œuf de Christophe Colomb ! La solution paraît élémentaire, quand elle est trouvée.

Je le livre maintenant à l'appréciation indulgente et à la discussion de mes collègues.

HENRY VIVAREZ.



Essai d'une Bibliographie du vieux papier

avec l'indication des cotes que portent les ouvrages dans les bibliothèques publiques de Paris. ¹

Généralités.

HEINEKEN (C.-H. de). — Idée générale d'une collection d'estampes. *Leipzig*, 1771, 8°. **Bibliothèque nationale. Imprimés, V 24434.**

LEBLANC (Ch.). — Manuel de l'amateur d'estampes. *Paris*, 1854-1890. 4 vol. 8°. **B. N. Imprimés, V 44119-122.**

FEUILLET DE CONCHES. — Causeries d'un curieux. *Paris*, 1862, 8°. **B. N. Imprimés, Z 48914.**

DUPLESSIS (G.). — Inventaire de la collection d'estampes relatives à l'histoire de France, léguée à la Bibliothèque nationale par M. Michel Hennin. *Paris*, 1877-1884. 5 vol. 8°.

B. N. Salle de travail, Casier B K 806 bis.

DU MOLAY-BACON. — Trouvailles et bibelots. *Paris*, 1880. 8°. **B. N. Imprimés, 8°, V 3631.**

UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS. — Exposition rétrospective de 1882. Le papier. *Paris*, 1882. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, V 5203.

GRAND-CARTERET (J.). — Les mœurs et la caricature en France. *Paris*, 1885. 4°. **B. N. Imprimés, Li 1 51.**

1. Nous tenons à rendre hommage ici à la complaisance avec laquelle Messieurs les conservateurs de la Bibliothèque nationale et des autres bibliothèques et archives de Paris ont facilité nos recherches.

Catalogue de l'exposition de 1889. Exposition rétrospective. Section II. Arts libéraux. *Paris*, 1889. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, V 21085.

DEMMIN (Aug^{te}). — Studien über die Stofflich bildenden Kunste und Kunste Handwerke, etc. *Wiesbaden*, 1890. 8°.

Étude sur les manuscrits, livres, imprimés, reliures, journaux, ex libris, etc., avec 46 figures.

B. N. Imprimés, 8°, V 5615.

ARDANT (F.). — Le papier, son histoire, sa fabrication ancienne et moderne. *Limoges*, 1892. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, V, pièce 9153.

GRAND-CARTERET (J.). — XIX^e siècle. Classes sociales, mœurs, plaisirs publics. Fêtes et funérailles, etc. *Paris*, 1893. 4°.

B. N. Imprimés, L1^{er} 113.

VERAX (J.). — Les faussaires de livres. *Châteaudun*, 1893, 8°.

B. N. Imprimés, 8°, Q, pièce 731.

BOUCHOT (H.). — Le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. Catalogue des collections. *Paris*, 1895. 8°.

B. N. Salle de travail, Casier B J 768 bis.

VACHON (Marius). — Les arts et les industries du papier en France. *Paris*, 1895. F°.

B. N. Imprimés, fol. V 3648.

GRAND-CARTERET (J.). — Vieux papiers, vieilles images. Cartons d'un collectionneur. *Paris*, 1896. 4°.

B. N. Imprimés, 4°, V 4145.

DUTERTRE (D^e E.). — Parchemins et vieux papiers du pays boulenois. *Boulogne*, 1899. 8°.

B. N. Imprimés, L K^{er} 4566.

GLACHANT (P. et V.). — Papiers d'autrefois. *Paris*, 1899. 16°.

B. N. Imprimés, 8°, Z 15046.

BULLETIN de la Société archéologique, historique et artistique " Le Vieux Papier ". *Paris*, années 1900 et suiv. 4°.

B. N. Imprimés. 4°, Z 1439.

RENSEIGNEMENTS offerts aux collectionneurs et chercheurs.

Bibliothèque de l'Arsenal, M 1829 B.

anachs.

WELSCHINGER (H.). — Les almanachs de la Révolution. *Paris*, 1884. 12°.

B. N. Imprimés, Lo^{er} 679.

CHAMPIER (V^{or}). — Les anciens almanachs illustrés. Histoire du calendrier depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. *Paris*, 1886. 8°.

B. N. Imprimés, fol. V 1645.

BRIARD (Emm.). — Bibliographie des almanachs nancéiens au XVIII^e siècle. *Nancy*, 1886, 8°.

B. N. Imprimés, Q 1113.

SAVIGNY DE MONCORPS (V^{te} de). — Coup d'œil sur les almanachs illustrés du XVIII^e siècle. *Paris*, 1891. 8°.

B. N. Imprimés, Q 1716.

SAVIGNY DE MONCORPS (V^{te} de). — Les almanachs illustrés de la Révolution. *Châteaudun*, 1893. 8°.

B. N. Imprimés, Lc 22 837.

GRAND-CARTERET (J.). — Les almanachs français (1600-1895). Bibliographie, iconographie des almanachs, annuaires, calendriers, chansonniers. États, Étrennes, etc. *Paris*, 1896. 4°.

B. N. Imprimés, 4°, Q 694.

SAVIGNY DE MONCORPS (V^{te} de). — Les almanachs des modes de 1814 à 1830. *Paris*, 1897. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, Q 2374.

DESAIVRE (Leo). — Les almanachs poitevins. *Poitiers*, 1899. 8°.

B. N. Imprimés, Lc 22 81.

SUCHET (J.-M.). — Les almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté. 1743 à 1793. *Besançon*, 1902. 8°.

B. N. Imprimés, Lc 21 54.

Armoiries.

D'HOZIER. — Armorial général ou Registres de la noblesse de France. *Paris*, 1865-73. 13 vol. 4°.

B. N. Salle de travail, casier BR.

RIETSTAP. — Armorial général. *Gouda*, 1887. 2 vol. 8°.

B. N. Salle de travail, casier D 72.

RENESE (C^{te} Théod. de). — Dictionnaire des figures héraldiques. *Bruxelles*, 1894-1903. 7 vol. 8°.

B. N. Salle de travail, casier BJ 790.

Autographes.

FONTAINE (P.-J.). — Manuel de l'amateur d'autographes. *Paris*, 1836. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, Q 985.

Brevets.
Diplômes.

RECUEIL de brevets, diplômes, passeports.

B. N. Estampes, Kb 133.

Cartes à jouer
et jeux divers.

BULLET (J.-B.). — Recherches historiques sur les cartes à jouer. *Lyon*, 1757. 8°.

ENCYCLOPÉDIE méthodique. Dictionnaire des jeux. *Paris*, Pancoucke, 1792. 4°.

B. N. Imprimés, Z 8546.

LEBER (C.). — Études historiques sur les cartes à jouer, principalement sur les cartes françaises. *Paris*, 1842. 8°, fig.

B. N. Imprimés, Li 15 12.

Catalogue de la bibliothèque de M. Leber, avec des notes du collecteur.
Paris, 1839-1852. 4 vol. 8°, fig.

Bibliothèque léguée à la ville de Rouen.

B. N. Imprimés, Q 7589-7592.

MERLIN (R.). — Origine des cartes à jouer. Recherches nouvelles sur les naïbs, les tarots, etc. Ouvrage accompagné d'un album de 74 planches.
Paris, 1869. 4°.

B. N. Imprimés,

BOITEAU (Paul). — Les cartes à jouer et la cartomancie. *Paris*, 1854. 8°.

B. N. Imprimés, V 32562.

Playing Cards of various ages and countries. *London*, 1892-95. 3 vol. F°.

Description de la collection de M^{me} C. Schreiber, de Londres, léguée depuis au British Museum.

B. N. Imprimés, G, fol. V 667.

MORIN (Louis). — Recherches sur la fabrication des cartes à jouer à Troyes. *Troyes*, 1899. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, V 28043.

MAIGNIEN (A.). — Recherches sur les cartiers et les cartes à jouer à Grenoble. *Grenoble*, 1901. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, Q 1050.

FLOBERT (P.). — Curiosités des anciennes cartes à jouer. *Lille*, 1902. 8°.

B. N. Imprimés, Li¹⁵ 53.

MOURIER (M.). — Recherches sur la fabrication des cartes à jouer à Angoulême. *Angoulême*, 1904. 8°.

RECUEIL de cartes à jouer.

B. N. Estampes, Kh 24 à 34 C et suppléments.

RECUEIL de jeux divers, jeux d'oie, etc.

B. N. Estampes, Kh 1 à 23 et suppléments.

**Adresses
visites.** PELLISSON (J.). — Cartes de visite saintongeaises. *La Rochelle*, 1897. 8°.

B. N. Imprimés, Li²⁸ 269.

GINOT (Em.). — Quelques adresses poitevines illustrées. *Poitiers*, 1899. 8°.

RECUEIL d'adresses.

B. N. Estampes, Ee 1.

RECUEIL de cartes d'adresses et factures de commerçants parisiens des XVII^e et XVIII^e siècles. 2 vol.

Archives de la Seine, quai Henri IV.

ÉTIQUETTES de papetiers parisiens du XVIII^e siècle (1112 pièces réparties sur des pièces d'archives, catalogue manuscrit).

Archives de la Seine, quai Henri IV.

Cartes postales.
Timbres-poste.

CAMPBELL (G.) et SCHRÖELLER (A.). — Catalogue des cartes postales émises pour l'usage du public. S. l. Société de timbrologie, 1889. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, G 6174.

GRANOUX (X.). — L'affaire Dreyfus. Catalogue descriptif des cartes postales illustrées, parues depuis 1894. Paris, 1903. 8°.

RECUEIL de timbres-poste.

B. N. Estampes, Lb 6 à 9.

Commerce
(Papiers de)

V. Papier-monnaie.

RECUEIL d'étiquettes commerciales.

B. N. Estampes, Li 2 à 3 c et suppléments.

Diplômes.

V. Brevets.

Éventails
(gravés ou imprimés.)

SPIRE BLONDEL. — Histoire des éventails chez tous les peuples.

B. N. Imprimés, G 20199.

BOURGEOIS (Armand). — Causeries humoristiques sur les éventails par un revenant du XVIII^e siècle (préface par Paul Eudel). Châlons-sur-Marne, 1886, 8°.

B. N. Imprimés, V, pièce 6009.

RECUEIL d'éventails, écrans, etc.

B. N. Estampes, Li 12 à 14 et Qb.

Ex dono.
Ex libris.

POULET-MALASSIS (A.). — Les ex libris français depuis leur origine jusqu'à ce jour, nouvelle édition augmentée (24 planches). Paris, 1875. 8°.

B. N. Imprimés, Q 1396.

MARTIN (Alexis). — Étude sur les ex dono et dédicaces autographes. Paris, 1877. Gr. 8°.

B. N. Imprimés, Q 47.

WARREN (J. Leicester), lord de Tabley. — A Guide to the study of Book-plates. London, 1880. 8°. Deuxième édition. Manchester, 1900. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, Q 2771.

GUIGARD (Joannis). — Nouvel armorial du bibliophile. Paris, 1890. Gr. 8°, fig.

B. N. Imprimés, 4°, Q 451.

BOUCHOT (H.). — Les ex libris et les marques de possession du livre. Paris, 1891. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, Q 1608.

ARCHIVES de la Société française des collectionneurs d'ex libris. Paris, 1894 et années suivantes. Gr. 8°, fig.

B. N. Imprimés, f°, Q 134.

HAMILTON (Walter). — French Book-plates. *London*, 1896. 8° carré, fig.

B. N. Imprimés, Q 2366.

TAUSIN (H.). — Bibliographie des ouvrages, plaquettes, articles de revues et de journaux écrits en français sur les ex libris. *Paris*, 1903. Gr. 8°.

RECUEIL d'ex libris français et étrangers classés alphabétiquement en 38 volumes.

B. N. Estampes, Kb 134 à 134 ak.

V. Cartes d'adresses.

PELLETIER (l'abbé Victor). — Essai historique sur les billets d'enterrement. *Orléans*, 1861. 8°.

B. N. Imprimés, Réserve L1²¹ 295.

POUY (F.). — Les feuilles volantes, billets de naissance, d'enterrement, cartes de visite, factures, programmes. *Amiens*, 1862. 8°.

B. N. Imprimés, L1³ 362.

CLAUER (P.). — Des billets d'enterrement au XVI^e siècle. *Lyon*, 1877. 8°.

BARBIER DE MONTAULT (X.). — Les billets d'enterrement de la collection Jolly-Guignard. *Saint-Maixent*, 1898. 8°.

B. N. Imprimés, L1¹⁸ 16.

RECUEIL de billets d'enterrement.

Bibliothèque de la ville de Paris
(Hôtel Saint-Fargeau, rue de Sévigné).

ORME (Edw.). — An essay on transparent prints and on the transparency in general. *London*, 1808. F°.

Texte anglais et français.

V. Cartes à jouer.

BREYNE-DUBOIS (G. de). — Ce qu'il y a dans une collection de journaux. *Paris*, 1881. 8°.

LAZARD (Lucien). — Répertoire alphabétique du fonds des Domaines réuni aux Archives de la Seine. *Paris*, 1904. 8°.

B. N. Imprimés, Lj¹¹ 109.

RECUEILS de têtes de lettres.

B. N. Estampes, Kb 130.

Bibliothèque de la ville de Paris, rue de Sévigné.

Archives de la Seine, quai Henri IV.

Livres
minuscules.

TISSANDIER (Gaston). — Livres minuscules. *Paris*, 1894. 8°.

Marques
de graveurs,
imprimeurs,
libraires et
amateurs.

CHRIST (J.-F.). — Dictionnaire des monogrammes, chiffres, lettres initiales... des plus célèbres peintres, graveurs, etc., traduit de l'allemand par Sellius. *Paris*, 1750 et 1762. 8°. **B. N. Imprimés, V 24332.**

BRULLIOT (Fr.). — Dictionnaire des monogrammes, marques figurées, lettres initiales, noms abrégés, etc., avec lesquels les peintres, dessinateurs, graveurs et sculpteurs ont désigné leurs noms. *Munich*, 1832. 4°.

B. N. Salle de travail, casier X 352.

NAGLER (Dr G.-A.). — Les monogrammes d'artistes (en allemand). *Munich*, 1857. 8°. **B. N. Imprimés, 8° V 3762.**

SILVESTRE (L.-C.). — Marques typographiques ou recueil de monogrammes, chiffres, enseignes, emblèmes, devises, rébus et fleurons de libraires et imprimeurs. *Paris*, 1867. 8°.

Marques de libraires et d'imprimeurs d'ouvrages français jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

B. N. Imprimés, Q 6114-6115.

DELALAIN (P.). — Les marques de libraires et d'imprimeurs du XVI^e au XVIII^e siècle. *Paris*, 1885. 12°.

B. N. Imprimés, 8°, Q, pièce 470.

DUPLESSIS (G.) et BOUCHOT (H.). — Dictionnaire des marques et monogrammes de graveurs. *Paris*, 1886. 12°.

B. N. Imprimés, 8°, V 3333.

CERCLE DE LA LIBRAIRIE. — Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires de la collection du Cercle de la Librairie, deuxième édition. *Paris*, 1892. 8°.

B. N. Imprimés, 4°, Q 520.

RIS-PAQUOT. — Dictionnaire encyclopédique des marques et monogrammes, chiffres, lettres initiales, signes figuratifs. *Paris*, 1893. 2 vol. 4°.

B. N. Imprimés, 4°, V 3435.

DUCHESNE-TAUSIN. — Monogrammes et marques diverses (manuscrit).

B. N. Estampes, Ya.

RECUEIL de marques d'imprimeurs et libraires français et étrangers, classés alphabétiquement en 23 volumes.

B. N. Estampes, Kb 126 à 126 v.

Menus.
Programmes.

MAILLARD (L.). — Les menus et programmes illustrés, invitations, billets de faire part, cartes d'adresses, etc., du XVII^e siècle à nos jours. *Paris*, 1898. 8°. **B. N. Imprimés, Fol. V 3630.**

miniatures.

RIVE (l'abbé). — Essai sur l'art de vérifier l'âge des miniatures dans les manuscrits.

B. N. Imprimés, V 321.

DENIS (F^d). — Histoire de l'ornementation des manuscrits. *Paris*, 1861, 8°.

B. N. Imprimés, Q 1160.

filigranes
papiers.

BRIQUET (C.-M.). — De la valeur des filigranes de papiers comme moyen de déterminer l'âge et la provenance des documents. *Genève*, 1872. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, V pièce 9816.

BRIQUET (C.-M.). — Papiers et filigranes des archives de Gênes. *Genève*, 1888. 8°.

B. N. Imprimés, 4°, V 2684.

MUGNIER (F.). — Les filigranes de papiers en Savoie. *Chambéry*, 1888, 8°.

B. N. Imprimés, Lk 27541.

BOUDON (G.). — Notes sur quelques filigranes de papiers des XIV^e et XV^e siècles. *Amiens*, 1889. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, V pièce 7241.

WIENER (Lucien). — Étude sur les filigranes des papiers lorrains. *Nancy*, 1893. Gr. 8°.

B. N. Imprimés, 4°, V 3587.

— Les anciennes papeteries du duché de Bar et quelques filigranes barrois. *Besançon*, 1898. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, V pièce 12514.

monnaie
papiers
commerce
banque.

ROUILLÉ (Augⁱⁿ). — Assignats et papiers-monnaie. Guerre de Vendée et chouannerie. *La Roche-sur-Yon*, 1891. 4°.

B. N. Imprimés, La 35 128.

RECUEIL de papiers de commerce et banque.

B. N. Estampes, Lb 3 à 5 et Pb 10a et 11.

populaires
littérature
et
sciences).

NISARD. — Histoire des livres populaires depuis le XV^e siècle jusqu'en 1852. *Paris*, 1854. 2 vol. 8°.

B. N. Imprimés, Q 5679.

SOCARD (Alexis). — Livres populaires imprimés à Troyes de 1600 à 1800. Hagiographie, ascétisme. *Paris*, 1864. 8°.

B. N. Imprimés, Q 6128.

SOCARD (Alexis). — Livres populaires, noels et cantiques imprimés à Troyes depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. *Paris*, 1865. 8°.

B. N. Imprimés, Q 6129.

LIESVILLE (R. de). — Recueil de bois ayant trait à l'imagerie populaire, aux cartes, aux papiers, etc. *Paris*, 1868. 8°.

B. N. Estampes.

CHAMPFLEURY. — Histoire de l'imagerie populaire. *Paris*, 1869 ou 1886. 12°.

B. N. Imprimés, 8°, V 8749.

GARNIER (J.-M.). — Histoire de l'imagerie populaire et des cartes à jouer à Chartres. *Chartres*, 1869. 8°.

B. N. Imprimés, V 39902.

ASSIER (Alex.). — La Bibliothèque bleue depuis Jean Oudot I jusqu'à M. Baudot, 1600-1863. *Paris*, 1874. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, Q 2155.

CERQUAND (J.-F.). — L'imagerie et la littérature populaire dans le Comtat-Venaissin. 1600-1830. *Avignon*, 1883. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, V 8749.

HAVARD (H.). — L'imagerie scolaire. *Paris*, 1889. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, R 6879

EXPOSITION UNIVERSELLE. — Recueil de couvertures de cahiers scolaires, avec vues coloriées de l'Exposition. *Paris*, 1889. 8°.

B. N. Imprimés, 4° V 2845.

RECUEIL d'images de piété.

B. N. Estampes, Li 11, Rd 58 à 61, Re 13.

RECUEIL d'imagerie d'Épinal.

B. N. Estampes, Li 8 à 10 a.

RECUEIL d'images de confréries.

B. N. Estampes, Re 13.

Prospectus.
Publicité.

MERMET (E.). — La publicité en France. Histoire et jurisprudence. *Paris*, 1879. 8°.

B. N. Imprimés, 8° V 2156.

DATZ (P.). — Histoire de la publicité depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. *Paris*, 1894.

B. N. Imprimés, 8° G 7061.

ADELINÉ (Jules). — Histoire du livre par les prospectus.

RECUEIL de prospectus et publicité diverse de commerçants parisiens, XVIII^e et XIX^e siècles.

Archives de la Seine, quai Henri IV.

Restauration
des
vieux papiers.

BONNARDOT (A.). — Essai sur l'art de restaurer les estampes et les livres. *Paris*, 1858. 16°.

B. N. Imprimés, Réserve p. V 269.

RIS-PAQUOT. — Guide pratique du restaurateur de gravures, reliures, livres, etc.

B. N. Imprimés, V 21534.

YVE-PLESSIS (R.). — Petit essai de bibliothérapie ou l'art de soigner et restaurer les livres vieux et malades. *Paris*, 1900. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, Q 2709.

ENCYCLOPÉDIE des fureteurs. Cent recettes pour la conservation et la restauration des objets d'art, livres, gravures, timbres, etc. *Paris*, 1901, 12°.

gravées. POUY (F.). — Iconographie des thèses. Notes sur les thèses dites historiées soutenues et gravées. *Amiens*, 1869. 8°.

B. N. Imprimés, V 49923.

TURNER (E.). — Quelques thèses à images exposées dans les salles d'examen de l'École de médecine de Paris. *Paris*, s. d. 8°.

B. N. Imprimés, T 1101.

RECUEIL de thèses de philosophie françaises et étrangères.

B. N. Estampes, Ka 10 à 12 et Po 1 à 3.

res-poste. V. Cartes postales.

d'optique. POUY (F.). — Les vues d'optique. *Amiens*, 1883. 8°.

B. N. Imprimés, 8°, V pièce 4405.

RECUEIL de figures pour lanterne magique.

B. N. Estampes, Ia 28.

J.-C. WIGGISHOFF.





La Fête de Gustave Flaubert

La Saint-Polycarpe

DANS les dernières années de la vie de Gustave Flaubert, on souhaitait sa fête au mois de juin, et cette fête s'appelait « la Saint-Polycarpe » !

Un des amis de l'auteur de *Madame Bovary*, Ch. Lapierre, ancien directeur du *Nouvelliste de Rouen*, a raconté comment Flaubert fut amené à abandonner son prénom trop « bourgeois » pour en prendre un plus original. Flaubert arriva un jour chez la belle-sœur de Lapierre, M^{me} Brainne, rentrant d'une flânerie sur les quais et tenant une image sans valeur qu'il venait de trouver dans une des boîtes fixées au parapet du quai Voltaire. Cette gravure représentait saint Polycarpe, les mains levées au ciel avec cette légende : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Dans quel pays m'avez-vous fait vivre ? ». Flaubert, en verve de gaité, expliqua qu'il croyait à la migration des âmes et qu'il sentait revivre en lui toutes les indignations du saint.

Quelques amis rouennais ayant appris cette anecdote imaginèrent d'organiser un dîner chaque année, après lequel on souhaiterait à Flaubert « la Saint-Polycarpe ». On fut assez embarrassé pour choisir une date ; il y avait neuf saints du nom de Polycarpe ! Fêterait-on Flaubert le jour du saint Polycarpe qu'on invoque pour les maux d'oreilles ? Prendrait-on pour saint patron le grand martyr, que Pécuchet, dans ses discussions religieuses avec son curé, donne comme un modèle incomparable ?... Devant la difficulté du choix, on ne s'occupa pas des dates de fête des saints Polycarpe et on jeta son dévolu sur le mois de juin.

Flaubert s'amusait de ces dîners, qui le plus souvent avaient lieu chez Lapierre ; il se préoccupait à l'avance des surprises qu'on allait lui faire et la pensée de cette fête lui rendait tout travail impossible pendant les jours qui la précédaient. Après un dîner fort bruyant, qui rappelait ceux d'une gaité folle que donnait ce « brave père Pouchet » où Flaubert se sentait

« gris dès le potage », ses amis lui adressaient leurs souhaits de fête. A l'occasion d'une de ces réunions, on fit venir de Paris une actrice très en renom, Madame Pasca, dont le portrait par Bonnat venait d'être admiré au Salon de 1875. Boisse, un ami de Flaubert et de Lapierre, avait composé les vers suivants pour la circonstance ; ils furent dits par Madame Pasca :

*Monsieur Flaubert, en ce beau jour de fête,
Retrempez-vous dans l'sein d'vos amis.
Pour que d'leurs vœux, elle soit l'interprète,
Ils ont fait v'nir une artiste de Paris.*

*Monsieur Flaubert, votre patron se nomme
Saint Polycarpe, un saint bien distingué.
On dit partout que c'était un brave homme,
Mais il paraît qu'il n'était pas bien gai.*

*Il s'écriait, ce pauvre Polycarpe,
« En ce bas monde tout va de mal en pis ! »
Et cependant il pince de la harpe
Tout comme un autre au sein du Paradis.*

*Monsieur Flaubert, vous ferez d'la musique
Aussi là-haut quand vous serez péri ;
Car vous avez un chic ecclésiastique
A faire dresser les ch'veux de Jul'Ferry.*

*En attendant coulez des jours prospères,
Que mille fleurs naissent dessous vos pieds.
N'oubliez pas que Dieu dit à nos pères
Ces mots sublimes : « Croissez, multipliez ! »*

*Rappelez-vous qu'ici-bas, dans la vie,
Il est bon d'faire chaque chose à son tour.
Nous avons vu les enfants d'vol' génie,
Nous voulons voir les enfants d'vot' amour.*

*Mais dans nos vœux n'oublions pas la France,
Formons pour elle les souhaits les plus doux,
N'est-elle pas notre unique espérance ?
N'est-elle pas notre mère à tous ?*

*Monsieur Flaubert, acceptez cette page
On notre cœur se montre à vous sans fard,
Pour vous en faire un plus brillant hommage,
On attendait Madame Sarah Bernhardt.*

*N'dédaignez pas celle qui la remplace
Depuis huit jours son temps ne s'pass' qu'à
Faire du trapèze, prendr' des douches à la glace
C'est vot' servant', c'est Madame Pasca !*

Quand les applaudissements qui suivirent la lecture de ces vers se furent apaisés, le maître de la maison adressa à son tour à Flaubert un discours,

bien fait pour amuser l'ennemi des bourgeois, auteur de la « Lettre à la municipalité de Rouen, au sujet d'un vote concernant Louis Bouilhet » :

Mon cher ami,

C'est au nom de la Municipalité, de l'Académie de Rouen (Sciences, Arts et Belles-Lettres), de la Société Libre d'Emulation de la Seine-Inférieure et du Comité rouennais de la Basse-Seine, ainsi qu'au nom de l'Industrie textile et de la Marine marchande, que je viens, à l'occasion de la Saint-Polycarpe, vous exprimer les vœux que forme pour votre santé, toute une généreuse population, fière de vous compter au nombre de ses enfants.

Que de fois vos compatriotes n'ont-ils pas regretté qu'il vous répugnât de vous distraire de vos études littéraires pour reporter sur les questions pratiques qui intéressent notre cité, tout l'effort d'une intelligence d'élite. Les endiguements de la Seine, l'approfondissement du chenal, l'agrandissement des quais, l'assainissement du quartier Martainville, l'élargissement de la rue Grand-Pont, la crise industrielle et le canal de Tancarville ! Quel vaste champ ouvert à vos travaux, si, laissant dédaigneusement à Decorde et Coquatrix, ce qu'on appelle la littérature légère, il vous plaisait de devenir, dans la science économique, l'émule des Lemire, des Cordier, et des Pouyer-Quertier.

Le ciel ne l'a pas voulu ainsi, et, au détriment de l'essor matériel de notre chère cité, c'est aux abstractions de l'analyse du cœur humain que vous employez les précieuses facultés que la Providence, en une heure de largesse, vous a si généreusement départies.

Nous y gagnerons en gloire pour nos annales, ce que nous aurons perdu en résultats matériels. Vous aurez ajouté un fleuron de plus à la couronne symbolique qui devrait figurer sur les armes de Rouen : mais ce sera un regret éternel pour notre Académie de n'avoir pu inscrire sur son livre d'or le nom de Gustave Flaubert.

Puisse le grand saint, votre parrain, qui, par vous, revit aujourd'hui d'un nouvel éclat, jeter dans votre âme un éclair de cette indulgence sans bornes, qui, dans les sphères élevées où il plane, a dû succéder à une indignation d'origine terrestre ! Puissent un jour s'effacer vos griefs contre une population repentante ! Puisse un mot de pardon, tombé de votre bouche, hâter l'heure de cette réconciliation suprême, où, dans un banquet solennel, au Tivoli-Baubet, on verra le maire de Rouen et les délégués de la filature, du tissage, de la rouennerie, des produits chimiques, du gros et du demi-gros, abjurer leurs erreurs, livrer en holocauste à votre colère, comme victimes expiatoires, Nyon, Decorde et Nétien, brûler ces livres de commerce sur des autels improvisés et entonner, avec accompagnement de l'excellente musique du 24^e de ligne, un hymne à l'art pur et aux sentiments désintéressés. C'est alors que dans la nouvelle Arcadie rouennaise auront disparu les temples élevés au Dieu Coton et au Veau d'or, et que la légende invoquée en ce jour de fête pourra être ainsi modifiée :

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! dans quel heureux temps m'avez-vous fait vivre ? ».

C'est ce vœu que vous transmet en sa qualité d'organe accrédité de l'opinion publique, celui qui se dit votre admirateur et fidèle ami,

Ch.-F. LAPIERRE.

En souvenir de ce jour de fête où Flaubert entendait des compliments si spirituels et des allusions pleines d'esprit à ses démêlés avec la muni-

cipalité de Rouen, au sujet d'un buste à élever à son ami Louis Bouilhet, il aimait dans ses jours de misanthropie à signer ses lettres de son nouveau prénom. Ce billet qui suit en est un exemple :

(Comme vous êtes gentille de ne pas m'oublier
et de me donner des nouvelles de la chère sœur.

Mais me paraissant impossible un peu meilleure
l'été, vers le milieu de l'automne prochain
(J'ai, par exemple) l'intention de 3^e d'aller en ma
fortune de plus amples détails. - ma femme
aimé doit souffrir horriblement! Elle jure à
elle vingt fois par heure! - comme le monde
est mal arrangé! et cela va et vient tant! J'en ai
au 1^{er} de ma part. Je compte sur la Poste.
mais on dit qu'elle est égarée.

Je recommence à travailler un peu. mais
je suis très fatigué quant à ma femme elle se
consolide beaucoup. J'en ai encore 1^{er} de l'été
c'est tout le monde.

embrassez bien V. mon notre chère malade
et qu'elle vous dise

Votre vieux bon copain

Louis de L.

Comme vous êtes gentille de ne pas m'oublier et de me donner des nouvelles de la chère sœur. Elles me paraissent aujourd'hui un peu meilleures ! J'attends vers le milieu de la semaine prochaine (jeudi, par exemple) la visite du troisième ange qui me fournira de plus amples détails. Ma pauvre amie doit souffrir horriblement ? Je songe à elle vingt fois par heure ! Comme le monde est mal arrangé ! et que la vie est embêtante ! J'en ai assez pour ma part. Je comptais sur la peste, mais on dit qu'elle rebrousse.

J'ai recommencé à travailler un peu, mais je suis très faible. Quant à ma jambe elle se consolide. Néanmoins, j'en ai encore pour longtemps. C'était sérieux.

Embrassez bien pour moi votre chère malade et qu'elle vous le rende.

Votre vieux

Samedi. 4. 4.

POLYCARPE.

En 1880, le jour de la Saint-Polycarpe, une jeune fille déposa sur la tête de Flaubert une couronne, mais, mal placée, elle glissa, et Flaubert dit à mi-voix : « Je me fais l'effet d'un tombeau ». Ce fut la dernière Saint-Polycarpe, quelques jours après la fête de Flaubert, on déposait des couronnes sur sa tombe.

Au moment où on se préoccupe à Rouen de sauver de la destruction le pavillon de Flaubert à Croisset, il nous a paru intéressant de rappeler un Flaubert peu connu, « Polycarpe » Flaubert et de publier des documents relatifs à sa fête ¹.

D^r RENÉ HELOT.

1. La harangue de Lapierre a été publiée dans l'« Esquisse sur Flaubert intime, d'après des documents laissés par Charles Lapierre, directeur du *Nouvelliste de Rouen* ». Nous en avons donné le texte d'après une copie que nous possédons de ce discours de la main de Lapierre, cette copie diffère un peu du texte publié antérieurement. Nous croyons que les deux autres pièces sont inédites.

M. Le Pottevin et M^{me} Vielllot qui avaient « nommé » Flaubert, comme on dit dans le pays de Caux, ne s'étaient pas montré fort généreux ; ils lui avaient donné un seul prénom, celui de Gustave, et, en plus, ce nom ne figure pas ordinairement dans les calendriers. Le frère de Gustave et sa sœur ne possédaient également qu'un seul prénom : leur père, qui s'appelait Achille-Cléophas, ne devait pas être partisan des nombreux prénoms ; son nom de Cléophas fut si souvent écorché dans les actes de l'état-civil ou remplacé par ceux de Cléopatre et de Théophile. En prenant le nom de Polycarpe, Gustave Flaubert a suppléé à sa pauvreté de prénoms.

Faisons remarquer qu'il aurait été très simple de prendre, comme anniversaire de la Saint-Polycarpe, le 26 janvier, jour de la fête de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, l'auteur de la fameuse *Lamentation* ; on a choisi le mois de juin, un des rares mois où on ne fête aucun saint Polycarpe !





L'ENCADREMENT de la carte de visite que je me suis fait un devoir d'envoyer à tous les membres de la Société, à l'occasion du Nouvel An, est emprunté à un curieux petit livre qui porte la date de 1712.

L'auteur l'a intitulé :

Les délices de Leide, une des célèbres villes de l'Europe ; une description exacte de son antiquité, de ses divers agrandissements, de son académie, de ses manufactures, de ses curiosités et généralement de tout ce qu'il y a de plus digne à voir.

Le texte et les gravures de ce vieux bouquin, édité chez Pierre Vander Aa, ne rappellent, que de très loin, les élégantes plaquettes que les touristes doivent à la plume alerte et à l'habileté photographique de notre excellent collègue, M. Monmarché, mais ils empruntent aux temps lointains de leur origine, une grâce naïve et une saveur des plus attachantes.

Un assez grand nombre de gravures hors texte (32) ornaient autrefois mon volume. Le temps, *edax rerum*, et grand destructeur de papiers, en a fait disparaître plus de la moitié. Il n'en reste que treize, dont trois représentent des scènes horribles : la famine, la peste et le ravitaillement de la ville, durant le siège qu'elle subit en 1574.

Ces vignettes sont d'une candeur d'exécution et d'une indépendance, vis-à-vis des lois de la perspective, qui les rend fort intéressantes.

Je ne m'arrêterai pas à ces événements, décrits avec un luxe de détails ingénus, me bornant à transcrire un passage que je dédie à MM. Couriot et Rouillé, nos collègues, experts dans les questions relatives aux monnaies obsidionales.

« Afin qu'on ne manquât point d'argent pour le commerce, ils firent de » papier des pièces de 14 et de 24 sols qu'ils changèrent en espèces d'argent » après le siège. On voioit sur ces Pièces, d'un coté, un Lion tenant un » Chapeau sur une Lance, avec ces mots : *Hæc libertatis ergo. C'est pour » la liberté &*, de l'autre, *Dieu garde Leiden*. Sur d'autres, il y avait les » Armes de la Ville avec ces Mots, *Nummus obsessæ Urbis Lugduni, sub » gubernatione Illustrissimi Principis Auraici cusus* c'est à dire *Monnaie » de la ville de Leide pendant le Siège, frappée sous le gouvernement du » très Illustre Prince d'Orange*. Et d'autres encore, où l'on voioit un Lion » armé d'un sabre, avec les Armes de la Ville de Leide et cette Devise *Pugno » pro Patria*, c'est-à-dire *Je combats pour la Patrie*. »

Il serait intéressant de savoir s'il existe encore, dans un musée de Hollande, quelque exemplaire survivant de ces monnaies de siège. Peut-être, notre collègue, M. Enschedé, pourrait-il nous renseigner à ce sujet.

La gravure, dont j'ai fait reproduire le motif, est un frontispice dédicatoire qui m'a paru tout à fait remarquable, bien qu'un peu chargé de détails.

Elle mesure, en original, 15 centimètres sur 12,5, et, probablement, la réduction que j'ai dû lui imposer pour l'approprier à son nouvel usage, aurait pu être poussée un peu plus loin sans qu'elle y perdît sa netteté.

Le format de cette carte de visite est ainsi un peu insolite et je m'en excuse.

Elle montre les armes du grand personnage, au nom duquel mon nom modeste s'est substitué.

L'inscription qu'il a remplacée est la suivante :

AU
TRÈS NOBLE ET TRÈS-ILLUSTRE
SEIGNEUR,
Mons^r P. DE LEIDE,

SEIGNEUR DE VLAARDINGE :
Président Bourgmestre de la Ville de Leide :
HOOG HEEMR AAD DE RHINLANDE :
Et de la part de la Ville
BURG-GRAVE DE LEIDE
etc. etc. etc.

La devise « NEC TIMIDE NECTUMIDE » c'est-à-dire « *ni timide ni fanfaron* » qu'on lit sur la banderolle, au-dessous de l'écusson, m'a paru bonne à conserver et digne d'être mise en pratique.

Le préambule de la description de Leide est assez curieux.

Le voici : « La ville de *Leide* est sans contredit une des plus grandes, » des plus propres & des plus agréables villes du monde. La netteté et la » largeur de ses Rues, la quantité de ses Canaux, revetus de Briques, bordés » de coté et d'autre de *Tilleuls*, qui font, pendant les chaleurs de l'Eté, un » ombrage merveilleux qui convie les honnetes gens à aller s'y promener ; la » propreté et la beauté de ses Batiments et une grande quantité de Places » publiques, embellies pareillement de *Tilleuls* ou d'*Ormeaux*, joint à » l'extrême netteté des Briques dont quelques-unes de ses rues sont pavées, » ont fait autrefois dire à un célèbre Professeur en Théologie, qui demeurait » sur le *Rapenburg* (c'était Monsieur *Polyander* de la Noble et Ancienne » Maison des *Kerckhoves de Gand*) qu'il demeurait au plus beau Quartier » du Monde. Et voici comme il le prouvait dans ses Entretiens familiers. » Des quatre Parties du Monde, disait-il, l'*Europe* est la plus noble et la » plus belle ; la plus belle partie de l'*Europe*, ce sont les *Pays-Bas* ; Des » *Dix sept Provinces* qui les composent, la plus riche, la plus florissante et » la plus belle, c'est la *Hollande*. La plus belle et la plus propre Ville de la » *Hollande*, c'est *Leide*, et le plus beau Canal et la plus belle Rüe de *Leide*, » c'est le *Rapenburg* : Donc, concluait-il, je suis logé au plus beau » quartier du Monde.

» Et, en effet, pour peu qu'on se soit promené dans *Leide*, on jugera sans » peine, qu'il n'y a rien de plus juste que ce raisonnement, quoique ce » venerable Professeur ne le fit qu'en plaisantant avec ses amis. »

Cet exorde donne une idée du ton qui règne dans la description des monuments, des promenades et des environs de Leyde.

Le chapitre des hôtels et des lieux de plaisirs n'est pas oublié, bien qu'il soit un peu écourté. Il se résume dans les deux phrases suivantes :

« Entre les Auberges & Ordinaires, Flamends, Anglois, François, etc., » qui sont ici en assez grand nombre, les meilleurs sont le *Burg* ou le *Heere* » *Logement*, les *Doelens*, le *Lion d'Or* sur la *Bree Straet*, den *Horn* ou la » *Corne* & l'*Ecu de France*, ces deux derniers sont vis-à-vis de la maison » de ville. Outre cela, il y a, à toutes les Portes, des Cabarets, ou ceux qui » ont manqué l'heure d'un bateau, vont attendre le départ d'un autre.

» Les lieux de récréation ne manquent pas dans cette ville, où l'on peut » passer le tems agréablement de toutes les manières, comme sont les Maisons » de Café, de Billard, les Tripots, le Mail, etc. »

Le volume se termine par un copieux catalogue des livres, cartes géographiques, plans de villes, portraits et estampes qu'on trouve chez l'éditeur. Je me borne à le mentionner, bien que ce ne soit pas la partie la moins attrayante, pour un bibliophile.

HENRY VIVAREZ.



Essai de Bibliographie postale

(Suite).

Histoire.

53. — *Les Postes romaines, Etude précédée d'une notice historique sur l'origine et l'organisation du service des postes chez les différents peuples anciens et modernes, par Lucien Maury, commis à l'Administration centrale des Postes et Télégraphes.* Paris, imprimerie de la Société de Typographie, Noizette, directeur, 8, rue Campagne-Première, 1890, in-16.

Étude des plus intéressantes sur les Postes romaines depuis la République jusqu'à la chute de l'Empire. Après avoir décrit toutes les phases de cette institution, l'auteur nous renseigne sur le matériel et sur le personnel. C'est le tableau des postes romaines le plus complet que nous connaissons.

Cet ouvrage a été traduit en allemand.

54. — *La Poste à travers les âges, par Pierre Zaccone.* (Numéros 1801 à 1805 du Monde illustré, octobre 1891).

Nombreuses gravures dans le texte.

55. — *Souvenirs et Récits d'un aérostatier militaire de l'armée de la Loire (1870-1871), avec une lettre du général Chanzy. Nombreuses illustrations de V.-A. Poirson.* Paris, Dreyfous, 1891, gr. in-8.

56. — *Considérations sur les moyens de transport usités en Belgique du X^e au XVI^e siècle, et sur l'origine des Messageries et des Postes communales, par J. Wauters. Extrait du congrès archéologique et historique de Bruxelles, 1891.* J. Goemaere, imprimeur du Roi, Bruxelles.

57. — *Les Postes et les Messageries à Reims du Moyen âge à la fin de l'ancien régime. Extraits des archives de cette ville, publiés avec une Introduction et des Tables, par Henri Jadart, Conservateur-adjoint de la Bibliothèque de Reims.* Arcis-sur-Aube, imprimerie-librairie L. Frémont, 1892. Reims, librairie F. Michaud, 1893, gr. in-8.

Extrait de la Revue de Champagne et de Brie (1892).

Voici un ouvrage des plus curieux sur les Postes à Reims depuis le Moyen âge jusqu'à la Révolution. Les archives de cette ville contiennent « les documents les plus variés, relatifs aux modes de transport employés dans le cours des âges, aux envois de lettres et de commissionnaires, à la réception des ordres royaux, aux gages des chevaucheurs, des messagers et des courriers, à l'état des chemins, aux organisations successives des services publics par terre et par eau ».

Les *Registres de la Taille* fournissent les noms des « porteurs de lettres, varlets à piet, courriers, messagers » de 1287 à 1413. Les *Conclusions du Conseil de ville* (1429-1779) donnent, sur le fonctionnement des postes et messageries, les renseignements les plus détaillés. Jusqu'en 1550, les envois de courriers ne sont qu'intermittents. Mais, à cette date, une délibération est prise pour organiser un service public et régulier. Pierre Colart, postillon, est investi de cet office, qui lui est renouvelé le 15 février 1558, avec commission expresse de faire le service à quatre chevaux à la disposition des habitants de Reims. La poste royale de Reims ne date que du commencement du XVII^e siècle.

Que de faits intéressants sur les Postes nous réservent encore les archives de certaines villes, lorsque de patients chercheurs les auront tirés de l'oubli !

58. — *Les Unions postales, par Léon Poinsard. Extrait du recueil trimestriel* (Annales de l'Ecole libre des sciences politiques). Publié par Félix Alcan, éditeur à Paris, 1893.

Origine, développement et but de l'Union postale universelle.

59. — *La Poste et les moyens de communication des peuples à travers les siècles, Messageries, Chemins de fer, Télégraphes, Téléphones, par Eugène Gallois. Avec 136 figures intercalées dans le texte.* Paris, librairie J.-B. Baillière et fils, 1894, in-16.

Exposé populaire du développement du service des postes et des moyens de communication de tous les pays du monde. Des illustrations, en général empruntées au catalogue du musée postal impérial de Berlin, ajoutent un attrait particulier à cet ouvrage, auquel on peut cependant reprocher quelques inexactitudes dans la partie historique.

60. — *Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau, par Wilfrid de Fonvielle.* Paris, J. Hetzel et C^{ie}, libraires-éditeurs, 18, rue Jacob, s. d. (1895), in-18.

Cet ouvrage fournit une large contribution à l'histoire de la poste aérienne.

61. — *Le transport des correspondances en Gascogne avant Louis XIV, par l'abbé Alph. Breuils.*

(Revue de Gascogne, tome XXXVII. Auch, 1896).

62. — *La Poste avant Louis XI, par Lucien Maury. Extrait des Mémoires et Comptes rendus de la Société scientifique et littéraire d'Alais.* Alais, typographie J. Brabo, 1897, in-8.

63. — *Les Courriers des Foires de Champagne, par P. Huvelin. Extrait des Annales de Droit commercial français, étranger et international, 1898.* Paris, Librairie nouvelle de droit et de jurisprudence, Arthur Rousseau, éditeur, 14, rue Soufflot, 1898, gr. in-8 de 21 p.

Dès le commencement du XIII^e siècle, il existait entre les foires de Champagne et les compagnies de commerce italiennes un échange incessant de nouvelles commerciales. Les corporations de fabricants et de marchands italiens avaient organisé un service régulier de courriers qui s'obligeaient, sous la foi du serment, à transporter les correspondances par les voies les plus sûres et les plus directes. Certaines maisons de commerce contractaient une sorte d'abonnement moyennant quoi elles avaient le droit d'expédier une enveloppe (*sparadrappum*) contenant une ou plusieurs lettres. Les lettres étaient centralisées aux mains du *camerarius* (secrétaire de corporation) et placées, par celui-ci, dans un sac de cuir (*scarcella*) remis au *cursor*.

Le mécanisme de cette correspondance collective, extrêmement curieux, rappelle, par plus d'un côté, le mécanisme de la poste moderne.

La *Miscellanea Fiorentina di erudizione e Storia*, publiée par Iodoco del Badia (1^{re} année, n° 10), reproduit un document précieux en raison des renseignements détaillés qu'il donne sur le service postal effectué dans le milieu du XIV^e siècle, pour le compte d'une société de marchands florentins, entre Florence et Avignon. Son titre est l'*Ordini de la Scarsella* (Règlement de l'*Escarcelle*). On y lit, au sujet du mode de fermeture du sac (*scarcella*) contenant la correspondance : « on devra faire un grand cachet contenant l'image de saint Jean-Baptiste, telle qu'elle existe sur le florin, avec ces mots : *Sugelo de mercanti de la Scarsela di Fiorenze* (Cachet des marchands de l'*Escarcelle* de Florence). Le timbre devra rester entre les mains de l'*Escarcelle* en exercice, et c'est au moyen de ce timbre qu'ils enverront scellée l'*Escarcelle*. Un autre cachet devra exister et être conservé de la même manière à Avignon, sous cette réserve que les mots qu'il portera seront les suivants : *Sugelo de mercantati fiorentini de la Scharsela* (sic) *di Corte* (Cachet des marchands florentins de l'*Escarcelle* de la Cour) ¹ ».

64. — *Pigeons voyageurs par Enrico Melilo, Inspecteur des Postes. Traduit de l'italien par Hubert Schmidt, assistant supérieur des Postes impériales à Bühl.* Strasbourg, typographie de F.-X. Le Roux et C^{ie}, 1898, in-12.

Histoire des pigeons voyageurs racontée dans un langage poétique.

1. Bulletin hebdomadaire des Postes, Télégraphes et Téléphones, n° 30 de 1900.

65. — *Histoire des Postes de Genève, par Marc Henrioud, fonctionnaire postal à Lausanne*. Lausanne, imprimerie Georges Bridel et C^{ie}, 1900, pet. in-8.

Nous remarquons, dans ce coquet petit volume, les conditions d'établissement d'un bureau de poste français à Genève en 1669. C'est probablement le premier bureau de poste français établi à l'étranger.

66. — *Les Postes dans le Pays de Neuchâtel dès leur origine à 1849, par Marc Henrioud, fonctionnaire postal*. Berne, imprimerie Haller, 1902, in-8.

Comme celle des Postes de Genève, l'origine des Postes neuchâteloises est intimement liée à l'histoire des Postes françaises.

67. — *Les Mémoires sur la Ferme générale des Postes* (Bibliothèque de l'Administration des Postes et Télégraphes), comprenant, en 4 volumes, la période de 1731 à 1761, renferment d'intéressants documents sur l'histoire des postes françaises.

Les dictionnaires spéciaux, les encyclopédies, contiennent parfois d'importantes notices historiques postales. Nous nous bornerons à citer les plus récents de ces ouvrages, dont les notices sont aussi les plus complètes.

68. — *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle, par M. Pierre Larousse*. Paris, 1866-1876.

69. — *Dictionnaire des Finances, publié sous la direction de M. Léon Say, par MM. Louis Foyot, A. Lanjallay*. Berger-Levrault et C^{ie}, Paris et Nancy, 1894.

Contient une étude très substantielle et très bien faite, signée P. Jaccotey.

70. — *La Grande Encyclopédie*. Paris, Lamirault, s. d.

71. — Enfin, nous nommerons le journal l'*Union postale universelle*, précieux recueil d'études postales à toutes les époques et dans tous les pays, écrites par des écrivains spéciaux, tels que MM. Loëper, Thieme, Desenne et tant d'autres.

Voies et moyens de transport.

Nous ne ferons, à titre d'annexe à l'histoire postale, qu'une rapide excursion dans le vaste domaine des voies et moyens de transport. Plusieurs volumes seraient nécessaires pour inventorier les innombrables documents

consacrés à la locomotion terrestre, nautique et aérienne, entreprise presque irréalisable. Des milliers de volumes ont été publiés sur les chemins de fer. L'automobilisme, à peine entré dans nos mœurs, a déjà donné naissance à un grand nombre d'ouvrages. M. Gaston Tissandier a dressé une *Bibliographie aéronautique*, en un gros volume in-8, qui nous dispensera de citer les quelques ouvrages sur les ballons qui auraient pu figurer à notre nomenclature. Dans notre modeste essai, qui est plutôt la description d'une collection particulière, nous n'avons à envisager que les transports postaux. A part quelques ouvrages généraux, qui peuvent se rattacher à notre étude, nous ne mentionnerons que ceux dans lesquels la poste tient une place plus ou moins importante. Même à ce point de vue restreint, nous ne nous dissimulons pas que nous nous exposons à de nombreux oublis.

72. — *Histoire des Grands Chemins de l'Empire Romain*, par Nicolas Bergier. Bruxelles, Léonard, 1728 et 1736, 2 vol. in-4.

Ouvrage décrit dans le précédent chapitre.

73. — *Les Voies romaines en Gaule, Voies des Itinéraires, résumé du travail de la Commission de la topographie des Gaules*, par Alexandre Bertrand. *Extrait de la Revue archéologique*. Paris, aux bureaux de la Revue archéologique, librairie académique, Didier et C^{ie}, quai des Augustins, 35, 1864, in-8.

74. — *Etude historique et statistique sur les voies de communication de la France, d'après les documents officiels*, par M. Félix Lucas, Ingénieur des Ponts et Chaussées. Paris, Imprimerie nationale, M DCCC LXXIII, in-8.

Résumés historiques des routes et ponts, des chemins de fer, de la navigation intérieure, des ports de mer.

75. — *Vingt jours de Route, et Généalogie historique de la famille des coches, messageries, diligences, voitures publiques, malle-postes, etc. ; avec des notes*, par M. Narratus Viator (Grandsire). Paris, chez Dénain, libraire, rue de Vienne, 16, 1830, in-8.

Description fantaisiste et pittoresque des véhicules postaux, avec des notes historiques ; physionomie des postillons, des voyages et des voyageurs ; comparaison des services postaux français et anglais vers 1830. Livre curieux

76. — *Les Postes menacées par les Chemins de fer*, par Jouhaud. Paris, 1840, in-8.

77. — *Les Chemins de fer et les Postes, dans leurs rapports comparés de progrès et de conservation, en France et à l'Étranger*, par Jouhaud. Paris, chez Charpentier, libraire, Palais-Royal, décembre 1841, in-8.

« La France est doté d'un système complet de communications rapides.

Elle demande à profiter, elle aussi, des nouveaux et merveilleux progrès que la vapeur doit leur imprimer, sur plusieurs points du royaume ; mais elle ne veut point compromettre les avantages acquis, et qui s'étendent sur le territoire tout entier ».

L'établissement des chemins de fer aura certainement pour résultat de faire renoncer à la poste aux chevaux. Mais les grandes lignes de chemin de fer ne sont encore qu'en projet. On prévoit une perturbation dans le service établi, et l'on craint sa ruine avant que l'exploitation des chemins de fer soit en état de le remplacer. L'auteur expose le moyen de concilier le maintien des relais de poste avec le développement des voies ferrées, en indemnisant les premiers des pertes qui leur seront occasionnées par le nouveau système de transport.

78. — *Moyen de transporter les lettres, un corps quelconque ne dépassant pas un certain poids avec une vitesse télégraphique de cent lieues à l'heure. Par le baron Alfred de Colonge, attaché à la légation de France en Bavière. Avec quatre figures sur bois.* Munich, 1845, imprimerie de G. Franz.

Exposé d'un singulier et curieux, mais peu pratique, système mécanique de transport.

79. — *La Locomotion. Histoire des chars, carrosses, omnibus et voitures de tous genres, par D. Ramée.* Paris, Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix, MDCCCLVI, in-12.

Voitures employées au transport des dépêches de Louis XV à la Restauration ; courrier de la Malle (panier à salade) sous la Convention ; Malle-Poste sous la Restauration.

80. — *Le Pigeon voyageur belge, par F. Chapuis.* Verviers, imp. de Ch. Vinche, 1865, in-12.

81. — *La poste atmosphérique. Transport des correspondances entre Paris et Versailles. Par A. Crespin, constructeur de télégraphes pneumatiques.* Paris, Dunod, éditeur, quai des Augustins, 49, s. d. (1871), in-8.

Etude d'un projet de transport des correspondances entre Paris et Versailles au moyen de tubes pneumatiques munis de relais.

82. — *Le Pigeon voyageur dans les forteresses et au Zanzibar, par F. Chapuis.* Verviers, imprimerie Ch. Vinche, 1878, in-8.

Recherche des moyens à mettre en œuvre pour habituer les pigeons aux voyages d'aller et retour. Projet sur l'établissement d'un service de pigeons reliant la côte occidentale d'Afrique à la côte orientale, du Congo au Zanzibar.

83. — *La Transformation des Moyens de transport et ses conséquences économiques et sociales*, par Alfred de Foville. Paris, librairie Guillaumin et C^{ie}, rue Richelieu, 14, 1880, in-8.

« Les veines et les artères d'un peuple, ce sont ses voies de communication, routes, rivières, canaux, railways, etc. . . . Son système nerveux, c'est le réseau postal et télégraphique qui sert de véhicule à sa parole, à sa pensée. . . . Immobilisez tout cela et voilà un peuple mort ! »

Dans ce substantiel et très documenté travail, M. de Foville étudie les progrès successifs accomplis dans l'exploitation des routes et voies ferrées, de la navigation intérieure et maritime ; il montre ensuite les effets de la transformation des voies et moyens de transport sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, la fortune publique et privée, la population, les mœurs, etc.

Un chapitre est consacré à la poste.

84. — *Les Nouvelles Routes du Globe*, par Maxime Hélène, avec une lettre de M. Ferdinand de Lesseps. Canaux isthmiques et routes souterraines. Suez, Panama, Corinthe, Malacca, Saint-Gothard, Mont-Cenis, Arlberg, Simplon, Mont-Blanc, Pyrénées, le tunnel sous-marin du Pas-de-Calais, le canal maritime de Gabès (mer d'Algérie). Les routes de la pensée. Avec 92 gravures dont 4 planches hors texte. Paris, G. Masson, s. d. (1882), gr. in-8.

85. — *Nos services maritimes postaux*, par A. Gaudin. Bastia, 1882, in-8.

86. — *Cortège historique des Moyens de transport. Dessins et aquarelles de A. Heins. Texte par Edmond Cattier*. Bruxelles, librairie universelle de V^{re} J. Rosez, 81, rue de La Madeleine, 1886, in-fol. oblong.

Album de 36 planches publié à l'occasion du cinquantenaire des chemins de fer belges. On y remarque des diligences et voitures de poste. Chaque planche est accompagnée d'une notice historique.

87. — *Voies et moyens de communication en France, en Algérie et en Tunisie. Routes ; Voies navigables ; Chemins de fer ; Bureaux ambulants ; Lignes télégraphiques*. Par Roger Barbaud, Sous-Inspecteur des Postes et Télégraphes. Paris, Limoges, librairie Henri-Charles Lavauzelle, 1886, 2 vol. in-32.

Le deuxième volume est presque entièrement consacré à une étude sur les bureaux ambulants français.

88. — *Les Paquebots à grande vitesse et les Navires à vapeur*, par Maurice Demoulin. Ouvrage illustré de 45 gravures sur bois. Paris, librairie Hachette et C^{ie}, 1887, in-16.

De la Bibliothèque des Merveilles.

89. — *Les Merveilles de la Locomotion*, par E. Deharme. Illustré de

77 vignettes dessinées par B. Bonafoux, A. Jahandier et A. Marie. Paris, librairie Hachette et C^{ie}, 1888, in-16.

De la Bibliothèque des Merveilles.

90. — *Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires, publiée sous le patronage de la réunion des officiers.*

Sciences appliquées à l'art militaire. Chemins de fer, télégraphie électrique et optique, téléphonie, pigeons voyageurs, aérostation, ponts militaires, routes militaires, 672 figures dans le texte. Paris, H. Chairgrosse fils, éditeur, 25, rue de Grenelle, s. d. (vers 1888), gr. in-8.

Ouvrage classé ici en raison d'une importante étude sur les pigeons voyageurs, dont voici les principales divisions : historique ; races, éducation, nourriture et soins ; organisation au point de vue militaire, marques à apposer sur les pigeons, manière d'attacher les dépêches ; organisation des colombiers dans les principaux Etats.

91. — *Les Pigeons voyageurs et leur emploi d la guerre, par Eugène Caustier, agrégé des sciences naturelles. Avec figures dans le texte.* Paris, G. Masson, éditeur, 120, boulevard Saint-Germain, 1892, in-8.

92. — *Les Bureaux ambulants et les Paquebots-poste français. Service intérieur et international. Par O. Delahaye, chef de brigade des bureaux ambulants de la ligne du Nord.* Paris, imp. typ. et lith., C. Lévy, 194, rue Lafayette. En vente chez E. Bernard et C^{ie}, éditeurs, 13^{ter}, quai des Grands-Augustins, s. d. (1893), in-8.

93. — *Les chars aux diverses époques, par le Baron de Wismes. Histoire anecdotique et pittoresque des chars, carrosses et voitures de luxe ; fiacres et omnibus ; postes, messageries, diligences et chemins de fer.* Paris, Alphonse Picard et fils, éditeurs, 82, rue Bonaparte, 1893, gr. in-8.

Curieuse histoire anecdotique des véhicules postaux de Louis XI à nos jours.

94. — *Inventions modernes de correspondance relatives aux postes et télégraphes, 3^e édition....., par Edmond Serre, année 1892.* Imprimerie Jean Martel aîné, établie à Montpellier en 1692, 1893, in-12.

Le titre, qui énumère les qualités, inventions et publications de l'auteur, est en outre orné d'un ballon, d'une locomotive et d'une malle-poste.

95. — *John Grand-Carteret. XIX^e siècle (en France). Classes. Mœurs. Usages. Costumes. Inventions. Ouvrage illustré d'un frontispice chromotypographique, de 16 pages coloriées aux patrons, de 36 en-têtes et lettres ornées et de 487 gravures (dont 24 tirées hors texte), d'après les principaux*

artistes du siècle et à l'aide des procédés modernes. Paris, librairie de Firmin-Didot et C^{ie}, imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56, 1893, in-4.

Ouvrage spirituellement écrit et remarquablement illustré.

Le chapitre *Les moyens de transport, la locomotion*, nous donne la physionomie des transports postaux dans la première moitié du XIX^e siècle.

96. — *Les Communications postales et les Transports entre la France et l'Algérie*, par A. de Cluveaux. (Extrait du Monde Économique, 1^{er} trimestre 1895). Paris, typographie A. Davy, 52, rue Madame, 1895, gr. in-8.

97. — *Les Pigeons voyageurs à la mer*, par E. Caustier, agrégé de l'Université, in-8 de 10 p.

(Extrait de la Revue des sciences naturelles appliquées, décembre 1895, Bulletin mensuel de la Société nationale d'acclimatation).

98. — *Le Pigeon messenger et ses applications*, par Ch. Sibillot. Henry Gautier, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, Paris, s. d., pet. in-12.

(Bibliothèque scientifique des Écoles et des Familles).

99. — F. Marcevaux. *Du Char antique à l'Automobile. Les siècles de la locomotion et du transport par voie de terre. Ouvrage illustré de nombreuses gravures.* Maison Didot, Firmin-Didot et C^{ie}, éditeurs imprimeurs de l'Institut, 56, rue Jacob, Paris, s. d. (1898), in-4.

Voir chapitre VI, Les Voitures de voyage pour le transport en commun.

100. — John Grand-Carteret. *La Voiture de demain. Histoire de l'Automobilisme (Passé. Présent. Technique. Caricatures). 250 figures.* Paris, librairie Charpentier et Fasquelle, Eugène Fasquelle, éditeur, 11, rue de Grenelle, 1898, in-18.

Charmant volume dans lequel l'illustration et le texte présentent un égal intérêt, « histoire pittoresque, anecdotique, documentaire, par l'image et par le texte, par des figurines exactes et par la caricature, des voitures à vapeur du passé et des voitures automobiles du présent ».

Voir chapitre X, *Les automobiles postales* en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie.

101. — *Les Anciens paquebots entre Le Havre et New-York*, par Louis Brindeau, Directeur politique du Journal du Havre. Havre, imprimerie du Journal du Havre (A. Lachèvre), 1900, in-12.

102. — *Le Pigeon voyageur dans le service d'exploration*, par le général Paul de Benoist, avec 12 figures dans le texte. Paris, librairie militaire R. Chapelot et C^{ie}, 30, rue Dauphine, 1900, in-12.

(A suivre.)

F.-A. QUINET.



Essai d'une Bibliographie spéciale

des Livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique.

(Suite).

739. **Erasme.** Les apophthegmes. C'est-à-dire prompts, subtilz et substantieux ditz de plusieurs roys, chefs d'armée, philosophes et aultres grans personnaiges tant Grecs que Latins, translatées de latin en français par leu Maconet, notaire, secrétaire et valet de la chambre du Roy. Paris, au Soleil d'or. Claude Chevallon, 1539, petit in-8°.

C'est la 1^{re} édition française des apophthegmes. Pendant longtemps elle n'a été connue que par sa mention aux catalogues des foires de Francfort, mais le libraire Tross, souvent heureux dans ses recherches, a fini par en découvrir un exemplaire.

740. **Erasme.** Le vray moyen de bien et catholiquement se confesser, traduit du latin d'Erasme, par Estienne Dolet. Lyon, Estienne Dolet, 1542, in-16.

Livre perdu, uniquement connu par sa mention aux catalogues des foires de Francfort.

741. **Erreurs** du peuple commun
qui pronostiquent sa famine
de l'an mil cinq cent vingt et un
comme lesaige détermine.

s. l. n. d., pet. in-8° goth. de 7 feuillets.

Petite plaquette probablement perdue, signalée par Brunet et Philomneste Junior, sans la moindre référence.

742. **Espence** (Claude d') institution d'un prince chrestien. Lyon, Jean des Tournes, 1548, in-16 de 75 pages.

Le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque nationale.

743. **Espéront. (L')** mieux avoir, composé par quatrains. Paris, V. Sertenas, 1549, in-16.

Petite plaquette citée par le bibliophile Jacob, mais inconnue à tous les autres bibliographes.

744. **Esperit (L')** troublé. Le joyeux devis récréatif de l'esperit troublé, contenans plusieurs ballades, épistres, chansons, complaintes, rescritz, dizains, huzetains, epitaphes, rondeaulx, et aultres nouvelletez, nouvellement reveu et corrigé, depuis la première impression. Lyon, Ollivier Arnoullet, s. d., pet. in-8°.
- Le seul exemplaire connu appartenait à M. Pothier.
745. **Esprit (L')** de l'Esprit des lois. 1749, in-4°.
- Cette critique de l'Esprit des lois a disparu comme l'ouvrage de M. Dupin et probablement pour les mêmes motifs. Le tirage, du reste, avait été restreint à quelques rares exemplaires.
- Il résulte des explications données par les deux bibliographes (MM. Barbier et Brunet), signalant cet opuscule, qu'il avait échappé à leurs recherches.
746. **Esprit (L')** du pape Clément XIV mis au jour par le R. V. B***, confesseur de ce souverain pontife et dépositaire de tous ses secrets. Traduit de l'italien par l'abbé C***.
- Le lieutenant de police de Paris a impitoyablement recherché et saisi tous les exemplaires de ce livre au moment de sa publication ; aussi est-il devenu introuvable.
- C'est une satire violente contre les abus de l'Église romaine.
747. **Estats (Les)** tenus à Tolède l'an 1550 par le mandement du Roy Philippe II, traduits de l'espagnol par C. A. D. V. Tholose, Jean Girard, 1562, in-8°.
- Cité par Du Verdier.
748. **Estienne** (Charles), frère des imprimeurs Henri et Robert Estienne. L'Andrie, traduit en prose française avec un brief recueil de toutes les sortes de jeux qu'avaient les anciens Grecs et Romains et comment ils usagent d'iceux. Paris, Gilles Correzet, 1540, in-16.
749. Les Abusez, comédie des professeurs de l'académie Siennoise nommez *intronati* ez-jeux d'un caresme prenant à Sienne, traduit d'italien en français, 1540.
750. Autre édition de la même pièce. Lyon, Francoys Juste, 1543.
751. Troisième édition des Abusez. Paris, Estienne Groulleau, 1556, in-16.
- Que sont devenus les nombreux exemplaires de ces deux comédies et surtout des trois éditions des abusez ?
- De Beauchamp est le seul à citer, dans ses *Recherches sur les théâtres*, ces deux œuvres dramatiques de Charles Estienne qui était aussi avocat, géographe et médecin.
- Brunet cite, en effet, de lui, un Manuel :
752. De dissectione partium corporis humani libri tres a carolo stephano editi. Paris, Simon Collines, 1545, gr. in-f° avec figures.

Et l'auteur du Supplément lui attribue :

753. Le Guide des chemins de France reveu et augmente. Les fleuves du royaume de France aussi augmentez. Paris, V^e François Regnault, 1554, in-16.

754. **Estienne** (F. Antoine). Remonstrance charitable aux dames et damoyelles de France sur leurs ornements dissolus pour les induire à laisser l'habit de paganisme et prendre celui de la femme pudique et chrestienne. Paris, Sébastien Nivelles, 1572, in-8°.

C'est l'édition originale que ne connaissait pas Brunet.

755. Une autre édition donnée aussi par Sébastien Nivelles en 1581, pet. in-8°, ne figure qu'au catalogue Lescopier.

756. **Estival** (J.). Le Bocage d'amour. 1608.

De Beauchamp cite cette comédie sans autre indication.

757. **Estourneau**. Le stratagème amoureux par le sieur d'Estourneau Poictevin. Paris, P. Mettayer, 1604, pet. in-12.

Un exemplaire, considéré comme unique, figure au catalogue Claudin. Voir *Archives du bibliophile*, 8^e série, n° 83725.

758. **Estranges** et espouvantables amours d'un diable déguisé en gentilhomme et d'une demoiselle de Bretagne.

Cité sans autre indication au catalogue La Vallière.

759. **Estrange** (L') et véritable accident arrivé en la ville de Tours, où la reine courait grand danger sans le marquis de Ravillac et Monsieur de Vignerolles, le vendredi 29 janvier 1616. Jouxte la copie imprimée à Paris, chez Guillaume Marotte, 1616, in-8°.

Les mots jouxte la copie, indiquent une édition antérieure. Qu'est-elle devenue ? Elle n'est signalée par aucun bibliographe.

760. **Estreine** de Pierrot à Margot. Artibus Prudens fecit :

N'acheptez plus de pain d'épice
N'y d'eau-de-vie, ni de liqueur,
Acheptez-moi, car plus propice
Je suis à resjouir le cœur.

Paris, P. Menier, 1614, in-8°.

Cette pièce a été réimprimée, mais l'édition de 1614 est introuvable.

761. **Etrange** ruse d'un filou habillé en femme ayant dupé un jeune homme d'assez bon lieu sous apparence de mariage. S. l. n. d., mais vers 1610.

Philomneste Junior indique que cette plaquette figure au catalogue La Vallière sous le n° 3.903, c'est une erreur, il faut lire 3.913, p. 16.

762. **Euvre** nouvellement translâtée de italienne rime, en rime française, contenant l'advenement de très-chrestien roy de France Loys XII de ce nom à Milan, et la triomphante entrée audit Milan avec grande compaignie de noblesse estant avec lui ; et de la dolente prise de Révolte sur les Vénitiens,

etc., etc. Imprimé à Lyon le IX^e jour de juing l'an mil cinq cens neuf, in-8° ou in-4°.

Brunet, qui ne peut cependant préciser le format, prétend que cette plaquette figurait au catalogue La Vallière sous le n° 2921, avec un titre différent.

763. **Évangile** de quenoilles. Cy commence le traitté intitulé les évangiles des quenoilles faittes en l'honneur et exaucement des dames. Petit in-f° goth.

Brunet croit que ce livre introuvable a été imprimé à Bruges, par Colard Mansion.

764. L'auteur du Supplément décrit un exemplaire incomplet des deux premiers feuillets d'une autre édition de l'Évangile des quenoilles, qui aurait été donnée à Lyon, vers 1480, in-4° goth.

765. **Examen** impartial des principales religions du monde, in-8°.

Cet ouvrage a été condamné au feu par arrêt du Parlement de Paris, du 18 août 1770.

Peignot n'a pu en découvrir aucun exemplaire et l'a décrit d'après le réquisitoire de l'avocat-général.

766. **Excellence** des barbes rouges contre les noires, nouvellement imprimé, s. d. in-8°.

Philomneste Junior cite ce livre parmi les livres perdus, sans indiquer quel est le catalogue ou le bibliographe qui le signale.

767. **Exclamation** des os de Saint-Innocent. L'auteur du Supplément a vu de cette plaquette une reproduction de Pilinski; mais il néglige de nous dire où se trouve l'exemplaire ayant servi à cette reproduction.

768. **Exemples** notables des jugements de Dieu et la mort de plusieurs, pour avoir abandonné l'Évangile. Lyon, J. Sangrain, 1576, in-16. Cité par Du Verdier.

769. **Extrait** de l'inventaire qui c'est trouvé dans les coffres de Monsieur le chevalier de Guise, par Mademoiselle d'Antraige, et mis en lumière par Monsieur de Bassompierre, s. l. 1615 in-8°.

L'auteur du Supplément cite un exemplaire découvert par le libraire Tross.

770. **Extrait** de plusieurs saints docteurs, propositions, ditz et sentences contenant les graces, fruitz, profitz, utilitez, louanges du très-saint et digne sacrement de l'autel. Paris, Pierre Corbonet, 1604, pet. in-8° goth.

Un exemplaire de ce livre a été découvert par M. Potier. Ne faut-il pas lire 1504 au lieu de 1604? L'orthographe et l'emploi des caractères gothiques semblent indiquer une confusion.

771. **Extrait** et recueil des ordonnances, conclusions et reces (*sic*) du saint empire touchant la contribution collectée du commun denier, pour la défense

de la foy et résistance contre les turcs. A Traict-sur-Meuse par Jacques Bothen, 1552, in-4° goth.

C'est, paraît-il, le premier livre imprimé à Maëstricht. Le seul exemplaire connu est conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

F

772. **Fabri** (Adhémar) Libertés et franchises de la ville de Genève. Genève, Jean Bélot, 1507.

Cet ouvrage est signalé par Sennebier dans son *Histoire littéraire de Genève*, mais aucun bibliographe n'a pu se procurer l'exemplaire nécessaire pour déterminer le format. Il peut donc être considéré comme perdu ainsi que plusieurs autres livres sortis des presses de Jean Bélot. Cet imprimeur, originaire de Rouen, avait séjourné à Grenoble et à Valence avant de se fixer à Genève, et d'après Pauzer, il aurait édité dans ces villes en 1497 et 1498, deux missels, dont on ne retrouve plus trace.

773. **Fabricii** (Georgei). De Re poetica libri IV, item latinorum poetarum comparationes ex Julii Scaligeri critica Desumpta. Lyon, Jean Gasan, 1583.

Livre figurant aux catalogues des foires de Francfort, sans indication du format.

Georgei Fabricius, fils d'un orfèvre, était né à Chemnitz (Saxe) en 1516. Il est aussi l'auteur d'un curieux recueil de poèmes chrétiens imprimé à Bâle en 1564.

774. **Facetus**. Petit poème latin en vers hexamètres, imprimé à Rouen, par Richard Goupil, demeurant au lion d'or près les Augustins, sans date, in-12, impression gothique.

Ce poème sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers le prochain et envers soi-même, composé de 137 distiques, est attribué au grammairien Jean de Garlande, originaire de la Brie, qui vivait au XI^e siècle et serait mort vers l'an 1081. Il avait longtemps séjourné en Angleterre après la conquête de ce royaume par le duc Guillaume; aussi plusieurs biographes le considèrent comme d'origine anglaise et le mentionnent comme vivant au XIII^e et non au XI^e siècle.

Une 2^e édition de son *Facetus* aurait d'après Feller été publiée à Cologne en 1520, 1 vol. in-4°; mais l'édition de Rouen, bien antérieure, n'est connue que pour son inscription au catalogue de Morante.

Le dictionnaire de Larousse signale sans références une édition du *Facetus* publiée à Lyon en 1489.

Jean de Garlande est aussi l'auteur d'un autre poème latin tout aussi rare que *Facetus*, signalé également par le catalogue Morante.

775. **Floretus**, sine commento, imprimé à Rouen par Jamet Loys pour Jacques Le Forestier, demeurant audict lieu près Nostre-Dame, à l'enseigne de la *Fleur de Lys*. Pet. in-8° goth., s. d.

Le poème de *Floretus* traite des dogmes et de la morale chrétienne.

Fagot-de-Myerre. Cy commence le livre intitulé de presche en l'église Sainte-Croix en la ville d'Angiers.

Ce livre a eu deux éditions la même année.

776. La première à Angiers par Richard Picquenot, 1525. Pet. in-8° goth.

777. La seconde à Paris, par Yolande Bonhomme, veufve de Thielman Kerver. Pet. in-8° goth.

Brunet et l'auteur du Supplément citent ces deux éditions, l'une, celle d'Angers, d'après le catalogue de Long, l'autre d'après le catalogue de Méon, mais aucun exemplaire n'est passé sous leurs yeux.

Une troisième édition, Paris, Guillaume Le Bret, 1540, signale pour la première fois que le *Fagot-de-Myerre* a été composé par un religieux de l'ordre des Cordeliers.

Fail (Noël du) sieur de la Herissoye. Toutes les anciennes éditions des ouvrages facétieux de ce conseiller au Parlement de Bretagne, qui joignait le sévère au plaisant, puisqu'on lui doit une histoire de sa province, ainsi que de doctes et indigestes recueils d'arrêts, sont absolument rarissimes pour ne pas dire introuvables.

Nous ne signalerons que celles rentrant dans le cadre de notre bibliographie :

778. *Propos rustiques* de Maistre Léon Ladvlfi (anagramme de Noël du Fail) champenois. Lyon par Jean de Tournes, 1547. Pet. in-8° de 100 pages (lettres italiques).

D'après Brunet, cette édition, qui est l'originale, est si rare, qu'aucun bibliographe avant lui n'en a fait mention. Mais il n'ajoute pas que l'exemplaire qu'il décrit lui appartient et qu'il l'a acheté pour rien à la vente Héber. C'est le Supplément qui nous donne ces détails, les complétant par l'indication du prix de ce précieux volume, adjugé 2.005 francs à la vente de l'auteur du Manuel.

Par suite d'une supercherie assez fréquente en librairie, les *Propos rustiques* ont été publiés en 1573 sous les titres :

779. *Les ruses et finesses de Ragot*, jadis capitaine des gueux de l'hostière, avec plusieurs discours plaisants et récréatifs, pour s'entretenir en toute honneste compagnie. Paris, Jean Ruelle, 1573, in-16.

780. *Baliverneries ou contes nouveaux d'Eutrapel*, autrement dit Léon Lodulphi. Paris, imprimé pour Pierre Trepperel, 1548. Pet. in-16.

781. Baliverneries etc., imprimé à Paris pour Nicolas Buffet, près le collège de Reims, 1548, in-16.

782. Baliverneries etc. Lyon, Pierre de Tours, 1549, in-16.

783. Baliverneries etc. Paris, Guillaume Nyverd, 1549, in-16.

Ces quatre éditions de 1548 et de 1549 sont devenues absolument introuvables.

Faiolle ou **Taiolle**, car les biographes sont si peu fixés que les deux noms lui sont tour à tour attribués. Ce poète galant serait né à Nantes et aurait été fourrier au régiment du duc de La Trémoille. On connaît de lui un recueil de chansons, dont il n'existe plus un seul exemplaire.

784. Chansons en l'honneur des dames du Mans ou Mons, chez Hiérosme Ollivier, 1568, in-8°.

785. **Faitz** (s'ensuyvent les) du chien insatiable du sang chrétien, qu'il se nomme l'empereur de Turquie. Lesquels luy, les siens ont faitz après qu'il avait gaigné la bataille le XXVIII^e jour du moys d'aoust dernièrement passé aux autres frères crestiens au pays D'Ungrye tout inhumainement et encore faitz tous les jours. Nouvellement translaté d'allemand en francoys. A Genève, 1526, petit in-8° goth. de 4 feuillets.

Ces quatre feuillets ont été adjugés à 505 fr. à la vente du château de Saint-Ylle.

Il est, je crois, permis de penser qu'ils n'auraient point été payés ce prix, si un autre exemplaire avait été connu.

786. **Faitz de Virgile** (Cy commencent les faitz merveilleux de Virgile). Paris, Jehan Trepperel, pet. in-4. goth. avec gravures sur bois.

C'est l'édition la plus ancienne de ce petit roman en prose, auquel Philomneste Junior consacre une assez longue notice dans ses livres perdus.

Le seul exemplaire connu, qui a passé successivement en vente, provenait de la Bibliothèque La Vallière.

Les éditions successives données par Jehan Saint-Denis, Guillaume Nyvord, Barnabé Chaussard sont tout aussi introuvables que la première.

(A suivre).

ARMAND DELPY.





Avis divers

Avec ce fascicule, nous faisons distribuer les tables, titre et couverture de notre deuxième volume qui comporte ainsi les années 1903 et 1904, avec un nombre de pages sensiblement égal à notre premier volume qui embrassait trois années. Nous étudions même la possibilité de donner dorénavant un volume chaque année.

Nous remettons en même temps à chacun une liste complète des membres de la Société, avec la nomenclature de leurs collections particulières.

Dates de nos prochaines réunions

Dix-septième dîner, mercredi 18 janvier.

Sujet à étudier :

Les calendriers (collection Al. Tumbef).

Dix-huitième dîner, mercredi 15 février.

Sujet à étudier : •

Les numéros de conscrits (collection Paul Flobert).

Du 10 décembre au 16 janvier, a lieu à Anvers une Exposition internationale d'affiches artistiques et tous objets de publicité par le papier, qui nous paraît présenter un intérêt particulier.

Elle est divisée en :

Section industrielle et commerciale : Affiches artistiques, Maquettes, Cartes postales illustrées, Timbres-poste, Collections, Enveloppes illustrées armoriées, Chromos artistiques, Photographies industrielles, Images (amusantes, instructives, religieuses), Cartes à jouer, Chromos, Pancartes, Calendriers, Albums, Matières premières, Outils, Machines.

Section amateurs-collectionneurs : Collections d'affiches anciennes et modernes, Collec-

tions de Chromos, Cartes postales illustrées détachées et en albums, Collections de Timbres-poste, Objets divers, décorés au moyen de timbres-poste, bandes de cigares, etc.

Section spéciale de publicité : Concours National pour Collections de Cartes postales illustrées.

Nous espérons que quelques-uns de nos collègues pourront la visiter et nous donner un compte rendu des documents qui intéressent nos études.

~~~~~

Nous avons été comblés encore une fois par notre généreux collègue, M. Halphen, qui nous a fait remettre *cinquante francs* pour sa cotisation de 1905. Nous lui adressons à nouveau tous nos remerciements et l'expression de notre vive gratitude.

————— ❖ —————

## ADHÉSIONS NOUVELLES

~~~~~

MM. D'ALLEMAGNE (Henri), archiviste paléographe, rue des Mathurins, n° 30, à Paris (VIII°).

DEBACQ (Louis), pharmacien de 1^{re} classe, ancien interne des hôpitaux de Paris, boulevard National, n° 103, à Clichy (Seine).

ANTOINE (D' Emiliani), capitaine médecin de la R. Marine Italienne, consul du Paraguay, membre de la Société géographique italienne, à Monte-Giorgio (Italie).

LOQUET (Georges), I. O, architecte du département, rue Lazare-Carnot, n° 8, à La Roche-sur-Yon (Vendée).

MOUTAILLIER (Georges), imprimeur, rue des Francs-Bourgeois, n° 43, à Paris (IV°).





Variétés

La fondation du Concours général des lycées de Paris

Je possède dans ma collection de certificats de prix, un volume intitulé :
NOUVEAU RECUEIL HISTORIQUE D'ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES
par M. FURGAULT Professeur de Belles Lettres
au Collège de Mazarin
M DCC LXVIII

qui porte, après la feuille du titre, imprimée au recto et au verso de la première page, la mention suivante, en caractères italiques :

recto

NOS RECTOR & Univer
Sitas Studii Parisiensis Dilecto nostro
Filio Petro ¹ paijs Dumoulin
Santonensi
in Secundo ordine Collegii
nostri Cardinalitii

Auditori

SALUTEM

in Domino. Cum in Litterariis Con-
certationibus, quæ Supremi Senatus
Decreto die 8 Martii 1746, ex
posthuma liberalitate Vir. Clar. D.
LUDOVICI LE GENDRE, Ecclesiæ
Parisiensis olim Canonici & Succen-
toris apud Academiam nostram
institutæ sunt

primum inter omnes ex
totâ Academia nostra selectos ordinis

verso

tui adolescentis in oratione græca
in gallicam Conversa
locum
consecutus sis, Nos,
tuos in Litteris progressus remunerare
simul & stimulare cupientes, hocce
Præmio donatum volumus.

DATUM Parisiis sub sigillo nostro
Rectorio anno Domini millesimo
Septuagesimo septuagesimo
nono die vero
Tertia mensis augusti

Basset Rector

Ce document est intéressant à un double titre : en lui-même d'abord et,

1. Tous les mots soulignés sont intercalés à l'encre dans le texte imprimé.

ensuite, parce qu'il se rattache à un évènement important de l'histoire de l'Instruction publique en France.

Le *vir clarus*, dont il est question, Louis Le Gendre, était un chanoine de Notre-Dame de Paris, qui, par testament du 4 février 1733, légua au chapitre métropolitain une somme de 69760 livres, en vue de la fondation de plusieurs prix d'éloquence, de poésie et de musique, qui devaient être décernés tous les quatre ans.

En cas de refus du chapitre, le legs devait être attribué au couvent des Cordeliers.

La famille de Louis Le Gendre attaqua le testament et la donation ne fut acceptée ni par le chapitre, ni par les Cordeliers. Le procès dura dix ans au bout desquels un arrêt du Parlement mit l'Université de Paris en possession de la somme.

Elle l'affecta à la création d'un concours entre les élèves de rhétorique, seconde et troisième de tous les collèges de l'Université de Paris.

Un régent de la Faculté des arts, délégué par le recteur, devait ouvrir la distribution des prix par un discours en latin, traitant de " *quelque sujet scolastique ou des évènements publics, s'il y en a.* "

La première distribution de prix eut lieu à la Sorbonne le 23 août 1747. Les principaux collèges de Paris y avaient pris part : Plessis, Gressins, Beauvais, d'Harcourt, Mazarin, Lisieux, Lamarche, Montaigu, Navarre, Cardinal Lemoine.

Les classes de littérature avaient été seules admises. Les prix furent au nombre de 31, consistant en livres " *utiles et proprement reliés* ", ayant d'un côté les armes de l'Université et de l'autre, celles de l'abbé Le Gendre, qui sont imprimées en or sur le volume que je possède.

Telle fut l'origine du concours général.

HENRY VIVAREZ.

Le plus ancien timbre commémoratif

S'il est bien certain que c'est à l'Angleterre que revient l'honneur du premier timbre-poste, si d'autre part l'origine de la carte postale illustrée est encore fort controversée, en ce qui concerne les timbres commémoratifs et de propagande, la question est plus simple et le champ de recherches restreint.

Ici ce n'est pas comme dans la carte postale, les compétiteurs ne sont pas nombreux et en ce qui nous concerne nous ne pouvons pas, comme pour la carte, tenter de revendiquer la priorité. Les premiers timbres français connus en ce genre sont, en effet, les timbres de propagande royaliste à l'effigie du comte de Chambord, émis en 1871-72 ; or, sept à huit ans auparavant avait déjà paru en Angleterre, un timbre émis à l'occasion du

3^m^e centenaire de la naissance de Shakespeare (avril 1864). — Cette pièce est fort rare et nous avouons ne la connaître que par ouï-dire, n'ayant jamais eu le plaisir de la rencontrer ; mais enfin elle existe, est connue, authentique et cotée.

Ce serait là, indubitablement, le premier timbre commémoratif, si l'Allemagne n'y opposait le *timbre Lassalle* !

C'est une curieuse piécette que ce « timbre Lassalle » ; de format réduit (17 ^m/_m de largeur sur 20 ^m/_m de hauteur), de couleur vermillon terne, il représente dans un cercle les portraits accolés de Lassalle et de la comtesse divorcée Sophie de Hatzfeld et a ainsi une allure de reproduction de médaille ; au bas figure l'inscription abrégative : A. D. A. V. G. qui signifie : *Allgemeine Deutsche Arbeiter Vereins Genossenschaft* (Association générale allemande des ouvriers).

Quoique devenu bien rare, ce timbre l'est moins que celui du centenaire de Shakespeare et se rencontre encore quelquefois ; si nous sommes bien informés, une trentaine d'exemplaires en sont connus. Mais si la pièce est authentique et connue, sa date *exacte* d'émission reste assez obscure.

L'agitateur socialiste inaugura l'Association générale allemande des ouvriers le 20 mai 1863, et d'autre part, il fut tué en duel le 31 août 1864. Le timbre en question fut donc émis entre ces deux dates, c'est certain, mais à qui doit-il son existence ? Toute la question est là,

Une notice d'un auteur allemand ne craint pas de dire : « *ce timbre peut fort bien devoir son existence à la vanité bien connue de Lassalle* » ; il serait alors antérieur à sa mort, remonterait à la fondation de l'A. D. A. V. G. et serait par conséquent le plus ancien timbre commémoratif connu. Mais plus généralement — et nous partageons cette manière de voir — on considère cette pièce comme un hommage rendu par l'A. D. A. V. G. à son fondateur, et on rapporte à la mort de Lassalle l'apparition de cette pièce, auquel cas ce timbre serait postérieur de quelques mois au timbre anglais shakespearien, et il serait assez curieux que l'Angleterre, qui a cependant peu émis de timbres commémoratifs, ait néanmoins ouvert la voie en ce genre comme dans le timbre-poste.

Sans doute les lignes ci-dessus n'apprendront rien aux « vieux collectionneurs » de timbres commémoratifs, mais beaucoup peut-être parmi les « nouveaux » pouvaient ignorer cela et il nous a paru intéressant de mentionner ces détails au Bulletin du « Vieux Papier. »

E. F.

Un exemple de lecture de l'époque révolutionnaire.

C'est chez un paysan des environs de Barbezieux que j'ai trouvé cette pièce dont l'original mesure 23 × 32 centimètres. Elle mérite d'être cata-

loguée parmi les mille petits écrits de propagande que la Révolution sut faire pénétrer jusque dans les moindres hameaux.

JULES PELLISSON.

Alphabet qu'une mere patriote, par principes, & désirant voir ses enfans libres suivant la loi offre à ses concitoyennes, affin qu'elles élèvent les leurs dans les mêmes sentimens

PREMIERE LEÇON

Les hommes mais fessent de de nous rent li bre de é gous in
droits ; les diu tinc si on fo ci a les ne pou vent é tre fon dé
es que par l'a ti li té com me ne .

I. La loi de nous se fo ci a ti on po li ti que est la
con for va ti on des droits in na rels é im pres crip ti bles de
l'hom me ; ces droits sont li bre té, la pro prié té, la fa
mille é la ré sis tan ce à l'op pres si on .

II. Le prin ci pe de tout le fon ve rai ne té ré si de ef
fés ti el le ment dans la na ti on ; nul corps, nul in di vi du
ne peut ex er cer l'au so ri té qui n'est é ma ne ex pres se
ment .

IV. La li bre té est la té à pou voir fai re tout ce que
ne nuit pas à au trui . Ain si l'ex er ci ce des droits in na rels
de chi que hom me, n'a de bor nes que celles qui al fu rent
aux diu tres mem bres de la so cié té la jou is san ce de ces
mê mes droits ; ces bor nes ne peu vent é tre dé ter mi nées
que par la loi .

V. La loi n'a le de voir de des sen dre que les ac ti ons
qui si bles à la so cié té . Tout ce qui n'est pas des sen
de par la loi ne peut é tre un pé ché, et nul ne peut é tre con
traint à fai re ce qu'il le n'ait don ne pas .

VI. La loi est l'ex pres si on de la vo lon té gé né ra le,
tout les ci to yens ont de voir de con cou rir par son nel le
ment, ou par leurs re pré sen tans, à la for ma ti on ; el le
doit é tre la mè me pour tous, soit qu'elle pro té ge, soit
qu'elle le pu nis se . Tout les ci to yens étant é gaux à l'ég
ard, sont é gaux le ment en mé mé bles é tous les di g ni tes ;
plus ces di g ni tes, pu blics, se lon l'us cu pa ri té et l'us cu
tres di g ni té ont que celles de leurs ver tes et de leurs ta
lens .

VII. Nul hom me ne peut étre ac cu sé, ni ré té, ni dé
te nu que dans les cas dé ter mi nés par la loi, é se lon les for
mes qui le a pres cri tes . Ceux qui fol li ci tent en pé ché
ex cer cent ou font ex é cu ter des or dres ar bi trai res,
doi vent é tre pu nis ; mais tout ci to yens ap pe lé ou fai si
co ver tu de la loi, doit é bé ir à l'ins tant ; il se rend con
pa ble par la ré sis tan ce .

VIII. La loi ne doit é tre blic que des poi nes firi tes ;
rien é dé ter mi né de ces fai tes ou nul ne peut é tre pu ni

qu'un ver te d'au loi é ta bli é de pou voir gé né ral é an té
ri en re ment au dé lit, et lé ga le ment ap pli qué .

IX. Tout hom me é tant pré su mé in nocent jus qu'à
ce qu'il ait é té dé claré par la loi, s'il est pu ni in dis
pen sa bles de l'ex er cer, tous ne si gneur qui ne le roit pu
né ces sai re pour l'us cu ver de la pro prié té de étre é
ré ce ment ré pri mé é par la loi .

X. Nul ne doit étre in qui é té pour ses o pi ni
ons, mais mes re li gi on ses, pour ce que leur ma ni fés
ta ti on ne trou ble pas l'ex er ce pu blic é ta bli par la loi .

XI. La li bre com me ci al ti on des peuples é de de,
pi ni ons é un des droits les plus pré ci eux de l'hom
me ; tout ci to yens peut donc par ler, écri re, im pri mer
la bre ment ; mais à ré pon dre de l'a bus de ces té li bres
é dans les cas dé ter mi nés par la loi .

XII. La garan ti é des droits de l'hom me é de ci to
yens est ce si to une for ce pu blic que ; cette for ce est
donc in té res sé pour l'a van ce ment de la na ti on, é non pour
l'a ti té de par ti en é de de ceux é qui é le ont con fi
é .

XIII. Pour l'ex er ci ce de la for ce pu blic que é
pour les dé pen ses d'au ci to yens é an té com mu ni ci
on com me ne est in dis pen sa bles ; é la doit étre é
le ment ré par ti é an tre tous les ci to yens, en cas des
de l'us cu ver de la loi .

XIV. Les ci to yens ont le droit de com mu ni ci
er mes mé mes ou par leurs re pré sen tans, é an té com mu ni ci
de la con tri bu ti on pu blic que de la con tri bu ti on li
brement, é an té vus l'ex pres si on, é an té de ter mi ner la que
ti té, l'af fect é, le re cou vers ment é la ré té .

XV. La so cié té é la de voir de de men der comp
é tout é gous pu blic de son admi ni stra ti on .

XVI. Tous fo ci té, dans la quel la la ga ran ti é
des droits n'est pas é ta bli é, ni la ré pa ri té des dé
vours de ter mi nés é n'a point de com mu ni ci té .

XVII. Les pro prié té é tant é tant un droit in té é la
de la cré, nul ne peut en étre pri vé, si ce n'est lors que
la né ces si té pu blic que, é gous le ment com mu ni té é, l'ex
é ge é vi de ment, et dans la con di ti on d'a ne jus té é
pé é la blic in dam ni té .

Un échange de Cartes de visite en Crimée.

Les journaux ont raconté qu'à leur passage à Omsk, en Sibérie, les prisonniers japonais ont échangé avec les Russes des cartes postales, des cartes de visite et des billets de banque. Cela m'a rappelé une anecdote bien caractéristique que j'ai lue dans la *Giberne* de mai 1899 sous la signature du commandant Picard.

Pendant la guerre de Crimée, un jeune officier russe ayant été fait prisonnier dans un engagement de cavalerie, son régiment envoya un capitaine en qualité de parlementaire au camp français.

La conversation s'engagea en buvant quelques verres de champagne et en cassant du biscuit de troupe. Le jeune officier, notre prisonnier, avait les yeux humides de larmes.

« Je n'ai pas besoin de vous le recommander, Messieurs, dit le capitaine, vous le traiterez certainement bien, et il va faire un fort joli voyage ; mais il sort récemment de l'école militaire, il est tout attristé de commencer ainsi sa première campagne, vous devez donc comprendre son émotion. »

Puis avant de se retirer, le capitaine remit sa carte de visite à chacun des officiers présents en les priant de lui donner la leur en échange. Elles étaient rares en ce moment ! Le lieutenant-colonel de Landriève du 7^e dragons, en avait dans son carnet de poche, et lorsque le capitaine Alexander X... eut vu cette adresse : « 8, rue de la Chaussée d'Antin ».

« Nous sommes voisins, mon colonel, lui dit-il, car j'habite rue de la Ferme des Mathurins ; laissez-moi espérer qu'avant longtemps je pourrai avoir l'honneur de vous rendre visite à Paris ».

On se serre la main et chacun en se retirant se disait tout bas : « Au revoir, à demain peut-être ! »

Est-il possible d'imaginer rien de plus émouvant et de plus charmant à la fois que ces relations d'armistice où Français et Russes faisaient assaut d'amabilité et de courtoisie ?

JULES PELLISSON.

Une prise maritime à l'Ile-de-France



AVIS AU PUBLIC.

Le 11 du courant, neuf heures du matin, & jours suivants, qui seront indiqués à son de trompe, il fera, par le juge de paix de ce canton, chargé par les lois des 21 juin 1793, & 14 février 1794, (vieux style) de l'infraction, déchargements & ventes provisoires des prises ; en exécution de son ordonnance rendue sur la requête, & du consentement de toutes les parties intéressées ; procédera à la vente au comptant, au plus offrant & dernier enchérisseur, des objets & marchandises provenant des prises faites par le vaisseau l'Émile, lesquels seront, autant qu'il sera possible, indiqués dans des affiches particulières qui seront placées, 24 heures d'avance, dans les lieux les plus fréquentés.

Les paiements seront faits en prenant livraison, laquelle s'effectuera au plus tard le lendemain de chaque vente ; faute de quoi les objets adjudés seront remis en vente, sans égard aux premières adjudications.

DÉVILLE, fils, secrétaire greffier du tribunal de paix.

Au Port du Nord-Ouest, chez F. N. BOLLE.

Cette affiche, dont l'original mesure 22 × 15 centimètres, fait partie de ma collection.

JULES PELLISSON.

Le journal de Vladivostok.

22 mai 1904. — Par pénurie de papier blanc, le journal de Vladivostok *Vostotchy Viestnik*, s'imprime depuis quelque temps sur du papier d'emballage gris, de peu d'épaisseur, dont le format égale la moitié du format des papiers à journaux ordinaires.

14 juillet. — Le *Vostotchni-Viestnik* est obligé, faute de papier, de cesser de paraître. Ces temps derniers, il n'était plus imprimé que sur du papier d'emballage gris.

Carte d'adresse gravée du Premier Empire.

Le Livre et l'Image a donné antérieurement (voir pages 127 et 128) les prix atteints par une série d'adresses commerciales gravées datant du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e. Dans cette vente, figurait justement la carte que nous reproduisons ici et qui fait partie des nombreuses pièces gravées par Choffard.

Tandis que les attributs du haut sont bien dans la note du jour — Mercures ailés et Renommées dont l'époque fit si grand usage, unissant ainsi l'esprit commercial aux allégories victorieuses popularisées par les figures de Vernet pour Bonaparte —, tout au contraire, la vignette du bas — une vue de Marseille — empruntée à la grande série de Joseph Vernet sur les ports de France, rappelle une des œuvres les plus connues du siècle précédent. Et ceci est intéressant parce que c'est l'indication de l'emploi, dans un but industriel, de peintures, qui, pour l'artiste, ne semblaient pas devoir jamais servir à pareil usage, et à une époque surtout où la réclame commerciale ne s'était point, comme de nos jours, emparée de toutes choses. Peut-être serait-il curieux de rechercher si les autres vues des ports de France ne servirent pas également, dans différentes villes, à des cartes d'adresses industrielles.

Le Livre et l'Image du 10 juin 1894 (page 369).

NOTE DU COPISTE. — Cette carte dont il est parlé est celle de Victor Cheaulier et C^{ie}, fabricants de savons à Marseille. — Au-dessus du nom et entre le Mercure ailé à gauche et la Renommée à droite, se trouve le monogramme entrelacé J. C. et C. dans une étoile, et au-dessous du nom de ces fabricants se trouve ce libellé en 2 lignes : Les Savons de leurs fabriques se trouvent aussi à Paris chez Cheaulier fils, A^{de} Benard et C^{ie} rue.....

PAPYRUS.

Nous pensons intéresser nos confrères en leur signalant dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne* (T. XXXI, 1903, Montauban) :

1^o P. 364. — Bois gravés au XVII^e siècle pour des Confréries toulousaines, par M. Ed. Forestié. (Avec 2 reproductions sur les originaux).

(Il y a toute une étude à faire sur les papiers relatifs aux confréries. Qui de nous l'entreprendra ?)

2^o P. 373. — Prospectus d'un marchand montalbanais de tapisseries, au XVIII^e siècle, communication de M. Cézerac.

L. ESQUIEU.

Plainte d'un Médecin contre un Cocher.

L'emploi du taxamètre a été l'occasion, pour quelques chroniqueurs, de rappeler plusieurs histoires sur les cochers. *Le Gaulois* en particulier a cité dernièrement les aventures d'un cocher de Paris qui, ne voulant pas « marcher », préférerait se faire tuer plutôt que de conduire un mousquetaire, anecdote recueillie dans *l'Observateur anglais* du 1^{er} juillet 1776.

Suivant l'exemple donné par les journaux politiques, il nous a paru intéressant de publier la lettre suivante qui émane de Duchanoy, docteur régent de la faculté de Paris, et fondateur du concours de l'internat des hôpitaux de Paris ; elle nous montre, comme l'anecdote de *l'Observateur anglais*, que nous n'avons rien à envier à nos ancêtres quant aux cochers des voitures de place.

Voici la lettre de Duchanoy à laquelle nous conservons son orthographe :

Monsieur le Directeur du Bureau des Voitures de Place, rue St-Avoie.

Monsieur,

Vendredy dernier, huit du courant, le carosse B. 71, pri Ma^{me} Duchanoy et sa belle-sœur rue Taitebout où elles avaient soupé, pour les ramener à la maison rue St-Victor Il était onze heure du soir. En chemin il a plu au cocher de jurer, pester, s'arrêter, et de ne pas vouloir aller ; passe jusque l'à. Mais il a fait plus : c'est qu'il a traité mal et vraiment mal de paroles les femmes qu'il menaient et les a forcés de prendre une seconde voiture pour les ramener.

Comme mes affaires m'avaient empêché d'aller souper avec ces dames quoique j'eus promis, elles se sont trouvées sans cavalier. Je n'avais pas envoyé mon domestique parceque je contais sur la bonne police des voitures de place. Je crois monsieur que la race des cochers est une race indisciplinable, mais il est cependant bien dur que des femmes honêtes ne puissent s'exposer à revenir seules dans l'occasion.

Je vous prie donc de faire restituer trente six sous qu'on a donné au coché B. 71, parcequ'il n'est pas juste d'en payer deux, et de le punir à raison du délit afin que cela n'arrive pas pour d'autres.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DUCHANOY.

Docteur-Régent de la Faculté de Paris.

J'ai l'honneur d'être connu de M. du Saussard. C'était la sœur de M. Drioc qui revenait avec ma femme.

Cette lettre nous donne deux renseignements de quelque intérêt : le numérotage des voitures, et le prix de la course dans Paris après 11 heures du soir.

Pour remédier autant que possible aux ennuis semblables à ceux signalés par Duchanoy dans sa lettre, le Parlement de Paris prit, en 1787, des mesures contre les cochers qui « se portent à des excès envers le public, surtout envers les dames qui se trouvent seules dans leurs voitures ».

Puisqu'il est question ici d'un différend entre un médecin et un cocher, on peut rappeler que les loueurs de voitures payaient un impôt au profit des malades depuis 1702 : ils donnaient à l'hôpital trois sous par jour pour chacun de leurs carosses de louage.

La lettre de Duchanoy a surtout le mérite de nous montrer que « la race des cochers est une race indisciplinable », et elle nous donne l'occasion de répéter une fois de plus la célèbre phrase de Salomon : « Nil novi sub sole ».

R. HELOT.

L'Emploi du Papier.

Après les pavés et les roues, voici les habits en papier.

On prépare en effet, en Bavière, une sorte de coton artificiel avec du bois de pin réduit en copeaux et soumis pendant dix heures dans une cuve à l'action de la vapeur surchauffée. Après avoir été traité par une lessive de soude, le bois est transformé au bout de trente-six heures, en une cellulose additionnée de gélatine et d'huile qui lui assure de la résistance. Etiré en fils à l'aide d'appareils spéciaux, un coton artificiel est ainsi obtenu, très difficile, paraît-il, à distinguer du coton naturel.

Bientôt peut-être, porterons-nous des vêtements et de la lingerie ayant la même provenance que le papier.

(*Le Tour de France* d'août 1904, p. xii du Supplément).

Un Bateau de Papier.

En Autriche, le militaire peut n'être pas riche. Les inventeurs sont ingénieux.

L'un d'eux vient de se construire un yacht, un yacht complet, avec coque, voiles, mâts et gouvernail, le tout en papier, et en papier sympathique.

C'est en comprimant à la machine et dans des moules *ad hoc*, plusieurs collections complètes d'un des plus grands quotidiens de Vienne, qu'il a confectionné d'abord la coque, puis les agrès et les différents accessoires de son navire, qui mesure 5 mètres de long environ.

Sa construction a exigé l'emploi de quelque 300.000 feuilles du journal. Cela représente à peu près le tirage de deux jours du quotidien austro-hongrois dont il s'agit.

Et ce bateau va sur l'eau. Car ce bateau, fait avec un canard, n'est pas un bateau que je vous monte...

(*L'Auto*, du 11 novembre 1904).

Le Triomphe de l'Annonce.

Il y a, paraît-il, des annonces dans le journal que les Russes publient en ce moment à Port-Arthur et dont un de nos confrères a eu entre les mains les numéros allant du 23 août au 1^{er} septembre.

Tandis que les canons japonais tonnent, semant la mort et la destruction dans la ville, que l'escadre rentre réduite de moitié après un combat héroïque mais désastreux, que les hôpitaux sont pleins de blessés, le *Novi-Kray* (c'est le titre du journal), publie sur sa feuille de papier d'emballage vert, rouge, jaune ou bleu, des réclames comme celle-ci : « On cherche une bonne d'enfant » (31 août).

« Le Comptoir de la Banque russo-chinoise assure contre le remboursement anticipé par suite de tirage des obligations à lots » (30 août).

Le 31 août, réclames pour une eau de Cologne mirifique et un cacao unique au monde.

Le 30, quart de page consacré à cette annonce : « Souliers de Varsovie en vente dans tous les magasins ».

Le 28 : « On peut souscrire aux bureaux du journal la *Revue Orientale* à un nouveau livre : *Biographie de Sadriuseff*, parue à Saint-Pétersbourg ».

Et tous les jours, en tête du journal : « On peut s'abonner au *Novi-Kray*, dans les bureaux du *Novoïe Vremia*, à Saint-Pétersbourg ; changement d'adresse, 50 kopeks ».

N'est-ce pas que le *Novi-Kray* est un curieux document et bien vingtième siècle ? Et que faut-il penser de cette population qui, dans des circonstances aussi tragiques, trouve le temps de publier, et — évidemment — de lire des annonces ?

(*La Libre Parole* du 31 octobre 1904).

Quel est le doyen des Journalistes?

Notre honorable confrère M. Marc Debrit, directeur du *Journal de Genève*, vient de se retirer de la presse active, à l'âge de soixante-douze ans et après quarante-deux ans de rédaction : il était le doyen des journalistes suisses.

A ce propos, quel est donc le doyen des journalistes français ? Quel est celui des journalistes dans le monde entier ?

Par ces temps d'enquêtes sur tous sujets, on devrait bien en ouvrir une pour déterminer ce point d'histoire professionnelle.

Mais saurait-on la vérité ? Et les journalistes ne sont-ils pas un peu comme les jolies femmes, et ne tricheraient-ils pas sur leur âge ?

En attendant que soit résolue — si elle doit l'être — cette intéressante question, veut-on connaître quel est le plus vieux journal du monde ?

En France, le premier quotidien fut la *Gazette de France* qui a été fondée en 1631, puis le *Journal de Paris*, fondé en 1777. Mais, dès 1650, il en existait deux en Allemagne : le *Journal de Cologne* et le *Journal de Leipzig*.

En réalité, le doyen des journaux fut publié à Strasbourg, en 1609. Il portait un titre un peu long, sans doute, mais qu'il faut citer à titre de curiosité dans son texte : *Relation aller fürnemmen und gedenckwürdigen Historien, so sich in Hoch-und-Nieder-Deutschland, auch in Frankreich, Italien, Engelland un Schottland, Hungarn, Moldau, Türkei, u. s. w., in diesem 1609 ten Jahre das treulichst, wie ich solche bekommen und zu wegen bringen mag, in Druck verfertigt.*

Traduction : « Compte rendu de tous les événements principaux et mémorables qui se sont passés ou se passeront dans cette année de 1609 dans la Haute et la Basse-Allemagne, et aussi en France, en Italie, Angleterre et Écosse, Hongrie, Moldavie, Turquie, etc., Le tout imprimé aussi fidèlement que je l'ai reçu et que j'ai pu le rédiger. »

Comme on le voit, rien que dans le titre, il y avait déjà une suffisante copie quotidienne assurée.

D'autre part, a-t-on remarqué que ce journal offrait le récit des événements « qui se passeront » ? — Il y avait donc aussi, dès 1609, des M^{me} de Thèbes... et des Vieux-Majors ?

(*Le Gaulois*, vendredi 23 septembre 1904).

Reconstitution de la Bibliothèque de Turin.

Le père Ehrle, préfet de la Vaticane, se trouvait dernièrement à Turin, où les administrateurs de la bibliothèque incendiée dans la nuit du 26 janvier 1904 l'ont consulté sur la possibilité de réparer certains des manuscrits endommagés par l'eau et par le feu. Il leur a donné les indications les plus utiles sur les procédés à employer pour leur restauration, et leur a « prêté » l'habile ouvrier qui travaille pour sa bibliothèque. On se servira, à cet effet, surtout de gélatine, le collodion pouvant, en cas de nouvel incendie, à cause de son extrême inflammabilité, propager le feu aux autres manuscrits.

L'Académie des sciences de Turin a, en outre, demandé au ministre de l'Instruction publique les crédits nécessaires à la reproduction photographique des pièces suivantes : *Code théodorien d'Inrée*, *Lois lombardes d'Inrée*, *Évangélaire de Verceil*, *Évangélaire de Turin*, *Saint Cyprien de Turin*, *Lachance de Turin*, *Théodore*.

D'ailleurs, la photographie a sauvé d'une disparition définitive certains

manuscripts célèbres. Ainsi, un grand nombre des miniatures détruites avaient été reproduites dans l'importante publication de MM. Carta, Cipolla et Frati. Les *Heures* de Turin ont péri, mais du moins on en retrouvera les photographies dans l'unique exemplaire de la belle publication offerte à M. Léopold Delisle, à l'occasion de son jubilé. De plus, le père Ehrle, avec la collaboration de M. Cipolla et du bibliothécaire de Milan, avait entrepris l'édition paléographique, au moyen de la photographie, de tous les manuscrits de Lobbio. En ce qui concerne Turin, les auteurs seraient en possession de deux cents phototypies.

Ajoutons que la catastrophe de Turin a eu son contre-coup en France. Plusieurs députés ont déposé, le 2 février 1904, sur le bureau de la Chambre, une proposition de loi ayant pour objet l'ouverture d'un crédit de 100.000 fr. pour permettre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de faire photographier les manuscrits importants déposés dans nos grands musées nationaux.

(*Le Gaulois*, du jeudi 3 septembre 1904).

Les pots de confitures et le Vieux Papier.

A propos du concours de confitures qu'organise la ville de Laon, écoutez la véridique histoire d'une excellente douairière, qui portait l'un des plus grands noms de France, et d'un inspecteur des archives qui, ayant entrepris un travail sur la famille, vint dans l'antique château de la bonne dame pour consulter le chartrier. On le chercha partout ce chartrier, dans les plus vieux meubles, dans le grenier, derrière les rangées de tomes poudreux... On le trouva nulle part, le savant était désolé... Il se fâcha bien fort après la châtelaine en lui disant quelle perte irréparable c'était pour l'histoire du Languedoc, que la disparition de ces vieux papiers... Navré, l'archiviste se préparait à s'en aller, lorsque, pendant la collation qu'on lui offrit avant de monter en voiture, il s'avisa de remarquer un pot de confitures qui était sur la table et d'examiner le vieux papier qui le recouvrait... Il s'aperçut bientôt qu'il avait entre les mains la donation de la terre de X... par le roi Philippe-Auguste au comte de ...

Il se rua sur l'armoire aux confitures et, quelques heures plus tard, au grand désespoir de son hôtesse, tous les pots étaient décachetés et le chartrier reconstitué. « Hélas ! hélas ! se lamentait la vieille dame, mes gelées vont être perdues et mes marmelades à jeter par la fenêtre ».

« — Qu'importe, madame, répondit héroïquement le bon savant, je tiens maintenant le grand-prix Gobert ! ».

Qui dira quels vieux papiers, quels documents précieux ont souvent recouvert les bonnes confitures que faisaient nos grands-mères !

(*La Libre Parole*, du 3 septembre 1904).

Le « Magasin Pittoresque » et le « Vieux Papier »

A l'exemple de mon ami et confrère M. Esquieu, j'ai dépouillé les quelques années que je possède de cet intéressant recueil et voici les articles que j'ai relevés :

- Progrès des messageries en France. — 1833, p. 42.
- Statistique. Postes. — 1833, p. 354.
- De Paris à Nantes par les Messageries en 1765, d'après l'itinéraire de l'Indicateur fidèle des voyageurs (1 gravure). — 1893, p. 206.
- Les Affiches et les annonces de théâtre (2 gravures). — 1893, pp. 370, 378, 397.
- Signature digitale des Annamites illettrés (1 gravure). — 1894, p. 28.
- Les voitures publiques en 1791. — 1894, p. 102.
- La littérature et l'imagerie de colportage en Italie (6 gravures). — 1894, pp. 159, 172.
- Une Exposition de Papyrus à Vienne. — 1894, p. 193.
- Un document de la Révolution française (1 gravure). — 1896, p. 134.

PAPYRUS.

Livres imprimés sur papier de couleur

Un des collaborateurs de *l'Intermédiaire* lui fait connaître qu'il possède un volume intitulé : *Événements de Paris des 26, 27, 28 et 29 juillet 1830*, par plusieurs témoins oculaires (Paris, Audot, 1830, in-18 de 215 p.), dont le premier tiers est imprimé sur papier bleu, le deuxième sur papier blanc et le troisième sur papier rouge. Le correspondant de *l'Intermédiaire* demande s'il existe d'autres livres tricolores.

(*Le Livre, Bibliographie ancienne*, page 200, 1880).

« Le Livre et l'Image » et le « Vieux Papier ».

Que l'on me permette d'ajouter ces deux documents à ceux publiés par moi dans le n° 27 (page 697) :

1° « Exposition du Centenaire de la défense de Nantes », très intéressant article publié par notre regretté confrère, M. Léon Brunschwig, dans la dite revue, pages 52-55 du n° 6 (10 août 1893), article documentaire qui intéressera les collectionneurs de toutes sortes.

2° Carte dessinée par Moreau le Jeune pour la fête de M. l'Ambassadeur de France (XVIII^e siècle). Cette carte a été reproduite en vert au verso de la couverture du tome 2 de la Revue de John Grand-Carteret. Voici le libellé de cette carte *très artistique* : Pour la fête de M. L'Ambassadeur de France qui se donnera le

PAPYRUS.



BIBLIOGRAPHIE

Nous avons relevé dans un ouvrage paru récemment : *Histoire du Commerce et de l'Industrie de Romans*, par M. Marcel Texier ¹, deux chapitres sur des sujets qui peuvent intéresser nos collègues : le chapitre XV, *Les Cartes à jouer* et le chapitre XVII, *La Poste*.

On sait que dans le Dauphiné la ville de Romans eut des cartiers avant Grenoble, la capitale de cette province; c'est ce qui résulte de l'édit du 31 mai 1630 qui permet à la ville de Romans, de fabriquer des cartes à jouer ainsi qu'à trois autres villes : Orléans, Angers et Marseille, en plus des sept autres énumérées dans l'édit du 14 janvier 1605.

Nous renvoyons à cet ouvrage pour les renseignements intéressants rassemblés par l'auteur sur cette fabrication, d'après les registres consulaires de la ville, et qui viennent compléter, pour la région dauphinoise, ceux contenus dans l'excellent travail de M. Edm. Maignen : *Recherches sur les cartiers et les cartes à jouer à Grenoble*, 1877.

Quant au chapitre concernant la Poste, il s'y trouve une innovation que nous n'avons pas encore remarquée dans aucune monographie locale, c'est d'indiquer les marques postales dont on s'est servi à différentes époques, en mettant sous les yeux du lecteur quelques-unes de ces marques :
PORT PAYÉ
DE ROMANS
pour l'ancien régime et P. 25 P. ROMANS après la division du territoire en départements.

Nous serions très heureux d'apprendre de nos collègues s'ils connaissent d'autres exemples de ce genre, et nous espérons qu'avec le développement qu'a pris l'étude des marques postales, les futurs auteurs d'histoire locale ou régionale nous donneront la partie figurée de ces estampilles, ce qui, dans certains cas, pourrait fournir une contribution fort appréciée pour leur histoire, et donner quelques heureuses surprises aux collectionneurs marcopostalistes.

LUCIEN RAULET.

1. Romans. Imp. et lib. Ph. Boyer, 1902, in-12 de 270 pages avec un plan de Romans au XVI^e siècle (3.50 franco).

Prix de ce fascicule : 3 francs.

BULLETIN

de la Société

Archéologique, Historique & Artistique.

LE VIEUX PAPIER

Paraissant tous les deux mois.



Sixième Année

FASCICULE N° 29

1^{re} MARS 1905



A PARIS

SOMMAIRE

Seizième réunion : 27 décembre 1904.

Dix-septième réunion : 18 janvier 1905.

Mémoires et Communications :

D^r LÉON DAYMARD : Aux Manoirs. — Menu.

D^r E. LALANDE, QUENAUDIT : Deux es libris : maçonnique et cabalistique.

LÉON HUOT : Marques postales.

MARCEL MONMARCHÉ : Essai sur des images de piété.

P. A. QUINET : Pièces de Transport.

HENRY VIVAREZ : À propos du Jeu de la Comète.

LÉON HUOT : Des Aides et des Bouilleurs de cru.

P. A. QUINET : Essai de bibliographie postale (suite).

ARMAND DELPY : Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique (suite).

Tris dicés.

Variétés.

Bibliographie.

Les communications concernant la Société doivent être adressées :

pour la partie administrative : à M. H. VIVAREZ, Président, 12, rue de Berne, Paris VIII^e.

pour le Bulletin : à M. P. FLOBERT, Secrétaire général, 18, rue de Berne, Paris VIII^e.

pour les cotisations : à M. Alexis TUMBEUF, Trésorier, 4, rue Robert-Lecoq, Paris XVI^e.

*Les opinions émises dans le Bulletin n'engagent que leurs auteurs.
La Société n'en assume pas la responsabilité.*

— TOUTS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS —

Cotisation annuelle et abonnement au Bulletin . . . 12 francs.

*Pour l'acquisition des numéros antérieurs des années 1900, 1901,
1902, 1903 et 1904, s'adresser au Secrétaire général.*



Etaient présents : MM. Baillière Henri, Bargallo, Chamboissier, Couriot, de Crauzat, Daymard, Devaux, Devoitine, Flobert, Lacroix, Langlassé, Le Senne, Rey, Saffroy, Saurel, Schwabb, Tumbleuf et Vivarez.

Le menu était illustré d'un encadrement de vignette de l'époque romantique, reproduit ci-dessus.

Le programme de la soirée comportait l'étude des

Autographes de souverains et de grands personnages.

M. Vivarez présente les excuses de M. Delpy, possesseur d'une remarquable collection d'autographes, que son état de santé a empêché de nous envoyer un choix de pièces, et donne la parole à M. Henri Baillière, qui fait la très intéressante communication suivante :

Comment on devient collectionneur d'autographes.

Il y a bien des manières de collectionner les autographes.

Le procédé le plus simple, le plus pratique, le plus amusant, c'est de chercher et de trouver; mais il faut pour cela des connaissances variées, du flair, de la patience; il faut n'épargner ni son temps, ni sa peine; il faut surtout compter sur le hasard qui sert aussi bien le collectionneur que le chasseur, et qui fait tomber l'un sur un nid d'autographes, l'autre sur un passage de canards sauvages.

Si ce n'est pas le procédé que j'ai suivi pour former le premier fond de ma collection, c'est du moins celui qui a été employé par son premier possesseur, M. Gerbe.

Zéphyrin Gerbe, lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, vers 1862 ou 1863, était un homme d'une cinquantaine d'années: il était né à Bras (Var) en 1810, il avait le titre et exerçait les fonctions de préparateur de M. Coste, professeur au Collège de France, et était connu par de remarquables travaux sur l'embryologie et l'ornithologie: il avait de plus quelque notoriété comme collectionneur d'autographes: il était même un des dix-sept membres de la Société des Amateurs d'autographes, fondée vers 1860, et dont M. de Lescure¹ a raconté l'histoire.

Gerbe n'a pas vécu au temps heureux où vivaient Villenave, Monmerqué, Chateaugiron, Alexandre Martin, colonel Morin, Berthevin, qui, au lendemain de la Révolution, malgré les *brûlements patriotiques* décrétés par l'Assemblée nationale, le 4 juillet 1793, et mis à exécution avec férocité par Ameilhon² trouvaient encore des trésors, soit dans les rebuts des administrations destinés au pilon, soit dans les papiers laissés après leur mort par un notaire, un greffier, un huissier ou un personnage célèbre, et vendus par quelques collatéraux affamés, soit enfin dans les arrière-boutiques d'un épicier, d'un marchand de tabac, ou d'un marchand de bric-à-brac; mais Gerbe vivait du moins à une époque où le goût des autographes n'était pas aussi répandu qu'aujourd'hui: les héritiers n'attachaient pas grande valeur aux fatras de vieux papiers, vieilles lettres, vieilles factures que souvent plusieurs générations d'ancêtres avaient accumulés; ils faisaient venir un chiffonnier et sollicitaient de lui le service de les débarrasser de ces paperasses encombrantes et malpropres. C'est ainsi que la correspondance de Talleyrand et de l'impératrice Joséphine fut achetée au prix de 6 francs par un boucher-tripier de la rue Monsieur-le-Prince: il y avait 40 kilos à 15 centimes³.

Gerbe, qui n'avait pas de fortune, et qui ne pouvait consacrer de grosses sommes à l'achat des autographes, avait toujours une petite réserve pour cet

1. DE LESCURE. *Les autographes en France et à l'Etranger*. Paris, 1865, p. 25.

2. FONTAINE *Manuel de l'Amateur d'autographes*. Paris, 1836, p. 21.

3. *Petite Revue*, 1^{er} octobre 1864, page 95.

emploi. Qui est-ce qui ne trouve pas moyen, même sur le plus modeste budget, de prélever les petites sommes dont il a besoin pour satisfaire sa passion. Gerbe s'était entendu avec des chiffonniers, des marchands de vieux papiers et leur avait demandé de le prévenir dès qu'ils auraient acheté un lot de paperasses chez un personnage sinon célèbre, du moins en vue, officier ministériel, sénateur, député, homme de lettres, artiste, etc., et moyennant un prix convenu, généralement modique, mais qui laissait 100 ou 200 % de bénéfice à l'honnête intermédiaire, il se faisait apporter le tas, souvent un mètre cube, dans l'une des chambres qu'il occupait sous les toits, au Collège de France, et où il était logé comme préparateur de M. Coste.

Alors commençaient le grand travail et la grande joie : Gerbe, qui pendant la journée préparait les cours du professeur, dirigeait les expériences de fécondation artificielle, et surveillait les bassins d'éclosions, m'a avoué qu'il avait passé bien des soirées et même bien des nuits à la visite du trésor, au tri des richesses qu'il avait sous la main : il prenait une à une toutes les pièces, il les lisait ou les parcourait, il mettait à part 150, 200 ou 300 pièces qu'il jugeait intéressantes, et il rejetait dans le tas tout ce qui lui paraissait sans valeur.

Puis il faisait venir un autre industriel exerçant la même profession que le premier et il lui racontait qu'il avait trouvé dans une succession ce lot de vieux papiers, qu'il voulait s'en débarrasser : « Je suis arrivé, me disait-il, à revendre le lot allégé des pièces que j'avais retirées, à un prix presque égal à celui que j'avais payé ; une fois même, j'y ai trouvé un petit bénéfice. »

Quand l'affaire était liquidée, il recommençait, et les 40 ou 50 francs qu'il consacrait à cette innocente spéculation travaillaient quatre ou cinq fois par an, comme le capital d'un honnête banquier.

Il continua ainsi pendant vingt ans, et à raison de 750 pièces en moyenne par an, il possédait en 1880, lorsque j'ai acheté sa collection, environ 15 000 pièces, réparties en 4.800 dossiers renfermant chacun trois à quatre pièces en moyenne.

Une autre source où s'alimentait la collection, mais dans de plus faibles proportions, c'étaient les dons qu'il sollicitait de savants avec lesquels ses fonctions le mettaient en rapport, et surtout l'abandon que M. Coste lui faisait volontiers d'une partie des lettres qu'il recevait comme professeur au Collège de France, et comme membre de l'Académie des Sciences.

Gerbe ne cultivait pas seulement l'autographe : il trouvait que le dossier n'était pas complet, quand, à côté du spécimen de l'écriture, il ne pouvait pas joindre une notice biographique et un portrait. Et il était au comble de la joie quand il pouvait, comme il disait, *compléter* son dossier.

Il a passé ainsi de bonnes et longues heures à déchiffrer des lettres jaunies par le temps ou conservant encore le lustre de leur papier glacé. Un autographe est intéressant par l'auteur de la lettre, par le destinataire de la lettre, par le sujet qui y est traité. Si la pièce réunit ces trois caractères, sa valeur est inappréciable ; si au lieu d'un spécimen banal d'une écriture, comme la demande d'un billet de théâtre, ou le refus d'une invitation à dîner, on trouve la révélation de la pensée de l'écrivain, si on sent le laisser aller de son âme, l'intime pensée de son esprit, on converse alors véritablement avec l'homme d'État, le savant ou l'artiste, on a sous les yeux un fragment de la vie de celui qui a écrit la lettre, et aussi quelques instants de la vie de celui qui l'a reçue. « Brûler une lettre, a dit Théophile Gautier, c'est faire un meurtre moral. Dans les cendres d'une correspondance ancienne, il y a toujours quelques parcelles de deux âmes. »

Et puis, le collectionneur ne voit pas une pièce de sa collection sans se rappeler comment elle est entrée en sa possession.

« Je me suis habitué de bonne heure, disait Goethe ¹, à prendre plaisir à me retracer toutes les choses que je possède et à rechercher comment elles me sont venues; je pense aux personnes à qui je dois les divers objets de mes collections, aux circonstances, aux hasards, aux occasions les plus éloignées qui m'ont fait acquérir toutes les choses auxquelles j'attache du prix, afin de payer à qui de droit le tribut de reconnaissance qui lui est dû. Tout ce qui m'entoure devient ainsi vivant à mes yeux et se lie à d'affectueux souvenirs. »

Il est vrai que les autographes ne procurent pas toujours seulement des joies aux collectionneurs, et je citerai comme exemple l'aventure arrivée à un médecin qui ne manquait pas de mérite : il s'appelait J.-D. Duplanil, né à Paris en 1740, mort à Argenteuil le 7 août 1802 ; il avait publié *la Médecine domestique*, de Buchan, et *la Médecine du Voyageur*, 3 vol. in-8. Paris, 1801. Mais cela ne nous intéresserait pas s'il n'avait pas eu le goût des autographes et si ce goût — un peu prématuré — n'avait failli lui jouer un mauvais tour. C'était aux plus sombres jours de la Terreur : dans une visite domiciliaire pratiquée chez lui je ne sais pour quel motif, peut-être bien sans motif, les envoyés de Fouquier-Tinville, en fouillant les rayons de la bibliothèque, découvrirent une liasse de papiers contenant quelques lettres de Louis XIV, de Turenne, de Bossuet, etc : « Ah ! s'écrièrent-ils, tu prétends que tu n'es pas un aristocrate et tu entretiens des correspondances avec les tyrans, les suspects ! »

Mais ces temps sont passés, et revenons à Gerbe.

Gerbe ne s'attardait pas outre mesure à la contemplation de ses richesses : en matière de collections, comme en matière d'amour, la possession n'est rien, la recherche seule a du prix. Et le véritable amateur prise moins la pièce qui est entrée dans ses cartons que celle qui lui manque : convoiter et regretter, n'est-ce pas là le fond de la vie humaine ?

Le tout n'est pas de posséder, on n'a véritablement que ce que l'on sait avoir. « Je suis devenu riche, écrivait Goethe à Schiller, sans être embarrassé du poids de mes richesses, car je m'entends à les ordonner et à les mettre en ordre tout de suite » ². Aussi, Gerbe faisait-il le catalogue de sa collection, catalogue tenu à jour jusqu'à la fin, et chaque fiche contenait les nom, prénoms, qualités, dates de naissance et de décès, lieux de naissance et de décès du personnage. Ces indications étaient d'ailleurs répétées sur le dossier.

On a proposé bien des systèmes pour classer les autographes, plus ou moins artificiels, plus ou moins difficiles à suivre quand les pièces sont nombreuses. La classification de Gerbe était originale et bien simple : il divisait l'humanité en deux grandes classes, ceux qui ont été membres de l'Institut de France et ceux qui ne l'ont pas été ; avec cela il se retrouvait facilement, sans chercher si Voltaire doit être rangé parmi les prosateurs ou les poètes, les dramaturges ou les historiens, si Fontenelle était un savant ou un philosophe ; c'est ainsi que, dans la collection de Gerbe, Napoléon I^{er} figurait dans la catégorie des membres de l'Institut.

Après cela, il rangeait ses dossiers, dans chaque classe, par ordre alphabétique.

Gerbe jouissait en paix de sa collection, qu'il augmentait peu dans ses dernières années, parce que le goût et la valeur des autographes avaient singulière-

1. GOETHE. *Mémoires*.

2. RAMBERT. *Les Alpes suisses*, Bâle et Genève, 1871, 4^e série, p. 118.

rement augmenté, quand M. Coste vint à mourir le 16 septembre 1873. Il brigua la succession de M. Coste comme professeur au Collège de France, mais il avait 63 ans, et il fut jugé en haut lieu un peu trop âgé pour faire un jeune professeur, et quelques années après, en 1881, il fut mis à la retraite comme préparateur. Perdant la plus grosse partie de son traitement, perdant son logement, il se résigna à aller vivre modestement dans le petit village de Bras, où il était né et qui était depuis longtemps le pays de sa famille. Il fit une vente publique de sa bibliothèque qui ne pouvait plus lui être d'aucune utilité, mais il refusa de vendre aux enchères sa collection d'autographes, ayant la poignante préoccupation de penser que ce qu'il avait recueilli avec tant de peine, allait être dispersé et que cette collection qui lui représentait trente ans de jouissances journalières serait anéantie; il ne voyait pas que tout se compense en ce monde, et que cette dispersion était une agréable prévision pour les amateurs qui comptaient pouvoir entrer en possession de trésors enviés.

Son idée fixe était que sa collection d'autographes ne serait pas vendue, ni par lots séparés, ni en bloc. C'est dans ces conditions que j'en devins acquéreur. « Je pars pour le fin fond de la Provence, me disait-il en 1880, mais peut-être qu'un jour je reviendrai à Paris, et je désire, si ce vœu se réalise, pouvoir demander à mon acquéreur, la permission de revoir ma collection, de passer une heure ou deux à feuilleter mes anciens dossiers; et, s'ils sont modifiés, que ce soit par des additions, non par des soustractions. »

J'ai accédé aux désirs de Gerbe — qui d'ailleurs n'est jamais revenu à Paris, et qui est mort à Bras (Var) en 1890, — et j'ai tenu ma promesse. Je puis citer, à ce propos, un fait qui s'est passé il y a une vingtaine d'années.

Dans la collection de Gerbe se trouvait un dossier concernant le père et la mère de Pierre-François-Guillaume Guizot, l'ancien ministre : voici l'énumération des pièces qu'il contenait et qu'il contient encore :

1^o L'extrait baptistaire (extrait des registres de la paroisse de Saint-Castor de Nismes) de André-François, né le 27 juillet 1766, et fils de Jean Guizot et de dame Marie-Henriette de Gignoux. La pièce est légalisée.

2^o 12 octobre 1786. Partage entre les deux fils de Jean Guizot, prénommés l'un Pierre-Guillaume et l'autre André-François, de la succession de leur mère.

3^o 27 janvier 1792. Décharge des meubles légués par un sieur François Guizot à sa tante Suzanne Guizot, pour être rendus après sa mort à son neveu André-François Guizot. La pièce est signée, en 1790, Guizot de Gignoux et en 1792, Guizot-Gignoux. La particule nobiliaire a été remplacée par un trait d'union.

4^o Sans date, quatre pages autographes écrites par André-François Gignoux, pour sa défense devant le Tribunal révolutionnaire.

5^o Affiche imprimée du jugement du Tribunal criminel révolutionnaire du département du Gard du 19 germinal an II de la République une et indivisible, qui ordonne que André-François Guizot-Ginhoux (*sic*), homme de loi, natif et habitant de la commune de Nismes, étant hors de la loi pour s'être soustrait à l'examen de la justice, sera livré dans les vingt-quatre heures à l'exécuteur des jugements criminels pour être mis à mort, et que ses biens sont et demeurent confisqués au profit de la République. L'affiche porte la mention manuscrite : Collationné, Nismes, le 5 frimaire, l'an III de la République une et indivisible. P. G. Million, greffier criminel.

6^o 4 thermidor an II. Copie authentique sur papier timbré de la saisie des biens de A.-F. Guizot « copie pour l'épouse de feu Guizot. »

7° Trois brouillons de la requête adressée par Elisabeth-Sophie Bonicel, veuve de A.-F. Guizot-Ginhoux, au citoyen représentant du peuple Girot-Pouzol, délégué dans les départements du Gard et de l'Hérault, pour réclamer les biens de ses enfants.

8° 16 nivôse an III. Pétition par la citoyenne Bonicel, qui demande à être payée des intérêts de ses reconnaissances dotales établies sur les biens du sieur Guizot, son mari, avec avis du Directeur de l'Enregistrement et des Domaines.

9° 18 prairial an III. Requête aux citoyens administrateurs du département du Gard et du district de Nîmes, présentée par le sieur Bonicel au nom de sa fille veuve Guizot, réclamant la main-levée de la saisie d'une jument et de son harnais. Sur la même pièce est la réponse du Directoire qui accorde la requête. Est jointe une expédition de l'arrêté du Directoire sur papier à vignette.

10° Quinze lettres de la veuve Guizot, comprenant :

- a. 4 Janvier 1802, à sa sœur.
- b. 23 Décembre 1811, à sa sœur.
- c Sans date, mais vers 1812, car il est question des difficultés relatives au contrat de mariage de P.-F.-G. Guizot, qui épousa le 12 avril 1812, M^{lle} Pauline de Meulan.
- d. 13 Septembre 1813, à son père.
- e. 20 Septembre 1813, à son père.
- f. 20 Septembre 1813, à son père (réplique de la précédente).
- g. 26 Septembre 1813, —
- h. 27 Septembre 1813, —
- i. 4 Octobre 1813, —
- j. 11 Octobre 1813, —
- k. 15 Octobre 1813, —
- l. 18 Octobre 1813, —
- m. 5 Octobre 1814, —
- n. 12 Octobre 1814, —
- o. 19 Octobre 1814, —

Ces quinze lettres sont charmantes : elles forment une chronique de la vie de la famille et des petites nouvelles de la ville.

Quelque temps après avoir pris connaissance de ce dossier, qui faisait partie de la collection Gerbe, j'eus l'occasion de faire savoir à M. Guillaume Guizot, fils de l'ancien ministre, que je possédais des pièces intéressantes sur ses grands-parents, et je lui offris de venir les voir. Sa curiosité était piquée, il vint chez moi, et en présence de ces papiers jaunis par le temps, mais encore si palpitants de vie intense, il les lut et relut les larmes aux yeux ; il avait revu, comme dans un rêve, son grand-père mourant sur l'échafaud, sa grand'mère luttant pour sauver les débris de sa fortune, et puis, le calme une fois rétabli, sa grand'mère racontant à son propre père et à sa sœur, les mille petits faits de la vie de province.

M. Guillaume Guizot voulait acheter ce dossier ; il m'offrit même une somme très respectable ; je refusai, en lui disant, ce qui était la vérité, que je n'étais pas libre de me dessaisir de ces pièces.

J'ai donc conservé la collection de Gerbe entière et intacte ; j'ai conservé sa classification, j'ai continué son catalogue par fiches ; j'ai fait passer souvent d'une classe dans l'autre ceux qui avaient eu l'honneur d'être nommés membres de l'Institut, j'ai ajouté nombre de pièces résultant d'acquisitions, encore que les

heureux hasards soient rares, que les autographes atteignent dans les ventes des prix forts élevés, que l'hygiène fasse la guerre aux vieux papiers, leur interdise l'entrée des magasins de denrées alimentaires, pour les remplacer par du papier blanc et ne leur reconnaisse d'autre destinée que le pilon ; j'ai incorporé une partie de la petite collection d'autographes que mon père avait formée avec la correspondance des savants avec lesquels sa profession de libraire l'avait mis en relations ; j'ai ajouté beaucoup de portraits, de caricatures, de notices biographiques, de fac-simile, de billets de décès ou de mariages, de vues représentant la maison où est né, où a vécu, où est mort un homme célèbre, son tombeau, sa statue, etc.

Aujourd'hui, ma collection comprend environ 6.000 dossiers, représentant environ 30.000 pièces

J'ai dit que le procédé employé par Gerbe était le plus simple, le plus amusant, pour se créer une collection ; *créer* est le mot juste, car de rien on fait quelque chose ; mais ce n'est pas le seul procédé, et je vais citer quelques exemples : je les emprunterai à diverses nations, le goût des autographes étant une passion cosmopolite.

En France, je vous citerai M. Otto Lorenz, un Allemand naturalisé Français, qui exerça pendant vingt ans le commerce de libraire-commissionnaire, et qui publia, sous le titre modeste de *Catalogue général de la Librairie française*, Paris, 1867, un ouvrage estimé de bibliographie, considéré comme un supplément de la *Littérature française contemporaine* de Ch. Louandre, Félix Bourquelot et Alfred Maury, 6 vol. in-8, qui elle-même continuait la *France littéraire* de Guérard, 10 vol. in-8, 1827-1839. Pour rédiger avec exactitude les courtes notices biographiques qui suivent chaque nom d'auteur, il avait adressé une circulaire à tous les auteurs et il obtint un nombre considérable de réponses, souvent très intéressantes, qui lui ont constitué une précieuse collection. Qu'est-elle devenue ? Je n'ai pas pu le savoir. Mais je crois qu'elle a été donnée à une Bibliothèque publique.

Dans un autre genre, on connaît l'histoire de cette écuyère de l'Hippodrome, qui, parlant de suicide, écrivait à toutes les sommités littéraires de son temps et leur demandait un appui moral, des conseils, le salut. P.-J. Proudhon, très ému, se laissa aller à lui adresser une longue lettre, admirable, qui courut d'abord les journaux et vint enfin échouer en vente publique. La prétendue écuyère n'était autre qu'un maître d'études en détresse, qui faisait métier de vendre les autographes de gens célèbres, qu'il avait escroqués par la pitié.

Mon ami, Stéphane Dervillé, président de la Compagnie P.-L.-M., m'a raconté le procédé employé par un original qui, pour se faire une collection d'autographes, écrivait à tous les hommes célèbres pour les inviter à dîner chez lui. Ceux-ci répondaient invariablement — quand ils répondaient : « Monsieur, je ne vous connais pas, je ne puis accepter votre invitation » Ceux qui acceptaient répondaient : « Grand merci, j'accepte. » Acceptation ou refus, c'était toujours un autographe qui grossissait la collection.

En Angleterre, M. Charles Robinson nous a révélé un truc ingénieux, dont il s'est servi lui-même plus de cent fois, dit-il, avec succès. Il écrivait aux grands hommes dont il convoitait l'autographe, une lettre où il se donnait comme armateur et demandait au personnage en question, l'autorisation de donner son nom à un nouveau navire qu'il allait mettre en chantier. La vanité est telle, même chez les grands hommes, que la plupart de ceux-ci répondaient avec empressement au faux armateur pour lui donner l'autorisation sollicitée, et le tour était joué ; le collectionneur tenait son autographe ; il est vrai qu'un refus aurait eu la même

valeur ; le silence seul était un désastre. Il paraît que l'illustre historien Carlyle a été du nombre de ceux qui ont donné dans le piège : il répondit à M. Charles Robinson, par une lettre de chaleureux remerciements et ajouta : « J'espère que le navire qui va porter mon nom naviguera plus heureusement sur les mers que je ne navigue à travers la vie ».

En Allemagne, on raconte qu'un de ces mendiants d'autographes qui avait recours au même stratagème, reçut d'un personnage auquel il s'était adressé la réponse suivante : « Veuillez, au reçu de la présente, verser cinq marks à la caisse de secours des pompiers berlinois ; le présent autographe servira de quittance. » L'histoire ne dit pas la suite de l'aventure ; mais qu'il ait versé ou non, il a l'autographe et c'est bien ce qu'il voulait.

En Italie, mon vénérable ami, le Dr Diomède Bonamici (de Livourne), m'a raconté l'histoire du professeur de Gubernatis, qui avait entrepris, comme Otto Lorenz, la publication d'un Dictionnaire des contemporains ; il avait envoyé à tous les hommes célèbres ou seulement connus, une circulaire par laquelle il leur demandait des renseignements sur leur vie et leurs travaux. Beaucoup répondirent, et il se constitua ainsi une importante collection d'autographes ; mais il avait des secrétaires pour dépouiller cette volumineuse correspondance, et quelques-uns, peu délicats, détournèrent un grand nombre de pièces, qui passèrent dans les ventes publiques ; le Dr Bonamici en acheta de nombreux lots, et lors de la visite que je lui fis à Livourne, en octobre 1902, il voulut bien m'offrir quelques autographes qui manquaient à ma collection.

En Espagne, dans un cas que Claretie a rapporté¹, la quête des autographes se doublait d'une opération de chantage. Claretie raconte que lui et ses amis, et beaucoup de savants, de littérateurs, d'hommes politiques, d'artistes reçurent d'un inconnu des lettres où il leur exprimait son admiration et déplorait que des personnalités d'une telle valeur ne fissent pas partie du Parlement de leur pays ; il offrait à son correspondant une somme ronde pour soutenir une candidature éventuelle. Ce Mécène ne voulait, disait-il, que le bonheur universel, des lois justes et humaines. Toutes ces lettres venaient d'Espagne et l'écrivain se donnait pour un noble hidalgo qui invoquait comme référence, Gladstone auprès des Anglais, Mac-Kinley auprès des Américains, Félix Faure auprès des Français, etc.

Un peu surpris tout d'abord, en recevant cette épître, on se disait : « C'est un fou. » Après une deuxième, ou une troisième lettre qui allaient crescendo, on se disait : « Après tout, c'est possible » et comme on est volontiers poli, qu'on se donne généralement la tâche de répondre aux lettres, surtout quand elles vous flattent, on mettait un beau jour la réponse à la poste.

Le noble hidalgo avait l'autographe désiré ; mais il poursuivait un autre but ; ce collectionneur était un maître chanteur qui n'offrait 50.000 ou 100.000 francs que pour extorquer quelques pesetas. L'affaire se termina heureusement, grâce à l'intervention habile et énergique du consul de France, qui fit rendre aux naïfs leurs autographes compromettants.

Je n'ai pas épuisé la nomenclature des moyens de collectionner des autographes, je ne veux cependant pas fatiguer plus longtemps le lecteur ; il y en a deux que je vous signalerai :

C'est celui qui consiste à faire des faux (affaire Vrain Lucas et Michel Chasles), l'autre consiste à les voler (affaire Libri), mais ce sont des procédés que je ne saurais recommander.

HENRI BAILLIÈRE.

1. *Le Temps*, 5 novembre 1896.

M. Flobert présente quelques autographes de la collection du docteur R. Helot, de Henri III, Charles IX, et une série de faux autographes de Madame de Pompadour ; puis quelques pièces de sa propre collection : billet de Gabrielle d'Estrées, signature de Henri IV, lettre de Esterhazy, etc.

De Madame Taconnet de Lalauzière, nous voyons des lettres de Marie-Caroline de Naples ; de M. Crauzat, des pièces signées de Anne de Guise, Richelieu, Gaston d'Orléans, etc.

M. Chamboissier montre de curieuses pièces faisant l'objet de la note ci-dessous :

Notre collègue M. Chamboissier, possède, dans sa collection de Documents postaux, des autographes de la plupart des Intendants, Surintendants généraux, Directeurs et Ministres des Postes, qui se sont succédés depuis la création de la Poste. C'est ainsi que nous avons pu voir les signatures de Colbert, des cardinaux Dubois et de Fleury, de Messieurs Bouillé, comte de Jouy et Amelot, du comte d'Argenson, du baron d'Ogny, du comte de Lavalette, etc., etc. A ces pièces précieuses, il ajoute les autographes de tous les Rois et chefs d'État qui ont, plus que leurs Ministres, contribué au développement de la Poste en France. Et il nous a montré les signatures de tous nos gouvernants, sauf trois, depuis Louis XI, le véritable fondateur de la Poste, jusqu'à nos jours.

Mais là ne s'arrête pas sa communication. Son amour pour le vieux papier lui fait parfois découvrir de vieilles pièces historiques, qu'il conserve précieusement à côté de sa collection postale, comme des reliques de ceux disparus, suivant l'expression de Montaigne, *l'Esécriture, le seing, les Heures et une espèce particulière qui leur ont servi*. Elles permettent de surprendre et expliquer les faits de l'Histoire sous leur véritable jour. Quoi de plus probant, en effet, de la grande préoccupation de la Défense nationale pour la défense du territoire et la conservation du domaine National, que cette délibération signée par tous les membres du Gouvernement au lendemain du 4 septembre de l'année terrible, sur papier ordinaire, sans en-tête ni sceau, pour déclarer qu'aucun des travaux d'art des voies ferrées de l'Ouest ne pourra être détruit sans l'ordre du Gouvernement ?

Et ces cinq volumineux rapports sur les Ponts et Chaussées et autres, faits, de 1810 à 1812, à l'Empereur, et approuvés en marge, soit à Saint-Cloud, soit à Paris, soit à Smolensk, par lui, au moyen de cette initiale et de ce paraphe qui coupent comme d'un éclair électrique leur première page, ne sont-ce pas là de vrais matériaux pour l'Histoire ? Et cette loi du 24 juillet 1888, signée par le Président Carnot, pour être promulguée, et abrogée le lendemain, qu'en pensera l'avenir ?

Comparant cette signature de l'infortuné Président, M. Chamboissier fait remarquer qu'il signait Carnot tout court, comme son grand-oncle, « le Père de la Victoire », tandis que comme Sous-Secrétaire d'État et Ministre, il signait Sadi-Carnot.

Il fait aussi passer sous nos yeux des lettres intéressantes de Waguier, secrétaire de Voltaire, en date de Ferney de février 1776, de Hip. Lebas, de 1849, de Lacuée, la signature du premier consul Buonaparte au bas de nominations diverses, du général Boulanger, de Maximilien empereur d'Allemagne duc de Bavière, de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, commandant en chef de l'armée des Emigrés et de l'armée de Condé, du prince de Monaco, en 1663, de Charles IV, roi d'Espagne, en juillet 1789, à son cousin Louis XVI, roi de France ; et une feuille détachée du registre de Longwood, à Sainte-Hélène, couverte de signatures, au recto et au verso, et d'observations sur le grand homme.

M. Daynard fait circuler des menus approuvés de la main de Guillaume II et d'Alphonse de Rothschild. M. Couriot montre des brevets et nominations signés de souverains et chefs d'État. MM. Langlassé et Saffroy apportent de nombreuses pièces qui retiennent longuement notre attention.



Assistaient à cette réunion : MM. Henri Bailliére, Bargallo, Beurdeley, Brunschwig, Chamboissier, Creste, Daymard, Devaux, Devoitine, Féron, Flobert, Haas, Hartmann, Langlassé, Le Senne, Mareuse, Maury, de Nerville, Parès, Perrot, Raulet, Rey, Saurel, Schwab, Tumbeuf, Vivarez, Wiggishoff.

Le menu du dîner était illustré d'un encadrement de calendrier de la collection Tumbeuf reproduit ci-contre.

Le programme de la réunion comportait l'étude du **Calendrier**. M. Alexis Tumbeuf, qui s'est spécialisé dans la collection de ces documents, présente une remarquable sélection tirée de ses cartons, qu'il accompagne d'observations que nous pouvons résumer ainsi :

Si l'on n'avait jamais eu comme calendriers que les cartons qui nous sont généreusement offerts chaque année par les facteurs des postes, on pourrait se dispenser d'en parler. Dans ces productions quasi-officielles, où le mauvais goût le dispute à la banalité, il n'y a rien ou presque rien à glaner pour nos collections. Et il est triste de songer qu'à part quelques rares exceptions où l'art intervient et où l'effort se fait sentir, nous n'avons guère dans nos demeures que des calendriers sans aucun intérêt.

Il n'en a pas été toujours ainsi, et sans parler des belles estampes du grand siècle, à une époque assez rapprochée de nous et dont beaucoup se souviennent encore, les facteurs distribuaient, et l'on trouvait couramment dans le commerce, des calendriers où la gravure était fine et l'ornementation soignée et délicate. Ce sont des petits riens qui souvent sont délicieux.

Pour l'historique même du calendrier, on peut se reporter à l'article que notre collègue, M. Paul Flobert, a publié dans *Le Gaulois* du 8 janvier dernier, article copieusement illustré de quelques-uns des calendriers de M. Tumbeuf. Nous ne nous occuperons ici que de la partie iconographique.

Laissant de côté les livres d'heures du moyen âge, où l'on trouve cependant des merveilles au point de vue du calendrier, la période la plus brillante pour l'objet qui nous intéresse fut le XVII^e siècle.

Jamais, depuis cette époque, on n'a atteint une pareille richesse de composition et un pareil fini dans l'exécution.

M. Tumbeuf extrait du bel ouvrage de Champier quelques calendriers, en regrettant vivement de n'avoir point les originaux à montrer.

Il fait ensuite passer sous nos yeux toute une série de calendriers républicains où l'on peut voir que, sauf dans les premières années peut-être, le calendrier grégorien accompagna presque toujours le calendrier révolutionnaire.

Voici un calendrier publié, il y a quelques années, par le journal *La Lanterne* et pour lequel on s'est inspiré des idées de Romme et de Maréchal¹, et dans lequel les noms du calendrier républicain officiel étaient remplacés par des noms d'hommes célèbres.

Nous admirons une gravure assez fine, fort curieuse, remontant aux premières années de la Révolution et qui symbolise le calendrier. C'est une sorte de temple circulaire dont le pourtour est formé de douze colonnes, sur le chapiteau desquelles

¹ Sylvain Maréchal, littérateur, avait proposé en 1788, un calendrier où les saints étaient remplacés par de grands hommes. Son calendrier fut brûlé et l'auteur envoyé à la Bastille.

sont inscrits les mois. On lit : Germinal, floréal, prairial, messidor. Chaque colonne est divisée en trois parties destinées aux décades. Au fronton : « Temple de l'année, dédié aux mois et aux jours » et sur le bandeau de chaque côté du fronton sont inscrits les jours sans-culottides. Au premier plan, une allégorie représentant la Liberté guidant la Raison et lui montrant les saints, les papes et les rois qui roulent à terre. A gauche, la Nature conduit un paysan vers la Liberté et la Raison et entraîne avec lui les habitants des campagnes.

Si le calendrier républicain eut des détracteurs qui montrèrent le ridicule de ses appellations — exception faite pour les mois, dont les noms sont charmants, mais qui ont le défaut de ne s'appliquer qu'à nos régions, — il eut aussi ses fervents admirateurs. Parmi ces derniers, un auteur du nom de Cubières fit un poème aussi long qu'ennuyeux, ce qui inspira à Rivarol la charade peu décente que voici :

Avant qu'en mon dernier le tout se laisse choir,
Ses vers à mon premier serviront de mouchoir.

L'idée napoléonienne resta vivace bien après 1815, et l'on trouve une quantité de calendriers où les hauts faits de l'Empereur sont rappelés.

En 1819, avec l'*Almanach dédié aux braves*, l'allusion est discrète, mais à chaque ligne on sent le grand capitaine. Ce n'est que plus tard, après la révolution de 1830, que le héros apparaît dans toute sa gloire.

Napoléon n'est pas le seul personnage célèbre qui eut les honneurs du calendrier.

Voici quelques calendriers rappelant la vie de Jeanne d'Arc. Les Anglais eux-mêmes ornent leur calendrier du portrait de la douce Lorraine.

Enfin, quelques caricatures de la Commune et quelques calendriers étrangers, parmi lesquels un très curieux de 1868 relatif à Napoléon III.

Nous venons de voir des calendriers imprimés sur une ou deux feuilles de papier. Mais il en existe d'autres, tel un calendrier-réclame qui sert en même temps de coupe-papier. Il existe des porte-mines, des cannes, des boîtes de papier à lettres et mille autres objets sur lesquels on trouve des calendriers.

Ceci est un petit calendrier perpétuel en ivoire qui, au XVIII^e siècle, remplaçait le calendrier de poche que nous avons tous.

M. Tumbleuf signale encore, comme ayant un certain rapport avec l'objet qui nous occupe .. une maison située à l'angle des rues Blanche et de Douai, et dont les fenêtres du deuxième étage sont surmontées de frontons sur lesquels on lit le nom des douze mois de l'année.

On ignore l'origine de cette fantaisie de propriétaire.

Enfin, comme dernier bibelot, voici des bijoux sur lesquels on voit les signes du zodiaque. Fabriqués par les Pahouins (côte occidentale d'Afrique), ces bijoux furent donnés par l'explorateur Crampel, quelques jours avant l'expédition où il devait périr assassiné.

MM. Rault, Wiggishoff, Langlassé, Creste, Daynard, Hartmann et Schwab ont fait circuler ensuite des pièces de leurs collections, calendriers des postes, calendriers républicains, calendriers perpétuels, et calendriers de fantaisie, tant anciens que modernes, accompagnés de curieuses remarques qui ont longtemps retenu l'intérêt des assistants.

M. Arthur Maury nous montre aussi quelques almanachs anciens com-

portant des calendriers. Celui dont nous reproduisons ci-dessous la belle reliure est de 1750, ainsi qu'on peut le lire sur le titre. Le cliché nous en a été communiqué par le possesseur de cette jolie pièce.



Enfin, M. Hartmann a distribué des factures à en-tête de la Grande Chartreuse, et M. Dujardin a fait remettre, à chaque convive, sa carte pour 1905 curieusement tirée d'une vignette de papier timbré par le maître graveur Devambez.

PAUL FLOBERT.





Mémoires et Communications

Aux manœuvres – Menus.

Les vignettes qui ornent les menus et programmes militaires ont encore été moins étudiées que celles d'un ordre civil ou officiel ; c'est à peine si, en ces derniers temps, l'attention des amateurs a été appelée sur les programmes du théâtre militaire de Sébastopol, et tout de suite les rares exemplaires de cette collection ont acquis une valeur marchande qui n'est pas inférieure à 25 francs, et le Musée de l'armée a accepté le don qui lui a été fait de cette collection. Ce n'est pas qu'ils soient signés d'un nom illustre, ou même qu'ils datent de bien loin ; mais avez-vous remarqué comme la plupart de nos pièces ont un caractère différent, suivant qu'elles sont antérieures ou postérieures à l'année 1870 ? C'est à ce point que toutes celles parues depuis cette époque sont considérées comme de date récente et négligées par beaucoup de collectionneurs qui ne travaillent que le vieux ; tandis que celles datées même de 1860 à 1870 ont le cachet des pièces anciennes.

Avant 1870 il n'y a pas eu que le théâtre de Sébastopol : la plupart des camps tels que Châlons et Sathonay avaient leur théâtre militaire ; des villes de garnison comme Dijon avaient aussi le leur. Malheureusement, les programmes de ces théâtres, feuilles volantes par excellence, surtout à cette époque où l'officier n'avait pas un foyer comme aujourd'hui — l'officier marié était l'exception, — où tout le monde logeait en garni : on déménageait si souvent ! Pouvait-on s'encombrer d'une bibliothèque quand on n'avait même pas d'effets civils ? L'officier voyageait avec sa cantine pour tout bagage. A quoi bon ramasser des papiers dont il aurait fallu se débarrasser au moment d'un départ ? Feuilles volantes, disais-je : combien rares étaient ceux qui songeaient à en mettre de côté, non-seulement ces programmes de théâtre

militaire, mais toute l'imagerie populaire si commune à cette époque qui n'avait pas encore vu s'épanouir le journal illustré à dix et même à cinq centimes. Ceci a tué cela, et c'est grand dommage.

Ce qui nous reste du menu illustré commence aussi à subir une transformation qui lui fait beaucoup de tort : la réclame l'envahit, l'absorbe, lui fait perdre toute originalité, en le noyant dans l'océan de la publicité.

Le menu militaire s'est jusqu'à présent préservé de cette contagion et il a conservé sa naïveté primitive : il semble que le même artiste se soit perpétué dans ses élèves, et si les modifications qu'a subi le costume militaire n'étaient pas là pour nous éclairer, ce n'est pas la facture du dessin qui fixerait une date, au moins pour la seconde moitié du XIX^e siècle. J'ai sous les yeux quelques-uns de ces programmes datés de 1865 et 1870 ; si je les place à côté de programme de fête régimentaire de 1895 ou de 1900, il est facile de les confondre. Il en est ainsi parce que l'âme du soldat n'a pas beaucoup changé : c'est un grand enfant qu'on n'amuse qu'avec des choses simples, c'est bien assez que l'exercice soit plein de complications, il n'en veut pas dans ses amusements.

Nous dirons donc que ce qui caractérise les dessins qui ornent les menus et programmes militaires en général, c'est la naïveté, l'imprévu du dessin, et la pointe de sentimentalité qui s'y trouve souvent. C'est ce qui fait le charme de ces feuilles de papier égarées quelquefois au cours des manœuvres sur la table des mess ou des popotes, et sur lesquelles le dessin est aussi simple que les plats énumérés et que l'installation de la salle à manger.

Beaucoup d'entre vous, mes chers collègues, peuvent, par la pensée, se reporter à ces heures parfois tristes, parfois gaies aussi, pendant lesquelles on chemine en colonne, les uns à pied, les autres à cheval, il y en a même en voiture ; mais s'il est, par tous, un moment attendu avec impatience, c'est celui où on entend le commandement de « Sac à terre ! » ou « Pied à terre ! ». Aussitôt le soldat se met à manger ; chose bizarre, à chaque « pose », le troupiér sort un morceau de pain de sa musette et le mange. J'ai toujours remarqué qu'en marche et aux manœuvres, quand les soldats n'ont rien à faire, ils mangent, ce qui fait que quand l'heure normale du repos est arrivée, à la grande halte, vous les voyez se grouper autour de la marmite où se prépare le café, en surveiller amoureusement la façon, tendre avidement le quart pour la distribution et savourer avec componction cette liqueur que Voltaire qualifiait de divine et que Berluron appelle irrévérencieusement « le jus. »

L'officier et le sous-officier ne mangent pas à chaque repas, et même si quelques-uns se livrent à ce dévergondage gastronomique, ils n'en font pas moins un repas sérieux à la grande halte. Les généraux en chef n'aiment pas, ils proscrirent même les installations qui sentent le confortable, l'emploi des tables est prohibé, les sièges sont le vert gazon ou la pierre dure. L'état-

major s'offre quelquefois des pliants et réquisitionne la grosse caisse qui lui sert de table ; s'il fait chaud, ce qui est l'ordinaire encore en septembre, on cherche un coin ombré, sous les arbres ; s'il pleut, ce qui n'est pas rare en septembre non plus..., on se mouille, mais on ne perd pas un coup de fourchette pour cela. Si, dans l'entourage de la popote, il y a un réserviste, quelquefois un musicien ou un bicycliste, qui ait des notions de dessin, il crayonne un des épisodes de la route ou une fantaisie. Pour le soir, au gîte d'étape, l'installation est plus soignée, le dessin du menu aussi : il en est souvent tiré plusieurs exemplaires à la presse ou à l'autocopiste.

Ce n'est pas à dire que tous les menus et programmes militaires aient cette origine obscure d'un Boquillon, Detaille par occasion. Nos peintres militaires, qui ont fait leur service, ont laissé, dans leur régiment, un souvenir durable de leur passage, et Alph. de Neuville, Ed. Detaille, Berne-Bellecour, Sinibaldi, Caran-d'Ache, Job, etc., etc., ont signé des programmes qu'on reproduit toujours.

A côté de ces professionnels du crayon, il y a aussi des amateurs qui se chargent d'illustrer les programmes des fêtes et des carrousels donnés par les écoles de Saint-Cyr, Saumur, Fontainebleau, Lyon, Saint-Maixent. Ils sont bien supérieurs aux premiers comme exécution, souvent même ils sont coloriés, le tirage en est soigné, mais ils n'ont pas l'attrait que possèdent pour moi ces feuilles volantes où se traduit tant bien que mal une minute de la vie du soldat, quelquefois même une minute de ma carrière ; il faut les saisir au vol, ces petites feuilles, c'est à peine si on jette un coup d'œil dessus, on n'a que juste le temps de satisfaire un appétit que la manœuvre du matin a rendu des plus impératif, et le café est bu à la hâte car la sonnerie du départ a déjà été claironnée. Qui pense alors à emporter ce menu si modeste de fait et d'apparence ?

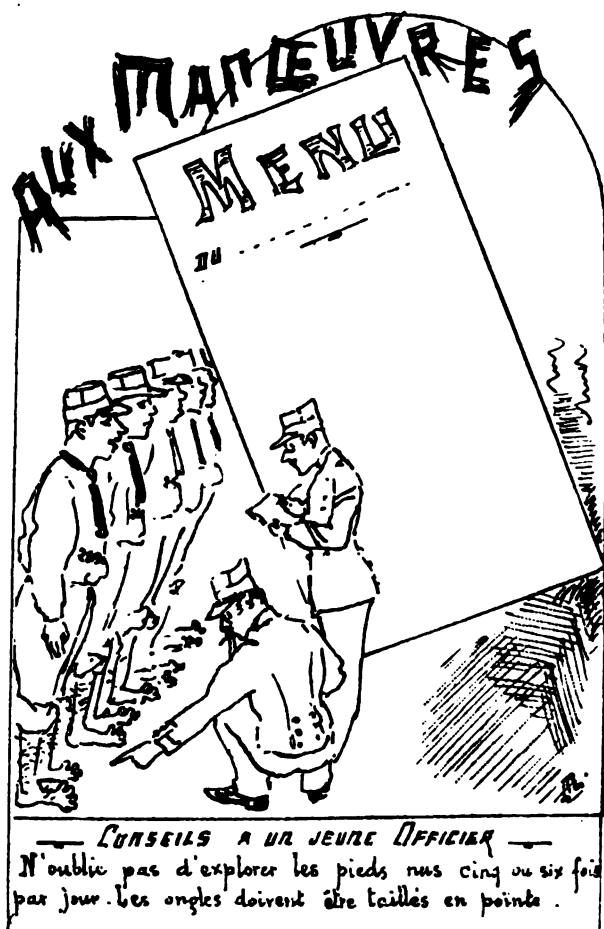
Quand les manœuvres sont finies, qu'après la grande revue l'heure de la dislocation a sonné, il se produit une certaine détente, les chefs de corps n'ont plus la préoccupation de la manœuvre du lendemain, on s'en va en chantant sur la route. La colonne allégée de la masse des réservistes, qui sont partis en chemin de fer, marche plus allègrement, l'étape à fournir n'est pas longue et on est sûr de trouver un bon gîte à l'arrivée. La chanson de route s'envole joyeuse des poitrines plus dilatées, car, pour un grand nombre, c'est demain « la classe ! » Et alors pour les repas les installations sont plus confortables et l'artiste, comme le cuisinier, a le loisir de soigner son œuvre.

Alors que, il y a quelque trente ans, je débute en Algérie, la popote était la règle pour les officiers, autant par nécessité que par économie, car les petits postes étaient nombreux et les hôtels rares même dans les garnisons importantes. A cette époque, dis-je, les menus illustrés étaient assez fréquents et avaient un caractère marqué d'originalité. On pourrait, de même

encore, dans nos expéditions coloniales, faire une bonne récolte, mais combien difficile pour celui qui reste en France !

Comme je ne veux pas me laisser entraîner à faire une étude, même sommaire, des programmes et menus militaires en général, le sujet est beaucoup trop vaste et comporterait de nombreux chapitres, je me contente aujourd'hui de vous présenter quelques spécimens de ces menus ramassés le long des routes, sur la table primitive de la popote improvisée, ou, le soir, au gîte d'étape, dans une salle d'école généreusement offerte pour notre installation.

Et, tout d'abord, voici un échantillon d'une suite de huit sujets traités



sous la rubrique « Conseils à un jeune officier ». Ces conseils ne manquent pas d'humour et dénotent des qualités d'observation chez l'auteur qui pourrait bien être un officier. J'ai souvent entendu donner ces mêmes conseils, sous une forme moins pittoresque, il est vrai.

1^{er} Conseil : « Dans un but d'hygiène, tirer l'oreille aux coquins qui embrassent les filles ».

2° Conseil : « Avant de te dessangler vas voir la paille où (*sic*) coucheront tes guerriers, au besoin fais apporter des lits ».

3° Conseil : « Rappelle-toi que la coquetterie est un vice, la mode est au vêtement rationnel ; tu porteras des lunettes ».

4° Conseil : « Assure-toi de visu que le rata a des qualités de résistance, tu as droit à un coup de fourchette ».

5° Conseil. « Pendant les marches mets en pratique la maxime : aidez-vous les uns les autres ».

(Ici on voit un sous-lieutenant, le monocle à l'œil, porter sur son dos un soldat chargé de son sac).

6° Conseil : « Tous les soirs tu graisseras tes durillons au suif ; à défaut, employer la graisse d'Allemand stérilisée. On en trouve dans le commerce ».

7° Conseil : « N'oublie pas d'explorer les pieds nus cinq ou six fois par jour, les ongles doivent être taillés en pointe ! »

8° Enfin, conclusion encourageante : « Si tu es bien sage, tu seras capitaine dans dix-huit ou vingt ans, à moins que tu ne végètes encore dans les grades méprisés. Ainsi soit-il ».

Cette série est intéressante, le dessin est juste, l'artiste connaît bien le militaire et l'habille bien, il n'a pas oublié le numéro matricule qui orne toute chemise militaire, non plus que cette cravate bleue qui fait le désespoir du médecin, parce que, pour être bien mise et avoir un peu de chic, il faut qu'elle soit roulée autour du cou encore mouillée, et, au lieu de garantir des angines, elle en donne.

Je possède, dans le même genre, une suite de quatre sujets tirés des aventures que peut faire naître un billet de logement.

1^{er} tableau : Un jeune officier, suivi de son ordonnance, présente son billet de logement à une dame élégamment mise, mais un peu mûre, accompagnée d'une accorte soubrette.

2° tableau : La dame a retenu le bel officier à dîner, on sable le champagne, la bonne, de plus en plus accorte, les sert.

3° tableau : La bonne a conduit l'officier dans sa chambre, elle tient un bougeoir à la main ; privée ainsi de ses moyens de défense, elle se laisse embrasser.

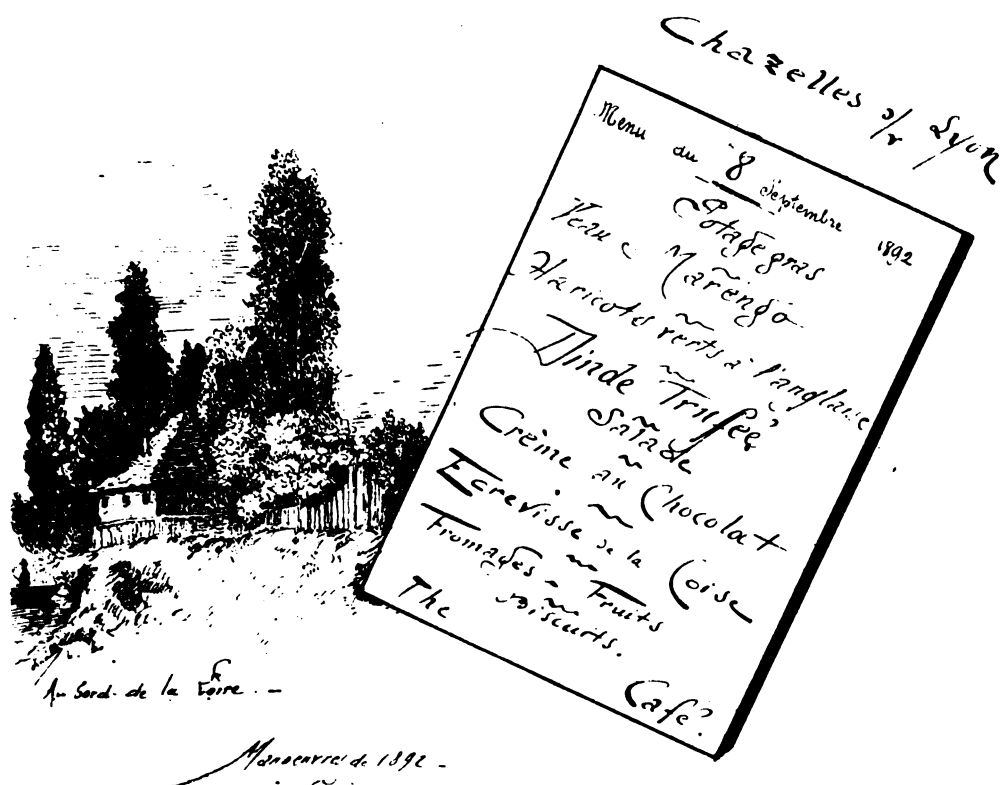
4° tableau : La maîtresse du logis, en tenue légère (elle a conservé son corset et son . . . pantalon), fait irruption dans la chambre, l'officier est tout penaud, la coupable supposée (soyons miséricordieux), cache sa figure dans son tablier.

Conclusion : « Célestine, je vous chasse ! Je vous chasse !! »

Je suppose que ces artistes, à l'imagination facile, avaient fait leur travail avant de partir pour les manœuvres, car les dessins improvisés sont beaucoup plus simples comme composition et comme exécution.

Cependant en voici un, le n° 2, fait sous mes yeux un jour de repos

alors que nous étions en manœuvres à Chazelles-sur-Lyon, dans la Loire ; c'est un dessin à la plume, bien enlevé par un fourrier du régiment. Comme il était très occupé pendant ces manœuvres je n'ai pu en obtenir d'autres de



lui ; il est vrai qu'il ne réussissait pas les personnages aussi bien que le paysage.

(A suivre).

D^r LÉON DAYMARD.



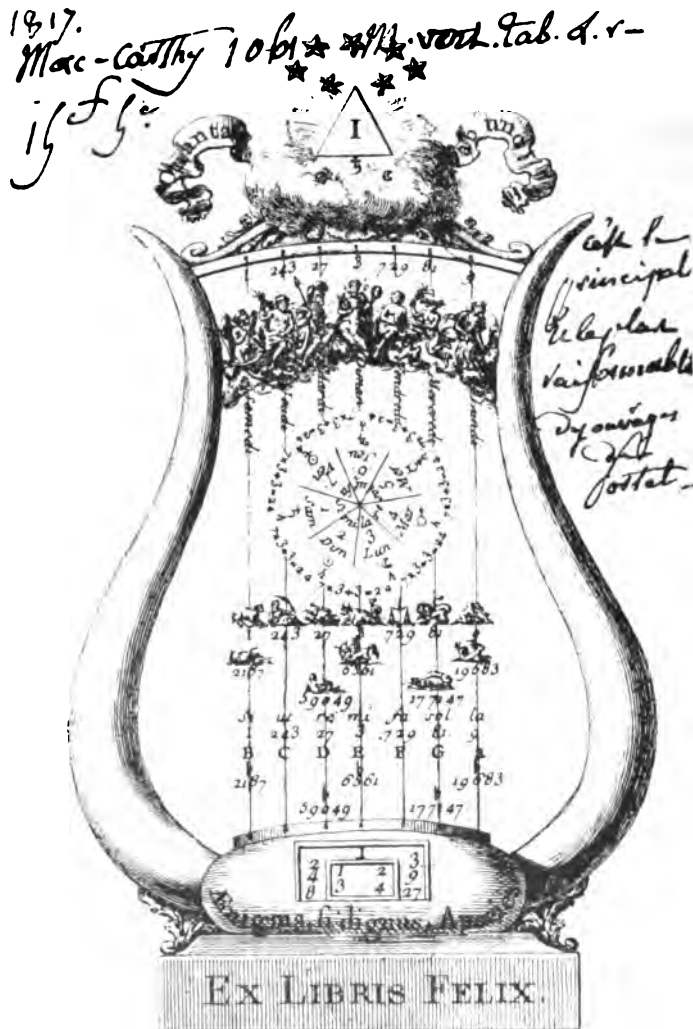


Deux ex libris : maçonnerie et cabalistique.

Notre confrère M. A. Saffroy, se promettait, depuis longtemps, de faire étudier, par des personnes compétentes, les ex libris maçonniques, cabalistiques, et occultistes qui, le plus souvent, en raison de leur incompréhensibilité, étaient rebutés par les collectionneurs.

C'était là un but méritoire dont nous félicitons notre collègue, car il faut toujours considérer qu'une collection n'est intéressante que lorsqu'elle est complétée par l'étude des pièces qu'elle renferme.

Il a eu la main singulièrement heureuse en trouvant deux de nos collègues, très versés dans des sciences bien peu connues, pour expliquer avec des détails aussi précis les ex libris reproduits.



L'ex libris « Félix » appartient-il à un astrologue, à un alchimiste, à un cabaliste, à un franc-maçon ? Telles sont les questions qu'on peut se poser, car il est évident au premier coup d'œil qu'il émane d'un amateur de sciences occultes, terme général comprenant toutes ces variétés.

L'ex libris en question n'est pas celui d'un astrologue, car la disposition des signes du zodiaque, dans leur rapport avec les signes planétaires, ferait pousser les hauts cris à tout astrologue. En la science des astres, c'est une vérité reconnue que toutes les planètes ont deux maisons, sauf le soleil et la lune, qui n'en ont qu'une, le Lion pour le soleil et le Cancer pour la lune. Ici les signes zodiacaux sont disposés d'une façon tout à fait hérétique, par 7 et 5. Les cinq signes séparés et marqués du *b* (bémol musical), indiquent seulement les cinq mois d'automne et d'hiver, où la nature est comme endormie et où la force vitale universelle semble affaiblie et amoindrie. D'où le bémol qui indique cette diminution, ce caractère plus faible. C'est là l'idée d'un observateur, d'un adepte de cette philosophie naturelle si répandue au XVIII^e siècle.

Ce n'était pas cependant un alchimiste, quoique entre la philosophie naturelle et l'alchimie il y ait eu souvent confusion ; car dans cette gravure rien ne se rapporte ni aux phases de l'œuvre, ni à l'ordre adopté par les disciples d'Hermès, pour la classification des métaux ; si le soleil, pour une raison spéciale que nous verrons tout à l'heure, est en vedette, Mercure et la lune sont au contraire perdus parmi les autres planètes, non pas au hasard, mais du moins sans occuper la place d'honneur qu'un alchimiste leur aurait donné.

Donc, M. Félix n'était ni astrologue, ni alchimiste ; je dirai aussi ni cabaliste, car un cabaliste eût orné son ex libris soit du sceau divin « Emeth », soit du tétragramme, ou eût trouvé moyen d'y insérer le dénaire sephirotique.

Néanmoins, c'était un adepte des sciences occultes, pythagoricien probablement, car cet ex libris est avant tout une apothéose de la triade, ou du ternaire comme on a appelé le nombre trois chez les pythagoriciens ou chez les occultistes, et ensuite une glorification du septenaire, comme l'indique la lyre aux sept cordes, symbole des sept forces qui meuvent l'Univers.

Le ternaire est la manifestation de l'unité : 3 révèle 1 ; cet énoncé se voit avant tout dans le triangle supérieur qui contient 1, l'unité dans son centre, et par la formule inscrite sur la banderolle : « *quanta ab uno !* »

Tout a été fait par la puissance de 3 ; ce second axiome peut se lire mathématiquement dans la série des chiffres inscrits en regard des sept signes planétaires et des douze signes zodiacaux qui représentent tout notre système solaire, tout l'univers visible. Ces chiffres sont en effet, non pas des multiples de 9 comme on l'a dit, mais l'unité multipliée par les puissances de 3.

$$1 \quad 1 \times 3^1 \quad 1 \times 3^2 \quad 1 \times 3^3 \quad 1 \times 3^4 \text{ etc.}$$

Ce sont donc les puissances du ternaire qui se manifestent dans toutes les forces de l'univers, forces du ciel et forces de la terre, signes zodiacaux et signes planétaires.

Les signes planétaires sont classés dans l'ordre habituel de leur éloignement de la terre (système géocentrique des occultistes), ♄, ♃, ♅, ☉, ♀, ♁, ☿, sur les sept cordes de la lyre. Ces forces septenaires hiérarchisées, agissent, au dire des occultistes, dans l'univers par les planètes, par les signes du zodiaque, et dans l'homme par leurs correspondances que symbolisent ici les sept notes conventionnelles de la gamme et qui ont entre elles des rapports numériques déterminés. C'est ce qu'indique l'ex libris Félix.

Enfin, sur le socle de la lyre, deux rectangles indiquent le monde inférieur ou monde des éléments, ses formes (trois dimensions de l'espace) et ses forces (trois principes).

Si nous résumons donc le symbolisme de cet ex libris, nous voyons que Dieu, l'univers vivant, l'homme, et la matière, y sont représentés dans leur hiérarchie traditionnelle et avec l'expression de la pénétration de toutes choses par la puissance du ternaire. C'est là la signature évidente d'un de ces théosophes de la fin du XVIII^e siècle, comme le comte de Saint-Germain, Cagliostro, Saint-Martin ou leurs disciples, mais lequel ? Saint-Germain était alchimiste, nous pouvons donc le rejeter. Cagliostro était tout en général et rien en particulier ; en tout cas, comme Paracelse jadis, il était lui-même, ne voulant rien savoir des formules anciennes et avait son sceau personnel (un serpent percé d'un glaive), sceau qui aurait figuré sur son ex libris, si Cagliostro a jamais eu un ex libris et une bibliothèque, ce dont je doute fort, car il dédaignait autant ses prédécesseurs que ses contemporains. Quant à Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu, j'ai entre les mains beaucoup de lettres de lui, et plusieurs livres lui ayant appartenu ; je n'ai jamais trouvé ni vu citer dans les nombreuses études consacrées à ce théosophe un ex libris de Saint-Martin ; de plus, le genre de cette composition ne lui conviendrait pas.

« Monsieur Félix » est, à notre avis, un pseudonyme, quoiqu'on puisse à la rigueur supposer l'existence d'un M. Félix parfaitement inconnu des érudits et qui eût été un philosophe ignoré, disparu sans laisser d'ouvrages ; mais cette hypothèse est bien invraisemblable. A qui donc attribuer ce pseudonyme ? C'est ici que les sept lettres dont nous avons à dessein omis de parler jusqu'ici, vont nous aider.

Ces lettres, majuscules, sauf l'*a*, qui est minuscule, sont les sept premières lettres de l'alphabet ; ce ne sont ni les lettres correspondant aux sept planètes (par analogie avec les lettres de l'alphabet hébraïque ou arcanes majeurs du tarot) et qui seraient B, G, D, K, P, R, S, ni des lettres

représentatives de tout l'alphabet comme le seraient les voyelles A, E, I, O, U ou Y, ni les lettres d'un nom schématique comme ARARITA.

Les lettres de l'ex-libris sont donc l'énigme à deviner, qu'indique l'inscription du socle de la lyre : *Ænigma, si dignus, aperies*. Tout le reste est clair, là seulement peut être l'énigme. Ces lettres isolées doivent être les initiales des prénoms, des titres peut-être, ou du nom de l'auteur ; cet usage d'écrire son nom en initiales est assez répandu, mais n'a nulle part été plus en usage que parmi les auteurs d'ouvrages hermétiques, par modestie quelquefois, par prudence le plus souvent. Partons de ce principe : nous avons affaire à sept initiales, à sept mots ; parmi ces initiales, une nous frappe, la minuscule *a*, qui évoque immédiatement l'idée, l'image des particules nobiliaires *a* et *ab* qui, en latin, traduisaient le *de* français.

Or, à la fin du XVIII^e siècle, un membre de la noblesse, amateur de théosophie, mélangeant d'une façon peu orthodoxe les nombres pythagoriciens, les planètes astrologiques, le triangle et la lyre, cachant son nom sous un pseudonyme énigmatique, doit être cherché dans les sectes maçonniques de l'époque, rendez-vous d'esprits originaux, de gens du monde, d'ambitieux et de vulgaires escrocs.

Dans le *Rite templier réformé*, où figuraient tant de théosophes et les plus nobles personnages de l'Allemagne, de la Suède et de la France, les adeptes prenaient un pseudonyme latin tiré de leur blason ou de leur nom, et s'appelaient : *Eques a ceraso*, *Eques a lapide*. Le duc Ferdinand de Brunswick, par exemple, signait *Frater Ferdinandus dictus a Victoria*. Notre énigme s'éclaircit donc peu à peu : il s'agit dans ces sept initiales, des noms et prénoms d'un adepte du rite templier réformé. Encore faut-il retrouver l'ordre des initiales, habilement mélangées par l'auteur. Elles se présentent dans l'ordre B, C, D, E, F, G, a, chacune d'elles correspondant à un signe planétaire, tels qu'ils sont rangés. Mais si, au lieu de laisser nos signes planétaires dans l'ordre qu'ils occupent, nous les plaçons dans l'ordre des jours de la semaine, en commençant par la planète à laquelle l'auteur a attribué le chiffre le plus élevé, nous obtenons l'ordre suivant :

♀ ♄ ♀ ♂ ☾ ☼ ♅

Vendredi, jeudi, mercredi, mardi, lundi, dimanche, samedi

auxquels correspondent les lettres dans l'ordre :

F. C. G. D. a. E. B.

Frater C. G. dictus ab E... B.

Et ce qui nous confirme dans l'opinion que cet ordre n'est pas fictif et que telle est bien la clef de cette énigme, c'est : 1^o que dans cet ordre, l'*F* de

Frater se trouve la première initiale, le D de dictus se trouve placé à l'endroit exact qu'il doit occuper, précédant le pseudonyme, ce qui ne saurait arriver par hasard ; 2° dans l'ordre des jours de la semaine que nous suivons, les nombres attribués aux planètes se succèdent régulièrement par voie décroissante

$$1 \times 3^6 \quad 1 \times 3^5, \text{ etc.}, \text{ jusqu'à } 1,$$

ce qui ne saurait également être un effet du hasard.

Il nous suffit donc de rechercher parmi les adeptes du Temple réformé, celui dont les initiales correspondent à notre schéma, et nous trouvons immédiatement le baron de Hund (Charles Gotthelf, dit : frater ab Ense) né en Lusace, province de Bohême, et qui a joué de 1743 à 1775, un rôle considérable dans les loges et les sociétés secrètes de l'Europe. Ce fut le fondateur et le grand maître de la Stricte Observance, en Allemagne.

Frater Carolus Gotthelf Dictus ab Ense, Bohemus,

telle serait donc, à notre avis, la solution du problème, et je la crois d'autant plus juste que toute tentative pour trouver un autre nom s'adaptant à ces lettres a échoué. Si l'on trouve que cette énigme est un peu compliquée et de maigre intérêt, il faut se souvenir qu'au dire d'un historien des mieux documentés¹, le baron de Hund était d'intelligence ordinaire et de très grande vanité, ce qui s'accorde assez bien avec la taille de l'ex-libris, le manque d'unité du dessin, la surcharge des détails et la confusion des idées qui, sous une apparence de profondeur ont, en fait, peu de valeur philosophique ; mais les ex-libris de ce genre sont, paraît-il, rares et discutés. Ce déchiffrement d'hiéroglyphes intéressera peut-être quelques collectionneurs.

D^r E. LALANDE.

1. *Les Enseignements secrets de Martiny de Pasqually*. Paris, Libr. Chacornac, 1900, 1 vol. in-16 carré, cf. Préface, p. XLII.

EXPLICATION d'un ex libris au nom de Charles Geille-Saint-Léger-de-(effacé) Bonrecueille, inspecteur et directeur des domaines de Marseille. La pièce est de la fin du XVIII^e siècle. L'abréviation INV. indique que l'inventeur de la composition est le propriétaire de l'ex-libris, ou au moins qu'il fut composé sur ses indications.

Au centre, un médaillon ovale contenait les armes des de Bonrecueille, mais à la Révolution, ils crurent prudent de les faire disparaître sous un épais cachet noir ainsi que la particule finale.

L'étrange symbolisme qui accompagne cette pièce peut donner lieu à plusieurs interprétations suivant le tempérament de celui à qui elle sera soumise.



Il ne faut pas oublier que les symboles ont presque toujours deux sens, qui sont même contraires. Une même figuration peut avoir encore beaucoup plus de significations diverses.

Cet ex libris est celui d'un ... arriviste. Il ménage la chèvre et le chou. Il est de petite noblesse, de celle qui n'a ni châteaux, ni laquais, ni chasse, mais qui aime les bons emplois. Tant que montrer ses armes est chose de bon ton, elles sont exposées en bonne place, quitte à se trans-

former en un signe de deuil au premier cri d'alarme, mais en même temps on les entoure de signes, qui ouvriront l'accès dans tous les camps adverses.

En haut le soleil radieux entouré du serpent de vie qui se mord la queue, indication du mouvement sans fin. Le triangle sur le soleil signe de la Divinité triple avec une croix au centre, dont les branches sont différemment teintées ce qui indique les quatre éléments (et au besoin les quatre points cardinaux) : c'est l'univers. Ces signes ou symboles sont posés en cimier, une guirlande de roses orne le haut de l'écusson et nous obtenons ainsi une des formes de la Rose-Croix : R + C.

Le cortège des six planètes, figurées par leurs signes, circule autour du soleil.

La lune est placée au bas de l'écusson, opposée au soleil. Elle est dans son premier quartier. Elle personnifie le principe femelle opposé au principe mâle du soleil.

Les neuf chiffres plus le zéro, dans leur ordre naturel, entourent l'écusson et tournent à l'inverse des aiguilles d'une montre. Cesont les dix Sephirots des Kabbalistes hébreux. Mal placés comme ordre il est vrai, mais néanmoins les nombres fondamentaux de l'infiniment nombrable.

L'écusson est supporté à gauche par un lion dressé, à droite par un aigle portant le sceau de Salomon en sautoir au cou. Sur le sceau de Salomon est placée la lettre γ (Vau) qui indique le lien qui lie γ (iod) du triangle à pointe relevée (actif) au π (hé) du second triangle à pointe abaissée (passif).

Le lion c'est l'élément feu, l'aigle l'élément air. La lune placée au bas correspond à l'élément terre et dans le soleil la tête humaine figure l'eau. Nous avons donc bien les quatres éléments, tout le symbolisme de : tête, griffes, flancs, ailes = savoir, oser, vouloir, se taire. C'est le sphinx, les quatre animaux de l'Apocalypse.

L'aigle se sert comme perchoir d'une lyre à sept cordes. C'est l'équivalent du chandelier à sept branches des initiations. Les sept cordes doivent engendrer tous les sons, mélodies, langages possibles.

D'un côté cette lyre est terminée par une fleur de lys et on se demande si l'aigle veut la défendre avec ses serres ou — ô ironie! — déjà s'en faire un perchoir!... Car l'autre extrémité de la lyre présente un pied en forme de colonne du Temple sur lequel sont en bonne place et bien marqués des emblèmes accolés franchement maçonniques : l'équerre et le compas ouvert sous le bon angle.

Enfin le tout est comme placé sur trois marches symboliques, qui sont les marches du Temple.

Que déduire de cette figuration ? C'est que son propriétaire était un des intellectuels de l'époque ; un disciple des philosophes et des encyclopédistes. Il entrevoyait que le trône allait s'écrouler, il se pénétrait des principes

de la Révolution naissante et ne dédaignait pas de s'affilier aux sociétés secrètes ou au moins ostensiblement faire croire qu'elles lui étaient familières.

Il a fait un *ex libris* en un genre composite ; ce n'est ni du Grand-Orient, ni Templier, ni Martiniste. C'est un éclectique, il puise un peu partout. Au *Grand-Orient* il prend équerre et compas, au *Grand Chapitre de France*, il emprunte le soleil des chevaliers d'Orient, l'aigle des Templiers, la rose-croix. Aux *Martinistes*, les planètes, les chiffres, le soleil et la lune, dont la disposition (la lune sous le soleil), rappelle le sceau de Martines de Pasqually et les élus coëns. Les *travaux* s'ouvrant au premier quartier de la lune.

C'étaient les trois grandes divisions de la F. . .-M. . . au moment du commencement de la Révolution.

Puis il agrémente le tout de quelques souvenirs de livres cabalistiques, astrologiques et surtout alchimiques, — l'ère des souffleurs était à peine close, — et sciences occultes, sociétés secrètes, F. . .-M. . . sont unies par des liens étroits.

Comme on le voit cet *ex libris* est curieux à plus d'un point.

QUENAUDIT.





Marques postales.

ROSSÉDANT quelques marques postales, dont je crois, et en cela je puis bien me tromper, n'avoir vu nulle part la description, je pense qu'il serait peut être intéressant de les signaler, en y joignant quelques notes complémentaires. Car non seulement les marques postales sont curieuses, mais aussi la lecture des lettres, le détail de leur contenu, les expressions employées, les formules de politesse et les signatures en forment un ensemble que l'on a plaisir à regarder, à lire, et en un mot à étudier. C'est comme l'appréciation d'une œuvre ou même de plusieurs d'un Brillat-Savarin quelconque, et la dégustation d'une vieille bouteille, fût-elle *de derrière les fagots*, suivant l'antique et pittoresque expression de nos pères ; puisqu'il est question de vieux papiers, il est permis également de se servir des vieux termes employés jadis.

Sur une lettre du mois de mars 1792 avec, au recto, la marque de départ
 53 adressée *A Messieurs les Députés du département de la*
 VERDUN *Meuse à l'assemblée nationale passage du Saumon café*
de l'union 127 à Paris, se trouve, au verso, la marque

d'arrivée ci-contre :
 Je me contente
 fournir aucune autre



elle est en rouge et en chiffres romains.
 d'en donner le calque, ne pouvant
 explication à ce sujet.

Après la journée du 10 août 1792, après l'invasion des Tuileries par le peuple, la suspension du pouvoir royal et la convocation d'une Convention nationale, la frontière était gardée par trois armées, celle du centre, du nord et du midi.

La marque sur une lettre ARMÉE DU CENTRE noire se trouve de Metz, datée du 4 novembre 1792, L'an I de la République française, et se termine par

je suis avec une parfaite considération, citoyen, votre très humble serviteur, le grand prévôt de l'armée de Kellerman.

H. J. Moupin

Le destinataire de la lettre, greffier de la Commission établie pour le jugement des émigrés, n'était pas une personnalité plus grande que celle de l'auteur, cependant, la terminaison était, comme toujours, empreinte de la politesse de l'ancien régime; le mot *citoyen*, seul, indiquait le commencement du nouveau. Kellermann, qui commandait l'armée du centre, était à Metz lors de l'invasion des Prussiens et des Autrichiens. Appelé par Dumouriez, sous les ordres duquel il fut placé, il vint prendre position près de Saint-Ménéhould et gagna la bataille appelée *la canonnade de Valmy*, le 20 septembre 1792, qui fit refouler l'invasion étrangère. Le 4 novembre suivant, la lettre citée nous le montre revenu réoccuper son ancienne position.

La marque *Armée du Nord* est connue, j'en possède une rouge avec le chiffre II au dessus du mot *armée*, la lettre datée du 20 frimaire an II de la République, vient du quartier général, à cette époque à Réunion-sur-Oise, ci-devant Guise.

Le contenu est peu intéressant, mais la finale est à citer. *Mes ratures te feront voir l'effort que je fais pour me conformer aux instructions du patriote Bouchotte.* Effectivement, dans la lettre, on remarque beaucoup de ratures faites pour remplacer les *vous* par les *tu*, de façon à mettre en pratique le tutoiement obligatoire imposé à tous et particulièrement à l'armée, par Bouchotte, ministre de la guerre.



P O S T E S.

ARMÉE DU NORD.

Cette armée, comme beaucoup d'autres, a eu ses papiers à lettres spéciaux avec en-tête symbolique. La lettre que je possède date de l'an IV, par conséquent postérieure à la marque précédente.

La figurine représente la République debout, tenant de la main droite la pique traditionnelle, pas nue comme d'habitude, mais ornée spécialement d'une oriflamme, représentant le drapeau de l'armée, et de la main gauche le faisceau romain appuyé sur le livre des droits de l'homme, posé lui-même sur une colonne formant piédestal, sur lequel on peut lire *Sûreté, célérité*, mots inspirant la confiance et assurant la rapidité avec laquelle les lettres étaient portées. Le bonnet phrygien, aussi voyageur que les lettres, sur les en-têtes de l'époque, est placé, tantôt sur la tête de la République, tantôt sur la pique et d'autres fois sur le faisceau romain, comme dans cette figurine. Il convenait un peu à tous. A sa droite, un courrier au galop avec une lettre à la main, à sa gauche, un coq annonçant les victoires ou poussant le chant du départ des courriers.

Une lettre du 6 décembre 1793, l'an II, de Bar-sur-Ornin, envoyée par un commissionnaire *à un volontaire au bataillon de Saint-Mihiel à la première Compagnie en garnison à la citadelle de Verdun*, fut expédiée de cette ville avec la marque de départ 53 *à l'armée de la Moselle*; suscription ajoutée au bas de l'adresse; VERDUN en haut on lit : *n'est pas à l'armée de la Moselle*.

Cette lettre errante porte au verso les deux marques ci-contre :

DEB.DE L'ARMÉE
DES ARDENNES rouge

DÉBO URSÉ
ARMÉE DE LA MOSELLE noire

Enfin, sur une lettre de l'an VII, j'ai relevé cette marque :

PORT · PAYÉ
ARM. DE MAYENCE rouge

Les autres marques postales que je possède ont été déjà décrites.

La lettre du grand prévôt de Kellermann, datée du 4 novembre 1792 qui, dans les termes employés et dans la formule de politesse, est empreinte de la plus grande urbanité, me fait penser à mettre en parallèle, en comparaison comme date d'abord (il n'y a pas un an entre les deux) et comme façon en quelque sorte de s'exprimer, une lettre du 22 novembre 1793 du fameux et terrible accusateur public près le tribunal révolutionnaire. Ces deux lettres,

d'un langage tout différent, font penser à ces deux hommes, dont le rôle se touchait de près, et qui cependant n'ont pas eu les deux mêmes caractères.

Paris 22 Brumaire de l'an second de la république française,
une et indivisible.

L'accusateur public près le tribunal révolutionnaire au citoyen
accusateur public près du tribunal criminel du département
séant à

CITOYEN,

J'ai reçu ta lettre en date du seize du présent mois, dans laquelle tu m'annonces que tu n'a pu faire assigner les témoins dont je t'avais envoyé la note dans l'affaire du nommé prévenu d'avoir trahi la patrie lors de l'invasion du territoire français par les troupes du despote de la Prusse, je suis fâché de ce retard, qui a occasionné la remise de cette cause, au surplus je te préviens que puisque cette opération n'a pu s'effectuer, il est inutile de faire partir les témoins, qui auraient pu être assignés en vertu de l'ordonnance que je t'avais envoyée, parce qu'il faut une nouvelle ordonnance et indiquer un autre jour, ce dont je vais m'occuper, je ne te *sais* pas moins gré des diligences que tu as pu faire pour cette opération.

fratut et fraternité:
M. G. Fouquier

Le style en est tranchant comme le couperet ayant servi à guillotiner l'accusé qui a été reconnu coupable par le tribunal révolutionnaire. L'enveloppe de la lettre ne porte aucune marque spéciale pour l'accusateur public ou pour le dit tribunal, le simple P dans un triangle indique seulement la marque de Paris. Au verso, se trouve le cachet de cire rouge, avec *tribunal révolutionnaire* en exergue, au centre, la République tenant de la main gauche la pique avec le bonnet phrygien et de la droite un écusson portant les mots *Droits de l'homme*, au-dessous, formant piédestal, la loi du 10 mars 1793.

7 octobre 1904

LÉON HUOT.





Vieilles Images de piété.

L'AN dernier, j'ai reproduit dans notre Bulletin d'anciennes images de piété espagnoles d'après des cuivres rapportés de Séville. Ce premier essai n'a pas déplu, je crois, à nos collègues. Je me permets donc de récidiver. L'imagerie religieuse est à coup sûr une des catégories de « vieux papiers » les plus intéressantes ; je



m'y suis adonné pour mon compte avec ferveur et j'y ai fait de précieuses trouvailles. Je compte bien publier ici les plus curieuses et, pour commencer, je choisis trois vieilles images qui me paraissent mériter vraiment les honneurs de la gravure.

La première est une estampe du XVII^e siècle, accompagnée de cette

savoureuse légende : *Le portrait de la Vierge trouvé dans le château des Places, en la Haute-Marche, le 17 août 1664. De la quelle le visage suit toujours et fait de grands miracles.*

C'est une pièce fort rare, qui se rapporte à un petit pèlerinage local perdu en un site solitaire, aux confins du Berry et de la Marche. Le château des Places, dont il est ici question, subsiste à deux kilomètres au sud de Crozant (Creuse), sur les hauteurs qui dominent la rive gauche de la pittoresque Sédelle. Au-dessous de l'ancien castel, la rivière brune semée de rochers passe sous le « Pont Charraud », qui appartient à l'innombrable famille des « Ponts du Diable », construits par Satan en une seule nuit, moyennant un de ces marchés d'âmes où il est d'ailleurs éternellement « roulé » par plus malin que lui. Puis la Sédelle va rejoindre la Creuse au fond d'un sauvage ravin granitique, en aiguisant la superbe échine de roc qu'hérissent les ruines fameuses de Crozant.

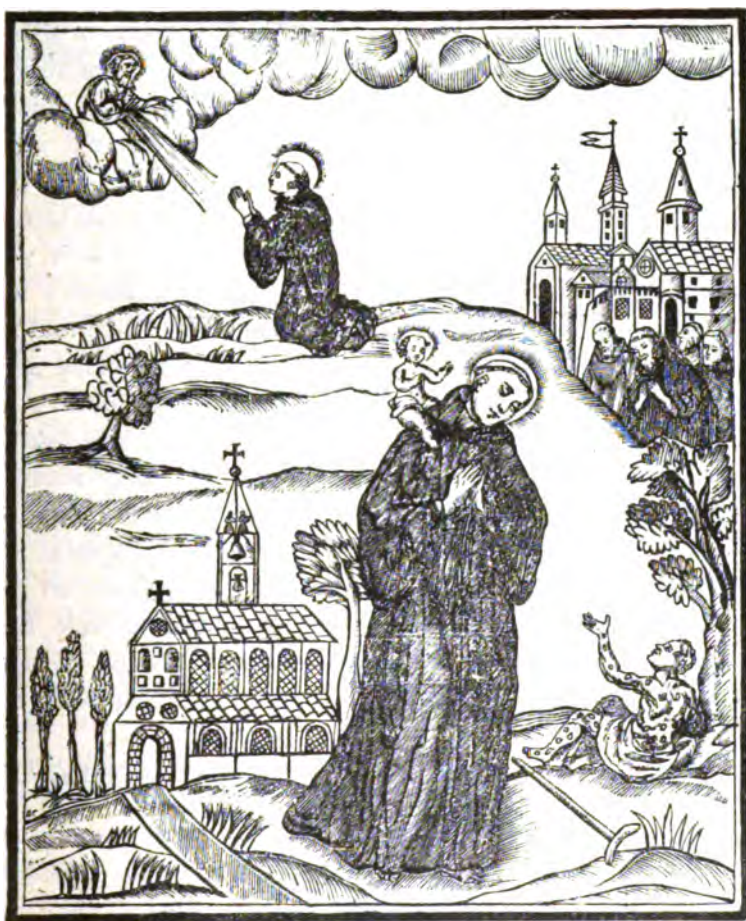
Les seigneurs de Crozant étaient également seigneurs des Places. Près de leur manoir, au hameau de Sainte-Foix, existait de temps immémorial une chapelle où l'on vénérât N.-D. de Pitié. La madone ayant été soustraite secrètement à la fureur des huguenots, en 1573, on en avait perdu la trace, lorsqu'elle fut providentiellement retrouvée au château des Places, le 17 août 1664. Cette réapparition de la statue amena un renouveau de ferveur dans tout le pays d'alentour. Or, vers le même temps, dit la tradition, Gabriel Foucault, comte de Crozant, causa involontairement la mort d'une jeune fille nommée Blanche, qu'il avait fait poursuivre par ses gens et qui se précipita dans le torrent pour leur échapper (encore une histoire « innombrable » qu'on retrouve à l'origine de tous les « Sauts de la Pucelle »). L'âme bourrelée de remords, Foucault fit une austère pénitence et voulut laisser un témoignage de son repentir : c'est alors qu'il fit construire la chapelle qui subsiste encore aujourd'hui et où la vieille Madone, la « Bonne Dame », comme on dit dans le pays, trône au milieu d'un grand rétable à dorures et colonnes torsées dans le goût du temps... Et depuis, le culte de Notre-Dame des Places n'a pas cessé d'être en grand honneur dans toute la contrée, sauf pendant l'éclipse générale de la Révolution. Mais pendant bien longtemps, à ce que l'on raconte aux veillées, les paysans ont aperçu le fantôme de « Blanche » errant sur la Sédelle, parmi les brumes du soir, ou dans le brouillard du matin... L'estampe dont on voit ici la réduction fut gravée au moment même de « l'invention » de la statue. La « Bonne Dame » de Pitié se détache au premier plan d'un paysage où est représenté l'ancien château des Places.

C'est encore une « Pietà » que nous offre la deuxième gravure. L'original que je possède est un grand placard de 50 x 65, sur lequel est imprimé sur un bois gravé de 36 x 48. Ce vieux bois existe encore : il appartient à un habitant de Saint-Martory (Haute-Garonne). L'image se rapporte

à Vierge de garson priez pour nous pauvres pecheurs

— 98 —

ordre. On y reconnaît la colombe du Saint-Esprit, flanquée de la lune et du soleil et environnée d'étoiles; puis les monogrammes du Christ et de la sainte Vierge et trois figures qui seraient à identifier. Voici encore tous les instruments de la Passion, la colonne de la Flagellation, l'échelle, la perche avec l'éponge, la lance, les clous avec les tenailles et le marteau, et les armes variées des soldats romains. Le coq de saint Pierre chante sur un faisceau assez difficile à analyser. Enfin, tout en bas, nous voyons la Sainte-Face, le Sépulcre ouvert, avec le linceul rejeté et la pierre déplacée où les saintes femmes ont déposé leurs vases de parfums, enfin les dés qui servirent sans doute à jouer les vêtements de Jésus; ce sont ces mêmes vêtements que veut représenter, je crois, la vignette assez imprécise qu'on voit à droite des dés. Il y a là, en somme, un vaste rébus sacré qui peut être approfondi plus à loisir par les chercheurs patients.



Avec la troisième image, nous ne quittons pas Saint-Martory. Cette gravure, en effet, réduction d'un vieux bois gravé, représente le saint même auquel la ville doit son nom.

Saint Martyri, ou Martory, moine du V^e ou VI^e siècle, a vécu dans la Licaonie, province d'Asie-Mineure. Il est célèbre par un prodige qui rappelle celui de saint Christophe et qui est rapporté par saint Grégoire le Grand dans sa 39^e homélie sur saint Luc.

Martyri étant sorti un jour de son monastère pour rendre visite à un autre monastère, rencontra chemin faisant un lépreux gisant à terre, accablé par la maladie et par la fatigue. Emu de pitié, le moine couvre l'infortuné de son manteau et le prend sur ses épaules. Mais, à sa grande surprise, il ne sent nullement le poids de son fardeau et lorsqu'il arrive au monastère, les religieux sortis à sa rencontre, s'émerveillent en voyant sur ses épaules, non pas un pauvre lépreux, mais un enfant rayonnant de gloire, qui s'élève vers le ciel en disant : « Martyri, tu n'as pas rougi de moi sur la terre, je ne rougirai pas de toi dans le ciel. »

On ne sait pas de quelle façon les reliques de saint Martyri furent apportées sur les bords de la Garonne. Ce qui est certain, c'est qu'elles échurent à la vieille cité de *Calagurgis*, au diocèse de Comminges, et lui attirèrent une si grande renommée que la ville changea de nom : vers le X^e siècle, elle prit celui de son saint patron, Martory, qui n'a jamais cessé d'y être grandement honoré.

D'après ce qui précède, il est aisé d'interpréter l'image de saint Martyri, après en avoir goûté la facture particulièrement naïve. On voit, en bas, le monastère que vient de quitter le bon moine : deux frères y sonnent la cloche dans le clocher ; un chemin accédant à la porte est en tout semblable à une planche rigide posée sur les bosses du terrain ; à gauche se dressent trois arbres sortis, dirait-on, d'une boîte de joujoux de Nuremberg. A droite, le lépreux, couché au pied d'un arbre, implore le saint moine, qui se dresse démesuré au premier plan. Prière de remarquer de quelle manière saisissante est figurée la lèpre : le corps du malheureux lépreux est troué comme une écumoire ! L'Enfant Jésus chevauche sur les épaules du saint et, dans le haut à droite, apparaît le monastère, but de son voyage, avec un groupe de religieux qui s'avancent à sa rencontre et s'étonnent du miracle. Enfin, tout en haut, Martyri est représenté une deuxième fois à genoux devant le Père Éternel, qui apparaît sur les nuées et s'apprête à récompenser son zélé serviteur.

MARCEL MONMARCHÉ.





Pièces de Transport

PARMI les manifestations de la vie commerciale, les pièces de transport occupent une place à part. Si, en général, elles n'offrent pas l'aspect artistique ou le caractère de curiosité de la plupart des pièces de portefeuille, elles méritent cependant d'être recherchées par l'intérêt historique qu'elles présentent, aussi bien que par leur variété et la nature des renseignements qu'elles contiennent.

Ces pièces, assez nombreuses, comprennent les connaissements (transports maritimes) ; les lettres de voiture, feuilles de route, bulletins d'expédition ; les feuilles d'avis et parts des courriers (transports postaux) ; les laissez-passer, passe-debout, passavants (douanes et octrois) ; les extraits de départ, copies figurées et bulletins d'enregistrement ; les quittances d'arrhes de places de voyageurs, billets de voyageurs, etc.

Ayant réuni, en assez petit nombre du reste, des lettres de voiture, bulletins d'enregistrement et billets de voyageurs, nous donnons un court aperçu historique de ces documents, dans l'espoir de provoquer des études plus complètes par des collègues mieux placés que nous pour les entreprendre.

L'industrie du transport date de l'époque où les populations ont éprouvé le besoin de communiquer entre elles pour échanger leurs produits. Elle s'est perfectionnée à mesure que les voies de communication se sont développées et améliorées. Les nécessités de garantie des conditions de transport des marchandises ont ensuite donné naissance à un écrit appelé *lettre de voiture*, sorte de contrat par lequel le voiturier s'engage à transporter et à livrer des marchandises sous certaines conditions.

La lettre de voiture était en usage chez les Romains : « Aussitôt que les navires chargés de bleds de l'Etat étaient arrivés au Port, le Pilote se transportait chez le Magistrat et lui représentait sa lettre de voiture ». (DELAMARE, *Traité de la Police*, tome II, page 48).

Nous la retrouvons au XIII^e siècle chez les messagers des corporations de marchands.

A cette époque, où le mauvais état des routes rendait les commu-

nications longues et difficiles, le transport des marchandises s'effectuait le plus souvent à dos de bêtes de somme. Dans ce cas, comme lorsqu'il s'agissait d'un transport par voiture, une lettre de voiture était délivrée au conducteur (BOUTARIC, *La France sous Philippe le Bel*).

Un édit de 1672 détermine la forme des lettres de voiture délivrées aux voituriers par eau chargés de l'approvisionnement de Paris :

« Les lettres de voiture contiendront la quantité et qualité de marchandises, et le prix fixé de la voiture d'icelles, et feront mention, tant du lieu où les marchandises auront été chargées que du lieu de destination et du temps de départ ».

Une ordonnance du 22 juillet 1681 prévoit la falsification des lettres de voiture et fait connaître les peines encourues :

« Veut que ceux qui auront falsifié des lettres de voiture soient condamnés pour la première fois au fouet et à un bannissement de 5 ans de l'Election où la falsification a été commise, avec amende qui ne pourra être moindre que le quart de leurs biens ; et en cas de récidive, aux galères pour 9 ans, avec amende, qui doit être la moitié de leurs biens ».

Nous donnons ci-dessous un type de lettre de la fin du XVIII^e siècle. On y remarque un petit écusson royal en tête.

N. B. On y reçoit les Malles & les Marchandises de Province pour les personnes qui ont point d'adresse à Paris, comme pour celles qui désirent les faire passer à une destination ultérieure.

On prévient M. M. les Marchands & Négociants, qu'on a formé des Entreprises aux environs de Paris, pour tous les objets en pañe-début, afin d'éviter les droits d'entrée, & qu'en adressant à M. le Directeur de l'Entreprise du Roulage de France, savoir, à la Croix de Berny, les objets pour l'Orléannois, la Touraine, le Poitou, l'Angoumois, la Saintonge, le Bordelais, &c. ; à Versailles, pour l'Anjou, la Bretagne, &c. ; à Saint-Mandé, pour la Bourgogne, le Bourbonnois, le Lyonnais, la Provence, &c. ; à Saint-Denis, pour la Normandie, la Picardie, &c. ; à la Villette, pour la Champagne, la Lorraine, la Flandre & l'Allemagne, &c. ; à Saint-Germain-en-Laye, pour Rouen, Cam, &c.

Les Routiers reçoivent toujours des fonds pour leurs remboursements.

HOTEL DU ROULAGE

Rue du Bouloy,



DE FRANCE.
en face de la Douane.

Lo G

Monsieur Paris, ce 15 Mars 1788
A la Garde de Dieu & conduite de
Voiturier de

il vous plaira recevoir
Deux parades attachés ensemble
representant d'une piece

2 parades attachés & ensembles par 100
D.M.C. marquée & numérotée comme en marge, pesant Cent quarante livres

qui vous sera remis dans Cinq jours ;
à peine de perdre un tiers de sa voiture, qu'ayant reçu bien
& dûment conditionné, sans qu'il soit responsable des choses
fragiles, ni du coulage des objets liquides, vous voudrez bien
payer la voiture à raison de Cinquante sols du
cent pesant, & rembourser les droits qui auront été légitimement
payés sur la route, en justifiant quittance, ainsi que les frais
de passage de Ville & Douane de Lyon.

A Monsieur
Monsieur de Marcenay
De la Haute Euphrate

Je suis, Monsieur

Voire très-humble Serviteur ;

à Troyes
en Champagne

Remboursement
Voiture. 3 - 10 -

Demarcenay Le ghuiz

Les lettres de voiture constituant de véritables contrats furent, comme toutes les pièces formant titre, assujetties à un droit de timbre, par la loi du 13 brumaire an VII. Le Code de Commerce en a de nouveau précisé le texte.

Ces pièces, généralement imprimées, sont parfois ornées de vignettes, attributs commerciaux, vues d'hôtels, de maisons de roulage, etc. Ce sont surtout ces dernières qui nous intéressent.

	Amiens, le 11 Nov. 7^{bre} 1788 Monsieur	<table border="1"> <tr> <td>Voitures,</td> <td>1</td> <td>60</td> </tr> <tr> <td>Emises,</td> <td></td> <td></td> </tr> <tr> <td>Remb.,</td> <td></td> <td></td> </tr> <tr> <td>Total.</td> <td>1</td> <td>60</td> </tr> </table>	Voitures,	1	60	Emises,			Remb.,			Total.	1	60
Voitures,	1	60												
Emises,														
Remb.,														
Total.	1	60												
P. J. N^o 213 / 788 Monsieur Paris, le 11 Nov. 1788	À la garde de Dieu, et sous la conduite de Monsieur Brondusart Bourg Je vous envoie un Ballot d'effets d'été marqué et numéroté comme en marge, pour vous rendre, que le Voiturier est tenu de vous rendre, sec et bien conditionné, dans le délai de vingt-cinq jours, sous peine de perdre, en cas de retard, au tiers des prix de sa Voiture, dont vous lui en payerez le port à raison de vingt francs par cent lieues. Vous lui rembourserez également tous les frais de sa présente. Pecourt-Mollet Votre dévoué Secrétaire, Ant. Mornard													
Nota. On sera sans recours, contre l'Expéditeur, dans le cas d'avarie ou manque de marchandises énoncées en la présente, si on n'a fait ses diligences contre le Voiturier.														

L'édit du roi Henri III, de novembre 1576, portant création des *Messagers ordinaires*, prescrit à ceux-ci la tenue d'un registre chargé des marchandises destinées à être voiturées. « Et à cette fin tiendront bon et fidèle Registre de jour en jour ainsi que les choses leur seront baillées et distribuées ».

Des décrets postérieurs maintinrent ces dispositions et les complétèrent. Il fut ordonné aux entrepreneurs de Messageries de remettre aux expéditeurs des extraits de ce registre constatant le dépôt des marchandises.

Nous reproduisons un Extrait du Départ de la Diligence de Troyes du lundi 17 novembre 1788. Cette pièce nous apprend que le prix du transport de 120.000 livres de Troyes à Paris était de 180 livres, ou 1 l. 10 s.

Extrait du Deport de Trovred du Sindj 17 novembre 1788
par la Diligence d'auin P. Paris

Routa de Truys
à Dijon

No.

COPIE FIGURÉE d'enregistrement au
Bureau de Troyes pour le départ
du Mardy 1^{er} Juillet 1788

— 104 —

Nota. En cas de réclamation le présent Bulletin sera représenté.

ENTREPRISE DE MESSAGERIE

DE M^{me} VEUVE NIOGRET ET FILS.

Service de Dijon à Besançon.

Partant et arrivant deux fois par jour, correspondant avec Paris, Châlons, Lyon, tout le midi, Lons-le-Saunier, Vesoul, Luxeuil, Epinal, l'Alsace et toute la Suisse. se charge du transport des Fonds et marchandises à des prix modérés.

BULLETIN D'ENREGISTREMENT.

DÉPART du *4 Août* 183*9* de *Dole* pour *Dijon*
 Numéro du Registre... Destinataire...
 Poids de l'article... Expéditeur...
 Désignation...
quatre-vingt-dix batz
 BUREAUX. — DIJON, place St.-Etienne, cour de l'Ancien évêché. — AUXONNE, rue Lafayette, maison Niogret. — DOLE, rue Besançon, chez M. Bédier. — BESANÇON, Hôtel national.

Les voyageurs par coches, diligences, malles-postes et autres voitures publiques étaient tenus de faire enregistrer leurs noms à l'avance au bureau de départ et de payer en même temps des arrhes de places. Au moment du départ, il leur était délivré un *billet* ou *bulletin* mentionnant le lieu de la destination, le prix de la place, le numéro d'ordre et la somme payée d'avance.

Parmi les pièces de ce genre que nous possédons, nous citerons un Billet de voyageur délivré par l'Office majeur des Postes de Bâle en 1839. Ce billet, d'aspect artistique, est frappé à l'angle droit supérieur d'un timbre humide du canton de Bâle, de 5 rappen, et à l'angle gauche d'un timbre sec aux armes. Au verso figurent des extraits du règlement sur les voyageurs : « Chaque voyageur a droit au transport de 30 livres gratis de hardes et effets. Il n'est pas permis de prendre avec soi d'autres marchandises en place de hardes. On payera au postillon pour trinkgeld 1/2 batz par lieue. Il n'est pas permis de fumer dans la voiture à moins que tous les voyageurs y consentent... »

		
<i>M^r Foubert</i> a payé pour une place dans la <i>Diligence de Bâle à Berne</i> fr <i>9</i> ly <i>3</i> pour le billet et timbre argent de Suisse ensemble fr <i>9</i> ly <i>3</i> Départ de Bâle le <i>25</i> pleuv 183<i>9</i> à <i>5</i> heures du matin Place N^o <i>1</i> L'office majeur des Postes de Bâle		

Sur un Billet de Berne pour Neuchâtel (1839), on remarque une étiquette rouge très apparente collée à sa partie inférieure : « Pour être éveillé on peut se faire inscrire au Bureau des voyageurs ».

POSTES DE BERNE.

SERVICE DES DILIGENCES ET MESSAGERIES.

Bulletin délivré à <i>M. Voubert</i>		RANG N. ^o
Départ du <i>28.73</i> <i>1839</i> à <i>Berne</i>		
Pour <i>1</i> place de <i>Berne</i> à <i>Neuchâtel</i>	Somme payée	
» <i>15</i> surpoids à rappes	L. <i>4.50</i>	
Guides aux postillons (sans aucun autre pour-boire)		
Enregistrement des articles		

Pour être éveillé on peut se faire inscrire au Bureau des Voyageurs.

Enfin, un Billet des diligences de Fribourg de la même année donne au verso la carte itinéraire du parcours, avec la légende des heures de départ et d'arrivée à chaque station.

Par leurs formes variées, par les renseignements qu'elles donnent sur les prix et conditions de transport des personnes et des marchandises, ces petites pièces me paraissent appelées à figurer dans nos collections, au même titre que les lettres de voiture.

F. A. QUINET.





A propos du Jeu de la Comète.

L'ŒUVRE du graveur Jean-Michel Papillon, que l'on peut consulter au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, est une mine de documents d'un intérêt très vif.

Elle a été publiée en quatre grands volumes in-folio, sous le titre de :

Œuvre
de Jean-Michel Papillon
Graveur sur Bois
et
de la Société des Arts
Contenant la Collection des Frontispices
Vignettes, Fleurons, Ecussons, Culs de Lampes
et autres sujets qu'il a gravés depuis l'année 1712
Jusqu'à l'anne 1760. Et suivantes
A Paris
Imprimerie de Pierre Guillaume Simon
Imprimeur du Parlement, Rue de la Harpe
MDCCLX

Ces volumes portent la cote Ec 2. 2a 2b 2c.

* * *

On y trouve un très grand nombre de gravures, toutes gravures sur bois.

Ce sont : des encadrements d'affiches de théâtre, de diplômes, des placards de deuil, des vignettes commerciales, des lettres ornées, des figures industrielles, des armoiries, des frontispices et culs-de-lampe, de l'imagerie militaire, des enseignes, etc.

Il y a là de quoi satisfaire la curiosité des collectionneurs de vieux papiers, en quelque genre que ce soit.

On y trouve, en particulier, des specimens de jeux et d'enveloppes de cartes. Je les ai relevés à l'intention de ceux de nos collègues qui s'adonnent

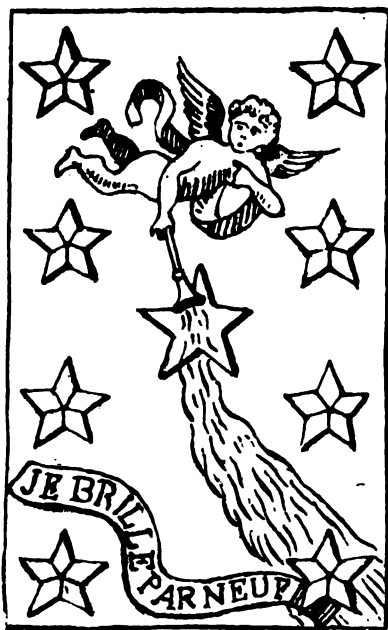
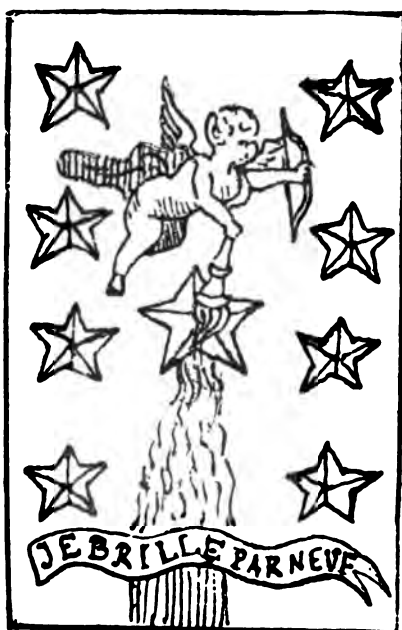
à cette sorte de collection et je vais les décrire sommairement afin de faciliter l'identification de celles de ces pièces qu'ils possèdent.

Mais, tout d'abord, je veux m'arrêter un instant à ce fameux neuf qui constitue, à lui tout seul, le *Jeu de la Comète* et dont j'ai trouvé un type modestement égaré dans l'œuvre touffue de Papillon¹. Les documents qui existent sur ce jeu sont trop rares pour qu'on ne note pas avec empressement les moindres d'entr'eux qu'on rencontre sur son chemin.

La carte en question ressemble beaucoup à celle qui a été reproduite à la suite de l'article que j'ai déjà publié sur ce sujet dans notre Bulletin² et qui est empruntée à la collection de jeux de cartes de la Bibliothèque nationale.

Elle montre, comme cette dernière, un ange ailé qui tient une torche dont la flamme renversée forme la queue de la Comète ; comme elle, elle porte la devise : *Je brille par neuf*.

Le rapprochement de ces deux figures fait ressortir leurs points de ressemblance. Nous les reproduisons, ci-dessous, l'une à côté de l'autre.



Bois de Papillon.

* *

Le tome 1^{er} de l'œuvre de Papillon contient deux jeux de cartes représentés par leurs neuf figures.

1. 1^{er} volume.

2. Bulletin de la Société *Le Vieux Papier*, tome I, page 379, fig. 3.

Le premier montre les personnages désignés ci-après :

	Rois	Dames	Valets
Cœur :	Constantin	Fausta	Ablarius
Trèfle :	Atabalipa	Titza	Tepetipac
Carreau :	Cyrus	Mandane	Araspa
Pique :	Almanzor	Zayde	Maharia

Le second ne porte d'autre indication que le nom des figures :

Alexandre	Argine	»
Charles	Rachel	Hogier
David	Judic	Lahire
Cezar	Pallas	Hector

Le nom de Mitoire, qui est celui du cartier, figure sur chaque carte. Le premier valet ne porte aucune désignation autre que celle de : Mitoire G. D. PARIS. (Généralité de Paris).

* * *

Outre ces jeux, Papillon a gravé des enveloppes dont j'aurais voulu pouvoir reproduire le dessin comme je l'ai fait pour la carte de la Comète. Mais si le décalque de celle-ci est dans mes moyens, il n'en est plus de même de ceux des enveloppes de jeux dont les vignettes sont moins simples. J'en suis réduit à n'en donner qu'une description sommaire.

Ces enveloppes, sont de deux grandeurs : l'une au type des cartes ordinaires ; l'autre environ double, pour sixains ou paquets de six jeux.

La première (grand format), montre au centre un globe portant trois fleurs de lys, couronné et accosté par deux anges.

Au-dessus est écrit :

Par privilège du Roy.

Au bas est la mention :

Cartes très fines faites par F. Le Tellier
l'un des deux marchands Cartiers
Privilégié du Roy suivant la Cour
demeurant Rue S. Avoys vis à vis
la Rue des Blancs Manteaux à Paris

La seconde (grand format) porte en médaillon le portrait du roi Louis XV, au-dessus duquel deux anges soutiennent une couronne.

Au-dessus est écrit :

Au grand Louis

Au dessous :

Cartes très fines de Louis Nicolas
de Lorme marchand cartier à Paris
demeurant Rue Bourtibourg proche
le Cimetière S. Jean vis à vis l'hostel
de Monsieur le Lieutenant Civil
Au grand Louis vend tout ce
qui concerne l'écriture.

La troisième (grand format) présente un portrait, au-dessus duquel est écrit, sur une banderolle :

A la Reine de Hongrie

Au bas :

Cartes très fines faites
par Jobert privilégié du Roy
demeurant Cour des quinze vingt
à Paris

La quatrième (grand format) représente un guerrier dans un médaillon accosté de deux anges, avec cette mention :

Au Grand Gustave

Au dessous :

Cartes très fines faites par M. Raisin M^d Cartier du Roy
à Paris demeurant vieille rue des petits champs vis à vis
la Rue Coquilière a costez de la petite rue Bailly
au Grand Gustave

Au-dessus, écrit dans l'autre sens :

Ce vend à Versailles rue Dauphine à l'enseigne du
Grand Gustave de Paris chez Madame Candon
Marchandes de modes qui seule les débite.

Les trois dernières enveloppes sont reproduites à plus petite échelle en quatre spécimens, à peu près identiques aux précédents.

* * *

Notre collègue, M. Raulet, avait déjà appelé l'attention sur l'œuvre de Papillon à l'occasion des marques de la petite poste de Paris ¹.

Il suffit de feuilleter les albums pour se convaincre qu'en maintes circonstances, on peut y puiser d'utiles renseignements sur la gravure sur bois au XVIII^e siècle.

En tous cas, nos collègues pourront consacrer d'agréables moments à leur examen. Chacun y trouvera facilement un aliment à sa curiosité dans le cercle particulier des recherches qui l'intéressent.

HENRY VIVAREZ.

1. Bulletin de la Société *Le Vieux Papier*, tome I, pages 561 et 563.





Des Aides et des Bouilleurs de cru

EN ouvrant un dictionnaire, fût-il de l'Académie française et de la nouvelle édition de 1772, avec cette devise : *De plano in altum*, dont le prix était de 36 livres relié en veau et dans lequel nos immortels de l'époque s'annonçaient, avec le plus profond respect, comme les très humbles, très obéissants et très *fidelles* sujets et serviteurs, on trouve au mot *Aide*, s. f., secours et assistance qu'une personne donne à une autre.

Aides, au pluriel, était un droit établi par plusieurs coutumes. Le droit d'*aides* était dû par le vassal au seigneur féodal, différent suivant les lieux et changeant de nom; seuls, la bourse et le bas de laine étaient les mêmes, au fond desquels on allait puiser pour en effectuer le paiement. Ces *aides* dépendaient de l'honnêteté et de la bienveillance des vassaux. On les appelait *droits de complaisance*, *loyaux* ou *Léaux aides et devoirs* ou *aides coutumières et communes*, ou *aides de noblesse*, ou *aides chevets*, ainsi appelées parce qu'elles étaient dues au chef seigneur.

Il y en avait de plusieurs sortes, *aides de chevalerie*, qui se payaient quand le fils du seigneur était fait chevalier, *aides de mariage*, quand la fille aînée se mariait, *aide de rançon*, lorsqu'il était fait prisonnier, *aide de relief*, pour l'aider à relever son fief.

On appelait *aides raisonnables*, qu'on taxait raisonnablement selon les facultés de chacun, noble ou roturier, *aides libres et gracieuses*, offertes volontairement au seigneur par ses sujets, toutes les aides réclamées par des nécessités imprévues. Le roi Jean, en 1353, déclare, dans des lettres, qu'il tient pour subsides et *aides gracieuses* certaines sommes levées sur les nobles, le clergé et le peuple.

Il y en avait pour l'*allée d'outremer*, que Louis VII établit pour le voyage de la Terre-Sainte. Les *aides de l'ost et de chevauchée* (ost, vieux mot signifiant armée), étaient dues au seigneur quand on ne pouvait pas lui rendre service en personne à l'armée.

Les évêques levaient aussi des *aides* appelées *coutumes épiscopales* ou *synodales*, ou *deniers de Pâques*.

Plus tard, les *aides* étaient toute imposition de deniers extraordinaires que le roi levait sur le peuple pour soutenir les charges de son État et les guerres. La pluralité soutenait l'unité, l'union faisant la force. Elles ne furent imposées que pour un an, puis pour deux ou trois et finalement devinrent perpétuelles.

On appelait *généraux des aides* ceux qui étaient nommés pour recevoir ces deniers et qui avaient l'intendance générale sur tout le royaume, *élus* ceux qui en avaient la direction particulière dans chaque province, *fermiers* ceux à qui elles étaient affermées.

Les *gabelles* (impôt sur le sel), furent réunies aux *aides*, qui étaient payées par toutes sortes de personnes, privilégiées ou non. Elles différaient des *tailles*, que payaient seulement les roturiers.

Pour juger des différends qui, forcément, survenaient, il fut établi des *cours d'aides*. Il y en avait six en 1727: à Paris, Rouen, Montpellier, Clermont-Ferrand, Montauban et Bordeaux, avec premier président et conseillers. La connaissance de ces cours s'étendait à ce qui composait les *nerfs de l'État*, les aides, tailles, gabelles, subventions tant ordinaires qu'extraordinaires, et toutes autres espèces de finances qui sont, comme dit Tite-Live, les *forteresses du royaume*. C'était dans ces cours que se jugeaient en dernier ressort toutes les dites impositions. Dans les lieux hors du ressort de ces cours, c'étaient les chambres des comptes ou les cours de Parlement, qui connaissaient du fait d'aides, comme à Grenoble, Rennes, Metz et Pau.

En 1727, les *aydes* étaient réglées par des ordonnances de 1680-81 et divers autres arrêts postérieurs.

La tâche des employés était facilitée par un « *Dictionnaire des Aydes* ou les dispositions, tant des ordonnances de 1680 et 1681 que des *règlements* rendus en interprétation jusqu'à présent, distribuées dans un ordre alphabétique, pour la commodité de toutes les personnes qui sont obligées de les *connoître* et de les exécuter, avec la nouvelle instruction ou Style général des employés aux exercices et à la perception des droits d'aydes, par le sieur Pierre Brunet de Granmaison, employé des aydes. Paris, 1726. »

Toute cette longue énumération, qui nous reporte au bon vieux temps, suivant l'expression si souvent employée et pas toujours suffisamment expliquée, ne tend qu'à prouver qu'à toute époque, le bas de laine a été dégrossi. Les mots ont changé, maintenant ce sont les contributions et impôts divers, autrefois le mot *aides* était plutôt charmant et même gracieux. Il me semble voir mon arrière-grand-père avançant deux ronds à son seigneur et maître, car si c'étaient des deniers, des sols et des écus, ils n'en étaient pas moins ronds comme de nos jours; et me voir à mon tour donner cinq centimes à un pauvre; le geste pouvait être le même, l'échelle était également semblable, la place du recevant et du donnant, seule, différait, ainsi que le numéro de l'échelon. Donc, de tout temps et à toute époque, on a

payé ; les nouveaux impôts, quoique vexatoires, ne peuvent être considérés comme d'invention nouvelle, comme des charges que nos pères n'avaient pas à supporter.

Les *bouilleurs de cru*, dont les récriminations incessantes prouvent les ennuis de toutes sortes que la nouvelle loi apporte dans la fabrication de l'eau-de-vie, ne savent peut-être pas tous que nos ancêtres ont été assujettis à des formalités semblables, non que ce soit une consolation, le malheur des uns ne console pas toujours ceux qui en ont d'autres.

Par une déclaration du 24 janvier 1713, il était défendu à toutes personnes, à peine de trois mille livres d'amende, de fabriquer, dans les Royaume et Terres de l'obéissance de Sa Majesté, des eaux-de-vie de Mélasses, Grains, Bieres, Baissières, Marc de raisin, Hydromel, et de toutes autres matières que de Vin, excepté pour les provinces de Normandie et de Bretagne, sauf le diocèse de Nantes, dans lesquelles elle permettait la fabrication de l'eau-de-vie de cidre et de poiré. Quant à la distillation du vin, elle était réglementée comme l'indique cette pièce :

ANNÉE de *Laurand David*, du 1 Octobre 17 à 1776
Département de *Chasteauneuf*. Direction de *Cognac*.

N° 4

Déclaration des Bouilleurs d'Eau-de-vie.

LE vingt-cinq du mois de novembre 1776, à quatre avant midi mestre *Pierre Gireaudeau, Br*, demeurant à aux *Piets* paroisse de *Lignières* du Département de *Chasteauneuf* déclare vouloir cejour hui commencer à fabriquer de l'Eau-de-vie simple & mettre le feu sous sa Chaudière qu'il a fait monter dans sa maison *didem* paroisse *didem* & avoir en sa possession la quantité de *trante huit* barriques de vin contenues dans les vaisseaux ci-après détaillés.

SAVOIR ; tant en tierçons et bariques

Pieces faisant.....	bariques
Tierçons faisant.....	bariques
Cuves évaluées à.....	bariques

&

bariques

provenant, savoir, de son *cru* & le surplus de son *cru* étant dans les caves, celliers & ateliers, & s'est soumis de représenter aux Commis du Fermier des Aides, lors de leurs visites & exercices, les Acquis des droits des vins qu'il a fait & fera arriver, de payer le droit annuel, & en outre de se conformer aux Ordonnances, Réglements & aux Lettres patentes du 24 Août 1728, sous les peines y portées Interpellé parlant à sa personne de signer sa déclaration sur le registre à *signé*. Fait & delivré *gratis* la présente copie le jour & an susdits.

QUITTANCE D'ANNUEL.

JE soussigné Receveur des Aides au Département de *Chasteauneuf* Reconnois avoir reçu de *Pierre Gireaudeau, Br*, la somme de *neuf livres deux sols* pour le Droit Annuel & quatre sols pour livre de ladite année du Bail de Mestre *Laurand David*, fermier des fermes du roy dont quittance, sans préjudice d'autres dus, droits, actions et frais. Fait au Bureau des Aides de *Lignières* ce *vingt cinq* jour du mois de novembre 1776.

P. Lacombe,
pour le Commis.

Par ce vieux papier, il est facile de constater que les visites et exercices se faisaient au dix-huitième siècle, que le nom des personnes chargées de ces diverses opérations étaient des commis du fermier des *Aides* ; aujourd'hui on les appelle des employés des contributions indirectes. Gavroche, avec son

naturalisme, les appelle des rats de cave. Le métal or, argent ou bronze, qui servait à payer ces droits, portait une autre effigie, celle du régnant de l'époque, aujourd'hui c'est la figurine de la République qui orne nos pièces de monnaie. Mais, pièces du roi, de l'empereur ou de la république, tout a été reçu avec plus d'empressement que l'obligé, à le faire, n'en a mis pour remplir les caisses de l'Etat. Autre temps, autre nom également.

De plus je citerai, pour terminer, que par arrêt de la *Cour des Aides* du 25 janvier 1724, le feu qui se mettait sous les chaudières des bouilleurs d'eau-de-vie, devait être éteint par les commis, avant de lever le chapiteau, à peine de répondre des accidents qui pourraient arriver.

21 octobre 1904.

LÉON HUOT.





Essai de Bibliographie postale

(Suite).

Nous terminons par la superbe publication de l'écrivain bibliophile Octave Uzanne.

103. — *La Locomotion à travers l'Histoire et les Mœurs, par Octave Uzanne. Illustrations dans le texte et hors texte de Eugène Courboin. Nombreuses reproductions d'estampes anciennes.* Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, librairie Paul Ollendorf, 50, Chaussée-d'Antin, 1900, in-4.

Tiré à 1.500 exemplaires sur vélin teinté, 80 exemplaires sur japon impérial, et 10 exemplaires sur japon format colombier.

Revue au galop, et cependant très documentée, de la locomotion dans l'antiquité et les temps modernes, chez tous les peuples et principalement en France, « écrite avec une érudition légère et d'allure accélérée ».

Rien de plus agréable et de plus instructif que de suivre l'auteur dans sa description, à travers les siècles et à travers le monde, des véhicules en usage depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

A consulter, en ce qui nous concerne, les chapitres V et VI, la locomotion sous Louis XV, Louis XVI et la Révolution; la locomotion depuis la Révolution; moyens de transport postaux, diligences, malles-poste, coches, etc.

Législation, Jurisprudence, Exploitation.

Les lois, décrets, arrêtés, instructions, etc.; les rapports, exposés; les conventions, arrangements concernant le service des postes, depuis son établissement jusqu'à ce jour, se comptent par milliers. Nous n'essaierons pas de dresser la liste de ces documents, publiés à part, ou compris dans des recueils spéciaux: il suffira à notre tâche de rechercher les travaux

auxquels ils ont donné lieu, et de décrire les ouvrages qu'ils ont inspirés.

A côté des publications officielles relatives à l'exploitation postale, nous mentionnerons les principaux manuels, traités, guides conçus par des agents des postes, dans le but de préparer les candidats aux examens ou de faciliter leur tâche aux collègues moins expérimentés, en négligeant toutefois les opuscules trop spéciaux, barèmes, tarifs, etc., aussi bien que les traités relatifs aux services annexes des postes, caisse d'épargne postale, recouvrements, etc. Nous comprendrons également dans ce chapitre les ouvrages divers qui nous paraîtront se rattacher à l'exploitation postale. C'est ainsi que nous reprendrons la suite de notre première étude intitulée *Des publications destinées à renseigner le public sur le service des Postes*, qui s'arrête à la fin du XVIII^e siècle. Nous ne pensions pas alors que cette petite étude dût nous donner l'idée d'un travail bibliographique plus étendu.

104. — *Code Voiturin ou Recueil des Édits, Déclarations, Lettres patentes, Arrests et Règlemens concernant les fonctions, droits, privilèges, Immunités, Franchises, Libertés et Exemptions, tant des Messagers Royaux que de ceux de l'Université de Paris, et autres Voituriers publics. Depuis 1200 jusqu'en 1748.* A Paris, de l'Imprimerie de Pault père, quai de Gèvres, au Paradis, M. DCC. XLVIII. 2 vol. in-4.

Recueil important de tout ce qui a trait aux messageries et voitures publiques en France depuis 1200 jusqu'en 1748. On y trouve des renseignements intéressants sur les chemins, coches et carosses, lettres de voiture, messagers de l'Université, messagers royaux, maîtres de poste, prix des places, ports des paquets, etc.

En tête de l'ouvrage se trouve une table générale des règlements suivie d'un index et de la table alphabétique des matières. L'introduction contient une notice sur l'origine des messageries. Suivent les édits, déclarations, arrêts, au nombre de près de cinq cents, rendus depuis Philippe le Bel jusqu'à Louis XV, avec quelques remarques historiques.

105. — *Projet d'État du Service de la Poste aux Lettres, pour 1792. Proposé par les Comités des Finances, des Contributions publiques, d'Agriculture et de Commerce. Imprimé par ordre de l'Assemblée Nationale.* A Paris, de l'Imprimerie Nationale, 1791, in-8 de 29 p.

Organisation des routes avec indication des villes desservies; fixation du nombre d'ordinaires et montant des dépenses.

106. — *Tableaux des quatre-vingt-trois départements, avec leurs distances et leurs taxes respectives.* S. l. n. d. (Paris, 1791), in-4.

Ouvrage gravé, dressé pour l'exécution de la loi du 22 août 1791, qui établit un nouveau tarif des objets expédiés par la poste, en vigueur à partir du 1^{er} janvier 1792.

Ce nouveau tarif, qui remplace celui de 1759, est basé sur la distance, à vol d'oiseau, d'un point central choisi dans chaque département aux points centraux des autres départements.

Pendant la période révolutionnaire, les tarifs subirent de fréquentes modifications. Citons, à titre de curiosité, le tarif excessif établi par la loi du 6 nivôse an IV (27 décembre 1795).

Le port de la lettre simple (un quart d'once) fut ainsi fixé :

- 1° Distance jusqu'à 50 lieues : 2 livres 10 sous.
- 2° De 50 à 100 lieues : 5 livres.
- 3° De 100 à 150 lieues : 7 livres 10 sous.
- 4° Au-delà de 150 lieues : 10 livres.

Les lettres simples de Paris pour Paris furent taxées à 15 sous.

Cette loi, rendue dans le but d'augmenter les revenus du trésor, produisit un résultat tout contraire. Aussi, moins de six mois après, reconnut-on la nécessité de réduire le tarif, tout en augmentant le poids de la lettre simple, qui fut porté à une demi-once, 6 messidor an IV (24 juin 1796).

Notons également la date de l'emploi des *francs et décimes* pour la *taxe des lettres* :

Loi du 27 frimaire an VIII. Nouveau tarif pour la poste aux lettres.

Art. 5. — A dater du 1^{er} germinal prochain, les lettres seront taxées en francs et décimes et il ne sera fait usage, dans tous les bureaux de poste, pour la taxe des lettres, que des poids républicains.

107. — *De la nécessité de séparer les postes des messageries, par Legendre.* Paris, Ballard, 1792, in-8.

108. — *Instruction générale sur le Service des Postes.* S. l. n. d. A la fin : à Paris, de l'Imprimerie des Administrations Nationales, in-4.

Première Instruction générale sur le service des postes, sorte de code des postes comprenant l'ensemble des règlements concernant ce service.

La publication d'une Instruction était indispensable, surtout au moment où la Convention décrétait l'élection des directeurs par les assemblées électorales, mesure qui permettait l'entrée dans l'Administration de fonctionnaires dépourvus de notions sur le service postal.

L'Instruction générale de 1792 s'ouvre par une introduction intitulée : *Idée générale sur le service des Postes* qui, d'une manière générale, fait ressortir les avantages et l'utilité de l'institution des postes, et trace aux employés la conduite qu'ils doivent tenir dans l'exercice de leurs fonctions : « De toutes les parties d'Administration publique, il n'en est pas une de plus propre sans doute que le service des Postes, à mériter l'intérêt et à exciter l'émulation de tout bon citoyen appelé à en partager les fonctions.

« C'est cet établissement qui donne la vie au commerce, et qui en particu-

lier en entretient l'activité ; c'est par lui que se soutiennent toutes les relations civiles, morales et politiques ; c'est par lui, c'est par son heureuse entremise que disparaissent, en quelque sorte, les distances. C'est le lien qui rapproche et unit les hommes d'un point de la terre à l'autre... Enfin, c'est à la France que l'Europe, que l'Univers entier doit l'invention de ce même établissement. De quel zèle ne doit pas être animé tout Citoyen français chargé de son exécution, et qui peut concourir à en augmenter les avantages en travaillant à le perfectionner!... Le premier devoir d'un employé des postes est de se concilier la confiance générale par son civisme, par la régularité de ses mœurs, sa discrétion et sa sévère exactitude dans toutes les parties de son service ; enfin, par sa modération, son honnêteté envers tous ses concitoyens et sa constante fermeté à s'opposer à tout ce qui pourrait tendre à trahir les secrets dont il est le dépositaire. »

Vient ensuite la législation, puis l'instruction proprement dite, divisée en trois parties : les deux premières sont relatives aux opérations et manipulations successives auxquelles sont soumis les objets confiés au service des postes, depuis leur dépôt jusqu'à leur remise entre les mains des destinataires ; la troisième traite de la comptabilité, de la surveillance et de la correspondance.

L'Instruction générale est suivie d'un *Supplément d'Instruction relativement aux Directions composées*.

On lit à la fin :

« Le Directoire arrête la présente Instruction pour être imprimée et envoyée à tous les Directeurs et Contrôleurs des Postes auxquels il enjoint de s'y conformer exactement. Il recommande en outre aux Inspecteurs, à qui elle sera pareillement adressée, de tenir la main à son exécution dans les Départemens soumis à leur Surveillance et Inspection.

» Fait au Directoire des Postes, à Paris, ce vingt-cinq octobre mil sept cent quatre-vingt-douze, l'an premier de la République française.

» Le Président et Administrateurs des Postes. »

109. — *Mémoire à la Convention nationale sur la réunion des Postes aux lettres et des Messageries*. De l'Imprimerie de Charpentier, rue Denis, s. l. n. d. (Paris, 1794), in-8 de 15 p.

Ce mémoire qui, à la fin, porte la signature manuscrite de Buteau, administrateur des postes et des messageries, et une autre signature illisible, s'élève contre la réunion des postes aux lettres aux messageries.

(A suivre.)

F.-A. QUINET.





Essai d'une Bibliographie spéciale

des Livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique.

(Suite).

787. **Falkenberg** (Jean de). Diatribe contre Ladislas, roi de Pologne, par Jean de Falkenberg.

Ce violent libelle, qui promettait la vie éternelle à tous ceux qui se ligueraient pour exterminer les Polonais et leur roi Ladislas, remonte au commencement du XV^e siècle. Il n'a donc jamais été imprimé, et il a été cependant condamné à être brûlé en 1414 par le concile de Constance. C'est probablement la plus ancienne condamnation de cette nature qu'il soit possible de signaler, et il est curieux de constater que prononcée par un concile, c'est un moine qu'elle frappe.

Jean de Falkenberg était en effet religieux dominicain.

Voir Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés au feu*.

788. **Fantastiques batailles** (Les) des grands roys Rodilardus et Croacus.

Ce livre a eu sept éditions de 1534 à 1603, et je ne sais où l'on pourrait trouver un exemplaire de ces différentes éditions, en dehors des trois que je vais citer :

Un exemplaire de l'édition in-8^e publiée à Lyon par François Juste, en 1534, figurait au catalogue La Vallière.

Le catalogue Méon mentionnait un exemplaire de l'édition in-16, donnée à Poitiers par les Marnef à l'enseigne du *Pélican*, en 1535.

Enfin, la Bibliothèque de l'Arsenal possède un exemplaire de l'édition in-16, donnée à Lyon, en 1559 par Benoist Rigaud.

(Voir *Bulletin du Bouquiniste*, tome xxii, pages 579 et 580).

Farces. Je n'hésite pas à affirmer qu'il est impossible d'établir une bibliographie des farces et soties en prose ou en vers publiées, imprimées ou jouées de 1480 à 1630, parce que leur nombre est incalculable, et que l'énumération, admettant qu'elle puisse être complète, de toutes celles dont le souvenir a été conservé par des mentions ou citations éparses en cent

volumes divers, ne donnerait qu'une bien faible idée de l'interminable fécondité des auteurs, acteurs ou baladins empressés à satisfaire le goût du public. Nos aïeux étaient très friands de ces petites comédies presque toujours grossières, mais souvent spirituelles et la production, comme toujours, subissait la loi de la demande.

Je signalerai surtout les farces qui, malgré leur grand succès à l'époque de leur apparition, n'existent plus qu'à l'état d'indéniables raretés; mais avant tout, je dois faire connaître deux recueils de farces n'existant plus qu'à l'état d'exemplaire unique, l'un au British Museum, l'autre dans la Bibliothèque de Chantilly.

789. Vers 1860, un libraire de Berlin, M. Asher, découvrit un recueil contenant 74 farces françaises presque toutes ignorées. Ce recueil a été acquis par le British Museum, mais les pièces qu'il contient sont accessibles aux curieux, puisqu'elles ont été réimprimées dans les trois premiers volumes de l'ancien théâtre français (Bibliothèque Elzévirienne, Paris, Janet, 1854-1857).

790. Recueil de plusieurs farces tant anciennes que nouvelles, lesquelles ont été mises en meilleur ordre et langage qu'auparavant. Paris, Nicolas Rousset, 1612, in-16 de 144 pages.

Ce précieux volume, considéré comme un exemplaire unique, n'a figuré depuis le commencement du siècle qu'à la vente Cigongne, il fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque de Chantilly.

Il est certaines farces dont on ne possède plus que des fragments, notamment les deux qui suivent :

791. **Farce** nouvelle fort joyeuse des femmes qui apprennent à écrire en grosses lettres, à cinq personnages, deux femmes, le maître et deux escoliers.

792. **Farce** nouvellement faite, à quatre personnages, c'est assavoir fromage, farine, petit-tournois et tartelette. Paris, Guillaume Bisseaulx, sans date.

793. **Farce** joyeuse et récréative de Poucette et de l'amoureux transi, en vers de quatre pieds. 1545, Lyon, Jean Marguerite, in-8°.

Citée par De Beauchamps dans ses *Recherches sur les théâtres*.

794. Joyeuse farce à trois personnages, d'un curia qui trompa par finesse la femme d'un laboureur, le tout mis en rime savoyarde, sauf le langage du dit curia, lequel en parlant au dit laboureur écorchait le langage français, ce qui est une chose fort récréative, ensemble la chanson que le dit laboureur chantait en racoustrant son soulier, tandis que le curia jouissait de la femme du dit laboureur, puis les reproches et maudissons faites au dit laboureur par sa femme, en lui remontrant fort aigrement et avec grand courroux, que c'était lui qui était la cause de tout le mal, d'autant que l'ayant menacée à battre, elle ne pouvait de moins faire que de lui obéir, par quoy le laboureur

oyant l'affront que lui avait fait le curia, se leva de colère et demandait son espée et sa tranche serrouche pour tuer le curia ; mais sa femme l'apaisa. En vers de quatre pieds. Lyon, 1545, in-8°.

Citée par De Beauchamps.

795. **Farce** joyeuse et profitable à un chacun concernant la ruse, méchanceté et obstination d'aucunes femmes par personnages, le mary, le serviteur, la femme, le serrurier. En vers de quatre pieds, par G. F. D. M. E. F., 1596, in-8°, sans nom de ville et d'imprimeur.

Citée par De Beauchamps.

796. **Farce** nouvelle qui est très bonne et fort joyeuse à quatre personnages c'est assavoir la mère, le compère, Jonast et l'Escolier. Troyes, Nicolas Oudot, 1624, in-12.

Figurait à la vente La Vallière.

797. **Farce** nouvelle du Musnier et du Gentilhomme à quatre personnages, c'est assavoir l'Abbé, le Musnier, le Gentilhomme et son page. Troyes, Nicolas Oudot, 1628, in-12.

Figurait à la vente La Vallière.

798. **Farce** nouvelle très bonne et fort joyeuse des deux savetiers. Pet. in-f° goth., sans lieu ni date.

Le seul exemplaire connu serait à la bibliothèque de Dresde.

799. **Farce** plaisante et récréative sur un trait qu'a joué un porteur d'eau le jour de ses nopces dans Paris. Pet. in-8°, 1632.

On ne sait ce qu'est devenu l'exemplaire qui a servi à la réimpression donnée par Guiraudet en 1829.

800. **La Farce** des quiolards, tirée de cet ancien proverbe normand, y ressemble à la *quiote y fait dè gestes*, lequel se met ordinairement en usage quand on voit une personne qui par ses paroles et ses actions et par ses habits croit cacher la bassesse de sa naissance, la pauvreté de sa cuisine ou les imperfections de son esprit, pour le divertissement des mélancoliques et ceux qui sont en parfaite santé. 1 vol. in-12, sans date. Rouen, Jean Oursel.

Citée par De Beauchamps.

801. **La Farce** des théologastres à six personnages. Petit in-f°, sans lieu ni date, de huit feuillets, caractères gothiques.

Le seul exemplaire connu de cette farce en vers, dirigée contre l'Eglise catholique, a été découvert par un bibliophile lyonnais et adjugé à sa vente au prix de 1005 fr. à la Bibliothèque nationale.

Voir Brunet, *Fantaisies bibliographiques*, page 125.

Pour terminer l'énumération bien incomplète des farces introuvables, je citerai les titres de cinq des pièces énumérées dans la farce du vendeur de livres, dont on n'a pu retrouver trace :

- 802. La farce Jehan Loyson ;
- 803. Le testament Pierre Maistre ;
- 804. Le Doctrinal des Chambrières ;
- 805. Le Blason des nonnains ;
- 806. La farce des nouveaux Ponus.
- 807. **Fardelet** (Le petit) des faits, traduit par P. Farget, religieux de l'ordre de Saint-Augustin.

Ce livre, qui est une traduction du *Fasciculus temporum* du chanoine Werner Rolowinch, a été publié pour la première fois à Lyon en 1470.

Cette édition originale citée par Maittaire a disparu.

- 808. La deuxième édition, Lyon 1478, a échappé à toutes les recherches.
- 809. On conserve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève un **exemplaire unique** d'une édition de Lyon de 1483.

(Voir *Livres perdus* de Philomneste Junior).

- 810. **Fardements** (Les) de Nostradamus. Excellent et très utile opusculé à tous nécessaire de plusieurs exquisés receptes, divisé en deux parties.

La première, nous monstre la façon de faire divers fardements et senteurs pour illustrer la face ; la seconde, pour faire confitures de diverses sortes, tant en miel que sucre, vin cuict, etc., suivi de la translation de latin en françoys, par maistre Michel Nostradamus, auteur des traités précédents, d'une épistre d'Hermelaus Barbarus à Pierre Cara jurisconsulte et facondissime orateur. Lyon, par Benoist Rigaud, 1572, imprimé par François Durelle, 1 vol. in-16 de 212 pages, plus 5 feuillets de table.

M. du Roure, dans son *Analectabiblion* (tome 1^{er}, pages 406 à 408) analyse cet ouvrage absolument introuvable, bien qu'il ait eu au moins trois éditions.

Brunet ne connaissait l'édition de 1572 que par une mention de Du Verdier, mais il cite une édition antérieure donnée à Lyon, en 1555, par Antoine Volant ; et, d'après La Croix du Maine, Plantin d'Anvers aurait publié l'ouvrage en 1557 sous le titre de *vrai et parfait embellissement dela face*.

Je ne puis songer à reproduire, même par extraits, l'analyse de l'*Analectabiblion*, mais pour donner une idée de l'intérêt du livre, je citerai cependant deux passages :

« La première partie contient 34 recettes détaillées avec formules régulières, le tout pour le fardement du visage et du corps ; et toute femme, dit Nostradamus, qui fera usage de la première recette se pourra maintenir jusqu'à l'aage de 60 ans et pour ainsi presque d'*hécube redevenir helene*. »

« La dix-septième recette est celle du philtre amoureux (*poculatorium amatorium ad venerem*) et sa formule comporte trois pommes de Mandragore, le sang de sept passereaux, de l'ambre gris, du gingembre, etc., etc. »

(A suivre.)

ARMAND DELPY.



Avis divers

Nous prions nos collègues de bien vouloir envoyer à notre Trésorier, M. A. Tumbleuf, 4, rue Robert-Lecoq, Paris (16^e), la somme de *douze francs*, montant de leur cotisation pour 1905, afin d'éviter les frais de recouvrement toujours onéreux pour les finances de notre Société.

M. Tumbleuf fera recouvrer par la poste, du 5 au 15 avril, les quittances non payées le 31 mars.

Afin de témoigner notre reconnaissance à nos confrères qui font à la Société une propagande marquée, nous adresserons le Bulletin tiré sur papier de luxe et les menus à toutes marges, à dater du 1^{er} mars 1905, à ceux qui auront amené dix adhérents.

Nous pourrions également fournir le Bulletin sur papier de luxe et les menus à toutes marges moyennant un supplément de huit francs par an, soit *vingt francs* de cotisation annuelle.

Prochaines réunions.

Plusieurs membres de la Société ayant exprimé le désir que les réunions mensuelles aient lieu un autre jour que le mercredi, il a été décidé après délibération, à la séance du 15 février, que les prochaines réunions auraient lieu, non plus le troisième mercredi de chaque mois, mais le troisième **mardi**.

Par exception, la 19^e réunion, consacrée à l'Assemblée générale annuelle, sera tenue le mardi 14 mars prochain, au lieu habituel de nos réunions, restaurant du Printemps, 7, rue du Havre, à l'issue du dîner mensuel.

ORDRE DU JOUR :

Allocution du Président.

Rapport du Secrétaire général.

Rapport financier du Trésorier.

Approbation des rapports et des comptes.

Questions diverses.

Nous comptons sur la présence du plus grand nombre possible de nos confrères.

Après la séance, nous passerons en revue les **Congés militaires**.

M. Vivarez, se proposant de présenter les pièces de sa collection, serait heureux s'il pouvait en compléter le nombre par des pièces intéressantes que lui communiqueraient ses collègues.

Nos confrères ont reçu la carte de sociétaire pour l'année 1905. Nous en devons l'invention et l'exécution à notre si aimable confrère M. Bertarelli Achille, de Milan, qui ne sait que faire pour nous marquer sa bienveillance. L'idée est heureusement tirée des recherches qui ont été faites sur les inscriptions que l'on rencontre au dos des anciennes cartes à jouer. M. Bertarelli a fait reproduire une carte à jouer du XVIII^e siècle, du cartier Goujon, avec un soin tout particulier, formant le recto d'une carte au dos de laquelle se trouve l'inscription de la Société.

En raison des vacances de Pâques, notre 20^e réunion sera avancée d'une semaine et aura lieu le **mardi 11 avril**.

Nous y étudierons les **documents émanant de la Régie** et tout particulièrement les collections dites de **Tabacologie** comprenant tous les documents se rapportant à la régie des Tabacs : boîtes d'allumettes françaises et étrangères, enveloppes, bandes de tabac, cigares, cigarettes et papier à cigarettes.

Le 20 mars prochain, nous mettrons à la poste les menus du dernier semestre, jusque et y compris celui du 19^e dîner, pour ceux de nos collègues qui n'ont pu assister aux dîners et les emporter. Nous y joignons le prospectus de l'ouvrage de M. Maury, sur le Coq, que nous recommandons à nos collègues.

Notre éminent collègue, M. l'abbé Fesch, dont les travaux bibliographiques font autorité, à la suite de l'article de M. J.-C. Wiggishoff, a commencé un catalogue, par fiches, de toute la bibliographie du vieux papier, comprenant non seulement les ouvrages entiers, mais toutes les études, articles, reproductions, documents originaux et notules quelconques ayant rapport à nos collections de portefeuille.

Nous lui sommes très reconnaissants d'avoir entrepris ce travail très considérable et nous comptons sur le concours le plus dévoué de *tous* nos collègues pour l'y aider.

Nous les prions de s'adresser directement à lui, afin que la répartition du travail se fasse dans les meilleures conditions, plusieurs de nos collègues s'étant déjà offerts à extraire de certaines revues comme, par exemple, l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, ce qui peut nous intéresser.

Nous donnons avis à nos collègues que de juin à novembre doit avoir lieu à Paris une **Exposition** de tout ce qui concerne l'**Enfance**, sous la haute direction de M. Léo Claretie, qui nous demande notre concours. Déjà, à

l'Exposition du Petit-Palais, en 1901, les quelques documents que nous avons réunis furent très appréciés, mais la place faisait défaut.

Cette fois, la partie rétrospective « papier » devant avoir sa bonne place et présente un ensemble complet, nous en commençons dès maintenant l'organisation et nous faisons appel à tous nos collègues pour nous y aider. Notre Société se doit de se manifester en cette occasion qui peut lui donner un essor considérable.

Dans ses grandes lignes, l'Exposition rétrospective papier comprendra toutes les pièces anciennes relatives à l'instruction et à l'éducation de l'enfant, son rôle dans la famille et son rôle personnel.

Nous prendrons donc l'enfant avec le *billet de naissance*, les *menus de baptême*, les *boîtes de baptême*, les *programmes de fêtes enfantines*; il entre à l'école : nous trouvons ses *cahiers d'écolier*, ses *devoirs*, ses *pages d'écriture*, les *autographes d'enfants célèbres* ou qui le sont devenus, les *récompenses*, *certificats et livres de prix*, *bons points*, *imagerie scolaire*. Enfin les jeux : toute l'*imagerie enfantine*, les *cartes à jouer pour enfants*, les *jeux instructifs et jeux de plaisirs*. Tout cela comporte non seulement les documents même mais toute l'iconographie qui s'y rattache.

Nous prions donc nos collègues de rechercher tous les documents qu'ils pourraient avoir à exposer et d'en *prévenir notre Secrétaire général, M. Flobert, qui est chargé de centraliser les demandes.*

ADHÉSIONS NOUVELLES

MM. GRELL (Henri), longue rue d'Herenthals, n° 84, à Anvers (Belgique).

RIEUX (Emile), O, membre de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn, lauréat de la Société archéologique du midi de la France, rue Saint-Antoine, n° 15, à Albi (Tarn).

VAREILLES (Marius), ingénieur A. et M., à Crest (Drôme).

PERROT (Victor), membre de la Société Le Vieux Montmartre, rue de Maubeuge, n° 31, à Paris.

WIENER (René), O, place de la Carrière, n° 21, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).

QUENAIDIT (Adolphe-Louis), *, rue Delcambre, n° 15, à Douai (Nord).

VASSARD (Paul), rue Lafayette, n° 208, à Paris.

CHANGEMENTS D'ADRESSES

MM. G. THOURET, principal clerc de notaire à Malesherbes (Loiret).

G. HARTMANN, au château de Conflans, Charenton (Seine).

G. DE WISMES, rue Saint-André, n° 11, à Nantes (adresse erronée à rectifier sur la liste générale).

D^r LALANDE, à l'Arbresle (Rhône).

ROLLAND (Antonin), 34, boulevard National, à Marseille (Bouches-du-Rhône).

Variétés

ce document révolutionnaire qui ne manque pas de saveur.
C'est une lettre imprimée. Les mots en italique ont été ajoutés à la
main.

LIBERTÉ

ÉGALITÉ

Thiers, 12 Fructidor An 2 de la République Française, une, indivisible et
démocratique.

CITOYEN,

Tu as été invité, au nom sacré du besoin du Peuple, de conduire du bled au
Grenier de la Commune de Thiers : tu es en retard de *Deux septiers*.....
le Conseil général vient te réitérer cette invitation. Que tout le bled qu'on t'a
invité de conduire, soit rendu demain soir, ou quartidi de grand matin, pour
être distribué dans la journée. Nous te le répétons : le besoin sacré du Peuple
parle. Quel bon Citoyen pourrait être sourd à ce cri !

Salut et fraternité.

Les membres du Conseil général de la Commune de Thiers.

BRASSET.

SEREUDAT.

Pour copie conforme :

H. VIVAREZ.

Une fête de serment civique.

La municipalité assemblée à la maison commune, relativement au ser-
ment fédératif à faire prêter à la garde Nationale de cette ville, ayant invité à
cette cérémonie MM. les Administrateurs composant le Directoire du District
de Lesneven, MM. les Juges et commissaire du roi et accusateur public près
le Tribunal du District ; MM. les Notables, tous se sont trouvés à la dite
maison commune, d'où, la garde Nationale, étant sous les armes, ils se sont
rendus à l'Église Paroissiale de Saint-Michel, avec la dite garde Nationale
qui les entourait, et avec plusieurs Messieurs de la Société des « Amis de la
Constitution », également invités et réunis aux Corps administratifs judi-
ciaires, où la messe a été solennellement chantée par M. Le Coat ;

Après quoi, tous se sont rendus au champ de Mars, où on avait élevé
l'autel de la patrie et où la troupe nationales est formée en bataillon autour
du dit autel. Là municipalité et les autres personnes invitées étant au centre.
M. Auvray Souville, président de la Société des « Amis de la Constitution »
a prononcé un discours, relatif à la fête, lequel a été applaudi à diverses
reprises, et remis, à la prière de la municipalité, au procureur de la com-
mune pour être déposé au greffe ;

Après quoi, M. Creff-Kmoné, commandant de la troupe Nationale, a
fait le serment prescrit par l'art. 8 du décret du 28 février 1790, sanctionné

le 21 mars, et ce en présence des officiers municipaux, des citoyens rassemblés en grand nombre, et de la troupe entière, les officiers ont répété individuellement ce même serment. Et ensuite les soldats ont prêté entre les mains de leurs officiers, aussi individuellement, leur serment aux termes de la ditte loi ;

Après quoi, la troupe Nationale et les Corps administratifs et judiciaires, les « Amis de la Constitution » et tous les citoyens rassemblés sont revenus à l'Église de Saint-Michel, où ils ont assisté au *te Deum* et ensuite à la maison commune, où le discours du sieur Souville a été remis au greffier et le présent rapporté.

Ont signé : Augustin Balaguier, officier municipal — Creff, commandant — Barjou — Rouxel — Le Bouch — Letersec — D. C. R. Ducoüedic — Prat, Le Cléch — Daniel Nicolas Miorcec, procureur de la commune — Joncour, greffier — de Trogoff — Colin.

Extrait des Registres de la Municipalité, communiqué par M. A. Thésée, pharmacien à Ker-voeygen.

Journal Groënlandais.

Au Groënland, pays du froid polaire, il n'y a pas des journaux, mais un journal — un seul : il s'intitule le *Kalorbsmik* et il est rédigé, naturellement, en langue esquimale. Le *Kalorbsmik* paraît une fois par mois et cette périodicité est suffisante, jusqu'à présent, du moins.

C'est un journal d'abonnés : on s'abonne pour un an, pour six mois, et même pour un mois, c'est-à-dire qu'on souscrit pour un numéro. Le prix de l'abonnement annuel est une martre ; celui de l'abonnement trimestriel, deux canards ; celui de l'abonnement mensuel — un numéro — un poulet.

Le propriétaire du *Kalorbsmik* qui, vraisemblablement, aime la volaille, se nourrit d'une partie de ces gallinacés et des palmipèdes que lui vaut son journal, et il vend le reste — ainsi que les peaux de martre.

Tout cela réussit très bien à M. Moller, le directeur-propriétaire du *Kalorbsmik*, car il s'est fait construire une vaste maison de bois peinte en blanc et en rouge, ce qui, dans ces régions lointaines et fraîches, est la manifestation du luxe et l'indice de la richesse.

Chez nous, ce sont les journaux qui fournissent à l'abonné de savoureux canards...

Communiqué par M. J. Pellisson.

(*Le Gaulois*, 27 janvier 1905).

J'ajouterai à ce curieux écho que je possède, d'un autre journal groënlandais, quatorze numéros, de juillet 1862 à février 1863. Ce journal, mensuel, de format in-8, est intitulé *Atuagagdliutit*. Il était rédigé par un métis, nommé L. Mcellermit, fils d'un Danois et d'une Groënlandaise. Les premiers numéros que je possède contiennent des lithographies en noir et en couleurs, d'un art assez rudimentaire. Les derniers numéros sont illustrés

de bois européens. Ma profonde ignorance de la langue m'a empêché d'approfondir la valeur du texte et je serais désireux qu'un collègue pût m'en faire l'analyse. Ce journal était fort bien imprimé, sur deux colonnes.

PAUL FLOBERT.

Un livre sur les Rébus.

Notre érudit confrère Paul Flobert ayant publié, page 644 de notre Bulletin du 1^{er} septembre 1904, un intéressant petit article : « Un livre sur les Rébus », je crois intéressant de transcrire ci-dessous un article de la revue d'Octave Uzanne, *Le Livre*, paru à la page 360 de la *Bibliographie ancienne* (année 1880).

Contribution à la liste des éditions microscopiques. — Celui-ci est un « grand frère » de ceux dont nous avons déjà parlé, — mais c'est encore un « Tom Pouce », et dans tous les cas bien curieux : in-64 carré, 7 centimètres sur 6 et demi, imprimé à Lille chez Castiaux, libraire, vers 1825. Titre :

« *La clef des rébus*, ouvrage propre à faciliter la lecture des petits symboles ou figures parlantes, qui accompagnent, dans tous les festins, les bonbons offerts pour l'amusement des convives ». On le voit, ses prétentions sont bien modestes et de s'étendent pas au-delà de la littérature de mirliton ; point n'est besoin d'être un sphinx pour deviner ce qui est contenu dans ses 154 pages ; d'ailleurs, il y a à la fin 16 pages non chiffrées qui contiennent en texte ordinaire, l'explication de la partie en rébus ; ce sont des axiomes et des phrases de morale galante du genre dit « troubadour », en vogue à l'époque ; — en face du titre, un rébus qui signifie : « Ne blâmez pas une entreprise faite dans le dessein de vous amuser. » Sur le titre, deux tourterelles se becquetant et percées d'une même flèche. Non rogné. Après le titre, 16 pages d'un dictionnaire des Rébus, non chiffrées. »

PAPYRUS.

BIBLIOGRAPHIE

Revue Universelle n° 76 (15 décembre 1902), « Le livre moderne », (175 gravures), numéro spécial.

Le Gaulois du Dimanche (19-20 novembre 1904), « La Guerre russo-japonaise », par l'imagerie populaire. Texte de Robert Eude, illustré de 40 gravures.

Signalons un nouvel article inspiré par la collection de prospectus de notre confrère le Docteur Georges Baillière, dans *le Petit Journal* du 2 janvier dernier.

Le Gérant : PAUL FLOBERT.

Prix de ce fascicule : 3 francs.

BULLETIN
de la Société
Archéologique, Historique & Artistique.
LE VIEUX PAPIER

Paraissant tous les deux mois.



Sixième Année

FASCICULE N° 30

1^{re} MAI 1905



A PARIS

SOMMAIRE

Dix huitième réunion : 15 février 1905. — Les numéros de conscrits.
Dix-neuvième réunion : 14 mars 1905. — Assemblée générale; Brevets militaires.

Mémoires et Communications :

ANDRÉ MAILHET : Une fête révolutionnaire en 1793 à Crest, ville du Dauphiné.
COURIOT : Note sur le papier-monnaie émis pendant le siège de Leyde en 1574.
Dr R. HELOT : Découverte d'une mine d'or.
LÉON DAYMARD : Aux Manœuvres. — Menus (fin).
F.-A. QUINET : Essai de bibliographie postale (suite).
HENRY VIVAREZ : Cartes d'entrée au Muséum d'Histoire naturelle.
ARMAND DELPY : Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique (suite).

Arts divers.

Variétés.

Bibliographie.

Les communications concernant la Société doivent être adressées :

pour la partie administrative : à M. H. VIVAREZ, Président, 12, rue de Berne, Paris VIII^e.
pour le Bulletin : à M. P. FLOBERT, Secrétaire général, 18, rue de Berne, Paris VIII^e.
pour les cotisations : à M. Alexis TUMBEUF, Trésorier, 4, rue Robert-Lecoq, Paris XVI^e.

*Les opinions émises dans le Bulletin n'engagent que leurs auteurs.
La Société n'en assume pas la responsabilité.*

— TOUTS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS —

Cotisation annuelle et abonnement au Bulletin **12 francs.**

Moyennant un supplément de **8 francs** par an, soit une cotisation annuelle de 20 francs, les adhérents ont droit à un exemplaire supplémentaire du Bulletin sur papier vergé.

La réunion de ces exemplaires, qui seront livrés à la fin de l'année, permettra de faire relier le Bulletin en un beau volume de luxe, et d'utiliser les exemplaires ordinaires pour le travail courant.

Le service des exemplaires de luxe sera continué d'office, chaque année, à ceux des adhérents à qui il aura été fait, à moins d'avis contraire avant le 1^{er} décembre.

Les exemplaires sur papier de luxe n'étant tirés qu'au fur et à mesure des demandes, nous ne pouvons donner, pour la première année, que les Bulletins de 1905 qui paraîtront après la souscription.

Les membres de la Société qui désirent profiter de cette combinaison sont donc instamment invités à en prévenir le plus tôt possible le Secrétaire général.

Pour l'acquisition des numéros antérieurs des années 1900, 1901, 1902, 1903 et 1904, s'adresser au Secrétaire général.

RÉUNIONS

MENSUELLES



Assistaient à la réunion : MM. Bargallo, Brunswicg, Chamboissier, D'Allemagne, Daynard, Delauney, Devaux, Devoitine, Eudes, Fesch, Flobert, Fournier, Hartmann, Haas, Lacroix, Langlassé, Le Senne, Maury, Moutaillier, de Nerville, Parès, Perrot, Rey, Schwab, Tausin, Tumbeuf, Verwaest et Vivarez.

Le menu était illustré d'un numéro de conscrit reproduit ci-dessus, dont M. Flobert distribue aux assistants un exemplaire avant la lettre, en commençant sa causerie sur

Les Numéros de conscrits.

MES CHERS CONFRÈRES,

J'ai d'abord à vous exprimer deux regrets : celui de ne pas voir ce soir auprès de nous M. Beurdeley qui professe, pour le sujet que je vais ébaucher, le même plaisir que moi ; ensuite, et ce n'est pas moins grave, de ne pouvoir vous

présenter qu'une collection bien incomplète. Cela tient à une cause assez déterminante. Ma première idée de réunir des numéros de conscrits ne date que de trois ans à peine, et elle n'a pas eu tout le succès que j'en espérais. J'avais pensé que rien n'était plus facile que de trouver tout ce qui a pu être fait sur un sujet aussi banal ; mais cette banalité même rendit ma tâche des plus ardues. Cela prouve comme les collections de portefeuille sont souvent difficiles à faire : l'origine de celle-ci ne remonte pas à plus de 75 ans ; le sujet est bien spécial, bien déterminé, il n'a subi que peu de variations, et les documents de la première époque demeurent introuvables bien que chacun d'eux ait été tiré à une grande quantité d'exemplaires. Mais ce sont des objets éphémères, et la plupart des jeunes gens n'en font aucun cas : à la suite des libations, le numéro est souvent — comme son propriétaire — bien malade, et il est détruit ; si au contraire le conscrit est sage, il rapporte chez lui son numéro qui est religieusement conservé sous verre dans un cadre, et la famille ne veut plus se séparer de ce souvenir.

Tout cela explique quelque peu les difficultés que j'ai rencontrées pour trouver des numéros de conscrits : malgré toutes mes recherches, malgré les nombreux documents et renseignements qui me sont parvenus à la suite de l'enquête que j'ai faite auprès de vous l'an dernier, — j'en remercie à nouveau mes confrères qui ont marqué, une fois de plus, l'excellent esprit de cordialité et de solidarité qui nous anime toujours — je me trouve très pauvre en ce qui concerne les débuts même du sujet qui nous occupe. J'ai pu réunir, il est vrai, une grande quantité de pièces ; mais, je le répète, ma collection est loin d'être complète, et je m'en excuse auprès de vous, souhaitant seulement que vous trouviez quelque plaisir à la regarder.

Le numéro de conscrit, emblème dont le futur soldat pare son chapeau ou sa boutonnière le jour du tirage au sort et aussi le jour où il passe au conseil de révision, est en papier ou en carton. Il affecte des formes diverses et se compose généralement d'une vignette coloriée où une place est réservée au numéro tiré que le marchand marque, à la plaque, séance tenante.

Comme pour tant d'objets d'usage populaire, l'origine en est inconnue. Je la déduis cependant d'un sentiment tout naturel : le numéro de tirage au sort ayant jadis une grande importance, puisqu'il vous destinait à passer de longues années sur la flotte ou dans l'armée, ou bien, s'il était bon, vous exemptait de tout service, le conscrit avait évidemment intérêt, surtout s'il tirait un bon numéro, à exprimer sa joie en le montrant à tout le monde. Comme le petit billet qu'il tire de l'urne lui était rarement laissé, il eut l'idée de le peinturlurer sur du papier qu'il épingla à son chapeau. Des industriels s'emparèrent de l'idée, et le numéro illustré naquit bien vite.

Je possède seulement trois véritables numéros, mieux vaudrait dire « billets », tirés de l'urne : le premier, de Rennes, portant : « Classe de 1836 — n° 71 », encadrement typographique (don de M. Porcherot) ; le second, qui m'a été envoyé par M. Taurin porte imprimé : Classe de 1849 — Ville de Rouen — 6^e canton —, et le numéro y est marqué au tampon dans un triangle ; l'autre, tout récent, où le numéro est simplement imprimé, la pièce étant rendue officielle par le cachet du sous-préfet de Bayonne ; je la dois à M. Tumbeuf. Je fais remarquer en passant qu'à Paris, on se sert de boules semblables à celles du jeu de loto.

Mon hypothèse, que les conscrits durent faire des numéros grossièrement imités de ceux extraits de l'urne, se trouve confirmée par les suivants, provenant de Lyon, classes 1895 à 1903, et généralement adoptés dans cette ville, qui se

composent d'un billet de papier blanc portant simplement imprimés la provenance, l'année de classe et le numéro ; et par ceux-ci, de Cognac, sur carton de forme allongée, avec les mêmes désignations et une petite vignette typographique d'allure militaire.

Le véritable numéro illustré est né à Paris, vers 1835, — je donne cette date d'après le plus ancien document rencontré, — et il prend immédiatement l'allure et la forme qu'il ne cessera pas de conserver jusqu'à la fin : c'est une feuille de papier carré, mais prenant la position d'un losange, illustrée dans la partie supérieure, l'autre moitié étant réservée au numéro, et ornée d'un encadrement. Plus tard, les Pellerin augmenteront la valeur de l'illustration et les dimensions de la feuille, mais la forme reste immuable.

La fabrication est exclusivement parisienne jusqu'en 1875 et elle est toute entière dans ce passage du Caire qui fut longtemps le centre de la petite impression. A cette époque, la maison Pellerin, d'Épinal, s'en empare et lui donne un développement considérable. Elle crée modèles sur modèles, car chaque année en voit paraître de nouveaux, et fait pénétrer le numéro illustré jusqu'au plus petit chef-lieu de canton de France. Quelques imagiers s'y mettent aussi, mais rien ne peut égaler la fabrication d'Épinal, qui, comme pour tout ce qui concerne l'imagerie populaire, occupe toujours le premier rang. L'image populaire subit, depuis vingt ans, une crise due à la concurrence du journal illustré : MM. Pellerin y ont remédié en produisant des images très artistiques, conçues avec un goût et une exécution universellement appréciés, car aucune fabrique n'a pu les égaler. Je me permets de leur adresser le témoignage de ma reconnaissance personnelle pour l'amabilité sans égale qu'ils m'ont toujours montrée : pour les numéros de conscrits notamment, ils m'ont gracieusement envoyé près de trente spécimens de leur fabrication.

Je vais donc vous montrer d'abord une assez longue série des numéros de la forme la plus courante, en losange. C'est l'histoire d'une branche de l'imagerie populaire, et j'espère que vous trouverez qu'elle ne manque pas d'intérêt.

Voici d'abord le tirage en noir du plus ancien numéro que j'aie rencontré jusqu'ici, que je date avec certitude de 1837 : vous en avez la reproduction sur notre menu. J'ai dû seulement supprimer une double branche de lauriers au bas de la vignette.

Je me trouve obligé aussitôt d'interrompre la circulation de documents pour vous décrire ceux que je connais sans avoir pu en posséder des exemplaires. M. Maindron a reproduit deux curieux modèles de 1840, l'un rappelant la campagne d'Algérie, l'autre à sujet de conscrits. J'ai perdu la trace d'un autre uniquement composé de trois bandes colorées en bleu, blanc et rouge, avec un coq imprimé dans le haut. Le Cabinet des Estampes en possède quelques-uns de la période 1840-1865 que j'y ai trouvé grâce à l'amabilité de M. Raffet. Ils sont curieux pour la plupart. On y voit, par exemple, Napoléon III à cheval sous un arc de triomphe, recevant un bouquet d'une femme du peuple qui le lui offre au nom de vieux grognards ; un groupe de conscrits chantant sur la route, drapeau en tête, sous l'égide du grand empereur qui apparaît dans les nuages ; plusieurs modèles rappelant les expéditions d'Algérie sous Napoléon III ; d'autres, la vie des camps, les adieux du conscrit à sa payse, l'arrivée à la caserne, etc.

Je regrette de ne pouvoir vous montrer tout cela, et j'en arrive à ce que je possède : Napoléon III et le prince impérial à cheval, propre numéro de notre ami Devaux ; des scènes de camp ; puis les suites de la guerre, dessins consacrés

à la gloire des charges de cavalerie, à Reischoffen, à la défense de Strasbourg et à Garibaldi. Vous remarquerez comme, jusque là, les numéros sont en général mal dessinés, grossièrement gravés et mal coloriés surtout.

Au lendemain de la guerre, le calme renaît, mais la réorganisation militaire ne pourra de longtemps permettre de nouveaux faits mémorables. Les Pellerin d'Épinal, qui entreprennent alors de relever cet article, le sentent, et ils composent plusieurs séries bien pacifiques quoique militaires : j'en possède quatre séries de six à huit modèles chaque. Mais les événements apportent bientôt un nouvel élément à leur imagination, et alors commence la suite la plus curieuse de tous les faits mémorables qui se sont passés pendant ces vingt-cinq dernières années. Voici la campagne de Tunisie (1881), celle du Tonkin (1886) le général Boulanger fièrement campé sur Tunis (1888), quelques modèles sans caractère fabriqués en Hollande et qui obtinrent quelque succès auprès des conscrits ; la construction de la tour Eiffel (1889), la commémoration de la prise de la Bastille ; la création de l'armée coloniale aux uniformes variés (1890) ; le souvenir du petit tambour Bara ; la campagne du Dahomey, très curieuse composition (1893). L'alliance franco-russe, qui va prendre une large place dans cette imagerie, débute en 1892 aussitôt après la visite de notre escadre à Cronstadt et nous allons en suivre toutes les phases sous des symboles bien typiques. En 1894, c'est Toulon avec les portraits des amiraux Gervais et Avellan ; en 1895, le tzar et le président Faure dans des médaillons ; en 1896, l'Alsacienne qui demande aux deux nations de ne pas l'oublier ; la France et la Russie symbolisées par deux gracieuses femmes se donnant le baiser de paix ; en 1897, le voyage en France avec l'arrivée du tzar et de la tzarine à la gare du Ranelagh, les Champs-Élysées, la revue de Châlons et le port de Cherbourg ; en 1898, la signature du traité d'alliance ; en 1902, l'arrivée de la flotte russe à Dunkerque, et la revue de Bétheny avec les portraits des principaux auteurs de l'alliance ; en 1903, le voyage du président Loubet en Russie. Entre temps le commandant Marchand revenant de son expédition du Haut-Nil, la création du canon à tir rapide ; la guerre anglo-boër, la campagne de Chine en 1901, enfin, en cette année 1905, deux modèles consacrés à la guerre russo-japonaise avec l'assaut (?) de Port-Arthur. On voit que la revue est complète.

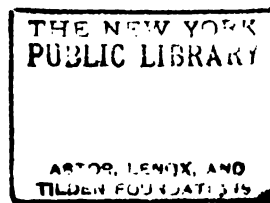
Je vous montre maintenant un genre un peu spécial, exclusif à Paris, peu commun, et sans aucun caractère artistique, mais des plus curieux pour l'histoire, c'est le numéro socialiste uniquement composé d'une feuille de papier rouge en losange sur laquelle on appose le numéro.

Je passe maintenant aux cocardes rondes ; elles sont de modèles peu variés, étaient déjà en usage sous le second Empire, et sont exclusivement usitées dans certaines régions où on les garnit généralement d'un encadrement de rubans plissés.

Le numéro de forme carrée, généralement sur carton, ne doit pas être antérieur à la première fabrication, par les Pellerin, vers 1875 ; les dessins en sont bien divers, il y a eu de nombreuses séries dont je vous montre quelques spécimens. En voici pourtant trois fort originaux dans leur simplicité rustique, confectionnés par un horloger du Puy-de-Dôme à l'aide de crayons de couleur et de soldats découpés d'une image à un sou ; quelques autres, de Douai, qui doivent être de fabrication relativement ancienne, avec les bandes tricolores et les soldats aux armes extraordinaires ; voici enfin, comme curiosité, un numéro belge assez semblable aux nôtres.

Je termine en vous montrant quelques cartes postales souvenirs de tirage





au sort où l'on peut inscrire le numéro, quelques gravures de scènes de tirage, dont une très curieuse du premier Empire,¹ quelques images d'Épinal, un gigantesque numéro comme s'en font les ouvriers imprimeurs, enfin une reproduction de la statue de saint Maurice, patron des conscrits, dans l'église de Mayeux (Côtes-du-Nord).

Enfin je me permets de faire appel encore à l'amabilité de nos confrères. J'aurais le plus grand désir de terminer cette collection à laquelle j'ai voué une petite passion, et je leur demande de bien vouloir m'y aider en me proposant les vieux numéros qu'ils pourraient rencontrer encore : je leur en serai bien reconnaissant.

PAUL FLOBERT.

M. Langlassé montre ensuite quelques gravures sur les conscrits et des pièces sur le remplacement militaire.

Dix-neuvième Réunion — 14 mars 1905.

Trente-quatre membres assistaient à la réunion : MM. Georges Baillière, Bargallo, Beurdeley, Brunschwig, Causon, Chamboissier, Couriot, Creste, D'Allemagne, Daynard, Debaq, Devaux, Devoitine, Dujardin, Feron, Fesch, Flobert, Haas, Hartmann, Lacroix, Langlassé, Lay, Le Senne, Parès, Perrot, Raulet, Rey, Saurel, Tausin, Tumbeuf, Verwaest, Vivarez, Lazare Weiller et Wiggishoff.

Le menu était illustré d'une vignette de brevet militaire gravé par Papillon, de la collection H. Vivarez, et reproduit plus loin en hors texte.

Après le dîner qui avait réuni trente convives, chiffre qui n'avait jamais été atteint, le Président ouvre, à neuf heures, la séance de l'**Assemblée générale** et prononce l'allocution suivante :

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Nous tenons aujourd'hui notre cinquième assemblée annuelle.

Dans un moment, notre dévoué Secrétaire général, M. Flobert, va célébrer les progrès de notre chère Société. Puis, M. Tumbeuf, trésorier attentif et scrupuleux, triomphera en nous présentant un budget qui se solde par un excédent de recettes modeste, mais réel.

Permettez-moi d'opposer à leurs comptes rendus à la Jean qui rit, quelques réflexions à la Jean qui pleure et de vous entretenir sur un rythme plaintif.

Nous sommes pauvres, mes chers collègues, et cette pauvreté est une souffrance

1. En raison du grand intérêt que présente cette gravure pour l'histoire du tirage au sort, nous en avons fait un tirage hors texte. Elle est de Jazet, d'après un tableau de Le Comte, et fait partie d'une suite semi-populaire éditée par Basset.

véritable quand on a la tête bourrée de projets dont la réalisation est impossible sans un peu d'argent.

Les adhésions continuent à nous arriver régulièrement, mais lentement ; l'appoint de ressources qu'elles nous procurent est absorbé, en un clin d'œil, par les petites améliorations de détail que nous apportons à notre Bulletin. Ce n'est qu'un petit ruisseau alors que nous rêvons d'un fleuve, et ce n'est pas en lui que nous pouvons entrevoir le flot béni qui permettra à notre barque de naviguer librement sans risquer de se heurter aux écueils du fond.

Où es-tu, Mécène inconnu, qui nous apportera, avec l'aisance, la sécurité de l'avenir ?

A défaut de ce bienfaiteur, il ne nous reste qu'un parti à prendre : la mendicité, et c'est à ce procédé humiliant que nous en sommes réduits.

Nous pouvions évidemment songer à augmenter la cotisation. Mais nous sommes, les uns et les autres, encombrés, envahis, submergés par d'innombrables obligations du même genre. Beaucoup d'entre nous songent plutôt à simplifier qu'à augmenter ce compartiment de leur budget.

Une telle mesure eût été évidemment mal accueillie, en tant que mesure générale.

Nous avons songé alors à créer une cotisation supplémentaire libre, volontaire, qui sera récompensée par l'attribution d'une édition du Bulletin, imprimée sur papier vergé.

En somme, nous offrons aux membres de la Société qui désireront un exemplaire supplémentaire du Bulletin sur papier de luxe, de l'avoir moyennant un supplément de cotisation de huit francs par an, soit en versant une cotisation totale de vingt francs.

De luxe, je dis bien ; vous pouvez en juger par le spécimen que je fais passer sous vos yeux comme un élément de tentation, décisif.

A ceux qui préféreront nous apporter dix adhésions nouvelles, le même avantage sera accordé et, aux uns et aux autres, nous donnerons encore un exemplaire, à grandes marges, de notre menu mensuel.

Qu'il me soit permis de faire remarquer combien le prix de notre cotisation est modique, relativement à la valeur intrinsèque de notre publication. Je ne crois, en avançant cette affirmation, manquer ni à la vérité, ni à la modestie.

Nous étudions également le projet d'un beau diplôme qui sera délivré à chaque membre de la Société. Le titre d'adhérent à notre association mérite d'être affirmé par un document spécial, qui sera un parchemin, moyennant un léger supplément.

Nous songeons aussi à mettre à votre disposition un papier à lettre spécial pour nos échanges de correspondance, et je fais appel à l'ingéniosité, à la subtilité de vos imaginations, pour découvrir d'autres sources de petits profits pour notre pauvre caisse.

Petits profits, en vérité, et petits moyens et, comme je l'ai dit, mendicité. Mais comment s'y soustraire ?

D'autres sources de recettes seraient plus immédiates, mais, jusqu'à présent, elles ont été stériles.

C'est d'abord la subvention que l'État accorde quelquefois aux Sociétés qui, comme la nôtre, sont plus riches d'idées que de monnaie.

C'est ensuite la publicité de notre Bulletin qui, jusqu'ici, n'a presque rien produit parce que son faible tirage ne la favorise guère.

Pour la réussite de ces deux moyens, je demande le concours bienveillant de

ceux d'entre nous qui, par leurs relations en haut lieu et leur expérience, ou par ces deux qualités réunies, sont en état de nous seconder.

Un coup d'épaule au Ministère, un bon conseil et un appui auprès des sociétés de publicité, nous seraient d'un grand secours.

Je rappelle, en outre, que nous tenons à la disposition de nos adhérents présents et futurs, des exemplaires du 1^{er} et du 2^{me} volume de notre publication.

Le premier, qui comprend les années 1900, 1901, 1902, n'est malheureusement pas complet. Le n° 1 est épuisé et d'autres commencent à se faire rares. Il faut donc se hâter. Le prix de ce volume, tel qu'il est, est, pour les membres nouveaux, de 25 francs.

Le second, qui comprend les années 1903 et 1904, est plus copieux que le premier en texte et en gravures, et il est complet. Son prix est aussi de 25 francs.

Les deux, pris ensemble, seraient délivrés pour 40 francs.

Nous voudrions encore vous proposer d'autres moyens, non de nous enrichir, mais de rendre notre existence plus aisée et moins incertaine.

L'un deux consisterait à créer, à côté du titre de Sociétaire simple, celui de Sociétaire donateur, bienfaiteur, perpétuel, que sais-je encore ?

Nous avons préféré, avant de vous apporter des solutions toutes faites sur ces projets, les soumettre, un peu à l'avance, à vos méditations.

Aidez-nous, je vous en prie.

Je vous sais tous animés d'un zèle méritoire et d'une réelle sollicitude pour notre œuvre commune.

Mais, comme le disait Polyeucte : « La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? »

Il nous faut donc des actes, une collaboration effective de tous, sans laquelle nous sommes condamnés à rester stationnaires sans pouvoir nous élever au degré que nous voulons atteindre.

C'est donc un très chaleureux appel que je vous adresse, avec la confiance qu'il sera entendu. (*Applaudissements*).

Il donne ensuite la parole au Secrétaire général et au Trésorier qui donnent lecture de leurs rapports.

Rapport du Secrétaire Général

MES CHERS CONFRÈRES,

Notre Président vient de vous avouer notre misère. Permettez-moi de vous en expliquer le bien fondé. Nous avons une ambition insatiable. A quoi cela tient-il ? A ce que nous nous occupons de sujets peu connus, dont le champ est vaste comme l'histoire, et que cela nécessite, pour être mené à bien, des frais considérables et surtout des reproductions de documents qui en justifient l'intérêt.

Qu'en résulte-t-il ? C'est, qu'acculés à nos maigres ressources, nous reculons parfois à publier des études trop onéreuses, ou bien nous sommes contraints de ne donner que des illustrations insuffisantes. Je déplore tout le premier ces imperfections et malgré mon désir de toujours faire mieux, je suis arrêté par le gardien de notre trésor qui me ferait les gros yeux, et je mets un frein à mes velléités de luxe.

Il est, en effet, bien difficile de concilier ses désirs avec sa bourse quand on a des goûts dispendieux. Au reçu de chaque manuscrit, je me demande avec inquiétude si nous pourrions arriver à le présenter convenablement ; à chaque nouveau Bulletin, je me trouve obligé de supprimer quelques pages composées et à les reporter au prochain numéro. Cela fait que vous recevez des fascicules plus ou moins copieux, toujours inégaux, sans qu'il soit possible d'y apporter une règle.

Le Bulletin est donc loin de la perfection, mais devant les difficultés pécuniaires, nous avons préféré vous donner la quantité avant de songer à la qualité. C'est ainsi que, malgré notre désir, nous n'avons pu nous décider à en améliorer le papier, car une légère augmentation de poids aurait une lourde répercussion sur nos finances.

Pardonnez-moi ces lamentations et songez combien il difficile de « boucler un budget » aussi minime.

Malgré cela, en contemplant nos deux volumes alignés dans vos bibliothèques, vous avez dû constater que le deuxième, qui n'embrace que deux années, était sensiblement plus copieux avec ses 700 + XXIV pages que le premier qui, en trois ans, avait fourni 600 + XVI pages. Il faut ajouter que cette épaisseur est due aussi à l'abondance des planches hors texte qui sont au nombre de 21, dont nous devons reporter tout l'honneur à de généreux collègues qui ont pris à leur charge le tirage des planches, et nous vous demandons d'adresser de chaleureux remerciements à M. Georges Baillièrre qui, à lui seul, en a fourni onze, la plupart en couleurs, à MM. Besancon, A. Rouillé et Langlassé. (*Applaudissements*).

L'accroissement des membres de la Société a suivi une ascension régulière : nous étions 130 au 31 décembre 1903, nous nous trouvons un an plus tard 163, et ce mouvement continue heureusement (175).

Par contre, nous avons eu à déplorer quatre décès qui nous ont laissé de bien vifs regrets : MM. Louis, Léon Brunschwig, de Courcel et Dureau ; enfin, une seule démission, celle de M. Palustre.

Nous constatons toujours avec plaisir combien les rapports entre tous nos collègues sont remplis de cordialité. Cela est surtout visible dans ces dîners mensuels où l'on vient de plus en plus nombreux, où il est rare de ne pas voir quelque confrère de province, profitant d'un voyage à Paris, venir partager notre écot et bavarder un peu de tout ce que nous aimons. Ces réunions sont pleines de charme ; non pas que l'on ait beaucoup de temps pour y causer ; mais on n'en sort jamais les mains ni le cerveau vides, et on en emporte toujours le souvenir de la plus excellente camaraderie.

Les sujets traités dans ces réunions sont des plus variés et nous continuerons à les prendre ainsi, au hasard, car nos collections se trouvent à peu près toutes indépendantes. Nous désirerions seulement voir souvent des collègues se proposer pour présenter, à l'aide des documents que tous ne manqueraient pas de lui confier, un ensemble aussi complet que possible sur le même sujet, accompagné d'une note qui serait l'ébauche de l'histoire de ce sujet, comme l'ont fait MM. Tausin, pour l'ex-libris, Fournier, pour les ex-dono scolaires, Vivarez, pour les marques postales, Devaux, pour le siège de Paris, et Baillièrre, pour les autographes.

Nous avons chaque fois essayé de vous laisser, comme souvenir, un menu orné d'une vignette se rapportant à nos collections. Ils ne sont pas toujours réussis : ne vous en prenez qu'à nos finances que nous ne voudrions pas trop obérer de ce chef, et cela coûte cher.

Nous avons à vous rappeler, comme résumé de l'année écoulée, nos deux visites chez l'aimable M. Maury et à l'Imprimerie nationale, et notre participation au concours des cartes-adresse du Touring-Club, qui honora particulièrement notre Société en demandant à notre Président de faire partie du jury. Le Touring-Club, pour nous remercier de notre aide bien modeste, nous a décerné une médaille de vermeil.

Et pour en terminer avec l'an dernier, nous venons vous demander d'exprimer une gratitude toute particulière à M. Bertarelli, qui s'ingénie à nous aider par les moyens les plus délicats. C'est lui qui nous offre cette jolie carte pour l'année 1904 ; au mois d'avril, c'est une carte postale qu'il nous envoie pour commémorer le voyage du président Loubet à Rome. De passage à Paris, il trouve moyen de nous demander de faire la carte 1905 et un diplôme dont nous étudions en ce moment le projet.

Son intérêt est inlassable et devant toutes ces marques de sympathie pour notre œuvre, nous ne savons que faire pour l'en remercier. Chacun de vous lui exprime certainement sa reconnaissance comme il le peut. Bornons-nous, en lui adressant l'assurance de notre vive affection, à lui marquer combien ses productions sont empreintes de bon goût, d'art et de luxe dans les tirages. (*Vifs applaudissements*).

Nous continuerons cette année notre publication que nous ferons aussi copieuse que possible, et nous espérons, en escomptant l'accroissement probable du nombre de nos membres, pouvoir vous donner un volume de 400 pages chaque année.

Nous allons commencer à publier une œuvre que beaucoup d'entre vous apprécieront, et qui sera un véritable monument d'une des branches de nos collections. C'est le catalogue des papiers timbrés français de l'ancien régime, œuvre de bénédictin, résultat de vingt ans d'études et de recherches dont l'auteur est naturellement notre grand maître ès-papier timbré, M. Alexandre Devaux.

Nous appelons aussi votre attention sur un autre ouvrage qui vient de naître et auquel il faut que chacun de vous apporte sa collaboration : c'est le catalogue de la bibliographie des collections de portefeuille, qu'a entrepris notre excellent ami l'abbé Fesch. L'utilité absolue ne vous en échappera pas puisqu'elle permettra de connaître immédiatement toutes les sources d'études si infimes soient-elles, sur un genre quelconque de documents.

Nous cherchons enfin à nous manifester par tous les moyens possibles : c'est ainsi que nous avons accueilli avec grand plaisir l'offre de M. Léo Claretie, de constituer une petite exposition rétrospective du papier relatif à l'Enfance, à laquelle nous vous prions de nous confier tout ce que vous auriez d'intéressant.

Pour remercier ceux qui se font un devoir d'assister à nos diners, aussi bien par plaisir personnel que pour en assurer le développement, nous offrirons le menu tiré à toutes marges.

Souhaitons enfin, et pour terminer ce trop long dithyrambe, de voir nos réunions plus suivies encore, conseillons à nos collègues de développer ces petits dons personnels qui font tant de plaisir à recevoir, de voir encore plus de collaborateurs à notre Bulletin, et enfin de voir beaucoup d'émules à M. Bertarelli.

PAUL FLOBERT.

Rapport du Trésorier

CHERS COLLÈGUES,

La situation financière de notre société continue à être satisfaisante. Notre caisse n'est pas abondamment pourvue en espèces en fin de l'exercice, mais nous terminons l'année avec toutes nos dépenses payées. La modicité de nos ressources ne nous permet pas, quant à présent, d'espérer davantage.

Au 31 décembre 1904, la société comptait 167 membres.

RECETTES

Solde en caisse au 1^{er} janvier 1904 4 15

Compte cotisations :

167	{	163 cotisations à 12 fr.	1.956 »	}	2.068 50
		1 cotisation à 12 fr. 50	12 50		
		1 cotisation à 100 fr.	100 »		
		3 cotisations non soldées	(mémoire)		

Compte divers :

Vente de Bulletins	78 10	}	180 30
Remboursement d'affranchissement.	7 »		
Annonces.	32 40		
Recettes diverses	38 50		
Avoir sur factures imprimeur	24 30		

Total des recettes. 2.252 95

DÉPENSES

Bulletin :

Composition et tirage	1.470 »	}	1.775 10
Illustrations :			
Clichés	192 60		
Tirage en taille douce	112 50		

Menus :

Clichés.	38 90	}	117 90
Papier et tirage.	79 »		

Comptes divers :

Médaille pour concours T. C. F.	14 25	}	338 10
Composition de circulaires, lettres d'invitation, têtes de lettres, etc.	65 05		
Timbres d'acquit et recouvrement de cotisations	29 40		
Envoi des invitations et des menus	55 75		
Cartons pour clichés	9 »		
Correspondance et divers	164 65		

En caisse au 31 décembre 1904 21 85

Total égal. 2.252 95

Nous sommes heureux d'exprimer ici notre reconnaissance à M. Halphen, notre généreux collègue, qui nous a envoyé 100 fr. pour sa cotisation. Grâce à lui, nous avons pu donner un peu plus d'importance à notre revue.

Nous remercions également M. Maury, lequel a pris à sa charge tous les

frais de l'invitation que nous avons envoyée en février pour la visite de ses collections ; je dois même ajouter que les frais de poste nous furent remboursés.

Je tiens à signaler que si les comptes de clichage des menus ne sont pas plus élevés, c'est que plusieurs de ces clichés nous furent offerts par ceux qui communiquaient les dessins à reproduire. Enfin nous devons remercier notre collègue M. Bertarelli pour la carte de l'année.

Que tous nos confrères qui nous ont aidé dans notre tâche, et en particulier ceux qui nous ont fait une fructueuse propagande, reçoivent ici nos plus vifs remerciements.

Pour 1905, nous vous proposons le budget suivant :

RECETTES

Solde en caisse au 1 ^{er} janvier 1905	21 85
200 cotisations à 12 fr.	2.400 »
Vente de collections, dons, recettes diverses, etc.	178 15
Total.	<u>2.600 »</u>

DÉPENSES

Bulletin :	
Composition et tirage, y compris numéros de luxe . . .	1.650 »
Illustrations.	350 »
Menus :	
Clichés et tirage	250 »
Dépenses diverses.	350 »
Total.	<u>2.600 »</u>

AL. TUMBEUF.

Les rapports du Secrétaire général et du Trésorier sont approuvés à l'unanimité.

On adopte ensuite la résolution d'offrir le Bulletin tiré sur hollande aux membres qui verseront une cotisation annuelle de vingt francs ¹.

MM. Lazare Weiller, Saurel, Debacq, Devoitine se font inscrire immédiatement, et le Président annonce en outre que MM. Halphen, Langlassé, Bertarelli le recevront également comme ayant versé des cotisations encore supérieures au chiffre fixé.

Il remercie ces généreux collègues qui nous donnent une aide aussi précieuse et forme le souhait que cet exemple soit suivi par de nombreux collègues.

On adopte également la résolution d'offrir, pendant cinq années consécutives, le Bulletin sur hollande à tout collègue qui nous aura amené *dix* nouveaux membres.

1. Par suite de la date à laquelle cette résolution est prise, nous ne pourrions fournir cette année le Bulletin sur hollande qu'à partir du n° 29 inclus pour les neuf premiers inscrits, et à partir du n° 30 pour tous les suivants inscrits.

MM. Lazare Weiller et Beurdeley se proposent de faire des démarches au Ministère de l'Instruction publique pour demander qu'une subvention nous soit accordée.

MM. Devaux nous offre sa carte de changement d'adresse, très originale, imprimée avec goût sur parchemin, et M. Tumbleuf, un symbolique ex-libris qu'il s'est fait composer.

La séance est levée à neuf heures et demie.

* * *

Le programme de la réunion comportait l'étude des **Brevets militaires** dont M. Vivarez a esquissé le sujet avec les pièces de sa collection.

Congés militaires.

MES CHERS COLLÈGUES,

Il semble que, sous prétexte d'indépendance et de simplicité, l'absence d'urbanité, d'élégance et de raffinement dans la politesse, soit devenue l'une des règles que s'impose présentement la Société administrative française.

Cet idéal, à rebours, s'est manifesté récemment par la suppression, décrétée d'office, des formules de déférence et de subordination hiérarchique dans certaines correspondances officielles.

La Révolution avait inauguré le grand et légendaire : Salut et fraternité. Rien ne le remplace aujourd'hui. C'est plus rapide et, paraît-il, économique pour le budget, le temps employé à l'inscription de vaines formules étant mieux utilisé au service de l'Etat.

Je n'y contredirai point et ne m'attarderai pas à ces réflexions qui ne sont, du reste, qu'une entrée en matière destinée à me conduire vers mon sujet.

Je constate donc, sans y insister, que les rédactions administratives se simplifient dans le style, comme elles se sont simplifiées déjà dans l'encadrement du style, c'est-à-dire dans l'aspect, la décoration, l'ornementation du papier qui reçoit l'écriture.

Sous l'ancien régime, le souci de la forme était général dans la noblesse. Il n'était de papier émanant du plus modeste hobereau, qui ne fût illustré de ses armes, pas de livre de sa bibliothèque (tout seigneur avait sa bibliothèque alors), dont la couverture ne les portât frappées en or, dont le plat ne fût revêtu d'un ex-libris armorié.

L'ingéniosité des maîtres graveurs du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, la grâce de leurs burins, étaient les complices de cette mode. Nous lui devons maintes petites merveilles, maintes images élégantes qui font l'ornement de nos collections et notre joie.

Nous n'avons donc pas le courage de critiquer trop sévèrement ce que certains esprits chagrins peuvent considérer comme un travers.

Malgré la grande crise terroriste de 1793, ce n'est qu'en surface qu'un monde nouveau se substitua à l'ancien.

Les mœurs, les usages, les traditions, ont des racines si profondes dans le cœur humain, que rien n'en peut devenir maître, sinon une durée extrêmement



NEC PLURIBVS IN VEC

Congé pour un soldat
du regiment de vaubian

Nous Lieutenant dans la Compagnie
Deshayons — au Regiment de
Vaubian — Carabiniers
aussi donné congé. ~~au nom~~ au nommé
la Compagnie — servant
dans la dite Compagnie qualité de soldat
et ce pour se retirer au bon plaisir.
Nous en effect prions et requerrons tous
ceux qu'il appartiendra de le laisser —
sagement et librement passer, sans luy —
donner aucun trouble ny empeschement.
Fait a Bournay le 27 — jour —
de Decembre 1774

De ville brise Lieutenant
De la Compagnie de Degerant

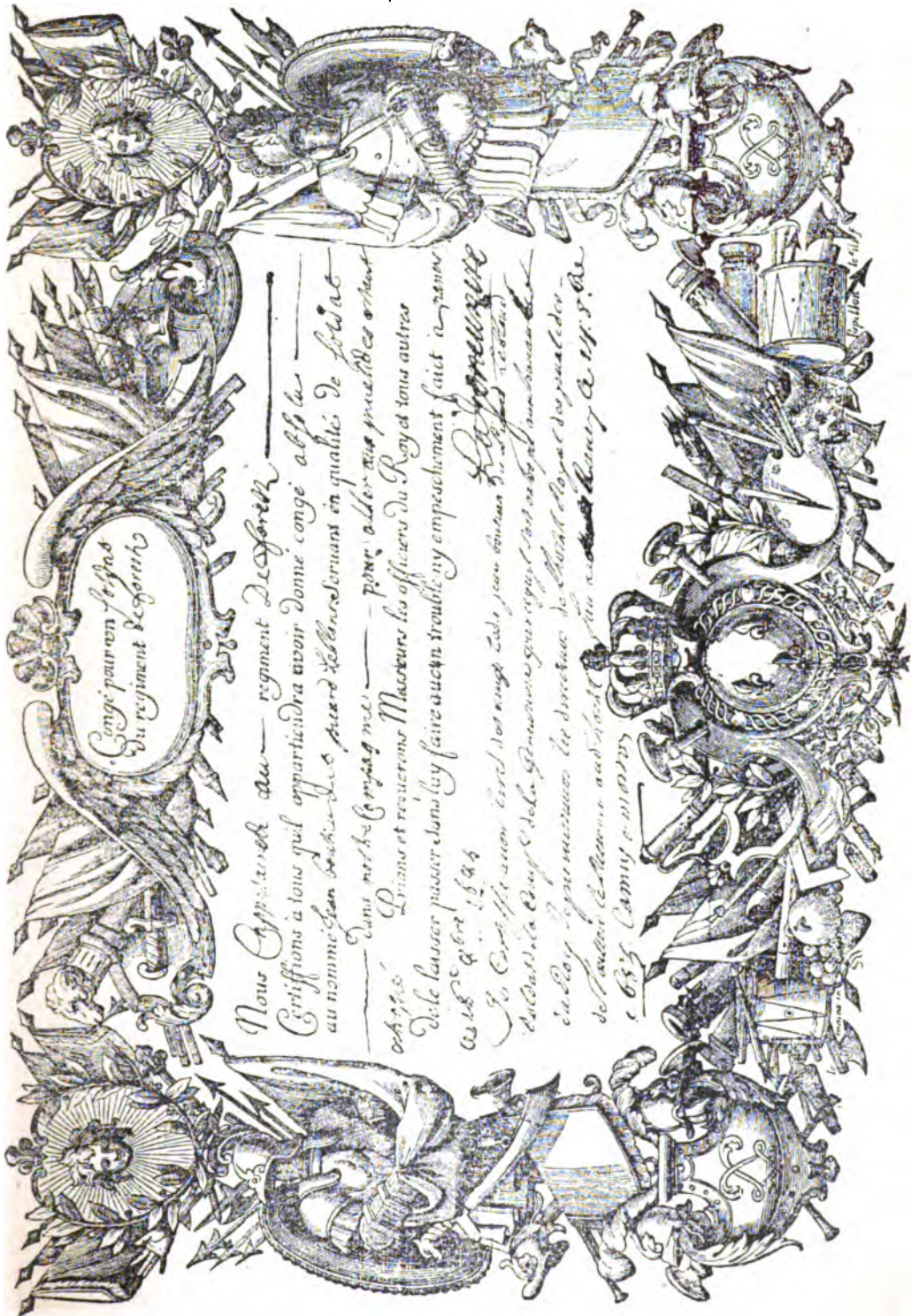
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

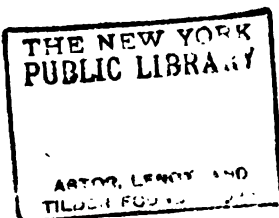
ASTOR, LENOX, AND
TILDEN FOUNDATION

Congé pour un sabbat
du regiment de genivre

Nous Approuvons au — regiment de genivre —
Certifions à tous qu'il appartient d'avoir donne congé absola
au nommé Jean de la Roche — pour aller aux puerbes d'hiver
— sans ne le congéner — pour aller aux puerbes d'hiver
— L'ons et requerrons Maitre les officiers du Roy et tous autres
de le laisser passer sans luy faire aucun trouble ny empeschement fait à parer
ce 18^e de 1664

Je, Charles de la Roche, Capitaine de la Compagnie de genivre, pour ce qui est de mon commandement
en luy, approuver les dits congés de Charles de la Roche, Capitaine de la Compagnie de genivre, pour ce qui est de mon commandement
de l'année de la Roche, Capitaine de la Compagnie de genivre, pour ce qui est de mon commandement
le 18^e de 1664





prolongée qui use tout et peut seule triompher, par son action patiente, de ce que les violences, les cataclysmes, les bouleversements sociaux les plus excessifs, peuvent à peine ébranler.

La vague niveleuse de la Révolution avait à peine passé qu'on pouvait s'apercevoir que les hommes étaient restés les mêmes, les nouveaux ayant remplacé les anciens, avec les mêmes passions, grandes ou petites, et que l'aristocratie impériale, en succédant à l'autre, n'avait pas cherché d'autre modèle.

C'est peut-être remonter bien haut dans la philosophie de l'histoire, penserez-vous, mes chers collègues, pour en arriver au petit, tout petit sujet de cette causerie. — Sans doute. — Mais tout se tient dans l'enchaînement des événements et, du reste, n'est-ce pas s'inspirer d'un exemple autorisé, celui du grand Lafontaine, que de chercher comme lui la preuve des lois qui mènent l'humanité dans les moindres petits faits dont nous sommes les témoins?

Ne trouvait-il pas la preuve que : Dieu fait bien ce qu'il fait, dans l'histoire du gland et de la citrouille?

Nous pouvons, nous, démontrer la pérennité de la vanité humaine par ce petit exemple de la noblesse militaire naissante empruntant à la vieille noblesse de la royauté le goût des armoiries, des vignettes, de ces compositions et de ces formules d'une naïveté exubérante dont elle encombrait les papiers qui émanaient d'elle.

Pour une tout autre raison, les graveurs furent les auxiliaires de cette mode nouvelle, rajeunissant la mode ancienne.

La Révolution avait failli briser leurs burins et ruiner leur industrie ; il fallait vivre. Il fallait, sous peine de connaître la misère, découvrir des débouchés nouveaux, des ambitions naissantes à flatter, de jeunes gloires à célébrer dans des compositions d'un art approprié aux événements et au goût du jour.

Le terrain de culture était propice et la graine s'y développa rapidement.

Dès les premières années de la République, on vit se multiplier les papiers à vignette, de ce style grec et romain, que le génie pompeux de David avait mis à la mode.

Ce goût se généralisa vite et il ne fallut pas moins que l'autorité ombrageuse et jalouse de Napoléon pour faire rentrer tout le monde dans le rang.

Depuis cette époque, l'art a, de plus en plus, déserté les documents administratifs. On n'en trouve guère aujourd'hui de manifestations que dans les diplômes de récompenses aux expositions, en attendant qu'on les oriente vers la simplicité démocratique, à moins qu'on ne les supprime tout à fait, pour cause d'abus, avec les expositions elles-mêmes, ce qui serait compréhensible et facile à justifier.

Parmi les documents sur lesquels l'imagination des artistes se donnait autrefois carrière, il n'en est pas de plus variés de composition et d'aspect que les brevets : brevets militaires, brevets universitaires, brevets maçonniques, brevets de décorations, d'associations, diplômes de récompenses. Le nombre en est grand et la variété de leurs objets vient en aide à l'imagination des artistes.

Ce serait là un vaste, trop vaste sujet pour une soirée et je dois me limiter ce soir à l'examen d'une catégorie de documents de cet ordre qui ferment la parenthèse ouverte par ceux que M. Flobert nous présentait, il y a un mois.

Le tirage au sort et les numéros de conscrits rappellent l'entrée dans la carrière militaire.

Les congés en consacrent la sortie.

Ces certificats, qui attestent la libération du soldat quand il a terminé son

service, ont une portée plus haute que de constater purement et simplement son retour à la vie civile.

Ils ont pour but de lui rappeler, pendant le reste de ses jours, la période de sa vie au cours de laquelle il a connu la gloire militaire, la grandeur tragique et les misères de la guerre, l'ère des sacrifices et des apothéoses.

C'est donc un tableau qui doit être mis en évidence dans sa demeure, qui doit, par la composition, évoquer de précieux souvenirs et éveiller dans son esprit un légitime orgueil.

Ces sentiments excluent la simplicité.

Les auteurs des premiers congés militaires le comprirent et s'appliquèrent à donner à ces pièces un caractère solennel et symbolique.

La collection de ces documents est fort intéressante et je regrette amèrement de ne pouvoir en présenter qu'un rudiment, une vingtaine de pièces seulement, se rattachant à un petit nombre de types.

Il sera facile, à ceux d'entre vous qui désireront approfondir le sujet, de se documenter plus complètement par une visite au Musée de l'armée à l'Hôtel des Invalides. Ce musée contient, éparpillés dans ses vitrines, un grand nombre de congés, malheureusement disposés de telle façon, qu'on ne peut pas toujours les voir en entier. Quelques-uns sont même placés en liasse, les uns sur les autres, ce qui n'est guère favorable à leur examen.

Malgré ces circonstances peu propices, j'ai noté un grand nombre de variétés différentes, vingt-cinq environ, en constatant que plusieurs pièces de ma collection ne sont pas représentées dans les vitrines officielles. Si mon album est loin d'être complet, la collection du Musée ne l'est pas non plus. Elle ne contient pas de pièces antérieures au XVIII^e siècle.

Or, les deux que vous allez voir tout d'abord, sont de la fin du XVII^e siècle.

La *première*, qui est remarquable par sa conservation, porte la date de 1679. C'est un congé pour un soldat du régiment de Vauban délivré au nommé l'Alouette. Il est encadré d'une gravure sur bois riche en nombreux attributs militaires : casques, cuirasses, drapeaux, tambours, canons et armes de toute espèce.

Le *second* (14 octobre 1683) porte la signature du graveur Papillon dont nous rappelions les travaux dans le dernier Bulletin. On peut le voir reproduit dans le premier album de son œuvre. Il ressemble au précédent par sa composition. On y retrouve les trophées et le soleil qui forment l'ornementation habituelle des monuments du règne de Louis XIV.

Le soldat, de retour dans ses foyers, devait contempler avec fierté et faire admirer à ses amis, ces belles gravures qui ravivaient en lui le souvenir de sa jeunesse et de ses campagnes. Elles devaient être encadrées et placées en évidence dans son modeste logis à côté de quelque naïve image de piété.

Ces deux pièces sont reproduites dans le Bulletin. L'une d'elles a encadré le menu de notre dîner de ce soir. L'autre sera utilisée également, plus tard, pour le même usage.

Les *troisième* et *quatrième* pièces sont, au contraire, d'une simplicité extrême : un texte imprimé dont la première lettre seule est modestement ornée. Nous sommes en 1714. Le grand règne s'achève.

Avec la *cinquième*, nous entrons dans une série qui durera longtemps, et qui a pour prototype un second dessin de Papillon qui figure dans ses œuvres à côté du précédent.

Le cadre, surmonté des armes royales, est orné, à droite et à gauche, d'attributs

guerriers, et porte au-dessous un faisceau d'armes et de drapeaux qui aura disparu dans les suivants.

En voici deux spécimens : l'un d'eux m'a été obligeamment communiqué par M. Quenaidit, notre collègue. C'est un congé accordé le 5 juillet 1731 à un cavalier du régiment de Durfort (dragons).

L'autre est un congé accordé à un soldat d'infanterie du Régiment de Vexin, le 18 août 1746.

Ce modèle n'a guère été modifié que dans les détails, dans la plupart des congés qui l'ont suivi.

La disposition des vignettes est généralement la même. Les trophées d'armes qui l'encadrent sont quelquefois remplacés par des images de soldats, dans des attitudes diverses.

Le motif qui orne le haut du cadre varie beaucoup également. C'est, ordinairement, le globe aux trois fleurs de lys surmonté de la couronne royale, sous des aspects variés, remplacés quelquefois par le portrait du roi, ou par un faisceau avec l'épée et la main de justice.

Avec la Révolution, ces pièces, tout en conservant les mêmes dispositions d'ensemble, ont une vignette supérieure qui subit des variantes nombreuses et passe par toutes les allégories en usage à cette époque.

Le n° 6 est un congé de réforme accordé, pour insuffisance de taille, à un soldat du régiment de Provence, Bertran dit Jolicœur, le 16 septembre 1764.

N° 7, même type avec des variantes. Congé du régiment provincial de Soissons, 1773.

N° 8. Congé du régiment de Dillon. — Infanterie irlandaise, 1783.

N° 9. Congé du régiment d'infanterie suisse, 1785.

N° 10. Congé du régiment de Beaune, 1785. — Infanterie. Deux figures de soldats de part et d'autre.

N° 11. Congé du régiment de Penthievre-Dragons, 1786.

N° 12. Congé du régiment de Salis Samades, 1789.

N° 13. Congé du régiment du Soissonnais, 1790.

Ces congés rappellent, par leurs dimensions, leur aspect général, le congé du régiment de la Couronne que notre collègue, M. Creste, a décrit dans le Bulletin (fascicule n° 23, p. 416), et dont l'encadrement a illustré le menu de notre huitième diner.

La pièce n° 14, qui porte la date du 31 décembre 1791, est d'un format plus grand que les précédentes : c'est le type de congé particulier à la garde nationale parisienne soldée. Elle est surmontée des armes de la Ville de Paris avec leur vaisseau emblématique.

Les pièces 15, 16 et 17 sont ramenées aux dimensions des congés précédents auxquels elles sont presque identiques, aux attributs près, qui sont appropriés au nouveau régime politique.

La première est un congé du 1^{er} régiment d'artillerie des troupes de la marine, germinal an II.

La seconde, dont la facture est des plus grossières, montre la vignette traditionnelle de la Révolution : Une femme appuyée sur un faisceau de licteurs tenant une pique surmontée d'un bonnet phrygien.

Mon exemplaire n'a pas servi et ne porte pas de date précise.

Le n° 17 est de 1809. Il rappelle les congés précédents et porte les armes de l'Empire. Il m'a été communiqué par notre collègue, M. le baron Guillebert.

Vient ensuite une fort belle pièce (n° 18) communiquée par M. Quenaidit. C'est un congé délivré à un soldat de la compagnie de musiciens attaché au quartier général de l'armée du Nord. Il est rédigé sur un papier à lettre orné d'une vignette superbe et porte au bas le visa autographe du général Moreau.

Les pièces suivantes (19 à 29) marquent l'acheminement vers un type de certificats purement administratifs, avec un simple encadrement et une modeste petite vignette qui est, successivement, un trophée d'armes sous la République, un aigle sous l'Empire, un globe fleurdelysé sous la Restauration, la charte encadrée de drapeaux sous Louis-Philippe, l'écusson à l'aigle sur le manteau impérial sous le second Empire.

Le congé n° 26, du 16 décembre 1819, rappelle par ses dimensions et ses ornements le type du deuxième congé de Papillon. Je n'ai pas vu ce type au Musée de l'Armée.

Je dois mentionner à part, au cours de la série que je viens de signaler, deux pièces très intéressantes et rares.

La première, n° 22, que j'ai le regret de ne pouvoir vous présenter, car je ne la possède pas, est le congé qui fut délivré, en 1801, aux sous-officiers et soldats du régiment des Dromadaires.

J'emprunte au volume : *Bonaparte en Egypte*, d'un historiographe érudit de Napoléon, qui n'est autre que notre distingué collègue, ici présent, M. Désiré Lacroix, quelques détails sommaires sur l'organisation de ce corps, qui fut créé par Bonaparte, par un ordre daté du quartier général, au Caire, le 20 nivôse an VII (9 janvier 1799).

Ce régiment était composé de deux escadrons de cinquante dromadaires chacun.

Les hommes, armés de fusil, baïonnette, giberne, comme l'infanterie, et d'une très longue lance, étaient habillés de gris avec un turban et un manteau arabes.

Ce corps fut organisé par Desaix dans la Haute Egypte.

La vignette de ce brevet, gravé par Poize, de Marseille, représente une figure allégorique du Nil, au premier plan et, au fond, le régiment des dromadaires défilant dans un paysage qui montre à l'horizon l'imposante silhouette des Pyramides.

Ce congé fut délivré à une centaine d'officiers, sous-officiers et soldats. C'est donc une pièce rare.

Le second, que je fais passer sous vos yeux, est dû à Carle Vernet, à qui le dessin fut payé 1.000 francs. Il était destiné aux corps de cavalerie et ne fut utilisé que pendant un temps assez court (an X).

Ici s'arrête la série des congés militaires que j'ai pu réunir. Je sais qu'elle est très incomplète. Je m'y suis pris un peu tard pour constituer cette collection, un peu tard aussi pour faire appel aux autres collections afin d'y découvrir ce qui manque à la mienne et aurait pu la compléter.

Votre indulgence m'excusera.

Je vais maintenant, pour terminer, vous montrer quelques documents qui se rattachent, plus ou moins directement, aux congés et à la vie militaire.

Voici une pièce qui est aussi un congé militaire, en quelque sorte, mais un congé ultra définitif.

C'est l'extrait mortuaire d'un soldat mort en 1788 à l'hôpital d'Aigues-Mortes. N° 30.

Cette pièce qui a tous les caractères d'un document militaire, car elle porte les mentions imprimées : Hôpital de.... Régiment de.... Compagnie...., est curieuse par la vignette macabre (crâne sous deux tibias croisés) qui l'illustre.

La suivante, n° 31, est bien un congé, mais qui n'a rien de militaire, toute assimilation étant impossible entre les deux genres de documents. C'est un congé de forçat, délivré à Brest, le 19 avril 1773, par le comte Pierre-Claude de Breugnon, chef d'escadre.

Vient ensuite un congé d'un autre genre, n° 32, dont le type répond à un autre ordre d'idées, mais qui porte une belle vignette gravée. C'est un congé de navire de commerce.

Les pièces qui suivent sont des billets de logement, collectifs ou individuels.

Le premier, n° 33, porte la date de 1691 avec en-tête imprimé au nom de Nicolas de Prunier, chevalier seigneur de Saint-André, commandant la province du Dauphiné, et ses armes au bas, est relatif au logement de quatre compagnies du régiment des milices de Gévaudan au lieu de Saillans.

Le second, n° 34, de 1727, avec en-tête imprimé et armoiries du comte de Sassenage, lieutenant général de la province du Dauphiné, commandant en chef de ladite province, est relatif au logement de 230 soldats, 4 capitaines et 4 lieutenants à Saillans.

Je dois ces deux pièces à notre collègue, M. Mailhet, de Saillans.

Viennent après les n°s 35 à 46, divers billets de logement.

L'un pour un sergent d'infanterie, l'autre pour un soldat de cavalerie légère (1678).

Un billet de logement pour trois soldats du régiment de Languedoc (1747).

Un billet de logement des Cent Suisses du Roi (1769).

Un billet de logement des Gardes françaises (1786).

Un billet de logement des Gardes françaises (1788).

Un billet de logement des Gardes suisses (1788).

Un billet de logement des Gardes suisses (1789).

Enfin, une lettre intitulée *Invitation de logement* par un euphémisme douloureux, car il s'agit du logement de soldats alliés, à Saint-Quentin, pendant la campagne de 1814.

Voici maintenant quelques certificats de présence au corps, datant de la Révolution (n°s 47 à 59) :

1° Armée révolutionnaire parisienne avec vignette et devise : Triomphe de la République ou la Mort (an II), délivré à Commune-Affranchie (Lyon) ;

2° Armée révolutionnaire et devise : Liberté, Egalité, délivré à Commune-Affranchie.

Et quelques autres pièces de moindre intérêt.

Puis (n°s 59 à 61) trois pièces : passeport de déserteur, certificat d'amnistie à un déserteur, signalement d'un déserteur.

La première de ces trois pièces est curieuse. Elle fut délivrée à Marseille, le 12 février 1790, par Joseph-Esprit-Girard Dudemaine, chevalier, conseiller du Roi, commissaire des guerres, employé près les troupes de la division de Provence.

La pièce porte une vignette, les titres de Dudemaine imprimés et ses armes au bas.

Je termine cet exposé par une pièce intéressante (n° 62) qui peut passer pour un congé militaire amical. Ce sont les adieux des citoyens de la ville de Chambéry à la 80^e demi-brigade d'infanterie de ligne qui se rendait à Wissembourg.

Voici ces adieux :

AIR : *Chant du départ.*

Intrépides guerriers, soutiens de la Patrie,
Vous vous éloignez de ces lieux.
A vous y retenir, l'amitié nous convie,
Mais l'amitié n'a que des vœux.
Nous chérirons votre mémoire
Nous vous regretterons longtemps,
De vos mœurs et de votre gloire,
Nous entretiendrons nos enfants ;
Vous leur servirez de modèles.
Ils sauront respecter les droits ;
Comme vous, ils seront fidèles,
Comme vous ils suivront les lois.

Arnaud DE CHAMBRY,
ancien adjudant major à la Guadeloupe.

ENVOI.

Partez, Enfants chéris de Mars Conservez sous vos étendards
Que Wissembourg vous soit prospère ! Ce prix de l'amitié sincère.

MUGUET

Enfin, mon dossier contenant quelques diplômes et brevets militaires, je vous demande d'y jeter les yeux. Ce sont :

Une lettre autorisant l'armement de corsaires, 1750 Parchemin.

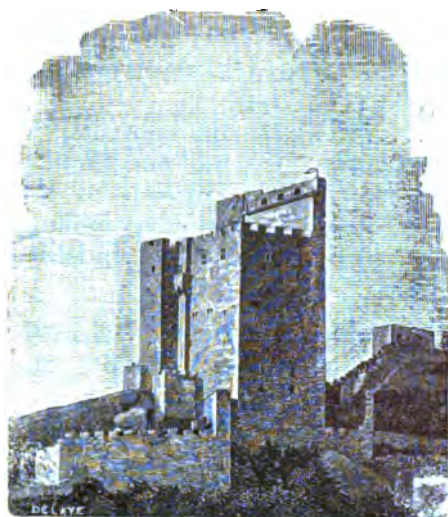
Un brevet autorisant de porter le médaillon des deux épées, signé duc d'Aiguillon, 1774.

Un brevet de récompense militaire signé par le maréchal de Ségur, 1783 ; et cinq brevets de la garde nationale, 1790-1791, dont l'un a encadré le menu de notre quatrième dîner¹.

Nous voyons ensuite une très intéressante série de documents de M. Langlassé, ainsi que de MM. Lacroix, Creste et Daymard.

1. Nous avons fait reproduire, et tirer hors texte, les deux premiers congés décrits ci-dessus : l'un d'eux illustre le menu de la réunion ; l'autre servira quelque jour au même usage.





Mémoires et Communications

Une fête révolutionnaire en 1793 à Crest, ville du Dauphiné.



Nous demanderons, tout d'abord, à nos lecteurs, la permission de leur présenter la ville dont nous allons les entretenir.

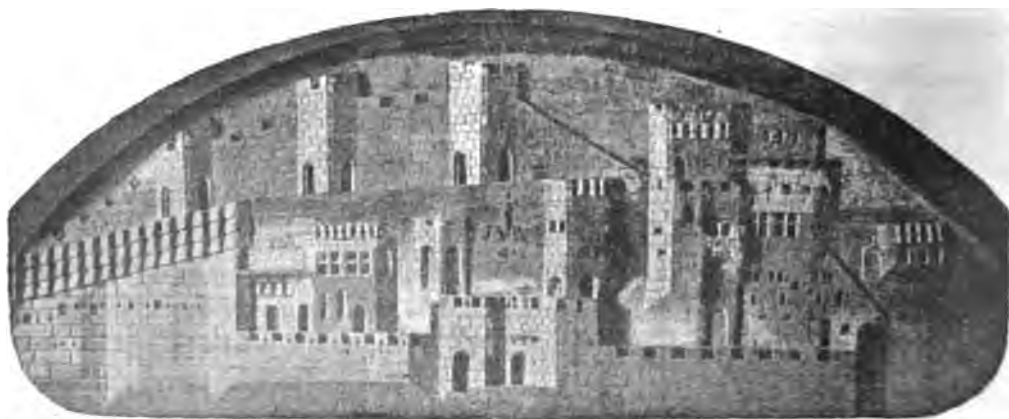
A une vingtaine de kilomètres de Valence, quand on quitte près de Loriol la vallée du Rhône pour celle de la Drôme, qui lui est perpendiculaire, on laisse sur la gauche Livron, fièrement campée sur son rocher et l'on arrive, bientôt, à la hauteur de Grâne et d'Allex, dans une large plaine limitée au nord par de hautes collines couvertes de forêts ou de riches cultures, à l'est et à l'ouest par les montagnes du Diois et de l'Ardèche, aux formes variées et pittoresques. De là, apparaissent groupées en étages successifs aux flancs des dernières assises méridionales de la Raye, les maisons de la ville de Crest, surmontées par une forteresse carrée aux murailles droites et lisses couronnées de larges crénelures, percées d'étroites meurtrières et de rares croisées à doublés grilles, masse imposante qui a fatigué le temps et que le soleil a dorée de tons chauds et harmonieux.

Aussi, un poète originaire du pays a-t-il pu dire, en présence de ce magnifique spécimen de l'architecture militaire au moyen-âge :

..... Vieille tour colossale,
Mont de granit bâti par des géants,
Je vois encore ta tête féodale
Qui se riant du poids de ses mille ans,
Va jusqu'au ciel narguer les ouragans !

La cité évoque elle-même les souvenirs d'un passé qui ne fut pas sans gloire : Crest était, en effet, avant 1790, une des dix villes du Dauphiné dont les consuls siégeaient au premier rang parmi les députés du tiers dans les Etats-généraux de la province ; c'était, en même temps, le chef-lieu d'une subdélégation de l'élection de Montélimar comprenant plus de cent paroisses ou communautés et possédait une sénéchaussée qui avait remplacé, en 1447, l'ancienne *Conr majeure* des comtés de Valentinois et de Diois. Elle avait, en outre, un gouvernement militaire représenté par un gouverneur nommé par le roi, un commandant et un major.

Possédée en franc-alleu par les Arnaud, ses fondateurs, qui la soumirent au fief des évêques de Die en 1145, elle devint ensuite une propriété indivise entre ces prélats et les comtes de Poitiers, qui s'en disputèrent à main armée la possession totale pendant plus de deux siècles et firent couler des torrents de sang. Enfin, en 1356, elle appartint définitivement à ces derniers seigneurs, qui en firent la capitale de leurs États, réparèrent et agrandirent ses remparts formidables et y installèrent un atelier monétaire dans les premières années du XV^e siècle.



Devenue terre domaniale en 1419, lors de l'annexion des comtés de Valentinois et de Diois à la France, Louis XI se plut à faire de cette antique cité (1474-78) une place de guerre de premier ordre. Quand les travaux

furent terminés, qu'on se figure l'aspect imposant que devait présenter cette gigantesque forteresse assise sur son rocher et dominant la ville de ses quatre tours et de ses mille créneaux ; qu'on rétablisse par la pensée ses réseaux de courtines, ses portes monumentales, sa vaste enceinte, sa belle avenue, son curieux escalier des cordeliers, de 127 marches taillées en plein granit, et l'on comprendra qu'Aymard du Rivail, ce doyen des touristes dauphinois, ait été frappé d'admiration et qu'au souvenir d'un tel déploiement de force et de magnificence, il ait écrit sur son album de voyageur ces mots enthousiastes : « Sur cette *creste* se trouve un château qui, par sa largeur, son épaisseur et son élévation, l'emporte sur tous ceux que nous ayons jamais vus ».



A l'intérieur de la ville, le chapitre ou collégiale de Saint-Sauveur, fondé en 1277 et composé d'un doyen, d'un chantre et de sept chanoines, avait construit une église superbe ; plus tard, des couvents de cordeliers, de capucins, d'ursulines et de visitandines se fondèrent et dotèrent la cité et la banlieue de chapelles et d'oratoires.

En 1629, Louis XIII, à son retour de la guerre du Piémont, vint à Crest. Il fut reçu en avant de la *Porte du Marché* par le clergé, le conseil de ville, le sénéchal, le gouverneur suivi de ses officiers, les diverses corporations et une foule nombreuse. Un des consuls, en chaperon, lui adressa une harangue où les fleurs de la plus fine rhétorique se mêlaient aux compliments les plus flatteurs. Pendant que l'orateur, quelque peu ému,

débitait son discours, le roi leva les yeux sur les fortifications qui enserraient la ville et que dominaient la citadelle et ses tours : il se demanda combien il lui faudrait sacrifier de soldats pour réduire à l'obéissance cette place de guerre, si jamais elle se révoltait contre son autorité. Il était là plongé dans ses réflexions... et peu à peu se fortifiait dans son esprit la résolution de faire démolir ces murs dont la masse imposante était un défi à son autorité. En 1632, sur l'ordre de ce prince et de Richelieu, trois tours et une bonne partie des remparts tombèrent sous la pioche des démolisseurs.

En 1636, Crest fut comprise dans le duché de Valentinois érigé en faveur des princes de Monaco, qui en ont été les seigneurs jusqu'à la Révolution.

La ville se fit représenter par cinq députés aux assemblées de Romans et de Vizille, salua la réunion des Etats-généraux avec enthousiasme, organisa, un peu plus tard, une garde nationale nombreuse, et versa en quelques jours plus de 50.000 livres dans la caisse des *Contributions patriotiques*, ce qui lui valut les éloges de Necker et du comte de Virieu. Erigée en chef-lieu de district en 1790, renfermant huit cantons et quarante-trois municipalités, elle vendit à un prix élevé les biens que les émigrés avaient abandonnés, fonda une *Société populaire* affiliée au club des jacobins de Paris, et bientôt un *Comité de surveillance* pour « rechercher et punir les suspects » ; accueillit avec transport la fermeture des églises, la vente des ornements sacerdotaux et des cloches ; répondit à l'Assemblée nationale proclamant la *Patrie en danger* en lui donnant 2.200 de ses enfants les plus robustes et les plus vaillants, bien qu'elle ne comptât que 4.500 habitants à cette époque ; elle équipa et arma ses volontaires, pendant que son magasin militaire, ouvert en 1793, fournissait à nos armées d'Italie, des Alpes et des Pyrénées, des milliers et encore des milliers de bonnets de police, de tuniques, de culottes, de sarraux de toile, de guêtres et de souliers, sans compter bien d'autres provisions en nature.

Tous les édifices religieux ayant été désaffectés par les *représentants du peuple en mission* dans nos départements, le calendrier républicain institua, dès lors, la semaine de dix jours et inaugura, pour satisfaire les besoins moraux des âmes, les fêtes de la Liberté, de l'Etre suprême, de l'Agriculture, de l'Hyménée et de la Souveraineté du peuple.

Dans l'antique église collégiale de Saint-Sauveur s'éleva, à la place de l'autel, une *montagne* couverte de petits sapins et pavoisée de drapeaux ; au lieu des cérémonies solennelles et des chœurs chantés par un clergé nombreux, on n'entendit plus que les discours échevelés de quelques énergumènes vantant les vertus civiques de Saint-Just, d'Hébert et de Robespierre. La République tombait dans la démagogie et violentait les consciences au nom de la liberté.

La Convention nationale ayant chargé les députés Antoine Boisset¹ (de Montélimar) et Moïse Bayle de « réchauffer le zèle révolutionnaire des départements de la Drôme ainsi que des Bouches-du-Rhône, et de purifier partout les autorités constituées », ces deux personnages vinrent dans notre pays pour exécuter leur mandat. Pendant que le second prenait la route du Midi, le premier se rendit à Crest où il fut reçu avec honneur par la municipalité. On décida de lui confier la présidence de la fête de la Liberté qui devait être célébrée le 10 août (1793). Nous avons eu la bonne fortune de trouver le compte rendu de cette cérémonie et le discours que prononça le représentant du peuple, en cette circonstance : nous y prenons sur le vif l'état d'âme d'un homme public, à cette époque si tourmentée de notre histoire nationale.

Nous laisserons, maintenant, la parole au secrétaire qui a rédigé cet intéressant procès-verbal :

La veille au soir, à neuf heures, le canon tonna, le lendemain à l'aube, il continua : les citoyens furent tenus de cesser tout travail et de fermer leurs ateliers et boutiques. A huit heures, la Société populaire se rendit au local de ses séances (chapelle des pénitents) où se réunirent bientôt les différentes corporations d'arts et métiers de la ville. Pendant ce temps, les fonctionnaires publics, administrateurs du district et les magistrats s'assemblèrent à leur tour. Les mères de famille vêtues de blanc, avec la cocardé tricolore au bonnet et tenant chacune un enfant par la main, gagnèrent la Place nationale (du Pont) et allèrent se ranger autour de l'arbre de la liberté. Elles y furent rejointes par la garde nationale en habit bleu-de-roi (style esclave) et en culottes blanches ; les casques, les épaulettes, les fusils miroitaient au soleil ; au centre, le drapeau tricolore offert par la ville de Paris, déployait ses plis glorieux. Les gardes nationales des autres villages arrivèrent à leur tour et se mirent à l'endroit qui leur avait été assigné. Au milieu de la Place, un autel à la patrie était dressé, la statue de la Liberté entourée de guirlandes et de faisceaux d'étendards le surmontait, ayant à ses pieds les attributions de la royauté et de la féodalité, ainsi que des panoplies d'armes rappelant la force de la République et des outils utilisés dans les différents métiers, symbolisant le travail.

L'encens et l'esprit de vin brûlaient autour de la déesse portant le bonnet

1. Boisset, né le 7 octobre 1748 à Montélimar, fut nommé président de la Société des Amis de la Constitution en 1790 et député à la Convention nationale.

Il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis et siégea toujours parmi les Montagnards. Il fut envoyé plusieurs fois en mission dans les départements du midi de la France pour « réchauffer l'esprit révolutionnaire », préparer la levée en masse de 1793, purifier certaines grandes villes en 1794-1795 et supprimer certains journaux modérés.

Il fut élu au Conseil des Cinq-Cents et en sortit au 18 brumaire, pour se retirer dans sa patrie.

Il ne sollicita jamais (rara avis) de faveurs impériales et mourut dans la foi républicaine le 15 septembre 1813, dans une campagne qu'il avait achetée à Montboucher, non loin de Marsanne où est né M. le président Loubet.

On a de lui dix-huit discours imprimés.

C'était un exalté, mais un honnête homme. Bon nombre de ses amis acceptèrent des places de sous-préfets sous Bonaparte. Lui, voulut imiter Horatius Cocles, à cela près qu'il était non le libérateur de sa patrie, mais avait contribué à la jeter dans les bras d'un César. Il vécut obscur après 1802 et mourut pauvre.

phrygien : sur sa tête se balançait une couronne de chêne, avec ces mots sur une banderole : *A celui qui servira le mieux sa patrie !* Sa main droite tenait une pique ; en face se trouvait un pupitre sur lequel on allait bientôt étaler les tables de la Constitution. Quatre écriteaux ornaient les côtés de l'autel ; on y lisait : *Le citoyen naît, vit et meurt pour la Patrie ! — Paix, union et fraternité ! — République une et indivisible ! — Respect des personnes et des propriétés !* Non loin de l'autel, un grand feu de joie était préparé ; du côté opposé s'élevait un bûcher destiné à consumer les titres de la féodalité : au sommet se trouvait un écriteau avec ces mots : *Avis aux usurpateurs !* Un char était encore plus loin : chargé des attributs de l'ancien régime et trainé par des hommes en uniforme de garde national, il offrait aux regards cette légende : *Peuples, voilà ce qui a toujours fait le malheur de la société humaine !* La fontaine de la Place avait aussi une inscription : *Fontaine de la régénération ! Ici cessent toutes les distinctions !*

LE CORTÈGE

Toutes les gardes nationales étant rassemblées, Richard (ex-député aux États-Généraux où il remplaça Mounier après la retraite de ce dernier) se mit à leur tête et l'on se rendit à la Société populaire y chercher le citoyen Boisset et ceux qui attendaient avec lui. On forma le cortège : le représentant du peuple, le commandant en chef de la légion, avec la musique militaire et les tambours, formaient l'avant-garde. Venaient ensuite, la Société populaire, bannière déployée, les hommes avec le large brassard tricolore, puis les autorités constituées portant les tables de la Constitution ; — les mères de famille les suivaient à mesure que le cortège passait près de l'arbre de la liberté ; elles étaient accompagnées des agriculteurs, ouvriers et artisans, au milieu desquels se détachait le char rempli des attributs de la féodalité.

Les deux compagnies de vétérans de la Tour, les bataillons des gardes nationales des cantons voisins et une foule énorme constituaient une arrière-garde, dont la masse imposante s'étendait à perte de vue.

Arrivée sur la Place du Champ-de-Mars, la Société populaire se plaça au-devant de l'autel, les autorités posèrent les tables de la Constitution sur le pupitre, les citoyennes et les enfants se rangèrent au couchant, les corporations à côté d'eux : le char fut roulé vers le bûcher sur lequel on entassa titres et attributs ; les vétérans étaient non loin de là. Le commandant de la légion (Richard) et le représentant suivis de la musique et des sapeurs, entrèrent dans l'enceinte du camp. Un roulement de tambour se fit entendre, une fanfare éclata en notes joyeuses. Soudain, le citoyen Boisset se détacha du groupe et alla se placer près de l'autel de la liberté, pendant que mille cris retentissaient : *Vive la République ! Vive la Montagne ! Vivent les Sans-culottes !*

DISCOURS DU CITOYEN BOISSET

« Frères et amis, dans cette fête, je fais entendre une voix qui vous est chère, car j'exhale les sons du républicanisme. Que ne puis-je dans toutes les âmes froides faire passer des étincelles de la mienne ; que ne puis-je de tous les citoyens faire autant d'hommes ! Mais, la nature ne dispense pas ses dons à tous les êtres ; c'est donc à ceux qui ont reçu d'elle ces idées sublimes, ces sentiments énergiques, à servir la cause auguste de l'égalité.

» Société populaire de Crest, œil, fanal de la liberté, frères qui possédez dans votre sein les lumières, la saine philosophie, inoculez dans tous les cœurs cette connaissance de soi-même, cette égalité de la nature que l'ignorance fanatique a couvertes d'un voile épais; rendez à la raison des enfants dignes d'elle; arrachez à l'erreur des hommes aveugles, et comme le Jupiter de l'Olympe, frappez de la foudre populaire les traîtres et les conspirateurs!

» Cette infernale lutte contre la tyrannie doit enfin cesser; soyez fermes et surveillez-la même dans son agonie. N'épargnez pas ces idiots, ces méchants qu'un insolent, astucieux et lâche évêque de Rome, enchaîna par un serment religieux, ces êtres qui n'ont d'homme que la figure, d'humain que les passions et les vices; ces hommes ont conspiré contre nous, conspirons contre eux!...

» Républicains, soyez sévères, mais justes et jamais cruels. N'écoutez pas ces mouvements que l'intérêt dicte, ces passions que les vengeances font naître et qui ne laissent à l'âme que le regret d'avoir fait le mal, sans servir la patrie. Il n'est pas loin ce jour où l'idolâtrie de la liberté, succédant à la superstition, la mère fera répéter à ses enfants au lever de l'aurore, au coucher du soleil, cette prière :

» *O patrie! nom cher et sacré! tout mon sang est à toi! Je te sacrifierai passion, intérêt, fortune, tout. O patrie! tu es ma mère; liberté tu es mon Dieu!*

» Peuple, n'oublie jamais que ton pouvoir réside dans l'exercice de tes droits, de ta souveraineté; magistrats, songez-y à chaque instant.

» Citoyens, frères et amis, ferme dans mes principes, vingt fois j'ai vu la mort et n'ai pas rétrogradé... Si elle veut paraître encore, on lui dira pour toute réponse : Boisset est sur la Montagne¹, il t'y attend!

Des tonnerres d'applaudissements éclatèrent et soulignèrent la fin de cette harangue remplie de l'esprit du plus pur républicanisme. Alors, le commandant de la légion s'avança et mit le feu au bûcher. Puis, il lut les tables de la Constitution et prêta le serment d'y rester fidèle; son exemple fut imité par tout le monde; un immense : *je le jure* se fit entendre. Après cela, il mit un genou en terre; le peuple fit de même. — « Lisons la prière constitutionnelle », dit-il. Après cette lecture chacun se releva : la musique militaire joua un de ses morceaux les plus entraînants et le cortège se dirigea lentement vers la Place de la République, par la *rue de l'Egalité* en faisant le tour par la *porte de Die*.

Sur la place, le président de la Société populaire s'approcha de la *fontaine de la régénération*, un petit garçon lui présenta une coupe, il la remplit et en arrosa l'arbre de la liberté. Après quoi, il la remplit une seconde fois, la vida d'un trait et la passa aux gardes nationaux qui burent à leur tour. Ils se jetèrent, ensuite, dans les bras les uns des autres, se donnèrent le « baiser fraternel » et entonnèrent en chœur *l'hymne de la liberté*. Puis, les grenadiers accompagnèrent les tables de la Constitution portées par quatre membres de la Société populaire, le peuple faisant la haie, jusqu'à la chapelle des pénitents. Après cela, on retourna à la Place nationale (du Pont), les armes furent mises en faisceau et tout le monde se dispersa sur les rives de la Drôme, pour un pique-nique où l'on goûta dans un repas simple les douceurs de l'égalité.

L'agape terminée, on organisa une immense farandole, une torche enflamma le feu de joie pendant que la foule chantait le *Te Deum* (sic). Les rondes lui

1. Comme on se le rappelle, à la Convention les députés quelque peu modérés formaient la Plaine ou le Marais, les radicaux constituaient la Montagne.

succédèrent et le soir une illumination générale rappela à la population entière une des plus heureuses journées de la République



Il est à croire, cependant, que de semblables fêtes et l'évocation de certains souvenirs ne plaisaient pas à tous les Crestois, car, à quelque temps de là, un beau matin, le fameux arbre de la liberté gisait piteusement sur le sol à la Place nationale : tous les policiers de la ville et les membres du terrible Comité de surveillance furent impuissants à trouver les coupables. Bien plus, un certain soir, à dix heures, au moment où la Société populaire allait terminer sa séance, des hommes en grand nombre envahirent la salle des délibérations et apostrophant violemment les exécuteurs des décrets de la Convention et les délateurs, qui faisaient décréter d'accusation les suspects, les sommèrent de rouvrir les chapelles et de faire charrier dehors la montagne qui avait remplacé l'autel dans l'église de Saint-Sauveur. Pendant que les injures se croisent en tous sens et que l'on est sur le point d'en venir aux mains, cinquante grenadiers surgissent, baïonnette au canon, et emmènent à la Tour les plus furieux des protestataires. Les quelques jours de prison et les amendes dont ils furent gratifiés, ne réussirent pas à les réconcilier avec la République.

D'ailleurs, la messe était célébrée à la campagne dans des maisons isolées et attirait toujours plus de monde : les fêtes décadaires revêtaient sans doute, toujours, une grande solennité, mais ne parvenaient pas à tranquilliser les consciences. Un revirement se faisait peu à peu dans les masses : ce n'est pas impunément que l'on froisse les sentiments les plus intimes et les plus sacrés. Quelques années plus tard, quand Bonaparte se présenta, on l'accueillit comme un sauveur et des millions de suffrages le proclamèrent empereur héréditaire !

ANDRÉ MAILHET.



Note sur le papier-monnaie émis pendant le siège de Leyde en 1574.

MON CHER PRÉSIDENT,

Dans l'article « Un précurseur des Guides Joanne » paru dans le dernier bulletin du « Vieux Papier », vous avez l'amabilité d'éveiller mon attention sur un passage du curieux ouvrage concernant la ville de Leyde, que la bonne fortune vous a fait trouver dans votre chasse ardente de collectionneur; et vous demandez s'il existe encore quelques-uns des papiers-monnaie émis par la ville de Leyde pendant le célèbre siège qu'elle eut à soutenir contre les Espagnols en 1574.

Voici le résultat des recherches que j'ai faites à la suite de notre invitation. Voyez si la note jointe peut intéresser notre Société.

Je vous prie, mon cher Président, de recevoir l'expression de mes sentiments les plus distingués.

E. COURIOT.

Le papier-monnaie froissé, plié, chiffonné, altéré par le séjour plus ou moins prolongé dans la poche des porteurs de cette monnaie de nécessité, en raison de sa fragilité, n'a pas résisté au temps et aux autres causes d'altération, comme les monnaies métalliques; de là, sa grande rareté.

D'autre part, le papier-monnaie ne paraissait que dans des moments de calamité, de sorte que sa conservation ne tentait pas les gens qui avaient subi les horreurs d'un blocus, d'un siège et d'un assaut: il ne leur rappelait que des souvenirs pénibles, dont ils désiraient perdre la mémoire.

Ces monnaies obsidionales que nous voyons avec calme, après les époques troublées qui les virent naître, évoquent chez nous d'autres sentiments.

Nous admirons la vaillance des habitants des villes luttant pour

une patrie, une famille, des libertés, une idée religieuse, supportant avec courage les privations et la famine, continuant sur leurs remparts la lutte désespérée, attendant toujours avec confiance la victoire et la délivrance.

Tout manque aux malheureux assiégés ; pour acheter les vivres qui sont hors de prix, de même que pour payer les combattants, tout devient de la monnaie.

On frappe des pièces avec les objets du culte, avec la vaisselle d'argent des gouverneurs et des particuliers, on la découpe, et pour lui donner une valeur souvent beaucoup supérieure à sa valeur intrinsèque, on l'estampille d'un poinçon de contrôle.

L'argent manque, le métal des cloches, le plomb des couvertures des églises servent, à leur tour, pour battre monnaie.

Tout y passe, la résistance continue toujours, il faut d'autres monnaies pour continuer la lutte ; on fait des bons monétaires en papier, en cartons ou même en cuir.

Les habitants de Middelbourg, affamés pendant le siège de leur cité, dévorent les pièces en cuir qui leur servaient de monnaie.

Leyde a passé par toutes les étapes de cette circulation monétaire. Après toute la série des monnaies métalliques obsidionales, argent, bronze, plomb, on signale une pièce en cuir uniface sur laquelle figurent en relief les armes de la ville : deux clefs en sautoir.

Des missels furent déchirés et les feuillets, collés ensemble pour faire épaisseur, étaient découpés en rondelles ; sur ces flancs d'un nouveau genre, on frappait des monnaies semblables aux monnaies métalliques.

Le papier-monnaie de Leyde n'est donc pas imprimé comme celui de plusieurs autres villes, mais il a été frappé à la presse monétaire et par conséquent les détails sont obtenus en relief et non imprimés.

Ce papier-monnaie existe dans plusieurs musées et dans des collections particulières.

Voici, d'après les ouvrages de Tobiesen Duby et de P. Mailliet¹, la nomenclature des pièces en carton émises pendant le siège de Leyde :

30 sols. — (Couronne) HAEC LIBERTATIS. ERGO 15-74. Lion tenant un sabre et un bouclier aux armes de Leyde Revers : NVM. OB. VRB. LVGD. SVB. GVB. IL. PR. AV. CVS. Dans le champ : GOTT. BEHOEDE. LEYDEN (Dieu garde Leyde). Les armes de la ville entre la valeur. 30 ST.

28 sols. — Même type sans la couronne. Revers : GOTT. BEHOEDE. LEYDEN 28 ST. en quatre lignes dans une couronne civique.

1. *Recueil des pièces obsidionales et de nécessité*, par Tobiesen Duby, capitaine d'une compagnie d'invalides, Paris, 1786, in-4 avec planches.

Atlas des monnaies obsidionales et de nécessité, publié par Prosper Mailliet, lieutenant-colonel d'artillerie. Bruxelles, 1868-1871, 2 albums in-4 et 2 vol., texte in-8.

20 sols. — Pareil.

28 sols. — Même légende. Lion debout à gauche sur un tertre tenant l'écu de Leyde et une lance surmontée du chapeau de la liberté. Revers : NVMMVS. OBSES. VRBS. LVGDVN. SVB. GVB. ILL. PRIN. AVRACVS. en cinq lignes dans une couronne civique.

28 sols. — Le même avec cette variante que le lion n'est pas placé sur un tertre.

18 sols. — Pareil.

16 sols. — Pareil.

14 sols. — PVGNO PRO PATRIA 1574. Sous une couronne, lion debout tenant un sabre et un bouclier aux armes de Leyde. Revers : HAEC LIBERTATIS ERGO. Lion debout à gauche tenant des deux pattes une lance surmontée d'un chapeau de la liberté.

5 sols. — PVGNO PRO PATRIA 1574. Lion aux armes de Leyde. Revers : LVGDVNVM. BATAVORVM en quatre lignes dans une couronne.

Je signale en passant le fait curieux suivant :

Pendant le siège de Leyde, un habitant de la ville, possesseur de huit pigeons, les fit passer par des espions au travers des lignes ennemies, et ces pigeons rentrant dans la ville assiégée portèrent des avis intéressants la défense de la place. Paris, en 1870, n'a fait qu'imiter, à trois siècles d'intervalle, ce qui s'était fait à Leyde.

On dit qu'une médaille en or fut frappée après le siège et donnée au propriétaire des messagers ailés et que des titres de noblesse le récompensèrent de son action.

E. COURIOT.





Découverte d'une mine d'or.

LECTEURS désireux de faire un bon placement, ne préparez pas vos capitaux, il ne s'agit pas d'une affaire ; nous ne voulons pas vous offrir des actions d'une Société créée dans le but d'exploiter une nouvelle mine trouvée dans le sud de l'Afrique ; nous désirons seulement faire connaître aux membres de la Société archéologique, historique et artistique « le Vieux Papier » des documents relatifs à une mine d'or que nous avons découverts dans de vieux papiers.

Le dossier se compose de sept pièces réunies dans une chemise portant ce titre alléchant « certificats et lettres concernant la découverte d'une mine d'or à Collioure ».

Le 30 juillet 1768, un ancien militaire, Barjot de Roncée, en passant à Collioure, crut découvrir une mine d'or. Il continua sa route jusqu'à Narbonne où il fit la déclaration de sa découverte devant deux notaires ; voici cet acte :

L'an mil sept cens soixante huit et le premier jour du mois d'aoust après midy dans la ville de narbonne en Languedoc par devant les notaires royaux de la d. ville et en présence des témoins bas nommés feut présent M^{re} Paul jean baptiste alexis Barjot de roncée ancien officier supérieur de gendarmerie ancien mestre de Camp de Cavalerie chevalier de l'ordre Royal et militaire de S^t Louis demeurant ordinairement à Villeneuve près de Brou au Perche a sept lieües de Chartres étant presentement en cette ville. Lequel nous a dit et exposé que le trente du mois de juillet dernier venant de Collioure et se trouvant vers les neuf heures du matin entre Elne et Collioure il aperçeut sur le chemin du côté de la montagne tirant vers l'occident un terrain d'environ soixante toises de long brillant comme des diamants duquel le S^r comparant fut si frappé qu'ayant voulu vériffier quelques pierres il auroit reconnu qu'elles contenoient des matièeres d'or et d'argent que cette découverte luy ayant paru extrêmement avantageuse à l'état il auroit cru devoir en informer Monseigneur le Controllleur génnéral des finnces et le d. S^r comparant nous ayant de suite représenté plusieurs des d. pierres il les auroit mises dans une caisse bois de sapin qu'il a cachettée en notre présence et à déclaré qu'il alloit

faire partir la d. caisse a l'adresse de Monseigneur le Controlleur gennéral afin qu'il luy plaise d'informer Sa majesté de cette découverte et de luy faire voir les d. pierres parmi lesquelles il en est une qu'il a dit contenir matière d'or une grosse contenant matière d'argent et une plus petite de la même matière. Le d. Sieur comparant ayant gardé par devers luy trois petites pierres qu'il a déclaré contenir : Scavoir une matière d'or et les deux autres matières d'argent et de ce dessus il a requis acte concédé fait lu et recitté dans le logis où pend pour enseigne un Dauphin au d. Narbonne ou le d. S^r comparant est logé présents Jeorge Vien cuisinier et Balthazar Colombier radeur au grenier a sel demeurans au d. Narbonne qui nous ont attesté la connaissance du d. S^r comparant et etre le même quil se qualifie soussignés avec le d. S^r comparant et nous notaires Barjot de Roncée Vien Colombier Amans Benoît notaires signé à l'original contrôlé à Narbonne le 1^{er} aoust reçu une livre neuf sols joubert p^r le commis signé.

Collationné par nous d. notaires soussignés sur la minutte restée au pouvoir de M^e Benoît l'un de nous.

AMANS. BENOIT.

De Roncée ayant l'intention de donner une grande publicité à sa découverte fit faire plusieurs copies de cet acte, et en adressa des exemplaires à des personnages importants ; il eut même l'idée de le faire imprimer, car le dossier dans lequel il y a trois exemplaires de ce même acte, en contient un au verso duquel l'adresse suivante est écrite : « A Monsieur Girout, imprimeur à Avignon ». De Roncée ne paraît pas avoir mis ce projet d'impression à exécution.

L'heureux auteur de cette découverte conserva le brouillon de la lettre adressée par lui au contrôleur général des finances en même temps que les échantillons de minerai :

Monseigneur,

En votre qualité de ministre des finances j'ai le grand honneur de vous envoyer de la mine d'or et d'argent que j'ai trouvé en voiageant revenant de Collioure en France et frontière d'Espagne où j'ai voié pour mon plaisir et instruction. Je vous supplie de montrer de ces échantillons de mine au Roy et de lui dire que je vous les ai envoyées, je n'ai fait constater l'acte qu'à Narbonne de crainte que peut-estre quelcun dans le pays de Collioure connu et profita de cette mine, n'attentas a moi et a mes domestiques, on trouve aussi de fort beau marbre rouge dans cette montagne le long de grandchemin. Comme j'ai envoyé à nombre de personnes de distinction copie de l'acte de découverte et je vous prie pour vous même de montrer au roy de ces échantillons et de lui dire que c'est moi qui l'ai découverte le Roy entendant toujours qu'on luy dise la vérité.

*Je vous supplie de m'honorer d'une réponse à Lion à la Poste aux lettres.
J'ai l'honneur d'estre avec un très profond respect*

Monseigneur

votre très humble et très obéissant serviteur

Barjot de Roncée,

Encien mestre camp de Cavalerie Chevalier de St Louis.

Toujours dans le but de faire connaître sa découverte, de Roncée écrivit au directeur de la *Gazette de France* pour lui annoncer cet évènement et lui demander de la faire connaître à ses lecteurs. Le directeur lui adressa la réponse suivante :

Paris ce 16 aoust 1768

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et le procès verbal qui y étoit joint. Je ne puis le faire annoncer dans la gazette de France sans l'agrément du ministre. Je le lui ai adressé et j'aurai l'honneur de vous faire part de sa réponse.

J'ai celui d'être avec un très sincère attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(Signature illisible.)

De Roncée, pour se remettre des fatigues de son voyage, va passer quelques jours à Bagnoles; là, il fait la connaissance de la propriétaire d'une mine d'or, cette dame en a des bénéfices, aussi s'empresse-t-il de donner cet exemple au directeur de la *Gazette*, pour l'engager à publier sa découverte :

M.

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'à Bagnols ou je suis encore aujourd'hui 22 aoust il y a une dame qu'on appelle Madame Luché qui fait tirer une mine d'or ayant une Société de cinq ou six personnes elle a un carosse honeste et son extérieur l'est. Le gain d'elle et de sa Société de son aveu est de cinquante francs par jour de travail. Elle et sa Société proposent de faire travailler pour le Roy aux mines d'or et d'argent et répondent et assurent qu'avec quatre cent mil francs de dépence, ils rendrait au Roi un milion. Je ne sçai si la peine de Madame de Luché et de sa Société est comprise dans sa dépence des quatre cent mil livres. Le gain trop modique qu'ils font icy n'a pas paru à la dame Luché et à sa Société mériter qu'ils fissent déclaration au Roy de cette mine.

La dame Luché et sa Société a qui j'ai parlé de l'apparence de la mine de Collioure désirent qu'on les emploie aux mines d'or et d'argent du Royaume de France. Leur expérience en ce travail parait obliger qu'on s'en serve de la dame Luché et de sa Société.

Le travail que j'ai vu consiste pour ce que j'y ai pu concevoir à fouiller la terre, à apporter dans des hottes du sable qu'on pose sur une espèce de caisse élevée sur un trepied, laquelle quaise de bois sans dessus est de deux pieds de largeur, de six pouces de profondeur garnie de rebords de bois de trois côtés seulement, et cette caisse est posée en panchant, on apporte sur cette caisse le sable meslé de pierres on verse de l'eau dessus ce sable et ses pierres, ces espèces de caisses sont garnies d'une toille de crin sur quoi l'or se reçoit, il y a de l'art et du travail à cette ouvrage.

Ici s'arrête le brouillon de la lettre, qui dut recevoir quelques corrections ! La réponse ne se fit pas attendre : Peut-être même la lettre suivante du Directeur de la *Gazette de France* se croisa-t-elle avec celle de Monsieur de Roncée ?

Paris ce 24 aoust 1768.

J'aurais désiré, Monsieur, pouvoir vous apprendre que votre découverte sera annoncée dans la gazette : mais le Ministre ne pense pas que quelques succès que

puisse avoir l'examen qui sera fait des échantillons que vous avés envoyés, il convienne d'en parler dans la gazette. D'ailleurs cette annonce seroit peut-être prématurée.

J'ai l'honneur d'être avec un très sincère attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

(Signature illisible.)

Le dossier ne contient pas d'autres pièces. Nous nous sommes demandé ce qu'était devenu « l'apparence de la Mine de Collioure ». La dernière lettre du directeur de la *Gazette* laisse voir ses doutes sur la réussite de l'affaire. Y a-t-il eu véritablement une mine d'or à Collioure ?

Nous avons fait des recherches dans les ouvrages de géologie ; ils citent de nombreux gisements aurifères dans les Pyrénées, mais la mine de Collioure n'est pas signalée. Dirigeant nos investigations dans les géographies ou les guides nous y avons lu qu'à Collioure on avait découvert des antiquités romaines, et que le vin de ce pays était très réputé ; cela peut être une mine d'or pour les antiquaires et les marchands de vin, mais il n'y a dans aucun ouvrage le signalement d'une véritable mine d'or à Collioure. Voulant être fixé sur l'existence de cette mine, nous avons écrit à Monsieur le Maire de Collioure, avec l'espoir qu'il ne nous prendrait pas pour un escroc ou un « fumiste ». Notre attente n'a pas été trompée, le Maire nous a répondu qu'il n'y avait jamais eu d'exploitation de mines à Collioure, et que d'après les renseignements que nous lui avions donné, il pense qu'il s'agirait d'un terrain dans lequel on trouve beaucoup de mica ; néanmoins il se met à la disposition des personnes qui viendraient étudier cette question. Aussi si un des lecteurs du Bulletin désire se rendre compte de l'existence de la mine d'or, qu'il aille à Collioure, nous sommes persuadé qu'il fera un charmant voyage, et qu'il y sera bien reçu. Quant à nous, Monsieur le Maire ayant profité de sa lettre de renseignement pour nous offrir du vin de sa récolte, nous lui en avons acheté, et ce sera, nous le craignons bien, le seul résultat de notre découverte.

R. HELOT.





Aux Manœuvres - Menus.

(Suite et fin).

AVEC le n° 3 nous sommes à l'école de tir du camp de Châlons : des officiers de cavalerie y sont détachés pour se familiariser avec le tir à la carabine, un peu négligé dans l'arme, et, leur stage fini, ils peuvent exercer dans leur régiment les fonctions d'instructeurs.

En tête de la feuille vous voyez une vue du camp et le clocher de Mourmelon, à gauche les attributs de la cavalerie : le fer à cheval, l'éperon, le stick ; le cor est ici l'emblème de la chasse à courre, sport qui a été en honneur au camp, car à défaut de gros gibier on courait le lièvre. Au dessous, un clairon qui sonne la fin de l'exercice ou le refrain de la popote pour annoncer le déjeuner. Le menu du repas est écrit, comme il convient, sur une cible, les points noirs indiquent les variations du tir ; au bas le fanion avec lequel le marqueur renseigne après chaque coup le tireur sur son degré de précision, ce qui lui permet de rectifier son tir, et à côté le bâton surmonté d'une houppe avec lequel un sapeur applique sur chaque trou un morceau de papier enduit de colle. A gauche de la feuille, des officiers différemment occupés ; un cavalier sur son cheval au galop ; à côté, deux officiers, l'un portant l'autre, doivent rappeler un épisode particulier, peut-être un pari ; les détails du dessin sont très justes, le képi bahuté, la poitrine bombée, la large culotte saumur représentant bien l'officier de cavalerie, même lorsqu'il se livre à des exercices de fantassins.

Si je me suis un peu étendu sur la description de ce menu qui est sous vos yeux, c'est pour faire bien ressortir tout ce que l'artiste a su mettre dans cette petite feuille. Comme composition c'est assez complet, vous l'avouerez.

J'ai été très favorisé à Chazelles-sur-Lyon, car voici encore un joli menu daté de ce gîte d'étape, n° 4 : le régiment est sans doute arrivé de bonne heure et l'artiste a eu le temps avant le repas du soir de soigner son dessin qui fait allusion à un épisode du matin. Rien de plus naturel que la pose des deux officiers, et avec quel scrupule les détails de la tenue sont rendus !

En lisant les plats énumérés vous vous dites que les officiers font bonne chère aux manœuvres, mais plus j'y réfléchis pour mon compte, plus je crois me rappeler que les truffes étaient le plus souvent de vulgaires pommes de terre.

La note finale : « demain matin à huit heures soupe à l'oignon » indique

— 163 —

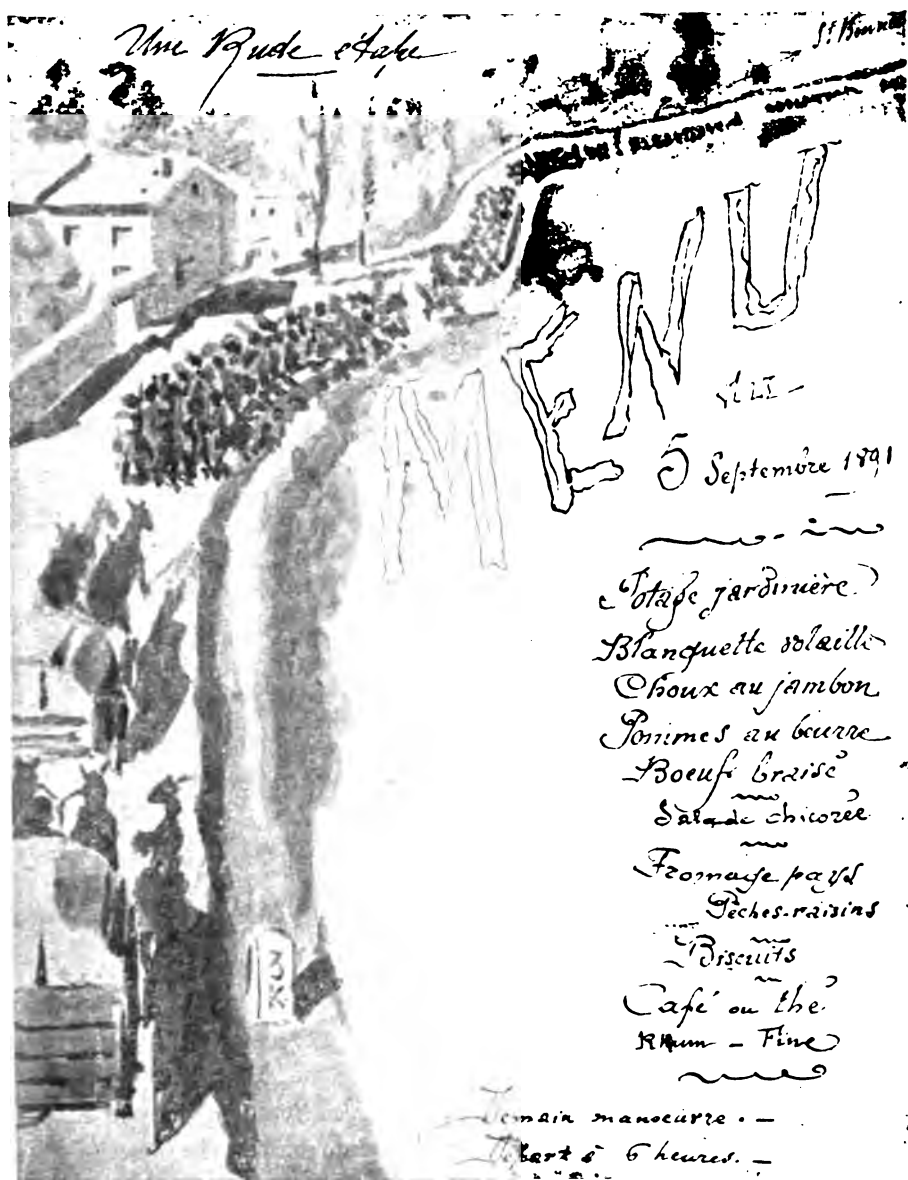
qu'il ne se produise un tangage dangereux pour la solidité du tablier. Jugez du temps qu'il faut pour écouler ainsi par petites fractions un régiment qui compte près de trois mille hommes et est suivi par un train de voitures. A la sortie du pont la route monte en zigzagant pendant sept ou huit kilomètres,



on s'élève, mais on n'avance pas, on arrive enfin à Saint-Bonnet vers quatre heures du soir, exténués, fourbus; début d'autant plus pénible que la troupe n'est pas encore entraînée comme elle le sera après quelques jours de marche.

Le dessin est un lavis à l'encre de Chine; la perspective est très bien rendue. Les officiers sont prévenus que le lendemain il y aura manœuvre, et que le départ aura lieu à six heures.

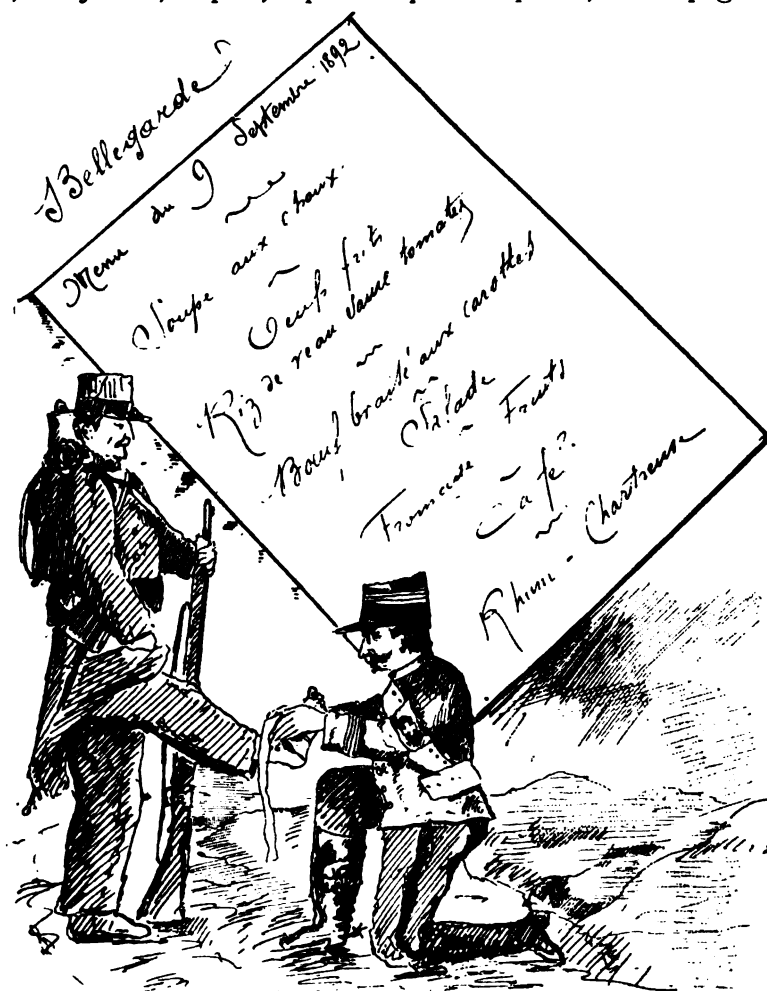
Je possède cinq menus du même auteur, ils ont tous le même cachet



particulier; les sujets traités sont pris au hasard, fournis par un incident de la route bien observé et bien rendu.

Le n° 6 vous met en face d'une scène vécue à la halte horaire, des trainards, des éclopés en nombre variable suivant l'heure de la journée et la longueur de la manœuvre ou de l'étape, viennent trouver le médecin à la

gauche de la colonne, moins pour avoir un pansement que pour essayer d'obtenir une place dans la voiture d'ambulance, ou tout au moins l'autorisation d'y déposer leur sac, mais le nombre des places à accorder est limité et beaucoup d'espairs sont déçus. Le médecin applique séance tenante un pansement sommaire, le malheureux y gagnera toujours quelque chose, il sera exempt de corvée à l'arrivée au gîte d'étape et ne prendra pas la garde de nuit, s'il y en a, et puis, à présent qu'il est pansé, sa compagnie est loin



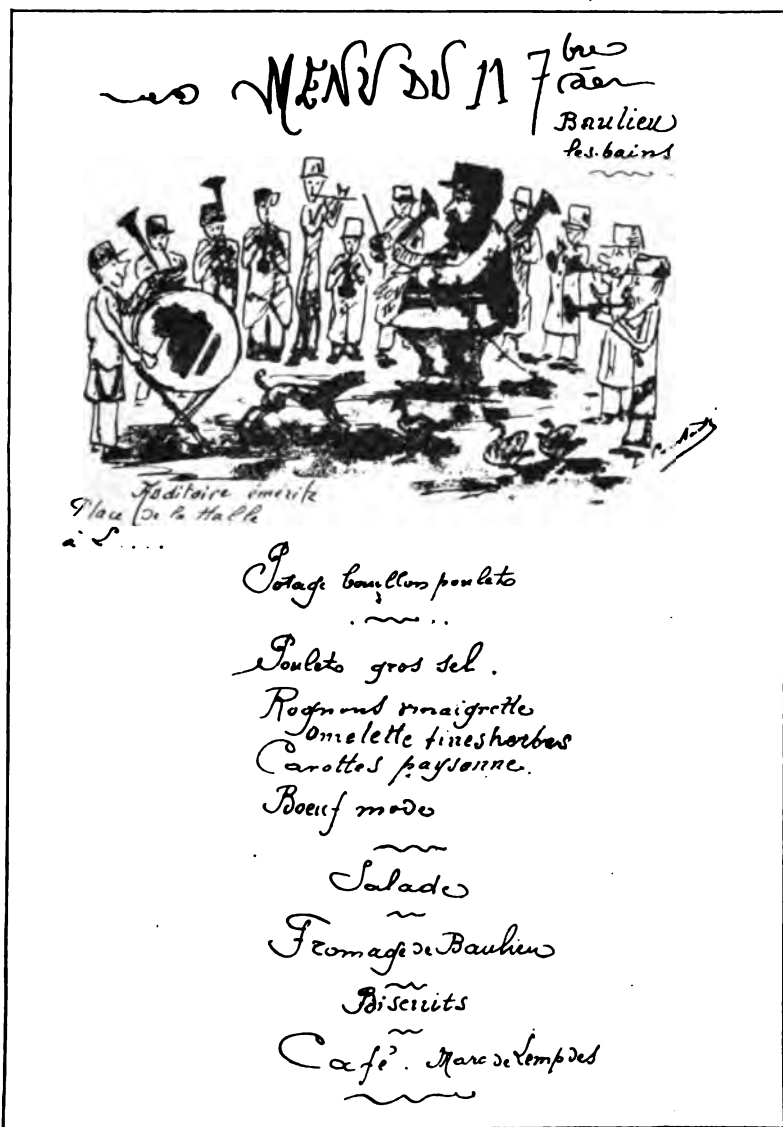
devant, il ne va pas la rejoindre, il restera derrière avec les éclopés et, avec la complaisance d'un conducteur, il trouvera bien moyen de poser son sac sous la bâche d'une voiture.

On voit tout de suite que l'artiste n'est pas un élève de Meissonier, la ressemblance n'est pas garantie, l'exactitude non plus, mais l'intention y est.

Avec le n° 7 nous sommes encore en pleine fantaisie, rien de classique ; l'auteur, un musicien du 38^e, a bien rendu la silhouette du chef de musique qui, malgré sa corpulence notoire, était un bon marcheur. A cette qualité

appréciable chez un fantassin, fût-il chef de musique, s'ajoutait celle plus noble d'être un bon artiste.

A moins que le régiment n'arrive trop tard au gîte d'étape, il est de règle que la musique joue sur la place du village de cinq à six heures. Il est bien sûr que le plus souvent les auditeurs civils sont rares, c'est ce qu'accuse le dessin où l'on voit deux canards se sauver effarés, comme s'ils sortaient



d'un des instruments (honne soit qui mal y pense), et un chien qui fait sa partie dans le chœur. De tout cela, le chef de musique n'a cure, il surveille et dirige l'exécution de son morceau avec la même dignité et le même scrupule que lorsqu'il est appelé à charmer les oreilles des gentilles Stéphanoises groupées autour du kiosque, sur la place de la Préfecture, à Saint-Étienne.

D^r LÉON DAYMARD.



Essai de Bibliographie postale

(Suite).

110. — *Supplément au Dictionnaire géographique des Postes de Guyot, contenant le nom de toutes les Villes, Communes et principaux endroits des départements des Alpes-Maritimes, Dyle, Escaut, Forêts, Jemmapes, Lemane, Lys, Meuse-Inférieure, Mont-Blanc, Mont-Tonnerre, Deux-Nèthes, Ourte, Bas-Rhin, Haut-Rhin, Rhin-et-Moselle, Roer, Sambre-et-Meuse, Sarre et Vaucluse (Départemens-Réunis en totalité ou en partie à la République Française), avec l'indication du Département dans lequel ces endroits sont situés, et leur distance en kilomètres du Bureau de Poste par lequel les lettres doivent être adressées ; auxquels on a joint les Départemens de la Seine, et de Seine-et-Oise, attendu les changemens survenus dans le service des Postes aux lettres dans ces deux Départemens. Présenté au Citoyen Commissaire central du Gouvernement près les Postes, et Administrateurs Généraux des Postes. Par A. F. Lecousturier l'aîné, Sous-Chef du Bureau de la Recherche des lettres mal-adressées, F. Chaudouet, Vérificateur de la taxe. Paris, thermidor, an IX, in-8.*

L'intérêt de ce Supplément au Dictionnaire réside surtout dans sa dernière partie. Sous le titre *Administration générale des Postes impériales*, on y trouve la description de l'organisation centrale des postes, et du service des postes dans le département de la Seine ; la nomenclature des bureaux de poste français, les postes aux armées ; le tableau du départ des lettres pour les pays étrangers. On y remarque aussi l'organisation de l'*Administration de l'entreprise générale des Messageries*, suivie du tableau du départ des diligences pour toutes destinations.

111. — *Instruction générale sur le service des Postes. A Paris, de l'Imprimerie impériale, 1808, in-4.*

L'Instruction générale de 1808 est précédée d'un *Avertissement* prescrivant le renvoi à l'Administration de l'instruction de 1792 et des circulaires annulées, et donnant la liste des circulaires en vigueur. Des *Observations préliminaires* contiennent la constitution du personnel et le sommaire des matières comprises dans l'Instruction, qui est divisée en neuf parties. La

première partie traite du matériel, la deuxième des tarifs, contre-seings et franchises; la troisième de l'exécution proprement dite du service; les parties suivantes traitent successivement de la comptabilité et de la correspondance, de la législation, des courriers, piétons et entrepreneurs de services, etc.; enfin, la dernière partie renferme les instructions spéciales aux bureaux composés.

112. — *Règlement général sur les franchises et contre-seings*. A Paris, de l'Imprimerie impériale, 1808, in-4.

La *franchise* est l'exemption de port accordée à la correspondance relative au service public et à certains objets assimilés à cette correspondance.

113. — *Instruction générale sur le service des Postes aux Lettres*. A Hambourg, chez Conrad Müller, imprimeur de la Commission de Gouvernement, 1811, in-4.

Armes de l'empire français sur le titré.

Traduction allemande de l'Instruction générale de 1808, textes français et allemand en regard.

Hambourg, lieu de publication, était le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe. Les idées françaises avaient pénétré, à la suite des armées, dans les pays annexés, et Napoléon y introduisait le code et l'administration de la France.

114. — *Dictionnaire des Postes aux Lettres du royaume de France, contenant les noms de toutes les villes... Nouvelle édition, par A.-F. Lecousturier l'aîné, suivie d'un Essai sur la division territoriale...* A Paris, chez Lecousturier l'aîné, rue de Lancry, n° 18. Dans les Départements et l'Étranger, s'adresser à MM. les Directeurs des Postes. Valade, imprimeur du Roi et de Madame, 1817, 3 vol. in-8.

En 1837, M. Conte, Directeur général des Postes, fit imprimer, en deux volumes in-folio, un nouveau *Dictionnaire des Postes*, comprenant douze mille noms de plus que celui de 1817.

D'autres éditions suivirent dans le cours du XIX^e siècle, de l'Imprimerie royale, puis des maisons Oberthür à Rennes, et Laurent à Pithiviers, 1845, 1859, 1862, 1869, 1876, 1881, 1884, 1892.

115. — *Code des Maîtres de Poste, des entrepreneurs de Diligences et de Roulage, et des Voituriers en général par terre et par eau, ou Recueil général des arrêts du Conseil, arrêts de règlement, lois, décrets, arrêtés... concernant les Maîtres de Poste, les entrepreneurs de Diligences et de Voitures publiques en général... etc. Avec des commentaires et un résumé des décisions de la Jurisprudence sous chaque article, suivi d'un traité de la responsabilité des voituriers en général*, par A. Lanœ, avocat à la Cour royale de Paris. Paris, Roret, libraire, rue Hautefeuille, 1827, 2 vol. in-8.

Première partie : résumé de la législation antérieure à 1789, suivi des lois, décrets, etc., de 1789 à 1827. Seconde partie : itinéraire général des postes et relais de France ; lois et décrets réglant les rapports des voituriers avec l'administration des contributions indirectes ; et la responsabilité des voituriers à l'occasion de l'exercice de leurs fonctions.

116. — *Nouveau Code voiturin, ou Recueil complet des édits, lettres patentes, etc., et généralement de tous les actes de l'autorité publique actuellement en vigueur, concernant les messageries, les voitures publiques et le roulage, avec 1^{re} une Introduction, etc., par P.-C. Lafargue, avocat à la Cour d'appel de Paris.* Paris, Moreau, Charles Béchet, 1827, in-8.

117. — *Ministère des Finances. Instruction générale sur le service des Postes.* Paris, Imprimerie royale, mai 1832, 3 vol. in-folio.

L'Instruction de 1808 était depuis longtemps épuisée. Plus de 1.500 circulaires, qui se modifiaient et se détruisaient les unes les autres, avaient paru depuis 1808. Les agents éprouvaient les plus grandes difficultés pour se guider à travers cet amas de documents, dont un grand nombre étaient devenus inutiles. Ces considérations déterminèrent le Directeur général, M. Conte, à publier une nouvelle Instruction générale, dont les dispositions furent appliquées à partir du 1^{er} juillet 1832. Celle-ci, divisée en douze parties est précédée d'un avertissement qui se termine ainsi : « Cette instruction, qui détermine les devoirs des employés des postes envers le public, donne par cela même au public la mesure de ce qu'il doit exiger des employés. Elle sera donc un guide pour les uns, un moyen de contrôle satisfaisant pour les autres, et une garantie pour tous. »

118. — *Ministère des Finances. Supplément à l'Instruction générale sur le Service des Postes. Manuel des Franchises.* Paris, de l'Imprimerie royale, juillet 1833, petit in-folio.

Avertissement indiquant les divisions de l'ouvrage.

Introduction contenant la définition de la franchise ; la nature des objets admis en franchise et leur conditionnement ; des observations sur les fonctionnaires jouissant de la franchise.

Tableaux des fonctionnaires.

En appendice : Postes militaires. Tableau des franchises attribuées à la correspondance des officiers et fonctionnaires faisant partie des armées.

Seconde édition en 1839.

119. — *Codes populaires, par Henry Celliez, avocat. Code du voyageur par terre et par mer.* Paris, Marchant, libraire-éditeur du Magasin théâtral ; boulevard St-Martin, 12, 1836, in-24.

Voyages par les malles-postes, voyages en poste ; des postillons et des relais, etc.

120. — *Le Code des postes et relais de France depuis 1789; précédé de l'indication analytique et de quelques textes des lois antérieures*, par Bole. Paris, B. Warée, Aimé Morel, 1839, in-12.

121. — *Manuel des Maîtres de Poste indiquant nettement leurs obligations envers l'administration publique et leurs droits à l'égard des entrepreneurs de voitures publiques qui n'emploient pas leurs chevaux*, par C. Van Huffel. Paris, Delaunay, Delamotte, 1839, in-8.

122. — *Le Messagiste, ou traité théorique, pratique et législatif de la messagerie, divisé en quatre parties, renfermant tout ce qui concerne le matériel, les relais, le travail des bureaux et la législation, précédé d'un essai historique sur les postes et la messagerie*, par J. Hilpert. Paris, Aimé-André, 1840, in-8.

123. — *De la publication des lettres confidentielles*, par M. Cormenin. (Revue critique de législation et de jurisprudence, tome I, 1851).

124. — *Du transport par eau et par terre. Navigation maritime et intérieure; commissionnaires; messageries; chemin de fer; télégraphie; postes; voitures, etc.; par M. Louis Pouget, avocat*. Paris, Auguste Durand, Napoléon Chaix, 1852, 2 vol. in-8.

Le chapitre V du tome II concerne l'administration des postes : aperçu historique, transport des lettres, responsabilité pour perte ou soustraction de lettres, pour retards, pour accidents causés par les courriers, compétence, etc., etc.

125. — *Répertoire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de droit civil, commercial, criminel, administratif, de droit des gens et de droit public. Nouvelle édition*, par M. D. Dalloz aîné, et par M. Armand Dalloz, son frère. Paris, Bureau de la Jurisprudence générale, rue de Lille, 19, 1850 et suiv.

126. — *Supplément au Répertoire méthodique et alphabétique de législation.... de MM. Dalloz, publié sous la direction de MM. Gaston Griolet et Charles Vergé, avec le concours de M. C. Koehler, et la collaboration de plusieurs magistrats et jurisconsultes*. Paris, Bureau de la Jurisprudence générale, 1890 et suiv.

Voir dans ces deux ouvrages les mots : *Lettres missives et Postes* ¹.

127. — *Ministère des Finances. Instruction générale sur le service des Postes*. Paris, Imprimerie impériale, 1856.

¹. Voir également ces mots dans les autres recueils généraux de droit, répertoires, codes expliqués, etc

Conçue sur le plan de l'Instruction de 1832, et éditée en deux formats : in-4 de 685 p., et in-8 de 951 p.

128. — *Bulletin mensuel de l'Administration des Postes*, devenu, après la fusion des Postes et des Télégraphes, le *Bulletin mensuel des Postes et des Télégraphes*.

Publication mensuelle in-8 destinée à recevoir les modifications ou dispositions nouvelles apportées à l'Instruction générale. Ce bulletin, créé en 1855, par M. Stourm, alors Directeur général des Postes, se continue.

129. — *Tarif général des taxes que doivent percevoir les bureaux de poste de la France et de l'Algérie pour les correspondances à destination ou provenant des colonies françaises et des pays étrangers*. S. 1. (Paris) 1859, 1861, 1868, in-4.

Publication officielle renouvelée chaque fois que l'importance des changements survenus l'exige. Elle prend, en 1879, le titre de :

Tarif international indiquant les taxes et conditions d'envoi applicables en France et en Algérie aux correspondances à destination ou provenant des colonies françaises et de tous les pays étrangers. S. 1. (Paris), 1879, in-4.

Le titre, modifié de nouveau en 1886, devient en 1899 le *Tarif des Postes*.

130. — *Supplément au Dictionnaire des Postes, comprenant les départements des Alpes-Maritimes, de la Savoie et de la Haute-Savoie*. C. Oberthür, à Rennes, éditeur du Dictionnaire et de l'Almanach des Postes de l'Empire, maison à Paris, 35, rue des Blancs-Manteaux, 1862, in-4.

Dix ans après, hélas ! l'Administration fournissait à son personnel la *Nomenclature des communes cédées à l'Allemagne*.

131. — *Dictionnaire des Postes de l'Algérie. Nomenclature des communes, faubourgs, villages... et lieux habités quelconques, ayant un nom particulier dans les trois provinces ou départements d'Alger, d'Oran et de Constantine, dressée par ordre de son Exc. M. le Gouverneur général de l'Algérie et publiée avec l'autorisation de M. le Conseiller d'État, Directeur général des Postes*, par Oberthür, à Rennes, 1862, in-4.

132. — *Réforme du service de la Poste dans l'intérieur de Paris et des grandes villes, par Amédée Sébillot, ingénieur*. Paris, E. Dentu, Palais-Royal, 13, Galerie d'Orléans, Librairie nouvelle, 1860, in-8 de 27 p.

Étude sur le transport des correspondances par le vide, au moyen de tubes pneumatiques ; description du projet de M. Kieffer, qui doit être appliqué à Paris.

(A suivre.)

F.-A. QUINET.



Cartes d'entrée au Muséum d'histoire naturelle.



NOTRE excellent confrère, M. Monmarché, nous a présenté (Fascicule 25 du 1^{er} juillet 1904) l'histoire abrégée de cinquante années de gloire militaire française, racontée par des étiquettes de bouteilles de liqueur.

Un aussi bon exemple méritait d'être suivi et j'en ai saisi, avec empressement, l'occasion.

Il s'agit, cette fois, de cent ans de gloire scientifique, rappelés par quelques cartes d'entrée au Muséum d'histoire naturelle.

Elles n'ont pas, ces vénérables cartes, l'attrait de l'illustration, captivante par sa naïveté même, des vignettes guerrières qui recommandaient les produits de l'ingénieux liquoriste de Voiron.

Elles sont simples et presque sans ornements. Mais, à défaut de qualités artistiques, elles ont le mérite, qui n'est pas à dédaigner, de constituer une série précieuse d'autographes. Chacune d'elles porte la signature d'un des professeurs-administrateurs et leur réunion forme ainsi une collection de noms de nos plus illustres savants, tracés par leurs propres mains, depuis la fin du XVIII^e siècle, jusqu'aux temps contemporains.

*
* * *

Le Muséum d'histoire naturelle a célébré, le 10 juin 1893, le centenaire de sa fondation. A vrai dire, le mot de fondation n'est pas l'expression exacte, le Muséum n'ayant fait que prolonger, par une organisation rajeunie, l'existence du Jardin du Roi, que Buffon avait administré pendant cinquante années et que sa mort, survenue le 16 avril 1788, laissait dans une situation difficile.

Son successeur, Flahaut, marquis de la Billarderie, n'avait rien de ce qu'il fallait pour faire vivre et prospérer cette institution.

Il était vieux et absolument ignorant des choses de l'histoire naturelle.

L'esprit de réforme, qui suscita la Révolution, trouva donc là un terrain propice.

Le 1^{er} juillet 1791, Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur du célèbre roman de *Paul et Virginie*, prenait la succession de la Billarderie, démissionnaire, avec le titre d'intendant du *Jardin royal des plantes et des cabinets d'histoire naturelle* et, après des péripéties dont on trouvera le récit détaillé

dans le mémoire présenté par le D^r Hamy, lors du centenaire, sous le titre de « *Les derniers jours du Jardin du Roi* », cet établissement était réorganisé par la Convention, sous le titre qu'il porte encore aujourd'hui.

*
*
*

Ma petite collection de cartes d'entrée au Muséum comprend quinze pièces antérieures à l'administration actuelle. Celles qui émanent de cette dernière, portent la signature, à la griffe, de M. Ed^d Perier, comme directeur du Muséum, mais les autres sont signées, à la plume, par un des professeurs-administrateurs. Aucune date, aucun millésime même, ne figurent sur ces cartes et les signatures qu'elles portent ne permettent pas d'assigner à chacune une époque rigoureuse et de classer l'ensemble dans un ordre chronologique certain.

BILLET D'ENTRÉE

Pour voir les *Eléphants*, les jours
impairs, depuis 11 heures jusqu'à 3.

N^o

17.



Les Professeurs-Administrateurs,

G. Guvier

Fig. 1.

Je n'ai jamais plus regretté, qu'à cette occasion, l'inobservation de cette règle d'ordre, que tout le monde devrait s'imposer et que, pour ma part, je m'efforce de suivre en toute circonstance : inscrire une date sur tous les documents qui passent par mes mains et n'en portent pas.

Pour ne citer qu'un exemple, entre mille, de l'utilité de cette règle, je la trouve manifeste, au plus haut degré, pour la classification des photographies d'amis, de parents, d'enfants surtout. Combien de fois n'a-t-on pas à regretter de l'avoir négligée, lorsqu'on feuillette les pages jaunies d'un vieil album !

Les cartes du Muséum ne portent, ai-je dit, aucun autre renseignement, quant à leur date, que celui qui résulte de la signature du professeur qui l'a délivrée. Comme plusieurs professeurs paraissent les avoir signées simulta-

nément, que les durées de leur administration chevauchent les unes par rapport aux autres ; comme, enfin, certaines de ces périodes ont été exceptionnellement longues (celle de Chevreul, entre autres, va de 1830 à 1889), il en résulte une confusion qui rend assez difficile le classement de ces petits documents.

* *

Le premier en date de ma série, est, incontestablement, le *Billet d'entrée pour voir les éléphants* que reproduit la figure 1.

Le bonnet phrygien qui l'orne lui assigne une époque certaine, plus que la signature du botaniste Antoine-Laurent de Jussieu (qui signe Jussieu tout court) qui fut professeur au Muséum de 1792 à 1826 et y créa la bibliothèque.

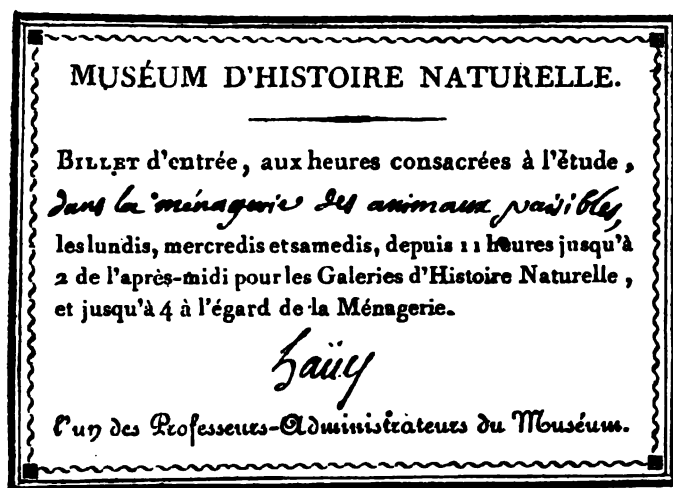


Fig. 2.

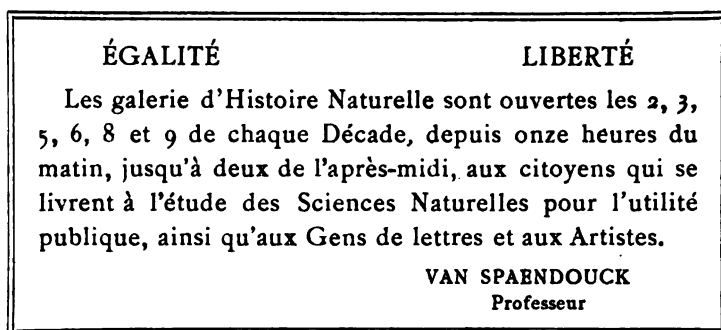
Je rapproche de cette carte, sinon par sa date, qui est incertaine, du moins par son objet, qui est limité, le Billet d'entrée pour voir la Giraffe (*sic*) qui est signé du célèbre naturaliste B.-G. Cuvier (1802-1832) dont le frère, Frédéric, fut directeur de la ménagerie au Jardin des plantes. Cette carte, qui porte l'en-tête *Muséum royal d'histoire naturelle*, est imprimée sur une feuille de papier blanc. Mais j'en possède un second exemplaire imprimé sur papier bleu où, non content d'écrire le mot girafe avec deux f, on l'a imprimé avec trois : GIRAFFF.

Cette erreur, favorisée par la couleur foncée du papier, sur lequel l'encre noire d'imprimerie ne tranchait pas suffisamment, détermina sans doute, le changement de la couleur du papier, d'abord bleue, en couleur blanche et, par la même occasion, créa deux types de cette carte.

Concurremment avec le billet spécial "pour voir les Eléphants" était employé un billet général, dont j'ai découvert un exemplaire dans les albums conservés à la Bibliothèque Nationale sous le titre de Cartes et Cocardes de

Députés, Clubs, Sections Révolutionnaires, Cartes d'Identités, de Civisme, d'Entrées aux Musées et sous la cote Q^e 26 26 a.

Ce billet imprimé, sans aucun ornement et entouré d'un double filet, est ainsi libellé :



La figure 2, reproduite page 175, représente la carte d'entrée signée d'Haüy, minéralogiste, frère de Valentin Haüy dont la vie fut consacrée aux aveugles. Il professa de 1802 à 1822. Elle est contemporaine du premier Empire.



Fig. 3.

Les cartes suivantes présentent une même disposition d'ensemble : indication des heures de visite aux diverses parties du Muséum, inscrites aux quatre angles, dans les pans coupés de l'encadrement, et, sur celles qui suivent la carte n° 3, la mention du nombre de visiteurs, auxquels peut servir simultanément une seule et même carte et, enfin, cette observation qui figure encore sur les cartes actuelles et qui est précieuse, par ce temps de pourboires à outrance : *Tout est gratuit dans l'établissement.*

La carte n° 3 signée de Vauquelin (1804-1830) est ornée d'un petit écusson fleurdelysé qui, concurremment avec le titre : *Administration du Muséum d'histoire naturelle au Jardin du Roi*, en fixe la période d'emploi à la Restauration.

Le type suivant (fig. 4), est représenté dans ma collection par quatre



Fig. 4.



Fig. 5.

exemplaires signés Desfontaines, Geoffroy-Saint-Hilaire, de Jussieu et Duméril. C'est le seul qui ait quelque prétention décorative. Dans les deux derniers exemplaires, les petites fleurs de lys qui figurent aux quatre angles ont disparu, marquant le passage de la Restauration au règne de Louis-Philippe.

La carte n° 5 ne porte aucun emblème. Son titre : *Muséum d'histoire*

naturelle au Jardin du Roi fixe seul sa date. Elle est signée de Gay-Lussac.

Deux autres, signées du zoologiste Valenciennes et du chimiste Chevreul, sont, à quelques détails près, identiques à la précédente.

Le titre de *Muséum d'histoire naturelle*, les mots *au Jardin du Roi* ayant disparu, nous ramène, avec la carte 6, à la seconde République et à l'Empire.



Fig. 6.

Je possède trois cartes de ce type, signées de E. Chevreul, Becquerel et E. Chevreul. La dernière est légèrement différente des deux autres, en ce que les heures de visite n'y sont pas spécifiées.

Enfin la série actuelle comprend trois cartes :

Une carte pour les serres (couleur bleue); une carte pour les galeries (couleur jaune); une carte pour les ménageries (couleur verte). Elles sont valables pour cinq personnes et portent, outre les mentions déjà indiquées, celle-ci : *Ce billet ne peut être vendu.*

* *

Telle est ma petite collection de cartes d'entrée au Muséum. Elle est loin de contenir toutes les signatures des savants qui ont professé dans ce grand établissement scientifique. Je ne désespère pas de pouvoir la compléter petit à petit, mais me considère déjà comme très favorisé par la chance en ayant pu en réunir un certain nombre, car, par quels miracles ces petits cartons ont-ils pu échapper à la destruction !

HENRY VIVAREZ.



Essai d'une Bibliographie spéciale

des Livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique.

(Suite).

811. **Farel** (Guillaume). Presque tous les ouvrages de ce célèbre apôtre de la Réforme sont introuvables. Les énumérer serait trop long et il suffit de renvoyer les curieux au tome XVII de la *Bibliographie générale* (Paris, Didot), où ils trouveront une liste à peu près complète dans la notice consacrée à Farel par M. Michel Nicolas.
812. **Fascetieux** (Les). Devitz des cent nouvelles très récréatives et fort exemplaires pour réveiller les bons esprits francoys veuz et remis en leur naturel par le seigneur de la Motte-Roullant Lyonnais, homme très docte et très renommé. Paris, au clos Bruneau, à l'enseigne de la corne de cerf, par Guillaume Le Bret, 1549. 1 vol. pet. in-8°.
- Pastiche des cent nouvelles nouvelles.
- Le seul exemplaire connu était coté 900 fr. au catalogue Fontaine de 1879.
- (Voir *Guide du libraire antiquaire*).
813. **Fatalité** de Saint-Cloud près Paris, par le père Bernard Guyart, 1674, in-f° de 49 pages.
- L'auteur, regrettant la publication de cette satire politique, en avait fait rechercher tous les exemplaires pour les supprimer, et il y avait si bien réussi que l'exemplaire conservé dans bibliothèque du duc de La Vallière était considéré comme unique.
814. **Faulceté** (La) trayson et les tours de ceux qui suivent le train d'amour. In-4° goth. en vers de dix syllabes, publié vers 1500.
- Philomneste Junior assure que l'exemplaire de ce petit poème, qui figurait au catalogue La Vallière sous le n° 2909, était un exemplaire unique qui, passé en Angleterre, a successivement figuré aux ventes Heathcote et Heber.
815. **Falcon d'amour**. Opuscule en vers et en prose, publié à Paris vers 1500, pet. in-4° goth. de 25 feuillets.
- Le seul exemplaire connu figurait à la vente Heber.

816. **Faulconier** (Simon), poète, médecin et auteur dramatique, mort vers 1612.

De Beauchamps assure qu'il n'est rien resté des ballets, comédies et tragédies dont il était l'auteur.

Il n'est connu que par son épitaphe, dont je détache les huit vers suivants :

soit qu'il te plut d'une voix bocagère
plaindre le sort d'une nymphe légère,
soit que le sot tu voulusses chausser
d'un vers comique, où qu'il te plut hausser
le triste son de ta voix plus hardie
pour empouller la grave tragédie;
car tu savais instruire comme il faut
et délecter le français échaffaut.

Fauquet (Antoine), prêtre du diocèse d'Amiens.

Voici un poète du XVI^e siècle, qui n'est cité ni par Du Verdier, ni par La Croix du Maine. C'est le nouveau Le Long qui nous révèle son existence.

Il serait l'auteur de plusieurs opuscules en vers absolument introuvables aujourd'hui.

J'en cite deux :

817. Epitaphe de la ville de Calais, par Ant. Fauquet, natif de la cité d'Amiens, plus une chanson sur la prinse du dict Calais. Paris, Caveillier 1558, pet. in-8°.

Brunet ne cite de ce livre qu'une seule adjudication.

818. Le discours du testament de la prise de la ville de Guines, composé par maistre Anthoine Fauquet, pretre natif de la ville et cité d'Amiens avec deux chansons nouvelles faictes sur la prinse de la dicte ville de Guines. A Paris, de l'imprimerie d'Ollivier de Harsy, 1558, pet. in-8°.

Le seul exemplaire connu figurait à la vente Tross.

819. **Faux** (Le) visage découvert du fin renard de la France, à tous catholiques unis contre l'ennemi de Dieu ouvert et couvert, ensemble quelques anagrammes et sonnets propres pour la saison du jourd'hui. Paris, Jacques Varengue, 1589, pet. in-8°.

On ne connaît pas d'autre exemplaire que celui qui figurait à la vente Mac-Carthy.

820. **Favre** (Antoine), premier président du Parlement de Chambéry, serait, d'après De Beauchamps, l'auteur d'une tragédie :

Les Gordians et Maximins ou l'Ambition, in-8°, 1596, sans lieu d'impression.

Cette tragédie, probablement perdue, serait une œuvre de jeunesse, car Antoine Fabre vivait encore en 1624.

821. **Favereau**. Le Gouvernement présent ou Eloge de son éminence, pièce de mille vers et appelée par cette raison la Miliade. Imprimé à Anvers, pet. in-8°.

Cette satire très violente, dirigée contre le cardinal de Richelieu, a été supprimée avec la plus grande rigueur. Elle était généralement attribuée à Favereau, conseiller à la Cour des aides. Quelques personnes, cependant, prétendaient qu'elle était l'œuvre de M. D'Estalon, fils du maréchal de Saint-Luc.

822. **Favyer** (Nicolas), Conseiller au Parlement de Paris, puis Directeur des monnaies, mort en 1590. Figure et exposition des pourtraicts et dictions contenus es-médailles de la conspiration des rebelles en France opprimée et estainte par le roy Charles IX, le 24 jour d'aoust 1572. Paris, chez Jean Pailler, 1572, pet. in-8° de 6 feuillets.

Cette pièce rarissime figurait à la vente La Vallière et elle n'a plus reparu depuis qu'à la vente Pichon, où elle a été adjugée 300 fr.

Elle contient la reproduction des deux médailles frappées à l'occasion de la Saint-Barthélemy.

Sur la première de ces médailles, Charles IX foule aux pieds les cadavres des victimes, avec la légende : *Virtus in rebelles*. La seconde porte l'effigie du roi avec ces mots : *Dompteur des rebelles*. Il n'aurait été frappé que quinze de ces médailles, distribuées aux prévôts des marchands, échevins, etc.

823. **Feau** (Charles), né à Marseille en 1605, prêtre de l'oratoire et poète provençal, est l'auteur de nombreuses comédies en langue provençale, qui étaient jouées avec grand succès, non seulement au collège de l'oratoire de Marseille, mais encore dans les bastides des environs de la ville.

Plusieurs de ces comédies ont été imprimées séparément, mais il n'en reste plus trace. Elles auraient été réunies plus tard dans un volume in-12, auquel De Beauchamps fait vaguement allusion, mais qu'aucun bibliographe ne signale.

Pour une seule des comédies de Feau, la date de l'édition a été conservée :

Brusquet I. Brusquet II. Comédie imitée du Sosie de Plaute et tirée de l'éloge de Strozzi de Brantôme, 1634.

D'après Larousse, un certain nombre de pièces de Charles Feau, auraient été insérées, en 1665, dans le recueil : *Lou Jardin deys muses provençales*.

(Voir De Beauchamps, *Recherches sur les théâtres*).

824. **Femme** (La), mocqueresse mocquée, s. l. n. d., pet. in-8° goth.

Le seul exemplaire connu de ce petit poème se trouvait dans la bibliothèque de M. de Lignerolles.

825. **Fergusson** (Robert), *inquisitio et Detectio horribilis homicidis comitis d'Essex. s. l. n. d.*
Cet ouvrage, qui a été publié à la fois en latin, en anglais, en français et en flamand, doit être devenu plus que rare, puisque Peignot qui le cite dans son *Dictionnaires des livres condamnés*, ne peut pas en indiquer le format.
Fergusson, poète écossais, né en 1751, est mort à 23 ans, en 1774.
826. **Ferrou** (Armand). *Traité de l'amour de Plutarque*, avec notes latines d'Estienne de La Boétie. Lyon, 1571.
Livre absolument introuvable.
Voir *Bulletin du bouquiniste*, tome XIII, p. 182.
827. **Festival** (J.). *Liber festivalis*. Westminster-Caxton, 1483, in-f°. Vieux livre liturgique, dont on ne connaît qu'un ou deux exemplaires disputés à prix d'or en Angleterre, malgré leur état défectueux.
Brunet cite, d'après Lowudes, mais sans avoir pu constater leur existence, deux éditions publiées en France.
828. *Liber festivalis*. Rouen, 1494, in-4°.
829. *Liber festivalis*. Paris, 1495, in-4°.
830. **Fiammette** (La) amoureuse de Jean Boccace, traduite de l'italien en français avec l'italien à côté. Paris, 1609, in-12.
Cité par De Beauchamps sans autre indication.
831. *De fide concubinatorum*, publié en Allemagne, 1565.
Je trouve cette indication dans des notes manuscrites de Méon ; mais le livre, à ma connaissance, n'est cité par aucun bibliographe.
832. **Fief-Melin** (André-Mage, sieur de). Ses œuvres divisées en deux parties. Poitiers, Jean de Marnef, 1691, 2 tomes en un vol. pet. in-12.
Brunet ne peut citer aucune adjudication de ce recueil de compositions dramatiques ; mais ce qui mieux encore m'édifie sur l'extra-rareté de ce livre, c'est le silence de De Beauchamps, qui ne dit mot, ni du sieur de Fief-Melin, ni d'une seule de ses œuvres.
Fier-à-Bras (Le roman du), le Géant. C'est le premier roman de chevalerie français qui ait été imprimé. Brunet cite neuf éditions de 1478 à 1497, et toutes ont droit à une mention dans cette bibliographie spéciale.
833. *Le Roman de fier-à-bras le Géant*. Genève, 1478, in-f° goth.
C'est l'édition originale.
834. **Fier-à-bras**. Genève, Simon du Jardin, sans date.
Le seul exemplaire connu était dans la bibliothèque de sir Th. Granville.
835. **Fier-à-bras**. Genève, Louis Gorbin, 1483, in-f°. Le seul exemplaire connu dans la bibliothèque du roi d'Angleterre.
836. **Fier-à-Bras**. Lyon, Guillaume Le Roy, 1486, pet. in-f° goth.

L'exemplaire de cette édition qui figurait à la vente La Vallière, fut vendu 49 fr. C'est peut-être le même exemplaire qui a été adjugé 2.950 fr. à la vente Yemenitz.

837. **Fier-à-Bras**. Lyon, Guillaume Le Roy, sans date.
Édition citée par Du Verdier, qui prétend l'avoir vue à la bibliothèque de l'académie de Lyon.

838. **Fier-à-Bras**. Lyon, Maillet, 1489, in-f°.

839. **Fier-à-Bras**. Lyon, 1496, in-f°.
C'est Panzer qui a révélé l'existence de cette édition.

840. **Fier-à-Bras**. Lyon, Pierre Mareschal et Barnabas Chaussard, 1497.
Grand in-4°.

841. **Figures** du vieux et du nouveau Testament, s. l. n. d., pet. in-8° goth.
Le seul exemplaire connu figurait à la vente La Vallière.

842. **Filiabus** (Sion) Lutetiae Virginibus votivum carmen Gallico-latinum.
Epître aux filles et femmes de Paris. Pet. in-8°, s. l. n. d., imprimé à Paris vers 1560.

Brunet mentionne sans autre indication cette pièce introuvable.

843. **Filhol** (François). L'oracle poetique fait par F. F. à Tolose, par Jean Maffré, 1619, pet. in-4° de 76 pages.
Livre probablement perdu.

On a peu de renseignements biographiques sur le poète François Filhol, qui, d'après l'auteur du Supplément, serait né à Montgiscard en Languedoc.

Filleul (Nicolas), auteur dramatique normand, dont le souvenir aurait disparu, malgré deux tragédies représentées avec succès, à Gaillon, devant le roi Charles IX, si La Croix du Maine ne lui avait consacré une courte notice. Ses œuvres ne sont, en effet, connues que par la mention qu'en fait La Croix du Maine. De Beauchamps l'avoue, sans détours, et si Brunet n'en dit rien, il le laisse facilement comprendre.

Filleul est l'auteur de deux tragédies, d'une comédie et d'un volume de discours.

844. **Athalie**, tragédie jouée au collège d'Harcourt, à Paris, le 21 décembre 1563. Paris, Thomas Ricard, 1564, in-4°.

845. **Lucrèce**, tragédie, et les **Ombres**, comédie en 5 actes. Si ces deux pièces ont eu, comme *Athalie*, des éditions séparées, le souvenir n'en reste plus, mais elles ont été réunies en un volume in-4°, sous le titre : *Les théâtres de Gaillon* dédiés à la reine mère du roi, où sont les jeux représentés à Gaillon devant le roy Charles IX. Rouen, Georges Loyselet, 1566, in-4°.

Ce recueil, contient, en outre, quatre églogues dialoguées.

(A suivre).

ARMAND DELPY.



Avis divers

Nous avons reçu, il y a quelque temps, un dessin d'armoiries pour notre Société, fort ingénieusement composé par M. J. Boisserie de Masmontet. M. Fournier a bien voulu se charger d'en faire un report à la plume pour en faciliter la reproduction. Aussitôt qu'il sera possible, nous l'utiliserons pour les documents de la Société. En attendant, nous adressons nos remerciements à ces deux aimables confrères.

NÉCROLOGIE

M. le Docteur Lalande nous annonce le décès, à Lyon, à l'âge de 46 ans, de M. Maigrot, qui fut un des premiers collectionneurs de marques postales.

Beaucoup d'entre nous avaient eu des rapports avec lui et appréciaient la sûreté de ces relations.

M. Maigrot ne faisait pas partie de notre Société, mais nous nous associons de tout cœur aux regrets que cause sa perte.

H. V.

Nous rappelons à nos confrères que, au cours de la réunion du 15 février, il a été décidé que nos dîners auraient lieu désormais le troisième **mardi** de chaque mois au lieu du mercredi.

Notre 21^e dîner aura lieu le mardi 16 mai. La réunion qui suivra aura pour sujet, en raison du prochain voyage du roi d'Espagne :

Les visites de souverains en France.

(Envoyer les documents à M. Paul Flobert qui se chargera d'en présenter l'ensemble.)

Au 22^e dîner, dernier de la saison, qui aura lieu le mardi 20 juin, nous étudierons les documents relatifs à

Les papiers relatifs aux transports

sur terre et sur mer : lettres de voitures, connaissements, billets de tous transports en commun (bateaux, chemins de fer et voitures publiques), billets de péage, etc.

(Envoyer les documents à M. Henry Vivarez qui se chargera d'en présenter l'ensemble.)

Notre Trésorier ayant reçu, en paiement de cotisation, trois timbres français de 5 fr. et un de 2 fr., serait reconnaissant aux collègues qui voudraient les lui reprendre ou échanger contre des timbres de valeurs courantes.

Nous prions nos confrères d'éviter ce mode de paiement.

ADHÉSIONS NOUVELLES

MM. EUDES (Henri), rue Turbigo, n° 3, à Paris.

FORBIN-L'HOSTE (Alfred), rue de la Tour d'Auvergne, n° 34, à Paris.

LETESTU (Maurice), membre de la Sabretache, rue Vernier, n° 19, à Paris.

DE BERMINGHAM (le comte Raoul), rue Lincoln, n° 7, à Paris.

QUESNÉ (Victor), rue Thiers, n° 20, à Rouen (Seine-Inférieure).

FOUGEU (Paul), faubourg Bannier, n° 86, à Orléans (Loiret).

MAUTOUCHET (Albert), rue de la Motte, n° 9, au Mans (Sarthe).

CHANGEMENTS D'ADRESSES

MM. DEVAUX (Alex.), 6, rue du Vieux-Château, à Liancourt (Oise).

DRIOTON (Clément), rue Condorcet, n° 23, à Dijon (Côte-d'Or).

ENSCHEDÉ, 68, Heerengracht, à Amsterdam (Hollande).

VOISIN (André), rue Séguier, n° 16, à Paris (6°).

VOISIN (D^r Henri), rue Perronet, n° 8, à Paris (6°).

LÉON-DUFOUR (Élie), à Saucats (Gironde).

JOUFFRAY (Antoine), rue Richemont, n° 43, à Vannes (Morbihan).

PARÈS (A.-I.), n° 6, villa Schutz, rue Victor-Hugo, à Bois-Colombes (Seine).



Variétés

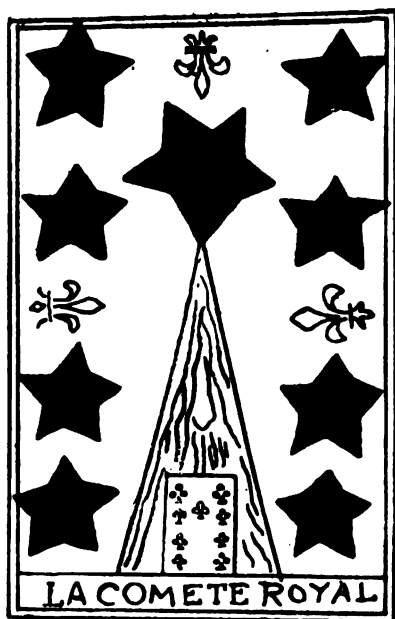
La Comète.

Voici un nouveau document iconographique sur ce jeu qui provoque nos recherches. C'est une fort belle gravure de Eisen : deux dames, un seigneur et un abbé sont autour d'une table de jeu, l'une des dames montre la comète qu'elle a dans sa main. Sur la carte qui est représentée par l'artiste figure une simple étoile avec une longue queue de comète.

Il est certain qu'Eisen a dû copier une carte existante, ce qui nous permet d'ajouter les renseignements suivants : ce nouveau modèle ne porte aucun point et cette carte avait toute valeur sans en avoir aucune ; on jouait encore la comète dans les premières années du règne de Louis XVI, date probable de la gravure.

L'original nous a été aimablement offert par M. Raconnat et nous nous sommes empressés de le reproduire.

* * *



Nous recevons encore, au dernier moment, un nouveau type de comète, d'origine dauphinoise, que M. Georges Marteau vient de trouver et qu'il nous communique. Les étoiles sont coloriées en bleu foncé presque noir, et la queue de la comète en jaune. La particularité la plus curieuse est que cette carte servait en place du neuf de trèfle figuré en réduction dans le bas, et il devait sans nul doute y avoir une autre carte identique correspondant au neuf de carreau.

Cela confirme une fois de plus notre hypothèse : il y eut des jeux où la comète était représentée par une carte tirée du jeu normal ; d'autres fois il y eut une carte spéciale ; et comme on jouait parfois avec deux comètes, on pourra rencontrer la carte identique à celle-ci, mais en rouge, et avec un neuf de carreau au bas, qui appartiendra au même jeu.

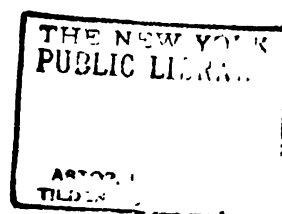
PAUL FLOBERT.



J. P. Le Bas del.

LA COMETE

G. B. Scriver sculp.



Un Document sur Louise Michel.

La mort récente de Louise Michel me rappelle qu'elle est représentée dans mes cartons par la pièce que je publie, imprimé in-8, datant, d'après une note marginale, de 1880.

SOCIÉTÉ LE DROIT DES FEMMES

12, rue Cail, 12

~~~~~  
Citoyen, Citoyenne,

*Vous êtes prié d'assister à la conférence (privée) qui aura lieu le Samedi 15 Mai 1880, à 8 heures précises du soir, Salle de la Réunion, 8, rue de Lévis (on entrera à partir de 7 h. 1/2).*

*Entrée 0,50 c.*

~~~~~  
Présidence d'honneur

LOUISE MICHEL

~~~~~  
ORDRE DU JOUR

*Les critiques de la Presse : Citoyenne AUBÉ.*

*Le travail des femmes : Citoyen MEUSY.*

*Le Refus de l'Impôt : Citoyenne Hubertine AUCLERT.*

*Le Socialisme et la femme : Citoyen Ed. BOULARD.*

*Appel de la Société au public : Citoyen DRAIGU.*

*La Commission d'organisation :*

ELISA GENTY.

MARIE BLIN.

ANTONIN LÉVRIER.

NOTA. — La conférence étant privée, toute lettre ne portant pas le nom et l'adresse du destinataire sera refusée au contrôle.

---

Imprimerie STEINMETZ, 14, rue Cail, PARIS

Je signale aux collectionneurs de documents sur le siège de Paris, le premier numéro de *La Vie Populaire* (20 janvier 1905, Paris, imprimerie de la Société Anonyme du *Petit Écho de la Mode*, 5-7, rue Lemaignan), qui donne le portrait de Louise Michel dans son costume de garde national en 1871.

JULES PELLISSON.

## Une Société de Bienfaisance au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ce passe-partout, qui mesure 13X21 centimètres, fait partie de ma collection :

Je soussigné, Commissaire au Grand Bureau des Pauvres, confesse avoir reçu de M<sup>re</sup> Duclon demeurant en la Paroisse de *St-Leu-St-Gille* la somme de *treize sols* pour son aumône et cottisation pour lesdits Pauvres, pour l'année mil sept cent *cinquante sept* de laquelle somme je le quitte. Fait à Paris, le 10<sup>e</sup> jour de *septembre* mil sept cent *cinquante sept*.

SOUFFRON.

*Pour copie conforme :*

JULES PELLISSON.

---

## La Maison aux Pendules.

... C'était l'une des doyennes — et non des moins intéressantes — de la rue Montmartre, où elle occupait, au n° 118, l'emplacement du bureau de la *Compagnie de la traite des noirs*, qui y fonctionnait encore en 1788.

Trente-deux cadrans en ornaient la devanture, à raison de huit par étage, et, à chaque heure du jour, les trente-deux horloges égrenaient leurs joyeux carillons, que répétaient les échos d'alentour...

La « maison aux pendules » avait été fondée, il y a près d'un siècle, par le sieur Wagner, un « Suisse », qu'on avait fait venir pour être horloger, et dont l'enseigne, ainsi qu'il résulte d'une curieuse « réclame » (1829), que nous avons entre les mains, se libellait de la façon suivante :

WAGNER

*Mécanicien du Roi, fait les grosses horloges pour polais, clochers, châteaux et manufactures ; méridiens et pendules en musique, engrenages, etc.. etc.*

Les « musiques » de Wagner furent populaires dans le quartier Montmartre, bien avant l'apparition de... *Parsifal* ou de *Lohengrin* !

Aujourd'hui, les clochettes se sont tues ; les vieux murs, dont on a soigneusement décroché les cadrans, ne laissent plus apparaître que trente-deux ouvertures béantes... L'immeuble va être démoli. C'est encore un lambeau du Vieux-Paris qui s'en va !

(*Le Gaulois*, 26 décembre 1904).



## A propos du musée des voitures.

Il est sérieusement question de créer un musée de voitures. On y verra des véhicules historiques, tels que la voiture qui ramena Napoléon de Moscou à Paris ; mais bien des types curieux ont disparu à jamais, à commencer par la guimbarde de 1769 dont nous entretenit le second fascicule du *Vieux Papier*. La guimbarde n'était représentée à l'Exposition de 1900 ni en estampes, ni en nature. La locomotion étant un des articles de notre programme, il est bon de noter au passage les articles de journaux qui signalent la disparition de véhicules qui, dans notre siècle de perfectionnements, auraient pu passer pour antédiluviens. Voici deux extraits du *Gaulois* des 10 décembre 1901 et 9 février 1903 :

Les maraîchères sont désolées : la vieille voiture de Montreuil a vécu !

Beaucoup de Parisiens ignoraient l'existence de ce coche vénérable, une des rares voitures publiques, peut-être la dernière, qui se soit maintenue en face de la Compagnie des Omnibus. Le départ avait lieu, au son d'une cloche rustique, sous un hangar voisin du Châtelet, si bas que les gens de l'impériale étaient obligés de se pencher à la sortie pour ne pas heurter le linteau de la porte. Les voyageurs étaient barricadés par une portière hermétiquement close, que seul le postillon pouvait ouvrir au moyen d'une corde aboutissant à son siège.

Ce pittoresque véhicule, qui circulait encore il y a quelques jours dans les rues de Paris, vient de succomber à la concurrence des tramways de pénétration.

Chevaux et voitures ont été vendus. L'électricité a tué la diligence. Le progrès n'a aucun respect pour les vénérables traditions.

\*  
\* \*

**Dernière vinaigrette.** — L'an passé, Beauvais, ville privilégiée, s'enorgueillissait de voir rouler toujours dans ses rues deux « vinaigrettes » — deux de ces chaises roulantes, appelées aussi brouettes, qui furent pendant tout le dix-septième siècle un moyen de locomotion fort en vogue — sorte de chaise à porteurs montée sur roues, et traînées à bras par des « brouetteurs ».

Or, en ce siècle neuf, Beauvais possédait encore deux vinaigrettes et deux brouetteurs, Constant et Pithoud, qui s'étaient, par leurs longs et loyaux services de solides marcheurs, acquis une véritable popularité. Il y a quelques mois, Constant renonçait à son métier original, car les clients étaient rares. Seul, Pithoud résistait encore et continuait à brouetter ses concitoyens dans sa vinaigrette, dont la caisse peinte en jaune et les rideaux de mousseline blanche avaient quelque chose de délicieusement vieillot et démodé.

A son tour, il vient ces jours-ci de renoncer à la lutte et, non sans tristesse, il a remis définitivement sa chaise roulante.

Alors que les vinaigrettes étaient d'un usage répandu et journalier, l'acteur Odry, ce naïf spirituel et ce verveux, dont le souvenir mérite de vivre, prit un soir une de ces brouettes, tandis qu'il sortait du théâtre et voulait aller souper chez des amis.

Il faisait un temps atroce, et la pluie, abondante, en frappant la terre, faisait rejaillir la boue qu'elle formait. Le « brouetteur » ne tirait pas de grand cœur la chaise, et sa course était rien moins que rapide.

Odry, pressé d'arriver, finit par demander à l'homme pourquoi il allait avec une telle lenteur.

— C'est que j'ai l'habitude, répondit le brouetteur, qu'on pousse par derrière la vinaigrette que je tire.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ! s'écria Odry.

Et, descendant d'un bond, il se met à pousser vigoureusement la brouette, pataugeant dans les ruisseaux avec ses escarpins à boucles et constellant sa culotte de satin blanc d'innombrables astérisques de boue.

\* \* \*

Les chaises à porteurs, si usitées au XVIII<sup>e</sup> siècle, ont eu la vie plus dure qu'on ne le croit généralement. A Périgueux, elles étaient encore en pleine activité sous le règne de Louis-Philippe et n'ont disparu que sous le second Empire.

JULES PELLISSON.

---

### Un graveur de poinçons de papier timbré.

**Ferdinand de Saint-Urbain, graveur des monnaies lorraines.**

— La gravure des timbres destinés à être appliqués sur les papiers débités par le fermier général des domaines, gabelles, formules, etc., est souvent due à des artistes de grand talent ; ainsi les curieux sauront que les timbres apposés sur les papiers débités en Lorraine, à partir de 1730, et très probablement même antérieurement, peuvent figurer dans leurs collections à côté des œuvres du graveur dont ils recherchent si avidement jusqu'aux moindres productions.

Ceux, entre autres, au bas desquels on lit le mot *extraordinaire*, sont bien supérieurs, sous tous les rapports, aux timbres passablement mesquins dont on use aujourd'hui. On y voit un escusson mi-parti de Lorraine simple et de Bar, surmonté de la couronne royale.

Communiqué par M. F. Lallemand,  
Bibliothécaire de l'Asile Sainte-Anne, à Paris.

# BIBLIOGRAPHIE

---

LES CONTEMPORAINS CÉLÈBRES. — PORTRAITS. AUTOGRAPHES. NOTICES BIOGRAPHIQUES ILLUSTRÉES DES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES. *Première série.* ALBUM LEFÈVRE-UTILE. Préface de Paul Acker, 1904, 1 vol. petit in-4, papier Hollande avec 28 planches coloriées et reproductions de caricatures de Capiello, relié (Bernard, 29, quai des Grands-Augustins et 1, rue de Médicis).

De tout temps on s'est intéressé à la vie des hommes qui sont une célébrité de leur époque, dans un genre quelconque, témoin la vie des hommes illustres de Plutarque.

Aujourd'hui, plus que jamais, on a le désir de connaître les détails intimes de la vie des contemporains dont on parle. On veut savoir leur origine, leurs débuts, leurs goûts ; on veut avoir leur portrait et on ne dédaigne pas la reproduction de quelques lignes pensées et écrites par eux, l'autographe. L'autographe, d'ailleurs, a été aussi recherché de tout temps puisque la reine Attossa, citée par saint Clément d'Alexandrie, les collectionnait et que Largius Lucinius offrait à Pline l'Ancien en échange de ses tablettes 400.000 sesterces (84.000 francs).

Lefèvre-Utile a donc eu une heureuse idée en publiant un album des contemporains et en offrant ainsi aux amateurs une petite collection d'autographes moins coûteuse. Il plaira au public qui lui témoignera sa reconnaissance en savourant les L. U.

Dans ces dernières années les portraits des contemporains avaient déjà fait l'objet de diverses publications ayant chacune leur intérêt ; l'album Lefèvre-Utile se distingue par son cachet artistique tout particulier. Tout en est soigné.

Le papier de Hollande porte en filigamme *L. U. Nantes*, le texte est composé en caractère Grasset et tiré en noir et rouge avec un soin très grand. L'illustration, tout à fait remarquable, consiste en 28 planches coloriées hors texte donnant chacune le portrait d'une célébrité avec un encadrement artistique et un autographe, tel celui-ci :

Je ne voudrais pas faire un mauvais jeu de mots, mais il me semble que devant ces délicieux biscuits, la question sociale se pose aussi un peu. Chacun voudrait (et cela se comprend) l'assiette au Petit Beurre.

(JULES CLARETIE).

Des dessins tirés en sanguine ornent le texte.

Enfin une reliure originale, à plats en bois coloriés et dont le recto porte un médaillon de Sarah Bernhardt dans *Princesse lointaine*, d'après le tableau de Mucha.

On y trouve les portraits, autographes, notices biographiques, de : Sardou, Sarah Bernhardt, Coppée, Madame Adam, Anatole France, la Duchesse d'Uzès, Lemaître, Madame Réjane, Claretie, Madame Segond-Weber, Richepin, Madame Brandès, Coquelin aîné, Madame Granier,

Massenet, Madame Ackté, Mounet-Sully, Madame Hading, Gérôme, Madame Hatto, Mercié, Madame Delna, Merson, Madame Sanderson, Bartholdi, Madame Carrière-Xanrof, Capus, la reine Ranavalô.

Citons enfin, pour terminer, les principaux collaborateurs de cette belle publication à qui nous sommes heureux d'adresser des compliments : M. Acker, qui a rédigé les portraits et notices, M. Vogel, auteur des illustrations, MM. Habert-Dys, Orazi, Praikin, qui ont combiné les ornements, MM. Stenger et Haranchipy qui ont recueilli les autographes de la collection Lefèvre-Utile, M. Beauchamp l'éditeur, M. Malherbe, l'imprimeur. Nous lisons au verso du titre : « La deuxième série est en préparation » souhaitons lui aussi bonne réussite et prompte apparition !

GEORGES J.-B. BAILLIÈRE.

M. Henry Havard, dans son ouvrage *l'Art et le Confort*, qu'il vient de faire paraître chez Rouveyre, l'éditeur connu, a consacré un chapitre aux choses du passé qu'il intitule « au bon vieux temps ».

Sans rien sacrifier à la fantaisie, il a fait là un exposé complet de plusieurs sujets qui nous préoccupent. La poste, les diligences, les carrosses, les routes notamment, y sont traités au plus grand bonheur du lecteur, car les reproductions des vieilles estampes qui s'y trouvent nous rendent plus attrayant ce passé qui nous occupe toujours.

D'ores et déjà c'est un beau livre à ajouter à l'*Essai de Bibliographie* de notre érudit collègue, M. Wiggishoff, paru dans notre avant-dernier Bulletin. Et je crois être utile à nos collègues en le leur signalant.

L. CHAMBOISSIER.

M. Maury vient de faire paraître un *Supplément au Catalogue des marques postales de la France* de plus de 200 pages, qui prouve combien les recherches sur ce sujet se sont développées depuis la deuxième édition qui date de cinq ans à peine.

Le chapitre des armées en campagne, le plus intéressant au point de vue historique, y présente, en particulier, un accroissement considérable.

A la fin, l'auteur a eu l'excellente idée de reproduire des marques inexploitées pour provoquer les recherches des collectionneurs. Cela nous amène à constater que plusieurs membres du *Vieux Papier* lui ont communiqué le résultat de leurs recherches, apportant ainsi l'appoint de leurs collections à l'œuvre commune dont M. Maury s'est fait l'historien documentaire.

Nous le félicitons de ce nouvel effort qui classe les collections de marques postales parmi les plus étudiées : inconnues il y a dix ans, elles se trouvent dotées du meilleur ouvrage qui puisse leur être consacré, car ce catalogue est un modèle de clarté et de précision.

Notons enfin qu'il est émaillé d'un nombre considérable de reproductions et aussi de quelques vignettes fort curieuses se rattachant à l'histoire de la poste : anciens instruments de bureaux postaux, plaque de facteur, etc., etc.

PAUL FLOBERT.

Prix de ce fascicule : 3 francs.

# BULLETIN

de la Société

Archéologique, Historique & Artistique.

# LE VIEUX PAPIER

Paraissant tous les deux mois.



*Sixième Année*

FASCICULE N° 31

1<sup>re</sup> JUILLET 1905



A PARIS



## SOMMAIRE

Vingtième réunion : 11 avril 1905. — La saboterologie.

Vingt et unième réunion : 16 mai 1905. — Visites de souverains.

## Mémoires et Communications :

A. NICOLAI : La Carte à jouer en Guinée.

A. DEVAUX : Papiers et Parchemins timbrés de France.

M. MONMARCHÉ : Une leçon de géographie sur des bouteilles de liqueur.

J. PELLISSON : Un privilège pour chaise de poste, croisac et pompe de nouvelle invention.

D<sup>r</sup> G.-J.-H. BAILLIÈRE : Les Cartes Postales-Pétitions.

F.-A. QUINET : Essai de bibliographie postale (suite).

ARMAND DELPY : Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique (suite).

## Actes divers.

## Bibliographie.

*Les communications concernant la Société doivent être adressées :*

pour la partie administrative : à M. H. VIVAREZ, Président, 12, rue de Berne, Paris VIII<sup>e</sup>.

pour le Bulletin : à M. P. FLOBERT, Secrétaire général, 18, rue de Berne, Paris VIII<sup>e</sup>.

pour les cotisations : à M. Alexis TUMBEUF, Trésorier, 4, rue Robert-Lecoq, Paris XVI<sup>e</sup>.

*Les opinions émises dans le Bulletin n'engagent que leurs auteurs.  
La Société n'en assume pas la responsabilité.*

— TOUTS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS —

Cotisation annuelle et abonnement au Bulletin . . . . . 12 francs.

Moyennant un supplément de 8 francs par an, soit une cotisation annuelle de 20 francs, les adhérents ont droit à un exemplaire supplémentaire du Bulletin sur papier vergé.

La réunion de ces exemplaires, qui seront livrés à la fin de l'année, permettra de faire relier le Bulletin en un beau volume de luxe, et d'utiliser les exemplaires ordinaires pour le travail courant.

Le service des exemplaires de luxe sera continué d'office, chaque année, à ceux des adhérents à qui il aura été fait, à moins d'avis contraire avant le 1<sup>er</sup> décembre.

Les exemplaires sur papier de luxe n'étant tirés qu'au fur et à mesure des demandes, nous ne pouvons donner, pour la première année, que les Bulletins de 1905 qui paraîtront après la souscription.

Les membres de la Société qui désirent profiter de cette combinaison sont donc instamment invités à en prévenir le plus tôt possible le Secrétaire général.

*Pour l'acquisition des numéros antérieurs des années 1900, 1901,  
1902, 1903 et 1904, s'adresser au Secrétaire général.*



## RÉUNIONS MENSUELLES

---

Vingtième Réunion — 11 Avril 1905

---

Étaient présents : MM. Amelin, Bargallo, Brunswicg, Chamboissier, Cochon, Creste, Delauney, Flobert, Fournier, Haas, Lacroix, Langlassé, Le Senne, de Nerville, Rey, Tumbleuf, Vivarez et Henri Voisin.

Le menu était illustré d'une très amusante vignette de boîte d'allumettes, reproduite ci-dessous avec le bois original appartenant à M. Perrot, notre confrère.



M. Chamboissier expose l'histoire fiscale du **Tabac** en France, qu'il accompagne de nombreux documents fort rares.

Le tabac devait appeler l'attention de notre Société, car, comme tout ce qui a préoccupé l'Administration sous l'ancien régime, il a créé une foule d'édits, lois, arrêts et documents, que nous retrouvons aujourd'hui, et dont quelques-uns vont passer sous vos yeux.

Importé en 1559 par Jean Nicot, notre ambassadeur à Lisbonne, il fut accepté et utilisé par le Grand Prieur de France et la reine Catherine de Médicis. Le nombre de ses amateurs, grâce à ce haut patronage, augmenta vite. La preuve en est faite par les différents noms qui lui furent donnés : « herbe à l'ambassadeur, herbe à la reine, au grand prieur, herbe Médicis, etc., etc. »

L'emploi en devint si grand que, dès 1674, il fut l'objet d'une ferme, et c'est de cette date que l'État, le monopolisant à son profit, en retire des revenus considérables. En effet, le 1<sup>er</sup> août 1718, la Compagnie d'Occident se rendait adjudicataire de cette ferme pour six ans moyennant la somme de 4 millions 20 mille

livres par an, sous le nom de Jean L'Admiral. Cette Compagnie, qui devait fournir du tabac provenant des cultures de la colonie de la Louisiane, jusqu'à concurrence de la moitié de ce qu'il en faudrait pour la consommation du royaume, ne dut pas faire de brillantes affaires, car, à en juger par le deuxième fascicule que j'ai dans ma collection, le 29 décembre 1719 le roi révoquait à compter du dit jour le privilège exclusif accordé à l'Admiral, et le convertissait en un droit d'entrée, concédé à la Compagnie des Indes, qui n'était autre que l'ancienne Compagnie d'Occident, refondue et reconstituée sous le nom d'Armand Pillavoine.

Ce fut la première interruption du monopole de l'État qui dure toujours. La vente et la fabrication étaient libres, mais la culture était interdite dans tout le royaume, sous peine de 10.000 livres d'amende. Malgré l'autorisation pour tous sujets de faire venir des tabacs en feuilles, suivant le rapport du conseiller Law, cette interruption ne dura pas longtemps.

Le 17 octobre 1720, en effet, le roi, par une déclaration reconnaissant que l'effet n'avait pas répondu à ses intentions, rétablissait le monopole et en réunissait la ferme à ses autres fermes unies, dont la Compagnie des Indes était adjudicataire pour la même somme qu'en 1718, soit 4 millions 20 mille livres. Mais le 29 juillet 1721, un arrêt du Conseil d'État du roi annulait et résiliait cette adjudication, et, sur les bases d'un règlement général établi par déclaration du roi du 1<sup>er</sup> août 1721, le bail de la ferme de la vente exclusive du tabac était donné à Édouard Duverdier pour neuf années, à partir du 1<sup>er</sup> septembre 1721, moyennant cent mille livres en plus du prix de l'ancien bail. Un arrêt du Conseil d'État du 26 août 1721 le met en possession.

Il en fut ainsi jusqu'en 1791. Ce fut la belle période des sculpteurs de rapoires et fabricants de tabatières et autres accessoires d'amis du tabac. Tous rivalisèrent d'art et de bon goût pour créer ces somptueux bibelots dont quelques-uns ont survécu jusqu'à nous. Son usage inspira à l'abbé de Lataignant la fameuse chanson de : J'ai du bon tabac dans ma tabatière, etc. Et tout le monde connaît le couplet de la chanson grivoise de l'abbé Maugenot : Les adieux de La Tulipe à Catin :

Tiens, serre ma pipe  
Garde mon briquet  
Et si La Tulipe  
Fait le noir trajet  
Que tu sois la seule  
Dans le régiment  
Qu'ait le brûle-gueule  
De son cher amant.

Ce fut aussi la période des amendes sévères et des galères prononcées contre les faux tabatiers. Les nombreux arrêts de Parlement en témoignent.

En 1791, l'Assemblée nationale, dans un sentiment démocratique, rendit entièrement libres la culture, la fabrication et la vente du tabac. C'était bénévolement se priver d'un revenu considérable et facilement accepté au moment où l'État avait le plus besoin de ressources. C'était aussi la deuxième interruption du monopole de l'État. Ce fut la dernière, et elle ne dura pas longtemps, car le 22 brumaire an VII une loi rétablit une taxe sur la fabrication du tabac ; et quelques années après, l'article 1<sup>er</sup> du décret du 16 juin 1808 prescrivit à tout particulier qui voulait cultiver du tabac l'obligation d'en faire la déclaration aux agents du fisc. Enfin les décrets du 29 novembre 1810 et 12 janvier 1811 rétablirent dans son entier le monopole de la fabrication et de la vente. Ce fut, dit-on, à la suite d'un bal que Napoléon signa le décret. Il y avait vu une dame couverte de diamants. Il avait



demandé quel était le mari qui était assez riche pour offrir une telle quantité de bijoux à sa femme. On lui avait répondu que c'était un fabricant de tabac. Il n'en fallait pas davantage pour ouvrir les yeux de l'Empereur.

Plusieurs lois ont consacré ce régime depuis, quoique à titre provisoire. Mais ce provisoire est devenu définitif et a été renouvelé successivement par les lois des 24 mai 1862 et 21 décembre 1872.

Au rétablissement du monopole, l'exploitation fut confiée à l'Administration des droits réunis. Celui qui voulait vendre du tabac devait demander une licence au bureau des droits réunis (généralement au canton) qui lui en délivrait un reçu constatant sa demande, comme les deux que je présente, et il lui était remis une feuille de licence, comme les trois que je fais passer, et qui n'étaient valables que pour un an. Elles indiquaient le prix, qui était de 21 francs pour les bureaux ruraux. Ce prix était payé au bureau de la demande dont dépendait le débitant, soit par fractions, soit en totalité, comme l'indiquent les trois quittances de ma collection.

Depuis 1851, l'Administration des contributions indirectes, qui a remplacé en partie celle des droits réunis, s'occupe seule de l'exploitation de ce monopole. Les manufactures de l'État fabriquent le tabac et ses entrepôts, le vendent à des débiteurs où le public va s'approvisionner. Ces débiteurs n'ont plus de licence à payer, car ils sont nommés par faveur, et tout le monde connaît la course au clocher à laquelle cette distribution de bureaux donne lieu. Des abus criants ont soulevé des polémiques violentes, et fait demander une législation qui se fait toujours attendre.

Depuis longtemps, l'usage du tabac s'est tellement généralisé que certains débiteurs réalisent de gros bénéfices. Une Société contre l'abus du tabac a cherché à diminuer cet engouement. Mais on aura beau faire, on continuera à fumer, priser et chiquer, car il s'agit là d'un véritable besoin. Et pour beaucoup de fumeurs le tabac est le seul baromètre de leur santé. Ils suivent le conseil formulé par ce distique :

Le tabac et l'amour se ressemblent fort bien,  
Beaucoup en fait du mal, un peu ne gâte rien,

M. Henri Voisin nous montre ensuite la partie documentaire du même sujet, c'est-à-dire les bandes et marques de contrôle employées par la Régie. Sa collection, extrêmement remarquable, fait l'admiration des assistants.

Après l'exposition si claire et si attrayante de M. Chamboissier, je crains de venir vous importuner en faisant défiler sous vos yeux les pièces de ma collection.

Je me suis attaché à réunir, tant dans le passé que dans le présent, toutes les étiquettes représentant un droit fiscal souvent ajouté au prix de revient de l'objet, et concernant la vente des diverses denrées monopolisées, soit directement par l'État, soit indirectement, la vente n'en étant autorisée que par l'entremise de certaines sociétés.

Jadis le sel, le tabac, les cartes étaient seuls soumis à une réglementation de vente, à certains droits ; aujourd'hui, si la première de ces matières, de première nécessité, est de vente libre, le tabac et les cartes sont restés soumis à des droits ; sont venus s'y adjoindre les allumettes, les bougies, la poudre, l'alcool, le sucre, et, temporairement, la chicorée.

Comment étaient indiqués, au XVIII<sup>e</sup> siècle et avant, les prix de vente des objets dont la vente était surveillée par la gabelle ? Les documents sont muets à ce sujet et l'on n'a guère chance de retrouver les étiquettes l'indiquant. Je ne pus jamais en rencontrer.

Quelques papiers d'emballage pour les cartes, pour le tabac, donnent une indication de la fabrique, de la provenance de ces objets, mais aucun n'indique un prix de vente, qui devait comprendre et le prix de l'objet et le droit à payer.

J'ai publié dans l'*Écho de la Timbrologie* (1902 à 1903) divers articles concernant la description et l'énumération des diverses bandes de tabac actuellement en service, des timbres et bandes d'allumettes qui se sont succédés depuis les lois du 4 septembre 1871 et 2 août 1872 jusqu'à nos jours. Le catalogue spécial de France d'Yvert et Tellier en donne tout au long l'énumération qu'il serait fastidieux de vous faire.

En vous passant des pièces, je vous résumerai leur histoire.

Le droit sur les allumettes est un produit de la guerre de 1870-71. Avant cette période la fabrication et la vente étaient libres. La loi du 4 septembre 1871 imposa un droit représenté soit par un timbre, soit par une bande, avec lesquels le fabricant devait sceller la boîte, prouvant ainsi que le droit était acquitté ; l'ouverture de la boîte déchirait la bande et la rendait inutilisable à nouveau.



La loi du 2 août 1872 supprima toutes les fabriques particulières et afferma le monopole des allumettes à la Compagnie générale des allumettes chimiques.



La bande représentait ici, non plus une taxe fiscale, mais un prix de vente par une société particulière qui acquittait directement les droits.

En 1875, la Société des allumettes chimiques, ayant fait de mauvaises affaires, résilie son contrat et l'État prend le monopole direct, que nous connaissons encore maintenant. Je ferai remarquer que, depuis deux ans, les bandes tendent toutes à être imprimées en noir, au lieu de rouge et bleu.

Pour les tabacs, les documents sont moins faciles à rencontrer et ma collection est bien incomplète.

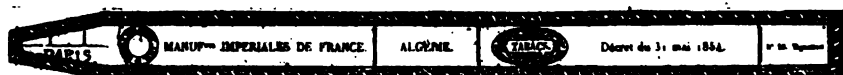
J'ai suivi, jusqu'en 1875, l'ordre chronologique, sans m'inquiéter à quoi s'appliquaient exactement les bandes que je vous présente. Les numéros de série et d'ordre, placés à l'une des extrémités, complètent ma classification.

La plus ancienne des bandes que je connaisse date, me semble-t-il, de la Révolution. Elle s'applique évidemment au tabac à chiquer ou à priser, en carottes.

**X TABAC ficelé, à 8 longueurs, X ~~de la Manufacture de~~**

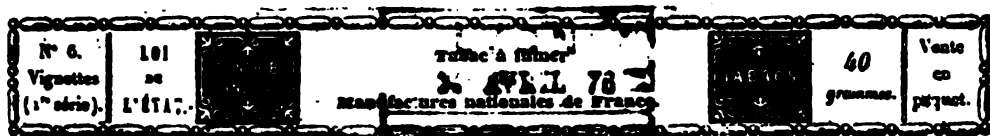
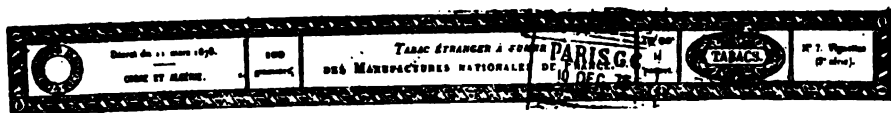
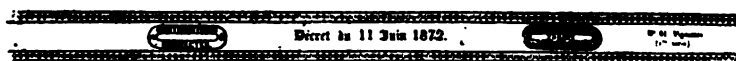
Puis nous sauterons au règne de Louis XVIII, avec une jolie pièce aux armoiries royales; elle est dans la collection de M. Peyssard.

La date de l'ordonnance du 18 mai 1832 nous montre que ce fragment appartient au règne de Louis-Philippe, et la mention « Manufactures Impériales », nous fait, avec trop de rapidité, arriver au second Empire. Plus nombreux sont les documents; voici des bandes de la première série, deuxième série, s'appliquant probablement au tabac destiné à l'intérieur de l'Empire.



La troisième série ne comprend que du tabac d'exportation pour l'Angleterre; la sixième pour l'exportation au Portugal. A quoi s'appliquent les quatrième et cinquième séries? Je n'ai pu savoir.

Jusqu'en 1875, la troisième République conserve les mêmes modèles de bande, en changeant « impériales » en « nationales. »



Puis apparaît le modèle actuel avec un schéma du timbre de Mouchon aux Droits de l'Homme.

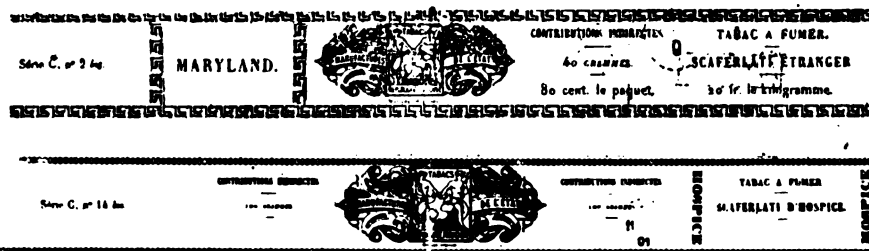


Les séries, qui sont désignées par des lettres, s'appliquent :

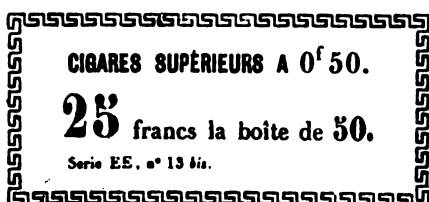
La série A, au tabac à priser, avec une série AA servant de contremarque;

La série B, au tabac à chiquer, peu nombreuse celle-ci : elle ne contient qu'une seule bande;

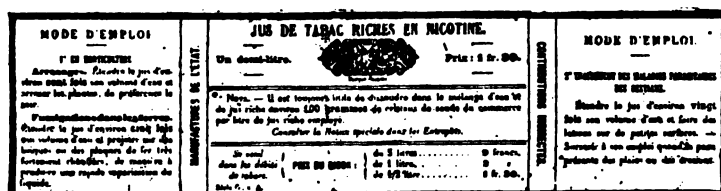
La série C, au tabac en paquet, pour la pipe, la cigarette, avec une contremarque CC;



La série D, aux cigarettes toutes faites ;  
La série E, aux boîtes et petits paquets de cigares, avec de nombreuses contremarques EE.

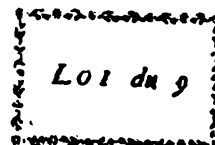
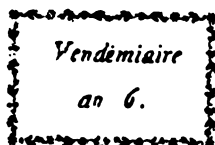


La série F, qui est une véritable contremarque en usage sur les petits paquets de cigares concurremment avec certaines bandes E qui n'ont point de prix marqué ;  
Enfin la série G, au jus de tabac en bidons.



Nombreuses sont les surcharges que l'on peut relever sur les bandes de tabac, soit qu'elles marquent une modification de prix, soit qu'elles indiquent un usage spécial : Zone neutralisée, Provision de bord, Dégustation, Exportation, Corse et Algérie, Alsace-Lorraine.

Je serai bref sur les autres bandes fiscales. Tout le monde connaît les bandes de bougies et je n'en donne pas de reproduction ici.



Les bandes de jeux de cartes. Quelques anciens spécimens et tous les actuels, qui sont de véritables timbres fiscaux, n'indiquent que le droit à payer.

Les bandes et timbres de chicorée, analogues aux premières bandes et timbres d'allumettes.

Les bandes de spiritueux que l'on peut acheter aux octrois à l'avance et, les collant à cheval sur le bouchon de la bouteille, passer devant les guichets sans s'arrêter pour acquitter les droits.

Les bandes de sucre, utilisées dans certains transports de mélasse.

Quelques bandes de boîtes à poudre, remarquables par leurs dimensions.

M. Delauney nous montre ensuite sa collection fort riche, puisqu'elle contient près de 5.000 pièces, de couvercles de boîtes d'allumettes japonaises bien curieuses par l'originalité que les fabricants ont su donner à ces objets de si minime valeur.

M. Creste fait circuler un album renfermant une bien singulière collection qui appartient à notre confrère, M. de Vilmorin. Ce sont des bagues de cigares, recueillies au cours de nombreux voyages. On ne se douterait pas de la variété et du luxe apporté souvent à ces petites pièces. Quelques-unes sont vraiment remarquables, notamment des bandes avec portraits et celles confectionnées spécialement pour des souverains ou de grands personnages.

M. Flobert montre quelques feuilles de boîtes d'allumettes, enveloppes de papier à cigarettes, etc., et il fait circuler des documents envoyés par M. Bertarelli, comprenant surtout de très belles et anciennes étiquettes,

**Vritable Tabac**



**à la Violette**

**Extra fin ; de Strasbourg.**

adresses et enveloppes de bureaux de tabac, la plupart illustrées de bois gravés, comme celle reproduite ci-dessus.

M. Hartmann avait envoyé une très amusante lettre de Le Tourneur, membre du Directoire exécutif, lettre ornée d'une jolie vignette, dans laquelle il fait l'éloge de carottes de tabac qu'on lui a envoyé ; puis le très remarquable rapport sur le musée rétrospectif de la classe 91, à l'Exposition de 1900, où il avait d'ailleurs exposé nombre de documents.

M. Rey fait circuler de très beaux chromos pour boîtes de cigares.

Enfin, M. Langlassé nous montre quantité de vignettes et de gravures sur les fumeurs et un de ses amis, M. Deschastre, de Saint-Germain, avait apporté une curieuse collection d'anciennes boîtes d'allumettes et autres bibelots curieux sur l'art de fumer.

PAUL FLOBERT.

## Vingt et unième Réunion — 16 mai 1905.

---

Assistaient à la réunion : MM. Bargallo, Berger, Beurdeley, Brunschwig, Chamboissier, Chanut, Creste, Daynard, Delauney, Dujardin père, Dujardin fils, Eudes, Flobert, Fournier, Haas, Hartmann, Lacroix, Langlassé, Le Senne, Moutaillier, Parès, Perrot, Quenaidit, Rey, Saffroy, Schwab, Tausin et Tumbeuf.



Le menu du dîner était orné d'une vignette éditée par M. A. Parès à l'occasion des fêtes de 1896.

M. Creste, vice-président, donne d'abord lecture d'un télégramme de MM. Vivarez, Mailhet et Vareille qui nous adressent leurs regrets, et souhaite la bienvenue à MM. Berger, Dujardin père, Chanut et Quenaidit, que nous avons le plaisir de voir parmi nous pour la première fois.

M. Beurdeley offre aimablement un grand nombre de pièces diverses que l'on se distribue.

Le Secrétaire-Général entretient les assistants des mesures qu'il compte prendre pour la prochaine Exposition de l'enfance à laquelle la Société apporte le concours des collections de ses membres et fait circuler un joli dessin à la plume, de M. Fournier, d'après l'original d'armoiries parlantes, envoyé par M. Boisserie de Masmontet pour la Société.

L'assemblée adresse des remerciements à ces deux collègues pour leur aimable concours. La composition de M. Boissérie de Masmontet est extrêmement intéressante. Elle ne peut qu'encourager d'autres études du même genre dans lesquelles la variété de nos collections pourra être symbolisée d'une façon plus précise.

Plusieurs de nos collègues, stimulés par cet exemple, s'offrent pour apporter aussi des projets qui seront également publiés. Leur ensemble fournira à la Société un armorial dont chaque élément pourra être utilisé suivant les circonstances.

La parole est ensuite donnée à M. Paul Flobert qui résume ainsi l'objet de la réunion :

### **Documents sur les visites de souverains en France.**

Les visites et réceptions que se font entre eux les souverains et chefs d'État ont un but purement politique. Ce n'est certes pas à ce point de vue que nous avons à l'envisager ; mais il semble alors que les documents qu'elles peuvent fournir à des collectionneurs sont d'un intérêt assez mince. Il n'en est pourtant rien, et celui qui, depuis ces dernières années surtout, chercherait à recueillir tout le papier qui est spécialement imprimé à ce propos, ferait une moisson copieuse.

Autrefois, les visites de souverains à Paris étaient bien rares, et elles n'avaient d'ailleurs pas grande raison d'être car les rapports entre nations voisines étaient à peu près nuls, sauf lorsqu'il existait des relations amicales dues aux mariages. Rappelons seulement pour mémoire celle de Pierre le Grand, en 1717, qui fut marquée par quelques fêtes, entre autres, une revue passée dans la plaine des Sablons.

Les visites d'ambassadeurs étaient plus fréquentes et se faisaient avec grand apparat. La Ville en faisait les frais et la réception était marquée surtout par une entrée triomphale à travers les rues de Paris, à l'imitation des entrées solennelles des rois de France. Tout le corps de ville allait au devant d'eux et les précédait en cortège pour leur faire les honneurs.

Pour ne citer que les principales, rappelons les visites de l'ambassade moscovite en 1615, la fameuse ambassade siamoise en 1686, celle du Maroc en 1699 qui resta quatre mois à Paris, et celle du Grand Turc en 1742, mémorables surtout par l'originalité des personnages, et aussi quelques réceptions fastueuses faites au légat du pape en 1625, à l'ambassade d'Angleterre en 1719, qui eurent lieu avec un cérémonial pompeux. De tout cela, il ne nous est resté que des programmes que l'on vendait dans les rues, pièces bien rares et bien curieuses, car souvent les plus petits détails du cortège y étaient notés. Il suffit de rappeler ici la reproduction <sup>1</sup> qu'a donné M. Pel-

---

1. Tome II, fasc. 17, page 59. L'entrée d'un ambassadeur à Paris en 1759.

lisson dans notre Bulletin du programme du cortège et du parcours suivi lors de l'entrée de l'ambassade de Venise en 1759.

Quant aux autres cérémonies provoquées par ces fêtes, elles ne donnaient lieu à l'impression d'aucun document, si ce n'est peut-être quelques libelles ou chansons qui ne devaient certainement pas être vendus sur la voie publique.

Somme toute, jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, nous n'avons guère à glaner, et la véritable période qui présente pour nous de l'intérêt commence avec le règne de Napoléon III. A cette époque se rattache le développement des relations diplomatiques qui déterminèrent nombre de souverains à accepter les invitations que l'empereur leur prodiguait. D'après les documents recueillis par notre collègue M. Hartmann, voici une liste des grands personnages qui sont venus nous visiter :

- 1855. — La reine d'Angleterre et le prince Albert.
- 1857. — Le roi de Bavière.
- 1860. — Le prince d'Orange.
- 1861. — Le roi de Suède, le roi de Prusse, le roi de Hollande.
- 1862. — Le roi des Pays-Bas, Saïd Pacha.
- 1864. — Le roi d'Espagne, l'archiduc Maximilien.
- 1867. — Le roi de Prusse, l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche, le roi de Portugal, le Sultan.
- 1868. — La reine d'Angleterre.
- 1869. — Le vice-roi d'Egypte.

La guerre de 1870 les interrompit et elles ne reprirent qu'avec le schah de Perse, qui, en 1873, fit à Paris un séjour mémorable dont beaucoup de nos collègues doivent se souvenir. Puis quelques visites sans grand relief :

- 1874. — L'impératrice de Russie.
- 1875. — Alphonse XII et la reine Isabelle, le sultan de Zanzibar.
- 1879. — La reine d'Angleterre.
- 1883. — Le roi d'Espagne.
- 1889. — Le schah de Perse.

Enfin, en 1893, la visite des officiers russes qui inaugurent la série des grands voyages politiques de souverains : en 1896 et 1901, le tzar Nicolas, en 1903 le roi d'Angleterre, en 1904 le roi d'Italie, que les présidents de la République allèrent à leur tour visiter.

La prochaine réception offerte au roi d'Espagne nous a donc semblé offrir matière à une réunion de documents rétrospectifs, initiant ceux qui n'ont pas encore eu l'idée de ramasser ces petites pièces, et rassemblant pour un instant celles que certains d'entre vous ont recueilli.

Les documents se rattachant aux visites de souverains et de grands personnages sont de deux sortes : ils sont officiels et exclusivement destinés aux invités qui prennent une part directe aux réceptions, ou bien populaires et émanent de commerçants avisés qui exploitent la circonstance pour créer des bibelots et les vendre rapidement.



Si les pièces officielles présentent très souvent un intérêt historique que le temps augmente facilement, les pièces populaires ne sont pas à dédaigner : les premières sont souvent artistiques et même parfois de vrais chefs-d'œuvre ; les autres présentent une originalité qui leur assure un rang très honorable du moment où la question artistique est secondaire, et que l'on recherche avant tout le *document*.

Pour un collectionneur, la recherche de l'un comme de l'autre est aussi ardue, aussi difficile.

Si les pièces officielles sont plus rares et impossibles parfois à obtenir parce que les détenteurs les conservent soit comme souvenir personnel, soit en raison de leur intérêt artistique, les documents populaires le sont encore plus, car ils n'ont qu'une durée éphémère, et, si l'on ne les recueille pas au moment même de leur apparition, il devient impossible, fort peu de temps après, de les retrouver.

Le développement des documents populaires n'est guère ancien : il a été provoqué par les manifestations patriotiques au lendemain de la guerre et notamment par la création de la fête du 14 juillet, en 1880.

Avec l'alliance franco-russe, cela prend une telle extension que nous allons trouver des ouvrages qui leur sont entièrement consacrés. Le plus remarquable est celui de Grand-Carteret sur le voyage du tzar en 1896 ; puis un éditeur, M. Daragon, a publié une série dont les volumes présentent cette particularité de paraître la veille de l'arrivée du souverain ; il y a enfin, à propos des fêtes de 1896, un catalogue de M. Philippe Deschamps qui recueillit un nombre considérable de bibelots dont il fit don au musée impérial historique de Moscou et au musée de Reims.

Quant aux documents officiels, ils ont fait l'objet de grands ouvrages de luxe édités par le Gouvernement, et d'autres ouvrages assez intéressants publiés par des journalistes, appelés par leur profession à suivre ces fêtes pas à pas ; mais on y trouve peu de pièces ayant pour nous de l'intérêt, à part quelquefois les reproductions de menus.

Après cet aperçu fort incomplet du sujet qui nous réunit ce soir, nous allons passer en revue les principaux documents qui sont à recueillir.

Les pièces officielles sont très nombreuses, car chaque instant d'une visite donne lieu à des réceptions auxquelles ne sont admises qu'un nombre restreint de personnes invitées par une *carte*, généralement très banale comme composition. On peut y ajouter les *programmes généraux* destinés aux organisateurs de chaque réception et aux personnages appelés à les suivre toutes. Les pièces les plus intéressantes sont les *menus* et les *programmes de soirées*, édités avec grand luxe, certains exemplaires étant même imprimés sur soie. On fait appel aux premiers artistes qui composent de ravissantes allégories du plus heureux effet, dont le tirage est confié à des graveurs de talent, Devambez ou Stern.

Les collections de ces documents sont des plus difficiles à réunir, comme nous l'avons dit : cela ne s'achète pas, et il faut être mêlé de très près aux réceptions pour en avoir un certain nombre.

Viennent ensuite les documents semi-officiels, *affiches*, *proclamations*, *affiches de chemin de fer et de transports divers* mêlés au mouvement inhérent à toutes fêtes, *affiches* et *programmes de fêtes locales*.

Quant aux documents populaires, nous entendons par là tout ce qui se vend sur la voie publique, ils sont souvent très nombreux et je me borne à vous en donner un essai de classification. Il y a d'abord les *programmes* vendus quelques jours avant l'arrivée, d'aspect et de format divers et sans grand intérêt généralement. Viennent après les *chansons* d'actualité, patriotiques ou satiriques qui sont bien la caractéristique des sentiments populaires. Le format est uniformément in-4°, deux pages seulement sont composées, en vis-à-vis, à gauche la gravure et à droite la chanson. Il y aura plus tard des études bien curieuses à faire, tant sur les vignettes que sur les paroles mêmes des chansons.

Nous notons ensuite les *morceaux de musique* à titre d'actualité, et les *poésies* de circonstance ; puis les *portraits*, les *images* et *chromos-souvenir*, les *calendriers*, le *papier à lettre*, les *cahiers d'écoliers*, les *numéros de conscrits*, les *éventails*, les *jeux de cartes*, *jeux d'oie*, *rébus*, *questions*, les *abat-jour*. Puis quantité de pièces inventées par d'ingénieux industriels qui profitent de la circonstance pour écouler leurs produits qui n'ont aucun rapport avec l'objet des fêtes, *étiquettes* et *enveloppes* de boîtes de bonbons, biscuits, liqueurs, savons, parfumerie, fromages, papiers à cigarettes, etc., etc. Enfin les *cartes postales illustrées* symboliques qui sont parfois fort originales et sont suivies de *cartes-souvenir* d'après des photographies instantanées ; et les journaux, revues, etc. où l'on peut glaner des pièces qui peuvent se joindre à une collection que l'on ferait spécialement sur une visite de ce genre.

PAUL FLOBERT.





# Mémoires et Communications

## La Carte à jouer en Guienne.

(Cartes du XVII<sup>e</sup> siècle.

(1668 - 1690 — 1690 - 1701)

### I

Lettres patentes de 1668, autorisant la Ville de Bordeaux à fabriquer des cartes.  
— Édit de surséance de 1671. — Les cartiers de Thiers approvisionnent Bordeaux jusque vers 1690. — Le maître cartier de Thiers, Jean DELOTZ, fabrique aux armes de Bordeaux (1676). — Origine du type de Bordeaux. — Les cartiers s'établissent à Bordeaux à partir de 1690.

**E**N 1668, par lettres patentes spéciales, l'autorisation de fabriquer des cartes à jouer, jusque-là restreinte à onze villes, était étendue à la ville de Bordeaux. Elle était en même temps distraite du *Bureau* de Limoges, érigée en *Bureau* indépendant avec dans sa circonscription : la Guienne, l'Aunis, la Saintonge, l'île de Ré, l'île d'Oléron, Angoulême et *autres villes avoisinantes*, mais non dénommées <sup>1</sup>.

1. V. Arch. dép. de la Gironde. S. E. VII a<sup>1</sup>. — Nous avons publié ce document inédit jusqu'ici dans notre *Monographie des maîtres cartiers de Guienne*. Il n'y a pas d'indication de mois ni de jour dans le document original conservé aux Archives départementales de la Gironde qui est scellé aux lacs de soie verte et rose; l'enregistrement au Parlement est du 6 mars 1669 seulement.

Bordeaux devenait donc à ce moment la douzième ville de France autorisée à fabriquer; cependant il ne faut pas toujours s'en tenir à la lettre des documents car, de la lecture même des lettres patentes de 1668, il apparaît que, violant les règlements en vigueur et les pénalités exemplaires, des cartiers « faiseurs de cartes » s'étaient « habitués » en différentes villes. Nous avons eu aussi occasion d'indiquer dans notre travail précité, comment, à la suite d'une proposition faite par un cartier de Limoges d'établir un ouvroir dans l'Hôpital de la Manufacture, à Bordeaux, les administrateurs de cet hospice, après entente avec leurs collègues de l'Hôpital général de Paris et les propriétaires du droit sur les cartes, avaient obtenu les lettres patentes de 1668. L'Hôpital général de Paris avait reçu comme dotation le produit du droit sur les cartes en septembre 1661 et, pour la circonstance, on avait élevé ce droit à 30 deniers par jeu. Mais comme le roi avait concédé ce même droit de percevoir le droit sur les cartes, en 1656, à une coterie formée par M. le marquis d'Hérault, moyennant un versement de 120.000 livres, 12 deniers sur les 30 imposés en 1661 au profit de l'Hôpital général furent réservés aux bénéficiaires du privilège de 1656, attendu qu'il leur avait été donné à vie. Ils étaient donc restés intéressés au droit lorsqu'en 1668 intervenaient les lettres patentes pour Bordeaux; c'est ce qui explique la nécessité pour les administrateurs de la Manufacture de s'entendre aussi avec eux. C'est par erreur que dans notre *Monographie des maîtres cartiers bordelais* nous les avons qualifiés de *fermiers*. Ces derniers ne devaient apparaître que beaucoup plus tard.

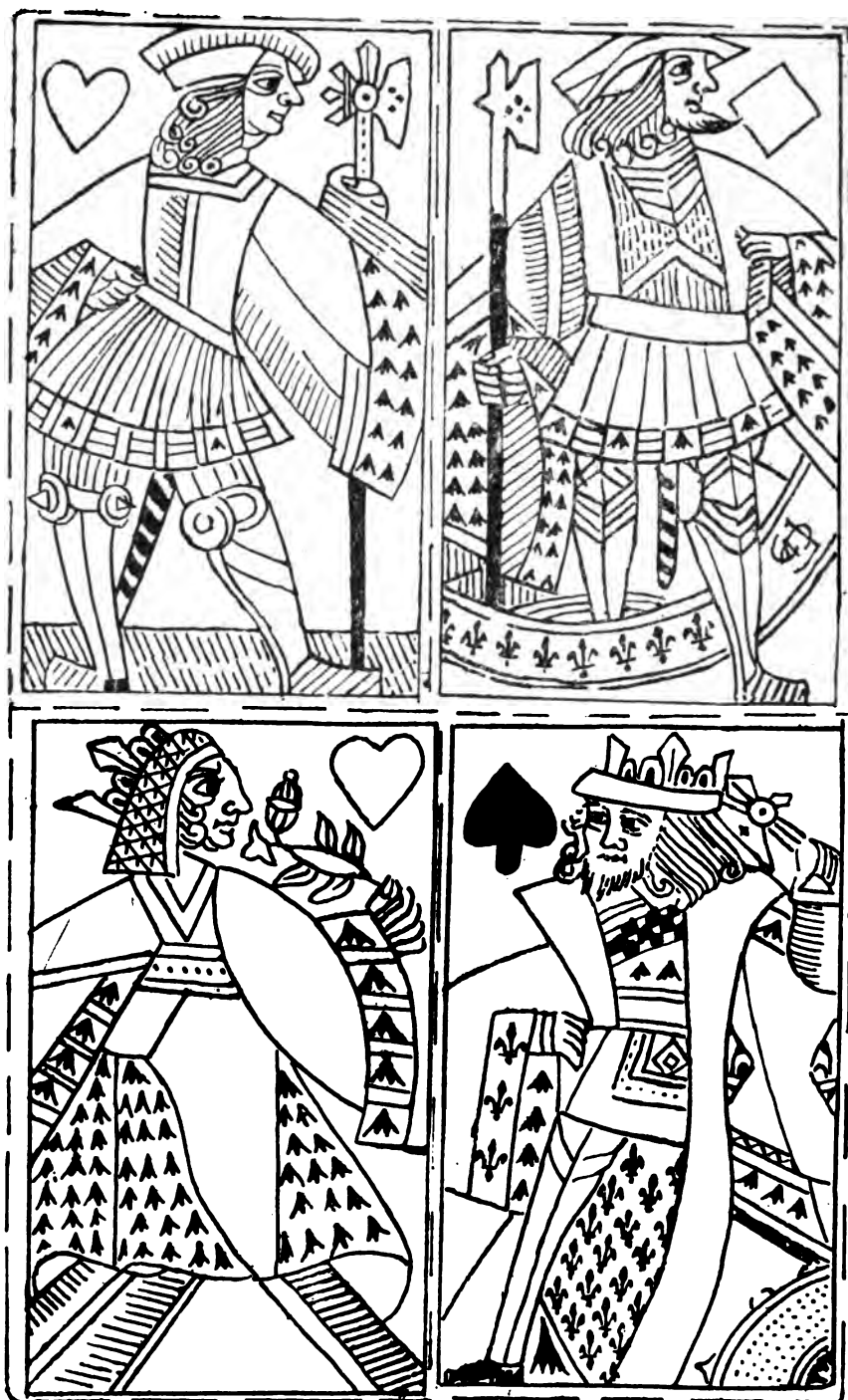


PLANCHE I

Cartes fabriquées à Thiers pour Bordeaux avant 1690.

(De la collection de l'auteur.)

L'édit de *surséance* aux droits établis sur les cartes qui survenait en mars 1671, annula par le fait les effets des lettres patentes de 1668, la fabrication ayant été rendue libre par tout le royaume.

Ne trouvant plus apparemment aucun avantage particulier à s'établir à Bordeaux puisqu'ils s'y seraient trouvés exposés sans défense à une concurrence écrasante de la part des centres de fabrication anciens qui avaient approvisionné jusque-là le marché de la Guienne, les cartiers ne se décidèrent pas facilement à tenter l'aventure. Les premières boutiques ne semblent pas, en effet, s'être ouvertes avant 1690. Thiers, en Auvergne, où, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, s'était créé un type de cartes d'exportation plus spécial pour la Guienne, continua donc à fournir Bordeaux d'une façon que l'on peut dire exclusive. Même un cartier de Thiers, plus entreprenant que ses confrères, JEAN DELOTZ, sollicita, en 1676, et obtint des jurats de Bordeaux de reproduire en rouge sur les enveloppes de ses jeux de cartes les armes et le sceau de la capitale de la Guienne<sup>1</sup>. Cela suffit à démontrer qu'à cette date, tout au moins, il n'y avait pas encore de cartier à Bordeaux, car l'obtention d'un semblable privilège eût été chose impossible, s'il y en avait existé, fût-ce même un seul.

Si donc jusque vers 1690 les cartes en usage à Bordeaux ont été fabriquées à Thiers, si elles ont conservé comme marque d'origine le lion de Thiers sur la poitrine du valet de pique, elles ont été cependant tirées d'après un moule et un type plus spéciaux pour Bordeaux, à ce seul titre on les doit considérer comme *bordelaises* et plus particulièrement celles de JEAN DELOTZ. (V. pl. I).

Les moules sur lesquels on y fabriquera directement ensuite à partir de 1690 se différencieront si peu d'une façon générale de ceux de Thiers, qu'il sera même souvent difficile de les discerner.

Le prototype des cartes de la Guienne est donc à Thiers ; les cartiers bordelais ont servilement reproduit le moule auvergnat dont nous venons de parler et la Guienne ne peut revendiquer l'originalité de son type au XVII<sup>e</sup> siècle tout au moins.

Constatons toutefois qu'il ira s'affranchissant de son origine comme par étapes successives et au fur et à mesure que l'on avancera davantage dans le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'influence de Thiers se maintient encore très nette de 1700 à 1719, époque durant laquelle la fabrication se trouvant à nouveau sévèrement réglementée, les faiseurs de moules, graveurs et cartiers ne pourront se livrer à aucune fantaisie.

Mais il n'en sera plus de même durant la période nouvelle de liberté qui

---

1. La mention qui se réfère à cette demande d'autorisation n'est pas complète, car le registre de la Jurade de 1676 a été brûlé et nous en sommes réduits à cette simple mention dans l'*Inventaire sommaire*, manuscrit, des registres de la Jurade fait par Baurein et conservé à l'Hôtel-de-Ville de Bordeaux.

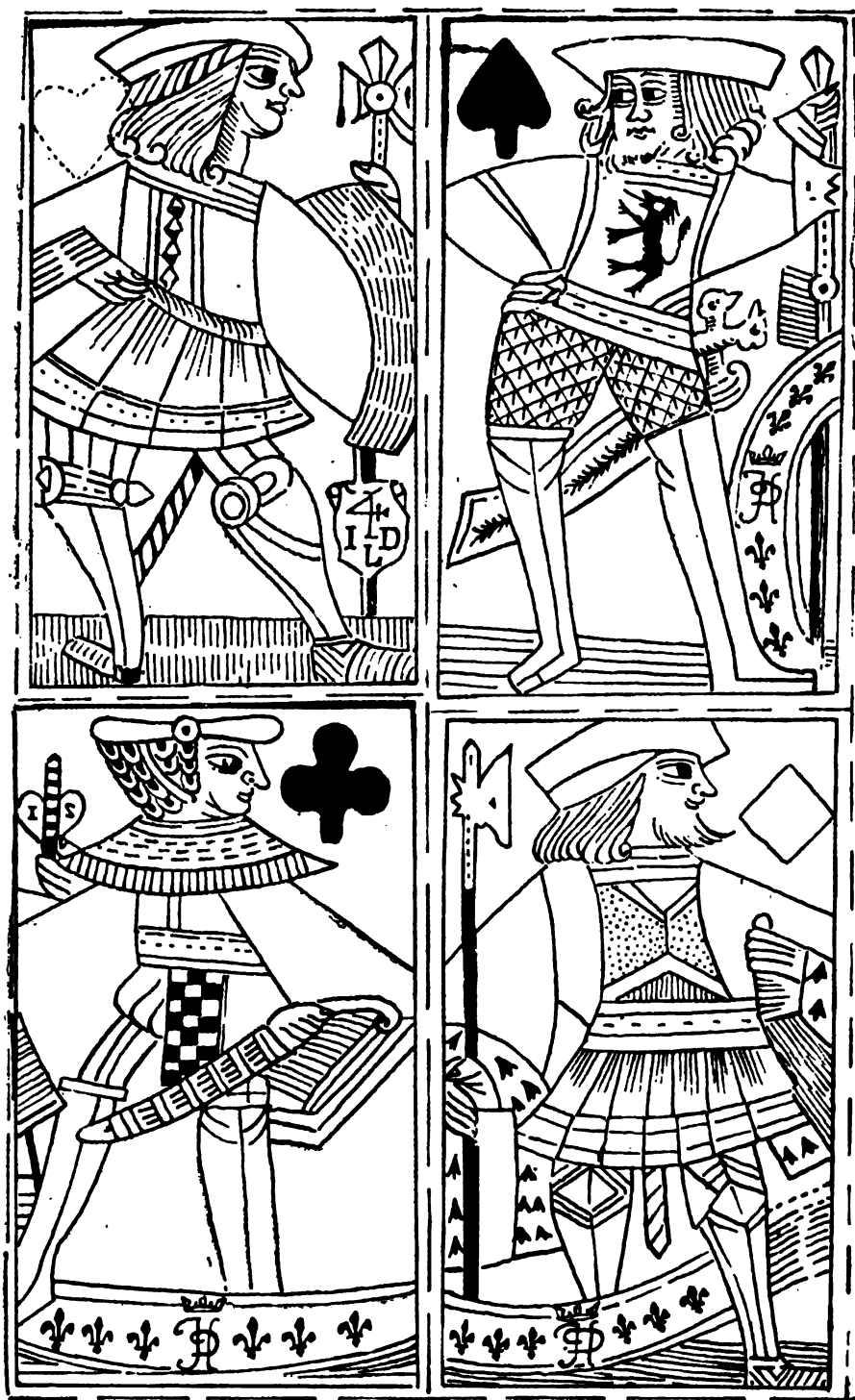


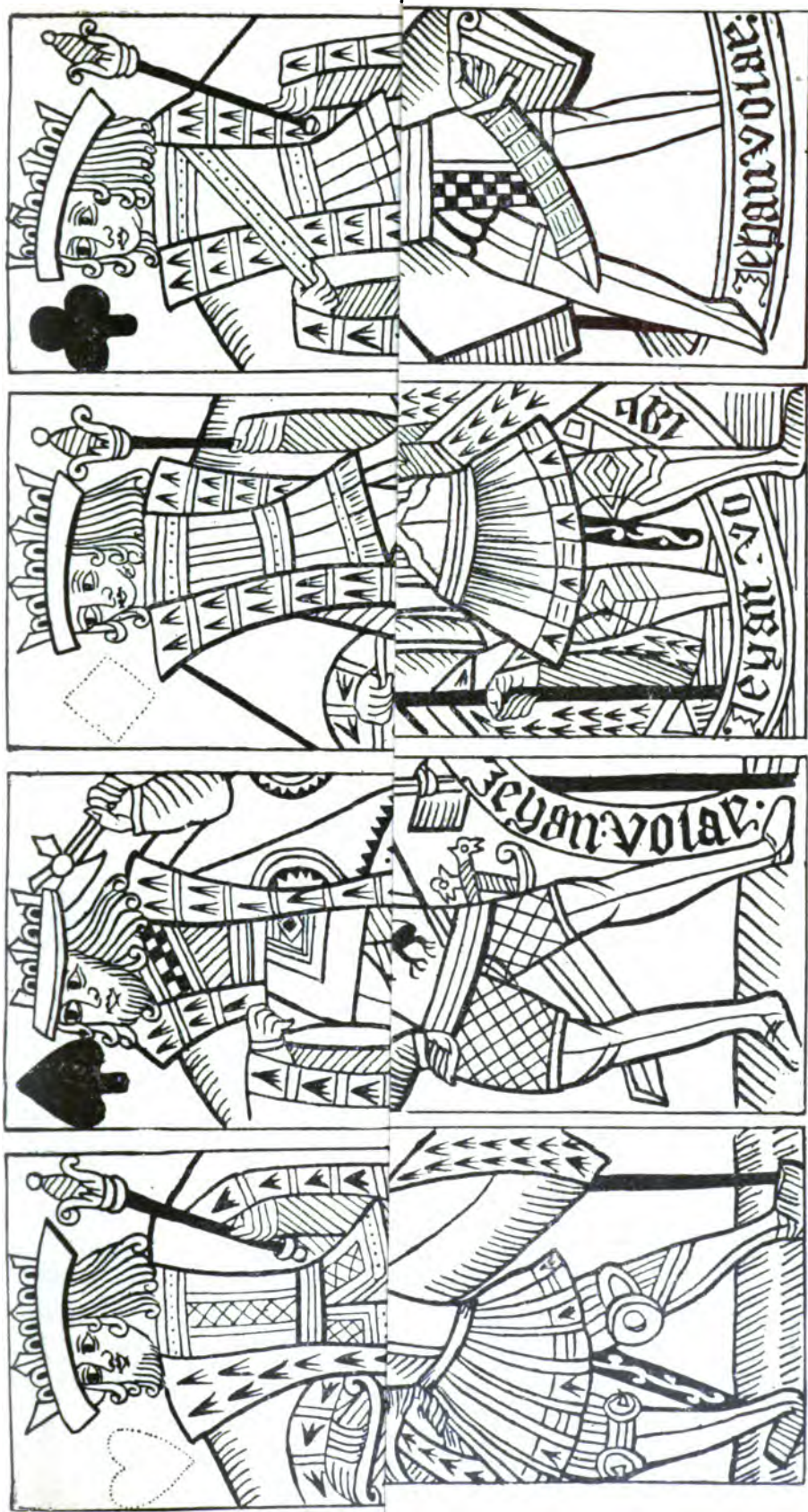
PLANCHE II

A.N.

Cartes du XVII<sup>e</sup> siècle faites à Thiers pour Bordeaux, par JEAN DELOTZ, cartier autorisé par les Jurats de Bordeaux à imprimer en rouge, sur les enveloppes de ses jeux, le cachet et les armes de la ville de Bordeaux (1676).

(Collection de l'auteur.)





### PLANCHE III

Cartes de JEAN VOLAY, prototype avec les cartes de Thiers, des cartes de Guienne (XVII<sup>ème</sup> siècle).

(Communiquée par M. Henri d'Allemagne).

THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY

ARTS, LITERATURE  
TITLE



se placera entre 1719 et 1746. Et alors, à travers une série d'essais intermédiaires, on arrivera au moule de 1746 qui ne rappelle plus que de fort loin le type à grand format de 1690-1700.

On peut dire que de 1746 à 1749 la Guienne a son type de cartes à peu près individualisé ; non pas que l'on n'y retrouve plus l'inspiration première, mais elle s'est abâtardie au point qu'elle a produit un véritable hybride.

Les cartiers bordelais conserveront jusqu'en 1700 le lion de Thiers, ce lion d'allure si peu héraldique et plutôt simiesque ; il fera place à d'autres armes après 1700, mais on est en droit de s'étonner que jamais, à aucun moment, personne n'ait songé à mettre en relief, en bonne place, les armes de Bordeaux et la belle devise : *Lilia sola regunt lunam, undas castra, leonem* ; au moins les maîtres d'Agen figurèrent-ils, quoique médiocrement, le château de leur ville, tel à peu près que les sceaux anciens nous le représentent. Nous sommes obligés de reconnaître que nos artisans furent aussi pauvres d'imagination que possible, reproche que pour plus de justice on peut d'ailleurs adresser à tous les cartiers et faiseurs de moules en général. Leur défaut d'originalité et de sens artistique est à peine atténué par les exigences routinières des clientèles habituées à des types connus. Les tentatives faites sous la Révolution pour jeter des types nouveaux dans la circulation, celles qui se produisirent encore dans les premières années de ce siècle n'ont pas été couronnées d'un grand succès, peut-être pour cette raison.

## II

### Cartes et cartiers du XVII<sup>e</sup> siècle.

1<sup>o</sup> Cartes d'avant 1690. — Cartiers : Jean DELOTZ ; François PHILIPPOU ; L. EVERAD ; Philippe MONET. — 2<sup>o</sup> Cartes d'après 1690 et d'avant 1700. — Cartiers : Jean VALET ; Jean-Baptiste BINEY ; Jean VIANEY ; Jean GIRARD ; Jean CHARAC ; Jean PAVIE ; Pierre BAUDARD.

#### 1<sup>o</sup> Cartes d'avant 1690.

Elles sont de ce type de Thiers, pour l'exportation, que nous avons déjà signalé et se spécialisent peut-être davantage encore pour Bordeaux, à partir du moment où JEAN DELOTZ a obtenu des jurats l'autorisation d'imprimer en rouge, sur les enveloppes de ses jeux, les armes et le sceau de Bordeaux (1676).

Nous avons déjà dit pourquoi l'on ne peut les éliminer de l'inventaire des cartes bordelaises, quoiqu'elles aient été fabriquées à Thiers ; nous estimons qu'elles doivent au contraire occuper la première page de l'Album de la Guienne, à la manière dont une *Préface* précède le corps d'un ouvrage.

Il y a lieu de reporter à cette période d'avant 1690 les jeux signés des maîtres cartiers dont les noms suivent :

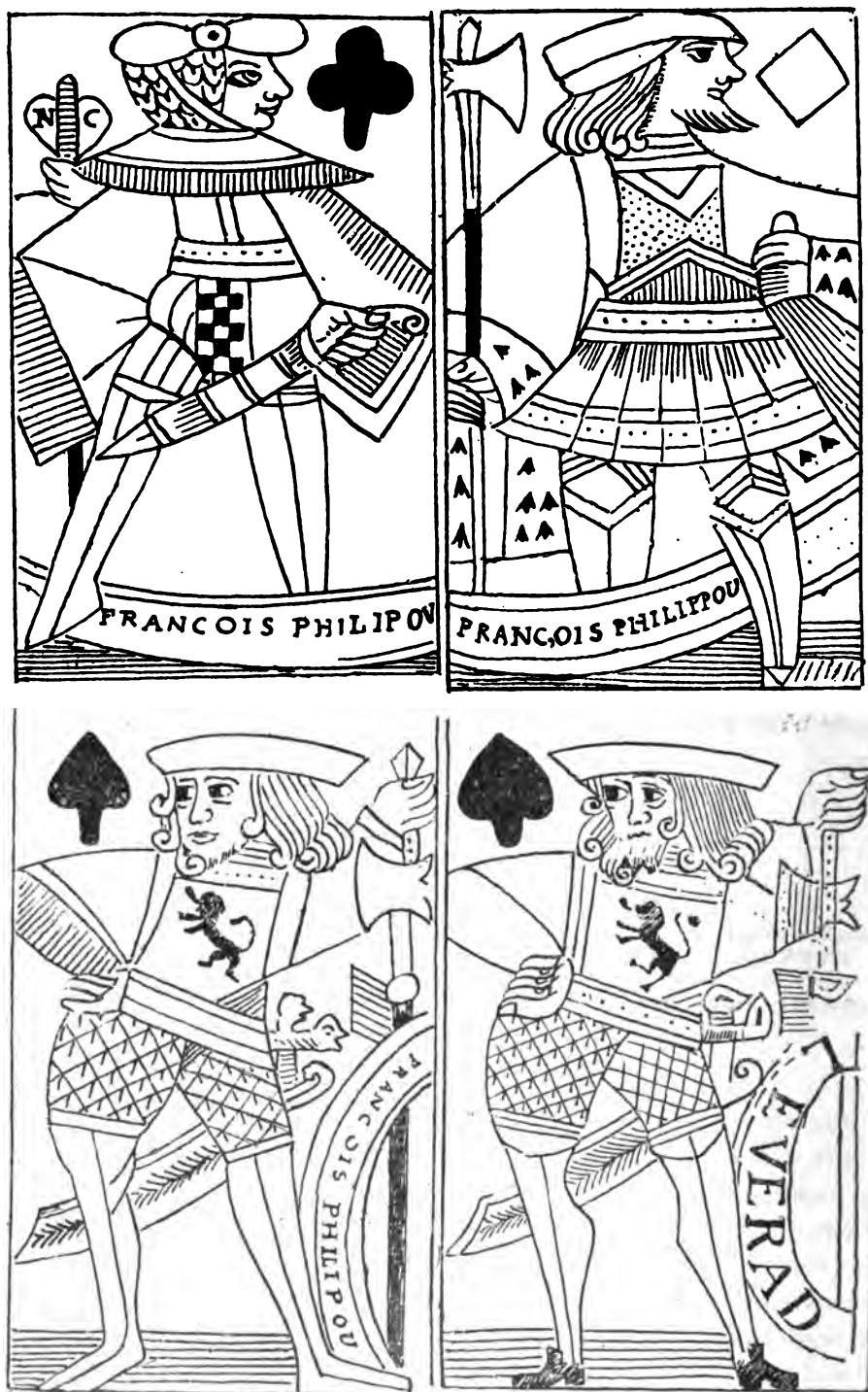


PLANCHE IV

Valets du XVII<sup>e</sup> siècle signés par FRANÇOIS PHILIPPOU et L(AURENS) EVERAD (1690-1701).

(Collection de l'auteur).

### 1° JEAN DELOTZ.

Il n'a marqué ses cartes que d'un monogramme dont les caractères sont communs, sur le valet de cœur, à ceux usités par JEHAN VOLAY, de Rouen, et aussi par quelques autres cartiers d'Auvergne et de Clermont en particulier. Il se présente, dans cette figure, au centre d'un écusson accolé à la haste de la hallebarde, à droite, en bas, dans le dernier tiers de la carte. Sur les valets de carreau, de pique et de trèfle, le monogramme, sans écusson et surmonté d'une couronne, est placé dans une banderole, au centre d'une ligne courante de fleurs de lys. (V. pl. II).

### 2° FRANÇOIS PHILIPOU ou PHILIPPOU.

La signature est : PHILIPOU sur les valets de trèfle et de pique et PHILIPPOU sur les valets de carreau. (V. pl. IV).

### 3° L(AURENS) EVERAD.

Nous ne l'avons trouvé que sur une seule carte, un valet de pique. (V. pl. IV).

ÉVERAD et PHILIPPOU sont, peut-être, de Limoges, où il a existé des familles d'imprimeurs de ce nom, ou approchant (EVERAD ou EVERARD), mais sans indication qu'ils aient été cartiers ; il se peut qu'ils soient venus ouvrir boutique à Bordeaux, mais sans que nous en ayons encore la certitude absolue.

Il existe un lien de parenté certain entre les jeux de PHILIPPOU et d'EVERAD. Le lion figuré sur la poitrine du valet de pique n'a plus le vilain caractère du lion de Thiers : il affecte, au contraire, une passable allure héraldique. (V. pl. IV).

### 4° PHILIPPE ou PHILIPPE MONET.

On sait de ce dernier qu'il a fabriqué à Thiers entre 1637 et 1685.

Sa signature en grandes lettres romaines sur les valets de trèfle et de pique est en pseudo-caractères gothiques sur le valet de carreau, la seule figure où d'ailleurs PHILIPPE soit orthographié correctement.

Nous possédons de lui deux cartes, entre autres, qui sont datées au dos par des mentions écrites qui sont bien du temps : un valet de trèfle du 9 février 1688 et un autre du 4 février 1690. (V. pl. V).

### 2° Cartes d'après 1690 et d'avant 1700. (1690-1700).

A cette seconde période, par laquelle s'achève le XVII<sup>me</sup> siècle, nous attribuons les jeux qui portent les signatures suivantes. Nous les tenons pour fabriqués à Bordeaux par les maîtres cartiers qui sont venus s'y établir entre

---

1. Voir la planche III.

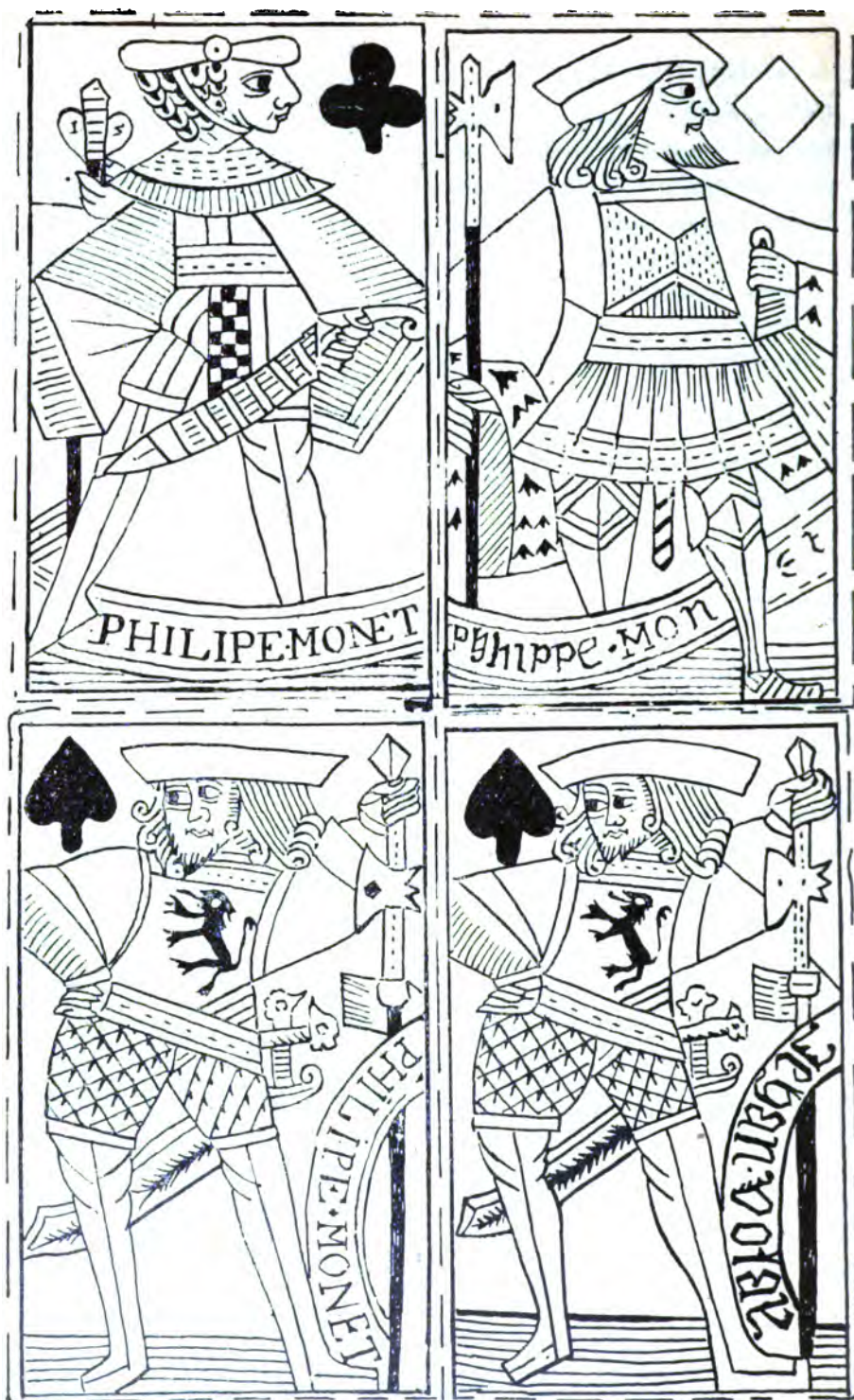


PLANCHE V

Cartes de PHILIPPE MONET et valet de pique de JEAN VOLAY (XVII<sup>e</sup> siècle.)

Figuré à titre de terme de comparaison.

(Collection de l'auteur.)

1680 et 1691. Les noms qu'ils vont nous révéler étaient bien connus déjà par ailleurs, à Thiers surtout ; cela suffit à nous montrer que la fabrication cartière ne s'est établie à Bordeaux qu'à la faveur d'une immigration d'artisans en quête d'un sort meilleur et que le marché de la Guienne avait enfin tentés.

#### 1° JEAN VALET.

Il est le premier des maîtres cartiers bordelais qui porteront ce nom par la suite ; comme son fils porta, de plus, le même prénom, il y a lieu de l'appeler Jean VALET *premier*, afin d'éviter toute confusion. En fait, elle ne se produit pas quand on examine les jeux de l'un et de l'autre ; Jean VALET *second* n'ayant fabriqué que dans les premières années du XVIII<sup>me</sup> siècle, les cartes signées de lui sont tirées d'après des moules tout différents.

JEAN VALET *premier* est indiqué comme déjà décédé dans l'acte d'inhumation de son fils, dressé en 1715<sup>1</sup> ; ses cartes ne se différencient pas de celles d'avant 1690 ; il y a notamment le lion de Thiers sur le valet de pique. (V. pl. VI).

La date d'arrivée de JEAN VALET à Bordeaux n'est pas connue, mais d'une mention contenue dans l'acte de mariage de PIERRE BAUDARD, il appert qu'il est mort vers 1693. En effet sa veuve comparait et assiste comme témoin, le 25 avril 1701, au mariage de PIERRE BAUDARD, et elle y déclare qu'elle est veuve depuis huit ans, ce qui nous reporte à l'année 1693. Il est fort probable qu'elle avait succédé à son mari et tenait boutique en attendant que son fils JEAN fût en état de prendre ses lettres de maîtrise. JEAN VALET, *second*, qui appartient au XVIII<sup>me</sup> siècle, décède en effet le 6 août 1715, à l'âge de vingt-six ans. Il était donc né en 1689 et il avait quatre ans seulement lorsque mourut son père. Ce qui nous porte à faire cette hypothèse, c'est que dans l'acte de mariage de PIERRE BAUDARD, la veuve VALET déclare que ce dernier habite chez elle et deux autres garçons cartiers, ROBERT GUERIN, âgé de trente-six ans, et PIERRE-AUGUSTE GOMON, âgé de vingt-quatre ans, déclarent eux aussi être logés chez la veuve VALET. On en peut donc conclure qu'elle employait trois garçons cartiers à ce moment ; PIERRE BAUDARD demeurait chez elle depuis deux ans lorsqu'il se maria, c'est-à-dire depuis 1699. (V. *Arch. mun. de Bordeaux*, acte de mariage de PIERRE BAUDARD, du 25 avril 1701, cité plus bas, paroisse Saint-Projet, R. 586. A. 30.) <sup>2</sup>

La boutique de JEAN VALET, *premier*, se trouvait dans la paroisse Saint-Projet, rue Sainte-Catherine, dans une maison appartenant aux héritiers

---

1. V. *Arch. mun. de Bordeaux*. Paroisse Saint-Projet. Registre 601. A. 53. Acte d'inhumation de JEAN VALET, le 6 août 1715.

2. Nous devons la découverte de cet acte à notre obligé ami M. Rousselot, qui a bien voulu nous aider dans la recherche des actes de l'état-civil.

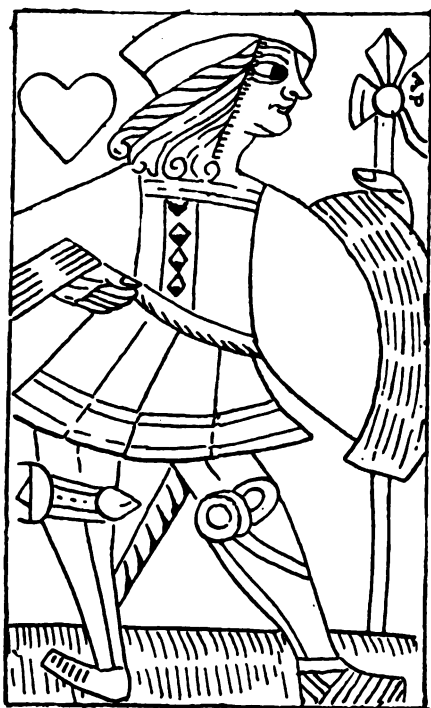


PLANCHE VI

Valets bordelais du XVII<sup>e</sup> siècle signés de JEAN VALET premier (1690-1695).

(Collection de l'auteur).



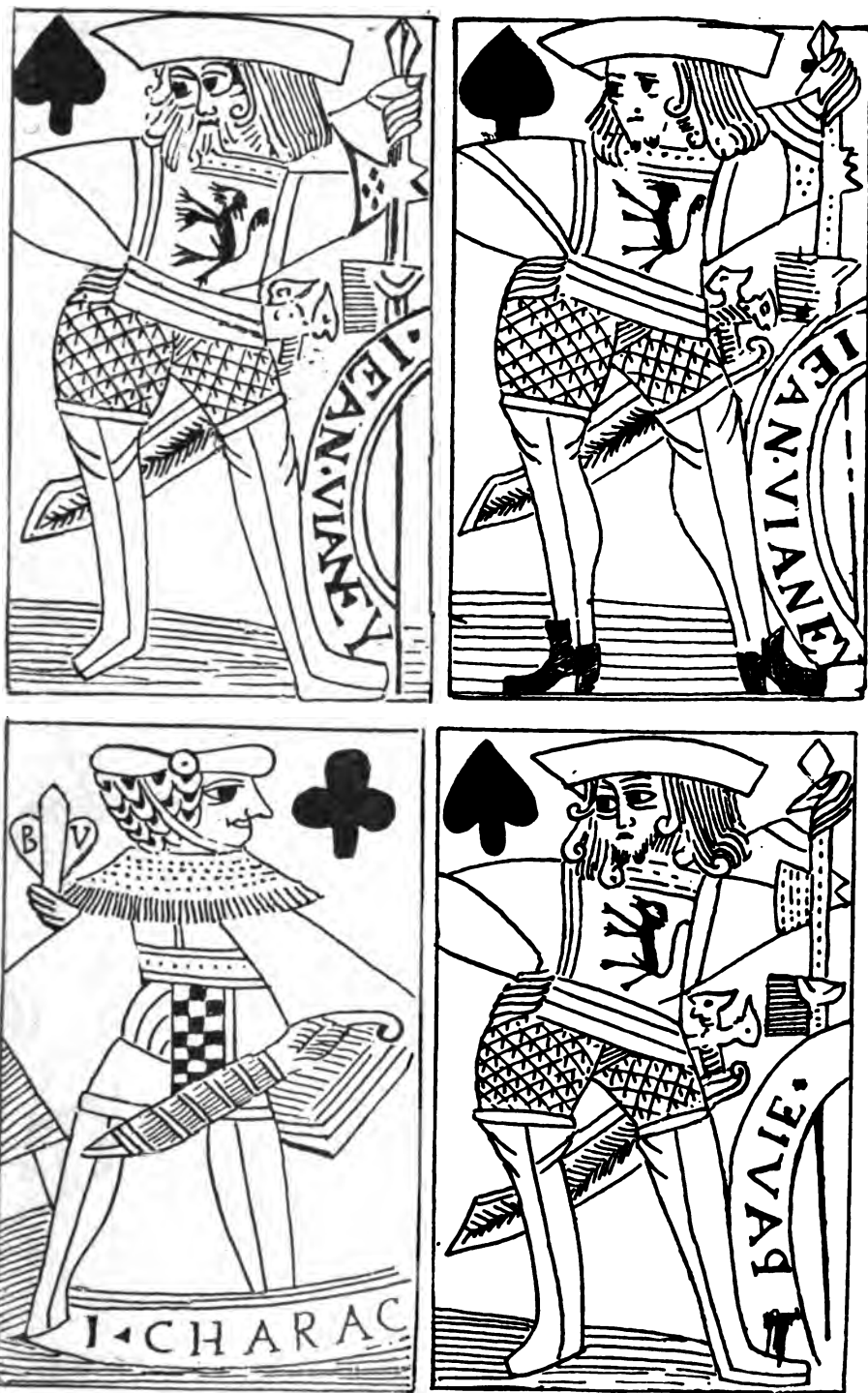


PLANCHE VII

Valets bordelais du XVII<sup>e</sup> siècle signés de: JEAN VIANEY, JEAN CHARAC, JEAN PAVIE (1690-1700).

(Collection de l'auteur).

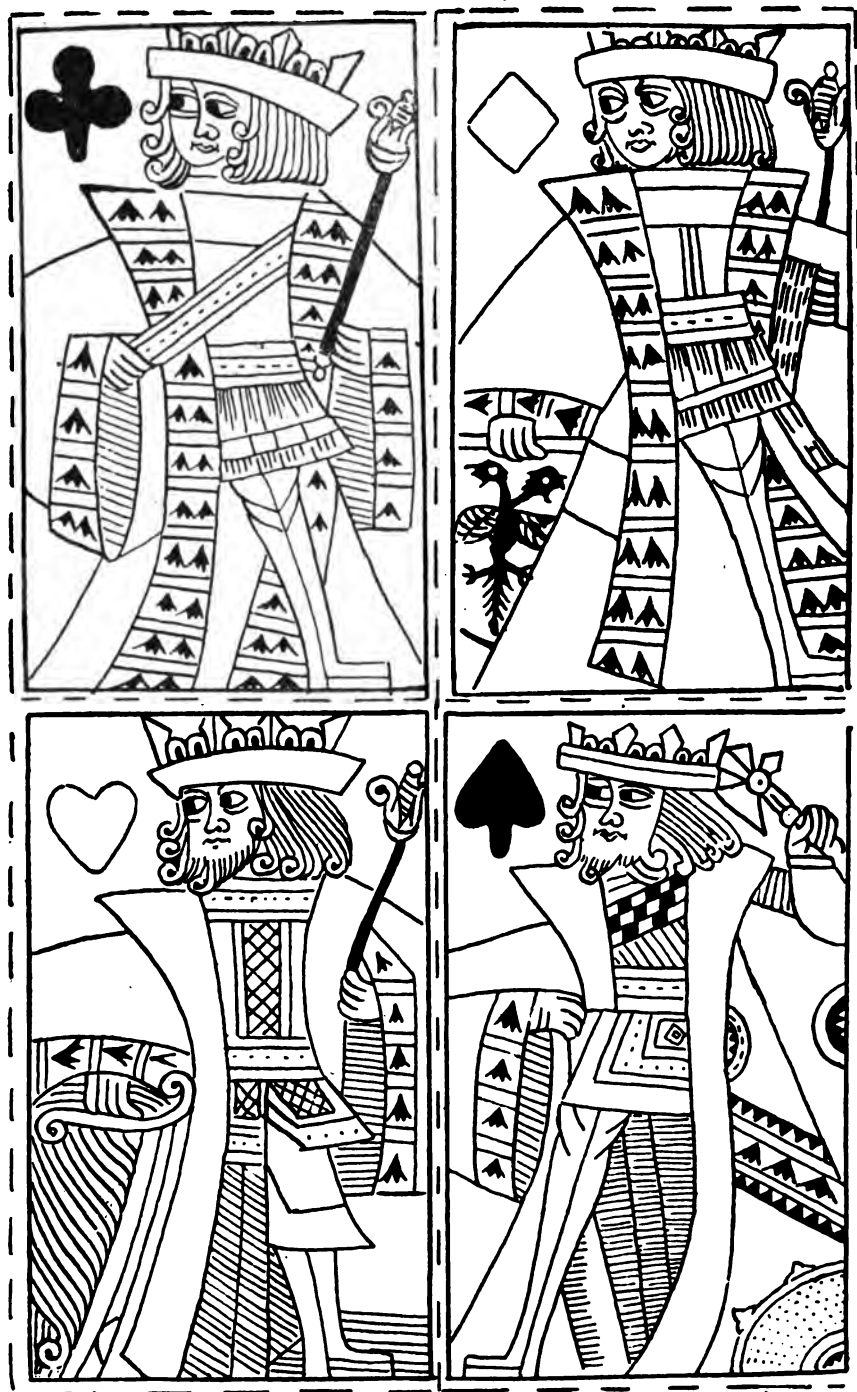
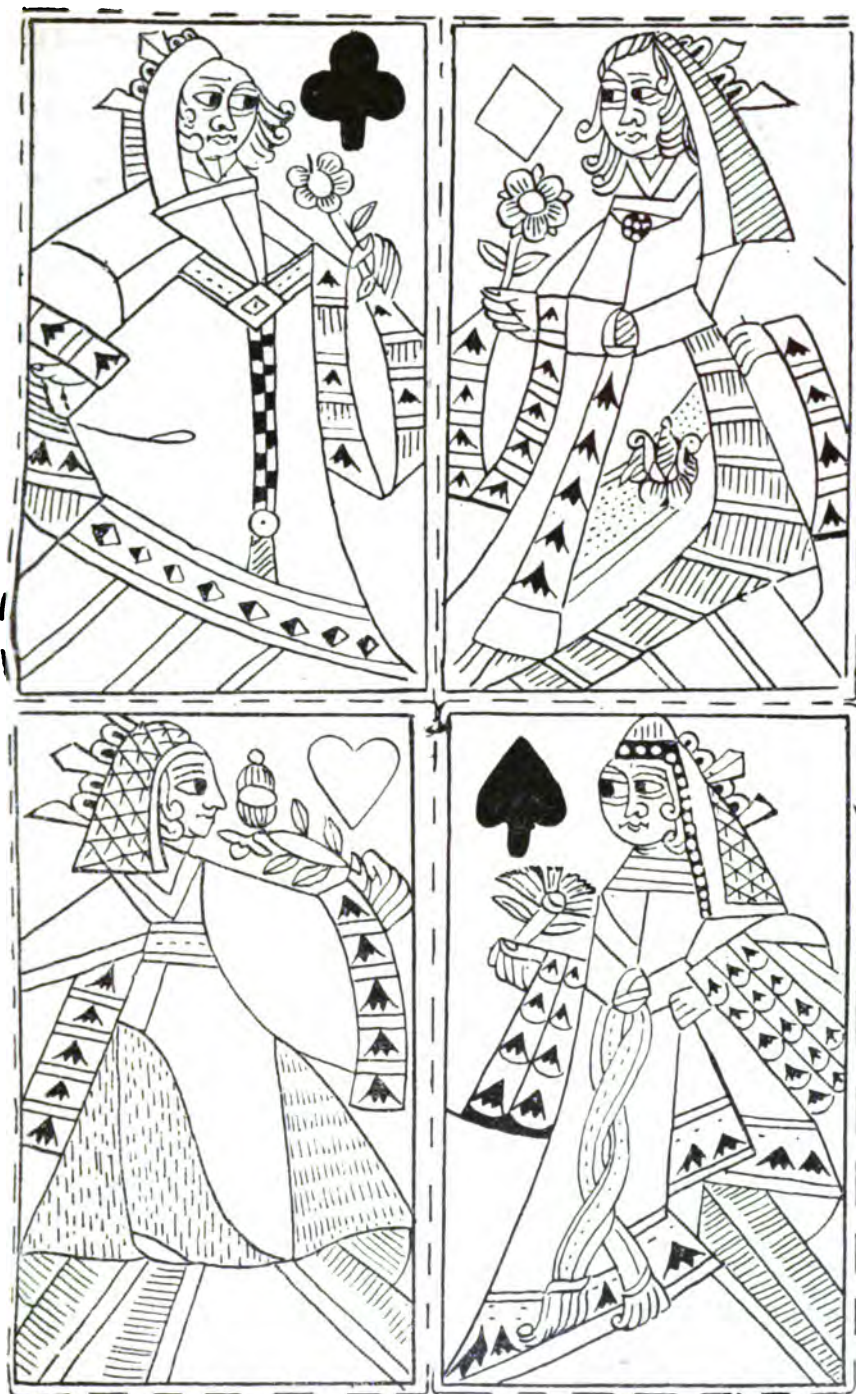


PLANCHE VIII

Cartes de Bordeaux du XVII<sup>e</sup> siècle (1690-1700)

(De la collection de l'auteur.)





A. N

# PLANCHE IX

Cartes de Bordeaux du XVII<sup>e</sup> siècle (1690-1700)

(De la collection de l'auteur.)

Turquoy. Il est encore question de JEAN VALET, *premier*, dans un acte de décès, mais il y a lieu de supposer que le rédacteur de l'acte a omis d'indiquer que VALET était décédé à ce moment à moins que sa veuve n'ait commis une erreur de date dans l'acte sus-visé de PIERRE BAUDARD; cet acte est en effet du 15 août 1695. « Décès dans la rue Sainte-Catherine, en la » maison des héritiers de feu Turquoy, d'ANTHOINE VALET, âgé de 19 » mois, fils de JEAN VALET, *faiseur de cartes* et de Toinette Barre, ses père et mère. » (V. *Arch. mun. de Bordeaux*. Paroisse Saint-Projet, R. 583. A. 169 bis).

Il a existé des JEAN VALET à Thiers, en 1588 et en 1703; un GUILLAUME VALET à Lyon, en 1614; un autre GUILLAUME à Thiers, en 1625, qui avait épousé Mathie DELOTZ, fille de NICOLAS DELOTZ, mort en 1580; un VALET (prénom inconnu) à Riom, entre 1750 et 1754; un JACQUES VALET à Clermont, en 1756, en sorte que la famille VALET semble avoir essaimé un peu partout avant 1690 et après. Notre Jean VALET *premier*, incontestablement issu de Thiers, aura pour successeurs à Bordeaux : 1° JEAN VALET; 2° VITAL VALET; 3° PIERRE VALET.

Pour les uns comme pour les autres, les cartes ne donnent pas d'autre signature que celle de VALET, mais dans les actes de l'état-civil nous avons relevé, à Bordeaux, les orthographes les plus diverses : VALLET, VALET, VALEY. Ceux d'Auvergne ont signé de même et jusqu'à VALLEIX ou VALEIX.

## 2° JEAN-BAPTISTE BINEY.

Il est peut-être le premier cartier qui se soit fixé à Bordeaux où il a dû fabriquer fort peu de temps, du reste, car il y décède à l'âge de trente-six ans, rue des Ayres, le 21 juillet 1691; aussi, ne connaissons-nous aucune carte de lui <sup>1</sup>.

## 3° JEAN VIANEY.

Ses cartes sont semblables à celles de Jean VALET *premier*.

Nous n'avons encore trouvé qu'incidemment JEAN VIANEY dans les actes de l'état-civil; il comparait en qualité de parrain d'un enfant de BENOIT VIANEY, à la date du 2 novembre 1708. (V. *Arch. mun. de Bordeaux*. Paroisse Saint-André. R. 56. A. 852). Cela suffit pour nous confirmer son existence à Bordeaux en 1708 encore, quant à présent, car il n'est pas douteux que les cartes signées de lui que nous possédons sont antérieures à 1700.

---

1. V. *Arch. mun. de Bordeaux*. Paroisse Sainte-Eulalie. Reg. 330. A. 864. Du 21 juillet 1691, inhumation de JEAN-BAPTISTE BINEY, maître-cartier, décédé le vendredi 20 juillet, à l'âge de trente-six ans, rue des Ayres.

On rencontrera après lui, à Bordeaux, au XVIII<sup>me</sup> siècle, BENOIT et MARCELLIN VIANEY<sup>1</sup>. (V. pl. VII).

4° JEAN GIRARD.

Même observation que dessus pour les caractères de ses cartes. Ce nom se continuera à Bordeaux encore avec LAURENT GIRARD. La carte de Girard, que nous possédons et qui provient incontestablement d'un greffe, porte au dos : « Audience du 12 aoust 1699 », mention dont l'orthographe et le caractère de l'écriture sont indicatifs du XVII<sup>me</sup> siècle.

5° JEAN CHARAC.

Dont nous avons plusieurs cartes signées, de la même époque, dans notre collection. (V. pl. VII).

6° JEAN PAVIE.

Encore un nom de cartier que l'on retrouve dans diverses villes ; il y a un PHILIPPE PAVIE à La Rochelle, de 1600 à 1607, et beaucoup d'autres au XVIII<sup>e</sup> siècle : JEAN-JACQUES (1730-1735), JEAN (1758), Veuve PAVIE (1784-1787) ; à Bordeaux (1763-1764) ; à Troyes (1767-1781), on rencontre un PIERRE PAVIE. Le nôtre, antérieur à 1700, ne peut se confondre avec aucun de ceux-là. Les lettres de sa signature sont inversées sur la seule carte de lui que nous possédions : un valet de pique. (V. pl. VII).

7° PIERRE BAUDARD.

Il apparaît comme maître cartier établi à Bordeaux, dans l'acte de naissance de sa fille Antoinette, dès le 20 décembre 1701. (*Arch. Munic. de Bordeaux. Paroisse Saint-André*, Reg. M. A. 1003)<sup>2</sup>. L'acquisition de sa maîtrise est de fraîche date à ce moment car, dans son acte de mariage qui est du 25 avril 1701, PIERRE BAUDARD est donné comme étant encore compagnon cartier. (V. *acte de mariage* de P. BAUDARD, *Archives muni-*

---

1. La famille VIANEY ou BIANEY, est originaire de Lyon, où l'on trouve, entre 1614 et 1750, un grand nombre de maîtres cartiers de ce nom. L'un d'eux, JEAN-BAPTISTE VIANEY, exerça à Lyon jusqu'en 1730 ; ce ne peut être notre Jean VIANEY. Il s'identifie plutôt avec ce Jean VIANEY que M. d'Allemagne nous a obligeamment signalé comme compagnon à Lyon, en 1675, puis compagnon encore à Thiers, et qu'il perd de vue à partir de ce moment ; il ne l'a pas, en tous cas, retrouvé passé cette époque, comme maître à Thiers. Cela nous invite de plus fort à penser que c'est à Bordeaux qu'il a ouvert boutique et exercé sa maîtrise, d'autant qu'après lui nous aurons encore les deux VIANEY (BENOIST et MARCELLIN), qui continueront son nom au XVIII<sup>me</sup> siècle. Nous ajoutons que l'une des cartes de Jean Vianey, que nous possédons dans notre collection, porte au dos un règlement entre deux particuliers qui arrêtent leur situation en novembre 1701 ; mais la carte elle-même est antérieure à cette date. Dans les actes de l'état-civil nous n'avons encore trouvé trace de JEAN VIANEY qu'en 1708 ; le 2 novembre, il comparait comme parrain au baptême de Benoit, sixième enfant de BENOIR VIANEY, maître-cartier à Bordeaux (V. *Arch. mun. de Bordeaux, paroisse Saint-André*, R. 56, A. 852). BENOIR et JEAN VIANEY étaient sans doute frères.

2. Notre PIERRE BAUDARD ne saurait se confondre dans ces conditions avec le cartier du même nom que M. d'Allemagne nous a signalé comme reçu maître à Rouen, ville qu'il aurait quittée vers 1683 ou 1684.

*cipales de Bordeaux, Paroisse Saint-Projet.*) Mais comme ouvrier cartier, il appartient au XVII<sup>e</sup> siècle. Il déclare en effet, dans son acte de mariage, qu'il est à Bordeaux depuis neuf ans, c'est-à-dire depuis 1692, et que depuis deux ans (1699) il demeure chez VEUVE VALET dont il est certainement l'ouvrier à cette époque.

Nous retrouverons BAUDARD au XVIII<sup>e</sup> siècle avec des jeux signés de lui.

Là s'arrête notre liste pour les cartiers bordelais proprement dits ou présumés tels.

### III

#### Cartiers de Bergerac du XVII<sup>e</sup> siècle.

Dans cette petite ville encore ce sont des noms de fabricants bien connus, par ailleurs, qui s'offrent à nous, sur la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : ceux de GILBERT et ANTOINE PERSON.

A Thiers, cette pépinière de cartiers, LEGER PERSON, puis JEAN PERSON fabriquent, l'un entre 1666 et 1668, l'autre entre 1668 et 1673.

Sans doute apparentés avec ceux de Thiers, issus d'une branche commune, GILBERT, qui est l'aîné, et ANTOINE, le cadet, nous apparaissent à Bergerac dès 1685 tout au moins.

ANTOINE PERSON, à ce moment âgé de vingt-cinq ans, épousait dans cette ville, en l'église des Jacobins, Marguerite Lavergne ; sa mère seule, Marie Grandval, est mentionnée comme assistant à la cérémonie. Il était donc né en 1660.

GILBERT PERSON, son frère, né en 1658, décède au *faubourg* de Bergerac, le 6 février 1688, âgé d'environ trente ans, et est enseveli dans l'église des Cordeliers, en présence de son frère ANTOINE et de sa mère Marie Grandval. Dans l'acte d'inhumation, il est donné comme *marchand carteur*.

ANTOINE et GILBERT étaient sans nul doute associés. Antoine décédait à son tour le 7 mars 1739, âgé de soixante-dix-neuf ans ; il est porté comme *maître cartier* dans l'acte d'inhumation.

Leur successeur sera JEHAN ou JEAN PERSON, l'aîné, qui appartient au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous ne possédons pas de cartes signées d'ANTOINE ou de GILBERT, mais seulement de JEHAN. Nous observerons toutefois que JEHAN a incontestablement signé sur des moules du XVII<sup>e</sup> siècle, tant pour les cartes françaises que pour les tarots ; ses jeux ont tous les caractères des jeux de Thiers et de Bordeaux d'avant 1700, et c'est pourquoi nous les reproduisons comme types de la fabrication de Bergerac. On y remarque encore le lion de Thiers sur la poitrine du valet de pique (V. pl. X) <sup>1</sup>.

---

1. Nous devons à l'extrême obligeance de M. le Bibliothécaire de la ville de Bergerac, M. Charrier, et de notre cher confrère et ami M. Cazalis, les renseignements inédits que nous publions sur les PERSON.





## Cartiers d'Agen au XVII<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>.

Deux cartes qui nous paraissaient être incontestablement du XVII<sup>me</sup> siècle, un valet de trèfle et un valet de carreau, signées : JEAN ALARIC, nous ont déterminé à faire les plus minutieuses recherches dans les registres de l'état-civil à Agen, car elles ne pouvaient être attribuées au cartier JEAN ALARIC dont nous possédons de nombreuses cartes, mais pour le XVIII<sup>me</sup> siècle seulement. Nous en avons donc conclu qu'il y avait eu deux JEAN ALARIC, comme il y a eu deux JEAN Valet à Bordeaux. Non seulement nous ne nous étions pas trompé, mais nos recherches nous ont permis de découvrir un autre ALARIC non moins inconnu : ANDRÉ ALARIC, qui a été à Agen le fondateur de cette famille de maîtres cartiers qui a pullulé, et peut-être aussi le premier cartier établi dans cette ville à la faveur de la période de fabrication libre que nous avons signalée déjà.

### 1<sup>o</sup> ANDRÉ ALARIC ou ALARY <sup>2</sup>.

Il est mentionné deux fois dans deux actes de baptême où il comparait en qualité de parrain.

8 mai 1689. — Baptême de MARIE ALARIC fille de JEAN ALARIC maître-cartier et de Peyronne Faugère sa femme. Parrain : ANDRÉ ALARIC maître-cartier ; marraine : Marie Mathieu femme de S<sup>r</sup> Jacques Broc marchand. Le père a signé, non le parrain et la marraine pour ne savoir. (*Arch. mun. Agen. Reg. paroisse Saint-Etienne*)

3 mai 1694. — Baptême de Léonarde CHAZEAU fille de Pierre CHAZEAU, *carteur*, et de Françoise ALARY. Parrain : ANDRÉ ALARY aïeul maternel. Marraine : Léonarde Valade mère dudit Chazeau. (*Arch. mun. Agen. ibid.*)

C'est en 1689 qu'apparaît, incidemment, ANDRÉ ALARIC ; il est déjà établi ainsi que son fils Jean ; il y a donc de sérieuses raisons de penser que les Alaric devaient être fixés depuis deux ou trois ans déjà à Agen, ce qui tendrait à démontrer, jusqu'à nouvel ordre, que les boutiques de cartiers se sont ouvertes plus tôt encore dans cette dernière ville qu'à Bordeaux.

André ALARIC a été la souche d'une nombreuse famille ; il a eu au

1. Qu'il nous soit permis d'adresser également ici tous nos remerciements à notre excellent collègue et ami, M. l'abbé Dubois, président de la Société académique des Belles-Lettres, Sciences et Arts d'Agen, pour le soin scrupuleux avec lequel il a bien voulu, sur nos indications, se livrer au travail de déponillement des registres paroissiaux et des archives locales d'Agen. La moisson qu'il a pu faire a dépassé toutes nos espérances.

2. Les cartes portent ALARIC, les signatures ou les mentions des actes donnent plus souvent ALARY. En patois gascon, *Alary* équivaut à Hilaire ; les paysans disent couramment : *Sent Alary* pour saint Hilaire. ALARIC est donc fort probablement une francisation ; dans ce cas, les ALARIC seraient originaires du pays.

moins quatre enfants : 1° JEAN ALARIC ; 2° FRANÇOISE ALARIC (femme de Chazeau); 3° PIERRE ALARIC ; 4° BLANDINE ALARIC.

2° JEAN ALARIC *premier*.

Les actes de l'état-civil qui suivent vont nous donner également des noms de *carteurs* non moins inédits jusqu'à ce jour.

16 juin 1687. — Baptême de JACQUES ALARY, fils de JEAN ALARY et de Peyronne Faugère. (Source : *ibid.*)

6 mai 1689. — Baptême déjà donné de MARIE ALARIC. (Source : *ibid.*).

Elle épousera, en 1713, le maître-cartier JEAN PROCHÉ.

8 juin 1690. — Baptême de JEANNE ALARY fille de JEAN ALARY marchand-cartier et de Pétronille Faugère (les actes précédents donnent Peyronne Faugère); parrain: JEAN FLANDIEN (*sic*)<sup>1</sup>; marraine: Jeanne Miresandeau. (*Arch. mun. Agen. Reg. paroisse Saint-Etienne*).



A.D.

A.D.

PLANCHE XI

Cartes d'Agen de JEAN ALARIC *premier* (1687-1700).

(De la collection de l'auteur).

14 février 1692. — Baptême de FRANÇOIS ALARIC fils de JEAN ALARIC maître-cartier, rue de Garonne et de Pétronille Faugère; parrain: Jean-François Mirassendeau marchand; marraine: Blandine Alaric. (Source : *ibid.*).

1. JEAN FLANDIN et non FLANDIEN était un autre maître-cartier.

16 août 1693. — Baptême de JEAN ALARY fils de JEAN ALARY <sup>1</sup> marchand cartier et de Pétronille Faugère; parrain: JEAN CHAZEAU *garçon cartier*; marraine: ANNE ALARY, sœur germaine du baptisé. (Source: *ibid.*)

6 janvier 1694. — Baptême de JOSEPH ALARY fils de JEAN ALARY *carteur* <sup>2</sup> et de Pétronille Faugère; parrain: PIERRE ALARY. (Source: *ibid.*)

7 septembre 1698. — Baptême de MARIE ALARY, fille de JEAN ALARY, maître carteur, etc... (Source: *ibid.*)

26 septembre 1701. — Contrôle d'une procuration donnée par JEAN ALARIC à Pétronille Faugère, sa femme. Minutes de Fabe, notaire à Agen. (*Arch. dép. de Lot-et-Garonne. Contrôle Agen*, n° 3, f° 95).

JEAN ALARIC, *premier*, a dû décéder peu après 1701, en tout cas il était mort depuis longtemps lorsque MARIE ALARIC, sa fille, épousa, en 1713, JEAN PROCHÉ, maître cartier. (V. pl. XI).

### 3° JEAN FLANDIN <sup>3</sup> (*alias* FLANDIEN, FLANDRIN, FLANDRI).

22 août 1689. — Baptême de JEAN FLANDIN fils de JEAN FLANDIN, *maître-cartier*, et de BLANDINE ALARY, sa femme; parrain: JEAN ALARI, maître-cartier; marraine FRANÇOISE ALARI, fille d'ANDRÉ ALARI, aussi cartier. (*Arch. mun. Agen. Reg. paroisse Saint-Etienne*).

22 décembre 1690. — Décès de JEAN FLANDRIN (*sic*), *garçon cartier*, natif de la ville de Lyon, âgé de 35 ans, enseveli dans le cimetière de la chapelle du Bourg. (*Arch. mun. Agen. Reg. Saint-Etienne. Par<sup>te</sup> Notre-Dame du Bourg*).

16 avril 1691. — Baptême de FRANÇOIS FLANDIN fils de *feu* JEAN FLANDIN cartier et de Blandine Alaric; parrain Jean-François Mirassendeau; marraine: Pétronille Faugère. (Source: *ibid.*).

20 novembre 1692. — Décès aux fours de M. Dumoulins de JEAN FLANDRIN (*sic*) âgé d'environ 2 ans, fils de JEAN FLANDRIN (*sic*) maître cartier et de Blandine Halary (*sic*) sa femme. (Source: *ibid.*).

31 octobre 1693. — Décès près des Minimes de FRANÇOIS FLANDRI (*sic*) fils de *feu* JEAN FLANDRI (*sic*), marchand cartier et de Blandine Alary. (Source: *ibid.*).

Il est à noter que, dans l'acte du 22 août 1689, FLANDIN est donné comme maître cartier et comme garçon cartier dans son acte de décès.

### 4° PIERRE CHAUSEL.

Aucune carte connue de ce cartier.

21 octobre 1694. — Mariage de PIERRE CHAUSEL, maître cartier, habitant de la paroisse Saint-Etienne d'Agen, natif de la paroisse de Bias (près de

---

1. Il épousera Foy Paulmier en 1713.

2. On voit JEAN ALARIC désigné indifféremment comme: maître-cartier, marchand-cartier et *carteur*. Cependant il faut observer que, le plus souvent, quand les actes porteront *carteur* on se trouvera en présence d'un ouvrier compagnon cartier; toutefois, on voit que ces désignations demandent à être toujours contrôlées.

3. Encore un nom nouveau; on ne connaît pas de cartes signées de FLANDIN.



Villeneuve sur Lot) et de BLANDINE ALARY, veuve de Jean FLANDRIN, habitante de la paroisse de Saint-Etienne.

En présence de Guillaume BUZOT, cartier de la ville de Rouen et de Jean le CERF cartier de la ville de Limoges. (Source : *ibid.*).

La présence de ces deux témoins est intéressante à noter ; sont-ils maîtres cartiers, anciens patrons de CHAUSEL, venus à son mariage pour lui donner une marque d'estime ou sont-ils simplement les ouvriers de CHAUSEL, c'est ce que nous ne pouvons trancher <sup>1</sup>.

#### 5° JEAN GAUTEROT.

30 avril 1696. — Mariage de Jean GAUTEROT marchand cartier et de Marie Delbès tous deux habitants de la paroisse Saint-Etienne.

3 août 1709. — Baptême de LOUIS GAUTEROT fils de JEAN GAUTEROT marchand cartier et de Marie Delbès. (Source : *ibid.*).

#### 6° ALEXIS GAUTEROT.

24 septembre 1691. — Mariage de Alexis GAUTEROT, *cartier*, natif de la paroisse de Noës, diocèse de Troyes, et de Jeanne Delbès, veuve d'Antoine Boireau marchand ; en présence de JEAN ALARIC maître cartier. (Source : *Arch. mun. Reg. Saint-Etienne, paroisse Notre-Dame du Bourg*).

JEAN et ALEXIS GAUTEROT ont sans nul doute épousé les deux sœurs ; la présence d'ALARIC au mariage de ce dernier, semble indiquer qu'ALEXIS était son ouvrier à ce moment.

#### 7° PIERRE ALARIC.

10 mars 1697. — Parrain de Pierre Baille. (Source : *ibid.*).

Il est indiqué comme *carteur*, c'est-à-dire comme simple ouvrier, fort probablement.

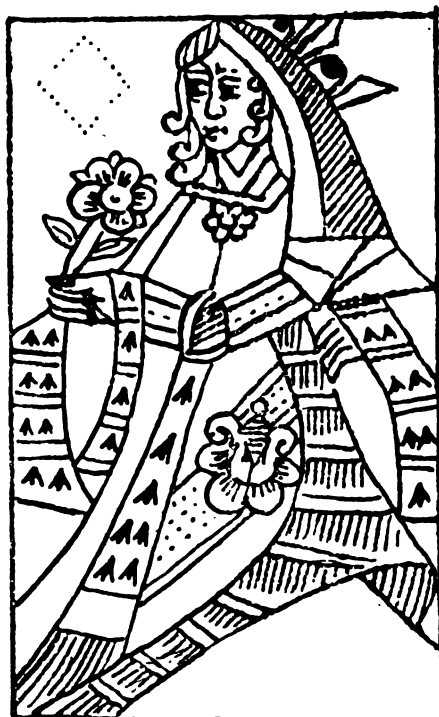
#### 8° PIERRE CHAZEAU.

3 mai 1694. — Baptême précité de Léonarde Chazeau fille de PIERRE CHAZEAU *carteur*. (Source : *ibid.*).

Avec cette liste de noms de maîtres cartiers et de garçons cartiers sur la trace insoupçonnée desquels nous ont conduit nos recherches touchant JEAN ALARIC, nous pensons avoir épuisé pour Agen la période du XVII<sup>me</sup> siècle. Elle se présente plus fournie en documents que la période correspondante pour Bordeaux, mais, à l'inverse, nous ne possédons qu'un valet de trèfle et un valet de carreau de Jean ALARIC *premier*, tandis que ce sont les cartes de notre collection qui nous ont fait d'abord connaître l'existence des cartiers bordelais du XVII<sup>me</sup> siècle.

---

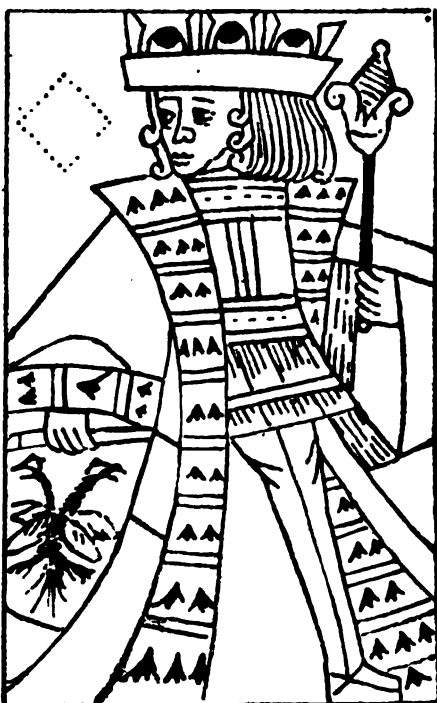
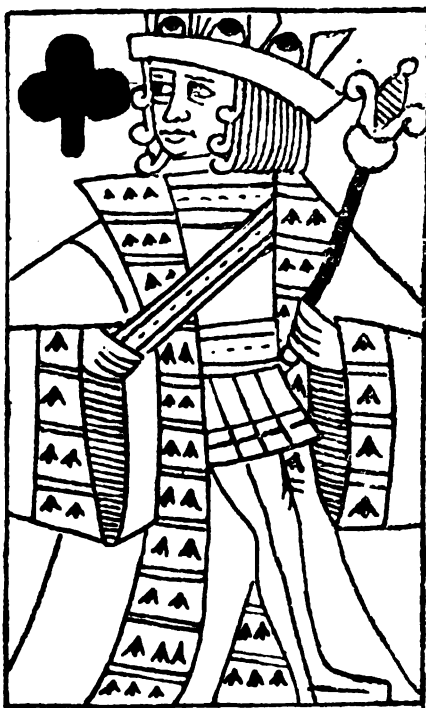
1. Si cependant il ne s'était agi que de simples garçons on ne les eût vraisemblablement pas ainsi désignés : « *cartier de la ville de Rouen* » — « *cartier de la ville de Limoges* ».



*G. Nicolai*

PLANCHE XII

Cartes de NÉRAC du XVII<sup>e</sup> siècle, présumées du cartier JEAN DÉLIAS.  
(Collection de l'auteur).



*A. Nicolai*

### PLANCHE XIII

Cartes de NÉRAC du XVII<sup>e</sup> siècle, présumées du cartier JEAN DÉLIAS.

(Collection de l'auteur).

## Nérac.

Le cartier JEAN DELIAS a fabriqué à Nérac, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et il est à présumer que son fils lui a succédé ; il portait le même prénom que son père.

Pendant bien des années, il nous a été donné de voir dans la collection de notre excellent ami feu M. l'abbé Dardy, curé à Durance, un moule en bois, de valets de cœur et de carreau, signé par JEAN DELIAS. Il a disparu après sa mort sans que nous ayons pu retrouver sa trace.

Chose assez curieuse, M. H. d'Allemagne a eu la bonne fortune de mettre la main, chez un collectionneur, à grande distance du Lot-et-Garonne, sur un second moule de DELIAS qui, lui, nous donne les rois, les dames et les valets de trèfle et de pique. Le hasard des rencontres a donc permis de reconstituer un jeu complet de notre cartier néracais. (V. pl. XII et XIII).

Notre aimable collaborateur, M. l'abbé Dubois, a été assez heureux pour découvrir, touchant DELIAS, quelques actes de l'état-civil que nous publierons à leur place dans la partie réservée au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les cartes de Nérac ne diffèrent guère de celles de Bordeaux que par le dessin des couronnes qui forme des *œils de paon* et c'est à cette seule caractéristique que l'on peut les discerner quand on ne se trouve pas en présence de cartes signées.

Les mensurations donnent :

| m. m.  | m. m.    |                                    |
|--------|----------|------------------------------------|
| 56 »   | sur 92 » | roi trèfle.                        |
| — »    | — — »    | dame pique.                        |
| 56 »   | — 94 »   | dame cœur.                         |
| 56,5 — | 92 »     | dame pique.                        |
| — — —  | — »      | dame carreau.                      |
| 57 »   | — 90 »   | valet carreau signé : JEAN DELIAS. |
| — »    | — — »    | roi carreau.                       |
| 57 »   | — 92 »   | roi pique.                         |
| — »    | — — »    | roi carreau.                       |
| 57 »   | — 93 »   | roi trèfle.                        |
| — »    | — — »    | roi pique.                         |
| — »    | — — »    | roi cœur.                          |
| — »    | — — »    | roi carreau.                       |
| — »    | — — »    | dame pique.                        |
| — »    | — — »    | dame trèfle.                       |
| 57 »   | — 94 »   | roi trèfle.                        |
| 58 »   | — 93 »   | roi carreau.                       |
| — »    | — — »    | roi cœur.                          |

m. m.      m. m.  
 58 » sur 93 » dame pique.  
 58 » — 94 » dame pique.  
 58,5 — 94 » roi trèfle.  
 59 » — 94 » dame trèfle.

C'est-à-dire onze formats différents sur vingt-trois cartes mesurées par nous.

## VI

### Villeneuve.

A Villeneuve aussi, nous trouvons au XVII<sup>e</sup> siècle, une famille de cartiers sur la trace de laquelle nous a mis un procès-verbal dressé pour fraude au droit sur les cartes par les employés de la subdélégation dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La feuille de moulage que nous reproduisons est conservée aux Archives municipales de Lot-et-Garonne ; elle nous a été obligeamment communiquée, avec autorisation de la reproduire par M. Bonnat, archiviste du département à Agen.

Elle est signée : PRUDHOVME, et cette forme archaïque de même que le type des cartes nous reportent à la période de la fabrication libre de 1671 à 1700. (V. pl. XIV).

Les cartes de cet atelier sont signées PRUDHOMME au XVIII<sup>e</sup> siècle ; nous en possédons de nombreux spécimens.

## VII

### Caractéristiques des Cartes du XVII<sup>e</sup> siècle.

Couleurs. — Formats. — Mensurations de jeux signés. — Marques de graveurs ou faiseurs de moules. — Caractères communs pour toutes les cartes du XVII<sup>e</sup> siècle.

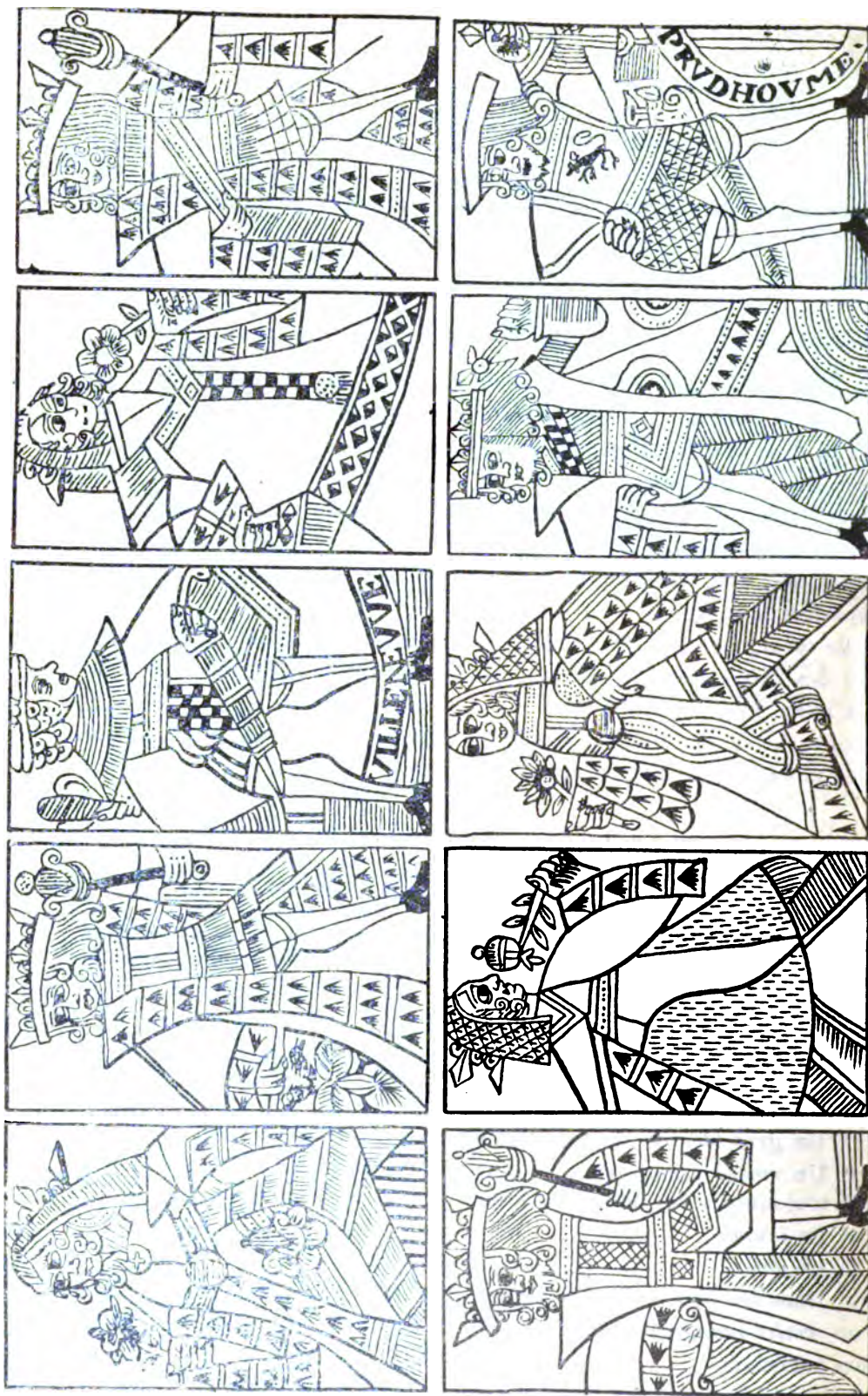
#### COULEURS

Les couleurs employées dans l'habillage, au XVII<sup>e</sup> siècle, sont d'une façon constante :

- 1° Un *gros bleu* de Prusse tournant quelquefois au verdâtre ;
- 2° Un *rouge vermillon* que le temps n'a pu arriver à ternir car il chante toujours sur les autres teintes ;
- 3° Le *jaune* ;
- 4° Le *noir* ;
- 5° Dans les plus anciennes cartes, le bleu est assez souvent remplacé par un *violet manganèse* qui a de grands rapports avec celui des décorateurs faïenciers.

Le *vert* n'a jamais été usagé par les cartiers de Guienne.





# PLANCHE XIV

Cartes de Villeneuve-sur-Lot, du cartier PRUDHOMME (PRUDHOMME) du XVII<sup>e</sup> siècle.

(Feuille conservée aux archives départementales du Lot-et-Garonne).

Communication de M. Bonnat, archiviste. — La dimension réelle des cartes est de 56 sur 90.

## FORMATS, MENSURATIONS

Les formats ne fournissent pas d'indication bien précise; quelquefois ils coïncident avec des variantes dans les moules et d'autres fois on constate que si leurs dimensions diffèrent de quelques millimètres, les diverses cartes restent cependant identiques. D'ailleurs la fabrication étant redevenue libre de 1673 à 1700, il n'y a pas à s'étonner de voir la fantaisie se donner libre carrière. Entre le format de 89 <sup>m/m</sup> sur 57 <sup>m/m</sup>, qui est le plus petit, et celui de 94 <sup>m/m</sup> sur 58 <sup>m/m</sup>, qui est le plus grand, on trouve de demi-millimètre en demi-millimètre tous les intermédiaires. Un même cartier, JEAN DELOTZ, par exemple, aura six moules différents, puisque si l'on envisage, dans ses cartes de figure, la série du valet de cœur, on en rencontrera jusqu'à six présentant une mensuration différente, d'où une très grande difficulté pour reconstituer des jeux entiers absolument identiques, tout en possédant des spécimens de toutes les figures.

Le format de 92 <sup>m/m</sup> sur 52 <sup>m/m</sup> est le plus caractéristique peut-être du XVII<sup>e</sup> siècle et le plus élégant à cause de l'étroitesse de la carte (52 <sup>m/m</sup> seulement, les cartes les plus larges atteignant jusqu'à 58 <sup>m/m</sup>, sans que leur longueur soit proportionnée, puisqu'elle ne dépasse en aucun cas 94 <sup>m/m</sup>, et encore sur de rares cartes).

## MENSURATIONS DE JEUX SIGNÉS

### 1° de JEAN DELOTZ :

| m. m.  | m. m.    |               |
|--------|----------|---------------|
| 90 »   | sur 53 » | valet trèfle. |
| — »    | — — »    | valet cœur.   |
| 90,5 — | 53 »     | valet cœur.   |
| 91 »   | — 53 »   | valet cœur.   |
| 91 »   | — 57 »   | valet cœur.   |
| 91,5 — | 54,5     | valet trèfle. |
| 91,5 — | 55,5     | valet cœur.   |
| 92 »   | — 55 »   | valet cœur.   |
| 92,5 — | 55 »     | valet pique.  |

On voit que le valet de cœur donne, à lui seul, six mensurations différentes.

### 2° de FRANÇOIS PHILIPPOU :

| m. m. | m. m.    |               |
|-------|----------|---------------|
| 92,5  | sur 57,5 | valet trèfle. |
| 93 »  | — 56,5   | valet pique.  |
| — »   | — — »    | valet trèfle. |
| — »   | 93 57,5  | valet pique.  |
| 94 »  | — 57 »   | valet trèfle. |

3° de PHILIPPE MONET :

| m. m.    | m. m.               |
|----------|---------------------|
| 91 » sur | 56, 5 valet trèfle. |
| 91, 5 —  | 56 » valet trèfle.  |
| 92, 5 —  | 56, 5 valet trèfle. |
| 93 » —   | 55 » valet trèfle.  |
| — » —    | — » valet carreau.  |
| 93 » —   | 57 » valet pique.   |
| 93 » —   | 57, 5 valet pique.  |

4° de JEAN VALET :

| m. m.     | m. m.               |
|-----------|---------------------|
| 89, 5 sur | 57 » valet trèfle.  |
| 91 » —    | 58 » valet carreau. |
| 92 » —    | 58 » valet pique.   |

5° de I(BAN ?) CHARAC :

| m. m.    | m. m.               |
|----------|---------------------|
| 91 » sur | 57, 5 valet trèfle. |
| 93 » —   | 57, 5 valet trèfle. |
| 93 » —   | 58 » valet trèfle.  |

6° de L(OUIS ?) EVERAD :

| m. m.     | m. m.             |
|-----------|-------------------|
| 90, 5 sur | 58 » valet pique. |

7° de P(AUL ?) GIRARD :

| m. m.    | m. m.              |
|----------|--------------------|
| 92 » sur | 57 » valet trèfle. |

8° de JEAN VIANEY :

| m. m.    | m. m.               |
|----------|---------------------|
| 94 » sur | 57, 5 valet trèfle. |
| 94 » —   | 58, 5 valet pique.  |

Il n'y avait pas d'intérêt à donner les mensurations de cartes autres que les valets, puisque ces derniers seuls étaient signés ; il y a d'ailleurs à remarquer que si les cartiers de Thiers apposaient leur nom ou leur monogramme sur les quatre valets, ceux de Bordeaux n'ont jamais estampillé le valet de cœur. Il serait d'ailleurs superflu de donner des mesures pour les autres cartes des jeux puisqu'elles concorderaient simplement avec celles que nous avons données ci-dessus pour les valets.

**MARQUES DE GRAVEURS OU FAISEURS DE MOULES**

Elles consistent en de simples initiales que, sauf de bien rares exceptions, l'on ne rencontre que dans l'attribut en forme de cœur qui surmonte la haste tenue à gauche par le valet de trèfle.



Voici celles que nous avons relevées :

- 1° I/S sur les valets de trèfle de JEAN DELOTZ ; il y en a qui ne la portent pas. —  
Même marque pour PHILIPPE MONET.
- 2° N/C pour FRANÇOIS PHILIPPOU et JEAN ALARIC.
- 3° P/L pour } JEAN VALET.
- 4° I/G pour }
- 5° B/V pour JEAN PAVIE et pour P. GIRARD.
- 6° AP sur la hallebarde d'un valet de cœur.
- 7° N sur la hallebarde d'un valet de cœur.

En ce qui concerne ces graveurs dont nous n'avons que des initiales, nos recherches sont jusqu'ici demeurées sans résultat.

### CARACTÈRES COMMUNS POUR TOUTES LES CARTES DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Sauf le nom des cartiers sur les valets, les cartes du XVII<sup>e</sup> siècle sont *anépigraphes*, et par là déjà elles se différencient des cartes d'après 1700 où à côté des paraphes des fermiers, on notera les noms des figures, la marque de la généralité, le numéro du format, par exemple.

Si l'on considère les pieds des rois et des valets ils sont dans des chausses carrées et trapues presque toujours habillées de vermillon, rarement de manganèse et c'est une forme invariable<sup>1</sup> ; dès 1700, les personnages porteront un brodequin que ne rehausse aucune couleur ; c'est là, pour la Guienne tout au moins, une caractéristique sûre pour les cartes du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles.

L'archaïsme avec lequel sont traitées les figures, leur tirage comme leur habillage soignés, le souci avec lequel le patron a été appliqué, la manière ample dont les personnages remplissent la carte, l'aspect seul des couleurs dont la couche est épaisse, opaque, régulière, suffisent pour différencier à première vue un jeu d'avant 1700 d'un jeu d'après cette date<sup>2</sup>.

ALEXANDRE NICOLAÏ.

---

1. Cette règle est générale pour les cartes d'avant 1700 ; le soulier ou brodequin n'apparaît qu'à partir de cette date. Mais comme ce n'est qu'en 1701 que les moules seront modifiés, les cartes au type du XVII<sup>e</sup> siècle, fabriquées avec le brodequin noir entre 1700 et 1701, sont beaucoup plus rares que les précédentes. On verra, d'ailleurs, qu'ils restèrent en usage jusqu'en janvier 1702.

2. Nous devons cependant indiquer, pour être complets, qu'il y a au moins trois variantes dans les cartes du XVII<sup>e</sup> siècle, quoiqu'elles soient de fort peu d'importance ; il faudrait, pour les discerner, comparer, par exemple, les coiffes des dames, dont les unes seront pointues et proéminentes, et les autres aplaties ; il faudra considérer les hermines et de menus autres détails qui, par leur constance absolue dans certains jeux, répondent à trois moules bien distincts tout au moins. Ces menues remarques échappant à toute description, nous consacrerons une planche spécimen à cette démonstration, en sorte que le seul rapprochement des cartes figurées suffira pour permettre d'apercevoir la classification à faire dans une collection complète.



## Papiers et Parchemins timbrés de France

---

**L**e nombre toujours croissant des collectionneurs de papiers et parchemins timbrés, joint aux nombreux amateurs qui hésitent à se lancer dans une collection dont le classement difficile est laissé à leur initiative, car ils n'ont, pour se renseigner, que quelques études locales, à tirage restreint et devenues rares, seuls documents dont il leur soit possible de s'inspirer, ou bien encore la consultation des collections d'édits, déclarations, arrêts du Conseil et lettres patentes, etc., dont les recueils même les plus volumineux sont toujours incomplets ; tout cela m'a incité à publier les documents que j'ai pu recueillir, en facilitant les recherches et le classement des collections.

Étant parvenu à rassembler des séries suivies des différents timbres créés dans l'ancien royaume de France, les nombreux édits, arrêts, déclarations que j'y ai joints m'ont permis d'effectuer ce classement qui, sans être définitif, ne me semble contenir que de légères lacunes faciles à combler.

Le cadre restreint que je suis obligé de conserver, pour former un manuel pratique, ne me permet pas de m'étendre sur de grands détails historiques : j'indiquerai seulement les renseignements qui me paraissent les plus utiles, ainsi que toutes les particularités que j'ai pu observer.

J'ai adopté la division régionale, que je crois la plus pratique, par sous-fermes, comprenant parfois plusieurs généralités, dont les timbres offrent un type uniforme.

Paris, siège de la Ferme générale, et qui a émis le plus grand nombre de variétés, me paraît tout indiqué comme devant tenir la place primordiale, autour de laquelle viendront se grouper les autres généralités.

Sans m'arrêter aux dissertations de Boucher d'Argis, qui fait remonter l'origine du timbre aux Romains, je crois devoir me baser sur des documents plus modernes, qui me paraissent plus précis.

L'établissement du timbre remonte en Hollande à 1624, en Espagne à 1636, avec extension aux possessions d'outre-mer en 1638.

En France, en 1655, Fouquet, pour faire face à la guerre contre l'Espagne,

créa de nouveaux impôts, parmi lesquels, à l'imitation de la Hollande, figurait l'établissement d'une marque sur le papier et le parchemin; mais l'opposition qu'il rencontra au Parlement fit abandonner l'exécution de l'édit.

Louis XIV, voulant procéder à la réforme de la justice, publia les ordonnances de 1667, 1669 et 1670, pour rendre le style des actes uniforme dans tout le royaume. Il fut dressé, pour la rédaction de ces actes, des formules dont les recueils furent publiés; une déclaration du 19 mars 1673 en ordonna l'impression; mais, pressé par les besoins de la guerre, on édicta une autre déclaration le 10 juillet qui ordonna aux commis préposés à la distribution des dites formules de vendre et distribuer le papier et parchemin marqué en tête d'une fleur de lis et timbré de la qualité et substance des actes avec mention du droit porté au tarif, le corps de l'acte entièrement en blanc, pour être écrit à la main.

Le tarif des droits, en exécution de la déclaration du 19 mars, était fixé comme suit :

Pour le papier : le quart de feuille, six deniers; la demi-feuille, huit deniers; la feuille, douze deniers; le grand papier, seize deniers.

Pour le parchemin : le rôle, cinq sols; la peau, vingt sols; la demi-peau, quinze sols; les autres, dix sols. Les quittances, cinq sols; les quittances de l'Hôtel-de-Ville, deux sols.

Je ne donnerai qu'une nomenclature bien incomplète des premiers types, car ces émissions, de très courte durée, furent aussi les plus considérables comme variétés, et, par suite, les plus difficiles à rassembler.

Les timbres marqués du quartier de juillet 1673, ne me semblent pas avoir été employés dans toutes les généralités; je n'en ai pas encore rencontré dans les généralités d'Orléans, Moulins, Bourges, Riom, Limoges, Bordeaux, Auch, Pau et Aix.

Le quartier d'octobre figure en Languedoc, Parlement de Toulouse, pour les généralités de Toulouse, Montpellier et Montauban, et dans les généralités de Poitiers, Lyon et Dauphiné.

Un arrêt du Conseil du 4 juillet 1673 donnant l'état des formules dont les actes et registres seraient timbrés, sans en préciser la rédaction, les sous-fermiers, dans leur interprétation, é mirent une très grande quantité de variétés. Colbert, dans une lettre qu'il écrivit au roi le 11 juin 1674, estime que « les formules sont composées de quarante à cinquante timbres différents, et l'on paye les droits suivant la différence des timbres, et la feuille de papier, de toute grandeur, se trouve taxée depuis six jusqu'à dix-huit deniers ».

Le bail fait, le 9 juin 1674, à Martin du Fresnoy, des aides de France et droits y joints, dans lequel étaient compris les papiers et parchemins timbrés, réduisit les timbres à trois, suivant les trois sortes de papier, et, par édit du mois d'août 1674, le droit fut réglé à raison de deux sols pour chaque feuille de quatorze pouces de haut sur dix-sept pouces de large.



de pouces sur seize.

treize pouces et demi.

## Papiers et Parch-



difficile  
quelq  
don  
de

Le timbre de l'établissement du papier timbré en France avait été composé d'une marque, vignette figurant la fleur de lis et la couronne royale : on y ajoutait un caractère typographique, indiquant l'attribution, le format et la valeur. La rédaction, sa disposition et la diversité des timbres offrent un nombre considérable de variétés. On employa ensuite à employer des timbres entièrement gravés, d'usage plus de changement en 1680. Seul la généralité de Paris, et à de rares exceptions pour les autres, chaque timbre comprendra généralement dix variétés, dont six pour les papiers et quatre pour les parchemins. En papier : le quart de feuille, la demi-feuille, la feuille ; pour le petit papier, le moyen papier, le grand papier et le timbre extraordinaire. En parchemin : la quittance, le placard, la feuille et le timbre extraor-

dinaire.

Les quarts, principalement à l'origine du timbre, se rencontrent en plusieurs formats bien que taxés à la même valeur ; les petits, moyens et grands papiers étaient réduits en quarts de feuille et au même prix, et portaient l'indication du papier.

Le bail des fermes, fait en 1674 à M<sup>e</sup> Martin du Fresnoy, fut imprimé sur du papier dont chaque feuillet porte : *Grand Papier. Six deniers pour quart.* Celui de M<sup>e</sup> Jean Fauconnet, en 1681, imprimé sur du papier de même format, ne porte que la marque, comme timbre extraordinaire, sans autre désignation.

Les quarts sont timbrés à droite ou à gauche du papier ou bien encore au milieu de la feuille, verticalement ou horizontalement ; cette particularité tient à ce que, dans les petites valeurs, dont la consommation était plus grande, le poinçon était le plus souvent composé de deux timbres renversés, de manière à obtenir deux épreuves à la fois. Le timbrage s'effectuant au centre de la feuille entière, sa séparation en quarts produisait cette disposition spéciale des timbres.

Ils furent employés pour les billets de logement des gens de guerre. Les quittances des tailles s'expédiaient également sur ce format. Après 1750, il fut créé des timbres spéciaux pour les fermes du roi, et ses quittances en furent frappées ; il n'eut cependant pas cours dans toutes les généralités. On employa aussi le timbre de la ferme générale seul, ou encore accompagné

etit timbre portant : *Quittance des Tailles* (généralités de Moulins,

usage des demi-feuilles de petit papier s'effectuait comme pour une feuille entière, ce qui explique qu'on les trouve frappées du timbre à droite ou à gauche ; elles furent souvent employées sans être sur une feuille entière.

Le grand papier, frappé avec un poinçon d'une seule marque, est timbré au milieu de la feuille ou à l'angle gauche. Il fut employé pour les demi-feuilles de ce papier, cotées à la moitié de la valeur ; de sorte que dans celles du petit papier, l'épreuve se trouve placée à droite ou à gauche.

Le grand papier est, comme le moyen, timbré au milieu de la feuille ou à l'angle gauche ; la demi-feuille à un sol était destinée aux registres.

Les registres étaient frappés du timbre de la ferme générale portant l'indication de leur valeur, ou quelquefois du timbre extraordinaire dont le droit était alors perçu, suivant le format employé. En 1750, il fut créé des timbres spéciaux pour les registres des fermes, sans indication de valeur : ils étaient soumis au tarif des droits.

Le timbre extraordinaire que l'on apposait sur les papiers et parchemins fournis par les particuliers, ne se composait, pour les premiers types, que de la marque, sans légende. En 1673, pour la généralité de Paris, il fut émis un type plus grand, employé sur les grands placards : il figure sur la première page du bail des formules fait à M<sup>e</sup> Michel de Prasly le 6 mai 1673 ; dans cette généralité, de 1674 à 1756, les timbres pour les papiers portaient cette formule spéciale : *Papier extraordinaire*, plus l'indication de la valeur suivant les formats ; mais ensuite, ils n'eurent plus que cette seule légende : *Extraordinaire*, de même que dans toutes les autres généralités du royaume. Il y en eut quelquefois de spéciaux, c'est-à-dire d'un dessin différent de ceux du bail en cours ; on rencontre cette particularité dans les généralités de Riom 1706, Toulouse 1712, Montauban 1704, Montpellier 1709.

Avec le bail de 1703, apparaît le timbre de *Cheville*, destiné uniquement aux registres et expéditions de la ferme générale ; en 1744 il fut émis un nouveau timbre de *Cheville*, mais pour le service de la ferme des aides seulement. (Retrouvé dans les généralités de Soissons, Alençon, Châlons, La Rochelle).

Des timbres spéciaux pour les fermes du roi, registres, expéditions et quittances des tailles, furent émis pendant la durée des baux de 1750 à 1780. A cette époque la perception des droits dévolue à trois compagnies : Ferme générale, Régie générale, Administration générale des domaines, nécessita pour la Régie générale la création de deux nouveaux timbres, un pour les expéditions, et l'autre, timbre extraordinaire, pour les quittances des octrois, tarifs généraux.

Le papier Terrier, dont la confection fut ordonnée par un arrêt du Conseil du 4 janvier 1673, fut marqué d'une formule spéciale; il n'était payé que la moitié des droits, pour les déclarations qui étaient fournies au papier Terrier du domaine du roi.

Parmi les parchemins, la quittance, d'un emploi restreint, se rencontre très souvent frappée de plusieurs timbres. Le parchemin, d'une valeur plus élevée que le papier, se détruisait rarement, et, à chaque changement de bail, le sous-fermier y apposait son nouveau timbre. Il en existe pourtant avec six timbres différents.

La demi-feuille, pour brevet, placard ou rôle, d'un emploi plus grand, se trouve au plus contremarquée de quatre timbres.

La feuille de parchemin de deux rôles fut, dans les premiers baux, timbrée par demi-feuille ou rôle, à cinq sols. La feuille entière se trouve en plusieurs grandeurs de formats : les plus grands étaient destinés à la Chambre des Conseils du roi, du Grand Conseil ; les notaires s'en servirent également, mais un arrêt du Conseil leur en interdit l'usage.

Les lettres de chancellerie s'expédiaient sur peau entière, demi-peau et quart de peau ; les prix en étaient proportionnés aux formats ; elles existaient principalement pour la généralité de Paris : on les trouve aussi dans la généralité de Caen. En 1774 les demi-peaux furent frappées d'un timbre de 35 sols, identique pour toutes les généralités.

Les lettres d'université furent employées dans les généralités de Paris, Caen et Toulouse avec un timbre portant une indication spéciale, et, dans les autres généralités, avec le timbre ordinaire de la ferme.

En 1723, il fut établi un timbre particulier pour la formule des actes des notaires au Châtelet de Paris. Le roi, par la déclaration du 7 décembre 1723, supprimant la formalité du contrôle à laquelle ils étaient assujettis, ordonna qu'il serait établi des formules particulières pour les papiers et parchemins timbrés qu'ils employaient, et qu'elles seraient imprimées à côté de celle de la ferme. Les actes furent divisés par classes. Elles durèrent sept années.

L'embarras que la distinction du papier selon la nature des actes causait aux notaires et aux parties contractantes, engagea le roi, par une autre déclaration du 5 décembre 1730, à supprimer ces formules pour les remplacer par une formule uniforme à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1731, portant : *Actes des Notaires de Paris*, et imprimée à côté du timbre ordinaire des fermes ; les empreintes en furent déposées au greffe de l'élection de Paris.

Lorsqu'ils allaient recevoir des actes dans les provinces où il n'existait ni papier timbré ni contrôle pour les actes, les notaires pouvaient les écrire sur papier commun ; mais, dans un pays où le timbre n'était pas en usage et dans lequel néanmoins existait le contrôle, ils étaient obligés de se servir du papier en usage à Paris.

Sont dispensés de la nouvelle formule et écrits sur du papier timbré

seulement de la formule générale des fermes, les grosses, expéditions, copies collationnées et extraits des actes et contrats antérieurs au 1<sup>er</sup> janvier 1724 ; les contrats et quittances des rentes sur l'Hôtel-de-Ville ou sur les tailles et autres quittances à la décharge de sa Majesté, à condition que les pièces justificatives du droit et des qualités de ceux qui donnent ces quittances soient mises sur du papier timbré de la nouvelle formule ; les copies collationnées que les notaires délivrent des arrêts, sentences et autres jugements, et autres actes qui n'émanent pas de leur ministère, un acte à côté ou à la suite d'un acte précédent reçu sur du papier timbré de la ferme générale, ou d'un timbre précédent ou même sur du papier commun, lorsque le nouvel acte a une liaison et une connexité naturelle, comme lorsqu'il s'agissait de faire mention sur l'original d'un acte d'un paiement, d'une décharge, d'une réduction, augmentation ou autre déclaration.

Au commencement de chaque bail, le nouveau fermier devait faire graver de nouveaux timbres, pour les mettre en usage dans les généralités. Le Conseil du roi l'autorisait à se servir de celui de l'ancien fermier ou lui en défendait l'usage ; il était alors tenu de contre-timbrer gratis les papiers et parchemins du précédent bail restant en magasin, de reprendre et échanger ceux qui étaient entre les mains des particuliers, et qui pouvaient lui être rapportés pendant le délai d'un mois, à l'exception cependant des registres en papier timbré, cotés et paraphés par un juge et qui avaient été commencés avant l'expiration du dernier bail : ils pouvaient être continués jusqu'à leur entière consommation.

Il existe des feuilles de papiers et parchemins d'un emploi peu fréquent, et des imprimés que l'on employait jusqu'à leur épuisement, contremarqués de trois timbres et plus.

La contre-marque se composait principalement de l'apposition du nouveau timbre de même valeur, ou de celui à l'extraordinaire, à côté de celui de l'ancien fermier ; il en fut créé plusieurs spéciaux et portant l'indication : *Contre-marque* (généralités de Paris, Bretagne).

Lorsqu'on découvrait de faux timbres, les fermiers étaient aussi autorisés à apposer une contre-marque, mais avec un poinçon spécial. Le plus souvent, ils étaient autorisés à confectionner un nouveau timbre.

L'article 21 de l'ordonnance du mois de juin 1680 porte que ceux qui auront contrefait les timbres et moules du papier et parchemin, ou qui auront aidé à en faire le débit, seront condamnés à 1.000 livres d'amende, à faire amende honorable aux portes de la principale église de la juridiction, et aux galères pour cinq ans ; et, en cas de récidive, aux galères à perpétuité.

Les parcheminiers et autres, convaincus d'avoir enlevé l'encre sur les parchemins timbrés, que les actes effacés aient eu leur exécution ou non, étaient condamnés à 1.000 livres d'amende et poursuivis comme crime de faux.

Les papiers et parchemins timbrés compris dans le bail des fermes

furent mis en usage, lorsqu'il y eut émission de nouveaux timbres, au 1<sup>er</sup> octobre, dans les pays où les Aides ont cours, c'est-à-dire les généralités de Paris, Soissons, Amiens, Rouen, Caen, Alençon, Champagne, Tours, Orléans, Poitiers, La Rochelle, Moulins, Bourges, Lorraine et Bar après son annexion.

Les Aides, qui n'avaient pas cours en Bretagne, étaient remplacés par la ferme des Devoirs, Impôts, Billots, tout en suivant les usages des provinces d'aides. Les États en 1760, reconnurent que la formule ne pouvait être bien régie que par les employés des domaines, et l'assimilation eut lieu le 1<sup>er</sup> janvier 1761.

Pour la ferme des Domaines, les timbres n'avaient cours que le 1<sup>er</sup> janvier suivant : elle comprenait les généralités de Bordeaux, Auch, Pau, Toulouse, Montpellier, Montauban, Provence, Dauphiné, Lyon, Metz, Sedan, Riom, Limoges, la Bourgogne et Bresse.

Le comté de Clermont en Argonne, le duché de Lorraine et Bar, la principauté de Commercy, le comté de Montbéliard, la vicomté de Turenne avaient leur régie spéciale, avant leur réunion au royaume.

Le tableau ci-dessous, indiquant les augmentations successives du timbre suivant la valeur indiquée sur chaque vignette, servira utilement de guide pour la reconnaissance et le classement des pièces.

|                 | PAPIERS<br>—                           | 1673 | 1690  | 1748                           |                                | 1780    |
|-----------------|----------------------------------------|------|-------|--------------------------------|--------------------------------|---------|
|                 |                                        |      |       | sans<br>les 4 s. pour<br>livre | avec<br>les 4 s. pour<br>livre |         |
|                 |                                        | S D  | S D   | S D                            | S D                            | S D     |
| Petit<br>papier | Quart de feuille.....                  | » 6  | » 8   | » 10                           | 1 »                            | 1.2     |
|                 | Demi-feuille.....                      | » 8  | » 10  | » 12 1/2                       | 1.3                            | 1.5 1/2 |
|                 | Feuille.....                           | 1 »  | 1. 4  | 1.8                            | 2 »                            | 2.4     |
| Moyen<br>papier | »                                      | » 18 | 2 »   | 2.6                            | 3 »                            | 3.6     |
| Grand<br>papier | »                                      | 2 »  | 2. 8  | 3.4                            | 4 »                            | 4.8     |
| PARCHEMINS<br>— |                                        |      |       |                                |                                |         |
|                 | Quittance.....                         | 5 »  | 6. 8  | 8.4                            | 10 »                           | 11.8    |
|                 | Rôle.....                              | 6 »  | 8 »   | 10 »                           | 12 »                           | 14 »    |
|                 | Feuille.....                           | 8 »  | 13. 4 | 16.8                           | 20 »                           | 23.4    |
|                 | Rev. casuels du roi...                 | 5 »  | 6. 8  | —                              | 10 »                           | 11.8    |
|                 | Lettres de chancellerie.               | 6 »  | 8 »   | —                              | 12 »                           | 14 »    |
|                 | »                                      | 15 » | 20 »  | —                              | 30 »                           | 35 »    |
|                 | »                                      | 20 » | 27 »  | —                              | 40 »                           |         |
|                 | Quittances de l'Hôtel de<br>ville..... | 2 »  | —     | —                              | 3 »                            | 3.6     |
|                 | Lettres d'université...                | 10 » | 13. 4 | —                              | 20 »                           | 23.4    |



Le tarif de 1748 ne figure pas dans toutes les généralités, la valeur portée sur les timbres n'indiquant pas toujours les quatre sols pour livre d'augmentation des droits.

Par les déclarations des 3 mars et 7 juillet 1705, les deux premiers sols pour livre furent créés pendant une année; cette augmentation fut prorogée jusqu'au 31 décembre 1706; une nouvelle déclaration du 18 septembre 1706 ordonna qu'elle serait continuée jusqu'à ce qu'il en eût été autrement ordonné. Une déclaration du 7 mai 1715 porta cette perception à quatre sols pour livre; supprimée par déclaration du 13 février 1717, elle fut rétablie par lettres patentes du 18 mars 1718, pour trois années seulement; prorogée de nouveau pour trois années par arrêt du Conseil du 18 janvier 1721, elle fut continuée jusqu'au 20 mars 1727 par lettres patentes du 27 février 1724, et jusqu'au 31 décembre 1732 par autres lettres patentes du 12 juillet 1726; jusqu'au 31 décembre 1738, par déclaration du 3 août 1732; jusqu'au 31 décembre 1744, par déclaration du 7 janvier 1738; prorogée jusqu'au 31 décembre 1750, par une autre déclaration du 13 octobre 1743.

En 1748, lorsque l'édit du mois de février porta l'augmentation sur le papier et parchemin timbrés

|                              |                   |           |         |             |
|------------------------------|-------------------|-----------|---------|-------------|
| La feuille de petit papier à | 1 sol 8 deniers   | se payait | 2 sols  | la feuille. |
| Le moyen papier à            | 2 sols 6 deniers  | »         | 3 sols  | »           |
| Le grand papier à            | 3 sols 4 deniers  | »         | 4 sols  | »           |
| Le rôle de parchemin de      | 10 sols           | »         | 12 sols | »           |
| Et la feuille de parchemin à | 16 sols 8 deniers | »         | 1 livre | »           |

Le droit fut prorogé successivement par différentes déclarations jusqu'au 31 décembre 1790.

Un édit du mois de septembre 1759 créa une subvention générale établissant quatre nouveaux sols pour livre sur différents droits des fermes, parmi lesquels furent compris les papiers et parchemins timbrés, et par un arrêt du Conseil du 11 novembre, M<sup>e</sup> Pierre Henriet, adjudicataire général des fermes, fut chargé de la perception de ces droits. Un autre édit du mois de novembre les prorogea jusqu'à fin décembre 1780.

|                            |         |           |                    |
|----------------------------|---------|-----------|--------------------|
| Le petit papier marqué     | 2 sols  | se payait | 2 sols 4 deniers.  |
| Le moyen papier à          | 3 sols  | »         | 3 sols 6 deniers.  |
| Le grand papier à          | 4 sols  | »         | 4 sols 8 deniers.  |
| Le rôle de parchemin à     | 12 sols | »         | 14 sols.           |
| La feuille de parchemin de | 20 sols | »         | 23 sols 4 deniers. |

Le 3 février 1760 une nouvelle déclaration ordonnait que jusqu'au 31 décembre 1790, il serait perçu au profit du roi un autre vingtième ou sou pour livre d'augmentation sur différents droits. L'article cinq en exempta les papiers et parchemins timbrés et la formule des notaires de Paris.

Ce ne fut qu'en 1780, sur les timbres du bail de M<sup>e</sup> Jean-François René, que figura la totalité des droits, comprenant le droit principal, les anciens et nouveaux quatre sols pour livre, indiqués au tarif ci-dessus.

Le classement ci-après des généralités indique comme première date l'introduction de l'impôt du timbre dans la généralité ou la création de cette généralité, lorsqu'elle n'existait pas en 1673; les dates suivantes indiquent l'époque où la légende du timbre subit un changement. Enfin l'accolade comprend les généralités ayant fait partie d'une même sous-ferme ou d'un même bureau de finances.

- 1673. Généralité de Paris.
- 1673. { Généralité de Soissons.
- 1673. { » d'Amiens.
- 1673. Normandie { Rouen.
- 1673. Normandie { 1674, Caen.
- 1673. Normandie { Alençon.
- 1673. Champagne; 1718, Châlons.
- 1674. Clermontois.
- 1698. Lorraine et Barrois; 1780, Lorraine.
- 1709. Principauté de Commercy; 1744, Lorraine et Bar.
- 1673. Généralité de Metz; 1674, Parlement de Metz; 1708, Généralité de Metz; 1719, Metz et Sedan.
- 1704. Comté de Montbéliard.
- 1673. Province de Bretagne; 1675, Bretagne.
- 1673. Généralité de Tours.
- 1673. Généralité d'Orléans.
- 1673. Généralité de Bourgogne; 1674, Province de Bourgon. et Bresse; 1675, Bourg, Bresse, Bugey; 1680, Généralité de Bourgogne; 1681, Généralité de Dijon.
- 1673. { Généralité de Poitiers.
- 1697. { Généralité de La Rochelle.
- 1673. { Généralité de Moulins.
- 1673. { Généralité de Bourges; 1675, Généralité de Berry; 1683, Berry; 1687, Généralité de Bourges.
- 1673. { Généralité de Riom; 1680, Généralité d'Auvergne; 1720, Auvergne.
- 1673. { Généralité de Limoges.
- 1673. Vicomté de Turenne.
- 1676. Comté de Montfort.
- 1673. Généralité de Bordeaux.
- 1673. Parlement de Pau; 1728, Généralité de Pau.
- 1716. Généralité d'Auch; 1722, Généralité d'Auch et Pau.
- 1673. Parlement de Toulouse. 1674. { Généralité de Toulouse.
- 1673. Parlement de Toulouse. 1674. { » Montpellier.
- 1673. Parlement de Toulouse. 1674. { » Montauban.
- 1674. Foix et Bigorre; 1681, Généralité de Montauban, Foix et Bigorre.
- 1673. Généralité de Lyon.

1673. } Généralité du Dauphiné; 1674, Généralité de Grenoble.  
} Généralité de Provence; 1674, Généralité d'Aix.  
1772. Roussillon.  
1770. Corse.  
Pays occupés: 1703-1713, Savoie.

J'avais songé à ajouter à ce travail les filigranes figurant dans la pâte des papiers, qui forment le complément du timbre et sont destinés à en prévenir les fraudes; ils représentent le plus souvent un dessin similaire à celui du timbre.

On se servait, pour l'appliquer aux formes du papier, d'un fil de laiton façonné à la pince par l'ouvrier; mais ce procédé offrait une grande difficulté pour obtenir une ressemblance uniforme dans les types. Dans la fabrication moderne, le dessin est reporté sur des feuilles de métal puis repéré, ce qui permet d'obtenir des filigranes exactement semblables.

D'ailleurs, on l'apposait d'une façon très irrégulière: sur le petit papier par exemple, il se rencontre placé sur la feuille droite ou sur la feuille gauche ou bien au centre, quelquefois avec la marque du fabricant; il est aussi placé sur les deux feuilles, de telle sorte que, lorsqu'il est employé par demi-feuilles, l'épreuve existe sur chacune d'elles. Dans le papier des quarts, on le rencontre avec une, deux ou quatre épreuves à la feuille.

La ferme manquant souvent de papiers, on se servait de n'importe quelles marques, raisin, jésus, pot, couronne, etc. n'ayant aucun caractère de papier officiel, et quelquefois même du papier d'une autre généralité que celle où il devait être utilisé.

J'ai dû renoncer à leur description, car j'ai rencontré, pour un même type de timbre, jusqu'à dix variétés de filigranes, et j'estime que, en dehors du papier officiel, il n'y aurait qu'un intérêt bien médiocre à les cataloguer.

En terminant, je dois exprimer tous mes remerciements aux nombreux collègues qui ont bien voulu faciliter cette tâche en mettant à ma disposition leurs collections pour compléter mon classement.

Suivant l'accueil qui me sera réservé, je me propose de compléter le catalogue du timbre par la publication de ce que j'appellerai la deuxième époque, c'est-à-dire les timbres créés depuis la division départementale de la France, en 1791, jusqu'à la période actuelle.

(A suivre).

A. DEVAUX.





## Une leçon de Géographie sur des Bouteilles de liqueur.

---

**G**RACE à la très grande obligeance de M. F. Dolin, distillateur à Chambéry, je puis offrir aujourd'hui à mes collègues en vieux papier une nouvelle série d'étiquettes de liqueurs fort curieuses. J'avais remarqué, en passant l'été dernier à Chambéry, la maison Dolin, *fondée en 1821 par Joseph Chavasse, créateur du vermouth en France*, et, devant cet acte de naissance fièrement affiché et déjà vénérable, j'avais flairé un nid de vieilles étiquettes; je ne m'étais pas trompé.

De retour à Paris j'écrivis à M. Dolin et, pour l'intéresser à ma cause, je lui adressai le tirage à part de mon précédent article « 50 ans d'histoire sur des bouteilles de liqueurs. » Quelques jours après, je recevais non seulement un envoi d'étiquettes dépassant toutes mes espérances, mais encore une lettre fort intéressante qui m'apportait une donnée nouvelle sur la série des étiquettes historiques de Voiron. Je crois devoir transcrire la phrase suivante de M. Dolin, comme post-scriptum à mon premier article : « La plupart des étiquettes publiées dans votre brochure, m'écrit-il, sont des *passe-partout* fabriqués à Lyon par Giraud fils, imprimeur, 19, rue du Palais-Grillet, vers 1830 environ, qui étaient vendus aux liquoristes de la région et sur lesquels chacun faisait mettre le nom de la liqueur. Par exemple sur l'étiquette de « l'Eau de Consolation, » on a ajouté le nom de « China-China ».

Parmi les étiquettes que m'a envoyées M. Dolin, un grand nombre ne partent que le nom de la liqueur entouré d'ornements et d'attributs divers dans le goût du temps de Louis-Philippe. Elles sont d'ailleurs intéressantes non seulement par leur dessin, mais encore par la litanie bizarre des breuvages qu'elles annoncent. Je relève dans cette longue nomenclature les noms suivants : *Lait de Vieille*, *Thermantique des Vieillards*, *Looch Pectoral*, *Crème d'Ata*, *Crème d'Ambrosine* ou *Cadeau de Noce*, *Crème de Zidore*,

*Crème de Créole, Élixir de Garus, Élixir d'Amour, Élixir Antidotaire, Eau Cordiale, Alkermès de Florence, Rosolio, Huile de Vénus, Parfait Amour, Moldavie, Le Mot d'Ordre, Huile de la Minerve, Le Champ d'Azile, La Gaîté Française, l'Ange-Gardien, etc...* Il serait évidemment inutile de réclamer aujourd'hui dans le plus archéologique des cafés « blanc



et or » l'une quelconque de ces liqueurs qui eurent peut-être au temps de nos grands-pères la vogue du « Dubonnet » ou de « l'Oxygénée verte » « La seule bienfaisante » (!!!)

Laissant de côté toute cette galerie rétrospective, je me borne à reproduire ici les plus curieuses parmi les étiquettes illustrées. Dans la première série

recueillie à Voiron, c'était l'histoire qui triomphait. Dans la collection Chavasse (Dolin, successeur) c'est la géographie qui tient le premier rang. Nous y voyons bien figurer une « *Eau de Pucelle* » ornée d'une Jeanne d'Arc guerrière, et une « *Eau Napoléon* » illustrée d'une très jolie scène militaire — Napoléon passant à cheval devant un bivouac emprunte, pour boire, la gourde « d'un bonnet à poil. »

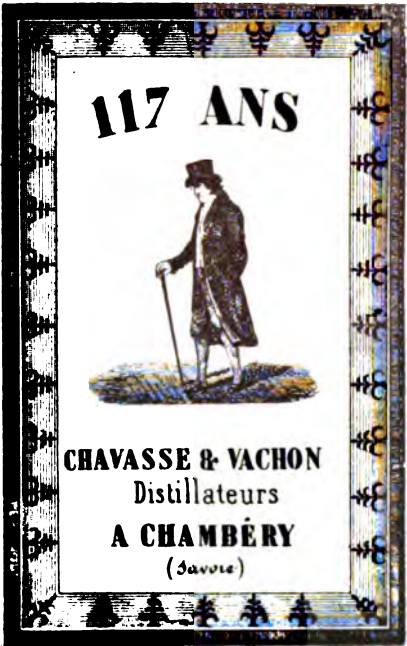
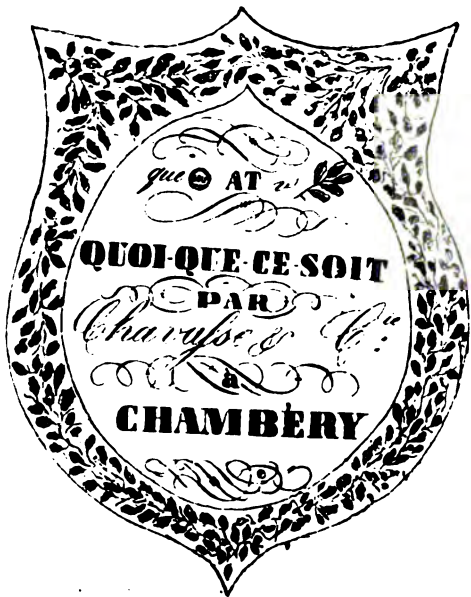
### CREME A LA GIRAFE



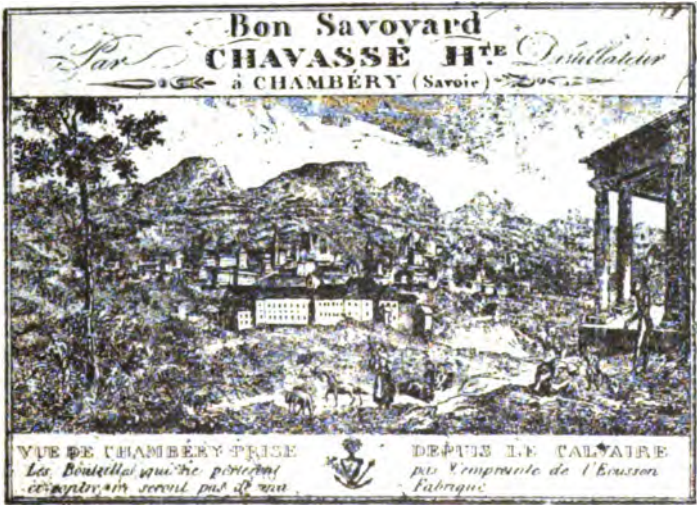
Nous trouvons bien encore quelques fantaisies amusantes : un *Élixir d'Amour* dont l'étiquette allie l'alambic à la mythologie ; une *Crème à la*



*Girafe*, animal dont on ne s'explique guère l'intervention en cette affaire; une étiquette-rébus « *Que souhaitez-vous? Quoi que ce soit;* » enfin une liqueur dénommée « *117 Ans* » illustrée d'un vieillard très vert qui se promène encore gaillardement la canne à la main.

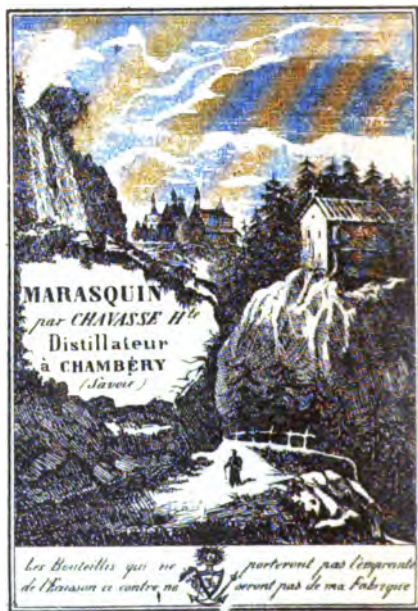
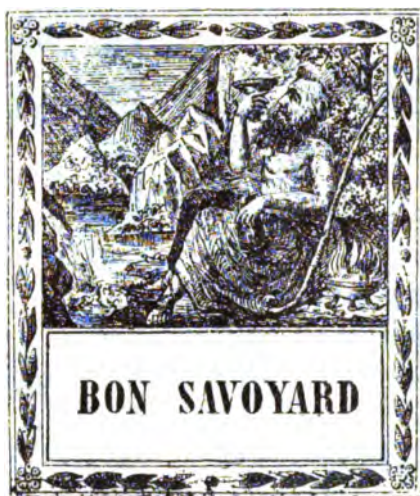


Mais ces quelques pièces vues, il n'y en a plus que pour l'illustration géographique.



Voici d'abord *Le Bon Savoyard* qui se présente avec une « *vue de Chambéry prise depuis le Calvaire..* », tout un tableau. Il existe pour la

même liqueur une étiquette beaucoup plus petite où le bon Savoyard est représenté par un homme à demi-nu à l'antique, avec une longue barbe; il s'est assis pour faire une libation au bord d'un lac encaissé entre des monts sourcilleux.

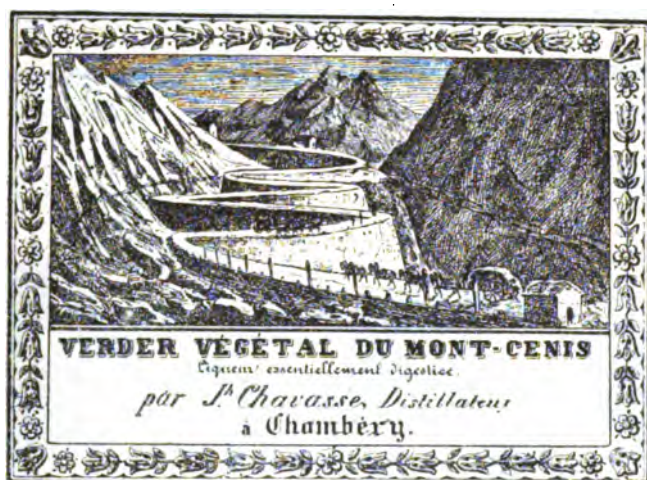
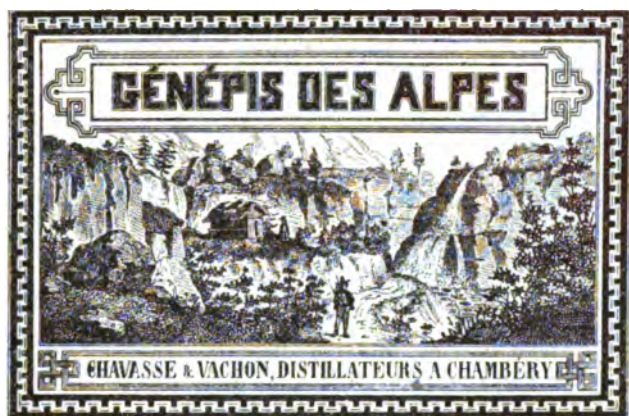


La *Crème Royale* est ornée d'une charmante étiquette aux armes de la maison de Savoie, elle nous apprend qu'avant de s'établir à Chambéry, Joseph Chavasse opérait aux Échelles, petite ville du duché de Savoie.

Le *Marasquin* se présente avec un fort joli paysage alpestre que je n'ai pas identifié à supposer qu'il ne soit pas de pure fantaisie. De la même famille le *Genépis des Alpes*, moins intéressant.



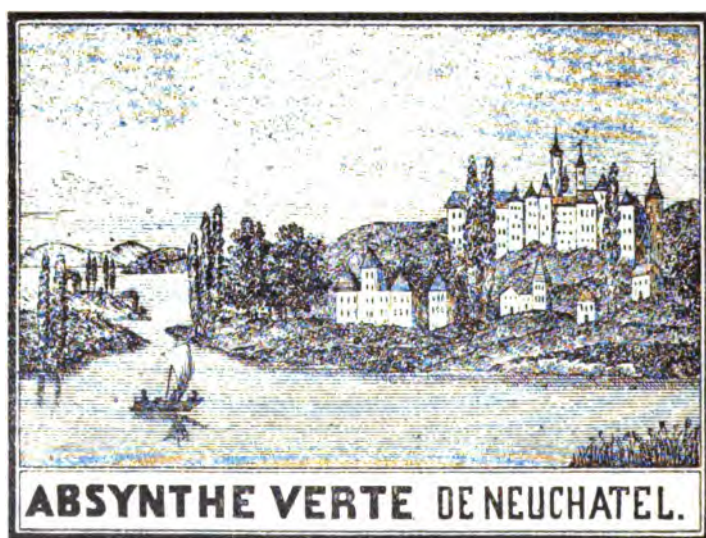
Le *Verder végétal du mont Cenis* « liqueur essentiellement digestive » offre une vue saisissante et d'ailleurs presque exacte des derniers lacets que décrit la fameuse route internationale de Lanslebourg à Suze pour atteindre le col du mont Cenis (2.100 mètres d'altitude). Une diligence et un chariot de roulage en gravissent les sinuosités; les cabanes de refuge qui s'échelonnent le long de la route sont bien indiquées.



Avec la *Liqueur végétale de la Montagne du Mézenc*, nous quittons les Alpes et nous sautons par dessus la vallée du Rhône pour aborder les Cévennes. Le Mézenc est un massif volcanique qui se dresse à 1.754 mètres d'altitude sur l'axe même des Cévennes, entre Velay et Vivarais. Doucement incliné à l'ouest sur le Velay en vastes plateaux d'herbages, il tombe au contraire, à l'est, en pentes abruptes sur les gorges sauvages du Vivarais : c'est évidemment ce versant rhodanien qui a inspiré le paysage ici représenté, qu'on peut attribuer à la vallée de l'Erieux.

L'*Absinthe verte* nous fait faire un bond en sens inverse : le paysage, très fantaisiste, permet pourtant de reconnaître le vieux château de Neuchâtel (Suisse) au-dessus du lac de ce nom qui apparaît singulièrement rapetissé.

Enfin nous rentrons en Savoie avec une étiquette beaucoup plus moderne, où le nom de F. Dolin a déjà remplacé celui de Chavasse. Cette étiquette recouvre l'« *Eau de la Grotte, près les Échelles.* » La gravure



représente en effet le tunnel percé par Napoléon I<sup>er</sup> dans les grands escarpements calcaires qui ferment à l'est le bassin verdoyant des Échelles. Près de ce tunnel subsiste l'ancienne route tracée, au XVII<sup>e</sup> siècle, par le roi Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, dans un pittoresque défilé aux parois de roc à pic, trouées de grottes célèbres. Ce sont ces grottes qui ont inspiré le distillateur.

Puisque nous sommes en Savoie je demanderai la permission de présenter, pour finir, une dernière étiquette de la même région : c'est celle de la *Liqueur Muratore* fabriquée à Évian où elle est encore en grand renom. Mais elle a



toujours conservé son étiquette primitive dessinée vers 1860. Le principal intérêt de cette jolie vignette est de donner une vue très exacte du vieil Evian avant son grand essor comme ville d'eau et la création du quai qui en a complètement modifié l'aspect. Au sommet du cadre figurent les armes de la ville.

MARCEL MONMARCHÉ.







## Un privilège pour chaise de poste, croisée et pompe de nouvelle invention.

(23 Mars 1717)

~~~~~

VOICI une pièce des plus curieuses dont j'ai fait récemment l'acquisition : c'est un original sur parchemin. L'historique des privilèges accordés sous l'ancien régime aux inventeurs est traité dans les livres consacrés au droit industriel. Je me bornerai à citer à titre de curiosité quelques lignes du savant ouvrage de M. Eugène Pouillet sur les brevets d'inventions et la contrefaçon. (Paris, Marchal et Billard, 1879, in-8, page 2.)

« On sait que, sous l'ancien régime, à côté des corporations privilégiées, »
» le roi constituait parfois des privilèges spéciaux, en faveur de certains »
» particuliers, auxquels il accordait le droit de faire seuls telle fabrication. »
» Ces privilèges n'étaient même pas rares. M. Renouard a donné une liste »
» de quelques-uns, en exposant que plusieurs n'étaient qu'une simple »
» faveur, tel que celui qui fut accordé en 1674 à Françoise d'Aubigné, »
» veuve du feu sieur Scarron, pour des âtres à fourneaux, fours et cheminées »
» d'une nouvelle invention. Ce que M. Malapert nous fait connaître, c'est »
» la forme dans laquelle ces privilèges étaient enregistrés au Parlement. »
» Il y avait toute une procédure, suivie d'un examen à la suite duquel le »
» Parlement enregistrait le privilège, souvent en modifiant profondément »
» ses conditions. M. Malapert cite à cet égard d'assez curieux exemples.

» Le 24 décembre 1762 parut enfin un édit, le premier qui ait statué »
» sur cette matière d'une façon générale. Son but, dit M. Malapert, n'était »
» pas seulement d'être favorable aux inventions. Il est constaté par le »
» préambule que le législateur a voulu récompenser l'industrie des inventeurs »
» ou exciter celle qui languissait. »

Mon document est ainsi conçu :

Aujourd'hui vingt-troisième du mois de Mars mil sept cent dix-sept, Le Roy, estant à Paris, il lui a esté représenté par le Sr Godefroy, Ingénieur de la Marine, qu'il a depuis peu mis au jour, trois inventions nouvelles, sçavoir une manière de

suspendre les chaises de poste qui les rends plus légères de deux cens pesans, que celles d'ordinaire, beaucoup plus douces, d'un moindre prix, d'un très petit entretien et bien moins sujettes à verser; En second lieu une croisée de menuiserie dont les volets passent en dehors pour servir de contrevents dans le besoin et empêcher les vents et la gresle de casser les vitres et l'eau d'entrer dans les appartemens¹; Et troisièmement une pompe qui n'est point sujette à s'engorger comme celles dont on s'est servy jusqu'à présent et qui pompe beaucoup plus d'eau, de laquelle l'Epreuve a esté faite à la Mer sur des vaisseaux; que ces trois inventions ayant esté examinées par l'Académie Royale des Sciences, et par Mons^r le Comte de Toulouse, amiral de France, Elles ont esté trouvées fort utiles, ingénieuses et bien entendues, ainsi qu'il paroist par les certificats qu'il en raporte, En sorte qu'il auroit très humblement supplié Sa Majesté de vouloir luy accorder le privilège et la permission exclusivement à tous autres de faire fabriquer, vendre et débiter dans toutes les villes et autres lieux du Royaume lesd. chaises de poste, croisées et pompes de nouvelle invention, pour la commodité du public, pendant le temps de vingt années, avec défenses à toutes autres personnes de les contrefaire ny de les débiter et en user sans son consentement par écrit. A quoy ayant égard et voulant favorablement traiter led. S^r Godefroy Sa Majesté, de l'avis de Monsieur Le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, luy a accordé et accorde par ces présentes signées de nôtre main la permission et le privilège de faire travailler à la construction desd. chaises de poste, croisées et pompes, de les vendre et débiter pour la commodité du public, dans toutes les villes et lieux du Royaume, pendant le temps de vingt années, faisant défenses à toutes autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, de les contrefaire, vendre et débiter, ou d'en user sans le consentement par écrit dud. Godefroy, ou de ses ayant cause, à peine de confiscation desd. inventions et de trois mille livres d'amende, aplicable un tiers à Sa Majesté, un tiers à l'exposant et l'autre tiers à l'hôtel dieu le plus prochain du lieu où la contravention aura esté faite. Et de tous dépens dommages et intérêts. M'ayant à cet effet Sa Majesté commandé d'en expédier toutes lettres nécessaires en cas de besoin et cependant pour assurance de sa volonté.

Le présent Brevet qu'Elle a signé de sa main et fait contresigner par moy Conseiller Secrétaire d'Estat et de ses commandemens et finances.

LOUIS

PHELYPEAUX

Pour copie conforme:

JULES PELLISSON.

1. Voici, à titre de comparaison, une jolie petite pièce de ma collection, lithographiée en bleu avec encadrement et paraissant dater du second empire:

AUDENOT AINÉ MENUISIER

PAR BREVET D'INVENTION

(Acquisition)

Seul autorisé pour le département de la Gironde

Pour un système s'appliquant sur les Croisées neuves ou vieilles, qui se réparent par le procédé même.

Garantissant de l'eau pluviale qui pénètre dans les appartemens. Evitant l'eau qui provient de la transpiration des vitres. Empêchant l'air qui existe entre le jet d'eau et la pièce d'appui. Evitant l'eau que donnent les portes à balcon. Sortant l'air de dessous les portes d'Appartemens. Le tout par des procédés aussi simples qu'économiques, donnant toutes les garanties possibles.

J'offre à Messieurs les propriétaires et Architectes qui m'honorent de leur confiance d'appliquer mon système sur les croisées neuves à f. 1.50 chaque croisée pour l'entreprise de leur menuiserie.

Je les invite à venir visiter les modèles à ma demeure,

Rue des Minimes, 8,

à Bordeaux, en face la Gendarmerie.



Les Cartes Postales-Pétitions.

La carte postale, que l'on employait peu autrefois, jouit depuis quelques années d'une vogue extraordinaire et revêt chaque jour une forme nouvelle.

Les cartes postales illustrées, les cartes postales-compliments ont leurs adeptes qui les collectionnent et les recherchent ; aussi a-t-on vu s'ouvrir des boutiques consacrées exclusivement à ce commerce.

Les cartes postales-réclames ont été reconnues une excellente publicité et, par suite, de nombreux commerçants leur ont confié le soin d'annoncer au public leurs nouveaux produits.

Mais il est une autre variété dont, du moins à ma connaissance, on a encore rarement fait usage : je veux parler des cartes postales-pétitions.

C'est là, pour le public, un procédé nouveau de faire parvenir à qui de droit ses desiderata.

J'en possède actuellement huit que je vais décrire, et je serais heureux d'apprendre l'existence d'autres documents analogues.

1° A propos du raid hippique Bruxelles-Ostende, le 27 avril 1902, une carte postale-pétition protesta contre ce sport, contraire aux principes de la Société protectrice des animaux.

CARTE POSTALE

PROTESTANT CONTRE LES RAIDS HIPPIQUES

Ici
une figure
coloriée
représente
un lieutenant
à côté de
son cheval
ensanglanté.

*Un souvenir du raid Bruxelles-Ostende,
27 avril 1902, malheureusement trop
vite oublié.*

Un lieutenant français détachant au
contrôle de Coolscamp des lambeaux de
chair de la molette de ses éperons (fait
authentique rapporté par tous les journaux,
sans parler des 18 chevaux crevés en route
par l'éperon et la cravache !)

2° Le journal *le Matin* a lancé, en 1904, la carte postale-pétition pour l'abaissement de la taxe des lettres, adressée à M. le Président de la Chambre des Députés, et dont nous reproduisons ici le recto et le verso.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

CARTE POSTALE

Correspondance.

PÉTITION

Nous demandons que la
taxe des lettres ne dépassant
pas 15 gr. soit abaissée de
0 fr. 15 à 0 fr. 10.

Signature

Adresse

Adresse.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT

de la Chambre des Députés,

PALAIS BOURBON

Loi du 25 frimaire
an VIII

Tous les
Français
jouissent de la
franchise
postale avec
le Président
de la Chambre.

Ordonn. du
17 nov. 1844.

LA TAXE POSTALE EN EUROPE

ALLEMAGNE



12 cent. 1/2 — 30 gr.

AUTRICHE



12 cent. 1/2 — 30 gr.

HONGRIE



12 cent. 1/2 — 30 gr.

BELGIQUE



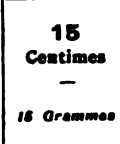
10 cent. — 15 gr.

ANGLETERRE



10 cent. — 15 gr.

FRANCE



15 Centimes
—
16 Grammes

PAYS-BAS



10 cent. — 15 gr.

LUXEMBOURG



10 cent. — 15 gr.

SUISSE



10 cent. — 25 gr.

MANIFESTATION

Tous les lecteurs
du **MATIN**, parti-
sans de l'abaisse-
ment de la taxe pos-
tale de 0 fr. 15 à
0 fr. 10, sont invi-
tés à jeter à la poste
sans l'affranchir
cette carte postale.

DÉVELOPPEMENT PROPORTIONNEL DES SERVICES POSTAUX

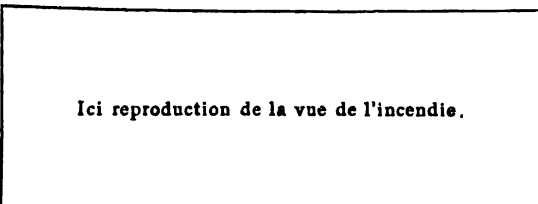
	Nombre de bureaux.	Kilomètres carrés	Population.
Il existe en France.....	1	pour 51	3.718 habitants.
— en Allemagne.....	1	— 14	1.478 —
— en Angleterre.....	1	— 14	1.559 —

Imp. Weillhoff et Roche. — Levallois

3° La carte postale-pétition contre le jésuitisme.

Para se fazer idea da crueldade dos jesuitas basta lembrar que de 1557 a 1750 so os tribunaes de Lisboa, Evora e corinbra fizeram queimar 1500 desgraçados sendo condemnados a outras penas niars de 30.000 dos quees uns morreram nas infectas masmorras, outros nos apertos do potro. Etudo isto em nome d' uma doutrina toda paz, toda amor.	GUERRA AU JESUITISMO	Bilhete Postal 
--	------------------------------------	---

4° Après l'incendie de l'église de l'île Saint-Pierre (Terre-Neuve), en novembre 1902, Monseigneur Légasse envoya une carte-pétition demandant des secours pour reconstruire l'unique église des pêcheurs de morue.

Voilà tout ce qui reste de l'unique église de notre île française de Saint-Pierre (Terre-Neuve)!..... Pour l'amour de Dieu et au nom de nos braves pêcheurs de morue, aidez-nous à la relever! Ch. LÉGASSE, <i>Préfet apostolique,</i> <i>Supérieur ecclésiastique des îles Saint-Pierre et Miquelon.</i>	Mgr LÉGASSE, actuellement à Paris, 22, rue de Varenne, recevra avec recon- naissance la plus petite offrande.
 Ici reproduction de la vue de l'incendie.	
Incendie de la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1902.	

5° Au moment où les horreurs qui se passaient dans les camps de concentration au Transvaal provoquaient la pitié générale dans tous les pays, on lança une carte-pétition à l'adresse de « Sa Majesté la Reine d'Angleterre à Londres » pour faire appel à ses sentiments de femme et de mère.

Ici	Les soussignés
Procession	
lugubre	
de	adressent à
squelettes	SA MAJESTÉ LA REINE D'ANGLETERRE
portant	l'expression de leur profond respect et font
des	appel à ses sentiments de femme et de mère
quantités	et à son pouvoir de Reine pour qu'Elle
de	intervienne en faveur des femmes et des
bières.	enfants boers, prisonniers dans les camps de
	concentration.
	1901-1902.

6° Les Boers ont été l'objet d'une autre carte-pétition adressée à « Sa Majesté l'Empereur de Russie, au château de Compiègne (Oise) », pendant le court séjour qu'il fit en France en 1901.



à S.M. NICOLAS II
PROMOTEUR DE LA CONFÉRENCE DE LA HAYE

O Tsar dont le désir est un désir de Paix
Faites fleurir l'espoir que la Haye a vu naître !
Dans l'éclat du triomphe où vous allez paraître
Dites les mots qu'il faut pour délivrer du faix
La Nation qui meurt en invoquant les autres !
Au-dessus des combats levez le drapeau blanc
Et les peuples sortis du cauchemar sanglant
En vous tendant les mains embrasseront les vôtres !

Signature

Adresse

7° Lorsque la liberté de l'enseignement et la suppression des écoles congréganistes étaient l'objet des discussions quotidiennes à la Chambre des Députés et au Sénat, la Ligue des Droits de l'Homme mit en circulation une carte-pétition protestant contre les atteintes que l'on portait à la liberté : elle était adressée à M. de Marcère, ancien ministre. Le recto portait uniquement l'adresse de M. de Marcère, et voici quel en était le verso :



Essai de Bibliographie postale

(Suite).

133. — *Manuel des Postes, pour faciliter les opérations courantes et périodiques des bureaux de poste et principalement des bureaux simples*, par Charles Mauget, receveur à Vouziers. Rennes, Oberthür, 1863¹.

134. — *Manuel du service à l'Inspection des Postes*, par F. Balmitgère. Perpignan, 1863, in-12¹.

135. — *Traité de la législation des Maîtres de Poste, précédé d'une notice sur les relais*, par A. Duché. Rouen, 1864, in-12¹.

136. — *De la Correspondance privée, postale ou télégraphique, dans ses rapports avec le droit civil, le droit commercial, le droit administratif et le droit pénal*, par Edgar Hepp. Paris, Auguste Durand, 1864, in-8.

137. — *Code annoté de la Législation des Postes*, par Bergues-Lagarde (Journal des Postes, 1865 à 1868).

138. — *Manuel des candidats aux examens du second degré de l'Administration des Postes*, par Émile Usquin. Marseille, 1866, in-8¹.

139. — *Des Lettres missives*, par M. Vanier, docteur en droit, juge à Cherbourg. (Extrait de la Revue pratique de droit français, tome XXI). Paris, A. Marescq aîné, 17, rue Soufflot, 1866, in-8 de 34 p.

140. — *Direction générale des Postes. Instruction générale sur le service des Postes*. Paris, Imprimerie impériale, 1868, in-4.

Cette Instruction, qui diffère de la précédente dans sa forme comme dans son esprit, comprend trois parties principales : la constitution du service, son exécution, sa direction et son contrôle. Elle est terminée par

1. ISSANCHOU. *Livre d'or des Postes*.

un recueil de *Législation et de Jurisprudence* qui reproduit le texte des principales lois et des principaux arrêts des tribunaux concernant le service des Postes.

Une édition spéciale destinée aux receveurs de bureaux simples et aux distributeurs ne contient pas la partie réservée à la direction et au contrôle.

Deuxième édition : Paris, Imprimerie nationale, 1876, in-4.

141. — *Pensions de retraite. Guide pratique à l'usage des agents des Postes, par A. Ulry, Commis à l'Administration centrale des Postes.* Nancy, imprimerie de Hinzelin et C^{ie}, 1869, in-8.

142. — *Lettres missives. Propriété. Droit de publication. Droits d'auteur. Par M. Deffis.* (Annales de la propriété industrielle, artistique et littéraire, 1870, t. XVI).

143. — *Manuel du service des Recettes postales, par Edmond Serre.* Montpellier, 1870, in-12¹.

144. — *D^{on} G^{énéral} des Postes. Manuel des franchises.* Paris, Imprimerie nationale, MDCCCLXXV, in-4.

Tous les décrets et ordonnances concernant les franchises et contre-seings ont été coordonnés et réunis dans l'ordonnance du 17 novembre 1844, reproduite en tête du volume, et qui, bien que modifiée par quelques ordonnances et décrets postérieurs, forme encore aujourd'hui le règlement de la matière.

145. — *Traité théorique et pratique de la Correspondance par Lettres missives et Télégrammes d'après le droit civil et commercial, et de la législation réglementant les rapports des particuliers avec les Administrations des Postes et des Télégraphes, par Rodolphe Rousseau, avocat à la Cour de Paris, 2^e édition.* Paris, A. Marescq aîné, libraire-éditeur, rue Soufflot, 20, 1877, in-8.

La première édition, complètement remaniée dans celle-ci, a paru en 1876, à Paris, chez Pichon, in-8.

Nous ne saurions mieux faire, pour donner l'idée de l'esprit de ce livre, que de reproduire les lignes suivantes empruntées à l'introduction : « L'échange de lettres missives et de télégrammes ou, pour employer une expression générique, la *correspondance*, produit des effets juridiques qui, jusqu'à ce jour, n'ont été étudiés dans aucun traité spécial. On ne découvre pas, tout d'abord, les difficultés qui peuvent naître de cet échange de lettres et de télégrammes; et pourtant ces difficultés sont nombreuses et graves... L'énumération seule de toutes ces questions, toujours délicates à trancher,

1. ISSANCHOU. *Livre d'or des Postes.*

suffit à démontrer l'utilité d'une étude spéciale de toutes les difficultés se rattachant de près ou de loin à la correspondance. C'est dans notre droit civil, dans ses règles fixes et sûres, que se trouvent toutes les solutions ; c'est à ce droit qu'il faut recourir sans cesse et jamais en vain ; ce sont ses savants commentateurs qu'il faut toujours consulter, et toujours ils prodigueront d'utiles renseignements. On ne trouvera donc dans cet ouvrage qu'une chose nouvelle : l'application à une matière spéciale des principes généraux du droit ».

La première partie de l'ouvrage traite des rapports établis entre particuliers par la correspondance, de la propriété des lettres missives, des droits de l'expéditeur et du destinataire, des règles auxquelles est soumise la production des lettres missives en justice, des contrats par correspondance, etc. La deuxième partie traite des rapports des particuliers avec l'Administration des Postes, monopole et exceptions, contraventions, secret des lettres, etc. La dernière partie concerne le télégraphe.

Ajoutons qu'en publiant ce livre, M. Rousseau a comblé une véritable lacune.

146. — *Etudes sur les Rapports internationaux. La Poste et le Télégraphe. Par L. Renault, professeur agrégé à la Faculté de Droit de Paris.* Paris, L. Larose, libraire-éditeur, 22, rue Soufflot, 1877, in-8.

Etude des conventions postales et télégraphiques conclues entre la France et les pays étrangers de 1802 à 1874.

147. — *Manuel postal théorique et pratique à l'usage spécial des agents du service des postes et du service télégraphique, suivi d'un chapitre renfermant les notions élémentaires du service télégraphique à l'usage des agents des guichets. Par A. Frault, Commis des Postes à Paris, bureau n° 10.* A Paris, chez l'auteur, 1879, in-8.

Exposé très bien fait des dispositions qui régissent le service des Postes, commentaire détaillé de l'Instruction générale, appuyé d'exemples judicieusement choisis. L'auteur a, dans plusieurs éditions successives, remanié et parfait son ouvrage, qui est devenu un guide professionnel très apprécié des agents des Postes et des Télégraphes.

Citons la sixième édition :

148. — *Manuel postal théorique et pratique, par Adrien Frault, Commis principal à l'Administration des Postes et des Télégraphes. Sixième édition.* Adrien Frault, auteur-éditeur, 14, rue Mouton-Duvernét, Paris, s. d. (1897), in-8.

Dans un *Avis aux Lecteurs*, l'auteur explique, d'une manière détaillée, le nouveau plan adopté dans cette édition, absolument différente des précédentes. Les améliorations introduites portent principalement sur le

Service international, les Affranchissements, les Contraventions et la Comptabilité.

149. — *Guide Manuel du postulant au surnumérariat des Postes et des Télégraphes et à l'emploi d'auxiliaire des Télégraphes*, par Emile Usquin, Directeur des Postes. Cinquième édition. Montpellier, 1880, in-12.

La première édition de ce Manuel date de 1865.

150. — *Les Congrès internationaux de la poste et du télégraphe*, par de Kirchenheim. (Revue de droit international et de législation comparée, p. 381, 1881).

151. — *Traité théorique et pratique du service des Directions départementales des Postes et des Télégraphes*, par Albert Hec. Nantes, 1882, in-12.

152. — *Manuel théorique et pratique à l'usage des receveurs des Postes*, par Mⁱⁿ Fabin, Commis des Postes et Télégraphes à Guéret (Creuse). Limoges, imprimerie Chatras et C^{ie}, 1882, in-8.

153. — *Guide des Receveurs des Postes et des Télégraphes* (quatrième édition), par L. Vacherat, Inspecteur des Postes. Moulins, 1883, pet. in-8.

Première édition en 1860¹.

154. — *Ansault. Cours d'exploitation postale professé à l'École supérieure des Postes et Télégraphes* (1881-1882). Paris, 1883, in-4, autographié.

Remarquable enseignement professionnel du distingué délégué français aux Congrès internationaux des Postes.

Le *Cours de législation et exploitation postales*, professé par M. Herman (session 1901-1902), a été également autographié.

155. — *Manuel des postulants aux recettes de début et aux emplois de dame dans le service des Postes et Télégraphes*, par A. Barnier, Commis principal de Direction des Postes et Télégraphes à Digne. Troisième édition. Digne, imp.-libr. Vial, s. d., pet. in-8.

156. — *Les Lettres missives. Question de propriété littéraire*, par Lionel Laroze, avocat à la Cour de Paris. Paris, Calmann-Lévy, éditeur, 3, rue Auber, 1883, in-8 de 20 p.

(A suivre.)

F.-A. QUINET.

1. ISSANCHOU. *Livre d'or des Postes*.



Essai d'une Bibliographie spéciale

des Livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique.

(Suite).

846. Les discours de Nicolas Filleul normant. Rouen, Martin Le Mégissier, 1560, in-4°.

847. **Finances.** Sur les finances, ouvrage posthume de Pieux-Andre ***, fils d'un bon laboureur, mis au jour par M. le curé de ***. Londres, 1775, 1 vol. in-8°, avec six planches.

Cette satire plus que violente contre les fermiers généraux et les abus scandaleux de leurs agents, fut condamnée et proscrite en 1776. Tous les exemplaires furent pourchassés avec grand soin par la police. Peignot donne, dans son *Dictionnaire des livres condamnés*, une courte analyse de ce curieux ouvrage.

848. **Fine** (Oronce). La théorique des cielz. Paris, Simon du Bois, 1528, in-f°.

C'est le premier ouvrage d'astronomie publié en français. L'exemplaire du catalogue Libri pourrait bien être aujourd'hui le seul connu.

Fine Oronce, né à Besançon en 1494, est mort à Paris en 1555.

849. **Flace** (René), curé de l'église de la Couture, dans un faubourg du Mans, était, d'après La Croix du Maine, poète latin et français, orateur, historien, philosophe, musicien, auteur dramatique, et cependant il ne reste rien de lui.

Il a composé plusieurs tragédies et comédies, mais on ignore si elles ont été imprimées. Le titre de l'une d'elles seulement nous a été conservé : *Elips comtesse de Salberry en Angleterre*, tragédie représentée dans la ville du Mans, au mois de juin 1579.

René Flace était né à Nogent-sur-Sarthe le 23 novembre 1530.

850. **Fleur** (La) de la science de pourtraicture, patron de broderies, façon arabesque. Paris, 1531, in-4°.

Cet ouvrage n'est connu que par son inscription au catalogue Picart. (Voir Philomneste Junior, *Livres perdus*).

851. **Fleur** (La) de poésie française, recueil joyeux, contenant plusieurs huictains, dixains, quatrains, chansons et aultres, dictez de diverses matières, mis en note musicale par plusieurs authcurs et reduitz en ce petit livre. Paris, Alain Lotriau, in-8°, s. d.

Philomneste Junior assure que ce livre n'est jamais passé en vente et qu'il manquait à la merveilleuse collection du duc de La Vallière.

Brunet se borne à constater son extrême rareté.

852. **Fleur** (La) de toutes les plus belles chansons qui se chantent maintenant en France, tout nouvellement faites et recueillies. Paris, 1600, in-24 de 421 pages, et Paris, 1614, in-24.

Un seul exemplaire de la première de ces éditions est passé en vente et a été adjugé 910 francs (vente Brunet).

853. **Fleurs** des chansons nouvelles. Lyon, Benoit Rigaud, 1536, in-16. Introuvable.

854. **Fleurs** de plusieurs belles chansons nouvelles tant d'amour que de guerre. Lyon, 1596, in-16. Introuvable.

855. **Fleur** (La) des patrons de lingerie à deux endroits, à points croisés, à point couché et à point piqué, en fil d'or, d'argent et fil de soye ou aultre en quelque ouvrage que ce soit, en comprenant l'art de broderie et tissuterie ou tissoterie. Lyon, Pierre de Sainte-Lucie, 1549, pet. in-4°.

Ce livre n'est connu que par sa mention au catalogue La Vallière.

856. **Flippe** Mitouno ou la famille ridicule, comédie messine en vers patois.

Cette petite comédie à clef a eu trois éditions antérieures à 1730. J'ignore la date de l'édition originale, dont on ne connaît pas d'exemplaires. Ils furent en effet saisis et détruits, à cause de personnalités fort vives dirigées contre des personnages connus de la ville de Metz.

Les deux éditions postérieures publiées à Metz sous la fausse indication : *Berlin, Jean Fablan* contiennent, paraît-il, de notables changements.

Une réimpression, tirée à 50 exemplaires, a été publiée à Metz en 1848.

857. **Fliscus de Soucino** (Stephanus). *Synonyma seu variationes sententiarum*. Rome, 1479, in-4°.

Ce premier livre sur les synonymes a été, d'après Brunet, édité dans toutes langues. Il cite de nombreuses éditions dont on ne retrouve plus trace que dans les anciennes bibliographies.

858. **Flore** (Jeanne). *Comptes amoureux*, par Madame Jeanne Flore, touchant la punition que fait Vénus de ceulx qui contournent et mesprisent le vray amour. Paris, J. Réal, 1543, in-8°.

Brunet cite cette édition sans mention d'adjudication.

859. On connaît, d'après Du Verdier, une autre édition de Paris, chez Poncet Le Preux, 1532, in-8°.

860. Enfin, la bibliothèque La Vallière renfermait deux éditions de Lyon, l'une sans date, l'autre de chez Benoit Rigaud, 1574, in-16.

861. **Flores** (Jean de). La déplourable fin de Fiamete, élégante invention de Jehan de Flores espagnol traduite en langue françoise par Maurice Scève. Lyon, François Juste, 1535, pet. in-8°.
Le seul exemplaire connu figurait à la vente Heber.
862. **Flores** Musica omnis cantus Gregoriani. Impressum argentine per Juhannem Pryss, 1488, in-4°.
Livre connu par la description qu'en donne Hain. Il aurait eu deux éditions dont je crois bien qu'il ne subsiste aucun exemplaire.
863. **Flores** omnium pene doctorum qui tam in theologia, tam in philosophia hactenus claruerunt. Sedula collecti per thomam hybernicum, etc. Lyon, Jacques Brossart, 1557, in-8°.
Le seul exemplaire connu serait à la Bibliothèque du Havre.
864. **Floret** en françoys. Rennes, 1485, pet. in-4°.
Le seul exemplaire connu serait à la Bibliothèque nationale.
865. **Floriseo** et clareo, de leurs piteuses amours et de la peu fortunée isea traduit par Jacques Vincent. Paris, Jacques Kerver, 1554.
Philomneste Junior cite ce livre comme perdu, sans indiquer le format et sans signaler la moindre référence.
866. **Foi** (La) réduite à ses justes bornes (seu fides intra Justos terminos reducta). Rotterdam, 1687.
Cet ouvrage a été condamné en 1688 parce que l'auteur enseignait que les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation sont très indifférents. Tous les exemplaires ont dû être saisis et supprimés, car Peignot, dans son *Dictionnaire des livres condamnés*, ne peut pas indiquer le format.
867. **Folie** (La) feinte par l'amant loyal. Histoire nouvelle contenant plusieurs chansons, stances et sonnets. Revue et changée de tiltre puis la première impression, par N. C. I. R., auteur d'icelle. Lyon, André Papillon, 1597, in-16. (Voir *Bibliographie lyonnaise*).
Quel était le titre de la première édition ? Est-elle connue ?
868. **Fontaine** (Charles). Epistre à Sagon et à la hueterie ou défense de Marot, avec la complainte et testament de François Sagouze dit Sagon, envoyée à frappelippes valet de Marot. Lyon, Pierre de Sainte-Lucie, pet. in-8°, sans date.
869. Responce à l'encontre d'un petit livre intitulé : La victoire et triomphe d'argent contre Cupido Dieu d'amour naguères vaincu dans Paris. Lyon, chez Francoys Juste, 1537, pet. in-8°.
Ces deux ouvrages ne sont connus que par leur inscription au catalogue des foires de Francfort.
- Fonteny** (Jacques de) confrère de la passion, serait, d'après De Beauchamps, l'auteur de trois pastorales, qui ont été, sans nul doute, imprimées

séparément et qu'on ne retrouve que dans des recueils de poésies édités à Paris en 1578 et 1587.

870. La chaste bergère, pastorale.
871. Le beau pasteur, pastorale.
872. La Galatée divinement délivrée, pastorale en 5 actes.
873. **Forcadel** (Estienne), professeur de droit à Toulouse, né à Béziers en 1534, mort en 1573. Rimes de l'amour contenant cent vingt dizains, chants royaux et autres compositions. Tholoze, Guyon Boudeville, 1548, in-16.
Cette édition n'est connue que par une mention de Du Verdier.
On trouve, aux catalogues des foires de Francfort, l'indication d'une autre édition de Toulouse, donnée aussi par Guyon Boudeville, mais en 1574 et sous format pet. in-8°.
874. **Forcadel** est aussi l'auteur, toujours d'après Du Verdier, d'un opuscule dont on ne connaît pas d'exemplaire : Montmorency Gaulois. Opuscule dédié à M. D'Anville, maréchal de France, vice-roy en plusieurs provinces, sur l'excellence de son origine et autres gestes des françois. Lyon, Jean de Tournes, 1571, in-4°.
875. **Formeir** (Jean). Chansons lyriques. Toulouse, Guyon Boudeville, s. d., in-16.
Cité par Du Verdier qui indique que le recueil contient dix-neuf chansons.
Figure aussi au catalogue des foires de Francfort.
(Voir *Miscellanées bibliographiques*, tome 1^{er}, p. 13 et 14).
876. **Forest** (La) de tristesse, poème par Jehan de Mun. Paris, s. d. (vers 1530), pet. in-8°.
Le seul exemplaire connu de ce poème a passé de la bibliothèque du baron d'Heiss dans celle de M. Cigongne. Il est aujourd'hui à Chantilly.
Plusieurs auteurs ont cru que ce poème était l'œuvre de Jehan de Meun, le continuateur du roman de la rose, mais cette attribution n'est pas possible, puisque la forêt de tristesse contient, paraît-il, une épitaphe se rapportant à un décès remontant à 1456, et que, à cette date, Jehan de Meun était mort depuis longtemps.
877. **Forestier** (Antoine) dit Sylviolus. Cet auteur dramatique, né à Paris, vivait, d'après De Beauchamps, vers 1540, mais aucune de ses œuvres n'a été conservée. C'est par La Croix du Maine que nous savons qu'il est l'auteur de plusieurs comédies.
878. **Forestier** (Thomas). Le régime contre épidémie et pestilance. Rouen, Jacques le Forestier, 1495, in-4°.
Brunet cite cet ouvrage sans mentionner la moindre adjudication.
879. **Fossetier** (Julien). De la Glorieuse victoire divinement obtenue devant Pavie par l'Empereur Charles Quint de ce nom. Des isles et lieux qu'il

possède en aphricque. Chant royal à la louange d'Yceluy, s. l. n. d. Anvers, 1525, pet. in-8° de 8 feuillets.

Le seul exemplaire connu figurait au catalogue du libraire Tross, de 1867, au prix de 750 francs.

880. **Formulaire** fort récréatif de tous contrats, donations, testaments, codiciles et autres actes qui sont faicts et passés par devant notaires et tesmoins, fait par Bredin-le-Cocu, notaire rural et contrerooleur des Basses-Marches au royaume d'Utopie, par lui depuis naguères reveu et accompagné pour l'édification de tous bons compagnons d'un dialogue par lui tiré des œuvres du philosophe et poète grec Symonides de l'origine et naturel foeminini generis.

Cet ouvrage a eu de nombreuses éditions dont les exemplaires sont cependant fort rares, de 1594 à 1627, mais d'après un catalogue publié à Avignon en 1778, l'édition originale, de format in-12, serait de Paris et porterait la date de 1590.

Aucun exemplaire de cette édition n'a survécu.

881. **Fort Baston** (Le) de Madame la Vérité pour chastier Malebouche à tous maldisants des dames, né trouvé et nourry en terres et bocages du seigneur de Labedon vicomte de Chasteaubrun en la comté de Bigorre, avec l'honneur, louange et trésor des dames. Tholose, 1534.

C'est le bibliophile Jacob qui donne le titre de ce livre absolument introuvable, puisqu'on ne peut même en indiquer le format.

882. **Fortane** (La) d'amours. Sermon joyeux en vers. Lyon, James Meusnier, s. d.

Ce poème n'est cité que par Du Verdier.

883. **Fouet** (Le) des hérétiques politiques et traistres de la France, associez du feu roy de Navarre. Sur la copie imprimée à Paris. Lyon, Loys Tantillon, 1590, pet. in-8°.

Aucun exemplaire connu de l'édition de Paris.

884. **Fouilloux** (Jacques du). La Venerie de Jacques de Fouilloux Gentilhomme seigneur dudit lieu, pays de Gastine en Poictou, dédiée au roy très-chrestien Charles neufiesme de nom avec plusieurs receptes et remedes pour guérir les chiens de diverses maladies, plus l'adolescence de l'auteur. A Poictiers, chez les de Marnefz et Bouchetz frères, s. d., in-4°.

Le seul exemplaire connu de cette édition figurait au catalogue de la vente Luzarches.

Cette édition est-elle antérieure ou postérieure à l'édition de la Venerie de 1561, in-f°, donnée aussi à Poictiers par les de Marnefz et Bouchetz, considérée pendant longtemps comme l'édition originale ? La question n'a pu être résolue.

885. **Fouquelin**. La Rhétorique françoise d'Antoine Fouquelin de Chanary

en Vermandois, à Madame Marie Reyne d'Ecosse, nouvellement revue et augmentée. A Paris, André Wechel, 1557, pet. in-8°.

Cette édition, la seule dont il reste quelques rares exemplaires, n'était pas la première, puisqu'elle était *revue et augmentée*. On ne connaît aucun exemplaire de l'édition originale publiée, d'après Brunet, la même année que celle que nous venons de décrire! Le grand bibliographe a négligé de faire connaître la source de cette indication.

Fournaris (Fabrice), acteur comique désigné sous le surnom de Capitaine Cocodrilte serait, d'après De Beauchamps, l'auteur de :

886. Angélique, comédie en prose, traduite de l'italien et de l'espagnol, par L. C., et publiée en 1599, dont le seul exemplaire connu figurait dans la bibliothèque du comte de Toulouse.

887. **Foy** (La) dévoilée par la raison dans la connaissance de Dieu, de ses mystères et de la nature, par M. Jean Patrocle Parisot, conseiller du roy en ses conseils, maître ordinaire en la Chambre des comptes. Première édition, se trouve chez l'auteur, rue Simon-le-Franc, 1 vol. in-8° de 282 pages, plus 25 feuillets préliminaires, à Paris, 1681.

L'auteur de ce livre croyait sans doute à un grand succès, puisqu'il avait eu soin de faire mentionner sur le titre : première édition !

Il ne devait pas y en avoir une seconde, car, dès sa publication, il fut saisi, condamné et supprimé avec grand soin, car, d'après Peignot, un des seuls exemplaires échappés au feu fut vendu 15 livres sterling à Londres en 1791.

M. de Roure donne une courte analyse de ce livre, qui paraît être l'œuvre d'un fou, dans son *Analectabiblion*, tome II, page 343.

Parisot trouvait dans la nature les trois éléments de la Trinité, savoir : le sel, générateur des choses, répondant à Dieu le Père, le mercure, dont l'extrême fluidité représente Dieu le Fils répandu dans tout l'univers et le soufre qui, par sa propriété de joindre et d'unir le sel au mercure, figure évidemment le Saint-Esprit, lien sacré des deux premières personnes de la divinité.

C'est aussi M. de Roure qui raconte, à propos de ce livre, une bien amusante anecdote que je me reprocherais de ne pas reproduire :

Parisot avait dédié son livre au Saint-Père dans une lettre respectueuse et soumise en le lui envoyant manuscrit. Le quatrième jour des calendes d'août 1680, le cardinal Casanata lui répondit au nom du pape « que la » Cour de Rome avait lu son ouvrage avec plaisir, qu'il était plein d'esprit » et digne de louange et qu'elle en attendrait simplement l'impression pour » l'approuver *ex cathedra* ! »

Parisot ne fut pas brûlé avec son livre, mais il fut emprisonné.

(A suivre).

ARMAND DELPY.



Avis divers

Nous avons le très vif regret de faire part du décès de notre confrère Edmond Legendre, survenu à Lyon le 24 avril dernier. Philatéliste distingué, son érudition faisait autorité et il avait recueilli une très importante et très réputée collection de timbres-poste. Depuis ces dernières années, par suite des études du Vieux Papier, il s'était adonné avec passion à la recherche du papier timbré dont il avait déjà une fort belle collection.

Il eut le premier l'idée de grouper les philatélistes de Lyon et, grâce à ses efforts, en mars 1892 se fondait la *Société Philatélique Lyonnaise* dont il fut le premier président.

Sa perte sera vivement ressentie par tous ceux qui l'ont connu. Ils regretteront toujours l'ami sincère, le collectionneur sérieux et consciencieux et l'érudit philatéliste qu'était Legendre. (F. MOREL).

Nous reproduisons, ci-contre, le dessin des armoiries que M. Boissier de Masmontet a imaginées et dont il a dressé une image en couleurs que M. Fournier a reproduite au trait, et dont voici la description héraldique.

D'argent à un pommier de sinople fruité d'or et une ruche au naturel, le trépied et les abeilles voltigeant de sable, le tout sur une terrasse de sinople. Au chef d'azur, à une poignée de main de carnation, manchée d'or et de gueules.

Supports : 2 furets au naturel sur une table d'argent.

Lambrequins : des chardons de sinople. — Ornaments : d'or, d'argent, de gueules et d'azur.

Couronne murale d'or.

Cimier : une nef d'argent.

Devises : banderole de gueules avec lettres d'or : *Inter folia fructum*. — Banderole d'azur avec lettres d'or : *Scientia ducit favet alea*.

La signification en semble assez claire : chacun de nous apporte ses recherches à la ruche et notre arbre s'élève, vigoureux et chargé de fruits entre ses feuilles. En chef est marquée l'excellente camaraderie qui nous



unit. Les furets symbolisent notre ardeur à la chasse aux vieux papiers, la couronne murale montre la solidité de notre édifice dont la nef parisienne est la tête.

Nous sommes heureux de soumettre ce projet à l'appréciation de nos collègues et nous les prions de nous soumettre les idées que cet examen leur aura suggérées.

Notre 23^e réunion, du 17 octobre prochain, sera consacrée à l'examen du sujet suivant :

Traitements médicaux et remèdes d'autrefois. — *Anciens procédés, recettes, documents, gravures.*

Pharmacie. *Remèdes, factures, réclames, publicité.*

Médecine vétérinaire.

Notre Société a la chance de compter dans son sein plusieurs médecins et pharmaciens distingués. Elle fait appel à leur bonne volonté et à leur érudition pour que cette séance soit, comme elle promet de l'être, une des mieux documentées et des plus intéressantes que nous ayons eues.

En annonçant, plusieurs mois à l'avance, la question qui y sera traitée, nous avons eu la pensée de donner un temps largement suffisant à sa préparation et à la recherche des documents.

En attendant qu'il ait été fait choix d'un ou de plusieurs conférenciers pour cette réunion, il serait à propos que ceux de nos collègues, qui auront des communications à faire et des pièces à produire, veuillent bien envoyer le texte de ces communications et la note des pièces au Président, un mois environ avant la date de la séance, afin qu'il puisse centraliser ces renseignements et les grouper de façon à régler définitivement l'ordre du jour de la réunion.

Nous avons dû changer le lieu de nos réunions et le 22^e dîner a eu lieu le 20 juin au restaurant Vantier, ainsi que nous en avons prévenu nos collègues.

Cet établissement ne nous ayant pas donné grande satisfaction, nous sommes à la recherche d'un nouveau gîte.

Nous demandons instamment à nos collègues parisiens de nous y aider, en faisant des démarches auprès de propriétaires de restaurants répondant à nos désirs comme prix et comme confortable, et aussi dans le centre de Paris ou à proximité de moyens de communication très faciles.

Aussitôt que l'établissement sera choisi, nous en aviserons tous nos confrères en les invitant à notre dîner d'octobre.

Nous signalons l'adhésion, tout particulièrement précieuse pour notre Société, de la Bibliothèque de la Ville de Paris, Hôtel Saint-Fargeau. En outre, le conservateur a délégué, pour suivre nos réunions, M. Baguenier-Desormeaux, si aimablement connu déjà de beaucoup de nos confrères, qui nous a fait obtenir cette adhésion. Aux sentiments de reconnaissance que nous lui adressons, joignons M. Le Senne qui a chaleureusement plaidé notre cause auprès du conservateur.

L'abondance des matières nous a empêché de rendre compte plus tôt de l'*Exposition de menus artistiques* organisée au Cercle philatélique de France au mois de mars dernier, par notre collègue M. Delaunay, qui s'est plu à rendre hommage à l'empressement que les membres du Vieux Papier ont mis à répondre à l'appel qu'il leur avait adressé. Il y avait là de très remarquables collections, et nous trouvons dans la liste des récompenses : MM. Daymard (médaille d'or), Brunschwig, Chamboissier, Dujardin, Hartmann, Langlassé, Tumble et Vassard (médaille d'argent), qui sont des nôtres.

ADHÉSIONS NOUVELLES

- MM. CHANUT (Louis), rue de Saintonge, n° 21, à Paris (III^e).
DUJARDIN (Victor), rue de Maubeuge, n° 96, à Paris (X^e).
DESVERNAY (Félix), rue de l'Ancienne-Préfecture, n° 10, à Lyon.
BARABINO (Emile), rue Michel-Ange, n° 73, à Paris (XVI^e).
MESTRAUD (Henri), lieutenant au 92^e régiment d'infanterie, rue
Delarbre, n° 23, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
DELUC (Paul), rue Vital, n° 10, à Paris (XVI^e).
BERTHEAU (Jules), avocat, boulevard Saint-Michel, n° 88, à
Paris (VI^e).
LA BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE PARIS (M. Baguenier-
Desormeaux, délégué), rue Sévigné, n° 29, à Paris.
BONIFACE (Louis), rue Gambetta, n° 19, à Douai (Nord).
VENDROUX (Jacques), armateur, à Calais (Pas-de-Calais).
-

BIBLIOGRAPHIE

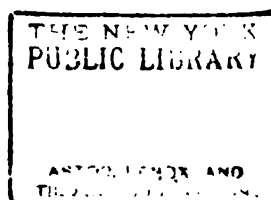
Lettre de deuil périgourdine. — Nous venons de recevoir de M. A. Dujarric-Descombes, érudit périgourdin, une plaquette, extraite du Bulletin de la Société historique et archéologique de Périgueux, sur un très curieux document funèbre de 1789. La pièce reproduite est l'invitation à un service de Quarantaine : elle porte en tête une vignette singulière que nous n'avons encore jamais rencontrée : un écusson ovale dont « le sujet principal est un catafalque ou tombeau, sur lequel est représentée, sur un fond noir, la Mort, sous la forme d'un squelette drapé dans un linceul : elle est assise de trois quarts, s'appuyant sur le bras gauche, d'où s'élance, comme sortant du tombeau, une flèche, qui semble indiquer le ciel dans une pensée de résurrection future. »

L'ovale est encadré d'un bandeau noir semé de larmes et de crânes et accosté de faux et de bannières portant des fémurs croisés.

C'est là un document fort intéressant et nous félicitons l'auteur de sa découverte et de sa publication.

PAUL FLOBERT.





Prix de ce fascicule: 3 francs.

BULLETIN
de la Société
Archéologique, Historique & Artistique.
LE VIEUX PAPIER

Paraissant tous les deux mois.



Sixième Année

FASCICULE N° 32

1^{re} SEPTEMBRE 1905



A PARIS

SOMMAIRE

Vingt-deuxième réunion : 20 juin 1905. — Pièces relatives aux transports.

Mémoires et Communications :

MARIUS DUJARDIN : Les tickets des entreprises de transport des voyageurs.

A. DEVAUX : Papiers et Parchemins timbrés de France (suite).

ANDRÉ MAILHET : L'instruction populaire en Dauphiné avant la Révolution.

J. PELLISSON : Trois pièces de transport.

G. BRIDOUX : A propos d'un discours révolutionnaire.

H. VIVAREZ : Cartes-Postales-Pétitions.

L. GUIZARD : L'affiche illustrée et la réclame.

F.-A. QUINET : Essai de bibliographie postale (suite).

ARMAND DELPY : Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique (suite).

Avis divers.

Questions et Réponses.

Variétés.

Bibliographie.

Les communications concernant la Société doivent être adressées :

pour la partie administrative : à M. H. VIVAREZ, Président, 12, rue de Berne, Paris VIII^e.

pour le Bulletin : à M. P. FLOBERT, Secrétaire général, 18, rue de Berne, Paris VIII^e.

pour les cotisations : à M. Alexis TUMBEUF, Trésorier, 4, rue Robert-Lecoq, Paris XVI^e.

*Les opinions émises dans le Bulletin n'engagent que leurs auteurs.
La Société n'en assume pas la responsabilité.*

— TOUTS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS —

Cotisation annuelle et abonnement au Bulletin. **12 francs.**

Moyennant un supplément de **8 francs** par an, soit une cotisation annuelle de 20 francs, les adhérents ont droit à un exemplaire supplémentaire du Bulletin sur papier vergé.

La réunion de ces exemplaires, qui seront livrés à la fin de l'année, permettra de faire relier le Bulletin en un beau volume de luxe, et d'utiliser les exemplaires ordinaires pour le travail courant.

Le service des exemplaires de luxe sera continué d'office, chaque année, à ceux des adhérents à qui il aura été fait, à moins d'avis contraire avant le 1^{er} décembre.

Les exemplaires sur papier de luxe n'étant tirés qu'au fur et à mesure des demandes, nous ne pouvons donner, pour la première année, que les Bulletins de 1905 qui paraîtront après la souscription.

Les membres de la Société qui désirent profiter de cette combinaison sont donc instamment invités à en prévenir le plus tôt possible le Secrétaire général.

Pour l'acquisition des numéros antérieurs des années 1900, 1901, 1902, 1903 et 1904, s'adresser au Secrétaire général.



RÉUNIONS MENSUELLES

Vingt-deuxième Réunion — 20 juin 1905.

Étaient présents : MM. Baguenier-Desormeaux, Barabino, Bargallo, de Bermingham, Bertheau, Brunschwig, Chamboissier, Chanut, Creste, Daynard, Devoitine, Drouin, Victor Dujardin, Marius Dujardin, Féron, Fesch, Flobert, Fournier, Hartmann, Lacroix, Langlassé, Lay, Le Senne, Mautouchet, Madame et Monsieur Pellisson, Perrot, Rey, Tumbeuf, Vivarez et Wiggishoff.

Le menu était illustré de l'encadrement d'un congé de bâtiment du premier Empire, dont on trouvera ci-contre la reproduction réduite, d'après une pièce de la collection Bertarelli.

Ouvrant la séance, le Président, M. Vivarez, s'exprime ainsi :

Avant d'aborder notre ordre du jour, je salue la présence parmi nous de notre excellent collègue, M. Pellisson, qui est connu de vous tous comme l'un des plus actifs collaborateurs de notre Revue... Et si je le remercie chaleureusement d'être des nôtres ce soir, je le remercie doublement de s'être fait accompagner de Madame Pellisson, dont la venue est à la fois un encouragement et un exemple : un encouragement précieux pour nous ; un exemple pour les dames, que nos travaux paraissent avoir un peu effrayé jusqu'ici.

Puisse cet exemple être suivi !

Je souhaite également la bienvenue à ceux de nos confrères qui assistent pour la première fois à nos réunions : MM. Barabino, de Bermingham, Bertheau, Drouin, et, en particulier, à M. Baguenier-Desormeaux, représentant la Bibliothèque de la Ville de Paris qui, par son entremise et celle de M. Le Senne, nous fait le grand honneur d'adhérer à notre Société et qui, de plus, a délégué M. Baguenier-Desormeaux pour assister à nos réunions.

M. Vivarez donne ensuite lecture de la note ci-dessous sur les

Pièces relatives aux transports

Nous avons à nous occuper, aujourd'hui, des divers documents relatifs au transport des personnes et des marchandises.

Ils se rattachent à un nombre assez grand de catégories distinctes, suivant qu'il s'agit de transports par terre, par mer, fleuves et canaux et que, dans

chacun de ces cas, on envisage les divers modes de traction que l'industrie a successivement créés. La variété des systèmes est considérable depuis l'emploi du cheval monté, qui est le plus ancien, jusqu'au dernier éclos : l'automobile, sans parler de celui de demain : le ballon.

Mais ce n'est pas l'étude des moyens de transports eux-mêmes que nous avons à entreprendre ; notre programme est infiniment plus modeste. Nous le simplifions même, en laissant de côté ce qui a trait à l'organisation administrative des transports. Notre collègue, M. Quinet, qui est si documenté sur les sujets qui se rattachent plus ou moins directement à la Poste et à la circulation sur les routes de la vieille France, a rappelé récemment dans notre Bulletin les dispositions légales qui ont préparé, chez nous, à une époque très ancienne, l'organisation des transports.

Je ne reviendrai pas sur ce sujet, bornant mon rôle à indiquer comment on peut classer les pièces qui s'y rattachent et à en présenter quelques-unes à votre examen.

Je dois avouer, dès le début, que, si je possède d'assez nombreux documents de cette espèce, j'ai dû renoncer à vous soumettre la plupart d'entre eux qui ne se recommandent par rien de spécial, et dont la présentation eût inutilement fatigué votre attention.

J'ai dû faire une sélection qui a singulièrement restreint mon dossier et où figurent, en somme, peu de choses dignes d'être retenues.

Parmi ces dernières, les meilleures nous viennent de la confiance de notre collègue, M. Bertarelli, dont les richesses, comme la complaisance, sont inépuisables.

Les transports par voie de terre ont commencé par les voyages à cheval, et je rappelle à ce sujet le très curieux article que M. Delpy publia dans notre septième Bulletin (1^{er} juillet 1901) sur le voyage d'un bourgeois de Clermont, de cette ville à Paris, en 1661.

Rares et coûteux étaient alors les voyages en voiture, qui se développèrent peu à peu avec l'amélioration des voies et l'accroissement de la sécurité, se régularisèrent, et s'organisèrent en service public avec les diligences, pour le transport en commun des gens et des choses.

Vinrent ensuite les transports dans les villes, par voitures et omnibus, puis l'essor des chemins de fer, tramways, métropolitains, automobiles, etc.

Les transports par eau, sur mer, sur les fleuves et canaux comprennent l'emploi des barques, des bateaux à voile, à touage, halage, et les bateaux à vapeur.

Dans chacune de ces catégories, se présentent à nous les documents ci-après :

Billets et tickets, assurant les places retenues par les voyageurs ;

Brevets ou certificats des maîtres de poste, capitaines de navires, postillons, etc. ;

Lettres de voiture accompagnant les marchandises pendant leur transport sur terre ;

Congés, acquits-à-caution, passavants, bulletins d'enregistrement, etc. ;

Chartes parties consacrant les accords passés pour les transports par bateaux ;

Connaissements accompagnant les marchandises pendant leur transport sur eau ;

Assurances de transports terrestres et maritimes. — Patentes sanitaires ;

Certificats d'origine ;

Congés ;

Tableaux de départs et tarifs. — Indicateurs. — Publicité. — Affiches ;

Images, gravures, caricatures relatives aux divers modes de transports.

J'en oublie certainement.

Billets et tickets. — La collection des billets et tickets des diligences, bateaux, chemins de fer, omnibus, tramways, etc., a souvent tenté les collectionneurs, malgré son peu d'intérêt artistique et la difficulté qu'on éprouve à réunir ces petites pièces fugitives qui sont ordinairement retirées, à l'arrivée, des mains du voyageur et souvent déchirées, écornées ou perforées en cours de route par nécessité de contrôle.

En outre, on les néglige comme trop communes. Et pourtant il est incontestable qu'une collection de billets de chemins de fer distribués dans les premières années de leur exploitation exercerait sur nous un attrait de curiosité très justifié. Il en serait de même, dans peu d'années d'ici, d'une collection qui serait faite actuellement des billets d'omnibus et de tramways. C'est ce qu'a eu le courage et la patience de faire notre collègue, M. Dujardin, qui vous lira tout à l'heure, avec pièces à l'appui, une étude fort curieuse sur ce sujet. Elle démontre, jusqu'à l'évidence, combien l'intérêt le plus vif peut sortir du sujet, en apparence le plus banal, lorsqu'il est étudié par un esprit méthodique et bien documenté.

En attendant, je ne puis, en ce qui me concerne, vous présenter qu'un petit nombre de pièces se rattachant à ce chapitre.

Ce sont : *Un billet de Diligence* des Messageries royales (1780).

Un billet de Diligence pour aller de Turin à Chambéry délivré par le service général des Diligences et Messageries royales des frères Bonafous à Turin (1828).

Un billet de diligence de Toulouse pour Nîmes (1830).

Un billet des Berlins rouennaises et bordelaises (1848).

Un prospectus, avec tarif, des Malles-Postes de Milan à Gênes et vice-versa.

— *Trajet en 18 heures.* — Sans date (collection Bertarelli).

Il est à remarquer que la deuxième et la dernière de ces pièces, quoique relatives à des services exclusivement italiens, sont entièrement rédigées en français.

Brevets. — Les pièces de ce genre que je fais passer sous vos yeux proviennent de la collection de M. Bertarelli.

Ce sont :

1° *Une feuille de route* d'un courrier des Postes pontificales de Rome à Bologne. Cette pièce, grand in-folio, se pliait en quatre. Elle porte, en tête et sur son plat, l'écusson papal surmontant les armes de Bologne (?).

Cette feuille de route, portant le titre *Per cavalcata per servizio di sua Santità* est datée du 20 novembre 1803. Sa première page contient la liste des paquets reçus au départ de Rome et des consignes imposées au courrier. Elle est suivie de la signature des différents bureaux de poste qu'il a traversés. — C'est un document fort curieux.

2° *Tableau des voyages de Florence à Venise* et vice-versa pendant l'année 1781 d'un courrier du grand-duc de Toscane « à l'usage des personnes qui voudront le favoriser de leurs commissions ».

Ce tableau porte, à la fin, l'avis suivant : « On est averti que dans le fort de l'hiver, il y a souvent des retards d'un jour, sans compter les accidents fortuits, des quels Dieu vous préserve tous ».

3° *Brevet de maître de Poste* de Civita-Vecchia (Dép^t de Rome). Pièce sur parchemin en français délivrée au nom de S. M. l'Empereur et Roi le 23 septembre 1811 à Nicolas Sabasti.

4° *Brevet* délivré au même titulaire, délivré à Rome le 30 juin 1818 au nom de l'empereur d'Autriche. Pièce in-folio sur papier.

5° *Brevet de Courrier pontifical* sur parchemin, délivré au nom du pape

Léon XII, le 2 août 1826, à Pietro Bachetta, courrier pontifical. Belle pièce avec en-tête gravé.

Lettres de voiture. — Je fais maintenant passer sous vos yeux un certain nombre de lettres de voiture. Ces documents sont loin d'être rares et ils figurent à profusion dans les archives commerciales, ne s'imposant à notre curiosité que par la manière plus ou moins intéressante dont la raison de commerce de la société de transports est encadrée d'attributs et illustrée.

La plus ancienne que je possède est de 1737. En voici d'autres de 1771, 1773, 1778, 1782, 1783, 1784, 1789. J'appelle votre attention sur celle du 6 thermidor an III, où la formule ordinaire « A la garde de Dieu » est, pour sacrifier à la mode nouvelle, remplacée par les mots « A la garde de l'Être suprême ». Il est à croire que cette formule ne fut pas employée longtemps. La précédente rédaction se retrouve sur une pièce de l'an IV. Les lettres de voiture qui suivent ne présentent d'autre intérêt que celui des vignettes qui les ornent et sur lesquels on voit généralement reproduits les différents modes de transports.

Chemins de fer. — Après 1840, on voit apparaître les lettres de voiture relatives aux transports par ce nouveau système.

Voici quelques-unes de ces pièces relatives aux petites lignes du Midi qui ont été, plus tard, incorporées dans le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée : lignes du Gard ; de Montpellier à Nîmes ; de Cette à Montpellier. On sait que ces lignes sont parmi les premières qui aient été établies en France.

La plus ancienne pièce de ce genre que je vous soumetts est de 1844. Elles sont ornées de petites vignettes naïves qui représentent des trains de chemins de fer qu'on croirait être la reproduction de ces jouets d'enfants qu'on vend dans les bazars.

Avis d'expédition, de chargement, passavant, acquits-à-caution.

— Les pièces qui suivent sont des documents accessoires qui se rattachent au titre général de ce paragraphe. Il n'en est pas qui présentent d'intérêt bien particulier.

Nous passons maintenant aux transports par eau. Et, comme intermédiaire, nous examinerons quelques pièces relatives aux *transports par canaux*.

La première, datée de 1775, est un avis d'expédition de Cette. La seconde (1783) un avis d'expédition par les Coches du Rhône.

Viennent ensuite : une lettre des administrateurs des canaux de Beaucaire (11 nivôse an XII) avec une belle vignette allégorique sur laquelle on voit les remparts d'Aigues-Mortes. — Un extrait du registre des délibérations de la même Compagnie (1825) avec une petite vignette. — Diverses lettres de voiture de 1849 à 1867 dont certaines sont illustrées d'une façon intéressante, en particulier une de 1850, qui représente la vue du port de Bordeaux. — Enfin, quelques pièces accessoires : quittances de droits, reçus, bulletins d'enregistrement, etc.

En abordant les documents afférents aux *transports maritimes*, nous trouvons d'abord les *chartes parties* qui sont les actes qui précisent, entre le transporteur et son client, les conditions auxquelles est consenti le transport d'une catégorie de marchandises.

Je vous présente quelques-unes de ces pièces, datant de la fin de la première moitié du XIX^e siècle, tant françaises qu'italiennes. Au point de vue de la curiosité, elles n'offrent rien de spécial, sauf les vignettes caractéristiques qui les ornent et qui ornent aussi les connaissements et les traites commerciales.

Connaissements. — Le connaissance est, aux transports maritimes, ce que la lettre de voiture est aux transports sur terre.

L'ensemble des connaissances d'un navire sert à établir son *manifeste*.

Je fais passer sous vos yeux un assez grand nombre de ces pièces dont la plus ancienne date de 1720. Vous y verrez une série de vignettes représentant des navires, des ports de mer, de petits paysages, des figures allégoriques, mercures, etc., etc.

J'ai complété la série par quelques connaissances italiens de ma collection, qui se recommandent plus spécialement par la variété et la finesse des gravures.

Polices d'assurances maritimes. — Les documents que j'ai dans mon dossier, se rapportant à ce chapitre, sont peu nombreux, mais intéressants.

1^o Voici d'abord la police que le sieur Vincens contracta le 27 mai 1704, pour le transport de marchandises sur le vaisseau « Le Jérusalem », allant de Marseille à Cadix.

Elle est faite « Au nom de Dieu et de la S^{te} Vierge que conduise le tout à bon sauvement » et est ornée de trois vignettes sur bois qui représentent l'une les armes de France, l'autre celles de Marseille, et, entre les deux, Marie et Joseph conduisant l'enfant Jésus.

Le texte imprimé donne les conditions générales de l'assurance jusqu'à l'arrivée à Cadix. La rédaction en est originale.

Alors le dit risque sera fini. Et veut que tous ceux qui prendront de cette asseureté passent le même risque que lui, tant Divin qu'humain, d'amis, d'ennemis, connus ou inconnus, prises et détention de Seigneuries, soit Ecclésiastiques ou temporelles, représailles justes ou injustes, bande ou contrebande, marque contre marque, de vent, foudre, feu, jet à la mer et de tous autres inconvénients, périls et cas fortuits qui pourraient arriver, se mettant en son même lieu et place, comme si asseuré ne fut sans qu'ils puissent dire, alléguer, ni controuver aucune chose à ce contraire, qu'ils n'ayent au préalable garni la main des sommes par eux respectivement asseurées, qu'ils promettent payer trois mois après les nouvelles asseurées du sinistre que Dieu ne veuille et après plaider si bon leur semble ; lesquels trois mois seront comptés du jour que l'Assuré aura fait sa déclaration de la perte ou sinistre aux Archives de la Chambre de Commerce et ce par écrit dans un Registre particulier à ce destiné. Et pour meilleure validité de cette asseureté les dits sieurs Asseureurs obligent leurs biens à toutes Cours.

Finalemēt veut et ainsi d'accord avec les dits asseureurs, que la présente rente d'Assureté ait autant de force et obligation que si c'était un contrat public en la meilleure condition que puisse être avec toutes les clauses qu'appartiennent aux Ecrites d'Assuretez. DIEU LES CONDUISE ET FASSE SALVE. AMEN.

Suivent les signatures des assureurs.

2^o Pièce relative au paiement d'une assurance contractée sur la Frégate La Dianne Galère au lieu de Rochefort du 30 juillet 1712.

3^o Assurance contractée par les Citoyens Thumin frères, de Marseille, le 13 messidor an V, pour transport de marchandises à Beaucaire sur le bateau Le Saint-Joseph.

La pièce est ornée d'une vignette sur bois représentant la Vierge et l'Enfant Jésus.

Le texte imprimé est le même que celui de la police n^o 1.

4° Police italienne, de la collection Bertarelli, ornée d'une vignette ovale avec le lion de Saint-Marc (18 août 1853).

5° Police italienne, de la collection Bertarelli, avec une vignette oblitérée à la plume (23 novembre 1802).

6°, 7°, 8°. Pièces datant de 1827, 1831, 1833.

Patentes de santé. — Ces pièces sont rares et d'une grande variété. On les trouve difficilement en France, les Bureaux de santé des ports étant tenus de livrer leurs papiers, tous les cinq ans, à l'Administration des domaines, qui les fait vendre et mettre au pilon.

C'est dire que, depuis longtemps, il n'y a plus d'espoir de rien trouver dans leurs archives. J'en ai fait récemment l'expérience dans un port de la Méditerranée.

C'est grand dommage, car les anciennes pièces de santé sont généralement très intéressantes.

Je n'en veux pour exemple que les deux ci-après, qui nous sont communiquées par M. Bertarelli.

La première est datée de Plaisance. — 10 juin 1630. — C'est une simple petite feuille volante qui porte sous le titre :

Presidentes Sanitati Placentiæ.

une vignette représentant un cavalier portant une bannière avec cette inscription : SANTO NINO.

Le texte imprimé, en italien, dit :

Part de cette ville libre (par la grâce de Dieu) de tout soupçon de peste pour.
Suit l'indication à la plume du titulaire de la patente.

La deuxième, également à M. Bertarelli, est une feuille de même dimension que la précédente, ornée de trois gravures sur bois, au nom de

Nos supra provisores, adjuncti et Provisores Salutis Venetiarum.

Elle porte, au-dessous des vignettes, la mention GRATIS, et, en caractères imprimés, elle certifie que le titulaire est (*Dieu soit loué*) libre de tout soupçon de mal contagieux.

Cette pièce est datée du 19 décembre 1780.

Notre collègue, M. Raulet, possède deux patentes de santé d'Alicante et de Malaga, délivrées les 28 février 1794 et 10 juin 1790.

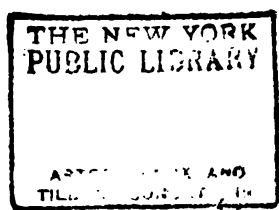
Comme vous pouvez en juger par les photographies ci-jointes qu'il a bien voulu m'offrir, ce sont des pièces d'une grande richesse d'ornementation.

Je ne puis, quant à moi, ajouter à cette intéressante série qu'une patente du port de Marseille de 1827, qui servira du moins à vous montrer combien l'illustration de ce genre de pièces a dégénéré depuis les débuts.

Certificats d'origine. — Voici maintenant quelques certificats d'origine, délivrés par les consuls de France dans différents ports (1840 à 1850).

Congés des bâtiments de commerce français. — Cette pièce, qui a servi d'encadrement au menu de notre dîner, appartient à M. Bertarelli. Elle date du premier Empire. C'est, en quelque sorte, le passeport d'un navire.

Tableaux de départs et indicateurs. — Publicité, affiches. — Ce genre de pièces suffirait à lui seul à remplir toute une soirée. J'aurais pu l'effleurer et vous apporter quelques numéros s'y rattachant ; la conférence d'aujourd'hui étant déjà très chargée, j'ai préféré m'en tenir là et ne pas aborder ce chapitre.



Je termine en vous communiquant quelques *cartes prospectus*, envoyées par M. Bertarelli, et se rattachant à l'industrie des transports. C'est également un chapitre sur lequel nous aurons à revenir, ainsi que sur l'illustration relative à notre sujet, imagerie, dessins, caricatures, etc., etc.

Du reste, j'ai la conviction que, tout en ayant peut-être abusé de votre patience, je suis loin d'avoir épuisé la matière qui faisait l'objet de notre entretien de ce soir. Il en est toute une partie, entr'autres, celle des voyages, qui est entièrement réservée. En citant les chapitres des cartes routières, des prospectus d'hôtel, des passeports, je rappelle seulement les principaux, dont chacun fournirait les éléments d'une longue communication, illustrée par la présentation de nombreuses pièces.

Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur le programme de l'Exposition rétrospective des transports par terre et des transports maritimes, qui va s'ouvrir l'année prochaine à Milan, à l'occasion de l'inauguration du Simplon, sous les auspices d'un Comité à la tête duquel nous avons le plaisir de voir figurer, comme vice-président, notre excellent confrère, M. Bertarelli.

La lecture de ce programme m'a fait vivement regretter de n'avoir pu vous présenter qu'un nombre très restreint de documents vraiment dignes de vous. Je le recommande à votre attention.

Je m'arrête, mes chers collègues, en indiquant que j'ai en double un assez grand nombre de connaissements et de lettres de voiture. Si quelques-uns d'entre vous désiraient puiser dans ce petit stock, je serais très heureux de leur en donner le moyen. Mon dossier étant déjà un peu lourd, j'ai dû me résigner à ne pas apporter ces doubles, ce qui eût été plus commode pour vous.

Votre indulgence m'excusera.

Plusieurs de nos collègues m'ont envoyé des pièces de leurs collections, notamment MM. Guizard et Fougeu. Je les en remercie bien vivement.

Après ce très intéressant défilé de documents, la parole est donnée à M. Marius Dujardin qui nous montre, à l'appui de l'étude que l'on trouvera plus loin, une très remarquable collection de tickets de transports. Cette collection, certainement unique, montre, une fois de plus, combien les documents d'usage le plus commun au premier abord peuvent, grâce à une intelligente sélection, présenter un intérêt que l'on ne croirait pas y trouver.

M. Fournier nous montre ensuite un remarquable dossier de pièces relatives aux transports militaires, M. Langlassé fait circuler quantité de pièces curieuses, et M. Flobert d'autres documents envoyés par M. Fougeu.

Enfin, au cours de la réunion, distribution aux assistants : de menus, par M. Daynard ; de pièces sur Victor Hugo, par M. Chanut ; et de programmes de fête de Jeanne d'Arc à Orléans, par M. Fougeu. Nous exprimons à nouveau toute notre reconnaissance à ces aimables donateurs et l'on se donne rendez-vous pour le mois d'octobre.

PAUL FLOBERT.

Les tickets des entreprises de transport des voyageurs.

De toutes les collections de vieux papiers, la collection des tickets délivrés par les entreprises de transport des voyageurs est l'une de celles les moins prisées ; on la considère généralement comme une manie enfantine, indigne de retenir l'attention de gens sérieux. Et pourtant, ces petits billets multicolores offrent, à l'observateur, un nombre infini de sujets d'étude et de comparaisons instructives.

Comme la collection des timbres-poste, la collection des tickets de transport est peu encombrante et relativement facile à constituer ; comme elle, elle vulgarise la géographie, les langues vivantes et les différentes sortes de monnaies ; comme elle, elle connaît les émissions nouvelles, les types variés, la diversité des teintes et des nuances, et même les surcharges (tramways de Bruxelles, Munich, Gérardmer, Tunis) et les erreurs d'impression (Berne).

Mais, en collectionnant les tickets de transport, le géographe n'apprendra pas seulement les noms des États, seuls inscrits sur les timbres : les tickets de chemins de fer et des lignes de navigation lui font connaître les villes et leurs situations respectives ; les tickets d'omnibus et de tramways le font pénétrer dans le cœur des agglomérations urbaines et lui enseignent les noms des principaux édifices et des principales curiosités des grandes cités.

Le polyglotte n'est pas réduit à s'exercer sur quelques mots isolés : il trouve sur les tickets de transport des phrases entières qui lui permettent d'étudier à la fois le vocabulaire et la grammaire ; parfois les billets sont rédigés en deux (Bruxelles, Luxembourg, Varsovie, Smyrne, Calcutta, Hong-Kong) et même trois langues (Bombay) juxtaposées.

L'ingénieur suit, sur les tickets, le perfectionnement incessant des moyens de transport : aux bulletins des malles-poste et des diligences succèdent les tickets des chemins de fer et des tramways ; les tramways et les omnibus à chevaux disparaissent devant les tramways mécaniques et les omnibus automobiles ; les bacs sont remplacés, en certains endroits, par des ponts mobiles, soit transbordeurs (Nantes, Rouen), soit roulants (Saint-Malo).

L'économiste trouve, dans cette collection, de précieux renseignements sur le développement, chaque jour plus considérable, des voies de communication ; les émissions successives de tickets lui montrent la multiplication et la prolongation des réseaux, l'extension continuelle des cités ; d'autre part, l'abaissement progressif et continu du coût des transports, les facilités, toujours plus grandes, accordées pour les voyages, les tarifs réduits consentis aux ouvriers pour leur permettre d'habiter loin des usines, dans des conditions plus hygiéniques, lui fournissent d'importants sujets de méditation sur l'évolution sociale.

Le financier trouve, sur les tickets, non seulement des détails sur les diverses monnaies employées dans les différents pays, mais encore d'intéressants renseignements sur la situation plus ou moins prospère des entreprises de transport, situation qui se traduit par les variations plus ou moins fréquentes des tarifs, le développement ou la suspension de telle ou telle partie de l'exploitation ; il y voit se succéder les unes aux autres les différentes sociétés, et il y suit les progrès de la

nationalisation des chemins de fer et de la municipalisation des tramways dans les divers pays.

Le commerçant trouve, dans les tickets, d'utiles renseignements sur un mode de publicité pratique, s'adressant à une clientèle nombreuse et bien déterminée.

Le voyageur et le touriste revoient avec plaisir les noms des localités qu'ils ont visitées ; le classement et l'examen des tickets leur fourniront souvent des informations précieuses sur les diverses combinaisons de billets et sur les plus petits détails de correspondance des réseaux urbains.

Enfin, le philosophe saura retrouver le caractère des peuples dans leurs tickets de transport : l'esprit mathématique et précis des Allemands, la politesse affable des Brésiliens, le caractère pratique et bref des Anglais, l'indolence des Espagnols, se reflètent sur la composition, la disposition, le texte et l'impression des billets de chemins de fer et de tramways.

Il n'est pas jusqu'au dessinateur, à l'historien, au zoologiste et à l'héraldiste qui ne trouvent sur certains tickets matière à examen.

La collection des tickets délivrés par les entreprises de transport des voyageurs doit comprendre les éléments suivants :

Chemins de fer, malles-poste et diligence, chemins de fer sur route, tramways, omnibus, voitures de place.

Funiculaires, ascenseurs.

Lignes de navigation maritime, bateaux des lacs et des rivières, bacs, ponts transbordeurs, ponts roulants.

Billets de péage des ponts et des routes ¹.

Les tickets de transport sont généralement en carton ou en papier ; toutefois, certaines entreprises (bateaux parisiens, pont transbordeur de Rouen) ont émis des jetons en métal. Nous n'étudierons en détail que les tickets d'omnibus et tramways, après avoir dit quelques mots des billets de chemins de fer.

Billets de chemins de fer. — Un fait digne de remarque est que la forme et la dimension du ticket ordinaire de chemin de fer, petit rectangle en carton mesurant 30 ^m/_m de largeur, 56 ^m/_m de longueur et 3/4 de millimètre d'épaisseur, est le même dans tous les pays du monde : France, Angleterre, Belgique, Pays-Bas, Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie, Espagne, Portugal, Russie, Turkestan, Indes, Ceylan, Chine, États-Unis, Colombie. Tous ces États nous offrent le même ticket, avec des couleurs et des dispositions variées.

Les billets de chemins de fer comprennent les billets simples, les billets d'aller et retour, les billets d'abonnement, les bons de parcours gratuits ou à prix réduits, les cartes de circulation, les carnets de voyages circulaires ou de coupons combinables, les billets de perception supplémentaire, les billets spéciaux pour les militaires et même les chiens. A côté de ces billets qui servent au transport proprement dit, il faut classer les billets d'entrée sur les quais des gares, les tickets des ascenseurs des gares, les tickets destinés à assurer au titulaire la possession d'une place déterminée (soit qu'ils soient insérés dans un appareil spécial comme en France, soit qu'ils portent le numéro de la place comme en Allemagne, Autriche et Russie), les suppléments de wagons-lits et de wagons-salons, les

¹. Bien que les ponts et les routes à péage ne constituent pas, à proprement parler, une entreprise de transport, il y a lieu de classer le ticket qu'ils délivrent à côté de ceux des entreprises de transport, puisque les deux catégories de billets ont pour objet la rémunération d'un service rendu aux voyageurs en leur facilitant le déplacement d'un point à un autre.

bulletins de location d'oreillers et de couvertures, les tickets délivrés par les wagons-restaurants aux voyageurs qui retiennent leurs places à l'avance.

Chacune de ces catégories de tickets présente un nombre infini de variétés de forme, de couleur et de texte.

La collection des tickets de chemins de fer est rendue assez difficile par le fait que ces billets sont généralement réclamés et repris à la fin du parcours par les agents de la compagnie, à titre de contrôle; néanmoins, le nombre de tickets qui, pour une cause ou pour une autre, échappent à ce contrôle, doit être considérable, à en juger par les quelques collections que je connais.

La difficulté de conserver les billets n'existe pas, en règle générale, pour les omnibus et les tramways; de plus, les voyages urbains sont beaucoup plus fréquents. Ces deux faits expliquent l'étendue des collections de ces tickets, et j'en possède, pour ma part, environ 4.500.

Billets d'omnibus, tramways et bateaux-omnibus. — Les tickets des entreprises de transport en commun des voyageurs dans les agglomérations urbaines se divisent, d'après leur nature, en deux catégories principales :

1. LES TICKETS QUE LE VOYAGEUR A ACQUIS AVANT DE MONTER EN VOITURE et qu'il remettra en paiement au receveur. Ce sont : A, *les franchises*, délivrées aux agents des compagnies; B, *les abonnements*, qui ont tantôt la forme de cartes que l'on perfore à chaque voyage (Genève, Fribourg-en-Brisgau, Brème, Stockholm), tantôt celle de carnets dont on détache un coupon à chaque voyage (Genève, Gérardmer, Munich, métropolitain de Paris, Toronto, Ottawa, Québec); C, *les coupons de retour* des billets d'aller et retour et D, *les correspondances*, dont nous reparlerons plus loin.

2. LES TICKETS DÉLIVRÉS PAR LE RECEVEUR DE LA VOITURE pour constater le paiement du prix de la place (paiement effectué en espèce ou au moyen des tickets de la première catégorie). On distingue parmi ces tickets : A, *le billet simple*; B, *le billet d'aller et retour* (qui peut se composer de deux parties, une pour chaque voyage, ou être d'un seul morceau); C, *le billet de correspondance*, qui est parfois entièrement distinct du billet de place (notamment à Paris); D, *les billets spéciaux à certaines heures de la journée*, comme les billets du *service matinal* ou *billets ouvriers* (à tarif réduit), et les billets du *service de nuit* ou *des théâtres* (à tarif plus élevé); E, *les billets spéciaux à certaines catégories de voyageurs*, comme *les billets pour enfants, pour militaires et agents de police, pour étudiants*; F, *les billets remis en échange de franchises, de coupons d'abonnement ou de correspondances*. (Il arrive fréquemment que le coupon d'abonnement ou la correspondance, dûment annulés, tiennent lieu de billet de place); G, *les suppléments*; H, certaines lignes de tramways délivrent des tickets pour le transport des *chiens* (Nord-Ouest Parisien, Saint-Germain à Poissy) et les *bagages* (Saint-Germain à Poissy, voies ferrées du Dauphiné), mais ces tickets sortent du cadre de notre étude, limitée au transport des voyageurs.

Toutes les entreprises de transports urbains ne délivrent pas de tickets; celles où le système du cadran est employé (omnibus de Paris) ne fournissent à nos collections que les billets de correspondance. Dans certains cas, le receveur est lui-même supprimé; chaque voyageur est tenu de verser dans une sorte de tronc en verre la pièce de monnaie représentant le prix du parcours: le cocher vérifie la somme d'un regard, et au moyen d'un déclic fait tomber la pièce dans la caisse; au cas où le voyageur n'a pas de petite monnaie, il met dans la boîte en verre une pièce d'argent et reçoit, en échange, du cocher, par l'intermédiaire d'un tube

ad hoc, une petite enveloppe fermée contenant de la petite monnaie pour une somme correspondante. Ces petites enveloppes doivent être classées à côté des tickets ci-dessus énumérés. Notre collègue, M. Raulet, en possède plusieurs qu'il a recueillies à New-York vers 1876 ; il n'y en a dans ma collection qu'un exemplaire, délivré en 1904 par les omnibus de Gotha.

Pour être complet, il convient de citer encore les *numéros d'appel*, délivrés par certaines entreprises, telles que les omnibus de Paris.

Les tickets de transport urbains sont ordinairement rectangulaires ; il y en a toutefois d'octogonaux (Boston) et d'ovales (Bordeaux).

Leurs dimensions sont très variables ; à ma connaissance, les plus grands sont délivrés par les chemins vicinaux belges (188 $\frac{1}{2}$ " $\times$ 44 $\frac{1}{2}$ ", et 108 $\frac{1}{2}$ " $\times$ 104 $\frac{1}{2}$ "), les tramways de Royan (132 $\frac{1}{2}$ " $\times$ 77 $\frac{1}{2}$ "), de Dreux à Brezolles (132 $\frac{1}{2}$ " $\times$ 105 $\frac{1}{2}$ ") et de Richmond (163 $\frac{1}{2}$ " $\times$ 50 $\frac{1}{2}$ ") ; les plus petits sont ceux des tramways de Toronto (31 $\frac{1}{2}$ " $\times$ 22 $\frac{1}{2}$ "), de Lugano (28 $\frac{1}{2}$ " $\times$ 23 $\frac{1}{2}$ "), de Bruxelles (24 $\frac{1}{2}$ " $\times$ 24 $\frac{1}{2}$ ") et de Melbourne (13 $\frac{1}{2}$ " $\times$ 47 $\frac{1}{2}$ ").

Les tickets de transports urbains sont ordinairement en papier, parfois très mince (Braïla) : on en rencontre souvent en carton mince (diverses villes anglaises, Calcutta, Hong-Kong, Vintimille, Chemins de fer Nogentais), plus rarement en carton aussi épais que celui des billets de chemins de fer (omnibus de Paris, omnibus de Dresde).

Ils sont généralement assemblés en blocs à souche, et alors dentelés d'un seul côté ; on les rencontre aussi en rouleaux, et alors dentelés de deux côtés opposés (Budapest, Lugano, Salzbourg, Hambourg, Pétersbourg, Colombo), ou en feuilles comme des timbres, et alors dentelés des quatre côtés (Genève, La Haye à Schveningen). Parfois, ils sont seulement en liasses (omnibus de Paris) ; ces liasses sont quelquefois retenues par un fil (Londres, Hong-Kong, Calcutta).

Les tickets sont généralement d'un seul morceau ; dans certains cas, ils se composent de plusieurs parties (correspondances de Londres, aller et retour de l'Est-Parisien, de l'Ouest-Parisien, de Saint-Etienne).

Au point de vue de la couleur, la variété est considérable ; les tickets en deux couleurs sont très répandus ; parmi ceux en trois couleurs, signalons ceux des tramways de Genève pour des parcours effectués sur la partie de leur réseau située en territoire français.

Certains tickets ont un fond burelé en couleur (Pernambuco, Budapest, Serajwo, Neuchatel) évitant toute possibilité d'altération par grattage, parfois même diverses inscriptions et notamment la valeur du billet sont aussi imprimées en couleur (Rome, Gênes).

Au Brésil, quand les tramways furent créés, vers 1868, la monnaie divisionnaire était très rare dans le pays, et le public se servit des tickets de tramways qu'on achetait aux guichets des stations avant de monter en voiture, en guise de papier-monnaie ; les compagnies de tramways favorisèrent cette mode en prenant l'engagement de rembourser, à présentation, les billets non utilisés pour le transport, et elles réalisèrent de ce chef de fort beaux bénéfices — plus importants même que les bénéfices d'exploitation, — car une grande partie de ces tickets, transportés parfois fort loin dans l'intérieur du pays, ne furent jamais ni présentés au remboursement, ni utilisés. Ces tickets avaient, dans une certaine mesure, la forme et l'aspect de papier-monnaie ; leur composition était assez compliquée pour décourager les faussaires, et ils portaient la signature du directeur de la compagnie au-dessous de la mention « Bon pour un voyage de ... reis » pour bien affirmer

l'engagement pris envers les porteurs. Je possède quatre exemplaires de ces tickets, recueillis à Rio-de-Janeiro en 1871. Aujourd'hui encore, bien que les tickets de tramways aient cessé de jouer le rôle de monnaie fiduciaire au Brésil, ceux de Rio,



Sao-Christovao (Rio-de-Janeiro).

Sao-Paulo, Sao-Christovao et Manaos continuent à affecter plus ou moins vaguement la forme de papier-monnaie ¹. Aux États-Unis, certains tickets de tramways portent également la signature du directeur de la compagnie.

Que voit-on sur les tickets de transports urbains ?

Les illustrations sont relativement peu nombreuses ; ce sont généralement les armes de la ville ou de l'État (Rouen, Fontainebleau, Amsterdam, La Haye, Bâle,



Rouen.



Saint-Petersbourg.

1. A côté des tickets de transport servant de papier-monnaie que nous avons rencontrés au Brésil, il convient de placer désormais les tickets de tramways servant de billets de loterie. Nous

Fribourg, Breslau, Milan, Saint-Petersbourg, Nouvelle-Galles du Sud), des vues représentant les lieux desservis par les voitures (Rio-de-Janeiro, Genève) ou des



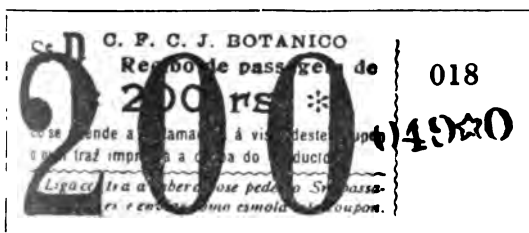
Genève.



Montréal.

vignettes relatives au véhicule lui-même (abonnements du Métropolitain de Paris, Rio-de-Janeiro, Nichteroy, Sao-Paulo, Lisbonne, Montréal, Toronto), ou au mode de traction (voies ferrées belges).

Une mention spéciale est due aux illustrations des tickets de tramways brésiliens : à Rio-de-Janeiro, une compagnie fait alterner les portraits de souverains des divers États avec une série très variée de caricatures burlesques (concerts



Rio-de-Janeiro (recto).



Rio-de-Janeiro (verso).

d'animaux, clowns, etc.); une autre compagnie publie une série zoologique : vignettes représentant les animaux avec leur nom ; à Sao Christovao, le voyageur du tramway apprend l'histoire de France, avec les dates, ainsi qu'en témoigne un ticket de ma collection représentant un officier général du règne de Louis XIII (1610-1643).

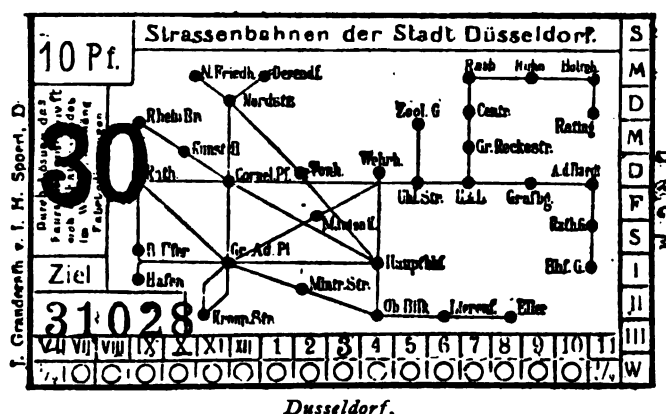
A New-York, nous trouvons également des caricatures au verso des tickets, mais elles semblent avoir ici pour but de faire lire et conserver la réclame imprimée à côté du dessin.

Les tramways d'Amiens, de Lucerne, de Fribourg, d'Anvers (1894), de Dusseldorf, de Dortmund, de Munster et de Recklinghausen ont pensé à faciliter au public la combinaison des correspondances et à le familiariser avec les diverses lignes du réseau, en imprimant sur les tickets de petites cartes géographiques où sont figurées les diverses lignes.

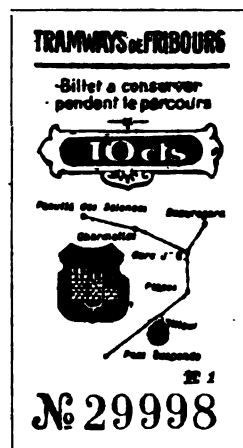
En dehors des vignettes et des plans, quelles indications rencontrons-nous sur les tickets de transports urbains ?

lisons, en effet, dans le *Times* du 12 juillet 1905, que la compagnie des tramways électriques de Mexico a inauguré récemment un système de loterie dans lequel les billets de voyageurs prennent part à des tirages de lots; le gros lot a une valeur de 5.000 francs. Dans ces conditions, tous les habitants de Mexico doivent collectionner avec soin les tickets de tramways.

Ces indications très nombreuses sont les suivantes : 1^o Nom de la compagnie ; 2^o Désignation de la ligne ; 3^o Désignation de la section de parcours ; 4^o Sens du trajet ; 5^o Classe ; 6^o Tarif spécial, s'il y a lieu ; 7^o Prix du billet ; 8^o Point de correspondance (pour les billets de correspondance) ; 9^o Date et heure de la délivrance du billet ; 10^o Numéro du conducteur ou de la voiture ; 11^o Lettre de série et numéro d'impression (les billets sont ordinairement numérotés) ; 12^o Prescriptions relatives au mode d'emploi du billet et au service des transports.



Düsseldorf.



Fribourg (Suisse).

Etudions sommairement chacune de ces indications.

1^o Les noms des compagnies sont généralement inscrits en totalité, mais ils forment, dans certains cas, des sigles assez difficiles à déchiffrer (O.-T.-L., T.-R.-T., H.T.M., C.U.E.F.P.).

2^o Les lignes sont généralement désignées par les deux stations terminus ou par les noms des quartiers desservis (Moscou, Calcutta) ; dans certains cas on les désigne soit par des lettres (Paris, Lille, Naples, Turin), soit par des numéros (Paris, Berlin), soit par la couleur des voitures (Bombay), soit par des signes emblématiques : carreau, trèfle, cœur, pique, croix de Saint-André, étoiles, etc. (tramways de Paris vers 1878).

3^o En ce qui concerne les sections de parcours, il peut y avoir des billets spéciaux pour chaque section ou, au contraire, des billets portant l'indication de plusieurs sections : dans ce cas, le receveur indique, par une perforation, un trait de crayon ou une déchirure, la section pour laquelle le billet est délivré. Les sections sont généralement désignées par les noms des limites, ou par des numéros (Nancy, Orléans, Marseille), ou des lettres (Düsseldorf) ; je possède un ticket des chemins vicinaux belges pour lequel ce dernier système est employé et a fourni une sorte de table hiéroglyphique tellement peu claire, qu'on a dû l'expliquer par une légende imprimée au verso. A Genève les sections sont indiquées par kilomètres.

4^o Le sens du trajet est parfois indiqué, soit par des billets spéciaux pour chaque sens (Rouen, Le Havre, Lyon, Dijon, Bombay, Calcutta, Florence, Bruxelles, New-York), soit par l'oblitération du billet à droite ou à gauche (Londres, Manchester, Liverpool), soit par un timbre au composteur (omnibus de Paris).

5^o La classe est indiquée soit par un numéro (1^{re} ou 2^{me}), soit par l'indication

de places de chaque classe : intérieur ou impériale (omnibus de Paris, tramways de Moscou). Les tickets des deux classes pour un même parcours étant parfois de même couleur, se distinguent par des traits de couleur de formes diverses qui surchargent les tickets de l'une des classes (Compagnie générale parisienne de tramways). Sur certaines lignes (Nord-Parisien, en banlieue) les mêmes tickets servent pour les deux classes pour des parcours différents.

6° *Les tarifs spéciaux* pour les militaires, les ouvriers, etc., sont généralement énoncés en toutes lettres; à Bahia, des vignettes représentant une tête d'enfant désignent les billets pour enfants.

7° *Le prix du billet* est généralement imprimé à l'avance; à Milan, les tickets portent deux prix, applicables selon l'heure à laquelle ils sont délivrés; à Melbourne, une vignette représentant une pièce de monnaie de 1 penny remplace les chiffres. Dans certains cas, le ticket est partagé en fractions dont chacune porte l'indication du terminus d'une section de parcours et du prix du parcours, depuis le point de départ jusqu'à cette section : le receveur détache un nombre de coupons variables suivant la destination du voyageur; le contrôle est ainsi assuré tant vis-à-vis du voyageur, dont le billet porte l'indication du prix payé, que vis-à-vis de la compagnie, à qui la fraction restée à la souche sert de pièce justificative; ce système est employé par les chemins vicinaux belges, les tramways de Soissons, d'Alicante, d'Andelot et de Pontarlier et les voies ferrées du Dauphiné.

A Lille, la mention « Billet sans valeur » a été adoptée pour indiquer que les billets de correspondance sont délivrés gratuitement.

Le tarif des divers parcours est parfois indiqué sur les tickets (Florence, Naples, Brezolles, Nord-Ouest parisien).

8° *Le point de correspondance* est généralement indiqué par une perforation ou un trait au crayon.

9° *La date et l'heure de la délivrance des billets* sont indiquées de façons très diverses. Parfois, comme pour les billets de chemins de fer, un composteur imprime simultanément toutes ces indications (omnibus et métropolitain de Paris, tramways de Lyon et de Boston); à Saint-Louis et à New-York, la date du jour (mois et quantième) est tout imprimée; en général, les billets portent l'indication de tous les quantième de 1 à 31, les noms des douze mois, le détail des heures pendant lesquelles fonctionnent les tramways (à New-York, ils circulent sans interruption toute la nuit) et souvent même les minutes de 15 en 15 ou de 10 en 10. Toutes ces indications encombrant les billets d'une foule de chiffres, leur donnant parfois, comme à Prague, l'aspect d'une table de Pythagore.

Le métropolitain de Paris a essayé, en janvier 1904, pour ses carnets d'abonnement, un type de ticket au verso duquel étaient imprimées des cases portant les noms des sept jours de la semaine, plus une case pour le contrôle; ce type n'a pas été maintenu.

A Magdebourg et à Leipzig, les heures et les minutes sont figurées sur des sortes de cadrans d'horloges schématisques.

Les tickets de Moscou et de Turin portent une date imprimée, mais c'est la date de leur fabrication, souvent très différente de celle de leur emploi.

10° *Le numéro du conducteur* ou de la voiture est indiqué sur les correspondances de Paris et sur les billets de Pétersbourg, Bologne, Valence et Rio-de-Janeiro; le numéro du train est indiqué sur les billets de chemins vicinaux belges.

11° *Le numéro et la lettre de série* du billet permettent, dans certains cas, de connaître le nombre de billets d'une même émission.

12° Parmi les *prescriptions inscrites sur les billets*, celles recommandant de conserver le ticket et de le présenter à toute réquisition, se retrouvent sur la presque universalité des billets ; certaines compagnies préviennent que les contrôleurs sont autorisés à déchirer ou à perforer le billet ; parfois un angle du billet est spécialement réservé au contrôle (Vienne, jardin d'acclimatation de Paris). Un grand nombre d'entreprises spécifient que le billet est personnel et n'est valable que pour un seul voyage ; dans la plupart des cas, le voyageur est prié de détruire le ticket en descendant de voiture ; toutefois, certaines compagnies, qui craignent de voir le public utiliser de nouveau des billets périmés, prescrivent de les remettre aux agents de la compagnie en descendant (omnibus de Paris, chemins de fer nogentais), tandis que quelques autres, qui se défient plus de leurs employés que du public, prient les voyageurs d'emporter les billets avec eux en quittant la voiture (Omnibus de Berlin).

A Buenos-Ayres, les voyageurs sont invités à s'assurer que le timbre sonne quand le receveur leur délivre le ticket ; dans beaucoup de villes, on rappelle que le ticket doit être détaché de la souche sous les yeux du voyageur. Il arrive fréquemment aussi que les voyageurs sont priés de vérifier si le receveur a marqué exactement la section de parcours et l'heure. La durée de validité des correspondances est toujours mentionnée : en règle générale, le voyageur doit prendre place dans la première voiture correspondante contenant une place libre ; toutefois, les billets de correspondance sont valables deux heures à Moscou et trois heures à Livourne.

A Gênes, les tickets invitent les voyageurs à ne pas ouvrir ou fermer eux-mêmes les fenêtres des voitures, ce soin devant être réservé au receveur ; en cas de bris de glaces, les vitres de l'intérieur se paient 5 livres et les "cristallos" de la plateforme 15 livres.

Depuis que les tramways de Cologne ont été rachetés par la ville, les tickets sont devenus très instructifs ; en dehors des règlements relatifs aux tramways, dans lesquels on donne aux voyageurs des conseils sur la façon de descendre des voitures et d'éviter les voitures venant en sens inverse, et où on engage le public à se méfier des fils du trolley et à ne pas faire de bicyclette en employant les tramways comme entraîneurs, en raison des accidents que causent les arrêts brusques, la municipalité de Cologne publie des renseignements géographiques sur la situation de la ville (longitude, latitude, altitude, distance des principales villes de la région rhénane, etc.), et sur les résultats du dernier recensement municipal (nombre des habitants par quartier, par religion, etc.).

Il va sans dire que toutes les entreprises de transports n'indiquent pas sur leurs billets tous les genres de renseignements que nous venons d'étudier ; certaines d'entr'elles se bornent à indiquer le prix (Lille, 1890). Parmi les tickets les plus simples, citons ceux de Bruxelles, Anvers, Nancy, Marseille, Orléans, Grenoble, Budapest (funiculaire) ; parmi les plus compliqués, ceux de New-York, Richmond, Saint-Louis, Prague, Vienne, Nuremberg, Essen, Francfort, Dusseldorf, Brême.

Notre étude serait incomplète si nous ne disions quelques mots de *la réclame* sur les tickets de transports urbains. Les principales conséquences de l'introduction d'annonces sur les tickets ont été d'augmenter leurs dimensions et de faire disparaître, peu à peu, la mention « A rendre ou à détruire en descendant ». La publicité se fait, en général, au verso des tickets, d'où la mention « Voir au dos » imprimée sur de nombreux tickets ; mais elle tend de plus en plus à s'introduire au recto et à réduire l'emplacement des mentions essentielles : dans certains cas

(omnibus de Grenoble, tramways de Reims, de Deauville, d'Anvers, de Berlin, de Dresde), la réclame triomphante occupe la place d'honneur, avec ou sans vignettes, et les mentions essentielles sont reléguées partie dans les angles, partie au verso.

Pour rendre la réclame plus efficace et faire conserver l'annonce, on a imaginé le système des tickets dits remboursables, qui représentent un escompte d'environ 5 0/0 en général; ce système, qui paraît avoir été employé tout d'abord à Lille vers 1895, s'est étendu peu à peu dans toute la France, mais il est peu répandu à l'étranger. — A Breslau, un joaillier offre « gratuitement et sans obligation d'acheter » une bague en or contrôlé au titre de 0,333 à tout porteur des 32 tickets différents constituant la collection de ses réclames sur les tickets de tramways de la ville : la seule condition requise est que les tickets soient en parfait état de propreté.

Ce sont parfois les compagnies de tramways elles-mêmes qui font de la réclame sur leurs tickets pour les excursions que leurs lignes permettent de faire : à Rio-de-Janeiro, c'est par des pièces de vers que la poétique Compagnie du tramway du jardin botanique invite le public à aller goûter la fraîcheur des parcs des environs.

A Wiesbaden, la « Ligue protectrice des animaux » attire l'attention du public sur les dangers qu'il y a à laisser les chiens gambader devant les tramways électriques.

Les tickets des tramways brésiliens, qui ont si souvent attiré notre attention au cours de cette étude, nous offrent un genre d'annonces tout particulier : à Rio-de-Janeiro, Sao-Paulo, Bahia, etc., diverses institutions, telles que la Ligue contre la tuberculose, l'Institut de protection et d'assistance de l'enfance, l'Association des enfants brésiliens, l'Asile du Bon Pasteur, l'École catholique de la Gloire, prient les voyageurs de bien vouloir leur faire parvenir les billets de tramways à titre d'offrande. J'ignore ce que ces institutions font des tickets qui leur sont envoyés : peut-être des collections qu'elles vendent ensuite au profit de leurs œuvres.

A Londres, en 1899, une annonce imprimée au verso des tickets, informait le public que M. Arthur Hicks offrait 15 livres sterling (375 francs) de prix, par mois aux personnes collectionnant les tickets; il fallait lui écrire pour savoir dans quelles conditions ces prix étaient attribués. Peut-être s'agissait-il d'une combinaison analogue à celle des concours organisés, il y a quelques mois, par deux revues anglaises *Tit Bits* (en décembre 1904) et *Answers* (en mars 1905); ces journaux offraient un prix de 125 francs à celui de leurs lecteurs qui leur enverrait un nombre de tickets tel que le total des numéros de ces tickets additionnés soit le plus élevé possible : les numéros des tickets envoyés devaient être inscrits sur des bordereaux *ad hoc*, à raison d'un bordereau pour 10 tickets, et comme ces bordereaux devaient être découpés dans le journal, il fallait acheter autant de numéros de *Tit Bits* ou d'*Answers* qu'on envoyait de fois 10 tickets.

En terminant cette étude, je me permets de faire appel à tous nos collègues pour que leur collaboration, dont je les remercie par avance, me permette de compléter, développer et tenir à jour une collection intéressante à tant de points de vue.

30 mai 1905.

MARIUS DUJARDIN.



Mémoires et Communications

Papiers et Parchemins timbrés de France

(Suite).

GÉNÉRALITÉ DE PARIS



Pour
Contrats
& Actes des
Notaires
à Paris.

Generalité de Paris ⁽¹⁾

*Douze deniers pour
Feuille*

Quartier de Juillet 1773.

PAPIERS

1673
Quartier
de juillet

*Huit deniers. Format : 13 × 28, feuille simple, vignette à gauche,
au milieu : Généralité de Paris.*

Pour — Contrats — & Actes — des No — taires de Paris. —	Huit deniers
Pour — les procé — dures des — procureurs. —	Huit deniers
Pour Les — Com ^{tes} — aux — sai — sies Réelles —	»
Pour — les proce — dures des — procureurs — du Parlement de — Paris — »	
Pour — Contrats — ou actes — des No — taires. Huit den. pour — demie feuille	
Pour — Con — trats & — Actes — des Notaires de — Paris —	»
Pour — Con — tracts & — Actes — des Notaires — & Tabellions —	»
Pour — Con — trats & — Actes — des Notaires & — Tabellions —	»

1. Toutes les vignettes sont réduites d'un tiers de leur grandeur.

Le — indique le changement de ligne, et le = l'endroit où la marque se trouve placée.

Pour — les procé — dures des — procureurs — Huit den. pour — demie feuille
 Pour — les pro — cedures — des — procureurs — »
 Pour — Exploit. — Huit — deniers pour — demie feuille

Douze deniers. Format : 13 × 28, feuille double.

Pour — Contrats — & Actes — des No — taires de Paris. — Douze deniers
 feuille — pour copie — de pièces. »
 Pour — Con — tracts & — Actes — des Notaires & Tabellions — Douze den pour — feuille
 feuille — pour co — pie de — pièces »

Douze deniers. Format : 21 × 35, feuille double.

Pour — Actes — Douze — den pour — feuille
 Pour — Contracts — & actes des — Notaires — de Paris. — Douze deniers pour — feuille
 Pour — Contracts & — actes des — Notaires. — de Paris. — »
 Pour — Contracts — & Actes — des No — taires de Paris — »
 Pour — Contracts — & Actes — des Not — taires & Tabellions — »
 Pour — Con — tracts & — Actes — des Notaires — de Paris — »
 Pour — les in — ventai — res & — autres grosses — des procureurs — »
 Pour — servir aux — minuttes — des Sent^{ces} Jug^{ces} — & Ordon^{ces}. — »
 Pour — servir — aux mi — nuttes — des Sentences — Jugemens & —
 Ordonnances — »
 Pour — servir de mi — nuttes des — Conseils du — Roy — »
 Pour — Escritures — et Instru — ctions des — Advocats des Con — »
 seils du Roy — »
 Pour — servir aux — minuttes — de la Cour — des Aydes — »
 Pour — servir — aux mi — nutes de — la Cour — des Aydes — »
 Pour — expéditions — des Gref — fiers — »

PARCHEMINS

*Sans indication de quartier et ne portant pas :
 Généralité de Paris. Vignette à l'angle gauche.*



*Pour Contrats
 & Actes des Notai.
 res de Paris.*

*Dix sols pour
 deux rolles*

Pour expé — ditions des — Greffiers du — Parlement de —
 Paris. — Six sols.
 Pour expé — ditions des — Greffiers. — Dix sols pour —
 rolles.
 Pour Contrats — & Actes des Notai — res de Paris. —
 Dix sols pour — deux rolles
 Pour Contrats — & Actes des Notai — res de Paris. —
 Dix sols pour deux rolles

1673-1674

Octobre

*Généralité
de Paris.*

*Vignette à l'angle gauche. Généralité de Paris en
deux lignes.*



*Pour expéditions des
Greffiers.*

*Dix sols pour
deux rolles.*

Quittance — du Trésorier — des Revenus — Casuels du Roy —
Cinq sols.

PAPIER

PARCHEMINS

Quittance — de partie — Prenante. — Cinq sols.
Pour Contrats — & Actes des — Notaires & — Tabellions. — Six sols.
Pour Contrats — & Actes des — Notaires & — Tabellions. — Dix sols
pour — deux rolles.
Pour expéditions des Greffiers. — Dix sols pour — deux rolles.

Il existe une variété avec Généralité de — Paris.

PAPIER

Généralité de Paris.

Généralité de Paris, sur une seule ligne.



*Huit den. pour
feuillet.*

Pour — feuilles — de Re — gistre. — Huit den pour
— feuillet.

*Il n'existe pas de timbre à l'extraordinaire
pendant cette première période. Les imprimés et
placards portent la marque et la formule sans
indication de la valeur. Copie = d'Arrest. Copie = de
Sentences. Il fut gravé une marque spéciale de 32 × 40
destinée aux grandes affiches; elle figure également à la
première page du bail des droits de formule fait à Michel
de Praly le 6 mai 1673.*



*On rencontre de nombreuses variétés, dans la marque, la
disposition des formules, et les caractères employés; elles
peuvent être attribuées à ce qu'il y avait plusieurs imprimeurs
des formules: ils durent faire exécuter personnellement la gravure des
marques, ce qui produisit de légères différences dans leur exécution. La
disposition du texte et la variété des caractères doivent provenir de la
même cause, sauf toutefois si l'on considère ces changements comme un
contrôle de fabrication ou d'administration, ainsi que l'on peut l'observer
plus tard sur des timbres portant des signes distinctifs et même des
numéros.*

Pour Contrats ou actes des Notaires
Dix sols pour deux rolles.

PAPIERS

Vignette au milieu de la feuille. Quart à six deniers, format : 15 × 18.

Pour procédures = des Procureurs — Six = deniers.
 Pour les fermes = & droits du Roy »
 Pour extraits = & certificats — Six deniers = pour quart de feuille
 Pour les procédures des Procureurs — Six deniers pour = quart de feuille
 Quittance = Six deniers

Demi-feuille à huit deniers. Formats : 16 × 25, 17 × 29, 18 × 27, 22 × 35.

Pour = Exploit. —	Huit deniers = pour demie feuille.
Pour Contrats = ou actes des Notaires —	»
Pour Contrats = ou Actes des Notaires —	»
Pour les procédures = des Procureurs —	»
Pour les Procédures = des Procureurs —	»
Pour les Fermes = & droits du Roy —	Huit deniers = pour demie feuille.
Pour Extraits = & Certificats —	»
Pour les Commissaires = Enquêteurs & autres —	»
Pour servir aux = minuttés & expéditions des Greffes —	»
Pour servir = aux minuttés & expéditions — des Greffes. =	Huit den pour demie feuille.
Pour Contrats = & Actes des Notaires — & Tabellions =	»
Feuille pour = Copies de pièces. —	Huit deniers = pour demie feuille

Vignette à l'angle gauche. Format : 21 × 28 double.

= Feuille — pour Copie — de piece — imprimée — Huit den pour — demie feuille.

Feuille à douze deniers. Formats : 18 × 28 1/2, 35 × 21 1/2.

Actes =	Douze deniers pour feuille
Pour = Exploit. —	Douze deniers = pour feuille.
Pour les procédures des Procureurs —	»
Pour les Procédures des Procureurs. —	»
Feuille pour = copies de pièces —	»
Pour Contrats = ou actes des Notaires —	»
Pour Contrats ou Actes des Notaires —	»
Pour minuttés = & expéditions des Greffiers —	»
Pour servir aux = minuttés & expéditions des Greffes —	»
Pour Copies = Collationnées. —	»
Pour les Inventaires = & autres grosses des Procureurs —	»
Pour expéditions = des Greffes des Conseils du Roy —	»
Pour minuttés & expéditions des Conseils du Roy —	»

Pour Contrats = & Actes des Notaires — & Tabellions = Douze deniers pour feuille
Pour servir = aux minutes & expéditions — des Greffes = »
Pour les procez = verbaux & grosses des Huissiers — & Sergens = »

Copie = d'Arrest.

Format : 18 × 28.

Pour feuillet = de Registre — Quatre = deniers
Pour feuillet = de Registre — »

Quittance du Trésorier = des Revenus Casuels du Roy — Cinq = sols

PARCHEMINS

Quittance = du Receveur des Consignations — Cinq = sols

Pour expéditions = des Greffiers — Six = sols
Pour Contrats & = Actes des Notaires & Tabellions — »
Pour servir aux Lettres = de la Chancellerie près le Parlement — »
Pour servir aux Lettres = de la Chancellerie de France — »

Pour expéditions = des Greffiers — Dix sols pour = deux rolles
Pour Contrats = ou actes des Notaires — »
Pour les Commissaires = Enquêteurs & autres — »
Pour expéditions = des Greffes des Conseils du Roy — Dix sols = pour deux rolles
Pour expéditions = des Greffiers des Requestes — de l'Hostel = Dix sols pour deux rolles
Pour expéditions = des Greffiers des Conseils — du Roy = »

Pour servir aux Lettres = de la Chancellerie de France — Quinze = sols

Quittance pour les = Rentes de l'Hostel — de Ville de Paris = Deux sols

Tous ces papiers et parchemins et ceux du mois d'octobre 1673 se trouvent contremarqués du timbre suivant.



1674

1^{er} octobre

Les papiers et parchemins présentent jusqu'à quatre variétés, pour chaque type, soit comme disposition du texte, ou son inscription en lettres majuscules ou minuscules.

PAPIERS

Petit = Papier — Six deniers = pour quart
 » — huit den = le feuillet
 » — Un sol = pour feuille
 Moyen = Papier — Six deniers = pour quart
 » Neuf den = le feuillet
 » dix huit den = la feuille
 Grand = Papier — Six deniers = pour quart
 » Un sol = le feuillet
 Registre = Grand Papier — »
 Grand = Papier — Deux sols = la feuille

Papier = Extraordinaire — Six den = pour quart
 » huit den = le feuillet
 » Un sol = la feuille
 » Dix huit = den la feuille
 » Deux sols = la feuille

PARCHEMINS

Quittance des Rentes = de l'Hostel de Ville — Deux = sols.
 Quittance = Cinq sols
 Pour contracts ou = Actes des Nottaires — Six = sols
 Pour Expéditions = des Greffiers — »

A Dix sols = pour deux Roolles.

Pour Expéditions = des Greffiers —
 Pour Contracts = ou Actes des Nottaires.
 Pour Expéditions = des Greffiers des Requestes
 Pour Expéditions des = Greffiers du parlement
 Pour Expéditions des = Greffiers des Conseils — du Roy

Pour servir aux = Lettres de la chancellerie — Six = sols
 » » » Quinze = sols
 » » » Vingt = sols

Grand Papier
Six deniers pour quart



PAPIERS

Petit = Papier — Six deniers = pour quart
 » Huit den = le feuillet
 » Un sol = la feuille.
 Moyen = Papier — Six deniers = pour quart
 » Neuf den = le feuillet
 » Dix huit den = la feuille.
 Grand = Papier — Six deniers = pour quart
 » Un sol = le feuillet
 » Deux sols = la feuille.

Quittance des Revenus = Casuels du Roy — Cinq sols

PARCHEMINS

Quittance des Rentes = de l'Hostel de Ville — Deux = Sols.
 Quittance = Cinq Sols.
 Pour Expéditions = des Greffiers — Six = sols
 Pour Contrats ou = Actes de Notaires — »

A Dix sols pour = deux Rolles.

Pour contracts ou = Actes de Nottaires
 Pour Expéditions = des Greffiers
 Pour Expéditions des = Greffiers des Requestes
 Pour Expéditions des = Greffes des Conseils du Roy
 Pour Expéditions de la = Chambre des Comptes

Pour Expéditions des = Greffiers du Grand Conseil — Quinze = Sols.

Lettres de la = Chancellerie — Six = Sols
 » Quinze = Sols
 » Vingt = Sols.



1680

Timbre gravé avec quelques variantes dans les caractères.

1^{er} octobre

PAPIERS

Petit = Papier — Six den = Pour Quart.
 » Huit den = Le feuillet
 » Un Sol = la feuille.

Moyen Papier — Six den = Pour quart.
» Dix huit den = La feuille.
Grand Papier — Deux sols = la feuille.

Quittance des Revenus = Casuels du Roy — Cinq = Sols.

Papier = Extraordinaire. — Six deniers = pour quart
» Huit den = Le feuillet
» Un sol = la feuille.
» Dix huit = den la feuille
» Un Sol = le feuillet
» Deux sols = la feuille.

Il se rencontre également, sans indication de valeur, sur les différents formuts.

PARCHEMINS

Quittance des Rentes = de l'hotel de Ville — deux = Sols.
Quittance = Cinq sols
Quittance des Revenus Casuels du Roy = Cinq sols

Marque seule, sans autre indication.

Pour Expéditions = des Greffiers. — six = sols
Pour Contracts = ou actes des Notaires — »

Pour les Secretariats = des Archevêques — Et Evêques = Dix Sols
Lettre = d'Université. — Dix = Sols

A Dix sols pour = Deux Rooles.

Pour Expéditions = des Greffiers.
Pour Contracts = ou actes des Notaires
Expéditions Des = Greffes du Grand — Conseil =
Pour Expéditions Des = Greffes des Con^{tes} du Roy —

Lettre de la = Chancellerie — Six = sols
» Quinze = sols
» Vingt = sols



1687
1^{er} octobre

La vignette de ces timbres, entièrement gravée, ne présente plus qu'un type pour chaque timbre.

PAPIERS

Petit Papier. Six den P. Quart
» Huit D. Le Feuillet
» Un Sol La Feuille.
Moyen Papier Dix Huit D. La Feuille
Grand Papier Deux Sols La Feuille

Papier = extraordinaire.

Avec et sans indication de valeur, et ne se composant le plus souvent que de la marque du centre.

Quittance Des Revenus Casuels Du Roy Cinq Sols

PARCHEMINS

Quittance Des Rentes De L'hôtel De Ville. Deux Sols.
Quittance Cinq Sols.
Quittance Des Revenus Casuels Du Roy. Cinq Sols

Marque seule sans indication.

P. Expéditions Des Greffiers. Six Sols.
P. Contracts ou Actes Des Nottaires »

Dix sols Pour Deux Rooles
P. Contracts Ou Actes Des Nottaires.
P. Expéditions Des Greffiers.
P. Expéditions De La Chambre des Comptes.

Lettres de la Chancellerie. Six sols
» Quinze Sols
» Vingt Sols.

1690

Augmentation d'un tiers du prix des papiers et des parchemins timbrés. A commencer du 1^{er} juin, ils furent contremarqués de petits timbres indiquant cette augmentation.



PAPIERS

Petit Papier. Quart	Aug ^{on} 2 D.
» Le feuillet	» 2 D.
» La feuille	» 4 D.
Moyen Papier. La feuille	» 6 D.
Grand Papier	» 8 D.

PARCHEMINS

Parchemins à Cinq Sols	20 D.
» à Six Sols	2 S.
» à 10 Sols	3 • 4 D.
» à 15 Sols	5 S
» à 20 Sols	7 S

Ils furent à nouveau timbrés en 1691 de la contremarque du timbre suivant :



PAPIERS

Petit Papier. Huit Den P. Quart.
» Dix Den. Le Feuillet.
» Un Sol 4 Den La feuille.
Moyen Papier Deux Sols La Feuille
Grand Papier 2 S 8 D La Feuille.

PAPIER EXTRAORDINAIRE

Petit Pa. Extra ^{re} Huit Den P. Quart
» Dix Den Le Feuillet
» Un Sol 4 D La Feuille
Papier Extra ^{re} Deux Sols La Feuille
» 2 S 8 D. La Feuille.

La marque seule fut employée également pour le timbrage du papier extraordinaire.

PARCHEMINS

Quittance des Rentes De l'Hostel de Ville Deux Sols
Quittance Six Sols Huit Den.
Quittance des Revenus Casuels du Roi Huit Den.
P. Expéditions Des Greffiers. Huit Sols
Pour Contracts ou Actes des Notaires »
Expeditions Des Greffes Du Grand Conseil »

A Traize Sols 4 D. P. Deux Roolles.
Pour Contracts ou Actes des Nottaires
P. Expéditions des Greffiers
P. Expéditions Des Greffes Des Con^{les} du Roy.
Lettre d'Université.

Lettre De La Chancellerie Huit Sols.
» Vingt Sols.
» Vingt sept Sols.

Les mêmes papiers et parchemins contremarqués de la vignette du timbre suivant :



1697

1^{er} octobre

PAPIERS

Petit Papier Huit Den P Quart
» Dix Den Le Feuillet
» Un Sol 4 D La Feuille
Moyen Papier Deux Sols la Feuille
Grand Papier Deux Sols 8 D La F^{re}

PAPIER EXTRAORDINAIRE

Petit P Ext^{re} Huit Den P. Quart
» Dix Den le Feuillet
» Un Sol 4 D La Feuille
Moyen P Ext^{re} Deux Sols La Feuille
Grand P. Ext^{re} Deux Sols 8 D La F^{re}

Marque seule, sans indication de valeur, frappée sur les différents formats.

Quittance des Revenus Casuels du Roy. Six S. Huit Deniers.

PARCHEMINS

Quittance —	Six Sols Huit Den.
Quittance Des Revenus Casuels du Roy	»
P Expéditions Des Greffiers.	Huit Sols
P Contracts ou Actes Des Notaires	»

A Traize Sols 4 D. Pour 2 Rooles

Pou^r Contracts ou Actes des Notai^{es}

P. Expéditions Des Greffiers

P. Expédition^s Des Greffiers Des Con^{tes} du Roy

Lettre D'université.

Exped^{tes} des Greffes du Grand Conseil.

Lettre de la Chancellerie. Huit Sols

» Vingt Sols

» Vingt sept Sols

Quittance D Rentes De L'Hotel De Vill^e Deux Sols

Ces papiers et parchemins furent contretimbrés, pour le bail suivant, d'un timbre de même valeur, ou de celui de cheville.



PAPIERS

HUIT DENIERS POUR QUART

PETIT PAP. X. DEN LE FEUIL.

PETIT PAP. I SOL IV DEN. LA. F.

MOYEN PAP. II SOLS LA FEUILLE

GRAND PAP II SOLS VIII. D LA F.

PAPIER EXTRAORDINAIRE

PETIT PAP EXTRAO

PETIT PAP EXTRAO. I S. IV. D LA. F.

MOYEN PAP EXTRAOR II. S. LA. F

GRAND PAP EXTRAOR II. S VIII. D. LA F.

CHEVILLE

REV. CASUELS DU ROI. VI. S. VIII. D

(A suivre).

A. DEVAUX.



L'instruction populaire en Dauphiné avant la Révolution.

DANS son fameux rapport présenté, en 1791, à l'Assemblée Constituante, par Talleyrand, sur l'état de l'instruction populaire antérieurement à 1789, nous lisons ces mots : « Nous ne chercherons pas ici à faire ressortir les vices innombrables de ce qu'on a nommé jusqu'ici *Instruction*. Dans l'ancien ordre de choses, on ne pouvait arrêter sa pensée sur la barbarie de nos institutions, sans être effrayé de cette privation totale de lumières, qui s'étendait sur la grande majorité des hommes, sans être révolté ensuite et des opinions déplorables que l'on jetait dans l'esprit de ceux qui n'étaient pas dévoués tout à fait à l'ignominie et des préjugés de tout genre dont on les nourrissait, de cette déférence aveugle et persévérante pour les usages dès longtemps surannés, qui nous remplaçant sans cesse à l'époque où tout le savoir était concentré dans les cloîtres, semblait encore, après plus de dix siècles, destiner l'universalité des citoyens à habiter les monastères » ¹.

Cette exécution sommaire de l'ancien régime nous paraît quelque peu excessive. Tout le monde sait, en effet, qu'avant la Révolution, il y avait, à Paris, le Collège de France avec 19 chaires, 47 académies en province, 7 écoles d'artillerie, 3 écoles de marine, 14 écoles militaires, l'école du génie militaire, l'école des mines, des ponts et chaussées, 2 écoles vétérinaires, 22 universités ² et 564 collèges avec 73.000 élèves. Il faut ajouter à ces chiffres, même après la fermeture ou la remise aux universités des nombreux

1. *Rapport sur l'instruction publique, fait au nom du Comité de la Constitution à l'Assemblée nationale les 10, 11 et 19 septembre 1791, par M. de Talleyrand-Périgord, ancien évêque d'Autun.* — Imprimé par ordre de l'Assemblée nationale. — Paris, Baudouin, 1791, in-4° de 216 pp.

2. C'étaient celles de Paris, Toulouse, Montpellier, Reims, fondées au XIII^e siècle; celles de Perpignan, Orléans, Orange, Angers, au XIV^e siècle; celles d'Aix, Caen, Poitiers, Bordeaux, Valence, Nantes, Bourges, au XV^e siècle; celles de Douai, Strasbourg, au XVI^e siècle; Dijon et Pau, au XVIII^e siècle. Celle de Grenoble, fondée en 1339, avait été transférée, en 1565, à Valence; celle de Dôle, fondée en 1492, avait été transférée, en 1691, à Besançon; celle de Pont-à-Mousson, fondée en 1572, avait été transférée à Nancy. — Une vingt-troisième université, celle de Cahors, avait été supprimée en 1731 et réunie à celle de Toulouse.

établissements tenus par les jésuites, quantité de collèges ecclésiastiques tenus par les oratoriens, les doctrinaires, les bénédictins, les minimes, les lazaristes, les josphistes, etc.

Il y avait surtout, — et c'est le côté de la question que nous désirons plus particulièrement examiner ici, — de *petites écoles*, ou *écoles de paroisses* dans toutes les villes et dans beaucoup de villages. Celles de la Lorraine, de l'Alsace, de la Bourgogne, de la Normandie, de la Champagne, de l'Artois, de la Savoie, du Languedoc, de la Provence, du Dauphiné, du Vivarais, étaient nombreuses et bien tenues. La situation était moins bonne dans l'Ile-de-France, la Bretagne, le Nivernais, le Berry, le Bourbonnais, la Guyenne. Dans l'Auvergne, la Marche, le Limousin, on ne rencontrait pas une école par vingt villages !

Si les établissements d'instruction et les instituteurs semblent avoir été plus nombreux dans l'ancienne France que ne le pensait Talleyrand, et qu'on ne le croit encore aujourd'hui, il faut, d'autre part, pour éviter de tomber dans l'erreur, se rendre un compte exact de ce qu'étaient, en réalité, ces écoles et ces maîtres. Même dans les provinces les plus éclairées, les maisons d'école étaient souvent de pauvres cabanes couvertes en chaume ; ailleurs, l'école n'avait pas de local déterminé, ou bien elle se tenait dans une grange, dans un hangar, dans une remise. Il n'y avait pas d'écoles spéciales pour former de bons maîtres. Le premier venu, faute d'un autre gagne-pain, pouvait embrasser cette profession. En général, le candidat à ces fonctions passait un examen très sommaire devant une commission nommée par l'évêque et recevait de lui l'*approbation*, ou permission générale, d'enseigner. Suivant les provinces, il s'appelait régent, précepteur de la jeunesse, recteur, maître.

Muni de ce certificat, il allait de ville en ville, de village en village, offrir ses services. Hélas ! c'était quelquefois bien inutilement. Certaines communes décidaient, en effet, par mesure d'économie, le plus lettré des habitants, souvent même le consul ou syndic (maire), à se charger, moyennant une faible rétribution, d'instruire les enfants. Ailleurs, c'était le curé ou le vicaire de la paroisse qui assumait cette tâche. Mais le curé avait bien d'autres soucis ; il se bornait, le plus souvent, ou bien à n'enseigner que le catéchisme, ou bien à ne s'occuper que des enfants destinés au sacerdoce. En Corse, c'étaient des moines qui enseignaient à lire, plus rarement à écrire et à compter sur les grains de leurs chapelets.

Le salaire d'un maître d'école se composait, à cette époque, d'un traitement fixe payé par la commune, soit en argent, soit en nature, des écolages fournis par les parents des élèves, soit 20 ou 25 sols par an et par enfant, ou bien d'une émine de blé ou d'autres grains, ou même d'une saumée de bon vin. Lorsque le village était décidément trop pauvre pour solder même cette maigre rétribution, le maître allait manger, à tour de rôle, chez les parents de ses élèves.

Il est vrai qu'ils pouvaient cumuler, avec leurs fonctions, celles de sacristains de l'église, sonneurs, horlogers, fossoyeurs, et ajouter ainsi un modeste casuel à leurs petits revenus. Certains d'entre eux se faisaient tailleurs, cordonniers, maçons, ménétriers, débitants de boissons. Le régent de la commune d'Angles, dans les Hautes-Alpes, s'était offert pour l'office de « chirurgien des barbes » ! Il s'engageait à raser tous les habitants du village, en dehors des leçons, chaque semaine, moyennant 200 livres...

Cette idée de génie ne pouvait naître que dans la cervelle d'un *figaro* vraiment lettré.

Ne soyons pas surpris si de pareils maîtres savaient fort mal ce qu'ils enseignaient : ils suivaient les méthodes les plus routinières et on leur reprochait, à bon droit, de « se borner à exercer la mémoire et à infliger quelques châtimens souvent mal entendus ».

L'éducation des filles était encore plus négligée que celle des garçons, très peu d'entre elles savaient lire et écrire un peu couramment et même celles qui appartenaient à des familles distinguées étaient souvent brouillées avec les règles les plus élémentaires de l'orthographe. Comment en aurait-il été autrement ? Les réglemens des évêques semblent avoir eu surtout pour objet d'empêcher la fréquentation commune des écoles par les garçons et les filles. On avait déjà beaucoup de peine à obtenir une école unique ; c'étaient naturellement les filles qui étaient sacrifiées.

Les congrégations de femmes qui s'étaient fondées, en vue de les instruire, étaient encore plus mal préparées à leur tâche que les congrégations d'hommes. Le préjugé populaire, la routine campagnarde se joignaient aux scrupules et aux calculs du clergé pour entraver cet enseignement. Est-ce que les femmes ont besoin de s'instruire ? disait-on communément. Une maîtresse d'école de la Haute-Marne se défendait d'enseigner à écrire à ses élèves « de peur qu'elles n'employassent leur temps à correspondre, par lettres, avec leurs amoureux » !

Les *petites écoles* ne se proposaient donc pas un but bien relevé : les idées sur la dignité du citoyen, l'intérêt national, l'honneur du pays, y entraient pour une bien faible part. Le gouvernement ne s'était jamais avisé que l'enseignement primaire fût une affaire d'État ; c'était bien plutôt celle de l'Église, de l'évêque, du curé, ou des communes, et il ne fallait pas de grands efforts pour les contenter. L'idée d'une éducation nationale, surveillée par les pouvoirs publics, n'a jamais abordé l'esprit de l'ancien régime.

Il est vrai que deux rois, Louis XIV et Louis XV, s'occupèrent enfin des écoles, mais ce fut pour fermer les 813 qui avaient été ouvertes par les protestants, ou en donner la direction au clergé.

Ceci reste acquis à l'histoire.

Occupons-nous maintenant du Dauphiné, une des provinces les plus éclairées de l'ancienne France, et entrons dans d'autres détails, afin d'étudier

l'organisation scolaire sur le vif et avoir une peinture fidèle de l'instruction populaire dans ses méthodes, ses manuels et ses fêtes, avant la Révolution.

* * *

Dans une des salles renfermant les archives de Grenoble, la vieille capitale du Dauphiné, on trouve un manuscrit vénérable, grand in-folio, protégé par des cartons recouverts de basane, portant encore un anneau de cuivre pour fixer le volume à la table par une chaîne de fer. C'est un recueil de délibérations consulaires de 1244 à 1556, ne renfermant pas moins de 476 feuillets et contenant des détails fort curieux sur les libertés accordées à la ville par les dauphins et surtout sur les écoles primaires dans cette période.

De tous temps, la cité s'était beaucoup occupée d'instruction. Vers 1337-40, Humbert II, dauphin, désireux de doter la capitale de ses États des institutions dont il avait étudié le fonctionnement en Italie, pendant un long séjour, avait fondé, à Grenoble, une véritable Université où l'on enseignait le droit, la médecine et les arts ¹. De nombreux privilèges étaient accordés aux docteurs et aux étudiants venus des points les plus éloignés de la province et de l'étranger. Cependant, elle ne put soutenir la concurrence que lui fit celle de Valence fondée, vers 1452, par Louis XI ². La première fut supprimée en 1565 et réunie à sa rivale, malgré les nombreuses protestations dont les registres des délibérations consulaires nous ont conservé l'écho. Sans doute, ces revendications étaient quelque peu inspirées par le légitime désir d'accroître la prospérité matérielle de la ville, mais il serait injuste de ne pas y voir la manifestation d'une profonde sympathie pour l'instruction publique.

En effet, si nous feuilletons nos vieux livres de comptes et les procès-verbaux de nos séances municipales, nous y voyons que, dès le milieu du XVI^e siècle, la vieille cité avait des écoles de grammaire, dont les maîtres étaient exempts des charges locales, et que pendant la période troublée de nos discordes civiles, la peste, la guerre ou la famine ne réussissaient pas à faire oublier aux consuls qu'ils avaient pour mission « de donner aux enfants le bienfait inestimable du savoir ! » Aucun sacrifice n'était trop onéreux pour se procurer des régents instruits et dévoués qu'ils allaient chercher jusqu'à Paris et auxquels ils ne confiaient la direction des écoles, qu'après les avoir soumis à l'épreuve d'un examen public.

(A suivre).

ANDRÉ MAILHET.

1. Parmi les professeurs qui l'ont illustrée, citons : Mathieu Gribaldi, Jérôme Atheneus, à Grenoble, en 1548; Hector Richerius (d'Udine, en Frioul, connu par un commentaire sur le titre du *Digeste : De verborum obligationibus*), à Grenoble, en 1551; Jean de Boissonne (professeur à Toulouse, de 1531 à 1535, à Grenoble en 1546. Rabelais et Etienne Dolet en font un pompeux éloge); Antoine de Govea (Portugais, professeur de droit civil à Toulouse, à Cahors, à Valence en 1555); Pierre Loriol (de Salins, en Franche-Comté, professeur à Bourges, 1528-45, à Leipsick, 1545-54, à Valence, 1554-64, à Grenoble en 1565 : il est l'auteur d'ouvrages juridiques fort estimés au XVI^e siècle).

2. Parmi les docteurs qui ont professé dans son sein, nommons : Antoine Govea, Hottoman, Roaldès, Charles Dumoulin, Jean de Coras, François Baudouin, Jacques Lectius, Hugues Doneau et surtout Cujas et Julius Pacius.



Trois pièces de transport.

C'EST à bon droit que, dans notre *Bulletin* de mars dernier, M. Quinet appelle notre attention sur les pièces de transport. Il en est peu qui aient vieilli aussi rapidement grâce au progrès des inventions modernes. J'en ai formé une collection assez variée et j'en extrais trois documents, dont les deux premiers, constatant des expéditions de marchandises par navigation fluviale, sont beaucoup plus rares que les lettres de voiture et les connaissements ; on sait que ces derniers s'appliquent au commerce maritime. Il est à remarquer que le passe-partout du 4 mai 1784 est rédigé de façon à servir indifféremment aux expéditions par terre et par eau, Angoulême étant situé sur la Charente, rivière navigable. Je n'ai pas de renseignements sur les négociants expéditeurs ; le village de Juat, qui doit s'orthographier *Juac*, habité par Clergeaud, destinataire, fait partie de la commune de Saint-Simon, arrondissement de Cognac.

LL N° 148 Angoulême, le quatre May — 1784
M^u
A la garde de Dieu & conduite de Pierre Millanseau m^u de G^ubare
de St Simon Voiturier par eau je vous envoie
pour le compte & risque de Monsieur de L'hermandie procureur
Angoulême un demi quart Boi d'etuisson (chemin) par eau
fait marquer aux imprimeurs (ent cinquante des Doullon & est Va fondé)
H

marqué & numéroté comme ci-contre ; le tout vous étant parvenu sous
jours prochains, à peine de perdre un tiers Voiture,
& bien conditionné à tous égards, lui ayant remis de même, vous lui
payerés la somme de Neuf mille la Somme de Neuf

pour toute Voiture & coutume, & lui remboursés rien

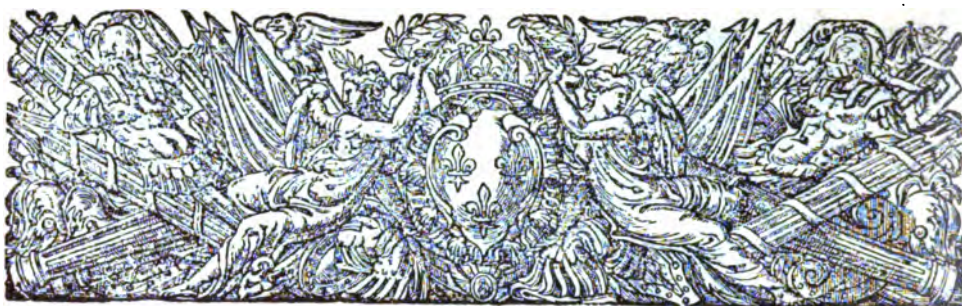
J'ai l'honneur d'être

Votre très-humble serviteur

A M^u
M^u Clergeaud Marc
à Juat

[Signature]
J. L. Saint-Simon





A propos d'un discours révolutionnaire.

Si la Révolution s'est montrée souvent terrible dans nos grandes villes, les villages, perdus au milieu des terres et des bois, l'ont accueillie avec plus de calme, l'esprit des paysans ayant toujours été contraire aux emballements. Vivant de la terre pour la terre, il est probable que l'orage aurait passé sans soulever leur enthousiasme ; mais, tracassés par les réquisitions et les levées d'hommes, ils finirent par sortir de leur torpeur.

C'est ainsi que Corneilles-en-Vexin, pris d'émulation au contact de Pontoise, se constitua une milice bourgeoise et se choisit, chose curieuse, pour capitaine, le curé, Mativelle, fin normand, né à Saint-Lô. Il devint même officier public en décembre 1792.

Le premier maire, élu en janvier 1790, avait été Michel Monnier et, pour faire montre de ses sentiments patriotiques, il se fit faire, dit-on, une culotte tricolore ; de là le surnom de « La Nation » qui s'est perpétué parmi ses descendants.

Mais son zèle dut se refroidir. En octobre 1793, c'est le chirurgien Cousin que nous voyons à la tête de la municipalité renommée pour son patriotisme, avec, comme secrétaire, Bernard Foulon, fils du maître d'école, tisserand de son état, et l'âme du mouvement révolutionnaire.

Foulon fonde « La Société populaire de la Montagne », demande que tout ce qui sert d'emblème au ci-devant despotisme soit brûlé au pied de l'arbre de la liberté, et que l'on réquisitionne le plomb qui sert orgueilleusement d'enveloppe aux tombeaux des ci-devant seigneurs « qui témoignent de leur luxe jusque dans la poussière du linceul ».

Il convie, enfin, à une grande fête civique, tous les citoyens, où pour

les exhorter au patriotisme, à l'amour de la liberté et de la concorde, il prononcera un discours de circonstance :

Citoyens

La Révolution a tout fait
pour la campagne. Long-temps
opprimés sous le joug féodal ;
ses habitants sans cesse en
proye aux vexations des
ci-devant Seigneurs, payèrent
à un barbare préjugé le
tribut de leurs sueurs et
de leurs travaux. Graces
en soient rendues aux
intrépides défenseurs de la
Liberté, ils ont disparu

Citoyens,

La Révolution a tout fait pour la campagne. Longtemps opprimés sous le joug féodal, ses habitants sans cesse en proye aux vexations des ci-devant Seigneurs, payèrent à un barbare préjugé le tribut de leurs sueurs et de leurs travaux. Graces en soient rendues aux intrépides défenseurs de la Liberté. Ils ont disparu ces odieux

privilèges qui établissoient entre l'homme et l'homme une ligne de démarcation que réprouvait la Raison. Nous voici pour la première fois aujourd'hui dans son temple. Que les préjugés disparaissent à son aspect. Sous les lois saintes de l'Égalité, réunissons-nous pour célébrer son triomphe. Que les ennemis de la patrie frémissent, et qu'ils comptent parmi les habitans de notre Commune autant de vrais patriotes, autant de sincères Républicains que d'individus.

Remplaçons les hochets de l'ambition et de la vanité par le niveau Républicain, et tous en véritables frères et amis, crions : Vive la Montagne ! Vive la République française une et indivisible.

Ce ne devait pas être un fin lettré, quoique fils d'instituteur, puisqu'il était tisserand en toiles, et nous avons tout lieu de croire qu'il recourut aux lumières paternelles pour élaborer les belles pages reproduites ici ; et le brave maître dut aller chercher au fond de son pupitre, sous un amas de vieux papiers, cette feuille qui servait probablement aux lettres de premier de l'an de ses rares élèves ¹.

GEORGES BRIDOUX.

1. Nous avons tenu à reproduire la première page du manuscrit qui est un document intéressant pour l'histoire de l'illustration du papier à lettres, la fin du XVIII^e siècle ne nous ayant laissé à cet égard que de fort rares spécimens.





Cartes-Postales-Pétitions.

M. Georges Baillière a signalé à notre attention, dans le dernier Bulletin, un nouveau mode de publicité par cartes postales utilisées pour un pétitionnement, un referendum, etc., auprès des pouvoirs publics et il a cité huit pièces de cette nature qu'il a recueillies et classées.

En voici une neuvième qui a échappé (et cela me surprend) à son investigation.

C'est une *carte referendum* qui est complétée par un talon, qu'on en détache à l'aide d'une ligne pointillée ; ce talon indique l'objet de la carte. A côté du recto, qui porte seulement l'indication ordinaire :

CARTE POSTALE

Ce côté est exclusivement réservé à l'adresse.

il est revêtu de trois lignes de l'écriture du poète François Coppée, ainsi conçues :

Je trouve excellent ce mode de protestation contre les persécutions et je le recommande à tous les défenseurs de la liberté.

Signé : François Coppée.

Au verso le talon porte, en travers, l'avis ci-après :

Nous sommes en République, nominalelement tout au moins ; nos gouvernants doivent donc s'incliner devant la volonté nationale ; s'ils l'ignorent encore — après les grandioses manifestations qu'a suscitées dans tous les coins de la France l'odieuse application, faite par M. Combes, de la loi sur les associations — il faut la leur faire connaître par tous les moyens possibles.

Vous êtes prié d'envoyer la carte ci-jointe avec votre signature et votre adresse et même, si vous le jugez à propos, vos appréciations personnelles (les personnes

riches peuvent la faire recommander) à M. le Président de la République, au Président du Conseil (qui tous deux ont la franchise postale), au Préfet et surtout aux députés de votre département et même au maire de votre commune.

Cet avis porte au-dessous la mention : Partie à détacher.

Le verso de la carte postale est ainsi libellé :

CARTE REFERENDUM

POUR LA JUSTICE

POUR LA LIBERTÉ

Je déclare protester de toute mon énergie contre la sournoise application de la loi sur les associations, faite au mépris de toute légalité, pour servir les basses rancunes d'une secte.

Ces violences exercées contre d'humbles femmes dont le seul crime est d'être les servantes volontaires du peuple, des vieillards et des pauvres, constituent un véritable attentat contre l'humanité et contre la liberté.

Aussi, je déclare refuser non seulement toute confiance, mais encore considérer comme adversaires qu'il faut combattre par tous les moyens, tous ceux qui se feront les complices de près ou de loin dans cette application de la loi sur les associations.

A bas les sectaires !

A bas les proscripteurs !

Vive la liberté !

Signature

Adresse

Le texte ci-dessus est accompagné, à gauche, d'une reproduction de la Jeanne d'Arc, de la place Saint-Augustin, encadrée dans un ovale.

HENRY VIVAREZ.





L’Affiche illustrée et la Réclame.

J'AI lu avec le plus vif plaisir, dans notre Bulletin, l'intéressante étude de notre collègue, M. Georges Baillièrè, au sujet des prospectus actuels.

La réclame, depuis notre dernière Exposition universelle, a fait des progrès énormes au point de vue artistique, et c'est depuis cette époque qu'a été vulgarisé en France ce genre spécial que l'on appelle : art nouveau ou modern style.

Il n'y a pas, aujourd'hui, de plus petit prospectus qui ne revête ce caractère, et notre devoir de membres du *Vieux Papier* est de conserver ces documents qui rappelleront un jour, à nos arrière-petits-fils, une époque à jamais disparue pour eux.

Mais la réclame ne se borne pas au prospectus, et l'affiche illustrée, que la plupart des collectionneurs négligent, offre un bien plus grand intérêt.

C'est là de la belle réclame !

L'affiche illustrée date du XVII^e siècle et ils doivent être rares les heureux possesseurs d'exemplaires de cette époque, car, alors, l'affiche n'attirait pas, comme aujourd'hui, les regards du passant par ses couleurs vives et variées, elles étaient unicolores, toujours en noir, et ne servaient guère que pour le théâtre, les foires, les racoleurs et la mode. Ce n'est que vers 1830 que les commerçants s'adressent aux dessinateurs pour faire valoir leurs produits et que l'affiche illustrée devient réellement artistique sous le crayon magistral des Grandville, Gavarni, Horace Vernet et Daumier. Ces beaux dessins étaient toujours en noir et passaient souvent inaperçus ; il manquait quelque chose qui fixât l'œil du promeneur : la couleur.

Jules Chéret a créé ce nouveau genre vers 1866, et de nombreux imitateurs l'ont suivi dans cette voie : aussi remarque-t-on sur les murs de nos villes de véritables chefs-d'œuvre, signés de maîtres dans cet art, tels que : Forain, Grasset, Guillaume, Pal, Steinlen, Willette, Chéret ou Mucha, qui ont transformé nos principales rues en musées en plein air.

Avec l'affiche illustrée doit marcher de pair le prospectus ; celui-ci apporte la réclame dans le foyer, l'autre l'étale dans la rue ; tous deux concourent à la réclame et ce serait vraiment regrettable de ne pas conserver de telles œuvres dans nos cartons.

Cette collection est assez encombrante et les locaux particuliers, dans

les villes principalement, ne sont en général pas assez spacieux pour les affiches presque toujours de grande dimension et pour l'amour desquelles j'écris ces quelques lignes.

Différents moyens, pour obvier à cet inconvénient, ont été employés par les collectionneurs d'affiches ; les uns se servent d'un type de classeur qui permet de les conserver constamment dépliées dans toute leur grandeur et de les feuilleter aisément. Ce classeur est formé par un assemblage de cent baguettes indépendantes, tournant autour d'un axe et auxquelles sont suspendues, adossées deux à deux les pièces classées, de façon qu'il y ait toujours deux affiches en vue. Ces baguettes pouvant être placées et retirées à volonté, il offre par conséquent à l'œil deux cents affiches que l'on peut feuilleter aussi facilement que les pages d'un livre, sans qu'il soit pour cela encombrant, quand il est fermé, son épaisseur étant subordonnée au nombre de pièces qu'il contient. Pour un nombre supérieur à deux cents affiches plusieurs classeurs de ce système pourraient être installés dans la même salle.

D'autres collectionneurs collent leurs affiches sur les murs d'un vestibule, d'un escalier, etc. -

J'ai adopté, pour ma part, une sorte de cartable fait de deux planches minces, reliées entr'elles par un morceau de forte toile avec assez d'aisance pour contenir plus de mille pièces. Ce cartable, en bois (il ne serait pas facile peut-être de se procurer un carton de cette dimension) mesure deux mètres en carré, dimensions qui permettent d'y placer presque toutes les affiches sans les plier ; il est placé sur une grande table au milieu d'une pièce de manière que pour montrer les affiches classées dans ce cartable il suffit de l'ouvrir, le côté ouvert retombant sur la table ou un appui placé à proximité ; cette disposition permet de tourner chaque pièce après l'avoir regardée de telle sorte que lorsque la collection est passée les affiches se trouvent placées en sens inverse et un nouvel examen peut recommencer.

Certainement, une salle assez vaste, dont tout le monde, comme je le disais plus haut, ne peut disposer, est nécessaire, mais il est toujours possible, au besoin, de plier les affiches en deux ou en quatre et de les conserver dans différents cartons confectionnés à cet effet.

Le premier système que j'indique et qui consiste à placer les affiches sur baguettes serait peut-être trop onéreux pour la grande collection ; le second, qui est celui de l'affichage, finit par détériorer l'affiche ; je ne saurais donc trop recommander le cartable, dont le coût est à la portée de toutes les bourses. J'estime que quinze ou vingt francs suffiraient pour chaque cartable pouvant recevoir environ un millier de pièces.

Je serais heureux si ces quelques lignes pouvaient susciter le goût de la collection d'affiches, sinon à tous nos collègues, du moins à quelques-uns.

LÉON GUIZARD.



Essai de Bibliographie postale

(Suite).

157. — *Des Lettres missives. Discours de M. Baudouin, Avocat général. Cour d'appel de Lyon. Procès-verbal de l'audience solennelle de rentrée du 3 novembre 1883.* Lyon, imprimerie Mougin-Rusand, 1883, in-8 de 47 p.

De la propriété des lettres missives, du droit de publication des lettres missives, inviolabilité du secret des lettres; le secret des lettres devant la justice et devant l'autorité que la loi civile accorde au mari sur la femme, au père et à la mère sur les mineurs, au tuteur sur le pupille, etc.

158. — *J.-G. Borrel, Commis à l'Administration centrale du Ministère des Postes et des Télégraphes. Guide pratique des candidats aux emplois de surnuméraires, de commis auxiliaires, de dames télégraphistes et téléphonistes, ou d'employées dans les services administratifs, à la Caisse d'épargne postale, etc.* Paris, J.-G. Borrel, auteur-éditeur, rue Guilleminot, 22, 1884, 2 vol. in-8 car.

159. — *J.-G. Borrel, Commis à l'Administration des Postes et des Télégraphes. Les Recettes simples, conseils aux aides et aux receveuses des Postes et des Télégraphes.* Paris, J.-G. Borrel, auteur-éditeur, rue Guilleminot, 22, 1884, in-8.

160. — *Les derniers congrès internationaux de la poste et du télégraphe, par de Kirchenheim.* (Revue de droit international et de législation comparée, p. 145, 1885).

161. — *La propriété et l'inviolabilité du secret des lettres missives en droit français. Thèse pour le doctorat, par Albert Tissier, avocat.* Paris, Chevalier-Marescq, éditeur, 20, rue Soufflot, 1885, in-8.

Étude des différentes questions qui se rattachent à la propriété et à l'inviolabilité du secret des lettres; règles de droit public et pénal qui protègent la circulation des lettres; de quels droits peut être l'objet la

lettre parvenue entre les mains du destinataire; à quelles conditions sont assujetties la transmission de la lettre entre les mains des tiers, sa production en justice et sa publication.

162. — *De l'Insaisissabilité, dans les rapports internationaux, des navires affectés au service postal, par H. Guilibert.* (Clunet, Journal de droit international privé, 1885, p. 515 et suiv.).

163. — *Questionnaire à l'usage des candidats aux examens du second degré, renfermant une carte des bureaux de poste ambulants français et du réseau complet des chemins de fer français, par Ad. Frault, rédacteur à l'Administration centrale du Ministère des Postes et des Télégraphes.* Adrien Frault, auteur-éditeur, boulevard Montparnasse, 55^{bis}, Paris, s. d. (vers 1885), in-8.

164. — *Stoffel Auguste. Université de France. Académie de Nancy. De la légitimité en droit romain. Des lettres missives en droit français.* Thèse. Nancy, imp. de Sordoillet, 1886, in-8.

165. — *De la Responsabilité civile de l'État en matière de postes et de télégraphes, par Ferdinand Sanlaville, docteur en droit, avocat à la Cour d'Appel.* Paris, Berger-Levrault et C^{ie}, 5, rue des Beaux-Arts. Même maison à Nancy, 1886, gr. in-8.

Importante étude sur la responsabilité civile de l'Etat en matière de postes, de télégraphes et de téléphones; responsabilité au point de vue des conventions internationales relatives aux postes et aux télégraphes. Après un exposé historique de l'institution des postes, et un aperçu de la responsabilité de l'Administration sous l'ancienne monarchie et pendant la Révolution, l'auteur, arrivant à la période actuelle, étudie successivement les différents cas dans lesquels la responsabilité de l'État peut être engagée.

166. — *Conférence sur le nouvel Hôtel des Postes, par M. Guadet, architecte du Gouvernement. (Extrait des Mémoires de la Société des ingénieurs civils).* Paris, Imprimerie et Librairie centrales des chemins de fer. Imprimerie Chaix, rue Bergère, 20, 1886, in-8.

Historique du projet de reconstruction de l'Hôtel des Postes. Description de l'édifice, principalement au point de vue de l'exploitation.

167. — *J.-G. Borrel, Rédacteur à l'Administration centrale du Ministère des Postes et des Télégraphes. Traité de rédaction à l'usage des candidats aux examens de l'Administration des Postes et des Télégraphes. Quatrième édition.* Paris, J.-G. Borrel, éditeur, 22, rue Guillemainot, 1887, in-8.

168. — *Guide théorique et pratique de Comptabilité postale et télégraphique. par E. Espert, Commis à la Direction des Postes et des Télégraphes des Basses-Alpes.* Pithiviers, imprimerie H. Laurent, 1887, in-12.

169. — *Traité du Service des Recettes des Postes, à l'usage des receveurs, commis, surnuméraires et aides de l'Administration des Postes et des Télégraphes par Rouland et Bouguet, Commis à l'Administration centrale des Postes et Télégraphes.* Paris, chez les auteurs, 1888, in-8.

Traité clair et méthodique conçu en vue des nombreuses modifications apportées au service postal, depuis la publication de l'Instruction générale de 1876, par la fusion des postes et des télégraphes et la création de différents services annexes.

Deuxième édition en 1893.

170. — *Respect dû à la Correspondance. Thèse pour le doctorat, par Achille Voillaume, avocat à la Cour de Paris.* Dijon, Imprimerie régionale, 1888, gr. in-8.

Principe de l'inviolabilité du secret des lettres. Historique. Sanction de ce principe. Exception. Effet du principe de l'inviolabilité sur le droit de propriété des lettres missives, etc.

171. — *Des Lettres missives au point de vue du droit pénal, par M. Valabrègue.* (Journal des Parquets, 1888, p. 100 et suiv.).

172. — *De la propriété et de l'inviolabilité du secret des lettres, par Breton.* Thèse. Bordeaux, 1889, in-8.

173. — *Guide pratique à l'usage des Agents des Postes des Bureaux ambulants, par O. Delahaye, Chef de Brigade des Bureaux ambulants à la ligne du Nord.* Paris, imprimerie typog. et lithog. C. Lévy, 194, rue Lafayette, 1889, pet. in-8.

174. — *Du secret des lettres, par Eugène Hanssens.* Bruxelles, Bruylant, éditeur, 1890, in-8.

175. — *Nomenclature des boulevards, passages, rues, etc., de la ville de Paris, avec l'indication des bureaux de poste auxquels ils sont rattachés.* S. l. (Paris), 1890, in-8.

Publication officielle.

176. — *Relations avec les pays d'outremer. 1^{re} partie : Liste, par régions, des paquebots-poste ou services réguliers français et étrangers, utilisés pour l'acheminement des correspondances. 2^{me} partie : Nomenclature, par ordre alphabétique, des ports coloniaux et étrangers desservis, avec indication des ports d'embarquement et de débarquement des dépêches, de la voie à indiquer sur l'adresse, des jours de départ et d'arrivée des courriers, du temps moyen employé pour le trajet, etc.* S. l. (Paris), année 1890, in-4.

Publication officielle annuelle.

177. — *Nouveau Memento postal, par Ad. Sarcos, Receveur principal des Postes et des Télégraphes. Deuxième édition. Publication annuelle.* Imprimerie Oberthur, Rennes-Paris, 1890, in-8.

178. — *Le secret et la propriété de la correspondance, par Chauvet. Thèse.* Grenoble, imprimerie E. Vallier et C^e, 1891, gr. in-8.

De la propriété de la correspondance dans les rapports entre expéditeur et destinataire ; de l'usage et production en justice des lettres missives ; de la preuve par lettre de la formation des contrats et engagements ; des droits du mari, tuteur ou personne ayant autorité légale, sur la correspondance de la femme, du mineur ou de l'incapable.

179. — *Traité de Législation et d'Exploitation postales, par Paul Jaccottey, Professeur-adjoint à l'Ecole professionnelle supérieure des Postes et des Télégraphes.* Paris, Paul Dupont, 1891, gr. in-8.

Dans ce substantiel et savant ouvrage, qui est un exposé complet des connaissances postales françaises, M. Jaccottey étudie, en rappelant les débats parlementaires qui les ont précédées, les diverses lois et dispositions administratives qui ont conduit à donner à l'organisme postal sa forme actuelle.

Trois tables des matières, très amples et très bien faites, table analytique, table alphabétique, table chronologique des lois, décrets, etc., rendent les recherches extrêmement faciles, en ce gros volume de plus de 1000 pages, dans lequel l'auteur a réuni les leçons qu'il a professées à l'Ecole supérieure des Postes et des Télégraphes.

180. — *Le Repos hebdomadaire et le personnel des Postes et des Télégraphes. Rapport sommaire présenté par G.-F. Chambers, avocat, au congrès international du repos hebdomadaire, tenu à l'Exposition de Paris du 24 au 27 septembre 1889.* Paris, Guillaumin et C^e, Fisbacher et C^e, et Genève, 1891, in-8 de 60 p.

181. — *Manuel postal international à l'usage des bureaux ambulants et des bureaux sédentaires d'échange, par E. Caulet, Chef de Brigade des Bureaux ambulants de la ligne du Nord.* Paris, Imprimerie industrielle et artistique, rue des Martyrs, 13-17, 1894, in-8.

Recueil des opérations postales effectuées spécialement par les bureaux ambulants et les bureaux d'échange.

182. — *Vocabulaire postal et télégraphique Anglais-Français et Français-Anglais, contenant les termes en usage dans les services de l'exploitation des Postes et des Télégraphes, par Albert Travers, Directeur des Postes et des Télégraphes.* Typographie Oberthur, Rennes-Paris, 1894, in-16.

183. — *Cours élémentaire de Poste et de Télégraphie, Rédigé*

conformément aux programmes d'admission aux examens du surnumérariat (emplois des commis) et aux emplois de dames (dames employées et Receveuses de début), par MM. Louis Naud, Emm. Roux et A. Faure, Rédacteurs au Sous-Secrétariat des Postes et des Télégraphes. Paris, Bureaux du Courrier des examens, boulevard Montparnasse, 23, 1894, in-8.

Le *Courrier des Examens des Postes, des Télégraphes et des Téléphones*, sous la direction de MM. Naud et Rollin, a édité, de 1889 à ce jour, une série d'ouvrages spéciaux à l'usage des candidats à tous les emplois de l'Administration des Postes et des Télégraphes : *Guide des candidats à l'Ecole supérieure*; *Guide des candidats rédacteurs*; *Guide des candidats surnuméraires*; *Guide des candidates dames employées*; *Guide des facteurs-receveurs*; *Traité de rédaction*; *Précis de géographie moderne, postale et télégraphique*, etc., etc.

184. — *Du Secret des Lettres missives, de leur propriété, de leur production en justice*, par Albert Legris, Procureur de la République à Corbeil. Deuxième édition, revue, complétée et mise au courant de la Jurisprudence la plus récente. Paris, librairie Marescq aîné, Chevalier-Marescq et C^{ie}, éditeurs, 20, rue Soufflot, 1894, in-8.

« La correspondance épistolaire est un des plus précieux instruments des rapports sociaux. Les lettres ne traduisent-elles pas nos intimes pensées ? Ne transportent-elles point l'expression de nos joies et de nos peines, de nos espérances et de nos regrets ? Interprètes des confidences de la vie privée, elles jouent dans la vie civile un rôle aussi important. Elles aident puissamment aux négociations d'intérêt et constituent souvent un titre ou une preuve des conventions. Il ne faut donc pas s'étonner que la correspondance ait soulevé, dans toutes les branches de la science du droit, les problèmes les plus délicats et qu'elle provoque chaque jour d'intéressantes décisions de jurisprudence ».

Dans cet excellent travail, l'auteur expose les règles qui protègent la circulation des correspondances remises à la poste et les exceptions apportées au principe de l'inviolabilité du secret des lettres, il analyse ensuite les caractères du droit de propriété dont les lettres sont l'objet, et les modes auxquels est soumise leur production dans les débats judiciaires.

185. — *Recueil de Correspondances à l'usage des Directions des Postes et des Télégraphes*, par J.-B. Bacheré, Sous-Inspecteur des Postes et des Télégraphes. Rennes, Oberthur, 1894, in-8.

186. — *L'Inviolabilité du Secret des Lettres*, par Raoul Péret, Docteur en droit, Avocat à la Cour d'appel. Paris, L. Larose, éditeur, 22, rue Soufflot, 1895, in-8.

L'auteur indique en ces termes le but de son étude : « Un principe

d'une haute moralité, l'inviolabilité du secret des lettres, qu'on peut considérer, depuis 1789, comme une règle de notre droit public, vient protéger l'échange constant des pensées humaines et assurer leur libre communication. C'est ce principe que nous nous proposons d'étudier, avec ses différentes sanctions, sa portée, ses conséquences et les exceptions qu'il comporte».

Cette étude est précédée de l'historique du secret des lettres.

187. — *Traité de Comptabilité postale, télégraphique et téléphonique*, par MM. Ad. Frault, *Commis principal à l'Ad^m centrale des Postes et des Télégraphes*, et Séguin, *Inspecteur des Postes et des Télégraphes*. Adrien Frault, Auteur-Editeur, 14, rue Mouton-Duvernet, Paris, s. d. (1896), in-8.

188. — *Le Personnel des Postes et des Télégraphes. Recrutement. — Traitements. — Avancement. — Pensions. — Enseignement. — Télégraphie militaire, etc.*, par MM. G. Ribouhet et Ch. Verlière, *Commis à l'Administration centrale des Postes et des Télégraphes*. Rennes, Typographie Oberthur, 1896, in-8.

189. — *De la Protection des Pigeons voyageurs*, par M. Pol Brouhot. Paris, Rousseau, 1896, in-8.

190. — *Le Pigeon voyageur est-il un Animal domestique ou un Gibier ? Plaidoirie prononcée le 8 décembre 1896 devant les Chambres réunies de la Cour de cassation*, par M^e André Morillot, *avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation*. *Extrait du Droit des 14-15 décembre 1896 et de la Gazette des Tribunaux du 16 décembre 1896*. Paris, Imprimerie de la Cour d'appel, L. Maretheux, Directeur, 1, rue Cassette, 1896, in-8.

Très spirituelle plaidoirie tendant à attribuer au pigeon voyageur la qualité d'animal domestique.

191. — *Recueil de Correspondances administratives à l'usage des Recettes des Postes et des Télégraphes*, par Lucien Maury, *Rédacteur à la Direction des Postes et des Télégraphes du département du Gard*. Nîmes, 1898, in-8.

Ce recueil, composé avec talent, contient plus de deux cents lettres ou rapports sur les différentes parties du service. De nombreuses notes placées en renvois, complètent utilement les correspondances données en exemples.

192. — *Manuel du service technique des Postes, Télégraphes et Téléphones, à l'usage du personnel chargé de ce service dans les départements (Inspecteurs, Rédacteurs, Mécaniciens, Chefs-Surveillants)*, par Léon Baradel, *Inspecteurs des Postes et des Télégraphes*. Rennes, Imprimerie Oberthur, 1898, in-4.

(A suivre.)

F.-A. QUINET.



Essai d'une Bibliographie spéciale

des Livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique.

(Suite).

888. **Fradonnet** (Catherine). Œuvres poétiques. Paris, Abel Langelier, 1579, in-4°. Figure au catalogue des foires de Francfort. Voir *Miscellanées bibliographiques*, tome I^{er}, pages 13 et 14.

Catherine Fradonnet, fille de Marguerite Neveu, est surtout connue, ainsi que sa mère, sous le nom de Mesdames Des Roches ; leur salon, à Poitiers, était fréquenté par tous les beaux esprits de la région. D'après De Beauchamps, Catherine aurait écrit en collaboration avec son amant, Caie Jules de Guersans, plusieurs pièces de théâtre qui ont bien droit à figurer dans cette bibliographie.

889. **Panthée**, tragédie prise du grec de Xénophon. Poitiers, Bouchetz frères, 1571, in-4°.

890. **Tobie**, tragi-comédie. Paris, Abel Langelier, 1579, in-4°. Tobie aurait eu trois éditions.

891. **Une Bergerie**. Poitiers, Nicolas Courtois, 1585, in-4°.

892. **Franco-Martin**. L'Estre de fortune et vertu, 1 vol. in-f°, s. l. n. d., dont l'impression paraît antérieure à 1480.

Le seul exemplaire connu se trouve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

893. **Franco** (Nicolo). Dix plaisans dialogues du sieur Nicolo Franco, traduits de l'italien en françois. Lyon, Jean David, 1579, in-16.

Cette édition n'est connue que par sa mention au catalogue Taylor.

Brunet cite une autre édition, traduction de Gabriel Chappuis, donnée à Lyon la même année par le libraire Beran.

Le pape Pie V ne dut pas trouver ces dialogues plaisants car, par son ordre, Franco Nicolo fut poursuivi, condamné à être pendu et exécuté en 1569.

Peu de temps avant sa mort, il avait écrit un commentaire des *Priapées*, mais cet ouvrage n'a jamais été imprimé, le manuscrit autographe ayant été saisi et brûlé.

894. **Francowitz**. Missa latina quæ olim ante romanam circa annum domini 700, in usu fuit, bona fide ex vetusto authenticoque codice descripta : item

quædam de vetustatibus missæ situ volde digna, adjuncta est brati Rhenani prefatio in missam : Chrysostomi a Leone Thurco anno 1070, versam; edita vere a Mathia Francowitz flaccio illyrico. Argentinae, Mylius, 1557, in-8°.

On ne saurait s'étonner de la quasi impossibilité de se procurer un exemplaire de ce livre, lorsqu'on sait qu'il a été supprimé à la fois par les catholiques et les protestants ? Les catholiques parce que Francowitz était luthérien ; les protestants parce qu'ils craignaient que ce livre ne servit aux catholiques romains à prouver l'antiquité et l'authenticité de la messe.

Brunet cite treize autres ouvrages de Francowitz qui sont tous rares, mais cela ne veut pas dire qu'ils soient recherchés.

Je citerai cependant :

895. **Contra papatum romanum** a Diabols inventum, 1545, in-8°.

896. **Franchieres** (Jean de). Le livre de l'art de Faulconnerie. Paris, Pierre Sergent, sans date, pet. in-4°.

Cette édition, citée par Lallemand dans sa *Bibliothèque des auteurs qui ont traité de la chasse*, est la plus ancienne de l'ouvrage de Franchières. Il ne faut pas songer à en retrouver un exemplaire.

897. **Frenaizie** (La) fantastique Française sur la nouvelle mode des nouveaux courtisans bottés de ce temps, par l'antique chevalier Amadis des Gaules. S. l., 1623, pet. in-8°.

L'auteur du Supplément ne cite qu'un seul exemplaire.

898. **Fresnoy** (Lenglet du). Méthode pour étudier l'histoire avec un catalogue des principaux historiens et des remarques sur la beauté de leurs ouvrages. Paris, Pierre Gaudouin, 1729.

Auguste Bejeri, l'auteur des *Memoriæ historico criticae librorum rariorum*, assure que tous les exemplaires de cet ouvrage, auquel il consacre une très longue et très curieuse notice (40 pages), avaient été copieusement cartonnés. Il a eu cependant sous les yeux un exemplaire qui, à la suite du titre, portait sur une petite feuille la mention suivante : *Il n'y a point de cartons dans cet exemplaire*, ce qui lui permet de reproduire, à la suite de sa notice, tous les passages supprimés.

899. **Friant** dessert des femmes mondaines, par un licencié en droit canon, dédié à la plus mondaine du Monde. Paris, 1643, in-12.

D'après Philomneste Junior, ce livre ne serait connu que par la désignation au catalogue de la bibliothèque de M. Hope d'un exemplaire incomplet ou imparfait.

Faut-il le ranger parmi les traités de morale ou les facéties ? Philomneste Junior penche pour le traité de morale ; mais j'estime que, pour se prononcer, il faudrait connaître autre chose que le titre.

900. **Fricassée** (La) huguenote sur les traistres rebelles à sa Majesté. Jouxte la copie imprimée à Nion par Josne le Cuisinier, 1621.

Le seul exemplaire connu figurait au catalogue La Vallière.

901. **Froumenteau**. Le cabinet du Roy de France, dans lequel il y a trois perles précieuses d'inestimable valeur, par le moyen desquelles sa Majesté s'en va le premier monarque du monde et ses sujets du tout soulages, par N. D. C. A., 1581, in-8°.

Peignot indique que cette satire très violente contenant la description de la France sous Henri III, et dévoilant les secrets royaux ou les secrets d'État fut supprimée avec le plus grand soin.

C'est Le Duchat qui attribue cette satire à Nicolas Fromanteau.

902. **Fulgose** (Baptiste). Deux livres du contre-amour de Baptiste Fulgose. Paris, 1581, in-4°.

Cet ouvrage est cité par Bejeri dans *Memoriæ historico criticae librorum rariorum* (voir p. 37).

903. Fulmen de cœlo delapsum trinitariorum Deum trium contundens. Claudiopoli in transylvania.

904. Tormentum throno trinitatem deturbans.

Schelhorn assure que ces deux livres, dont il ne donne au surplus ni la date ni le format, ont été condamnés et supprimés, mais Peignot se demande s'ils ont existé.

905. **Funeraillies** (Les) de la ligue de Normandie desdiées à M. de Villards, admiral de France. Sans lieu, 1594, in-8°.

Le seul exemplaire connu est conservé à la Bibliothèque nationale.

906. **Furieuse** rencontre et cruelle escarmouche donnée par Monseigneur le duc de Mayne contre le prince de Condé auprès de Saint-Jean-d'Angely. S. l. n. d., in-4°.

Le seul exemplaire connu se trouve aussi à la Bibliothèque nationale.

907. **Fusi** (Antoine). Le Mastigophore ou précurseur du Zodiaque, auquel par manière apologétique sont brisées les brides à veaux de Maistre Juvain Solanicque, pénitent repent, seigneur de Mordrect et d'Amplademus en partie du côté de la Mone : traduit du latin en français par Maistre Victor Grévé Geographe microscomique, imprimé en 1609, in-8°.

Antoine Fusi, l'auteur de ce livre au titre plus que bizarre, était curé de la paroisse de Saint-Barthélemy et de Saint-Leu, son annexe. Il le composa pour se venger d'un ennemi personnel, le sieur Vivian, marguillier de Saint-Leu ; mais, comme son attaque avait dépassé toute mesure, l'officialité s'émut, condamna le livre et le fit supprimer.

A la suite de cette condamnation, Fusi se réfugia à Genève et s'y maria. Peignot ajoute qu'il eut un fils qui se fit mahométan.

G

908. **Gabinie**. Tragédie chrétienne par Bregeix. Paris, Pierre Ribou, 1699, in-12.
Introuvable.
909. **Gœomemphionis Cantaliensis satyricon**. S. l., 1628, in-12.
M. Philarète Chasles considérait comme unique et absolument inconnu l'exemplaire de ce curieux roman à clef, qu'il décrivait et analysait dans le *Journal des Débats* en 1838.
Brunet a cependant constaté la présence de ce livre à la Bibliothèque nationale et l'attribue à Claude-Barthélemy Morisot, de Dijon.
Voir Drujon, *Livres à clefs*.
910. **Gaffarel** (Jacques). Histoire universel du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus vastes grottes, caves, voutes et spelonques de la terre, avec l'histoire de ce qu'elles ont de plus curieux, divisées en grottes de l'écriture sainte, grottes des animaux, grottes des végétaux, grottes des minéraux, grottes des métaux, grottes des météores, ouvrage enrichi de figures sur cuivre. Paris, 1666, in-f°.

D'après Peignot, qui s'occupa de Gaffarel au sujet d'un autre de ses ouvrages sur les talismans et les horoscopes, censuré par la Sorbonne, le prospectus de l'histoire du monde souterrain aurait seul été publié, et le savant bibliographe ajoute que ce prospectus prouve jusqu'où allait la folie de Gaffarel, qui prétendait donner la description topographique des cavernes sulfureuses de l'enfer, du purgatoire et des limbes.

Le titre que je viens de transcrire en entier, d'après une note manuscrite de Méon en ma possession, donne la date et le format de l'édition : Paris, 1666, in-f°, et ces indications précises ne sont point fournies par Peignot.
911. **Gaffori**. Theorica musice. Gaffori londensis. Milan, 1492, in-f°.

Le catalogue Soubise indique une édition de 1486 ; mais Brunet, sans appuyer son opinion d'arguments bien sérieux, soutient que cette édition n'existe probablement pas.
912. **Gaguin** (Robert). Traité de la conception de la Vierge Marie. Paris, 1480, in-4° goth.

Encore une édition dont l'existence est mise en doute par Brunet, malgré sa mention au catalogue Sapher ?
913. **Gaillard** (Thomas). Le traicté des quatre degrez d'amour et charité violente. Paris, Jehan Petit, 1507, in-8°.
Cité par Brunet sans la moindre mention d'adjudication.

114. **Galland** (Pierre). Oraison sur le trespas du roy françois faicte par Monsieur Galland et par lui prononcée en l'université de Paris le VII jour de May MDXLVII, traduite du latin en françois par Jan Martin. Paris, Michel de Vascosan, s. d., in-4°.

Le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque nationale où on conserve aussi un exemplaire de l'édition latine.

115. **Optati Galli de Cavendo Schismate ad illustrissimos ac reverendissimos Ecclesiæ Gallicanæ primates, archiepiscopos episcopos, Liber parœneticus.** Paris, 1640, in-8°.

Charles Hersent est l'auteur de ce livre dirigé contre le cardinal de Richelieu, qu'on craignait de voir élu patriarche du royaume. Il adjurait les évêques de s'opposer à ce projet.

L'ouvrage fut, dès son apparition, condamné à être lacéré et brûlé par arrêt du Parlement de Paris du 23 mars 1640, et tous les exemplaires furent détruits. L'auteur des *Memoriæ historico criticæ librorum rariorum*, qui écrivait en 1734, signale cependant l'existence d'un exemplaire, auquel on avait joint quatre réponses établies par ordre du cardinal de Richelieu.

D'après De Bure (*Bibliographie instructive*), l'ouvrage a été réimprimé sous la même date de 1640, et il signale les particularités qui permettent de distinguer la contrefaçon de l'édition originale.

116. **Galtherus** (Rodolphe). L'antechrist où sont contenus cinq homélies ou sermons, écrit premièrement en latin par Rodolphus Galtherus de Zurich et traduit en françois. Lyon Nicolas Barbier, 1559, in-8°.

Cet ouvrage n'est connu que par une mention de Du Verdier. Il n'est pas cité par Brunet.

117. **Galien Rhetore.** Le roman Galien Rhetore avec les batailles faictes à Roncevaux par la trahison de Gannes pair de France, avec sa misérable exécution faicte de par l'empereur Charlemagne. Paris, Anthoine Verard, 1500, in-f°.

C'est la première édition de ce roman de chevalerie, dont le seul exemplaire connu est passé de la bibliothèque du baron Pichon dans celle du duc d'Aumale.

Trois autres éditions, celle de Paris, veuve Trepperol, 1521; celle de Lyon, Claude Moussy, 1525; et enfin celle de Paris, Alain Lotrian et Denis Janot, s. d., sont tout aussi introuvables.

118. **Gambetta.** Un livre perdu concernant Gambetta! Est-ce vraiment possible? Oui, s'il faut ajouter foi aux renseignements très précis contenus dans un article du journal *la Dépêche de Toulouse*, en date du 4 juin 1896.

M. Homedei, l'auteur de cet article publié sous le titre : *Elle et lui*, rappelant les circonstances mystérieuses ou peu connues qui avaient entouré la mort de Gambetta, écrivait :

« Gambetta avait, plus d'une fois, donné prise à cette jalousie, car, soit » dit sans vouloir offenser sa mémoire, au contraire, il avait l'humeur » volage de quelques grands hommes, qui n'attachent à leurs relations » féminines qu'une importance secondaire, quand ils n'y mettent pas une » forte dose de dédain.

» Le lecteur comprendra que je ne veuille pas insister sur une telle » matière. Ceux qui voudraient des détails un peu exagérés et malveillants » d'ailleurs, les trouveraient dans un livre d'un ancien député, qui est mort » il y a trois jours et qui fut le compagnon de plaisir de Gambetta ; ils les » trouveront dans un livre de M. Francisque Ordinaire.

» M. Francisque Ordinaire était, il y a une vingtaine d'années, rédacteur » à la *République française*. Exécuté dans son propre journal, à la suite de » certains démêlés assez délicats avec un banquier de Lyon, il se vengea de » la sévérité de Gambetta par un livre à la fois méchant et puéril, dans » lequel il raconte, par le menu, les escapades amoureuses de son illustre » ami.

» Le pamphlet, édité en Belgique, naturellement, frisait presque la » pornographie. Il n'eut aucun succès et ce fut justice ; mais à travers les » grossissements perfides de cet opuscule, on devine que Gambetta ne fut » pas toujours d'une fidélité absolue ».

Qu'est devenu ce pamphlet ? Un de mes bons amis, admirateur passionné de Gambetta, qui a réuni tout ce qui a été publié à son sujet, le recherche vainement depuis plus de cinq ans. Toutes ses démarches en France, en Belgique, en Hollande, sont restées infructueuses. M. Homedei lui-même n'a pu dire ce qu'était devenu l'exemplaire qui avait motivé son article. Il croyait cependant pouvoir assurer que l'ouvrage avait été édité à Bruxelles, par M. Kistemackers.

Le renseignement était inexact, car M. Kistemackers, interviewé à son tour, a affirmé n'être pour rien dans la publication de l'ouvrage. Il le connaissait cependant, car il a ajouté qu'il croyait savoir que Francisque Ordinaire, quelques années avant sa mort, s'était appliqué à rafler tous les exemplaires.

Est-il vraisemblable que son entreprise ait abouti à la suppression de tous les exemplaires ?

Cette notice était déjà écrite lorsqu'on m'a signalé l'existence d'un livre publié sans lieu ni date, sans nom d'éditeur, sous le titre de : *Cypranus Eschasori ou l'Opportunisme, par Nandyfer*, où Gambetta est mêlé à de vilaines histoires de femme.

Je me demande si ce n'est pas là le pamphlet cherché ! Tout semble l'indiquer, depuis le caractère clandestin de la publication jusqu'au nom de l'auteur *Nandyfer*, qu'on peut traduire par *ne diffère pas de*.

Francisque Ordinaire aurait bien pu choisir ce pseudonyme transparent.

919. **Garand** (Le) des Dames sous la protection d'honneur contre les calomnieux de la noblesse féminine. Lyon, in-8°, s. d.

Ce livre, dont il n'existe plus un seul exemplaire et dont le titre n'est parvenu jusqu'à nous que parce qu'il a été conservé par Du Verdier, serait, d'après Brunet, qui le cite au mot *Chevalier aux dames*, un petit poème où, sous forme de songe, l'auteur anonyme défend le beau sexe contre les attaques du roman de la Rose.

Philomneste Junior, qui cite cet ouvrage dans ses *Livres perdus*, se trompe lorsqu'il assure qu'il n'est pas mentionné par Brunet et, chose plus étrange encore, affirme gravement, prenant le Pirée pour un homme, que l'auteur se nommait *Le Garand*!

920. **Garasse** (François). Le Banquet des Sept Sages dressé au logis de M. Louis Servin, par M. D'Espinail. Paris, 1617, in-8°.

Ce livre, condamné et supprimé, est devenu introuvable.

Peignot lui consacre, dans son *Dictionnaire des livres condamnés*, une longue et intéressante notice, pouvant donner une idée du style trivial de Garasse.

921. **Garcie** (Pierre). Grand routier et pilotage et enseignements pour ancrer tant ez ports havres et austres lieux de la mer, fait par Pierre Garcie dit Ferrade. Poitiers, Enguilbert de Marnef, 1520, in-4°.

Cette édition d'un livre plusieurs fois réimprimé, n'est connue que par une mention de Du Verdier et des catalogues de Francfort. Le Supplément désigne l'auteur sous le nom de Gracie.

922. **Garel** (Helye). Sophonisbe tragédie. Bordeaux, Arnauld du Brel, 1607, in-16.

L'insigne rareté de cette pièce de théâtre ne saurait être contestée, car elle a échappé aux recherches de De Beauchamps.

923. **Garnier** (Robert). Plaintes amoureuses de R. Garnier, contenant Elegies, sonnets, épîtres, chansons, plus deux églogues, la première apprêtée pour réciter devant le roy et la seconde récitée en la ville de Toulouse devant la Majesté du roy. Toulouse, 1565, in-4°.

Ce sont les premières poésies du précurseur de Corneille composées pendant son séjour à l'Université de Toulouse, où il obtint le prix de l'églantine aux jeux floraux. Ce recueil peut être considéré comme perdu, car je crois bien que sans Nicéron, qui le cite, son existence ne serait pas connue.

924. **Garros** (Pierre de), né à Lectoure (Gers) vers 1529, lieutenant particulier au sénéchal de cette ville, mort avocat-général au Parlement de Pau en 1582, est l'auteur de poésies gasconnes, dont les anciennes éditions sont d'une insigne rareté.

On connaît deux ou trois exemplaires de : *Poesias Gasgonas dedicadas a magnific et poderos Princep lou Princep de Navarra. Tolosa, Colomes, 1567.*

La traduction des Psaumes mérite une mention spéciale :

Psaumes Virats en rythme Gascoun dedicats a sa serea majestat de la Regina de Navarra. Tolosa, Colomes, 1565.

Le seul exemplaire connu de ce livre a été adjugé à Bordeaux 510 fr., au cours d'une vente publique en 1891.

D'après un vieux catalogue de la Bibliothèque de Bordeaux, un second exemplaire devait exister dans ce dépôt, mais il a disparu, disent les mauvaises langues, sous l'effort de la passion mal contenue d'un amateur indiscret.

925. **Garros** (Jean de), frère cadet de Pierre de Garros et conseiller au sénéchal d'Armagnac, courtisait les muses gasconnes comme son frère. On a de lui une curieuse pastorale sur la mort d'Henri IV.

Pastourade Gascone sur la mort deu magnific et poderos Anric quart deu nom roy de France e de Navarre. A Tolosa, J. Boude, 1611.

Le seul exemplaire connu de cette pastorale, qui figurait au catalogue La Vallière, est aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal.

Je sais que la Société amicale des Gascons du Gers, *La Garbure*, avait l'intention de rééditer les poésies de Pierre et Jean de Garros, mais j'ignore si ce projet a été réalisé.

926. **Gauchet** (Claude). Recueil de cantiques spirituels. Paris, 1609.

Volume disparu, connu par une mention et quelques citations de Colletet.

927. **Gauthières** (De). Les grandes et effroiables merveilles veues le 1^{er} jour du mois de Juin près la ville de Authun, de la caverne nommée aux fées et la déclaration de la dite caverne tant des fées, seraines, géans et aultres espritz. Le tout veu par dom Nicole de Gauthières, traduit d'Espagnol en Français, par le seigneur de Ravieres Angoûmois. Rouen, chez Richard L'allemand, 1582, in-8°.

Le seul exemplaire connu de ce livre appartenait au baron Pichon ; à sa vente il est passé dans la bibliothèque du marquis de Ganay.

928. **Gaurici Lucæ Geophonensis Episcopi, Tractatus de otio liberali : accessit aureus liber de illustribus poetarum auctoritatibus.** Rome, Valerius et Aloysius Dorici fratres, 1557, in-4°.

Cité par Bejeri, dans ses *Memoriæ historico criticae librorum rariorum*.

929. **Gaultier-Garguilles.** Les révélations de l'ombre de Gaultier-Garguilles nouvellement apparue au Gros-Guillaume son bon ami, sur le theatre de l'hôtel de Bourgogne, contenant toutes les affaires de l'autre monde. Paris, 1634, in-8°.

Pièce absolument introuvable. Brunet cite huit opuscules rarissimes

de Gaultier-Garguilles, dont les titres, qu'il serait trop long de reproduire ici, lui ont été révélés par le catalogue La Vallière.

930. **Gaza** (Théodore). L'auteur de la première grammaire grecque. Il existe de ce livre, très répandu au XVI^e siècle, de nombreuses éditions, mais il en est une dont on ne connaît, je crois, qu'un seul exemplaire. Theodori Gaza introductivæ grammaticos libri quatuor Grece. Paris, Ægidius Gourmantius, 1516, in-4°.

931. **Gazaldi-Gaidani** (Jean). Poetæ laureati Anthropoviographia. Bologne, Justinien de Heriberia, in-8°, sans date.

Le seul exemplaire connu de ce petit poème licencieux, se trouve à la Bibliothèque Mazarine. Il a dû être publié de 1495 à 1500.

932. **Gelida** (Joseph). Jo. Gelidæ valentini Burdigalensis Ludimagistri, epistolæ aliquot et carmina Arnoldi fabricii, aquitani, viri latinitatis purioris imprimis studiosi et docti, epistola etiam aliquot. La Rochelle, Barthélemy Berton, 1571, in-4°.

Un des premiers livres imprimés à La Rochelle. Cité par Bejeri dans ses *Memoriæ historica criticæ librorum rariorum*.

933. **Genethliae** musical et historical de la conception et nativité de Jésus-Christ sans mystique allusion, avec un chant royal pour chanter à l'acclamation des roys. Lyon, Godefroy Beringen, 1559, in-8°.

Ce mystère, dont on ne connaît plus d'exemplaire, serait inconnu, sans la mention de De Beauchamps dans ses *Recherches sur les théâtres*; c'est d'après lui que Brunet et Philomneste Junior le citent sans donner cependant le titre complet et exact.

De Beauchamps attribue ce mystère à Barthélemy Aneau.

934. **Gérard**, comte de Nevers. L'histoire de très-noble et chevaleureux prince Gerad (*sic*), comte de Nevers. Nouvellement imprimé à Paris le XXIII^e de mai MCCCCXX pour Hemon Lefevre, in-4° goth.

L'édition antérieure, nettement indiquée par les mots *nouvellement imprimé*, n'est signalée par aucun bibliographe.

935. **Gérard de Roussillon**. S'ensuyt l'histoire de Monseigneur Gérard de Roussillon, jadis duc et comte de Bourgogne et d'Acquitaine. Imprimé nouvellement à Lyon pour Ollivier Arnoullet, le 10 de juillet 1546, in-4° goth.

De cette édition, qui n'est pas la première, on ne connaît qu'un seul exemplaire incomplet de la moitié du titre et du dernier feuillet. Il appartenait à M. Costa de Beauregard et fut vendu 610 fr.

936. **Gerardi Dicœi Lucensis Progymnosmata**. L'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* (1^{re} année, 1864, p. 37), publiait la note suivante :

« Il existe un livre intitulé : *Gerardi Dicœi Lucensis Progymnaston* » *libellus per salvatorum succam*. On sait qu'il est du seizième siècle,

» mais on ignore la date précise. Il est depuis fort longtemps introuvable ;
 » les recherches les plus laborieuses sont restées jusqu'à ce jour sans résultat ;
 » peut-être l'*Intermédiaire* en fera-t-il retrouver la trace ou tout au moins
 » me procurera-t-il des renseignements propres à en faciliter la découverte ».

J. B.

Je ne crois pas que l'ouvrage ait été retrouvé; mais l'auteur de la question posée à l'*Intermédiaire* se trompait en disant qu'on ne connaissait pas la date précise de la publication de ce livre.

Elle figure, en effet, dans mes notes, avec l'indication du format : 1525, pet. in-4°.

Gerson (Jean). On peut citer quelques ouvrages de l'auteur de l'imitation de Jésus-Christ, n'existant plus qu'à l'état d'exemplaire unique :

937. Copie de deux grands tableaux par Gerson. Bruges, par Jean Miton, pet. in-4° de 30 feuillets.

Le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque nationale. Il a été acquis à La Haye en 1824, au prix de 510 florins.

938. La doctrine de bien vivre en ce monde. Explicit, c'est œuvre compilée par maistre Jehan de Gerson, in-f°, s. l. n. d.

Le seul exemplaire connu est aussi à la Bibliothèque nationale.

939. Cy commence un petit traicté intitulé : Le Denat espirituel, qué fist honorable et discret maistre Jehan Jorson, en son vivant Docteur en sainte théologie et chancelier de Paris, translaté de latin en Francoys et imprimé à Bruges par Colard-Mansion, pet. in-f°.

On ne connaît d'autre exemplaire que celui qui se trouve à la Bibliothèque de Bruges.

C'est, paraît-il, le seul des volumes imprimés par Colard-Mansion, qui fasse défaut à la Bibliothèque nationale.

940. A la honor de Dieu et par le salut de las ames. Mesenher le reverendissime Cardinal d'Armanhac avesque de Rodez et de Vabre a faict extraire, traduire et imprimer le petit traicté, qui s'ensuyt composat par vénérable et scientifique persona Maistre Jehan Jarson, jadis chancelier de Paris, por l'instruction des rectors, vicaris et aultres ayant charges d'ames au dict Diocèse. Rodez, par Jean Mattin, 1556, in-16.

Le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque de Rodez.

Voir *Bulletin du Bouquiniste*, tome XXIV, p. 363.

941. **Geuffroy** (Antoine). Briefve description de la Cour du Grand-turc et ung sommaire du regne des Othmans, avec un abrégé de leurs folles superstitions. Ensemble l'origine des cinq empires issus de la secte de Mahomet, par F.-A. Geuffroy, de l'ordre de S' Jehan de Jérusalem. Paris, André Wechel, 1546, pet. in-4°.

Cette édition de 1546 est introuvable, mais on ne connaît aucun exemplaire de celle de 1543 signalée par La Croix du Maine.

942. **Gewoldus** (Christophe). Christophori Gewoldi defensio Ludovici IV imperatoris ratione electionis contra Bzovium. Ingolstad, 1618, in-4°.

Ouvrage dont presque tous les exemplaires ont été supprimés.

Voir Peignot, *Dictionnaire des livres condamnés*.

943. **Giboult** (Toussaint), théologien. Du Verdier cite plusieurs ouvrages de Giboult; nous nous bornons à citer celui dont on ne connaît pas d'exemplaire : Adresse pour trouver espoir en désespoir et repos en adversité. Tolose, Guion Boudeville, 1559, pet. in-8°.

944. **Giglan**. L'histoire de Giglan, fils de messire Gouvain qui fut roy de Galles, et de Geoffroy de Maience, son compagnon, tous deux chevaliers de la table ronde. Lesquels feirent plusieurs et merveilleuses entreprises et eurent de grandes fortunes et adventures autant que chevaliers de leur temps. Desquelles par leur prouesse et cœur chevaleureux viendrent à bout et honorable fin comme on pourra voir en ce présent livre, lequel a été nouvellement translaté de langaige Espagnol en notre langaige françois. On les vend à Lyon, en la maison de Claude Moussy, in-4° goth.

Quelle est la date de cette édition lyonnaise d'un curieux roman de chevalerie? Impossible de la fixer, car le seul exemplaire connu, qui faisait partie de la collection du duc de La Vallière, était incomplet du dernier feuillet, on l'avait bien refait à la main, mais en oubliant la suscription. Malgré cette tare, cet exemplaire aurait été adjugé 1100 fr. à une vente du libraire Techener, en 1869.

Un exemplaire d'une édition in-f°, du même roman, portant la date de 1530, figurait au catalogue de Gaignot, mais on ignore ce qu'il est devenu.

945. **Gilles** (Nicole). Les très élégantes, très véridiques et copieuses annales de très pieux, très chrestien et très excellent modérateurs des Belliqueuses Gaules, depuis la triste désolation de la très inclyte, très fameuse cité de Troye jusqu'au règne de très vertueux roy francoys à présent régnant, compilées par feu Maistre Nicole Gilles, jusques au temps de très prudent et victorieux roy Louis unzième. Et depuis additionnées suivant les modernes historiens jusques en l'an mil cinq cent et vingt. Paris, Anthoine Couteau, pour Galliot du Pré, 1525, in-f°.

On ne connaît aucun exemplaire d'une édition plus ancienne que celle dont nous reproduisons le titre, et cependant il n'est pas douteux que les Chroniques de Gilles (Nicole) ont été publiées de son vivant. Au surplus, le père Lelong cite deux éditions disparues, celle de Paris 1492, in-4°, et une autre de 1498, in-f°.

946. **Gilbert** (Claude), avocat. Histoire de Calejava ou de l'isle des hommes

raisonnables avec le parallèle de leur morale et du christianisme, par Claude Gilbert, avocat. Dijon, Jean Ressajit, 1700, 2 vol., in-12.

L'imprimeur de cet ouvrage, effrayé de sa hardiesse, avait, d'après Peignot, retranché plusieurs endroits dangereux concernant le christianisme et le judaïsme, mais il faut croire que, même après ces suppressions, la publication du livre offrait de véritables dangers, car Claude Gilbert, plus radical que son imprimeur, fit brûler l'édition tout entière, à l'exception d'un seul exemplaire, que le duc de La Vallière parvint à se procurer. — Il figure à son catalogue sous le n° 936 de la première partie, et fut adjugé à sa vente au prix de 120 livres! Où se trouve-t-il aujourd'hui?

Gillet de la Tessonnerie, Conseiller à la Cour des Monnaies et auteur dramatique fécond, naquit en 1620, la même année que Molière, qui lui aurait emprunté le type de Pédant du Dépit amoureux.

Que sont devenues les anciennes éditions des neuf tragédies ou comédies de Gillet de la Tessonnerie? Je me suis souvent posé la question, en constatant qu'aucune d'elles n'est citée soit par Brunet, soit par l'auteur du Supplément. Ils mentionnent cependant de simples réimpressions et il est hors de doute qu'ils auraient donné la préférence à l'édition originale si un exemplaire avait passé sous leurs yeux. C'est ainsi que Brunet signale comme très rare l'édition elzévirienne (1649) *De l'art de régner ou le sage gouverneur*, tragi-comédie, et que le Supplément mentionne une réimpression toute moderne de *le Desniaisé comédie*, donnée à Nice par Jules Gay en 1873.

Tous les exemplaires des vieilles éditions de Gilbert de la Tessonnerie seraient-ils perdus?

De Beauchamps en a au moins conservé la liste, et c'est à lui que je l'emprunte :

- 947. La belle Quixaire ou Roxelane et Quixaire, tragédie. Paris, Toussaint Quinet, 1640, in-4°.
- 948. Seconde édition de même format, chez le même libraire, en 1648.
- 949. La belle Policrite ou la mort du Grand Promedon ou l'exil de Nérée, tragi-comédie. Paris, Toussaint Quinet, 1643, in-4°.
- 950. Seconde édition de même format, chez le même libraire, 1645.
- 951. Le triomphe des cinq passions, tragi-comédie. Paris, 1642, in-4°.
- 952. Le grand Sigismond prince polonais ou Sigismond duc de Varson, tragi-comédie. Paris, 1646, in-4°.
- 953. La même année, édition in-12.
- 954. L'art de régner ou le sage gouverneur. Paris, 1645, in-4°.
- 955. La mort de Valentian et d'Isidore, tragédie. Paris, 1648, in-4°.
- 956. La comédie de Francion, en cinq actes en vers. Paris, 1642, in-4°.

957. Le Desniaisé, comédie en cinq actes en vers. Paris, 1648, in-4°.
958. Seconde édition de format in-12, en 1658.
959. Le Campagnard, comédie en cinq actes en vers. Paris, Guillaume de Luynes, 1657, in-12.
960. Constantin, tragédie.
Pour cette dernière pièce, De Beauchamps ne signale pas d'édition. Elle a dû cependant être imprimée.
961. **Gindron** (François). Les Proverbes de Salomon, mis en musique par F. Gindron, ensemble l'Ecclesiaste mis en cantiques et rimes françoises par Acasse D'Albiac, sieur Duplessis. Lausanne, Rivery, 1556, in-12.
Livre connu par sa suscription au catalogue La Vallière.
962. Une autre édition des Proverbes et de l'ecclesiaste de Salomon mis en vers françois par le sieur Duplessis aurait été imprimée au Mans, d'après La Croix du Maine, en 1553, mais on n'en connaît point d'exemplaire.
963. **Girault** (François). Le moyen de soy enrichir, profitable et utile à toutes gens, composé par Maistre Francoys Girault. A Paris, en la rue Neufve Nostre-Dame, à l'enseigne de Saint-Nicolas, pet. in-8°, s. d.
964. La manière d'avoir de l'argent très vite, très utile à toutes gens, et pour vivre vertueusement. S. l. n. d., pet. in-8°.
Les seuls exemplaires connus de ces deux curieuses plaquettes faisaient partie de la bibliothèque de M. James de Rothschild.
965. **Girault** (Simon). Dialogue pour apprendre les principes de la langue latine, par Simon Girault, Lengrois. Langres, Jehan de Prezy, 1590, in-4°.
Le seul exemplaire connu appartenait à Charles Nodier. Il est décrit dans les *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*.
966. **Glanvilla** (Anglicus Bartholomeus de), incipit Prohomium de proprietatibus rerum fratris Bartholome anglici de ordine fratrum minorum.
La plus ancienne édition connue de cet ouvrage, bien des fois traduit et réimprimé sous divers titres, date de 1480, mais on a la certitude, bien qu'aucun exemplaire ne subsiste, que dix ans auparavant, vers 1470, une édition avait été donnée à Cologne, par Caxton.
L'existence de cette édition est attestée par une pièce de vers qui se trouve à la suite d'une traduction anglaise fort ancienne.
La première traduction française du livre des propriétés des choses date de 1482, mais une édition postérieure, qui n'est pas citée par Brunet, doit être ici mentionnée :
967. Cestuy livre des propriétés des choses fut translaté de latin en Francoys, l'an de grâce 1372 par le commandement de très crestien roy de France régnant en ce temps paisiblement, et le translata son petit et humble

chappelain frère Jean Corbichou de l'ordre de S^t-Augustin, maistre en théologie, etc. A Lyon, par M^e Jehan Le Dyamantier, le 17^e jour du mois d'avril, l'an de grâce 1500, 1 vol. in-f^o.

L'unique et incomplet exemplaire de cette édition se trouverait dans la bibliothèque de M. Jubin. (Voir *Bibliographie lyonnaise* de M. Baudrier).

968. **Glorieux** (Le) retour de Charles V de Provence (en 1536) par un double de lettres escrites de Bouloigne à Rome, à l'abbé de Coprose, translaté d'Italien : adjoute le double dicton prononcé à la condamnation de l'empoisonneur de Monsieur le Dauphin. Lyon, Mousnier, 1537, in-8^o.
Pièce introuvable.

Philomneste Junior cite une autre édition de la même plaquette, probablement antérieure et aussi perdue, sous le titre suivant :

969. **Glorieux** (Le) retour de l'empereur de Provence, translaté d'italien en francoy. S. l. n. d., in-4^o.

970. **Gobin** (Robert). Confession generale en rimes appelé l'avertissement de conscience, composé par Maistre Robert Gobin, prestre licencié en décret, doyen de Laigny-sur-Marne au diocèse de Paris. Pet. in-4^o, s. l. n. d., mais avec la marque de Michel Le Noir.

Le seul exemplaire connu figurait au catalogue La Vallière.

971. **Godefroy de Bouillon**. La généalogie avecques les gestes et nobles faitz du très preux et renommés princes Godefroy de Boulion et de ses chevaleureux princes Baudoin et Eustace, etc. Paris, Jehan Petit, 1504, in-f^o.

C'est l'édition la plus ancienne connue de ce roman de chevalerie, mais comme le prologue est daté de 1499, les bibliographes admettent l'existence d'une édition antérieure perdue.

972. **Gollut** (Louis). Les mémoires historiques de la République sequanoise et des princes de la Franche-Comté de Bourgongne, avec un sommaire de l'histoire des catholiques rois de Castille et Portugal de la maison desdits princes de Bourgongne. Dôle, A. Dominique, 1592, in-f^o.

Cette édition, inconnue à Brunet, est citée par l'auteur du Supplément, mais sans références et sans mention d'adjudication.

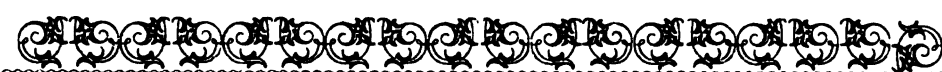
973. **Gorlier** (Simon). Premier livre de tablature d'espinette, contenant motets, fantaisies, chansons madrigales et gaillardes. Lyon, S. Gorlier, 1560, in-4^o.

Ce livre de musique n'est connu que par une mention de Du Verdier.

974. **Gossolin** (Jean), de Vire, garde de la librairie des roys Charles IX et Henri III. La main harmonique ou les principes de musique antique et moderne et les proprieté que la moderne reçoit des sept planètes. Paris, Nicolas Du Chemin, 1571, in-f^o.

(A suivre).

ARMAND DELPY.



Avis divers

Notre érudit collègue, M. Achille Bertarelli, nous a adressé le programme d'une Exposition rétrospective des transports par terre et des transports maritimes qui doit avoir lieu à Milan, en 1906, pour célébrer l'inauguration du percement du Simplon. Ce programme présente le plus haut intérêt, en ce qu'il résume tout ce qui peut être relatif à l'histoire des transports. Nous l'aurions reproduit s'il n'avait eu vingt-quatre pages; mais nos collègues que cela intéresserait pourront certainement l'avoir par l'entremise de M. Bertarelli, que nous sommes heureux de voir à la vice-présidence. Il y a même là pour notre Société une nouvelle occasion de se manifester et nous nous proposons d'en étudier les moyens.

~~~~~

Plusieurs de nos nouveaux confrères ayant exprimé un vif regret de ne pouvoir acquérir la collection de notre Bulletin, parce que certains numéros sont épuisés, nous serions très désireux, pour leur donner satisfaction d'en faire une réimpression, si les demandes peuvent arriver à couvrir les frais assez élevés que ce travail nécessiterait.

Nous prions donc nos confrères qui voudraient acquérir, soit l'un des deux premiers volumes au prix de vingt-cinq francs chaque ou les deux à raison de quarante francs, d'en aviser le Secrétaire général avant le 1<sup>er</sup> octobre. Si, à cette date, les demandes sont suffisantes, nous ferons exécuter immédiatement la réimpression.

~~~~~

Réunion du mois d'octobre

Nous avons indiqué, dans le précédent Bulletin, le sujet que nous proposons pour notre réunion d'octobre.

Nous y revenons aujourd'hui pour indiquer comment il peut être divisé :

- I. — *Médecins, Chirurgiens, Pharmaciens, Vétérinaires, Dentistes, Empiriques, etc.* (Portraits-Biographie).
- II. — *Grades.* (Thèses, Diplômes, Brevets).
- III. — *Rapports avec les malades.* — Certificats, notes d'honoraires, factures, maladies d'hommes et femmes célèbres.
- IV. — *Méthodes.* — Traitements anciens et modernes. Traitements religieux (prières, miracles). Charlatanisme.
- V. — *Remèdes d'autrefois.* — Drogues.
- VI. — *Instruments.*
- VII. — *Publicité :* prospectus, réclames, annonces.
- VIII. — *Lieux de traitements :* hôpitaux, sanatoria, villes d'eaux, etc.

Cette classification pourra faciliter l'exposé et la présentation des pièces.

ADHÉSIONS NOUVELLES

MM. CORRE (Armand), docteur en médecine, rue de la Mairie, n° 42, à Brest (Finistère).

BATAILLE (Henri), pharmacien de première classe, place de l'Hôtel-de-Ville, n° 14, à Beauvais (Oise).

RENAUD (J.-B.), avenue Victor-Hugo, n° 171, à Paris (XVI^e).

CHANGEMENTS D'ADRESSES

M. CONDAMIN DE CLUMANC, rue Blanqui, n° 5, à Nice (Alpes-Maritimes).

Questions et Réponses

QUESTION

38. — *Devise pour les Rois.* — Il a été de mode, cette année, d'introduire, dans le gâteau des Rois, un petit étui en terre cuite où on lit : "Cassez-moi". Il est ouvert aux deux bouts et on en tire une devise imprimée, dont voici un spécimen :

Républicains et monarchistes ;
Radicaux et bonapartistes ;
Tous d'accord au moins cette fois,
Applaudissons quand le Roi boit.

* * *

Ses vœux sont exaucés,
Le voilà le roi désigné,
A sa reine, dimanche prochain,
Il offrira une galette, c'est certain.

Est-ce là une mode tout à fait nouvelle, ou bien la résurrection d'un ancien usage ?

JULES PELLISSON.

RÉPONSE

11. — *Lettres de deuil.* — Un des membres de la Société *Le Vieux Papier* demandait au mois de juillet 1900 (3^{me} fascicule du Bulletin), à quelle époque remontait l'usage de mettre des bordures noires au papier à lettres en signe de deuil.

D'après les réponses à cette question, contenues dans le 3^{me} fascicule (octobre 1900), l'usage serait relativement très récent, puisque nos collègues ne pouvaient citer de lettres avec bordure noire antérieures à 1844.

Je puis aujourd'hui affirmer que cet usage, au moins à l'étranger, remonte au XVIII^e siècle. J'ai, en effet, sous les yeux, une lettre de format in-4°, avec bordure noire de cinq millimètres de largeur, qui est datée de Vienne (Autriche), le 4 juin 1763.

ARMAND DELPY.



Variétés

Note pour les congés militaires.

J'ai une très belle épreuve, en blanc, du congé du régiment de Dromadaires qui m'a été donnée il y a vingt ans, par M^{me} Cavalier, la veuve de l'unique colonel de ce corps de l'armée d'Orient. Elle porte en tablette au-dessous de la vignette gravée la mention suivante :

EXTRAIT DES REGISTRES DES DÉLIBÉRATIONS DES CONSULS DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Paris, le 18 fructidor an 9 de la République.

Art. 1^{er}. — Tous les individus qui faisaient partie du Régiment de Dromadaires seront incorporés dans la gendarmerie à pied.

Art 2. — Le Ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Le 1^{er} Consul, signé : BONAPARTE.

Pour copie conforme, le Ministre de la guerre, signé : BERTHIER.

Le dessinateur et graveur est Pierre Poize, né à Beaucaire en 1775, mort en 1846.

Il en existe un exemplaire au musée de l'armée.

L'uniforme du régiment avait été dessiné et colorié par Kléber, d'après le dessin de David pour l'École de Mars. Il comportait trois tenues différentes. Le grand costume consistait en pantalon rouge, dolman bleu de ciel, bottes à la hussarde, turban blanc surmonté d'un haut panache jaune et une ample dalmatique de couleur écarlate, sans collet et sans manches, fixée sur la poitrine par deux rangs de brandebourgs.

Les congés militaires étaient rédigés sur des feuilles imprimées, appelées cartouches, qui comportaient quatre catégories : le congé militaire, le congé limité, le congé absolu pour infirmités et le congé diffamant.

Le dessin est le même, mais la mention de qualité était spécifiée en titre

sous l'écusson royal; en outre les deux premiers étaient blancs, mais le congé d'infirmités devait être sur cartouche teinté en vert et le congé diffamant sur cartouche teinté en jaune. C'est de là qu'était venue l'expression infamante et afflictive des détenteurs de la cartouche jaune pour les soldats qui s'étaient mal conduits au corps. Le roi Louis XVI ordonna en 1790 qu'elles ne seraient plus délivrées qu'en vertu d'un jugement et déclara nulles toutes celles qui avaient été expédiées depuis le 1^{er} mai 1789. Plus tard cependant il fut fait usage de cartouches dont le papier, sans offrir rien de particulier en apparence, portait des signes qui annonçaient que l'homme avait été congédié comme mauvais sujet. On y trouvait par transparence un filigramme marqué d'étoiles, et la maréchaussée connaissait ce signe de surveillance.

Il va de soi que les cartouches à étoiles et encore plus les cartouches jaunes doivent être rarissimes : je ne connais que leurs modèles, gravés sur bois, genre Papillon, qui ont été publiés dans une Instruction sur la Marine de la fin du XVIII^e siècle.

Divers congés de la Révolution sont signés du graveur Beugnet.

J. COCHON.

Un graveur de poinçons de papier timbré.

On a déjà plusieurs fois attribué à Ferdinand de Saint-Urbain la gravure de certains poinçons du timbre lorrain ; mais il faudrait confirmer cette origine par des déclarations authentiques.

Le catalogue de l'œuvre de cet artiste, publié par M. Beaupré, à la suite de la notice de M. H. Lepage (Nancy, 1867), ne cite à son actif qu'un arrêt de la Chambre des Comptes de Lorraine, du 14 septembre 1734, qui permet au fermier général des tabacs de faire frapper, à la Monnaie, 12 coins ou poinçons, gravés par Saint-Urbain pour la marque des plombs. On n'en a jamais retrouvé et on peut les considérer comme perdus.

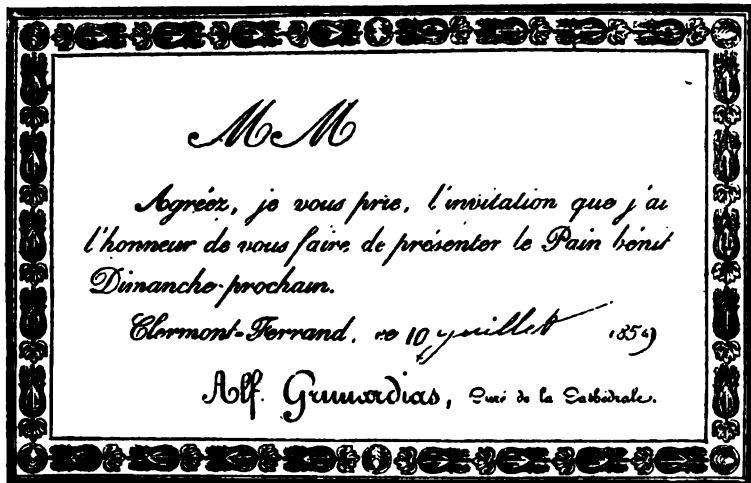
D'autre part, Ferdinand n'a signé de son monogramme qu'une seule des monnaies qu'il a gravées — le grand Léopold d'argent de 1710. — On manque encore de ce signe pour certifier son œuvre.

Enfin, les graveurs de monnaie lorraine sont au nombre de quinze, de 1698 à 1791, et, parmi eux, il y a trois Saint-Urbain : Ferdinand, nommé graveur en 1704 ; Claude-Augustin, son fils, nommé en 1726 ; Marie-Anne, sa fille, nommée en 1742. Ferdinand mourut en 1738.

J. COCHON.

Invitation au « pain bénit ».

Il y a quelques années, notre collègue Antonin Rolland reproduisait un curieux jugement relatif à l'obligation du pain bénit sous la Révolution. Un de nos amis, le docteur Gastinel, nous a communiqué une carte d'invitation à la même cérémonie, dont nous donnons la reproduction :



C'est là certainement une coutume locale ; mais elle a pu être répandue, elle a pu donner lieu à d'autres invitations, à d'autres particularités dont la publication ne manquerait certes pas d'intérêt et que nous serions heureux de voir développer.

PAUL FLOBERT.

Papier à lettre.

Il est passé récemment, à l'Hôtel des ventes de Paris, quelques objets ayant appartenu à la famille royale de France, parmi lesquels deux pièces ont retenu mon attention.

Dans un portefeuille en soie, aux armes brodées, se trouvait une feuille du papier à lettre dont se servait la reine Marie-Antoinette. C'est une simple feuille double de papier vergé blanc, à tranche dorée, de 20 × 16 centimètres environ, portant en filigramme dans des écussons ronds, d'un côté, le portrait de Louis XVI avec la légende « Vive le Roi », de l'autre les armes du Roi de France.

Un autre portefeuille en soie, portant brodées en or les armes de Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI, et renfermant une feuille du papier à lettre dont elle se servait. Elle est de format identique à la précédente, mais le filigramme est différent. Chaque feuille est encadrée d'un feston. Au centre de chacune d'elles, dans des écussons, on voit, d'un côté, les armes de la France, de l'autre, les portraits accolés de Marie-Thérèse et du comte de Provence (plus tard Louis XVIII) avec la légende bien connue : « Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins ».

PAUL FLOBERT.

Ce que coûtait un abonnement de journal, payable en assignats.

Voici à ce propos trois imprimés tirés de ma collection :

I

Abonnement à la Gazette de l'Isle-de-France pour l'année 4^e de la République Française une et indivisible.

Reçu du Cit^{en} J. M. LETELLIER NÉGOCIAnt la somme de Deux Cents Livres, pour prix de son abonnement à la gazette, pendant la 4^e année Républicaine.

Au Port de la Montagne, le 15 fructidor l'an 3^e de la République Française une et indivisible.

BOLLE.

II

Supplément d'abonnement à la Gazette de l'Isle de France pour l'année 4^e de la République Française une et indivisible.

Reçu du Cit^{en} J. M. LETELLIER NÉGOCIAnt la somme de Cent Livres, pour supplément de son abonnement à la gazette pendant l'année 4^e de la République Française.

Port du Nord Ouest, le 26 ventôse, l'an 4^e.

BOLLE.

III

Abonnement à la Gazette de l'Isle de France, pour le troisième trimestre de l'année 5^e de République Française une et indivisible.

Reçu du Cit. LETELLIER, la somme de Cinq Cents Livres, pour prix de son abonnement à la Gazette, pendant le troisième trimestre de l'année 5^e Républicaine.

Au Port Nord Ouest le 13 germinal an 5^{me}.

BOLLE.

A cette époque de publicité restreinte, il est probable que ce journal ne paraissait qu'une ou deux fois par décade. On voit, par là, à quel degré de dépréciation le papier-monnaie était parvenu dans nos colonies, aussi bien que dans la métropole. Voici à titre de comparaison le prix de l'abonnement à un journal de Paris, pendant les premières années de la Révolution :

N^o 7846

LA FEUILLE VILLAGEOISE

seconde année.

J'ai reçu de M. DE GALARD la somme de neuf livres, pour sa souscription d'un an, à dater du 29 septembre 1791 et selon les conditions énoncées dans le prospectus de l'ouvrage ci-dessus.

A Paris, le 10 janvier 1792.

DESENNE.

Cette quittance m'a été communiquée par notre collègue M. Couraud.

JULES PELLISSON.

DÉCRET

DE LA

CONVENTION NATIONALE

Du 12^e jour de Frimaire, an Second de la République Française,
une et indivisible.

*qui ordonne de rassembler dans des dépôts les Parchemins, Livres et Manuscrits
qui seroient donnés librement pour être brûlés*

La CONVENTION NATIONALE, ouï une pétition tendant à consacrer les vieux parchemins à faire des gargousses et le papier des livres proscrits à faire des cartouches.

Renvoie ladite pétition au comité d'instruction publique et décrète que les municipalités et les corps administratifs sont tenus de rassembler dans des dépôts et de mettre sous les scellés les parchemins, livres et papiers manuscrits ou imprimés qui seroient donnés librement pour être brûlés, jusqu'à ce que la Convention, sur le rapport de son comité, ait prononcé sur leur destination.

Le présent arrêté ne déroge point à celui du 3 brumaire relatif à la conservation des livres et papiers qui intéressent l'histoire, les arts et l'instruction, quoiqu'ils portent quelques signes de féodalité.

Le présent décret sera inséré dans le bulletin pour servir de publication.

Visé par l'inspecteur. Signé: AUGER.

Le texte de ce décret est curieux et bon à être noté. Il appelle des commentaires et des renseignements historiques.

HENRY VIVAREZ.





BIBLIOGRAPHIE

Notre collègue, M. F. Besnard, nous a adressé une brochure qu'il vient de publier sur la *Découverte d'un dolmen à Champignolles* (Oise), dans la forêt de Thelles. Les fouilles pratiquées lui firent découvrir de nombreux ossements humains, un mobilier funéraire composé d'instruments en silex, d'os travaillés, de poteries, de grains de colliers et d'amulettes.

La description en est très soigneusement faite. Elle est accompagnée de cinq planches démonstratives qui augmentent l'intérêt de cette notable découverte et fait le plus grand honneur à sa science archéologique.

P. FLOBERT.

“Le Magasin pittoresque” et “Le Vieux Papier.”

Une récente acquisition m'a mis en possession d'une nouvelle série de volumes du *Magasin pittoresque*; j'y relève, à l'intention de mes confrères, les articles suivants qui complètent ce que j'ai déjà publié dans le *Bulletin du Vieux Papier*, t. II, pp. 392 et 642 :

- Ecriture en rébus ; un rébus par Boileau. — 1845, p. 23.
- Cartes allégoriques ; le pays du tendre. — 1845, p. 60.
- De l'écriture en France depuis Dagobert. — 1845, p. 211.
- Le jeu d'oie. — 1845, p. 393.
- Théâtre de Nicolet, estampe. — 1846, p. 24.
- De la conservation des estampes. — 1846, p. 167.
- Le libraire ambulant. — 1846, p. 264.
- Jeu de cartes ou tarots persans. — 1846, p. 365.
- Découpures ou ombres éclairées. — 1847, p. 60.
- Mappemonde du XIV^e siècle. — 1849, p. 48.
- Programme du théâtre de Fontainebleau. — 1849, p. 80.
- Billet d'entrée à un masque. — 1849, p. 237.
- Carte d'Europe allégorique (1628). — 1849, p. 373.
- Invention des cartes à jouer en Chine. — 1850, p. 106.
- Les afficheurs de l'ancien régime. — 1850, p. 187.
- Les rébus. — 1850, p. 203.
- Carte de visite du XVIII^e siècle. — 1851, p. 8.
- Billet d'entrée à un bal des Ambassadeurs d'Espagne. — 1851, p. 44.
- Le marchand de gravures. — 1851, p. 321.
- Brevet de capucins. — 1853, p. 396.

L. ESQUIEU.

Les Marques postales anglaises.

Il vient de paraître à Londres un ouvrage qui, par sa valeur historique et documentaire, mérite d'être signalé aux collectionneurs de marques postales. En voici le titre :

The History of the early Postmarks of the British Isles. From their introduction down to 1840. With special remarks on and reference to the sections of the postal service to which they particularly applied. Compiled chiefly from official records. By John G. Hendy, Curator of the Record Room, General Post Office.
London : L. Upcott Gill, Bazaar Buildings, Drury Lane, W. C. New-York, Charles Scribner's sons, 153-157, Fifth avenue, 1905, in-8 car.

(Histoire des Marques postales usitées autrefois dans les Isles Britanniques depuis leur introduction jusqu'à l'année 1840. Avec des remarques spéciales et des références aux sections du service postal auxquelles elles étaient particulièrement appliquées. Ouvrage composé spécialement d'après les archives des postes).

« L'intérêt général qu'offrent les empreintes postales, dit l'auteur dans l'introduction, nous engage à nous enquérir des variétés de timbres appliqués sur les lettres, antérieurement à la réforme postale en 1840, à étudier ce sujet en compilant les sources officielles et autres dignes de confiance, pour l'histoire des premiers timbres des Isles Britanniques ».

Pour faciliter son travail, M. Hendy a adopté les divisions principales suivantes, qui présentent successivement la description, suivant l'ordre chronologique, et la reproduction des différents types de timbres :

Bureau principal de Londres ; bureaux supplémentaires de Londres ; bureaux provinciaux ; lettres pour soldats et marins ; Ecosse ; Irlande ; taxes postales de 1660 à 1840.

Comme en France, les premières marques postales anglaises furent manuscrites. Ecrites d'abord par le public, elles le furent ensuite par les maîtres de poste, qui prirent l'habitude d'indiquer au verso des lettres la date et l'heure de leur passage dans les bureaux.

L'invention du timbre à date est attribuée au fermier général des postes, Henry Bishopp, vers 1661. Ce timbre indiquait seulement le mois en abrégé et le quantième contenus dans un petit cercle séparé en deux par une ligne diamétrale. La plus ancienne empreinte citée dans l'ouvrage est du 24 mai 1678. Elle fut en usage pendant environ un siècle. Ce n'est qu'en 1786 que l'on y fit figurer l'année, représentée d'abord par ses deux derniers chiffres, puis par trois chiffres, et enfin par le millésime entier.

En 1792, l'Administration créa le timbre *Money letter* pour les lettres contenant des valeurs. Les personnes envoyant des valeurs dans les lettres devaient remettre leurs paquets « par la fenêtre » et payer une assurance additionnelle.

En 1797, un type nouveau fut appliqué sur les lettres reçues « par la fenêtre », de 7 heures du soir, heure de la fermeture du bureau, jusqu'à 7 h. 45, à condition de payer une taxe de retard de 6 pence. Cette mesure ne fut adoptée en France, sous le nom de *levées exceptionnelles*, qu'en 1863.

Le timbre *In All* (en tout), appliqué sur les lettres en transit par le bureau principal de Londres, taxées d'abord au bureau du départ jusqu'à Londres, et surtaxées à Londres jusqu'à destination, rappelle une curieuse institution : les

agents du service interne devaient tenir les lettres devant une lampe allumée pour s'assurer du nombre de feuilles contenues dans chaque lettre et taxer en conséquence. Cette méthode primitive, dont on devine la lenteur, paraîtra singulière aux agents des postes de nos jours, qui manipulent des milliers de correspondances l'espace de quelques heures, et dont la tâche est facilitée par l'adoption de la machine au poids.

En 1825, M. Alfred Payne proposa un timbre en acier ; mais l'usage de ce timbre fut d'abord très limité, en raison de l'emploi de la couleur à l'eau qui le rouillait rapidement. Une composition contenant de l'huile fut suggérée par l'inventeur, et, en 1830, l'impression en couleur à l'eau fit place à l'impression en couleur à l'huile qui donna une marque plus nette et plus indélébile.

A propos du timbrage des lettres, un accident assez extraordinaire se produisit dans le bureau principal, le 11 octobre 1826. Un petit paquet recouvert de papier brun, venant de Woodford et portant sur la suscription le mot « glass », fut passé au timbreur pour recevoir l'estampille de la poste. Le malheureux n'eut pas plutôt appliqué son timbre sur le paquet que celui-ci fit explosion avec le bruit d'un obus. Le pauvre homme fut renversé à terre et grièvement blessé. La cause de l'explosion était une once de fulminate de mercure mise à la poste par un médecin qui fut recherché et condamné à 200 livres de dommages-intérêts. A la suite de cet accident, M. Wake de Woodford proposa une machine à imprimer « mise en œuvre au moyen d'une force liquide » et capable de timbrer 250 lettres à la minute. « C'est, dit l'auteur, la première proposition de machine à timbrer que j'aie rencontrée ».

Des bureaux supplémentaires furent créés à Londres en 1677, et furent munis de timbres qui se distinguaient par l'initiale du nom du titulaire.

La petite poste de Londres, organisée quelques années après par William Dokwra, eut aussi ses timbres, désignés par les initiales des noms des districts ou quartiers qui formaient la circonscription des établissements postaux, L (Lyne Street), W (Westminster).

Les marques usitées dans les bureaux de province, en Ecosse, en Irlande, sont l'objet d'études analogues.

Les marques postales anglaises offrent des formes excessivement variées, rondes ou ovales avec texte encadré ou non de filets, triangulaires, carrées, rectangulaires, octogonales, croix de Malte, etc. Parmi les empreintes reproduites dans l'ouvrage, nous n'en remarquons pas de comparables aux originales compositions de nos ports payés de la fin du dix-huitième siècle. En général, elles sont sobres d'ornements. Cependant, les timbres de franchise (free) sont surmontés de la couronne royale de dessins différents suivant les époques ; dans les *ship letters* (lettres transportées par navires), la couronne occupe le centre du timbre.

Par sa situation, M. Hend était bien placé pour rechercher et exposer les causes et les circonstances qui ont amené la création des différentes marques postales ou en ont provoqué la modification. Comme on le voit, par quelques citations prises au hasard, son livre, publié à l'aide de documents officiels, retrace en même temps un côté intéressant de l'histoire des postes de son pays. Ajoutons que l'ouvrage, imprimé sur papier de Hollande, est agréablement présenté par l'éditeur, qui a reproduit avec le plus grand soin les nombreuses marques (579) dont il est orné.

F.-A. QUINET.

Prix de ce fascicule : 3 francs.

BULLETIN
de la Société
Archéologique, Historique & Artistique.
LE VIEUX PAPIER

Paraissant tous les deux mois.



Sixième Année

FASCICULE N° 33

1^{er} NOVEMBRE 1905



A PARIS

SOMMAIRE

Visite de l'Exposition de l'Enfance. — L'imagerie populaire et enfantine.

Mémoires et Communications :

ANTOINE SABATIER : La Ferme du Tabac.

ALEXANDRE NICOLAÏ : La Carte à jouer en Guienne (suite).

HENRY VIVAREZ : A propos des Cartes d'entrée au Museum d'Histoire naturelle.

JULES PELLISSON : Un billet de logement en 1790.

A. DEVAUX : Papiers et Parchemins timbrés de France (suite).

ANDRÉ MAILHET : L'instruction populaire en Dauphiné avant la Révolution (fin).

F.-A. QUINET : Essai de bibliographie postale (suite).

ARMAND DELPY : Essai d'une bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique (suite).

Tris divers.

Variétés.

Bibliographie.

Erratum.

Les communications concernant la Société doivent être adressées :

pour la partie administrative : à M. H. VIVAREZ, Président, 12, rue de Berne, Paris VIII^e.

pour le Bulletin : à M. P. FLOBERT, Secrétaire général, 18, rue de Berne, Paris VIII^e.

pour les cotisations : à M. Alexis TUMBEUF, Trésorier, 4, rue Robert-Lecoq, Paris XVI^e.

*Les opinions émises dans le Bulletin n'engagent que leurs auteurs.
La Société n'en assume pas la responsabilité.*

— TOUTS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS —

Cotisation annuelle et abonnement au Bulletin. **12 francs.**

Moyennant un supplément de **8 francs** par an, soit une cotisation annuelle de 20 francs, les adhérents ont droit à un exemplaire supplémentaire du Bulletin sur papier vergé.

La réunion de ces exemplaires, qui seront livrés à la fin de l'année, permettra de faire relier le Bulletin en un beau volume de luxe, et d'utiliser les exemplaires ordinaires pour le travail courant.

Le service des exemplaires de luxe sera continué d'office, chaque année, à ceux des adhérents à qui il aura été fait, à moins d'avis contraire avant le 1^{er} décembre.

Les exemplaires sur papier de luxe n'étant tirés qu'au fur et à mesure des demandes, nous ne pouvons donner, pour la première année, que les Bulletins de 1905 qui paraîtront après la souscription.

Les membres de la Société qui désirent profiter de cette combinaison sont donc instamment invités à en prévenir le plus tôt possible le Secrétaire général.

Pour l'acquisition des numéros antérieurs des années 1900, 1901, 1902, 1903 et 1904, s'adresser au Secrétaire général.



Visite de l'Exposition de l'Enfance.

L'imagerie populaire et enfantine.

Le dimanche 1^{er} octobre nous avons convié nos collègues à visiter les galeries consacrées à l'Imagerie à l'Exposition de l'Enfance.

M. Paul Flobert, qui avait été chargé de son organisation par M. Léo Claretie, les y a guidé en donnant des explications sur les documents exposés, et, pour ceux qui n'ont pu y assister, il a rédigé la note suivante qui montre l'intérêt et l'importance de cette manifestation de notre Société, car il s'y trouvait plus de 1500 images, la plupart tirées de nos collections.

Les images populaires et enfantines que vous trouvez réunies ici vont certainement retenir votre attention. Grâce à de très aimables concours de collectionneurs, il nous est permis de montrer un ensemble que vous ne reverrez sans doute jamais, car il serait fort difficile d'obtenir dans une exposition un espace pareil à celui dont nous avons pu disposer. Malgré cela, vous n'y rencontrerez qu'une infime partie des productions répandues par le monde, parfois à des centaines de mille exemplaires. D'ailleurs, comme pour toutes choses d'usage commun, l'image ancienne est devenue rare : son peu de valeur ne lui assurait pas de conservation, et il est aujourd'hui certaines pièces qui ont centuplé de valeur.

Il y a fort peu de temps que les collectionneurs, et ils sont encore peu nombreux, ont compris l'intérêt qu'il y avait à les sauver de la destruction, et à les conserver. Elles méritent beaucoup plus que le dédain dont on les enveloppe souvent : c'est une des plus curieuses manifestations de l'art populaire, assez rudimentaire il est vrai, mais bien original, et, de plus, elles constituent une page caractéristique de l'histoire de nos mœurs. Les amateurs de vieux papiers l'ont bien compris, et, dans leurs cartons, ils lui donnent une place d'honneur.

Cette exposition d'un objet qui eut tant de vogue est encore plus intéressante au moment même où l'image populaire tend à disparaître, tuée par l'instruction qui, pénétrant dans les masses, fait dédaigner ces productions simples et naïves; ensuite par le journal illustré qui donne, pour le même prix, plusieurs pages de lectures variées et de la fraîche actualité, et aussi par l'industrie elle-même, dont les procédés de fabrication perfectionnés ont permis de substi-

tuer aux teintes uniformément plates le chromo, plus alléchant à l'œil du public, bien qu'il soit loin d'être mis en parallèle avec nos vieilles images.

Nous ne nous occuperons guère ici des sujets représentés qui sont pourtant bien attrayants dans l'image populaire, non plus que de l'intérêt artistique qu'elle présente. Nous nous bornerons à jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'imagerie, d'après les documents qui se trouvent sous vos yeux, puis à voir les autres genres d'images exposés.

Cette histoire n'a jamais été écrite : il en est temps puisque nous sommes en passe d'en voir disparaître les derniers vestiges, et on ne peut la composer que d'après les documents eux-mêmes, bien difficiles à réunir. Souhaitons que des loisirs permettent bien vite à notre excellent collègue, M. Beurdeley, de l'achever, et de nous donner ce monument définitif, grâce à la merveilleuse et unique collection qu'il a réunie et aux recherches qu'il fait depuis longtemps sur ce sujet. L'étude sommaire dont vous voyez ici un spécimen en donne une idée assez élevée.

L'image populaire est née dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle : elle n'aura donc pas duré un siècle et demi. C'est une industrie dérivée de ce qu'on appelait la dominoterie, et plus particulièrement du papier de tenture et des cartes à jouer, car les procédés de fabrication sont identiques. Le sujet est gravé sur une ou plusieurs planches de bois, imprimé, puis colorié au patron. Nous en possédons ici de très remarquables échantillons : la Servante et le Suisse, les scènes de la Création du Monde, et le Monde à l'envers (collections Beurdeley et D'Allemagne). Au début, on ne confectionna guère que des images religieuses, des *feu' d'saints*, comme on les appela longtemps, pour les églises et les particuliers, et les premières fabriques sont à Orléans et à Chartres. Le succès sans nul doute engendra bien vite des imitateurs, puisque, à la fin du XVIII^e siècle, nous trouvons des ateliers créés un peu partout, à Nantes, Rennes, Toulouse, Caen, Le Mans, Beauvais, Amiens, Epinal, etc.

La popularité de Bonaparte crée un nouvel élément, le sujet politique et d'actualité, dont nous avons ici d'originales compositions : l'entrée de Bonaparte à Amiens, les Trois Consuls, etc.

D'autres fabriques se fondent à Lille, Cambrai, etc., et prennent leur essor sous la Restauration. Vous verrez de cette époque de très curieux portraits des souverains et des membres de la famille royale.

Enfin, avec Louis-Philippe, l'imagerie prend un développement colossal, grâce à la maison Pellerin d'Epinal qui va fournir un nombre considérable de sujets à la gloire de Napoléon I^{er} et de ses armées : combats, scènes guerrières, portraits de maréchaux, etc. C'est l'apogée de l'image.

Peu à peu les petits ateliers disparaissent et la fabrication se centralise dans l'Est, à Nancy, Metz, Belfort, Montbéliard, Strasbourg, Wissembourg, Pont-à-Mousson, etc.

Ceux-ci ont sombré à leur tour, et il n'existe plus guère aujourd'hui que la célèbre fabrique Pellerin et C^{ie} d'Epinal qui a abordé tous les genres : actualités, portraits, chansons et légendes, contes merveilleux, saints, petites histoires par 16 ou 20 tableaux à la feuille, soldats et jeux. Enfin, dans ces derniers temps la fabrication s'est perfectionnée, mais l'intérêt du sujet a diminué, sauf en ce qui concerne les fables, les théâtres et les constructions pour enfants.

On remarquera facilement les différences de technique. Les premières images ont un caractère uniforme et toutes les fabriques du XVIII^e siècle se confondent :

la planche est entièrement employée, et le sujet principal est entouré d'ornementations, de cadres, de fleurs et de fioritures qui ne laissent pas de fond. Puis l'encadrement n'est plus qu'accessoire, souvent même il n'existe plus et l'on ne se préoccupe que du sujet même. Notons enfin pour terminer que Paris ne produisit guère d'images intéressantes, on ne peut y signaler que les complaints et les sujets d'actualités où le texte tient plus de place que la gravure.

* * *

Comme comparaison à l'imagerie française qui ne fut que peu imitée dans les autres contrées, nous avons consacré une salle à l'imagerie étrangère, dont les produits sont en général assez éloignés des nôtres. L'imagerie belge, qui a son centre principal à Turnhout, se reconnaît facilement par des jaune et des groseille amusants (collections Sébillot et Ginisty); mais la gravure et le tirage sont fort mauvais. Je vous signale en particulier les très curieuses bannières ou fanions de pèlerinages, de forme triangulaire, que les pèlerins portent au bout d'un bâton. L'Espagne imprime pour les enfants l'image à 48 sujets à la feuille appelée « aleluya », qui ne présente rien de remarquable, car les dessins et légendes sont simplement imprimés en noir sur papier de couleur : elle remonte au commencement du XIX^e siècle et n'a pas varié. Vous remarquerez quelques belles planches allemandes, en noir, des « Münchener Bilderbogen » (collection Tumbeuf) des images italiennes du XVIII^e siècle (collection Bertarelli), des suisses, des russes, etc., et surtout les très curieuses images des pays d'Extrême-Orient : Siam, Cambodge, Annam, Perse, Chine et Japon qu'ont particulièrement recueilli MM. Sébillot, G. Vitoux et Ginisty. Notons, entre parenthèse, que l'Angleterre ne connaît pas l'image à un sou.

Une salle a été réservée au jeu d'oie, et vous y verrez une page très brillante de notre histoire graphique. M. Henry d'Allemagne a bien voulu nous prêter quelques planches de sa collection, et vous leur réserverez certainement le tribut d'admiration qu'elles méritent, ainsi qu'aux jeux italiens envoyés par M. Bertarelli.

Pour les enfants, nous avons, dans un salon, réuni les décors et personnages de théâtre (collection Léo Claretie) plus vieux que l'on ne croit généralement puisqu'il s'y trouve trois décors de fond, d'Engelbrecht, de l'époque Louis XV (collection Pellisson); des feuilles de pantins dont les enfants ne tirent plus guère le ficelles, — la mode en est passée; des feuilles de construction, très intelligentes compositions qu'il faut souhaiter de voir se répandre, car c'est une excellente distraction pour les enfants; quelques tableaux pour les écoles, des images à transformations et à redressement, grotesques, etc.

Une autre salle est consacrée à la gloire de l'armée, aux feuilles de soldats que l'on fabriquait déjà sous la Révolution. Vous en trouverez de toutes les dimensions, depuis les personnages de grandeur naturelle qui montent la garde sur chaque pilone, jusqu'aux soldats à 10 rangs à la feuille; ainsi que de curieuses feuilles d'armées étrangères.

Enfin un salon a été réservé à l'estampe relative à l'enfance : mots d'enfants, caricatures, gravures de modes, scènes d'intérieur, scènes d'écoles, guignols, etc., puisés dans les cartons si copieux de M. Hartmann.

Les amateurs de vieux papiers y remarqueront aussi des feuilles de rébus, des macédoines, et des cadres, malheureusement éparpillés, qui forment un semblant d'histoire documentaire du billet de naissance. On y voit un très curieux

mandement de l'évêque de Bayeux, billet de naissance avant la lettre, ordonnant des prières pour l'heureuse délivrance de Marie-Antoinette (collection Langlassé) un fac-simile du joli billet de Desmaisons, d'anciens billets suivant la formule abandonnée :

Madame est heureusement accouchée d'un
Monsieur a l'honneur de vous en faire part.

Enfin des spécimens de billets modernes où règne la plus grande fantaisie, car on commence à leur donner un cachet artistique, et nos meilleurs dessinateurs n'ont pas dédaigné de prêter leur crayon à ces petites manifestations de la vie qui devraient être, toutes, marquées d'élégance et de bon goût.

Dans les quelques vitrines, nous avons réuni un embryon de documents sur l'instruction et l'éducation de l'enfant : abécédaires, lettres de compliments, récompenses scolaires, certificats et livres de prix, traités de civilité, pages d'écriture, souvenir des bataillons scolaires, quelques autographes et portraits d'enfants célèbres, etc., que M. Wiggishoff a bien voulu mettre en valeur ; mais comme on nous avait demandé surtout d'exposer des pièces pouvant amuser les jeunes visiteurs, nous nous sommes bornés à quelques spécimens de chaque chose et nous avons montré, à côté, de très beaux albums modernes de la maison Pellerin d'Epinal, qui marquent l'état actuel de l'imagerie.

Enfin, dans une vitrine, se trouve une curieuse collection de petits objets et jouets fabriqués par les enfants, recueillis par M. Yves Sébillot.

J'adresse, en terminant, mes remerciements les plus reconnaissants aux amateurs qui nous ont si largement ouvert leurs cartons, à MM. Pellerin et C^{ie} d'Epinal, et à leur représentant à Paris, M. Capendu, qui, avec leur amabilité coutumière, m'ont offert une quantité considérable d'albums et d'images, et enfin aux membres de la Société *Le Vieux Papier*, sous les auspices de laquelle cette Exposition a été organisée, et dont le concours si empressé nous a permis de la mener à bien.

PAUL FLOBERT.

Voici la liste des membres du *Vieux Papier* qui avaient prêté des documents à cette Exposition :

MM. BAILLIÈRE (GEORGES).
BERTARELLI.
BEURDELEY.
BRIDOUX.
BRUNSWICG.
CHAMBOISSIER.
COURAUD.
DE CRAUZAT.
CRESTE.
D'ALLEMAGNE.
DAYMARD.

MM. DEVAUX.
FLOBERT.
FOURNIER.
GUIZARD.
HARTMANN.
LACROIX.
LANGLASSÉ.
PELLISSON.
SAFFROY.
TUMBEUF.
WIGGISHOFF.

Mémoires et Communications

La Ferme du Tabac.



POSSESEUR d'anciens sceaux de plomb de la ferme du tabac, dont quelques-uns portent les noms des adjudicataires, j'ai dû, pour les nécessités du catalogue, rechercher les édits ou ordonnances sur la matière et dresser la liste chronologique de ces fermiers. Bien que poursuivie à mon point de vue particulier de collectionneur, les *marques de plomb*, mon enquête a cependant abouti à une étude générale. Et je crois faire œuvre utile en en publiant les résultats, car je ne connais pas sur ce sujet de travail d'ensemble méthodique et précis. Possible est-il, je l'avoue, que l'on puisse dans mon travail personnel relever des omissions ou des erreurs. D'avance mes remerciements sont acquis à nos collègues mieux informés, qui voudront bien me les signaler. En tout cas cette publication vient à son heure. Elle complétera les communications faites à la réunion mensuelle des membres de la Société du Vieux Papier du 11 avril 1905 (voir le *Bulletin*, numéro de juillet 1905).

* * *

Le tabac a été introduit en Europe au XVI^e siècle. Hermandès de Tolède, qui recueillit cette plante à Tabaco ou Tabasco (province du royaume de Jucatan, dans l'Amérique centrale, et non Tabago, île des Antilles) l'envoya en Espagne et au Portugal sous le nom du lieu originaire. Plus tard, le président Nicot, ambassadeur de François II à Lisbonne, la présenta au grand prieur et en 1560 à la reine Catherine de Médicis (*Dictionnaire de Furetière*, au mot *tabac*) ; de là les divers noms français, sous lesquels le tabac fut désigné à cette époque, nicotiane, herbe à Nicot, herbe au grand prieur, herbe à la reine, etc. Furetière emploie tous ces termes ; il y joint aussi le mot *petun*, lequel est d'origine brésilienne et eut une certaine vogue.

Cette multiplicité d'appellations fut la cause d'un curieux procès, quand la ferme du tabac eût été instituée. En 1709, les commis de l'adjudicataire ayant saisi, à Paris, 214 pieds de tabac dans le jardin du sieur Antoine Leroy, celui-ci plaida qu'il s'agissait de plantes de nicotiane et non de tabac. Un arrêt du Conseil (13 décembre 1710) précisa les différents noms en usage et condamna Leroy à 1.000 livres d'amende.

Les arrêts, édits, ordonnances rendus contre les fraudeurs et les contrebandiers sont assez nombreux. Je me suis surtout attaché aux arrêts qui visent l'impôt lui-même, les conditions de vente et les marques.

Déclaration du 17 novembre 1629. — Le tabac est pour l'État une source de revenus depuis 1629. Mais l'impôt, jusqu'à 1674, fut une simple taxe douanière, un *droit d'entrée* de 30 sols pour livre sur le tabac étranger du Brésil. Celui qui provenait des Antilles françaises, fief commercial de la Compagnie de Saint-Christophe, la Barbade et autres îles occidentales (1626-1664), en était déchargé. La déclaration est muette à l'égard du tabac qui pouvait être cultivé en France. D'où je conclus ou que cette culture n'existait pas encore, ou qu'elle était assez embryonnaire pour n'avoir pas attiré l'attention.

Déclaration du 27 septembre 1674. — La déclaration de 1629 laissait libres l'achat direct auprès des importateurs, la fabrication et la vente en gros ou en détail ; celle de 1674 supprima toutes ces libertés. Elle créa au profit de l'État un *monopole*, qui dure encore, de fabrication et de vente, soit pour le tabac étranger, soit pour celui du cru du royaume. Ce dernier membre de phrase indique que la culture de notre tabac indigène était alors assez développée pour faire concurrence au tabac du Brésil et par suite diminuer les bénéfices de l'État. Je crois en effet que cette culture s'est établie industriellement à cause des droits de 1629 sur le tabac étranger.

Désormais, est-il dit dans la déclaration, le tabac « ... sera à l'avenir vendu et débité, tant en gros qu'en détail, par ceux qui seront par Nous preposez, au prix que Nous avons fixé ; scavoir, celui du crû du Royaume à vingt sols, et celui du Brésil quarante sols la livre ». Permission est octroyée d'en apporter en France « à condition d'en payer les Droits d'entrée et de les vendre à ceux qui seront par Nous preposez ». C'est-à-dire que la déclaration de 1674 n'éteint nullement le droit douanier inauguré en 1629, elle lui surajoute le monopole ou privilège d'achat direct, de fabrication et de vente intérieure.

Le monopole avait pour conséquence l'établissement de marques officielles. Aussi on lit un peu plus loin : « Voulons que tous les Marchands, tant en gros qu'en détail qui se trouveront chargez de Tabac soient tenus 3 jours après lad. publication, de faire leurs déclarations aux Bureaux qui seront établis, de leur quantité et qualité, pour être lesd. Tabacs marquez, pesez et inventoriez ».

Suivant les habitudes financières de l'époque, l'État aliéna la perception du nouveau droit. Au lieu de régir lui-même, il eut recours à un fermier. Cette *ferme du tabac* s'est perpétuée jusqu'à la Révolution.

Ordonnance de juillet 1681 (*Extrait concernant le commerce du tabac*). — C'est un règlement général sur la vente de la matière monopolisée.

On y trouve des prescriptions détaillées concernant les marques, sceaux de plomb et cachets de cire.

L'*article 1* rappelle que « le Fermier de nos Droits, ses Procureurs, Commis et Préposés » peuvent seuls faire commerce, vente et débit du tabac.

Puis on lit à l'*article 2* : « Le Tabac en corde qui sera vendu en gros et en détail dans les magasins, sera marqué d'un plomb, et le Tabac en poudre sera mis en des sacs qui seront cachetez ».

Et à l'*article 3* : « L'empreinte ou figure tant du plomb que des cachets, sera déposée aux Greffes des Elections, et ailleurs en ceux des Jurisdictions qui seront par Nous établies dans les lieux où seront les Bureaux pour y avoir recours. »

Les *articles 5, 6 et 7* fixent les prix de vente : tabac en corde du Brésil et autres pays étrangers, 40 sols la livre en gros dans les magasins du fermier et 50 sols en détail par les particuliers. — Tabac en corde de France ou des îles françaises, 20 sols par le fermier, 25 sols par les particuliers. — Tabac inférieur ou mastiné, même du cru du royaume, vendu et revendu aux mêmes prix que celui du Brésil. — Tabac en poudre, le commun à raison de 10 sols l'once, le moyen parfumé 20 sols, celui de Malte, Pontgibon et autres pays étrangers, 35 sols; soit dans les magasins, soit par les particuliers.

L'*article 10* interdit à tous marchands « de faire entrer par terre aucun Tabac dans notre Royaume, et par Mer, ailleurs que par les ports de Marseille, Bordeaux, La Rochelle, Nantes, S. Malo, Morlaix, Rotten et Dieppe ». Le fermier seul ou ses commis ont droit de l'acheter à l'arrivée.

L'*article 15* détermine les lieux où la culture en France est autorisée : « Mondragon, les deux Tonneins, Clerac, Esguillon, Damasan, Montheurs, Peuch, Gouteau, Villetton, le Mas d'Aginois, la Gruere, Bouseau, Favillet, Grateloup, la Parade, la Fitte, Caumont, Vertueil, Mauzac, Villeneuve la Garde, Villemade, Saint Porquier, les Catallans, Montesche, Castelsarazin, Saint Maixant, Lery, Lesdamps, Vaudreuil et Mets ». Les habitants de ces divers lieux devaient faire une déclaration annuelle des terres ensemencées par devant les juges locaux « Greffiers, Notaires, Curez ou autres personnes publiques ». Le tabac cueilli, ils pouvaient le fabriquer, le filer et mettre en roule « en vertu d'un congé par écrit du Commis du plus prochain Bureau ». Puis, ils déclaraient la quantité fabriquée. Et ils pouvaient alors le vendre, mais à la condition qu'il fût exporté hors du royaume. Le fermier avait au surplus le droit de retenir la quantité jugée nécessaire aux besoins de la ferme.

Enfin l'*article 23* énumère les ports de sortie pour le tabac exporté : Marseille, Toulon, Agde, Cette, Narbonne, Bordeaux, Les Sables-d'Olonne, La Rochelle, Nantes, Morlaix, Saint-Malo, Rouen, Dieppe et Saint-Valéry.

Déclaration du 18 septembre 1703. — Elle concerne les fraudes :

« Défendons aux Receveurs, Entrepouseurs, Détailliers et Débitans dans l'étendue de la Ferme, d'avoir et tenir aucuns tabacs dans leurs mains, bureaux, ni ailleurs sous quelque pretexte que ce soit, d'en vendre, donner, ni debiter s'ils ne sont marquez des plombs et des cachets de la Ferme ».

Déclaration du 6 décembre 1707. — Également promulguée contre les fraudes : « Déclarons Tabacs en fraude, tous ceux qui ne se trouveront marquez des Plombs ou Cachets de la Ferme, dont l'empreinte sera déposée au Greffe des Élections ».

Arrêt du Conseil du 29 décembre 1719. — Law ayant proposé de convertir le privilège exclusif du tabac en droits de douane ou d'entrée, un arrêt du 29 décembre 1719 révoqua ce privilège et autorisa la fabrication et la vente de tous les tabacs, le droit douanier une fois payé. Cet arrêt marque donc une interruption du monopole. Nous verrons combien fut éphémère cette période de liberté ! L'arrêt du reste n'entraîna pas la disparition de la ferme, qui fut seulement transformée. Le fermier n'eut plus à s'occuper de la fabrication et de la vente. Son rôle fut limité à la perception de la taxe douanière aux ports d'arrivée. La ferme n'est plus qu'une ferme du Droit d'entrée.

Sous le nom de Jean l'Admiral, elle était depuis le 1^{er} octobre 1718 aux mains de la Compagnie d'Occident. Mais, en mai 1719, cette compagnie avait fusionné avec celles des Indes-Orientales et de la Chine pour constituer la célèbre Compagnie des Indes. Puis celle-ci avait acquis, sous le nom d'Armand Pillavoine, le bail des fermes générales à partir du 1^{er} octobre 1719, et, à l'égard du tabac, Pillavoine avait été substitué à Jean l'Admiral pour l'espace de temps restant à courir. L'extinction du monopole, la réduction de la ferme à la perception d'une simple taxe douanière se sont donc produites sous la gestion de la Compagnie des Indes.

Déclaration du 17 octobre 1720. — L'arrêt de décembre 1719 avait eu pour conséquence immédiate l'entrée en France d'une quantité considérable de tabacs, et cependant, malgré cet afflux, les prix de vente avaient augmenté. La déclaration de 1720 eut pour but d'y remédier « sans néanmoins restreindre la liberté que Nous avons donnée à tous nos sujets de fabriquer et de vendre en détail du Tabac ».

Je cite textuellement ce passage du préambule de la déclaration pour bien montrer qu'elle n'a pas rétabli le monopole absolu, mais un *monopole restreint*, réduit à la *vente en gros*. Elle ne redonne pas à la ferme le droit d'intervenir dans la fabrication et dans le débit. Elle lui accorde seulement, en outre de la perception douanière, le droit d'acheter le tabac à l'arrivée et de le revendre en gros aux manufacturiers fabricants. Voici au reste un résumé des principaux articles :

L'article 2 réunit « notre Ferme du Tabac à nos Fermes unies, dont la

Compagnie des Indes est adjudicataire sous le nom d'Armand Pillavoine ».

L'article 3 défend l'entrée du tabac par terre, autorise seulement l'entrée par mer, par les ports de Marseille, Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Morlaix, Saint-Malo, Rouen et Dieppe.

L'article 10 en défend la culture en France, même dans certaines régions où elle avait été autorisée.

L'article 11 permet l'établissement de manufactures particulières pour toutes sortes de tabacs achetés en gros dans les magasins du fermier, et en permet ensuite la vente en gros ou en détail.

L'article 13 a trait aux marques du fermier : « Voulons que les Tabacs en poudre, en corde, en andouilles ou en carottes, qui seront vendus en gros par notre Fermier, soient marquez d'un plomb ou cachets de la Ferme, dont l'empreinte sera déposée dans les Greffes des Élections dans les lieux où il y en a d'établis, et ailleurs dans ceux des Jurisdictions qui ont connu des contestations concernant notre Ferme du Tabac. »

Et l'article 14, aux marques des manufacturiers : « Enjoignons à tous ceux qui voudront fabriquer du Tabac, de quelque qualité qu'il soit, dans l'étenduë de notre Ferme, d'en faire leur déclaration au Greffe des Élections ou des Traittes dans le ressort de leur résidence, et d'avoir une marque particulière en plomb, qu'ils seront tenus de faire frapper sur chaque rolle de Tabac en corde qui sera fabriqué dans leurs Manufactures, et un cachet dont l'empreinte sera mise sur chaque paquet de Tabac en poudre, en andouille ou en carotte qui sortira de leur dite Manufacture, et seront lesdites empreintes en plomb et en cire déposées ausdits Greffes desdites Élections, dans le ressort desquelles lesdites Manufactures seront établies, et ailleurs dans ceux des Jurisdictions qui ont connu de notre Ferme du Tabac ».

Déclaration du 1^{er} août 1721. — La chute du système financier de Law amena le retour complet à l'organisation primitive. Un arrêt du Conseil du 29 juillet 1721 résilia le bail du tabac de la Compagnie des Indes, à compter du 1^{er} septembre 1721. Et il fut suivi d'une déclaration du roi du 1^{er} août rétablissant la ferme, telle qu'elle avait été organisée par la déclaration de 1674 et l'ordonnance de 1681. Cette fois le monopole redevient absolu, et le resta jusqu'en 1791.

L'article 1^{er} attribue la vente exclusive au nouveau fermier (Edouard du Verdier). Lui seul peut faire « entrer, fabriquer, vendre et débiter en gros et en détail » toutes sortes de tabacs.

L'article 2 interdit à tous autres d'en faire autant « sans la permission par écrit du Fermier, et sans que les Tabacs fabriquez soient marquez de sa marque ».

L'article 5 ordonne la fermeture des manufactures privées, à partir du 1^{er} septembre suivant.

L'article 6 enjoint au fermier « d'avoir une marque et cachet pour

plomber et cacheter les Tabacs, tant en corde qu'en poudre, et les empreintes desdits marques et cachet seront déposées aux Greffes des Élections, et où il n'y a point d'Élection, aux Greffes des Juridictions des Fermes, pour y avoir recours en cas de besoin ».

L'*article 7* majore les prix portés à l'ordonnance de 1681. On payera désormais : jusqu'à 50 sols la livre pour les tabacs supérieurs en corde, vendus en gros dans les magasins et bureaux du fermier, et jusqu'à 60 sols pour ceux vendus par les particuliers ayant obtenu l'autorisation de vente ; jusqu'à 25 sols pour les tabacs inférieurs en corde du fermier, et 32 sols pour ceux des détaillants. Le tabac du Brésil payera jusqu'à 3 livres 10 sols la livre dans les magasins, et en détail jusqu'à 4 francs. Les tabacs en poudre demeurent tarifés suivant l'ordonnance de 1681.

L'*article 22* maintient la défense d'ensemencer et de cultiver le tabac dans toute l'étendue du royaume.

Déclaration du 24 août 1758. — Je signale enfin cette déclaration, qui ajouta au prix de vente normal l'impôt de 4 sols pour livre. Etablis pour dix années, ils furent par une *déclaration du 17 mars 1767* prorogés jusqu'au dernier septembre 1774. Finalement leur perception fut, je crois, maintenue jusqu'à la suppression de la Ferme.

* * *

La déclaration de 1721 resta dans son ensemble en vigueur jusqu'à la Révolution: Mais, en 1791, l'Assemblée nationale décréta liberté entière de la culture, fabrication et vente du tabac.

Loi du 24 avril 1791. — Elle prohiba cependant par une loi du 24 avril l'entrée du tabac étranger fabriqué et frappa d'une taxe douanière ce même tabac étranger, dont les feuilles devaient être rangées en boucauts (25 livres le quintal pour le tabac importé par navires étrangers, et 18 livres 15 sous pour celui amené par navires français).

La loi spécifie en outre comme lieux d'entrée: les douanes de Strasbourg, Valenciennes et Lille, et les ports de Bayonne, Bordeaux, Rochefort, La Rochelle, Nantes, Lorient, Morlaix, Saint-Malo, Granville, Honfleur, Cherbourg, Rouen, Le Havre, Dieppe, Saint-Valéry-sur-Somme, Boulogne. Calais, Dunkerque, Marseille, Toulon, Cette et Port-Vendres.

Loi du 22 brumaire an VII (12 novembre 1798). — Supprimée en 1791, la ferme du tabac ne s'est pas reconstituée ; l'État a depuis lors régi directement. Malheureusement il n'en est pas de même de ce qu'elle représentait : le monopole, qui, peu à peu et par étapes, a fini par être aussi rigoureux qu'auparavant.

Son premier retour offensif est marqué par une loi du 22 brumaire an VII, édictant une taxe de fabrication. D'après cette loi, la culture, le

commerce et la fabrication du tabac restent encore libres. Et l'importation du tabac étranger fabriqué ou seulement préparé demeure prohibée. La taxe douanière est majorée (30 francs le quintal pour le tabac venu par navires étrangers et 20 francs par navires français).

L'article 5 inaugure une taxe de fabrication : « Tout fabricant de tabac paiera une taxe spéciale, à raison de quatre décimes par kilogramme pour le tabac en poudre et en carotte, et deux décimes quatre centimes pour le tabac à fumer et le tabac en rôle ».

L'article 17 est intéressant parce qu'il prescrit des marques de manufacture : « Tout fabricant sera tenu de mettre, sur le devant de sa fabrique, un tableau portant son nom et sa profession, et de mettre son nom et le lieu de sa résidence sur toutes les enveloppes de tabac fabriqué qu'il vend ».

L'article 20 établit une prime d'exportation : « Il sera accordé, à la sortie des tabacs fabriqués tant en poudre qu'en carotte, les deux tiers du droit payé à la fabrication ».

Loi du 29 floréal an X (19 mai 1802). — La loi de brumaire an VII fut suivie sous le Consulat d'une loi analogue (29 floréal an X), divisée en deux sections, l'une concernant le droit d'entrée sur le tabac étranger, l'autre le droit de fabrication.

Les tabacs étrangers y sont taxés à 6 francs 60 centimes par myriagramme (10 kilogrammes), lorsqu'ils sont importés par navire étranger et seulement 4 francs 40 centimes par navire français. Les lieux d'entrée désignés sont les ports maritimes d'Ostende, Dunkerque, Le Havre, Dieppe, Morlaix, Nantes, Saint-Malo, Lorient, La Rochelle, Bordeaux, Cette, Marseille, et les ports fluviaux de Cologne, Mayence et Strasbourg. Quant au droit de fabrication il reste de 4 décimes par kilogramme sur toute espèce de tabac. On est naturellement tenu de faire une déclaration préalable aux préposés de l'enregistrement.

L'article 18 maintient les marques de brumaire an VII : « Tout fabricant qui n'aura pas mis sur le devant de sa fabrique le tableau, et, sur son tabac fabriqué, l'étiquette, prescrits par l'article XVII de la loi du 22 brumaire an VII, sera condamné à une amende de cinq cents francs pour la première fois, et de mille francs en cas de récidive ».

Loi du 5 ventôse an XII (25 février 1804). — Toujours sous le Consulat, une loi de finances du 5 ventôse an XII promulgua un nouveau tarif de droit d'entrée (1 franc par kilogramme pour le tabac importé par navire étranger, et 8 décimes par navire français), maintint la taxe de fabrication conformément à la loi de floréal an X (4 décimes par kilogramme), obligea enfin les *débitants* à se pourvoir d'une licence.

Je crois inutile de poursuivre l'énoncé des lois ultérieures. Je me restreins à signaler le retour du monopole complet. Le premier Empire

imposa tout d'abord aux particuliers qui voulaient cultiver du tabac l'obligation d'une déclaration (décret du 16 juin 1808). Puis par ceux des *29 novembre 1810* et *12 janvier 1811* il rétablit en faveur de l'État le monopole absolu de fabrication et de vente. Diverses lois, entre autres celles du *24 mai 1862* et du *21 décembre 1872*, bien qu'à titre provisoire, ont consacré ce régime. Nul tabacophile, actuellement fumant ou prisant, n'en verra la disparition. Nos doctrines sociales modernes ont trop de points communs avec la tyrannie collective de la royauté et de l'impérialisme déchu, pour que l'on nous rende avant longtemps cette menue part de nos libertés privées.

Au résumé, la deuxième interruption du monopole va de 1791 à 1810, soit une période de près de vingt ans. De 1791 à la loi de brumaire an VII, les manufacturiers marquèrent leurs produits à leur guise, plombs, cachets de cire, bandes ou étiquettes. Mais à partir du 22 brumaire an VII, ils furent astreints à l'obligation d'une *étiquette* par l'article 17 de la sus dite loi. J'en possède deux spécimens, dont la première portant le mot « citoyen » est certainement antérieure au premier Empire.

AU NÈGRE DE SAINT-DOMINGUE,

A BEAUNE, RUE S.^T-PIERRE, MAISON FORNERET.

C O N S T A N T I N,

*ENTREPOSEUR nommé par le Chef de la manufacture
des Tabacs des Citoyens PHELIPPON et Compagnie du
Gros-Caillou, à Paris,*

TIENT et vend en gros ou en détail, d'excellentes et franches qualités des Tabacs ficelés à huit bouts, de la fabrique desdits PHELIPPON et Compagnie, en carottes et en poudre, ainsi que leurs Tabacs Scaferlati et autres à fumer, à *juste prix*.

Il a pour enseigne un Nègre qui fume sa pipe.

MANUFACTURES de toutes sortes de
Tabacs fabriqués. dont la perfection, reconnue à Paris et dans l'Intérieur, ne laisse rien à désirer.

L O U I S D U T I L L E U L

à Douai, département du Nord.

A la suite de cet exposé historique, je donne maintenant la liste des fermiers de 1674 à 1791, telle que j'ai pu la reconstituer. La ferme fut tantôt gérée par un adjudicataire indépendant et tantôt par celui des fermes générales unies. En regard de chaque nom j'ai eu soin de l'indiquer. Je ne sais si cette liste existe déjà quelque part, dressée sur des documents réguliers d'archives. Pour moi, j'ai dû me livrer à des recherches longues et pénibles. Ma meilleure source a été le traité suivant : *Nouveau code des Tailles, etc., avec les Ordonnances, Edits, Declarations, Reglemens et Arrêts sur le fait du Tabac*; 2 vol., Paris, chez Prault père, 1740.

Jean Breton (Ferme indép.). — De 1674 à 1680. D'après le *Dictionnaire des Finances*, publié sous la direction de Léon Say, 1894 (t. II, p. 1304) le monopole du tabac aurait été conféré à la ferme générale par bail du 30 novembre 1674 et pour six années. Or, l'attribution à la ferme générale me paraît inexacte. J'ai sous les yeux un *Extrait des Registres du Conseil d'État* (11 juillet 1676) concernant le droit sur l'étain et dont voici le préambule :

« Le Roy ayant par sa Declaration du mois de Février 1674. ordonné que toute la Vaisselle d'Etain fin, commun, et sonnante, seroit marquée, et qu'il seroit payé un sol pour livre dudit Estain fin et commun, pour droit de Marque, par les Maistres Potiers d'Etain, duquel droit Bail a esté fait à M^e Jean Breton, conjointement avec la faculté de vendre et debiter le Tabac dans le Royaume, etc. »

L'adjudicataire n'est donc pas celui des fermes générales, à cette époque Martin Dufresnoy, mais un fermier indépendant, maître Jean Breton, qui possédait à la fois le droit de marque sur l'étain et le privilège du tabac.

Mais la perception de ces fermes secondaires était relativement onéreuse. Elle nécessitait, comme pour les fermes générales, des bureaux et des commis nombreux, dont les frais et les appointements absorbaient la valeur des baux. C'est pour cela qu'on les rattacha quelque temps après aux fermes générales, sous le bail de Claude Boutet qui suit. En profitant de la grande organisation de ces dernières, on réduisit les dépenses à un taux plus sagement proportionné à la recette.

Claude Boutet (F. génér.). — A partir du 1^{er} octobre 1680.

Jean Fauconnet (F. génér.). — Subrogé au précédent par bail du 26 juillet 1681, à partir du 1^{er} octobre suivant.

Pierre Domergue (F. génér.). — Bail du 18 mars 1687, à partir du 1^{er} octobre suivant. Dans la liste des adjudicataires des fermes générales publiée par notre érudit collègue, M. A. Devaux, au numéro d'avril 1900 du *Bulletin du Vieux Papier* (p. 24), le nom de Pierre Domergue est remplacé par celui de Christophe Charrière. Ma liste est ici donc en désaccord avec

celle de M. Devaux. Mais ce désaccord n'est qu'apparent : Domergue et Charrière furent tous deux adjudicataires généraux par bail du même jour, 18 mars 1687, le premier pour les gabelles, cinq grosses fermes, tabac et autres unies, et le second pour les aides et domaines dans lesquels rentrait la ferme du papier timbré.

Pierre Pointeau (F. génér.). — Mis en possession par arrêt du Conseil du 25 septembre 1691, à partir du 1^{er} octobre suivant.

Nicolas du Plantier (F. indép.). — Bail du 17 septembre 1697, à partir du 1^{er} octobre suivant. De cette date à 1719, la ferme fut indépendante.

Germain Gaultier (F. indép.). — Bail pour six ans, à partir du 1^{er} octobre 1703.

Charles Michault (F. indép.). — Bail pour six ans, à partir du 1^{er} octobre 1709.

Guillaume Filtz (F. indép.). — Bail pour six ans, à partir du 1^{er} octobre 1715, résilié en 1718.

Compagnie d'Occident (F. indép.). — Bail du 16 septembre 1718, passé sous le nom de Jean l'Admiral, pour neuf années, à partir du 1^{er} octobre 1718, et au prix de 4.020.000 livres.

Compagnie des Indes (F. indép.). — En mai 1719, la Compagnie d'Occident fusionna avec celles des Indes-Orientales et de la Chine pour former la Compagnie des Indes. Cette dernière a joui, de mai 1719 au 1^{er} octobre même année, et sous forme de ferme indépendante, du privilège concédé à Jean l'Admiral.

(F. génér.). — Mais, à partir du 1^{er} octobre 1719, elle fut adjudicataire des fermes générales, sous le nom d'Armand Pillavoine. Fermes générales et ferme du tabac sont donc alors réunies dans la même main, car à l'égard du tabac, Pillavoine fut substitué à Jean l'Admiral pour la portion des neuf années du bail primitif restant à courir.

C'est à cette époque que l'on note une courte interruption du monopole, transformé le 29 décembre 1719 en un droit d'entrée. Ainsi réduite à la perception d'une taxe douanière, la ferme continue à subsister. Puis le 17 octobre 1720, on rétablit un monopole restreint, en ajoutant au droit d'entrée les bénéfices de la vente en gros aux manufacturiers. La déclaration accorde à Pillavoine toute la portion non périmée du bail de Jean l'Admiral.

(F. indép.). — Le 5 janvier 1721, un arrêt du Conseil résilia le bail des fermes générales fait à la Compagnie « à l'exception de la Ferme du Tabac seulement » qui redevient donc indépendante. La Compagnie la conserva jusqu'au 1^{er} septembre 1721. A cette date elle dut l'abandonner, en vertu d'un autre arrêt du 29 juillet 1721, lequel résiliait ce bail spécial et rétablissait le privilège exclusif en faveur d'un nouveau fermier. Le bail de Jean l'Admiral se serait terminé le 30 septembre 1727.

Edouard du Verdier (F. indép.). — Bail du 19 août 1721, passé pour neuf ans et un mois, à partir du 1^{er} septembre 1721, résilié le 6 septembre 1723.

Compagnie des Indes (F. indép.). — Par arrêt du 22 mars 1723, la ferme fut rendue à la Compagnie des Indes, pour en jouir à partir du 1^{er} octobre 1723, suivant le temps du bail fait à du Verdier, c'est-à-dire jusqu'au 30 septembre 1730. Elle exploita le privilège sous le nom de Pierre le Sueur.

Pierre Carlier (F. génér.). — Adjudicataire des fermes générales par bail du 19 août 1726 et à partir du 1^{er} octobre 1726, pour six années, Carlier prit pour huit ans celle du tabac, à partir du 1^{er} octobre 1730, au prix de 7.500.000 livres.

Nicolas Desboves (F. génér.). — Desboves succéda à Carlier, pour six ans, comme adjudicataire des fermes générales, par bail du 31 mai 1730 et arrêt de prise de possession du 9 septembre 1732, à partir du 1^{er} octobre 1732. Or, à cette date, le bail du tabac de Carlier n'était pas achevé. Je présume qu'une entente intervint entre Carlier et Desboves, car je possède des sceaux du tabac marqués aux noms réunis de ces deux adjudicataires.

La ferme est depuis Carlier restée rattachée aux fermes générales.

Jacques Forceville (F. génér.). — Bail du 16 septembre 1738, pour six ans, à partir du 1^{er} octobre suivant.

Thibault la Rue (F. génér.). — Bail du 13 octobre 1743 et arrêt de prise de possession du 15 du même mois, pour six ans, à partir du 1^{er} octobre 1744.

Jean Girardin (F. génér.). — Bail du 21 octobre 1749, pour six ans, à partir du 1^{er} octobre 1750.

Jean-Baptiste Bocquillon (F. génér.). — Substitué le 6 mars 1751 à Girardin malade et ne pouvant plus « vaquer auxdites fonctions, ni fournir journellement ses signatures ».

Pierre Henriet (F. génér.). — Bail du 22 août 1756, pour six ans, à partir du 1^{er} octobre suivant.

Jean-Jacques Prévost (F. génér.). — Bail du 30 décembre 1761, pour six ans, à partir du 1^{er} octobre 1762. L'article 3 du bail l'autorise à percevoir les 4 sols pour livre établis en 1758 en sus du prix de vente.

Julien Alaterre (F. génér.). — 1^{er} octobre 1768.

Laurent David (F. génér.). — 1^{er} octobre 1774.

En 1780, la perception des fermes fut divisée en trois compagnies distinctes, ayant chacune un adjudicataire particulier (fermes générales ; ferme des domaines ; régie générale des droits d'aides). La ferme du tabac est comprise dans les fermes générales.

Nicolas Salzard (F. génér.). — 1^{er} octobre 1780.

Jean-Baptiste Mayer (F. génér.). — 1^{er} janvier 1787. A l'époque de la Révolution, le bail du tabac rendait à l'État une trentaine de millions.

ANTOINE SABATIER.



La Carte à jouer en Guienne.

(Suite).

Cartes du XVIII^e siècle.

Considérations générales : décadence de l'art du cartier ; adoption de moules nombreux : tendance à un format de plus en plus petit : fixation de ce format en 1746. — Classification des jeux du XVIII^e siècle.

LE XVIII^e siècle ne se présente pas en progrès au point de vue de l'art du cartier, qui ira plutôt en dégénérant d'une façon irrémédiable ; les jeux de 1793 marquent une décadence complète. Il faudra arriver au début du XIX^e siècle pour voir réapparaître des cartes au trait bien arrêté et à l'habillage soigné.

De 1701 à 1789, la législation des cartes a été maintes fois modifiée ; tantôt les droits ont été élevés, tantôt ils ont été réduits ; il y a eu aussi des changements de fermiers ou de régisseurs auxquels ont correspondu des dépôts de moules nouveaux. Entre 1719 et 1746, les cartiers ont connu une période de rémittence analogue à celle qui suivit l'édit de surséance de 1671 ; malgré cependant que des moules aient pu être fabriqués en toute liberté dans cet intervalle de temps, la fantaisie des dessinateurs s'est bien peu donné carrière ; à peine la rencontre-t-on dans quelques cartes de ÉTIENNE-LOUIS BAUDARD et de GUILLAUME GROSSARD.

Le format des jeux désertera progressivement la grande dimension du XVII^e siècle, et, par des intermédiaires, il finira par se fixer, à partir de 1746, aux environs de 51×82 m/m, car, même pour les cartes de 1746 et de 1773, dont nous avons retrouvé les feuilles de moulage, on constatera encore de ces écarts de $1/2$ m/m à 1 m/m en plus ou en moins, sur la hauteur comme sur la largeur, que nous avons déjà signalés et qui rendent si difficile la reconstitution de jeux complets, même en possédant toute la série de cartes d'un même type.

A la faveur de ces circonstances diverses que nous avons noté avec soin, pour les besoins de la classification chronologique des jeux, le nombre des moules successivement adoptés est relativement important.

Nous diviserons donc ainsi cette étude :

- 1° Jeu de 1701-1706.
- 2° Jeux de 1706-1715.
- 3° Jeu de 1715-1719.
- 4° Jeu de cartes d'exportation au portrait français (1716-1719).
- 5° Jeu de 1719 pour le Béarn (GUIENNE et BEARN).
- 6° Jeux de 1719 à 1746.
- 7° Jeu de GUILLAUME GROSSARD.
- 8° Jeu de 1746 avec ses variantes.
- 9° Jeu de 1773 avec ses variantes et sa série de filigranés.
- 10° Jeux de la Révolution (1789-1795).
- 11° Tarots espagnols de fabrication bordelaise (1690-1795).

I

Jeu de 1701.

Déclaration du roi, d'octobre 1701. — Destruction des anciens moules et adoption de moules nouveaux. — Moule de 1701 pour la Guienne. — Caractéristiques, mensurations, etc. — Cartiers ayant fabriqué le type de 1701.

L'édit de 1701 substitua au régime de quasi liberté établi par l'édit de surséance de 1671 un régime de contrôle et de réglementation étroite. Le droit sur les cartes, élevé à 18 deniers par jeu, est aussitôt affermé. Les cartiers sont astreints à tirer leurs feuilles de têtes ou figures dans les bureaux de la régie où les moules seront déposés ; ils ne pourront les rapporter chez eux pour les apprêter et mettre en couleurs qu'après acquittement des droits sur les tirages faits. Les employés de la régie compteront ensuite les jeux assortis dans leurs boutiques, les envelopperont et les cachèteront séance tenante.

Il est à remarquer que l'on accorda aux maîtres cartiers un délai de trois mois pour écouler leurs stocks de jeux au portrait français, pour l'intérieur, soit jusqu'au 1^{er} janvier 1702. Les cartes du XVII^e siècle ne disparaîtront donc qu'à ce moment.

Il n'en sera pas de même des *tarots* dont les cartiers sont autorisés à conserver les moules à leur domicile ; ils ne seront remplacés par des types nouveaux créés au gré du fermier qu'au fur et à mesure de leur mise en réforme pour cause d'usure.

C'est ainsi que vers 1715 environ on rencontrera des tarots du type du XVII^e siècle.

Nous nous bornerons à donner, succinctement analysés, mais avec toutes leurs parties essentielles, l'édit d'octobre 1701 et la déclaration du roi du 17 mars 1703 qui vient le compléter.

Octobre 1701. — EDIT ET DÉCLARATION DU ROI des mois d'octobre 1701 et 17 mars 1703 portant qu'à commencer du jour de la publication il sera établi, imposé et levé au profit de Sa Majesté, dix huit deniers sur chaque jeu de cartes et tarots qui se débiteront dans toute l'étendue du Royaume. — Registres en Parlement le 19 octobre 1701 et 30 mars 1703. — A Bordeaux. Pierre Brun. 1745.

ANALYSE : Il y est indiqué qu'à raison de diverses aliénations d'une partie de ses revenus le Roi a décidé d'établir un droit modique sur les Cartes à jouer pour en faire une Ferme à son profit; il révoque en conséquence toutes concessions antérieurement consenties en sorte qu'à la diligence de celui auquel Bail de ce droit sera consenti, des Procès-verbaux et Inventaires des Cartes et Tarots qui se trouveront fabriqués chez les maîtres, ouvriers, cartiers, marchands et autres et ce par un Commissaire du Châtelet à Paris et par les Lieutenants généraux ou officiers de police dans les autres villes seront dressés, Les Maîtres cartiers devront représenter les planches ayant servi jusque là à l'impression des cartes pour être sur le champ rompues et brisées. Les jeux de cartes et tarots qui se trouveront chez eux assortis devront être cachetés sur les enveloppes et ceux qui ne seront pas encore achevés devront l'être sous huitaine pour être aussi cachetés; chaque jeu devra acquitter un droit de 18 deniers. Si les cartiers continuent nonobstant à conserver des planches ou des jeux ils seront passibles d'une amende de 500 liv^{rs} dont un tiers reviendra à l'Hôpital général du lieu, un tiers au fermier, un tiers au dénonciateur. *Délai était accordé aux cartiers pour vendre les jeux qui leur restaient jusqu'au 1^{er} janvier 1702*, passé ce délai ils ne seront admis à en vendre et fabriquer que du modèle qui sera créé. Dans le délai d'un mois de l'Edit les maîtres cartiers devaient déclarer le nombre des ouvriers employés par eux, sur le registre du fermier auquel le droit était donné d'exercer toutes visites utiles chez les cartiers.

Ordre était donné aux Maîtres de porter aux Bureaux des Fermiers, les feuilles en papier, les cartes à têtes ou figures pour y être imprimées de *figures nouvelles et marquées des marques décidées par les Fermiers*; elles seront ensuite rendues aux Cartiers après acquittement du droit pour les apprêter, mettre en couleur et débiter comme bon leur semblera. L'Empreinte desdites figures et marques sera déposée sans frais aux Greffes de Police des Lieux pour y avoir recours en cas de besoin. Quant aux autres cartes appelées Cartes à point ou blanches et quant aux Tarots ils seront apportés imprimés en carton aux Bureaux du Fermier pour y être marqués de la même marque que les autres. *En ce qui concerne les Tarots les Cartiers pourront les imprimer chez eux comme par le passé* à la charge de les apporter au Fermier pour la marque et d'en acquitter les droits; *ils pourront en conséquence conserver chez eux les planches de Tarots, mais il sera loisible au fermier de changer les figures de ces cartes lorsque ces planches seront usées et endommagées; alors seulement les anciennes planches seront détruites.* Les empreintes des nouvelles figures seront déposées dans les greffes mais *l'écoulement des anciennes cartes tirées se fera normalement jusqu'à épuisement.* Défense faite aux Cartiers à peine de 1.000 livres d'amende et de destitution de la Maîtrise en cas de récidive, de débiter ni fabriquer à l'avenir aucunes cartes à jouer ni Tarots si elles ne sont imprimées et marquées dans la forme ci-dessus, ni de faire aucunes cartes en papier double, simple ou autrement; à peine aussi de confiscation desdites cartes, outils et ustensiles ayant servi à la fabrication. Défense aux graveurs de graver à l'avenir aucunes planches de quelque nature que ce soit pour imprimer des figures de cartes, sans la permission écrite du fermier sous les mêmes peines. Défenses à toutes personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient de retirer dans leurs Châteaux, Hôtels, maisons, couvents, commu-

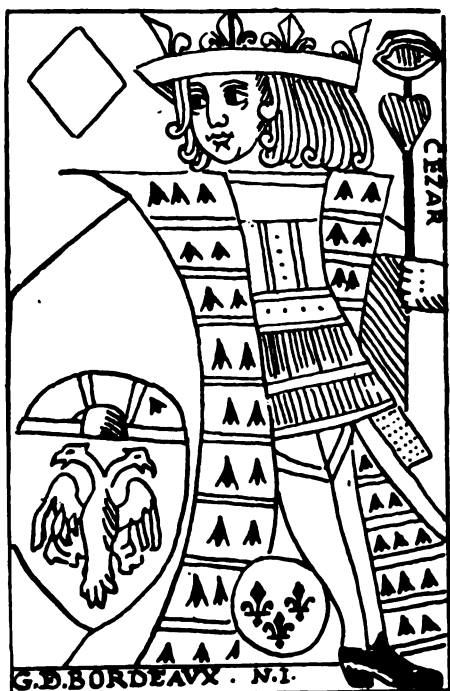
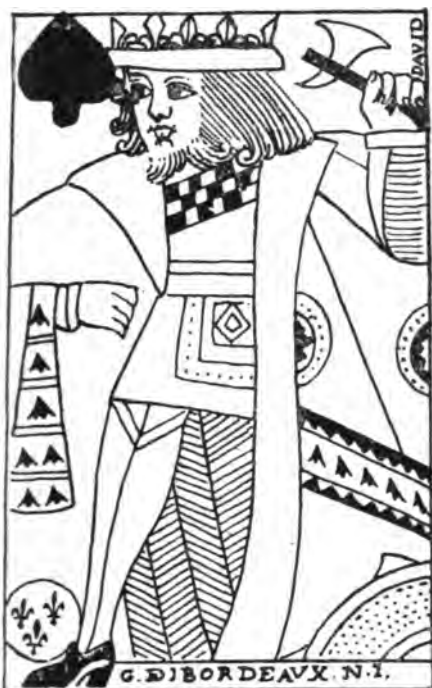


PLANCHE XV
Jeu de 1701 (Bordeaux).

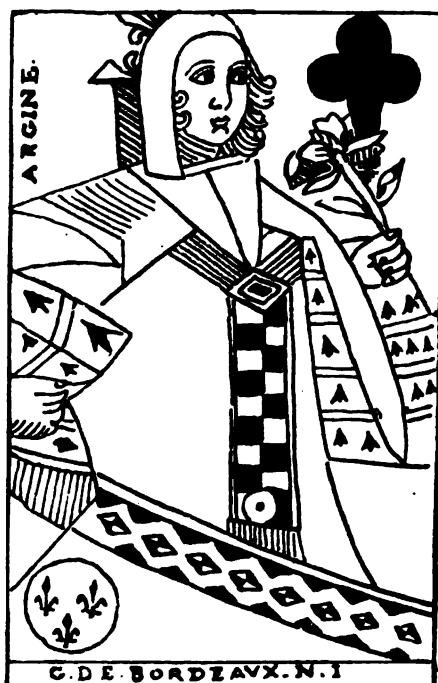
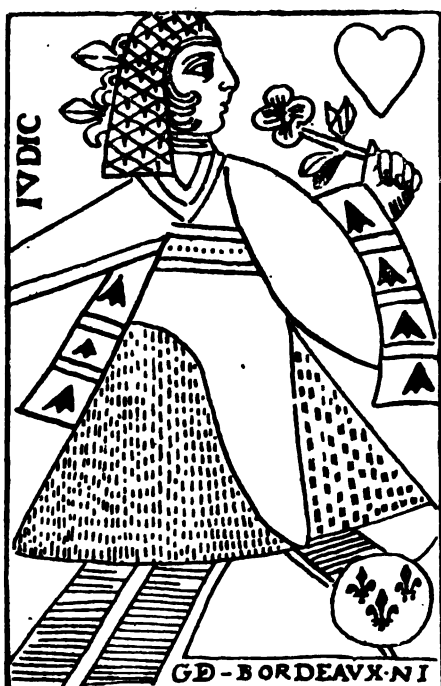


PLANCHE XVI
Jeu de 1701 (Bordeaux).

nautés des fabricants de cartes maitres ou ouvriers et de les laisser travailler chez eux sous peine de 3.000 livres d'amende; Permission donnée aux Fermiers de procéder chez quiconque aux visites domiciliaires nécessaires même avec la force publique si besoin. Défense à toutes autres personnes que les Cartiers de vendre et débiter des cartes sans s'être fait inscrire préalablement sur les Registres du fermier; Défense à toutes personnes de jouer ou donner à donner avec des cartes autres que celles imprimées de la nouvelle empreinte et marque du fermier passé le 1^{er} janvier 1702; Défense à tous Cartiers, Merciers, Chandeliers etc. de recouper et revendre les cartes qui auront déjà servi, sous les mêmes peines que dessus. Les Tarots à exporter hors du Royaume seront exemptés du droit, mais les fabricants devront déclarer au Bureau les quantités qu'ils en veulent faire sortir et devront envoyer les feuilles en blanc pour y être imprimées et marquées de même que celles du Royaume; pour les distinguer il sera imprimé sur chaque carte ces mots: FRANC POUR L'ETRANGER. Suivent les immunités données aux Commis des Fermes. Quant aux contraventions elles seront jugées à Paris et ses faubourgs par le Lieutenant général de police et dans les autres villes pendant deux années seulement par les Intendants et Commissaires départis dans les provinces et leurs subdélégués; après quoi la connaissance en sera rendue aux Lieutenants généraux et autres officiers de police suivant les Edits d'octobre et novembre 1699 etc. etc. — A Fontainebleau, octobre 1701. —

17 mars 1703. — DÉCLARATION DU ROI portant que le droit de 18 deniers ordonné être imposé sur chacun Jeu de Cartes et Tarots, sera réduit à 12 deniers, à commencer du 1^{er} avril prochain. — Registrée au Parlement le 30 mars 1703.

ANALYSE: Il est expliqué que le droit de 18 deniers a été représenté comme excessif par rapport à la valeur des cartes dont il égale presque le prix; aussi les Cartiers ont fait leurs efforts pour frauder les Droits et il a été même impossible au Fermier de remédier à ces fraudes attendu les profits considérables que les Cartiers ont trouvé à les continuer. D'autre part le prix des Jeux de Cartes ayant considérablement augmenté du fait des nouveaux droits de 1701, la consommation en a diminué et le commerce des cartiers aurait fini par en souffrir. C'est pourquoi le Roi consent la modération du droit à 12 deniers à partir du 1^{er} avril 1703. Les défenses de 1701 sont reprises en détail et il est en outre recommandé aux Juges des Contraventions de ne pas modérer les amendes édictées par les Edits.

CARACTÉRISTIQUES DES JEUX DE 1701

1^o Mentions imprimées sur les cartes.

Tandis que les jeux de XVII^e siècle sont *anépigraphes*, sauf l'application sur les trois valets de trèfle, pique et carreau du nom du cartier fabricant, un certain nombre de mentions apparaissent sur les jeux de 1701 qui ne permettent pas de les confondre avec d'autres, en même temps qu'elles les datent.

D'abord, au bas de chaque carte de figure, le fermier a fait imprimer : G. DE BORDEAUX. N. I. (V. pl. XV, XVI et XX).

En outre, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en haut, tantôt en bas, sur le blanc de la carte et suivant la place laissée par chaque figure, est

inscrit le nom de cette dernière : ARGINE, PALLAS, IVDIC, RACHEL, pour les dames ; CHARLES, CEZAR, ALEXANDRE, DAVID, pour les rois ; HOGIER, LAHIRE, HECTOR, pour les valets. Le valet de trèfle seul ne porte pas son nom ; la place en est prise par celui du cartier.

Il est à remarquer, à ce sujet, que le cartier ne se signe plus que sur ce valet, à la différence des usages antérieurs.

2° Type des personnages ; leurs attributs.

D'une manière générale ils s'écartent de l'archaïsme qui s'était maintenu dans les cartes du XVII^e siècle ; les profils sont plus gracieux, les physiologies plus franchement modernes ; on n'y rencontre plus la laideur repoussante des dames de trèfle ou la tête horripilante du roi de pique. Le valet de cœur seul a été fort peu modifié. Rien de bien saillant à noter dans le costume qui est sensiblement demeuré tel que nous l'avons connu avant 1701. Les souliers à talons hauts remplacent définitivement les chausses carrées.

Les semis d'hermines aux valets de cœur et de carreau sont en hermines de Bretagne.

ATTRIBUTS

Ils sont modifiés ; *roi de pique* : le tranchant de la hache est retourné vers le haut de la carte ; *roi de trèfle* : son sceptre est surmonté d'une main de justice ; *roi de carreau* : le sceptre est couronné par un œil disposé au-dessus d'un cœur ; les aigles de l'écu se différencient considérablement des aigles du XVII^e siècle.

Dames : les fleurs qu'elles tiennent sont ou moins volumineuses ou quelque peu différentes de leurs similaires d'avant 1701, mais dans la *dame de pique* apparaît une fleur en forme de liseron qui se retrouvera dans des moules postérieurs.

Les couronnes des dames et des rois inaugurent également un modèle nouveau.

MARQUE DU FERMIER

En outre de la mention : G. DE BORDEAUX. N. I, les trois fleurs de lis de France sont inscrites dans un *écu circulaire* qui se trouve sur chaque carte de figure, en sorte que la rencontre de ces deux seules caractéristiques suffit pour individualiser sans confusion possible une carte de 1701.

Cette remarque, à elle seule, dispense d'une description plus complète ; nous observerons simplement que, d'une manière générale, l'impression, ou mieux le tirage des jeux, est fort peu soigné, ce qui a pu tenir également à la qualité du papier qui n'est certainement pas de même grain que celui usagé jusque là. L'habillage aussi est négligé en suite d'une application hâtive et défectueuse des patrons. Les couleurs sont moins vives, de ton moins franc,

de couche plus claire ; il semble même que leur composition ait été modifiée, car elles se sont généralement altérées, le vermillon plus encore que toute autre, dans des conditions qui ne se retrouvent pas dans l'époque qui précède. En un mot, le type de 1701 ne marque pas un progrès dans l'art du cartier, sauf en ce qui concerne la silhouette des têtes et leur expression.

MENSURATIONS

Ici encore nous enregistrons une série de différences que nous ne chercherons pas à expliquer ; c'est ainsi que l'on va du format de 56 ^m/_m 1/2 sur 88 ^m/_m 1/2 à celui de 58 ^m/_m sur 90 ^m/_m en passant par une série d'intermédiaires successifs qui ne répondent même pas à l'existence de trois formats qui auraient été : grand, moyen et petit. 44 cartes de 1701 mesurées donnent 14 mesures différentes avec un écart maximum de 2 ^m/_m en hauteur et en largeur.

m. m.	m. m.	
56,5	sur 88,5	valet trèfle, signé: B. VIANET (<i>pour</i> VIANEY).
56	» — 89	» dame pique.
57	» — 87	» roi pique.
57	» — 88	» roi trèfle.
—	» — —	» dame pique.
—	» — —	» dame carreau.
—	» — —	» valet pique.
—	» — —	» roi trèfle.
57	» — 89	» dame pique.
—	» — —	» roi cœur.
—	» — —	» roi pique.
—	» — —	» roi trèfle (2 ex.)
57	» — 90	» valet trèfle (<i>sans signature</i>).
—	» — —	» valet cœur.
—	» — —	» valet trèfle (signé: I. VALLET).
—	» — —	» dame trèfle.
—	» — —	» dame cœur (2 ex.)
—	» — —	» dame pique (2 ex.)
—	» — —	» roi cœur (2 ex.)
—	» — —	» roi pique (4 ex.)
—	» — —	» roi trèfle.
57,5	— 88	» valet pique.
—	» — —	» dame carreau.
57,5	— 89,5	valet pique.
—	» — —	» dame pique,
—	» — —	» valet cœur.
—	» — —	» dame carreau.
57,5	— 90	» dame carreau.
—	» — —	» dame trèfle.
—	» — —	» roi cœur.
58	» — 88,5	valet carreau.
58	» — 89	» valet trèfle.

m. m. m. m.
 58 » sur 89, 5 valet cœur.
 58 » — 90 » valet carreau.
 — » — — » valet pique.
 — » — — » valet cœur.
 — » — — » roi trèfle.
 16 cartes donnent la dimension 57 ^m/_m sur 90 ^m/_m.

Cartiers ayant fabriqué les jeux de 1701.

1° PIERRE BAUDARD.

- 25 avril 1701. — Mariage de PIERRE BAUDARD *compagnon cartier* âgé de 26 ans avec Catherine Laval de la paroisse St^e Eulalie; pardevant: Pierre Laval, huissier à l'Hôtel de Ville, Jean Ortion maître menuisier, ROBERT GUÉRIN âgé de trente six ans, *compagnon cartier logé chez Madame VALET* veuve depuis huit ans, ma paroissienne; *Pierre Auguste GOMON âgé de vingt quatre ans compagnon cartier aussi logé chez Madame VALET*, lesquels ont attesté que ledit Baudard était libre à contracter, qu'il avait l'âge susdit et *qu'il étoit dans la ville de Bordeaux depuis neuf ans et qu'il demouroit chez M^{me} Valet* ma paroissienne depuis deux ans. (*Paroisse St Projet. R. 586. A. 30.*)
- 20 décembre 1701. — Baptême d'Antoinette fille de PIERRE BAUDARD *marchand cartier* et de Catherine Laval p^{me} St^e Projet. Parrain: Pierre Laval, marraine: Antoinette Moreau (*St André. R. 12. A. 1003.*)
- 13 juillet 1710. — Baptême de FRANÇOIS. Parrain: François Tresse; marraine: Anne GAUMON. (*St André. R. 60. A. 184.*)
- 15 septembre 1711. — Baptême de ESTIENNE-LOUIS. Parrain: Estienne-Louis Baudard. Marraine: Marie Baudard frère et sœur. (*St André. R. 60. A. 1198.*)
- 24 mars 1714. — Baptême de JEAN-BAPTISTE. Parrain: Jean-Jacques PAVIE. Marraine: Magdeleine Olivie. (*St André. R. 64. A. 1164.*)
- 7 novembre 1715. — Baptême de JEAN. Parrain: Jean Pandelet. Marraine: Catherine Marchal. (*St André. R. 65. A. 1611.*)
- 15 juin 1717. — Baptême de PIERRE. Parrain: Pierre Laigne. Marraine: Jeanne Gouttier. (*St André. R. 66. A. 1239.*)
- 11 décembre 1718. — Baptême de FRANÇOISE. Parrain: François Delugeau. Marraine: Françoise Dayler. (*St André. R. 67. A. 466.*)
- 11 août 1724. — Décès de PIERRE, âgé de sept ans dans la maison de M^{me} de Bonefon, rue du Loup. (*St Projet. R. 608. A. 122.*)

De l'analyse des actes de l'état civil il résulte que PIERRE BAUDARD, arrivé à Bordeaux en 1692, était encore *compagnon cartier* quand il se maria le 25 avril 1701. Probablement camarade d'atelier de GOMON et de GUERIN, il travaillait chez la veuve VALLET, mais dès le 20 décembre 1701 il est déjà devenu *maître* (V. acte de baptême de sa fille Antoinette) et c'est pour fabriquer des cartes aux anciens moules jusqu'en 1702 tout au moins. Il est à noter qu'aucun maître cartier n'assiste au mariage de BAUDARD

ce qui pourrait surprendre mais qui s'explique si l'on admet qu'il est ouvrier de la veuve VALLET.

Nous ne connaissons pas de jeu signé par BAUDARD postérieurement à 1719; il existait cependant encore en 1724, date à laquelle décède un de ses enfants. L'un d'eux, ETIENNE-LOUIS, sera cartier et nous le retrouverons exerçant quelques années plus tard ¹.

2° JEAN VALLET *second* (1689-1715).

6 août 1715. — Est décédé dans la rue du Grand Cancera contre la remise de carrosse de la maison de feu M. le Président Lalane, paroisse St Projet à douze heures du matin ou environ JEAN VALET, *m^e cartier*, âgé de 26 ans ou environ fils de feu JEAN VALET *m^e cartier* et de Toinette Bar ses père et mère et a esté enseveli le lendemain dans le cimetière. (*St Projet. R. 601. A. 53.*)

A moins de reconnaître l'existence d'un troisième JEAN VALLET, hypothèse que nous repoussons, il nous paraît que la veuve de JEAN VALLET *premier* (Antoinette Bar) a continué à gérer la boutique de ce dernier en attendant la majorité et l'accession à la maîtrise de son fils JEAN. On ne peut voir facilement en elle, d'après les indications fournies par l'acte de mariage de PIERRE BAUDARD, une logeuse ou une mère de compagnons. Elle a trois ouvriers, en effet, sous son toit : BAUDARD, GOMON, GUÉRIN. D'autre part, nous possédons un valet de trèfle du moule 1701-1702 signé : JEAN VALLET. Or, JEAN VALLET *premier* est mort depuis 1693 tout au moins si les déclarations ou mieux les souvenirs de sa veuve sont exacts ², et, en 1702, son fils JEAN VALLET n'aurait eu que treize ans ! Son acte de décès nous apprend, en effet, qu'il est né en 1689. Comme il n'a pu acquérir ses lettres de maîtrise avant 1710 au plus tôt, la signature JEAN VALLET sur des jeux de 1701 nous confirme que sa mère avait conservé l'atelier. Quand il décède, en 1715, VALLET *second* est devenu maître et il a tout juste eu le temps d'apposer son nom au bas des nouveaux moules mis en exercice cette année-là par le fermier Nicolas de la Garde.

3° BENOIT VIANEY.

14 août 1701. — Ledit an 1701 et le 14 août je soubssigné Curé de cette paroisse ay marié ensemble et de leur mutuel consentement s^r BENOIT VIANEY *cartier* et d^{lle} Marie Moran (Moreau) tous deux de cette paroisse, luy fils majeur de feu Benoit Vianey et de Julienne Vignon qui a consenti au mariage, elle fille de feu Aymé Morand *scilleur* de limes et de Marguerite Pelé ; les

1. PIERRE BAUDARD avait sa boutique dans Saint-Projet.

2. Les déclarations de ce genre sont toujours sujettes à caution ; leur inexactitude semble faire la règle. L'acte suivant, où VALET n'est pas donné comme défunt, permet de redresser les souvenirs de sa veuve :

15 août 1695. — Décès dans la rue St Catherine en la maison des héritiers de feu Turquoy, d'Anthoine VALET âgé de 19 mois fils de JEAN VALET *faiseur de cartes* et de Toinette Barre ses père et mère. (*St Projet. R. 583. A. 169 bis.*)

trois bans etc... Ont assisté à la bénédiction nuptiale s^r Pierre Malet beau-frère de l'épouse marchand pelletier rue du Loup paroisse S^t Projet, Henri Etiés cousin de l'épouse marchand de la paroisse de Barsac, Jean Orthion m^e menuisier rue des Ayres, Arnaud Grisaud maître gantier rue S^{te} Catherine paroisse S^t Projet, Benoît Vianey ; P. Mallet ; Henri I H C ; Jean Orthion ; Giraud. (*S^{te} Eulalie. R. 335. A. 181.*)

13 juillet 1702. — Baptême de MARGUERITE fille de BENOÎT VIENNEY m^e cartier et de Marie Moreau paroisse S^{te} Eulalie. Parrain : Jean Dumas ; marraine : Marguerite Pellé. (*S^t André. R. 47. A. 1639.*)

1^{er} juin 1703. — Baptême de PIERRE et CLAUDE frères jumeaux fils de BENOÎT VIENNEY cartier et de etc. Parr. : Pierre Malet ; marr. : Françoise Vienne ; de l'autre, parr. : Claude La Roche ; marr. : Antoinette Moreau. (*S^t André. R. 50. A. 470.*)

8 juin 1704. — Baptême de FRANÇOIS. Parrain : François Marteau ; marr. : Marguerite Mallet. (*S^t André. R. 51. A. 497.*)

15 août 1706. — Baptême de JACQUES. Parr. : Jacques Dumas ; marr. : Françoise Vianey. (*S^t André. R. 54. A. 658.*)

15 janvier 1708. — Baptême de MARIE. Parr. : Benoît Mallet ; marr. : Marie Berthin. (*S^t André. R. 56. A. 37.*)

2 novembre 1708. — Baptême de BENOÎT. Parr. : JEAN VIANEY ; marr. : Marie Malet. (*R. 56. A. 852.*)

4 juin 1709. — Décès de JACQUES fils de Benoît Vianey m^e cartier, domicilié au Poisson Salé, âgé de 3 ans. (*S^{te} Eulalie. R. 342. A. 520.*)

19 mars 1713. — Baptême de MARGUERITE. Parr. : Joseph Devaux ; marr. : Marguerite Mouflan. (*S^t André. R. 64. A. 239.*)

4 octobre 1716. — Baptême de MARCELLIN. Parr. : Marcellin Terien ; marr. : Marguerite Maurin¹. (*S^t André. R. 66. A. 509.*)

23 novembre 1704. — Ledit an 1704 et le dimanche 23 novembre je soubssigné prestre etc. ay marié ensemble et de leur mutuel consentement BERNARD BARTHELEMY garçon cartier et Simone Souriac tous deux de cette paroisse luy fils majeur de defunt Bernard Barthélémy brassier et de Jeanne Rivière, elle fille majeure de feu Jean Souriac journalier et de Marie Berard présente ; les trois bans etc... ont assisté à la bénédiction nuptiale Jean Souriac charpentier de barriques de la paroisse S^t Rémy aux fauxbourgs des Chartrons frère de l'espouse, Dominique Roucaud marchand rue des Capérans paroisse S^t Michel cousin germain de l'espouse, Jean Othion m^e menuisier dans la rue des Ayres présente paroisse ami commun, Jean Lanause m^e tailleur d'habits dans la rue des Ayres présente paroisse qui ont attesté etc.

G. Michel vicaire ; Barthelemy espous ; Simone Souriac espouse ; Roquau ; Jean Othion.

(*S^{te} Eulalie. R. 337. A. 440.*)

4^e BERTRAND BARTHELEMY.

7 octobre 1705. — Baptême de JEANNE fille de BERTRAND BARTHELEMY m^{re} cartié et de Simone Souriac paroisse S^{te} Eulalie. (*S^t André. R. 52. A. 1842*)

1. Marcellin deviendra maître-cartier à son tour.

Lundi 9 août 1710. — Baptême de JEAN. (*Ibid.* R. 60. A. 212.)

2 février 1713. — Baptême de JEAN. (*Ibid.* R. 63 A. 97)

13 juillet 1714. — Baptême de JEANNE. (*Ibid.* R. 65. A. 189.)

22 septembre 1715. — Baptême de RAYMONDE. (*Ibid.* R. 65. A. 1451)

Jeudi 19 novembre 1716. — Baptême de MARIE-LOUISE. (*Ibid.* R. 66 A. 646.)

27 juin 1724. — Décès d'une petite fille âgée d'un mois dont le père s'appelle BARTHELEMY marchand cartier et la mère Louise Point. (*S^t Eloy.* R. 297. A. 233.)

BARTHELEMY a successivement demeuré dans la paroisse Sainte-Eulalie et dans la paroisse Saint-Projet. Il a dû se remarier avec Louise Point entre 1716 et 1724. (V. acte de décès du 27 juin 1724.)

5° JEAN CAYRE ou CAIRE.

29 août 1705. — Ledit an 1705 et le lundi 29 aoust je soubsigné ay marié ensemble et de leur mutuel consentement JEAN CAYRE et Marianne Ortion, *l'époux est cartier* et majeur, tous deux de la paroisse, les trois bans ont été proclamés et les fiançailles précédé, ont assisté à la bénédiction nuptiale et assuré la vérité cy-dessus Jean Ortion père de l'épouse, Jean Carrère maistre d'hotel chez M. le premier président, françois Barbade maistre cordonnier, paroisse S^t Projet, BERTRAND BARTHELEMY *cartier associé* avec l'époux, les témoins ont signé avec moy.

Cayre; Barthelemy; Caire.

(*S^{te} Eulalie.* R. 337. A. 706.)

14 septembre 1707. — Bapt. de ANNE fille de Jean Cayre cartier et de Marie-Anne Orthion, *p^{sse} S^{te} Eulalie* parr. : Jean Orthion aïeul; marr. : Anne Orthion. Sign. de Caire. (*S^t André.* R. 54. A. 1756.)

22 novembre 1708. — Bapt. de HUGUES; parr. : Hugues Cayre, oncle et marr. : Catherine Orthion. (*Ibid.* R. 56. A. 910.)

15 novembre 1709. — Bapt. de JEANNE, fille de J. Cayre *m^e cartier*. Parr. : Pierre Orthion; marr. : Jeanne Orthion. (*Ibid.* R. 58. A. 860)

12 décembre 1710. — Bapt. de MATHIEU, fils de J. Cayre cartier. Parr. : Mathieu Simon; marr. : Catherine Orthion. (*Ibid.* R. 60. A. 507.)

21 décembre 1711. — Bapt. de MARIE *par^{sse} S^t Projet*. Parr. : Jean Videau; marr. : marie Bompar. (*Ibid.* R. 62. A. 164.)

31 mars 1715. — Bapt. de MARGUERITE *par^{sse} S^t Siméon*. Parr. : Arnaud Pinet. marr. : Marguerite Barbade. (*Ibid.* R. 65. A. 1030.)

6° FRANÇOIS MOUTON.

8 octobre 1709. — Le 8^{me} octobre 1709 a esté imparti la bénédiction nuptiale à FRANÇOIS MOUTON, *m^e cartier*, de la paroisse de S^t Mexan aagé de trente trois ans ou environ fils de feu Jean Mouton en son vivant *m^e tailleur* de la ville de Toulouze le fils en estant natif et de Jeanne Bresombes ses père et mère d'une part et à Gratianne Lacoste couturière de la paroisse S^t Projet native de la présente ville aagée de 26 ans ou environ fille de Simon Lacoste saquier et de Marie Laplasse etc... le tout fait et passé en présence de Bernard

Labrono hoste, Bernard Manères hoste; Bernard Guirol marchand pelletier, Jean Robert serrurier etc... (*S^t Projet. R. 595. A. 52.*)

7 novembre 1723. — Baptême de BERNARD fils de FRANÇOIS MOUTON *marchand cartier* et de Gratiane Lacoste paroisse S^t Remy, parrain Bernard Quayrol, marraine Jeanne Subelle. (*S^t André. R. 69. A. 2441.*)

18 octobre 1724. — Décès de MARGUERITE MOUTON. (*S^t Rémy. R. 62. A. 1438.*)

20 mars 1725. — Décès de VITAL MOUTON. (*Ibid. R. 62. A. 1555.*)

7° JACQUES PAVIE.

8° LAURENS EVERAD.

Nous ne connaissons pas de jeu de 1701 signé par eux, mais comme nous savons que PAVIE et EVERAD ont fabriqué déjà au XVII^e siècle et que, d'autre part, leur signature se retrouve encore sur des jeux postérieurs à 1709, il est bien certain qu'on doit les comprendre dans la liste des cartiers ayant fabriqué en 1701 au moule qui nous occupe en ce moment. Il est à remarquer que nous n'avons rien découvert à leur sujet dans les actes de l'état-civil.

Peut-être devrait-on adjoindre à cette énumération :

9° JEAN VIANEY.

Il existe encore, en effet, en 1708 ; le 2 novembre de cette année-là on le voit assister en qualité de parrain au baptême de Benoît, fils de BENOIT VIANEY (V. ci-dessus à BENOIT VIANEY, baptême du 2 novembre 1708).

(*A suivre*).

ALEXANDRE NICOLAÏ.





A propos des Cartes d'Entrée au Museum d'Histoire naturelle.

1° La Girafe.



J'ai décrit dans notre bulletin (n° 30, du 1^{er} mai 1905), la petite collection de billets d'entrée au Museum d'Histoire naturelle que je suis parvenu à former.

Parmi ces billets, deux surtout présentent un intérêt particulier : celui qui permettait de voir les éléphants provenant de la ménagerie du Stat-houder (1798) et celui qui permettait de voir la giraffe (*sic*).

Cette dernière exhibition paraît avoir excité un très vif sentiment de curiosité. Elle eut lieu en 1827. Jusqu'alors, aucun animal de cette espèce n'avait été amené en France et, en l'état de l'instruction publique à cette époque, rares devaient être ceux qui avaient lu dans les ouvrages d'histoire naturelle la description de ce mammifère au long cou.

Il n'est donc pas surprenant que l'arrivée du premier specimen de cette race étrange, à l'aspect de laquelle rien n'avait préparé la majorité du public, ait été accueillie avec un très grand étonnement et ait été pompeusement célébrée dans la littérature de l'époque.

* * *

En attendant que de nouveaux hasards me favorisent, j'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur une lithographie en couleurs, publiée au moment même où la girafe attirait au jardin du roi de nombreux visiteurs.

Elle représente l'animal conduit par deux Maures vêtus de bleu, dont l'un le tient, d'une main, à l'aide d'une longue laisse et porte, dans l'autre, une presque aussi longue pipe.

Ce dessin, qui porte la signature « Prevost », est accompagné d'une légende assez étendue, dont voici le texte :

*Giraffe femelle
agée de 2 ans et demi*

Destinée au Jardin du Roi en 1827.

Cette giraffe, la première qui ait été amenée vivante en France, a été prise fort jeune à 8 ou 10 journées de caravanne (sic) de Sennaar, ville de Nubie, située sur la rive gauche du Nil à 400 lieues au sud du grand Caire.

Sa taille est de douze pieds. Les larges taches dont son corps est parsemé sont d'une couleur fauve, le fond est d'un fauve plus clair.

Envoyée en présent au Roi par le pacha d'Égypte, elle est arrivée à Paris le 30 juin 1827 et, le 9 juillet suivant, elle a été conduite à S^t Cloud devant S. M.

La giraffe habite diverses parties de l'Afrique. L'Individu que possède le cabinet du jardin du Roi a été tué par Levaillant dans la Cafrerie, province voisine du Cap de Bonne Espérance et éloigné de Sennaar de plus de 900 lieues. V^e la relation du célèbre voyageur. — V^e aussi Pline, Belon, Buffon, Cuvier, Geoffroy S^t Hilaire.

A Paris chez l'auteur Rue de Bourbon n^o 11.

* * *

La littérature spéciale à la girafe fut très copieuse, au moment où elle fut exhibée à Paris.

Dans son article sur les étiquettes de Chambéry, notre collègue M. Monmarché, nous en a signalé une qui, sous le titre de *Crème à la Girafe*, représente cet animal avec ses deux gardiens, tout en s'étonnant de son intrusion inopinée dans le domaine des bouteilles de liqueur.

Elle s'explique d'elle-même, après ce qui vient d'être dit. Cette étiquette, qui porte en soi sa date, était inspirée par l'évènement du moment.

L'imagerie populaire ne s'est pas fait faute de représenter la girafe. On peut voir, en ce moment même, dans la partie rétrospective de l'Exposition de l'Enfance, qui a été organisée sous les auspices de notre Société, une image d'Épinal montrant la girafe et les deux éternels gardiens, le tout accompagné d'une complainte qui se chante sur l'air de : A la façon de Barbari.

La littérature politique, elle-même, s'inspira de cette exhibition pour en faire le prétexte et le thème d'articles de journaux et de pamphlets. Je possède une petite brochure de 22 pages portant la date du 12 juillet 1827 et publiée chez A. Sautelet et C^{ie}, libraires à Paris. — Elle est intitulée : *LETTRE DE LA GIRAFE AU PACHA D'ÉGYPTE pour lui rendre compte de son voyage à S^t Cloud et envoyer les rognures de la censure de France au journal qui s'établit à Alexandrie en Afrique.*

Je n'en donnerai pas l'analyse qui serait sans intérêt et ne la cite que comme specimen et témoignage de la manifestation de vive curiosité dont la girafe fut l'occasion.

~~~~~

## 2° Billets d'Entrée.

J'ai à ajouter un billet d'entrée au Museum d'Histoire naturelle à la série que j'ai antérieurement décrite.

Ce billet est original et je ne l'avais encore vu nulle part. Par l'indication *au Jardin du Roi* qui y figure et la signature de Vauquelin, qui mourut en 1829, il se place à l'époque de la Restauration, probablement entre les n° 3 et 4 déjà mentionnés.

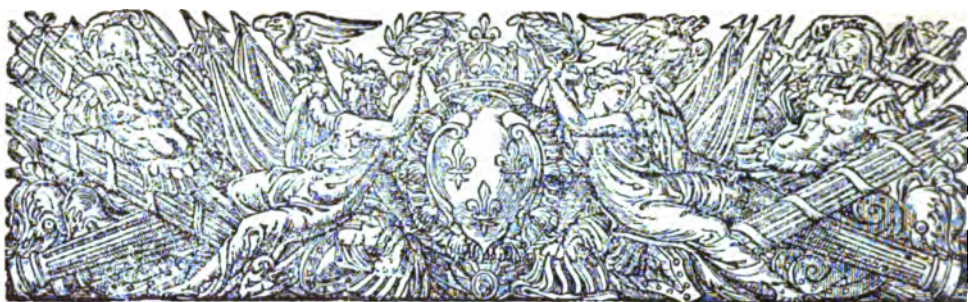


Je suppose que sa forme, peu usuelle (un hexagone régulier), peut se justifier par la mention des six branches : Galeries d'Histoire naturelle ; Ménagerie des animaux féroces ; Ménagerie ronde ; Galerie de botanique ; Galerie d'anatomie ; École de botanique, auxquelles sont affectées des heures de visite différentes, indiquées dans les angles.

Ces branches se réduisent à quatre dans le type suivant qui présente, du reste, à cet égard, des variantes.

HENRY VIVAREZ.





## Un billet de logement en 1790.

---

**P**ARMI les vieux papiers il en est qui sont devenus très rares par la raison bien simple qu'on n'avait ni intérêt ni plaisir à les conserver. De ce nombre sont les billets de logement qui donnèrent lieu à tant de réclamations sous l'ancien régime et pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, et les ordres de service dans la garde nationale, cette institution que Balzac détesta presque autant que les créanciers. Le soldat une fois logé, la garde une fois montée, il semble que nos pères aient eu hâte de purger leurs tiroirs de ces souvenirs importuns.

Il n'a pas été possible d'obtenir une bonne reproduction de la pièce historique que je publie. Ce billet se distingue des autres en ce qu'il nous montre l'habitant sollicitant comme un honneur ce qui était ordinairement considéré comme une corvée et, par une autre singularité, ce n'est pas dans ses archives que le billet sera retrouvé, mais bien dans celle du militaire qui, rentré dans ses foyers, le conservera, comme un précieux souvenir et le transmettra à sa famille.

Ce militaire, Étienne-Pierre Albert, issu d'une vieille famille angoumoisine, était fils de Jean-Simon Albert-Desgranges et d'Élisabeth Cothu ; il était entreposeur des tabacs à Cognac, avant la Révolution, capitaine des grenadiers de la garde nationale en 1789 et l'un des députés du district de Cognac, à la fête de la Fédération célébrée au Champ-de-Mars le 14 juillet 1790 ; il reçut le billet de logement faisant l'objet de cet article et dont l'original se trouve à la bibliothèque de Cognac, recueil Albert, pièces détachées, 1<sup>re</sup> série, tome XI, page 117.



En voici le texte :

N° 1443.

## CONFÉDÉRATION NATIONALE

### BILLET DE LOGEMENT

M<sup>r</sup> *Michel Trudaine*, demeurant *aux Colonnades de la place Louis Quinze*, ayant offert de loger un député à la Confédération nationale, est prié de vouloir bien recevoir M. *Étienne-Pierre Albert*, capitaine de grenadiers, député du département de la *Charente*, district de *Cognac*.

Paris, le 8 juillet 1790.

Bailly, Maire.

Charon, Président des députés pour le Pacte fédératif.

Cornu, Président du Comité.

Boutibonne } Secrétaires.  
Barnier }

*Pinavere de Lenouville*,  
Commissaire.

A ce billet, dont j'imprime en *italique* la partie manuscrite et qui est orné d'une vignette représentant les armes de la ville de Paris, se trouve jointe une carte donnée à M. Étienne-Pierre Albert, capitaine des grenadiers, district de Cognac ; elle est signée : Bourdon, commissaire.

M. Paul de Lacroix, mon successeur à la bibliothèque de Cognac, qui a eu l'obligeance de transcrire pour moi le billet de logement en l'accompagnant de nombreux éclaircissements, me dit que la carte en question a neuf centimètres et demi de largeur sur huit centimètres de hauteur. Au milieu, en imprimé : « Confédération Nationale » ; à gauche : « Département de la Charente » ; à droite : « District de Cognac » ; ces deux dernières mentions manuscrites, ainsi que le nom du député et la signature Bourdon, au verso.

M. de Lacroix a entendu dire par le fils d'Étienne-Pierre Albert que le père de ce dernier était en relations avec Jean-Charles-Philibert Trudaine de Montigny, qui succéda en 1769 à son père Daniel-Charles Trudaine dans la charge d'intendant général des finances.

Il eut deux fils, dont le plus jeune, Charles-Michel Trudaine de la Sablière, conseiller au Parlement de Paris, reçut dans son hôtel le député à la fête de la Fédération.

On imagine sans peine les propos joyeux qui furent tenus à la table de Trudaine, pendant cette grande journée du 14 juillet 1790, où la fraternité était sur toutes les lèvres et l'espérance dans tous les cœurs. Qui se fût alors douté qu'il s'écoulerait si peu de temps avant que les deux fils de l'intendant général des finances, incarcérés ensemble à Saint-Lazare, portassent leur tête sur l'échafaud révolutionnaire ? Ils périrent le 8 thermidor an II. Peu de jours auparavant, dans cette même prison où leur ami André Chénier

écrivit les vers que le bourreau ne lui permit pas de terminer, l'hôte du député du district de Cognac avait dessiné sur le mur, comme emblème de sa fin prématurée, un jeune arbre portant cette devise : *Fructus matura, tulissem*. Il n'avait que 28 ans.

Rentré dans ses foyers, Étienne-Pierre Albert fut maire de Cognac de 1791 à l'an III, momentanément juge au tribunal civil, membre du bureau de conciliation, agent de la commune de Cognac à la fin de l'an V, président de l'administration municipale du canton au commencement de l'an VI, électeur du département, membre de l'administration centrale, président du département jusqu'au 18 brumaire, membre du Conseil général du département lors de l'organisation des préfectures. Nommé presque en même temps conseiller de préfecture à Angoulême, il opta pour ces dernières fonctions. Plusieurs cantons le nommèrent membre du collège électoral du département de la Charente. Il mourut le 20 novembre 1816, après avoir été une seconde fois conseiller de préfecture pendant les Cent-Jours.

De son mariage avec Marie-Marthe Lecoq de Boisbaudran naquit entre autres enfants Charles-Paul-Émile Albert, le savant avocat, mort à Cognac, le 27 septembre 1876, en léguant sa belle bibliothèque à sa ville natale.

JULES PELLISSON.





## Papiers et Parchemins timbrés de France

(Suite).

---

### PARCHEMINS

Q DES RENT. DE LHOT DE VIL. II. S  
REV. CASUELS DU ROI. VI. S. VIII. D  
GRANDES. QUITT. VI SOLS VIII D.  
ACTES DES NOT. VIII SOLS  
EXP. DES GREFFIERS. VIII SOLS.

---

ACTES DES NOT. XIII SOLS. IV D.  
EXP. DES GREFF. XIII SOLS. IV D.  
GREF DU G CONSEIL XIII SOLS IV D.  
LETT DE L'UNIVERS. XIII SOLS IV D.  
CH. DES COMPTES XIII. S. IV D.

---

LETTRES DE CHANC. VIII SOLS.  
LETTRES DE CHANCEL XX SOLS.  
LETT. DE CHANCEL XXVII SOLS.

---

*Les papiers ne sont pas contremarqués du timbre suivant, des  
parchemins le furent seulement du timbre de 1715.*



### PAPIERS

HUIT DENIERS POUR QUART  
PETIT PAP X. DEN. LE FEUIL  
PETIT PAP. I SOL IV DEN. LA F.  
MOIEN PAP. II. SOLS LA FEUIL.  
GRAND PAP II SOLS VIII. D. LA F.

## PAPIER EXTRAORDINAIRE

PET PAP. EXTRAORD. I S. IV D. LA F.  
MOIEN PAP. EXTRAORD. II. S. LA F.  
PAP. EXTRAORD. I. SOL IV. DEN. LE F.

### CHEVILLE

REV. CASUELS DU ROI VI. S. VIII D.

---

## PARCHEMINS

REV. CASUELS DU ROI. VI. S. VIII D.  
GRANDES QUITT. VI. SOLS VIII D.  
ACTES DES NOT. VIII SOLS.  
EXP. DES GREFFIERS VIII SOLS.

---

ACTES DES NOT. XIII SOLS IV. D.  
EXP DES GREFF. XIII. SOLS IV. D.  
GREFF. DES CONSEILS XIII. SOLS IV. D.  
CH. DES COMPTES XIII. S IV. D.  
LETT DE LUNIVERS. XIII. SOLS IV. D.

---

LETTRES DE MAITRISE VIII SOLS  
LETTRES DE CHANC VIII SOLS.  
LETTRES DE CHANCEL XX SOLS  
LETT. DE CHANCEL. XXVII. SOLS

---

Q. DES RENT. DE L'HOT. DE VIL. II. S.  
Q. DES RENT. DE L'DOT. DE VIL II. S.

*Variété du précédent gravé : l'dot pour l'hot. (Hôtel de Ville.)*

---

*Les mêmes, contremarqués du timbre suivant :*



## PAPIERS

HUIT DENIERS POUR QUART.  
PETIT PAP. X. DEN. LE FEUIL.  
PETIT PAP. I. SOL IV. DEN. LA F.  
MOYEN PAP. II. SOLS LA FEUIL.  
GRAND PAP. II. SOLS VIII. D.

---

## PAPIER EXTRAORDINAIRE

PET PAP EXTRAORD. I. S. IV. D LA F.  
CHEVILLE

---

1715

1<sup>er</sup> octobre

## PARCHEMINS

Q. DES RENT. DE L'HOT. DE VIL. II. S.  
REV. CASUELS DU ROI VI. S. VIII. D.  
ACTES DES NOT. VIII. SOLS.  
EXP. DES GREFFIERS. VIII. SOLS

---

ACTES DES NOT. XIII. SOLS IV D.  
EXP DES GREFF. XIII. SOLS IV D.  
GREFF DES. CONSEILS. XIII. S. IV D.  
GREF. DU G. CONSEIL. XIII. S. IV D

---

LETTRES DE CHANC. VIII. SOLS.  
LETTRES DE CHANC. XX. SOLS  
LETT. DE CHANCEL. XXVII SOLS

---

*Les mêmes timbres, contremarqués du suivant.*



## PAPIERS

8. DE. P. QUART  
P. P. IO. D. LE. FEUI.

*Il existe une variété où la gravure est plus faible et les fleurs de lis moins larges.*

P. P. I. SOL 4. D. LA. F.  
M. P. II. SOL LA. FEUI.  
G. P. II SOL 8. D. LA. F.

---

## CHEVILLE

R. CA. DU ROI 6 S 8 D.

---

## PARCHEMINS



Q. D. R. D L H. D. V. II S.

---

R. CA. DU ROI 6 S 8 D.  
G. QUIT. 6 S 8 D  
AC. DES NOT. 8 S.  
EX. DES GR. 8 S.

---

AC. DES N. 13 S 4 D  
EX. DES GR 13 S 4 D  
G. DES C 13 S. 4 D.  
L. DE LV. 13 S. 4 D.

---

L. DE CH. 8 S.  
L. DE CH. 20 S.  
L. DE CH. 27 S.

---



*De faux parchemins ayant été mis en circulation,  
à compter du 24 mai 1719, ils furent contremarqués  
de deux L enlacées, avec une fleur de lis au centre.*

---

*Les mêmes papiers et parchemins furent contretimbrés du timbre  
suivant.*



1723

1<sup>er</sup> juillet

#### PAPIERS

HUIT DEN. P. QUART  
DIX DENIER LE FEUILL.  
P. P. UN SOL QUATRE DEN  
P. DEUX SOLS LA FEUILLE  
P. DEUX SOLS HUIT D. LA F.  
POUR CHEVILLE.  
REV. CAS. DU ROY 6 S. 8 D.

---

#### PAPIER EXTRAORDINAIRE

EXTRAORD. HUIT D LE Q.  
EXTRAORD DIX D. LE F.  
P. P. EXTR. 1 S. 4 D. L. F.  
M. P. EXTR. 2 SOLS L. F.  
G. P EXTR 2 S. 8 D. L. F.

---

#### PARCHEMINS

Q. DES R. DE LH. DE V. 2 S.

---

REV. CAS. DU ROY 6 S. 8 D.  
GR. QUIT. 6 SOLS 8 D.

ACT. DES NOTT. 8 SOLS  
EXP. DES G. HUIT SOLS  
L DE MAIT. HUIT SOLS (Maîtrises)  
GR DU GR C. HUIT SOLS. (Greffiers du grand conseil).

ACT. DES N. 13 SOLS 4 D.  
GREFFIER »  
GREFF DES C. » (Greffiers des cours).  
GR. CONSEIL »

LETTRES DE CHANC. 8 S.  
LETTRES DE CHANC 20 S  
LETTRES DE CHANC 27 S.

#### FORMULE DES NOTAIRES DE PARIS



#### PAPIERS

P DEUX SOLS LA FEUILLE      ACTES DE LA 1<sup>re</sup> CLASSE. 10 SOLS

#### PARCHEMINS

ACT DES NOT 8 SOLS      ACTES DE LA 1<sup>re</sup> CLASSE 20 SOLS.



#### PAPIERS

P DEUX SOLS LA FEUILLE      MINUT DES ACTES DE LA DEUXIÈME  
CLASSE 5. S.



## PAPIERS

P DEUX SOLS LA FEUILLE  
P. DEUX SOLS LA FEUILLE

PREMI FEUIL D'EXPÉDITIONS 2. L. 10. S.  
DEUXI FEUIL D'EXPÉDITIONS 10 SOLS.

## PARCHEMINS

ACT DES N. 13 SOLS 4 D.  
ACTES DES N. 13 SOLS 4 D.

PREMI FEUILLE D'EXPÉDITIONS 4. LIVR.  
DEUXI FEUILLE D'EXPÉDITIONS 20 SOLS.



1731

1<sup>er</sup> janvier

## PAPIERS

P. DEUX SOLS LA FEUILLE ACTES DES NOTAIRES DE PARIS 7 SOLS 6 DEN.



## PARCHEMINS

ACT DES NOTT 8 S.  
ACT DES N. 13 S 4 D.

ACTES DES NOTAIRES DE PARIS 12 S.  
» » 20 S.

*Les mêmes papiers et parchemins sont contremarqués du timbre suivant.*



1738

1<sup>er</sup> octobre

## PAPIERS

HUIT DEN.

DIX DEN.

P PAPIER 1 S. 4 D.

PAPIER 2 S. LA F.

» 2 S. 8 D. LA F.

## PAPIER EXTRAORDINAIRE

EXTRAORD. 8 DEN LE QU.

» 10 DEN LE F.

P. P. EXTRA. 1 S. 4 D. L. F.

M. P. EXTRA. 2 S. L. F.



G. P. EXTRA. 2 S. 8 D. L. F.  
 R. CA. DU ROY 6. S. 8. D.  
 P CHEVIL. EXP DES FERMES.



### PARCHEMINS.

Q. D. R. D. L'H. D. V. 2 S.

GR. QUITT. 6 S. 8 D.  
 R. CA. DU ROY. 6 S. 8 D.

AC. DES NOT. 8 S.  
 EXP. DES GR. 8 S.

AC. DES NOT. 13 S. 4 D.  
 GREFFIER. 13 S. 4 D.  
 GREFF DES C. 13 S. 4 D.  
 G CONSEIL 13 S. 4 D.

L. DE CHANC. 8 S.  
 » 20 S.  
 » 27 S.



Q. DES R. DES TONTINES 2 SOLS

### FORMULE DES NOTAIRES DE PARIS

*Le nouveau timbre fut d'abord employé avec le timbre des notaires du 1<sup>er</sup> janvier 1731, et depuis 1739 avec un nouveau timbre.*



### PAPIERS

2 S. LA F.

ACTES DES NOTAIRES DE PARIS 7. S 6 D.

## PARCHEMINS

AC DES NOT. 8 S.      ACTES DES NOTAIRES DE PARIS 12 S.  
»      13 S. 4 D.      »      20 S.  
»      13 S. 4 D.      EXTRAORDIN.

*On trouve les mêmes papiers et parchemins contremarqués du timbre suivant.*



## PAPIERS

HUIT DEN LE QU.  
DIX DENIERS LE F.  
P. P. UN SOL QUATRE D.  
M. P. DEUX SOLS LA. F.  
PAPIER 2. S. 8. D. LA F.

## PAPIER EXTRAORDINAIRE

EXTRA. HUIT DEN. LE Q.  
EXTRA. DIX DEN. LE F.  
P. P. EXTRA. 1. SOL 4. D. LA. F.  
M P EXTRAOR. 2. S. LA F.  
G P EXTRAOR. 2. S 8 D.  
EXP. D. F. GEN. SEULEM. (Expéditions des fermes générales seulement.)  
R. C. DU ROY. 6. SOLS 8. D.

## PARCHEMINS

Q. DES R. DE L'H. D. V. 2 S.

GR QUIT 6 S. 8 D.  
R. C. DU ROY 6. SOLS 8 D.

ACT. DES NOT. HUIT SOLS.  
EXP. DES GREFFIERS 8. S.  
LET. DE MAITRISE 8. S.

ACT. DES NOT. 13. S. 4. D.  
GREFFIERS 13. SOLS. 4 D.  
G. DES C. 13 S. 4. D. LA. F.  
G CONSEIL 13. S. 4. D. LA. F.

LET. DE CHANCELL. 8. S.  
 L. DE CHANCELLER. 20 S.  
 » 27 S.



Q. DES R. DES TONTINES. DEUX SOLS

### FORMULE DES NOTAIRES DE PARIS



### PAPIERS

M. P. DEUX SOLS LA F.      ACTES DES NOTAIRES DE PARIS 7 S. 6 D.  
 M. P. EXTRAOR 2. S. LA. F.      EXTRAORDIN.

### PARCHEMINS

ACT DES NOT. HUIT SOLS      ACTES DES NOTAIRES DE PARIS 12 S.  
 » 13. S. 4. D      » 20 S.

*Les mêmes papiers et parchemins sont contremarqués du timbre suivant.*



### PAPIERS

P. PAP. 1 SOL  
 P PAP. 1. S. 3 D.  
 P PAP. 2 SOLS  
 M. PAP. 3 SOLS  
 G. P. 4. S LA. F.

### PAPIER EXTRAORDINAIRE

P. P. EX. 1. SOL  
 P. P. EX. 1. S. 3. D.  
 P. P EX. 2. SOLS.

M. P. EX. 3. SOLS.  
 G. P. EX. 4. SOLS.  
 EX. D. F. GEN. S. (Expéditions des fermes générales seulement.)

---

## PARCHEMINS

Q. D. L. D. V. 3 SOLS (Quittance de l'Hôtel de Ville)

---

G. QUIT. 10 SOLS. (Grandes Quittances.)  
 Q. D. R. C. 10 SOLS (Quittance des revenus casuels).

---

AC. D. N. 12 SOLS (Actes des Notaires).  
 EX. D G 12 SOLS (Expéditions des greffiers).  
 GR. C. 12 SOLS (Grand conseil).  
 L. DE. M. 12 SOLS (Lettres de maîtrise).

---

AC. D. N. 20 SOLS (Actes des Notaires).  
 GREFF 20 SOLS (Greffiers).  
 GRA. C. 20 SOLS (Grand conseil).  
 G. DES C 20 SOLS (Greffiers des conseils).  
 L. D. LUNI. 20 SOLS (Lettres de l'Université).

---

L. D. CH. 12 SOLS. (Lettres de chancellerie).  
 L. D. C. 30 SOLS »  
 L. D. C. 40 SOLS »

---

## FORMULE DES NOTAIRES DE PARIS

*Au mois d'octobre 1750, ce nouveau timbre fut employé avec le timbre de la formule des notaires du précédent bail.*



## PAPIERS

|                  |                                        |
|------------------|----------------------------------------|
| M PAP. 3 SOLS    | ACTES DES NOTAIRES DE PARIS 7 S. 6. D. |
| » »              | » » 12 S.                              |
| M. P. EX. 3 SOLS | EXTRAORDIN.                            |

## PARCHEMINS

AC. D. N. 20 SOLS EXTRAORDIN. 20. S.

*Puis, vers la fin de l'année 1750, ils furent contretimbrés du nouveau timbre à l'extraordinaire, et les nouvelles formules furent mises en cours.*



### PAPIERS

M. PAP 3 SOLS  
M. P. EX. 3 SOLS

ACTES DES NOTAIRES DE PARIS DIX SOLS.  
EXTRAORD.

### PARCHEMINS

AC. D. N. 12 SOLS      ACTES DES NOTAIRES DE PARIS QUINZE S.  
AC. D. N. 20 SOLS      »      »      UNE L. CINQ S.

*Les papiers et parchemins, qui précèdent, furent contremarqués du timbre suivant.*



### PAPIERS

P. PAP. 1 SOL  
P. PAP. 1. S. 3. D  
P PAP. 2 SOLS.  
M. PAP. 3 SOLS  
G. P. 4. S LA. F

### EXTRAORDINAIRE

*Il ne fut créé qu'un seul type, sans indication de valeur, qui fut employé pour tous les formats de papiers et de parchemins.*

Q. D. R. C 10 SOLS. (Revenus Casuels du Roy)  
REGIST. EXPEDI DES FERMES.

### PARCHEMINS

Q. COMPT 10 SOLS (Quittance comptable)  
Q. D. R C. 10 SOLS (Quittance des Revenus Casuels)  
Q. D. M. D. 10 SOLS

AC. D. N 12 SOLS (Actes des Notaires)  
EX. D. G      »      (Expéditions des Greffes)  
L. DE. M      »      (Lettres de Maîtrise)  
GRAND. C      »      (Grand Conseil)

AC. D. N. 20 SOLS. (Actes des Notaires)  
 GREFFI' » (Greffiers)  
 G. DES. C. » (Greffiers des Cours)  
 GRAND. C. » (Grand Conseil)  
 CH. D. C. » (Chambre du Conseil)  
 L. DE LUNI » (Lettres de l'Université)

L. D. CH. 12 SOLS. (Lettres de chancellerie).  
 L. DE. C. 30 SOLS. »  
 L. DE. C. 40 SOLS. »



Q. D. R. D. L'H. VILLE 3. S  
 Q. D. R. D. TONTINES 3. S

*Ce timbres ne varie des précédents que par une banderole transversale, où est placée la légende.*

#### FORMULE DES NOTAIRES DE PARIS

*On marqua du nouveau timbre accolé au timbre précédent des notaires de Paris, de la fin de l'année 1750.*

*Ceux de la nouvelle formule sont au type ci-dessous :*



#### PAPIER

M. PAP 3 SOLS  
 EXTRAORDINAIRE

ACT DES NOT DE PARIS 10 SOLS  
 EXTRAOR

#### PARCHEMIN

AC. D. N. 12 SOLS  
 AC. D N 20 SOLS

ACT DES NOT DE PARIS 15 SOLS  
 » » 25 SOLS

(A suivre).

A. DEVAUX.



## L'instruction populaire en Dauphiné avant la Révolution.

(Fin)

ON contents de subvenir aux frais de l'enseignement, ils en rédigeaient les programmes, et par de fréquentes visites en surveillaient l'application. Lorsque le maître se relâchait de son zèle, ou bien oubliait la dignité de sa profession, il était admonesté avec sévérité, et en cas de récidive, impitoyablement congédié.

Dans le but d'assurer la prospérité de l'école municipale, le conseil, à l'exemple de ceux de Gap, Briançon, Embrun, Die, Romans, Valence, Crest, Montélimar, Nyons, Pierrelatte, etc., interdisait il est vrai l'ouverture de tout autre établissement d'instruction primaire. Toutefois, ce monopole n'empêchait pas qu'il n'y eût à Grenoble un certain nombre de régents particuliers et de maîtres-écrivains que les riches familles entretenaient dans leurs hôtels pour l'éducation de leurs enfants. Il y avait aussi un certain nombre d'écoles de jeunes clercs, que patronnait l'évêque diocésain.

Ces pédagogues venaient en grande partie du Briançonnais qui a été de tous temps la terre classique de l'instruction dans nos pays. Bonnaire, préfet des Hautes-Alpes, disait, le 5 pluviôse an IX (25 janvier 1801), dans son *Mémoire sur la statistique de son département* : « Les habitants qui ne connaissent pas d'arts mécaniques s'adonnent à lire, à écrire, à l'étude de la grammaire française, même latine...., et à l'approche de la saison rigoureuse, ils s'en vont peupler d'instituteurs l'ancienne Provence, et en général les pays méridionaux. C'est même une chose curieuse de voir dans les foires considérables, ces maîtres couverts d'habits grossiers, se promener dans la foule, au milieu de bestiaux de toute espèce, ayant sur leur chapeau une plume d'oie ou de corbeau, qui indique leur état et leur volonté de se louer pour l'hiver, moyennant un prix convenu.

» Ces bonnes gens donnent de nombreuses leçons pendant tout le cours de la journée ; dans les intervalles, ils rendent à peu près autant de services que les domestiques à gages, et l'on est surpris du très-léger salaire qu'ils demandent pour tant de peines. A la fonte des neiges, ils reviennent dans leurs pays natal avec quelques écus et travaillent à la terre pendant toute la belle saison. » Et le préfet conclut « qu'il est peu d'hommes qui utilisent autant leur existence et qui soient plus respectables aux yeux de la société. » Nous le croyons sans peine.

Cependant, il est à supposer qu'aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ils étaient plus instruits que ne le croit Bonnaire. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le curieux *Livre de la chaîne* dont nous venons de parler et qui éclaire d'une vive lumière l'enseignement populaire à cette époque : « Il n'y aura qu'une seule école de grammaire établie dans la maison de ville et qui renfermera aussi le logement du maître, à charge par lui d'entretenir l'immeuble, moyennant quoi il ne paiera pas de location. Il devra être savant (*doctus*) ; il s'adjoindra un bachelier, bon, capable et agréable (*bonum, sufficientem et idoneum*), et se chargera de son traitement.

« Tous les jours non fériés, ils enseigneront depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures, les règles grammaticales (*legere habeant libros et regulas grammaticales poeticæ et scientiarum*). L'après-midi sera consacré à la répétition des leçons du matin et aux interrogations ; les écoliers ne devront parler que la langue latine. Il y aura deux classes : l'une de grammairiens assez avancés et l'autre d'enfants qui apprendront les rudiments. L'appel sera fait au commencement de chaque classe et les absents seront pointés sur la feuille de présence. Deux de ces points rendront passibles de l'amende d'un denier, à moins d'excuse légitime ; ceux qui seront surpris parlant dans leur langue maternelle, seront également notés ; deux fois par mois les notes seront réglées et ceux qui ne paieront pas l'amende, seront fouettés d'importance (*verberentur super culo virgis ad discretionem magistri* :...)

» Pour les gages du maître, chaque élève sera tenu de lui payer 3 sols tournois, excepté les petits enfants qui apprennent l'*arfabet* et les sept psaumes (de la pénitence). »

Lorsqu'une vacance se produisait et que plusieurs maîtres se présentaient pour occuper la direction de l'école, les consuls, les notables, les procureurs et les avocats de la ville se réunissaient sur la grande place, et, en présence de tout le peuple, lisaient aux concurrents le règlement ci-dessus, puis leur

---

1. Archives municipales de Grenoble. Délibérations consulaires, BB, 1<sup>er</sup> juin 1530. En plein XVIII<sup>e</sup> siècle, les jésuites n'avaient pas encore renoncé à la peine du fouet. Nous en trouvons la preuve dans un ouvrage paru en 1764 : *Mémoires historiques sur l'Orbilianisme et les corrections des jésuites*.

Ce mot vient d'Orbilius, précepteur d'Horace, qui n'épargna point à son élève ni les coups de fouet, ni d'autres punitions corporelles.



demandaient s'ils l'acceptaient et s'ils voulaient passer l'examen. Dans l'affirmative, on leur faisait d'abord chanter quelque litanie, puis on leur donnait un passage des Pères, ou d'un auteur ancien, à expliquer en latin, ensuite une *thèse* ou une *proposition* à démontrer en français (*et verberaliter verbis latinis et epistolative inde layca lingua*). Enfin, l'on se faisait passer de main en main un grand cahier de vingt ou trente pages où s'alignaient dans un ordre parfait et sans aucune *maculature* les vingt-cinq lettres de l'alphabet dans toutes les formes et dans tous les genres, ainsi que des sentences d'auteurs païens ou chrétiens : c'était l'œuvre d'art... par excellence du postulant, son *opus perfectum*.

En voici un spécimen intéressant :



Il est bien évident que si les uns ou les autres avaient des talents particuliers, ils ne manquaient pas d'en informer le public. La corporation des maîtres-écrivains fournissait des régents qui l'emportaient presque toujours sur leurs rivaux par la calligraphie, bien qu'ils fussent inférieurs par la science. A cette époque, le peuple était plus sensible à une belle page d'écriture qu'à une éloquente dissertation sur les vertus de saint Blaise ou de sainte Cécile <sup>1</sup>.

Un jour, dans une ville du bas-Dauphiné, le candidat à la direction de

1. Archives municipales de Grenoble. Délibérations consulaires, BB, 5 janvier 1512. — Cf. Archives municipales de Montélimar, BB, 1512, 1529. — Archives municipales de Die, BB, 1497, 14 avril; 1498, 9 juillet; 1550, 9 août; 1551, 26 juillet; 1552, 10 juillet; 1553, 21 août; 1554, 24 juin; 1557, 12 juillet; 1558, 22 août; 1563, 21 juin, etc., etc.

l'école municipale fit ce joli boniment à la foule émerveillée : « Je m'offre à vous, pour enseigner à vos enfants l'écriture en toutes sortes de caractères, ronde, française, financière, titulaire, italienne, bâtarde et romaine... Je scay l'arithmétique dans toute son étendue... J'apprends les doubles parties à la françoise, holandoise, italienne et lyonnaise..., et afin que la jeunesse scache parfaitement l'ortografe, je lui apprend les déclinaisons et à conjuguer en françois toutes sortes de verbes, ce qui les (*sic*) apprend à parler comme des courtisans... A l'égard de ceux qui sont destinés pour les études, par la méthode de Port-Royal, je les mets en état d'entrer tout d'un coup en quatrième... »<sup>1</sup>

On voit que la modestie n'avait pas présidé à la naissance de ce personnage.

En revanche, certains maîtres avaient une telle réputation de mérite que non seulement ils n'étaient pas soumis au concours, mais encore recevaient directement les offres les plus séduisantes des municipalités, qui avaient besoin de leurs services. C'est ainsi que les consuls de Grenoble décidèrent, un jour, de prier M<sup>e</sup> Adam, recteur des écoles de Crest, de venir chez eux. Ils communiquèrent à leurs collègues la réponse de ce régent quelque peu illustre, le 8 décembre 1537 :

« Les articles que M<sup>e</sup> Adam demanderoit à lui être octroyés, si ainsi que messeigneurs les consuls lui baillent la régence et administration de leurs écoles : — 1<sup>o</sup> Si sa famille veut venir à Grenoble, que son ménage soit transporté aux frais de la ville, et qu'une maison lui soit donnée pour y habiter ; — 2<sup>o</sup> Item, qu'il ne soit point permis à quelque pédagogue que ce soit de tenir escoliers, outre sa provision, qu'il ne soit cognu ledit maître, s'il est suffisant ou non ; — 3<sup>o</sup> que la rétribution scolaire d'un sol soit portée à deux par mois, pour chaque élève ; — 4<sup>o</sup> Item, pour ce qu'est de besoing que de jeunesse un enfant apprenne à bien prononcer, que les petits de l'A B C viennent tous à l'école, pour cela apprendre et bonnes mœurs et le train de l'école et savoir lesdits plus tôt lire et plus correct en un an, qu'ils en feroient en deux, et ne se débauchent point, comme ils font en leur chambre, pendant que leur petit magister est en l'école, ouïr leçon et les gages d'iceux soient à la direction de MM. les consuls ; — 5<sup>o</sup> Si l'école était fermée pour cause de peste, ou pour tout autre motif, qu'une maison lui soit fournie pour y loger sa famille, que ses gages soient doublés, attendu que les denrées sont chères et que les bacheliers et coadjuteurs exigent des gages plus élevés et coûtent davantage à nourrir. »

---

1. Archives municipales de Pierrelatte. Délibérations consulaires, BB, 1717, 13 septembre.

Les petites écoles de Port-Royal furent surtout célèbres de 1647 à 1657. A cause des méthodes nouvelles que l'on y employait, les jésuites les attaquèrent avec la dernière violence et les firent supprimer. Bignon, de Harlay, de Bagnols, Le Nain de Tillemont, Racine, etc., y avaient appris les premiers éléments de l'orthographe.

Le maître, une fois installé à son poste, entrait aussitôt en fonction. Dès cinq heures du matin, il se mettait avec son bachelier, à tailler les plumes d'oie dont les élèves allaient se servir, à préparer les chiffons de papier et à racler les vieux morceaux de parchemin, sur lesquels on devait écrire, à suspendre aux murs quelques cartons où s'alignaient en superbes majuscules des citations des Pères. Puis, lorsque les enfants étaient tous réunis, les leçons du maître commençaient, alternées avec celles de son bachelier.

Voici un horaire qui entre dans beaucoup de détails à ce sujet. Grenoble avait à ce moment un régent, secondé par deux adjoints : « M<sup>e</sup> Réginald, le premier bachelier, fera sa lecture à 6 heures du matin, et celle-ci durera jusqu'à 7 heures suivante (*sic*) ; à 7 heures, M<sup>e</sup> Guillaume Droin, précepteur, et Guillaume Didier, second bachelier, feront les lectures qui leur plairont jusqu'à 8 heures, et après l'explication (*sermonem*), le même Droin fera faire à ses élèves (*discipulos*) ce qu'il voudra, et les autres feront des répétitions et des dissertations (*disputationes et repetitiones*), tant générales que particulières. Après déjeuner, à la même heure, le même Droin fera de nouveau la lecture jusqu'à 2 heures, dans sa classe particulière, et le même Didier la fera aussi dans la sienne. A 2 heures, M<sup>e</sup> Réginald fera de nouveau une lecture jusqu'à 3 heures : les répétitions et les dissertations, tant générales que particulières, se feront à 3 heures jusqu'à 4 heures. A ce moment, M<sup>es</sup> Droin et Didier feront leurs lectures et leurs leçons, comme ils le voudront et le croiront pour leur utilité <sup>1</sup>. »

Les pédagogues particuliers faisaient à nos braves maîtres une rude concurrence : aussi lisons-nous des protestations indignées de la part de ces derniers dans le vénérable registre dont il a été parlé <sup>2</sup>, d'autant plus que bon nombre d'élèves instruits par les premiers pouvaient entrer dans la *grande école* (ou collège), sans passer par leur ministère.

Un jour, une altercation violente eut lieu entre le « recteur de l'école publique » et un certain Collisieu, pédagogue des enfants d'un huissier :

« Pourquoi n'amenez-vous pas vos enfants à mon école, demanda le recteur.

— Pourquoi les y conduirais-je ? répliqua son interlocuteur. Pour en faire des ânes comme vous, sans doute ! Ils n'iront point quoi que vous scachiez (*sic*) dire ! »

La ville donnait raison aux régents ou précepteurs de la jeunesse, tout en ménageant les pédagogues. C'était parfois chez eux qu'elle prenait le recteur. Les élèves des uns et des autres se livraient souvent à des promenades nocturnes où bon nombre d'entre eux recueillaient des horions bien conditionnés : ils commençaient par éteindre les lanternes fumeuses placées sur

---

1. Archives municipales de Grenoble. Délibérations consulaires, BB, 24 février 1537.

2. Id. 9 mars 1518, 24 février 1537, 13 octobre 1553, etc.

des bornes à l'angle de certaines rues et devant les maisons bourgeoises et se cognaient ensuite, à qui mieux mieux, au milieu des ténèbres.

Certains manuels scolaires jouissaient, alors, d'une grande considération. Un certain Claude Blancherose ayant fait agréer ses services à la ville, exposa ainsi son programme d'études : « J'instruirai à fond mes élèves sur Donat <sup>1</sup> (*fundabit ipsos juvenes super Donato*) ; puis je leur lirai Antoine de Lébrixa <sup>2</sup> (*tandem leget in Antonium Nebricensem*), ou bien le Despautères <sup>3</sup>, ou bien le Pérotti <sup>4</sup>, et bientôt après les *Élégances* d'Augustinus Dathus <sup>5</sup>. Puis j'entreprendrai des auteurs plus difficiles et leur lirai Virgile, Cicéron, Laurent Valla <sup>6</sup> et Boèce <sup>7</sup>, *et postmodum deveniet ad majora, leget eis Virgilium, Ciceronem, Laurentium Valla et Boetium*).

Le duc de Lesdiguières, qui se piquait de littérature et de bel esprit, se



*Lesdiguières*

1. Ollius Donatus, grammairien célèbre du IV<sup>e</sup> siècle ; son *Traité des huit parties du discours considérées par rapport à la langue latine* a longtemps joui d'une grande popularité dans les écoles. On disait un Donat. — Voir aussi Rabelais au chapitre : Comment Gargantua fut instruit en lettres latines par un théologien : « Puis il lut le Donat, le Facet et Theodolet, pendant treize ans, six mois et deux semaines. »

2. Antoine de Lébrixa, plus connu sous le nom d'Antonius Nebricensis, né en 1444, à Lébrixa, petite ville d'Andalousie. Il publia, en 1481, ses *Instructiones latinae*, où il exposait ses vues sur l'enseignement de la langue latine.

3. Jean Despautères, grammairien, né en 1460, à Ninove, petite ville du Brabant.

4. Nicolas Perrotti, connu par ses *Rudimenta grammatices*.

5. Augustinus Dathus, professeur de belles-lettres, né à Sienne en 1420. Il s'agit ici de son ouvrage : *Elegantiarum linguæ latinæ precepta*.

6. Laurent Valla, philologue, né à Rome en 1406. Il traduisit Homère en latin. Ayant démontré la fausseté absolue de la prétendue Donation de Constantin, il s'attira les colères du pape Nicolas V et fut obligé de s'enfuir à Naples où il ouvrit une école qui devint promptement célèbre.

7. Boetius (Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus), philosophe romain, né vers 473 de notre ère, exécuté vers 525, a composé un *Traité sur la musique*, et surtout un livre fort remarquable pour son époque : *De consolatione philosophiæ*.

rappelant sans doute que, dans sa jeunesse, il avait troqué la plume contre le casque et la cuirasse, s'intéressait beaucoup à l'instruction, et nous le voyons, en 1595, recommander aux régents de donner chaque jour « une leçon de musique et de chanterie aux enfants de l'école, à raison de quoy leurs gages seraient augmentés de 2 livres d'argent fin, le chaque mois. »

Plus tard, le programme scolaire se chargea encore un peu. On décida qu'après avoir passé l'abécédaire, ou *arfabet*, les élèves étudieraient, outre les auteurs précédemment désignés, les *Offices* de Cicéron, Ovide, la grammaire grecque et quelque auteur grec.

L'enseignement était à peu près le même dans d'autres établissements du Dauphiné. Nous lisons, en effet, « que dans la basse école et Académie de Die (1604-1684), les escoliers devaient apprendre en 7<sup>e</sup>, à lire et à écrire en français et en latin ; — en 6<sup>e</sup>, à lire et à écrire en français et en latin, et à écrire et lire en grec ; — en 5<sup>e</sup>, les rudiments de la langue latine et les règles des genres et des déclinaisons prises du Desputères, jusqu'à ce qu'il soit arrêté à quelle autre grammaire on se tiendra ; le *Caton* et les *Colloques* de Cordier et de Vivès <sup>1</sup>. » A mesure que l'on avançait, le programme des classes s'étendait, et l'on finissait par entrer au collège proprement dit, bien que, jusqu'en première, les maîtres portassent le modeste titre de régent.

Il y avait aussi des distributions de prix, soit à la mi-carême, soit au 1<sup>er</sup> mai, époques de la première communion et de la reprise des travaux agricoles, soit à la fin de juillet, avant la moisson, soit enfin à la Saint-Nicolas pour les garçons et à la Sainte-Catherine pour les filles. Un semblant d'examen précédait la fête, car on se bornait à faire écrire à tous les élèves une sentence : celui qui avait le mieux exécuté *pleins, déliés et fioritures*, recevait du maître deux plumes et un ganivet <sup>2</sup>. Dans les classes supérieures, on leur donnait un livre, ou une « escritoire ». Ailleurs, les maîtres habillaient en évêque l'écolier le plus sage et le plus docte ; on le conduisait processionnellement à l'église ; il était le *roi* de la fête. En son honneur, on distribuait des images et des gâteaux à tous les écoliers.

Dans d'autres localités, on donnait des gravures, des livres et des fournitures de classe : on accompagnait l'élu à la place d'honneur, à l'école et à l'église, le dimanche et les jours de fête. Cet usage devint si général qu'il passa dans les mœurs. A Die, à Montélimar et à Valence, on leur remettait les mêmes objets et le régent principal y ajoutait une harangue...

A Grenoble, les choses se passaient d'une façon très originale. « Quelques jours avant la Saint-Nicolas, voyons-nous encore dans notre vieux *Livre de la chaîne*, Saint-Mai (Maximin?) et Sainte-Catherine, on fera une collecte parmi les écoliers, qui donneront 2 liards ; cet argent sera employé à faire

---

1. *Conclusions académiques*, D, 54. Archives départementales de la Drôme.

2. Un canif pour tailler les plumes d'oie.

dire une grand'messe le jour de la fête et acheter deux flambeaux, que les écoliers porteront en se rendant en procession à la cathédrale. Suivant l'ancienne coutume, le jeudi de carême-prenant, après le banquet fait entre les maîtres et les écoliers, deux jeunes enfants, choisis parmi les plus capables, pourront prendre 6 ou 9 coqs, pour les faire battre en un lieu public, et celui à qui appartiendra le vainqueur sera nommé le *roi des écoliers*. Il devra aussitôt faire emplette d'une poule, que le maître portera en haut d'une éminence, au bas de laquelle resteront les écoliers ; le maître lancera tout-à-coup le galinacé qui s'envolera, ou se mettra à courir, poursuivi par tous les écoliers : celui qui le premier aura pris l'animal par la tête sera déclaré vainqueur...

« Le dimanche suivant, appelé de carême-entrant, le *roi*, le vainqueur et les écoliers, vêtus de leurs plus beaux habits, se promèneront à cheval, à travers les rues de la ville, en triomphe et au son du tambour (*cum triumpho et tympano*) ; ils se rendront de la maison du *roi* à Saint-Robert, où ils dîneront au couvent. A leur retour, ils iront à Montfleury, s'ils veulent ; puis, le roi offrira une collation à ses maîtres et à ses camarades : devant lui marchera le vainqueur au jeu de la poule, portant à la pointe d'une épée la tête *dorée* de l'animal. Si le maître veut fouetter un écolier, le vainqueur pourra s'interposer après deux coups de verges, à moins que le coupable ne soit coutumier du fait. »

Cet usage dura fort longtemps. Les moines de Saint-Robert finirent, cependant, par se lasser de ce goûter obligatoire. La fête fut remplacée par une distribution de livres, de chapelets, de reliquaires, de signets, d'estampes et d'images pieuses.

Comme on le voit, la plus généreuse émulation animait toutes les classes de la société et entraînait les parents à faire donner à leurs enfants une instruction solide autant qu'étendue. Plusieurs auteurs composèrent des ouvrages fort compétents sur cette matière et ne contribuèrent pas peu à former des générations plus libérales et plus dégagées de l'esprit de la scolastique. Malheureusement le pouvoir royal, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVIII<sup>e</sup>, en confiant exclusivement au clergé l'instruction populaire, arrêta pour longtemps ses progrès, surtout lorsque les jésuites en eurent la direction. Les Frères des écoles chrétiennes, qui leur succédèrent, en revinrent à toutes les vieilles routines : l'enseignement se traîna ainsi, péniblement, à travers quelques « rudiments de lecture, d'écriture, de chiffrage et de catéchisme » jusqu'à ce que Turgot demandât à Louis XVI l'adoption d'un plan unique d'éducation et d'instruction nationales.

— « La première et la plus importante de toutes les institutions que je croirais nécessaire, dit-il au roi, celle qui me semble la plus propre à immortaliser le règne de Votre Majesté, celle qui doit influencer le plus sur la totalité du royaume, serait, Sire, la formation d'un Conseil de l'instruction nationale,

sous la direction duquel seraient les Académies, les Universités, les collèges et les petites écoles. »

Cette reprise, au nom de l'État, au nom de la nation, de la direction de l'enseignement public, qui devait « immortaliser » le règne de Louis XVI et qui immortalisa au contraire la Révolution, est due à ces hommes distingués, à ces patriotes éminents qui s'appellent Pâris, Mirabeau, Talleyrand, Condorcet, Lacépède, Carnot, Arbogast, Romme, Lanthenas, Daunou, Lakanal, François de Neufchâteau, Lagrange, Darcet, Garat, Guinguené, Destutt de Tracy, Jacquemont, Lebreton, Domergue et Palissot.

Ils ne voulurent pas à proprement parler une éducation nationale, au sens où l'entendaient les maîtres et les professeurs de l'ancienne France, en quoi ils se trompèrent lourdement, car pour faire d'un enfant un homme dans la plus noble acception du mot, il faut développer à la fois son intelligence et son cœur. C'est, d'ailleurs, la même faute que l'on commet encore aujourd'hui.

Ils désirèrent, simplement, créer une *instruction publique*. Et dans ce domaine, ils ne réussirent pas complètement à réaliser leur programme; trop d'obstacles de tous genres les arrêtaient dans la tempête révolutionnaire. Mais ils tracèrent la voie, formulèrent des principes, essayèrent des méthodes nouvelles et donnèrent à l'enseignement une telle impulsion, que même aujourd'hui notre patrie se ressent de leurs généreux efforts.

ANDRÉ MAILHET.





## Essai de Bibliographie postale

(Suite).

193. — *La Poste, Le Télégraphe et le Téléphone. Exploitation postale*, par Émile Mazoyer, *Exploitation télégraphique et téléphonique*, par Albert Faure, *Appareils télégraphiques et téléphoniques*, par Louis Naud, *Rédacteurs au Sous-Secrétariat des Postes et des Télégraphes*. Bureaux du Courrier des examens des Postes, des Télégraphes et des Téléphones, Louis Naud, Directeur, 3, rue d'Alençon, Paris, 1898, in-8.

Excellent manuel embrassant l'ensemble des connaissances nécessaires aux fonctionnaires de l'Administration postale et télégraphique ; guide précieux pour ceux-ci et intéressant pour le public, qui peut y trouver les renseignements dont il a besoin sur les services qu'il utilise journellement.

194. — *L'exploitation postale. Guide sur le service courant du Départ, de l'Arrivée et du Guichet, précédé d'un Memento des Tarifs, à l'usage des Aides, des Surnuméraires et des Agents*, par G. Bastié, *Rédacteur des Postes et Télégraphes à la Direction de la Haute-Garonne*. Toulouse, impr. M. Cléder, s. d., petit in-8.

195. — *Guide pratique à l'usage des sous-agents des postes et des télégraphes*, par X. Féret-Dulonglois, *Rédacteur des Postes et Télégraphes*. Caen, 1898, in-8.

196. — *Carnet de l'agent des Postes, des Télégraphes et des Téléphones*, par M. L. Gamard. Nancy, Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>, 1898, in-12.

Publication annuelle.

197. — *Traité des infractions postales. Commentaire des lois spéciales et des textes du Code pénal se rattachant aux crimes, délits et contraventions en matière de poste*, par Gabriel Hayes, *Docteur en droit, Rédacteur à l'Administration centrale des Postes et des Télégraphes*. Berger-Levrault et C<sup>ie</sup>, Libraires-Éditeurs, Paris et Nancy, 1899, gr. in-8.



M. G. Hayes étudie, dans cet ouvrage, « les nombreux textes (lois, décrets et arrêtés), qui forment aujourd'hui une sorte de droit pénal postal, ainsi que la jurisprudence qui les a appliqués et interprétés ».

Le volume, qui s'ouvre par une Introduction contenant des notions historiques sur la poste, est divisé en deux parties. La première partie traite des *contraventions* : atteintes au monopole postal, abus de franchise, tarifs, valeurs prohibées. La seconde partie a pour objet les *délits* et les *crimes* : fausses déclarations de valeurs, timbres-poste et bons de poste contrefaits, altérés, etc.

198. — *Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes, Sous-Secrétariat des Postes et Télégraphes. Instruction générale sur le service des Postes et des Télégraphes*. Paris, Imprimerie nationale, M. DCCC. XCIX., 3 vol. gr. in-8.

Après la fusion des Postes et des Télégraphes et l'adjonction de plusieurs services à la poste, la refonte de l'Instruction générale était devenue nécessaire. Ce travail, qui s'est fait attendre plus de vingt ans, vient enfin d'être livré aux agents. La nouvelle Instruction est divisée en sept parties : organisation ; matériel ; correspondance postale ; services accessoires à la poste ; correspondance télégraphique ; correspondance téléphonique ; caisse et comptabilité.

199. — *Relations entre Paris et les principales villes d'Europe. Première partie : Expédition et réception des courriers. Deuxième partie : Derniers délais pour la remise des correspondances à la poste à Paris*. S. l. (Paris), 1889, 1900, in-fol.

Publication officielle.

200. — *Le Monopole postal, par Léon Cazes, docteur en droit*. Paris, Giard et Brière, Libraires-Editeurs, 16, rue Soufflot, 1900, in-8.

Les attributions de la poste. — Le Monopole postal. — Histoire du Monopole postal. — Antiquité : les postes chez les Perses, les Egyptiens, les Grecs ; les postes romaines. — Les postes en France avant Louis XI. — Les postes en France de Louis XI à Richelieu. — La poste française depuis Richelieu. — Législation du monopole postal en France. Le monopole postal dans les pays étrangers.

201. — *De la Correspondance postale et télégraphique dans les Relations internationales, par Louis Rolland, docteur en droit*. Paris, A. Pédone, Editeur-Libraire de la Cour d'Appel et de l'Ordre des avocats, 13, rue Soufflot, 1901, gr. in-8.

La première partie de cet ouvrage contient une remarquable étude historique sur le développement du service de transport de la correspondance internationale. Après un rapide coup d'œil sur les Postes dans l'antiquité et

sur la période troublée qui suivit les invasions barbares, l'auteur décrit l'organisation au moyen-âge des services privés pour le transport des correspondances : services établis pour faciliter les relations d'ordre religieux, messagers des couvents, des abbayes ; services établis pour faciliter les relations d'ordre scientifique, messagers des universités ; services pour faciliter les relations d'ordre commercial, messager des villes et des corporations de métiers. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, les services d'Etats se forment ; ils absorbent bientôt les services privés. Le siècle suivant voit s'établir les Postes des Taxis qui, rayonnant dans une partie de l'Europe, apparaissent comme une ébauche, un essai de service public. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les traités, les conventions internationales se multiplient. C'est ensuite la réforme de Rowland Hill, dont les conséquences pour le développement des correspondances sont immenses. L'auteur, arrivant au traité de Berne de 1874, examine les tentatives qui l'ont précédé, la constitution même du traité, ainsi que les modifications qu'y ont apportées les conférences qui l'ont suivi.

Le service télégraphique est, comme le service postal, l'objet d'une intéressante étude, qui termine la première partie du volume.

La seconde partie est consacrée à l'examen des règles de droit international concernant la réglementation et le fonctionnement de la correspondance.

202. — *L'Agent des Postes et le Public, Guide conseiller du préposé au Guichet, par Henri Odde, commis à Marseille.* Mâcon, Protat frères, 1902, petit in-8.

202 <sup>bis</sup>. — *1871-1902. Les Agents des Postes et le Parlement républicain, par Albert Delmas.* Paris, librairie de Charles Noblet, 13, rue Cujas, 1902, in-8.

Cet ouvrage présente, résumés et commentés, les actes, débats et faits généraux, administratifs et parlementaires, qui permirent au personnel postal de parvenir à sa situation présente au double point de vue pécuniaire et moral.

203. — *Le Secret des lettres, leur propriété, leur publication, leur production en justice, par Albert Paris, Docteur en droit.* Lille, Imprimerie-Librairie Camille Robbe, éditeur, 1903, in-8.

Divisions de l'ouvrage : Considérations générales, la Poste en Asie, en Grèce, à Rome, dans l'ancienne France ; la Poste moderne ; de la correspondance à Rome ; historique de l'inviolabilité. Droit français moderne.

203 <sup>bis</sup>. — *Bureaux ambulants des Postes, Guide pratique de l'Ambulant, par V. Veillet-Deslandelles, Chef de Brigade à la ligne de l'Ouest.* Rennes, Imprimerie Oberthur, 1905, in-8.

Organisation et exécution du service. Relations internationales.

203<sup>ur</sup>. — *Les Bureaux de postes ambulants français. Notice à l'usage des candidats et candidates aux examens des Postes et Télégraphes.* Rennes, Imprimerie Oberthur, in-4.

Cette notice comprend huit cartes très claires et de nombreux renseignements sur le service des bureaux de postes ambulants français.

204. — *Itinéraire de l'Empire français, comprenant la Hollande, une partie de l'Allemagne, l'Italie et les provinces Illyriennes. Orné d'une grande carte routière. Guide indispensable aux voyageurs, étrangers, curieux et négocians.* Paris, H. Langlois, 1811, 3 vol. in-12.

205. — *Itinéraire du royaume de France, divisé en cinq régions. Seconde édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée. Contenant : 1<sup>o</sup> La Manière de voyager dans les Départements, la liste des Diligences, Voitures publiques, les jours et heures de leur départ et arrivée..... 2<sup>o</sup> La Topographie détaillée de toutes les Routes de Poste, avec leurs communications et embranchemens, qui indique tous les Relais avec leurs distances en lieues..... 3<sup>o</sup> La Description des pays..... Orné d'une carte routière. Guide indispensable aux Voyageurs, Etrangers, Curieux et Négocians.* Paris, chez Hyacinthe Langlois, Libraire-Géographe. M.DCCC.XVI, fort vol. in-12.

A signaler quelques inexactitudes, comme dans tous les ouvrages composés par des voyageurs en chambre.

Autre édition : Paris, 1835, 2 vol. in-8.

206. — *Description routière et géographique de l'Empire français divisé en quatre régions. Par R. V\*\*\*, Inspecteur des Postes-Relais.* Paris, Potey, libraire, rue du Bac, 46, 1813. 6 vol. in-8.

Les 6 volumes comprennent le sud-est de la France et l'Italie.

Outre une description exacte et détaillée des pays, faite par un fonctionnaire occupé par état à parcourir la France, cet ouvrage donne tous les renseignements qui peuvent intéresser les voyageurs, tels que l'indication des courriers et des voitures publiques, les noms des relais et leurs distances. Chaque route est accompagnée d'une belle carte gravée.

Le succès qu'il obtint détermina l'auteur à le continuer sous le titre suivant :

*Itinéraire descriptif, ou Description routière, géographique, historique et pittoresque de la France et de l'Italie. Par Vaysse de Villiers, Inspecteur des Postes.* Paris, Potey, Arthus-Bertrand, J. Renouard, 1816-1839, 20 vol. in-8.

(A suivre).

F.-A. QUINET.





## Essai d'une Bibliographie spéciale

des Livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique.

(Suite).

975. **Goudimel** (Claude). La fleur des chansons des deux plus excellents musiciens de nostre temps, assavoir de M<sup>e</sup> Orlando de Lassus et de M<sup>e</sup> Claude Goudimel. Celles de M<sup>e</sup> Cl. Goudimel n'ont jamais esté mises en lumière. Lyon, Jean Bavent, 1574.  
Un exemplaire de ce livre, qui n'est pas cité par Brunet, se trouve à la réserve de la Bibliothèque nationale.
976. **Goujet** (L'abbé). Bibliothèque française. Paris, Mariette, 1741-1756, 18 vol. in-12.  
D'après l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* (voir année 1862, p. 13), les manuscrits des tomes 19 et 20 de la Bibliothèque française, entièrement terminés avant la mort de l'abbé Goujet, auraient disparu.
977. **Goulard** (Simon). Thrésor d'histoires admirables et mémorables de notre temps. Paris, 1606, 2 vol. in-12.  
Nicéron cite une édition de 1600, dont on ne connaît pas d'exemplaires, aussi s'est-on demandé si ce bibliographe n'avait pas, par suite d'une erreur de chiffre, donné une fausse date à l'édition de 1606.
978. **Grammatica figurata**. Saint-Dié, 1507.  
L'exemplaire unique de ce livre a été détruit par l'incendie de la Bibliothèque de Strasbourg, en 1870.  
Voir *Archives du Bibliophile*, 8<sup>e</sup> série, n<sup>o</sup> 77419.
979. **Grand** (Le) courrier, ou le célèbre défenseur de Mardi-gras et son dialogue avec le gros Guillaume, le Dodolu et Grippe-sauce. Paris, Pelé, 1650, pet. in-4<sup>o</sup>.  
Le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque nationale.
980. **Grand** (Le) pardon de plenièrre remission pour toutes personnes, durant à toujours. Genève, Adam et Jehan Rivery, 1550, in-8<sup>o</sup>.  
L'existence de ce livre est révélée par son inscription au catalogue des livres examinés et censurés par la faculté de théologie de l'Université de Paris, catalogue publié en 1551.
981. **Grande** (La) cruauté du massacre arrivé depuis naguères en la ville du Mans, par une femme qui a esgorgé deux de ses fils, laquelle a été bruslée

en la place au lait devant Saint-Julien, le 15 octobre 1609. Lyon, François de Laye, 1610, in-8°.

982. **Grande** (La) cruauté et tyrannie exercée en la ville d'Arras ce 18 may 1618, par un jeune gentilhomme et une demoiselle frère et sœur, lesquels ont commis inceste. Ensemble ce qui s'est passé durant leurs impudiques amours. Paris, veuve Jean Du Cauroy, 1618, in-8°.

Les seuls exemplaires connus de ces deux petites plaquettes sont à la Bibliothèque nationale.

983. **Grande** (La) patience des femmes contre leurs maris.

La grande Loyauté des femmes. Pet. in-8° goth., s. l. n. d.

Ces deux petites pièces, citées par Philomneste Junior, ont figuré dans une vente en Angleterre.

984. **Grande** trahison et volerie du roy Guillot prince et seigneur de tous les larrons, bandelliers, sacrileges, voleurs et brigans du royaume de France. Pet. in-8°, s. l. n. d.

Cette pièce de 770 vers de dix syllabes est inscrite au catalogue La Vallière. Philomneste Junior prétend que c'est une satire des plus violentes contre le prince de Condé.

985. **Grande** (La) victoire du roy de Polome (*sic*) contre Bajevode duc de Muldovie. Paris, à l'Escu de Basle, 1531, in-4°.

Le seul exemplaire connu faisait partie d'un recueil de pièces gothiques adjugé à la vente De Bure en 1834.

986. **Grans** (Les) et merveilleux faitz du seigneur Nemo, avec les privilèges qu'il a et la puissance qu'il peut avoir depuis le commencement du monde jusqu'à la fin. Pet. in-4° goth., s. l. n. d., vers 1530.

Cette édition, dont on ne connaît pas d'exemplaires, est citée par Du Verdier, et figure aussi aux catalogues des foires de Francfort.

On peut encore citer des merveilleux faitz du seigneur Nemo, deux éditions sans lieu ni date, et deux éditions lyonnaises, qui rentrent dans le cadre de notre Bibliographie :

987. Une édition pet. in-8°, s. l. n. d., de 20 lignes à la page, dont le seul exemplaire connu est au British Museum.

988. Une édition pet. in-8°, s. l. n. d., de 22 lignes à la page, dont on conserve un exemplaire à la Bibliothèque de Versailles.

989. Une édition in-16, donnée à Lyon, sans date, par Pierre de Sainte-Lucie, mentionnée aux catalogues des foires de Francfort.

990. Enfin, une autre édition lyonnaise, in-8°, aussi sans date, par Mace Bonhomme, que cite Du Verdier.

991. **Grans** (Les) noelz nouveaulx composés en plusieurs chansons tant

vieilles que nouvelles en francoys, en poytevin et en écossais. Paris, J. Nyverd, s. d., in-8°.

Ce recueil n'est connu que parce qu'il est porté au catalogue La Vallière.

Une autre édition, du même recueil, doit se trouver aujourd'hui à la Bibliothèque de Chantilly, puisqu'il faisait partie de la collection Cigongne.

992. **Grans** (Les) pardons et indulgence, le très grand jubilé de plenièrè remission. Gand, Pieter Van Winghen, pet. in-8° goth.

Figurait dans un recueil du catalogue La Vallière.

993. **Grant** (Le) triomphe et honneur des dames et bourgeoises de Paris et de tout le royaume de France. S. l., 1531, pet. in-8° goth.

Figurait dans un recueil du catalogue La Vallière.

994. **Grangerins** (Joannes). De loco ubi victus Attila fuit olim Dissertatio. Paris, Joseph Libert, 1641, in-8°.

Cette étude historique est citée par l'auteur des *Memoriæ historico-criticæ librorum rariorum*, qui affirme que ce petit livre, imprimé à Paris, était absolument introuvable en France en 1734. Il lui consacre une courte mais intéressante notice.

L'auteur de cette dissertation, Jean Grangier, professeur royal, avait dédié son œuvre au cardinal de Richelieu. S'appuyant sur un vieux manuscrit religieusement conservé au chapitre de Châlons, il s'efforçait de déterminer l'endroit des champs catalauniques où les Huns avaient été défaits. Voici, d'après Bejeri, le passage important du manuscrit signalé par Grangier :

« Bellum hoc apud capamvillam œgri catalaunensis, ubi adhuc vestigia » restant, Gestum est. Est enim ibi œger seu campus magnus fassatis » conclusus in pede, cujus est fluvius ille de quo dicitur in textu ».

Ce petit opusculè, introuvable en 1734, aurait été, d'après Brunet, qui ne signale pas l'édition de Joseph Libert de 1642, publiée pour la première fois en 1641. Il indique, en effet, à cette date, une édition in-8° de 38 pages, sans lieu et sans nom d'imprimeur ou de libraire.

995. **Gregorius magnus** (sanctus). Dialogorum sancti Gregorii libri quatuor editio primatia a Joanne Guttembergis escusa. 1458, in-f°.

Voilà bien le livre précieux par excellence, et la découverte d'un exemplaire de cette première édition, connue seulement par les mentions de divers bibliographes, serait un véritable évènement.

C'est David Clément qui affirme l'existence de cette édition, dans la préface de sa *Bibliothèque curieuse des livres rares*, et il n'est pas le seul, puisque Palmer, dans un rapport publié à Londres en 1733, signale la présence d'un exemplaire de ce livre dans la bibliothèque des comtes de Pembroke.

Malgré ces précisions, Brunet reste sceptique, et met en doute l'existence de cette édition.

996. **Grevin** (Jacques). Le theatre de Jacques Grevin de Clermont en Beauvoisis, à très-illustre princesse Madame Claude de France, duchesse de Lorraine. Ensemble la seconde partie de l'Olympe et de la Geledoerye. Paris, Vincent Sertenas, 1562, in-8°.

Ce volume, contenant toutes les pièces, tragédies et comédies de Jacques Grevin, à l'exception de *La Maubertine*, dont le manuscrit lui fut volé, devait être déjà bien rare en 1735, époque où écrivait De Beauchamps, puisqu'il ne peut vérifier si l'édition était de 1561 ou 1562. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de la progression du prix de l'unique exemplaire connu adjugé 130 fr. à la vente Nodier, 280 à la vente Double, puis 580 ; il était enfin offert au prix de 1.000 fr. par M. Morgand dans son catalogue de mai 1876.

Si le théâtre complet de Jacques Grevin est introuvable, à plus forte raison les éditions séparées de ses diverses pièces.

De Beauchamps n'en cite qu'une seule :

997. César ou la liberté vengée, tragédie en cinq actes, avec les chants des soldats de César, et un argument. Rouen, Raphael de Petitval, 1606, in-12.

Cette édition n'était évidemment pas la première, puisque le privilège est daté du 4 février 1597.

Grevin, qui était à la fois auteur dramatique et docteur en médecine, appartenait à la religion réformée. Très lié avec Ronsard, il se brouilla avec lui après la publication du *Discours sur les misères du temps*, contenant de très violentes attaques contre les ministres de la nouvelle religion, et, pour venger ses coreligionnaires, collabora à une sanglante satire, *le Temple*, dirigée contre le chef de la pléiade.

La date de la naissance de Jacques Grevin a donné lieu à une assez curieuse controverse : certains bibliographes le faisaient naître en 1541 ; mais trois vers de Ronsard

Et toi Grevin, après, toi mon Grevin encor  
Qui dores ton menton d'un petit cresse d'or  
A qui vingt-deux ans n'ont pas clos les années

ont permis de fixer la date de sa naissance à 1538, puisqu'ils ne furent écrits qu'après le succès de ses deux premières comédies, *la Trisoriere*, jouée en 1558, et *les Esbahis*, en 1560.

(A suivre).

ARMAND DELPY.





## Avis divers

---

**Exposition des Transports. Milan 1906.** — Dans notre dernier Bulletin, nous avons annoncé cette Exposition qui est assurée du plus grand succès. Notre aimable collègue, le D<sup>r</sup> Bertarelli, a bien voulu en faire adresser l'intéressant programme à tous nos confrères, et le Président de la Section rétrospective nous a informés que nous pouvions organiser une exposition collective.

Le *Vieux Papier* peut certes constituer brillamment un ensemble représentant l'histoire des transports en *France* par des documents iconographiques, manuscrits et imprimés.

Nous faisons donc un pressant appel à nos collègues et les prions d'adresser avant le 1<sup>er</sup> janvier, au secrétaire général, une note succincte des documents et objets qu'ils seraient disposés à prêter. Cela est indispensable pour évaluer l'emplacement qui nous serait nécessaire.

---

Le ministère de l'instruction publique nous a adressé le programme du 44<sup>e</sup> Congrès des Sociétés savantes, qui s'ouvrira à la Sorbonne le 17 avril 1906. Nous en tenons des exemplaires à la disposition de nos collègues. Nous rappelons que les manuscrits doivent être adressés avant le 30 janvier prochain.

---

### Prochaines Réunions.

**24<sup>e</sup> dîner.** — **Mardi 21 novembre.** Objet de la réunion : Les vignettes de papier administratif sous la Révolution.

**25<sup>e</sup> dîner.** — **Mardi 19 décembre.** Objet de la réunion : Ordres de chevalerie. Brevets et décorations. Pièces nobiliaires.

Nous prions nos confrères de préparer, pour les documents qu'ils apporteront, des notes qui seront reproduites dans le Bulletin, ce qui laisse une trace plus évidente de ces excellentes réunions.

---

### CHANGEMENTS D'ADRESSE

MM. NOURRY (Émile), 14, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris (IX<sup>e</sup>).

MAINDRON (Ernest), 130, avenue de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine.



## NÉCROLOGIE

---

Nous avons eu le très vif chagrin d'apprendre le décès de notre collègue, M. Henri Baillière, survenu le 6 octobre dernier.

M. Henri Baillière avait à peine 65 ans. C'était un travailleur acharné, et, jusqu'au dernier jour, sa pensée ne quittait pas cette maison d'édition, presque centenaire, universellement connue du monde savant, et que lui et les siens maintenaient au premier rang.



En outre de sa collaboration aux revues scientifiques, M. Baillière nous laisse quelques ouvrages d'érudition qui font vivement regretter sa perte prématurée.

C'est d'abord, écrite d'une plume alerte, la relation d'un *Voyage en Égypte* qu'il fit en 1867.

Après la guerre, il consacre à la mémoire d'*Henri Regnault*, son camarade d'enfance, une étude abondante en souvenirs sur la vie et les œuvres de ce brillant artiste.

Un procès en revendication de terrains lui suggère l'idée de publier les recherches historiques auxquelles il a dû se livrer pour établir son bon droit, et, sous le titre de *Autour d'une source*, il nous décrit l'histoire d'un petit coin des environs de Paris, entre Saint-Cloud et Suresnes.

Président de section de la Société archéologique du VI<sup>e</sup> arrondissement, il s'en occupait très activement, et nous lui devons un modèle de monographie archéologique, l'histoire de *La rue Hautefeuille*, une des plus vieilles de Paris, étudiée maison par maison.

L'an dernier, sa longue expérience des affaires de librairie lui faisait écrire sur *La crise du livre* des pages pleines de vérité et de sages conseils.

Enfin, comme collectionneur, M. Henri Baillièrre laisse une inestimable collection d'autographes dont il nous avait spirituellement conté l'histoire <sup>1</sup>, et qu'il a enrichie de la façon la plus intelligente. On se rappelle la base originale que Zéphyrin Gerbe, le créateur de la collection, avait adoptée pour classer ces autographes : il ne considérait l'espèce humaine que sous deux aspects : être ou ne pas être... de l'Institut, en sorte que certains dossiers pouvaient avoir la chance de passer du côté gauche au côté droit. Cette collection comprend actuellement 30.000 pièces.

Il avait été l'un des premiers à être attiré par l'intérêt de nos études et nous nous rappelons, non sans émotion, la communication qu'il faisait il y a quelques mois à peine, plein de vie et de santé, à l'une de nos réunions mensuelles.

Le concours de son expérience, sa bienveillance, sa collaboration, nous étaient également précieux et, au vide que son départ produit parmi nous, nous pouvons mesurer la douleur des siens.

La Société *Le Vieux Papier* s'y associe respectueusement, et présente ses plus sympathiques condoléances à sa famille si éprouvée et en particulier à M. le Docteur Georges Baillièrre, à M. Albert Baillièrre, à M. le Docteur Henri Voisin, à M. André Voisin, nos confrères, qui perpétueront son souvenir parmi nous.

H. V.

---

1. Voir fascicule n° 29, 1<sup>er</sup> mars 1905, pages 66 à 72.





## Variétés

---

### Un mot sur les étiquettes de bouteilles de liqueur.

En reproduisant, page 247 du présent volume, l'étiquette-rébus « *Que souhaitez-vous ? Quoi que ce soit* », M. Monmarché prouve que nous avons eu raison de faire entrer le rébus dans le cadre de nos études. Plus d'une fois les liquoristes ont eu recours à ce jeu d'esprit pour attirer l'attention du public. Il y avait en Saintonge un débitant qui offrait, à ceux de ses clients qui ne manifestaient de préférence pour aucune liqueur, une bouteille dont l'étiquette représentait un nain portant une gourde. On sait que les gourdes dont se servent les paysans et les compagnons du tour de France sont souvent creusées dans une citrouille. Or, en patois saintongeais, une citrouille se nomme une *coie*. Sur les bords de la Charente un loustic répond à l'interrogation « quoi ? » : « *Les quoi ne sont pas des citrouilles* ». Le nain porteur de la gourde signifiait : « N'importe quoi. » (*Nain porte coie*).

A propos de l'étiquette *Crème à la girafe*, M. Monmarché dit qu'on ne s'explique guère l'intervention de cet animal dans cette affaire. Voici la clef de ce problème. En 1827 on amena au Jardin des plantes une girafe, qui obtint un tel succès de curiosité qu'en peu de temps toutes les modes furent à la girafe. Les étiquettes, les prospectus, les enseignes, furent les échos de cet engouement. A Angoulême, un cabaretier prit pour enseigne : *Au bon vin de la girafe*.

JULES PELLISSON.

---

### Une vieille étiquette de poudre de chasse.

Je signale aux collectionneurs une pièce de ma collection qui doit être d'une insigne rareté. Il a été malheureusement impossible de la reproduire tant le tirage en est mauvais. C'est une étiquette gravée sur bois, mesurant 15 X 10 centimètres, représentant un amoncellement de gibiers de toutes sortes : tête de sanglier, canards, lapin, oiseaux et deux fusils, au bas de laquelle est l'inscription suivante : *Poudre fine expresse à Giboyer du Moulin Royal de Limoges*. Le verso est couvert de notes manuscrites dont l'une est datée du 18 septembre 1678, mais je crois qu'on peut lui assigner une date bien antérieure.

JULES PELLISSON

# BIBLIOGRAPHIE

Nous croyons être utile à nos collègues en leur signalant l'ouvrage de MM. O. TEISSIER et J.-B. SAMAT : *Marseille à travers les siècles* (in-4° de 264 pages, Paris, L. Baschet, éditeur), qui contient, outre de nombreuses reproductions de vieux plans, gravures, portraits, armoiries et documents manuscrits, les pièces suivantes qui intéressent le *Vieux Papier* :

Page 104 : un connaissance du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec vignette.

Page 124 : le prospectus d'un luthier.

Page 131 : une carte de membre d'une section (Révolution); un certificat de volontaire; une carte de sûreté; une carte de membre de la Société montagnarde épurée de Mazargues; une carte trimestrielle de l'Assemblée patriotique de Marseille; une carte de membre de la Société populaire de Marseille.

Page 132 : une estampe sur le tiers-état.

Page 134 : un mandat de cinq sous émis à Marseille; un de dix sous émis à Marseille; un bon de quarante sous (emprunt forcé de l'an IV); un mandat de vingt sous émis à Marseille (caisse patriotique); un mandat faux de vingt sous.

Page 136 : un mandat de six livres émis à Marseille en 1791; une carte de membre de la Société de la Liberté et de l'Égalité; une carte de membre d'une section; deux cartes triangulaires de membre de la Société populaire de Marseille.

Page 151 : une carte de garde national.

Pages 166-167 : Quatre proclamations du maire ou du gouverneur de Marseille au sujet du retour de Napoléon et de Louis XVIII.

Page 201 : la proclamation du maire de Marseille en 1848.

PROSPER FALGAIROLLE.

Notre éminent collègue, M. le baron Guilibert, vice-président de la Société d'Études provençales, a communiqué au Congrès international des Orientalistes, tenu à Alger en avril dernier, deux très curieux manuscrits arabes : un évangélaire maronite et un catéchisme musulman, apportés en Provence par un officier de l'expédition française d'Égypte, J.-F. d'Alphéran, dernier prieur de Saint-Jean-de-Malte, qui suivit le général Bonaparte, après la prise de l'île.

On sait que notre collègue est aussi un charmant poète félibre et nous avons lu avec grand plaisir les vers qu'il composa l'an dernier pour la reine Marguerite d'Italie à l'occasion du centenaire de la naissance de Pétrarque.

*La Tradition.* — Mars. — A. HAROU : Traditionnisme de la Belgique. — Le rocher et la chapelle de Saint-Michel d'Aiguilhe au Puy. — C. de W. : Le coq et l'éléphant. — DESTUTAYRE : La légende du marronnier du 20 mars, etc., etc.

Avril. — Jacques ROUGÉ : Le pied de saint Martin. — A. HAROU : Traditionnisme de la Belgique. — DE BEAUREPAIRE-FROMENT : Chant populaire du Caorsin, etc., etc.

Mai. — A. ORAIN : La poule coupée par moitié. — A. HAROU : Traditionnisme de la Belgique. — J. PROMPT : La sauve du jugement, etc., etc.

Juin. — J. ROUGÉ : Traditionnisme du Bas-Tourangeau. — A. ORAIN : Chanson populaire du pays gallo. — A. HAROU : Traditionnisme de la Belgique. — G. BOUSSINESQ : Perceval le Gallois, etc., etc.

Juillet. — A. HAROU : Traditionnisme de la Belgique. — DE BEAUREPAIRE-FROMENT : Saint Antoine et saint Paul. — G. CARNOY : Avez-vous ma bourrique? — DESTUTAYRE : Au Maroc, etc., etc.

## ERRATUM

Page 253, ligne première, lire : ....qui les rend plus légères de deux *pour cent* que celles d'ordinaire.



# Table Alphabétique des Matières

PAR NOMS D'AUTEURS



## ANONYME :

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| Le journal de Vladivostock (variété) . . . . .                 | 56  |
| L'emploi du papier (variété) . . . . .                         | 59  |
| Un bateau de papier (variété) . . . . .                        | 59  |
| Le triomphe de l'annonce (variété) . . . . .                   | 60  |
| Quel est le doyen des journalistes ? (variété) . . . . .       | 60  |
| Reconstitution de la Bibliothèque de Turin (variété) . . . . . | 61  |
| Les pots de confitures et le Vieux Papier (variété) . . . . .  | 62  |
| Livres imprimés sur papier de couleur (variété) . . . . .      | 63  |
| Une fête de serment civique (variété) . . . . .                | 126 |
| La maison aux pendules (variété) . . . . .                     | 188 |

## BAILLIÈRE (D' GEORGES) :

|                                                      |     |
|------------------------------------------------------|-----|
| Les contemporains célèbres (Bibliographie) . . . . . | 191 |
| Les cartes postales pétitions . . . . .              | 254 |

## BAILLIÈRE (HENRI) :

|                                                           |    |
|-----------------------------------------------------------|----|
| Comment on devient collectionneur d'autographes . . . . . | 66 |
|-----------------------------------------------------------|----|

## BERTARELLI (ACHILLE) :

|                                                                             |   |
|-----------------------------------------------------------------------------|---|
| Une colonie d'artistes français à Rome au XVII <sup>e</sup> siècle. . . . . | 8 |
|-----------------------------------------------------------------------------|---|

## BRIDOUX (GEORGES) :

|                                                  |     |
|--------------------------------------------------|-----|
| A propos d'un discours révolutionnaire . . . . . | 308 |
|--------------------------------------------------|-----|

## CHAMBOISSIER (LÉON) :

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
| L'art et le confort (Bibliographie) . . . . . | 192 |
| Histoire fiscale du tabac en France . . . . . | 193 |

## COCHON (J.) :

|                                                               |     |
|---------------------------------------------------------------|-----|
| Note sur les congés militaires (variété) . . . . .            | 337 |
| Un graveur de poinçons de papiers timbrés (variété) . . . . . | 338 |

|                                                                                                                                          |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| COURIOT (E.) :                                                                                                                           |     |
| Note sur le papier-monnaie émis pendant le siège de Leyde en 1574 . . . . .                                                              | 155 |
| DAYMARD (D' LÉON) :                                                                                                                      |     |
| Aux manœuvres. — Menus, 78 et . . . . .                                                                                                  | 162 |
| DELPY (ARMAND) :                                                                                                                         |     |
| Essai d'une Bibliographie spéciale des livres perdus, ignorés ou connus à l'état d'exemplaire unique, 43, 119, 179, 263, 321 et. . . . . | 404 |
| DEVAUX (A.) :                                                                                                                            |     |
| Le Siège et la Commune de Paris . . . . .                                                                                                | 6   |
| Papiers et parchemins timbrés de France, 234, 290 et . . . . .                                                                           | 379 |
| DUJARDIN (MARIUS) :                                                                                                                      |     |
| Les tickets des entreprises de transport des voyageurs . . . . .                                                                         | 280 |
| ESQUIEU :                                                                                                                                |     |
| Articles signalés dans le <i>Bulletin de la Société Archéologique de Tarn-et-Garonne</i> . . . . .                                       | 57  |
| Le <i>Magasin Pittoresque</i> et le Vieux Papier . . . . .                                                                               | 342 |
| FALGAIROLLE (PROSPER) :                                                                                                                  |     |
| Marseille à travers les siècles (Bibliographie) . . . . .                                                                                | 412 |
| FESCH :                                                                                                                                  |     |
| Bibliographie du Vieux Papier . . . . .                                                                                                  | 124 |
| FLOBERT (PAUL) :                                                                                                                         |     |
| Les calendriers . . . . .                                                                                                                | 75  |
| Journal groënlandais . . . . .                                                                                                           | 127 |
| Les numéros de conscrits . . . . .                                                                                                       | 129 |
| La Comète (variété). . . . .                                                                                                             | 186 |
| Supplément au Catalogue des marques postales de M. Arthur Maury (Bibliog.).                                                              | 192 |
| Visites de souverains en France . . . . .                                                                                                | 201 |
| Lettre de deuil périgourdine (Bibliographie) . . . . .                                                                                   | 272 |
| Invitation au pain bénit (variété) . . . . .                                                                                             | 339 |
| Papier à lettre (variété). . . . .                                                                                                       | 339 |
| Un dolmen à Champignolles (Bibliographie) . . . . .                                                                                      | 342 |
| L'imagerie populaire et enfantine. . . . .                                                                                               | 345 |
| FONTANEY (E.) :                                                                                                                          |     |
| Le plus ancien timbre commémoratif (variété) . . . . .                                                                                   | 53  |
| GUIZARD (LÉON) :                                                                                                                         |     |
| L'affiche illustrée et la réclame. . . . .                                                                                               | 313 |
| HELOT (D' RENÉ) :                                                                                                                        |     |
| La fête de Gustave Flaubert . . . . .                                                                                                    | 26  |
| Plainte d'un médecin contre un cocher (variété) . . . . .                                                                                | 58  |
| Découverte d'une mine d'or . . . . .                                                                                                     | 158 |

|                                                                                  |     |
|----------------------------------------------------------------------------------|-----|
| HUOT (LÉON) :                                                                    |     |
| Marques postales. . . . .                                                        | 92  |
| Des aides et des bouilleurs de cru . . . . .                                     | 111 |
| LALANDE (D' E.) :                                                                |     |
| Ex libris maçonnique et cabalistique . . . . .                                   | 84  |
| LALLEMAND (F.) :                                                                 |     |
| Un graveur de poinçons de papier timbré (variété) . . . . .                      | 190 |
| MAILHET (ANDRÉ) :                                                                |     |
| Une fête révolutionnaire en 1793 à Crest (ville du Dauphiné) . . . . .           | 147 |
| Instruction populaire en Dauphiné avant la Révolution, 302 et . . . . .          | 391 |
| MONMARCHÉ (MARCEL) :                                                             |     |
| Vieilles images de piété . . . . .                                               | 96  |
| Une leçon de géographie sur des bouteilles de liqueur . . . . .                  | 244 |
| NICOLAÏ (A.) :                                                                   |     |
| Les cartes à jouer en Guienne, 205 et . . . . .                                  | 360 |
| PAPYRUS :                                                                        |     |
| Carte adresse gravée du premier Empire (variété) . . . . .                       | 57  |
| Le <i>Magasin Pittoresque</i> et le <i>Vieux Papier</i> (variété) . . . . .      | 63  |
| Le <i>Livre et l'Image</i> et le <i>Vieux Papier</i> (variété) . . . . .         | 63  |
| Un livre sur les rébus . . . . .                                                 | 128 |
| PELLISSON (JULES) :                                                              |     |
| Un exemple de lecture à l'époque révolutionnaire (variété). . . . .              | 54  |
| Un échange de cartes de visite en Crimée (variété) . . . . .                     | 55  |
| Une prise maritime à l'Île-de-France (variété). . . . .                          | 56  |
| Journal groënlandais (variété) . . . . .                                         | 127 |
| Un document sur Louise Michel (variété) . . . . .                                | 187 |
| Une Société de bienfaisance au XVIII <sup>e</sup> siècle (variété) . . . . .     | 188 |
| A propos du musée des voitures. — Dernière vinaigrette (variété) . . . . .       | 189 |
| Un privilège pour chaise de poste . . . . .                                      | 252 |
| Trois pièces de transport . . . . .                                              | 306 |
| Devise pour les Rois (question) . . . . .                                        | 336 |
| Ce que coûtait un abonnement de journal, payable en assignats (variété). . . . . | 340 |
| Un billet de logement en 1790 . . . . .                                          | 376 |
| Un mot sur les étiquettes de bouteilles de liqueur (variété) . . . . .           | 411 |
| Une vieille étiquette de poudre de chasse (variété). . . . .                     | 411 |
| QUENAIDIT :                                                                      |     |
| Ex libris maçonnique et cabalistique. . . . .                                    | 89  |
| QUINET (F.-A.) :                                                                 |     |
| Essai de bibliographie postale, 34, 115, 168, 259, 315 et . . . . .              | 400 |
| Pièces de transport. . . . .                                                     | 101 |
| Les marques postales anglaises (Bibliographie) . . . . .                         | 343 |

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| RAULET (LUCIEN) :                                                                      |     |
| Bibliographie : Les cartes à jouer. — La poste. . . . .                                | 64  |
| SABATIER (ANTOINE) :                                                                   |     |
| La ferme du tabac . . . . .                                                            | 349 |
| TUMBEUF (ALEXIS) :                                                                     |     |
| Les calendriers . . . . .                                                              | 75  |
| VIVAREZ (HENRI) :                                                                      |     |
| Marques postales d'armée . . . . .                                                     | 2   |
| Projet d'une classification rationnelle pour les collections de portefeuille . . . . . | 11  |
| Un précurseur des guides Joanne. . . . .                                               | 31  |
| Fondation du Concours général des lycées de Paris (variété) . . . . .                  | 52  |
| A propos du jeu de la Comète . . . . .                                                 | 107 |
| Document révolutionnaire (variété) . . . . .                                           | 126 |
| Assemblée générale du 14 mars 1905. . . . .                                            | 133 |
| Les congés militaires . . . . .                                                        | 140 |
| Cartes d'entrée au Muséum d'histoire naturelle . . . . .                               | 173 |
| Pièces relatives aux transports . . . . .                                              | 273 |
| Cartes postales pétitions . . . . .                                                    | 311 |
| Décret de la Convention (variété) . . . . .                                            | 341 |
| A propos des cartes d'entrée au Muséum d'histoire naturelle. . . . .                   | 373 |
| Nécrologie. — M. Henri Bailliére . . . . .                                             | 409 |
| VOISIN (HENRI) :                                                                       |     |
| Le tabac (marques de contrôle de la Régie). . . . .                                    | 195 |
| WIGGISHOFF (J.-C.) :                                                                   |     |
| Essai d'une Bibliographie du Vieux Papier . . . . .                                    | 16  |







## Table Analytique des Matières

---

Abonnements, 340.  
Adhésions et changements d'adresses, 51, 125, 185, 271, 272, 336, 408.  
Affiches, 56, 313.  
Annonces et réclames, 60, 188, 313.  
Armoiries, 269.  
Assemblée générale, 133.  
Autographes, 66.  
Avis divers, 50, 123, 184, 269, 335.  
Aides et Bouilleurs de cru, 111.  
Bibliographie, 31, 57, 64, 128, 191, 192, 272, 342, 412.  
Bibliographie des livres perdus, 43, 119, 179, 263, 321, 404.  
Bibliographie postale, 34, 64, 115, 168, 192, 259, 315, 400.  
Bibliographie du *Vieux Papier*, 16, 124.  
Bibliothèques, 61.  
Billets d'enterrement, 272.  
Billets de logement, 376.  
Billets et tickets de transport, 280.  
Brevets militaires et congés, 140, 337.  
Calendriers, 75.  
Cartes-adresse, 57.  
Cartes d'entrée au Museum d'histoire naturelle, 173, 373.  
Cartes à jouer, 64, 107, 186, 205, 360.  
Cartes postales pétitions, 254, 311.  
Cartes de visite, 55.  
Classification des collections de portefeuille, 11, 124.  
Concours général, 52.  
Congés (voir Brevets).  
Congrès, 408, 412.  
Convocations et ordres du jour, 50, 123, 164, 270, 335.  
Discours révolutionnaire, 308.  
Dons, 51.  
Errata, 412.  
Étiquettes, 18, 244, 411.

Ex libris, 84.  
 Expositions, 50, 124, 271, 345, 408.  
 Fêtes, 26, 126, 147.  
 Formules de serments, 126.  
 Gravure et graveurs, 107, 190, 338.  
 Gravures italiennes, 8.  
 Gustave Flaubert, 26.  
 Imagerie, 96, 129, 345.  
 Instruction publique, 54, 302, 391.  
 Invitations, 187, 339.  
 Journaux et journalistes, 56, 60, 127, 340.  
 Lettres de convocations, 287.  
 Louise Michel, 187.  
 Marques postales d'armée, 2.  
 Marques postales, 5, 92, 192, 343.  
 Médecins, 58.  
 Menus, 78, 162.  
 Méthodes de lecture, 54.  
 Mines d'or, 158.  
 Musées, 189.  
 Nécrologie :  
     M. de Courcel, 2.  
     M. Brunswick, 2.  
     M. Maigrot, 184.  
     M. Henri Baillié, 412.  
 Numéros de conscrits, 129.  
 Papier, 59, 63.  
 Papier à lettres, 339.  
 Papier-monnaie, 155.  
 Papiers et parchemins timbrés, 234, 290, 379.  
 Pièces de transport, 31, 101, 273, 280, 306, 408.  
 Privilèges, 252.  
 Publicité, 191.  
 Questions et réponses, 336.  
 Rébus, 128.  
 Reçus, 188.  
 Réquisitions, 126.  
 Réunions mensuelles (Comptes rendus des), 2, 6, 63, 75, 129, 133, 193, 200, 273.  
 Révolution française, 126, 147, 308, 341, 391.  
 Siège et Commune de Paris, 6.  
 Tabac, 193, 349.  
 Tickets de transports, 280.  
 Timbres commémoratifs, 53.  
 Vieux papiers, 62, 63, 341.  
 Vinaigrettes, 189.  
 Visites de souverains, 201.







## Notules et Petite Correspondance.

---

Notre collègue L. Chanut recherche estampes, notices, coupures de journaux ou revues sur : Chassériau, De Lemud, Arvers, J. Tellier, Méryon.

---

Question 40. — **Faire-part de naissance.** — A quelle époque remonte la coutume des avis de naissance ? Comment les vieux avis étaient-ils rédigés ? Quels étaient les formats en usage ?

H. CHEVIGNARD.

---

On a certainement remarqué l'élégant encartage que notre aimable collègue, M. Arthur Maury, a fait dans le précédent numéro de notre *Bulletin*, à l'occasion de sa participation à l'Exposition Internationale de Liège en 1905.

Ce document est un prospectus, joliment illustré de plusieurs planches dont une en couleurs, qui est digne d'être conservé dans nos collections de pièces modernes.

Il rappelle les travaux qui ont rempli, et bien rempli, la carrière laborieuse de M. Maury, les efforts continus qu'il a consacrés aux progrès de la philatélie, dont il fut l'un des fondateurs, et ses recherches, plus récentes, sur les anciennes marques de la poste, qui ont eu pour conclusion la publication d'un répertoire précieux, unique dans son genre.

M. Maury ne s'est pas uniquement consacré aux choses postales. Nous avons déjà cité, dans ce *Bulletin*, le livre si documenté et si copieusement illustré qu'il a publié, l'an dernier, sur les *Emblèmes et Drapeaux de la France* et, en particulier, sur le *Coq gaulois*, objet de ses études préférées.

C'est l'œuvre d'un collectionneur passionné et d'un érudit.

H. V.



# TARIF

## DES ANNONCES ET INSERTIONS

sur la couverture du Bulletin.

|                    |        |                         |
|--------------------|--------|-------------------------|
| Une page. . . . .  | 20 fr. | } <i>Cliché fourni.</i> |
| 1/2 » . . . . .    | 15 »   |                         |
| 1/4 » . . . . .    | 10 »   |                         |
| 1/8 » . . . . .    | 7,50   |                         |
| 1/16 » . . . . .   | 5 »    |                         |
| La ligne . . . . . | 1 »    |                         |

### Remises sur ce Tarif :

|                                       |              |
|---------------------------------------|--------------|
| Pour deux numéros . . . . .           | 5 pour cent. |
| Pour trois numéros . . . . .          | 7,50 d°      |
| Pour quatre numéros et plus., . . . . | 10 d°        |

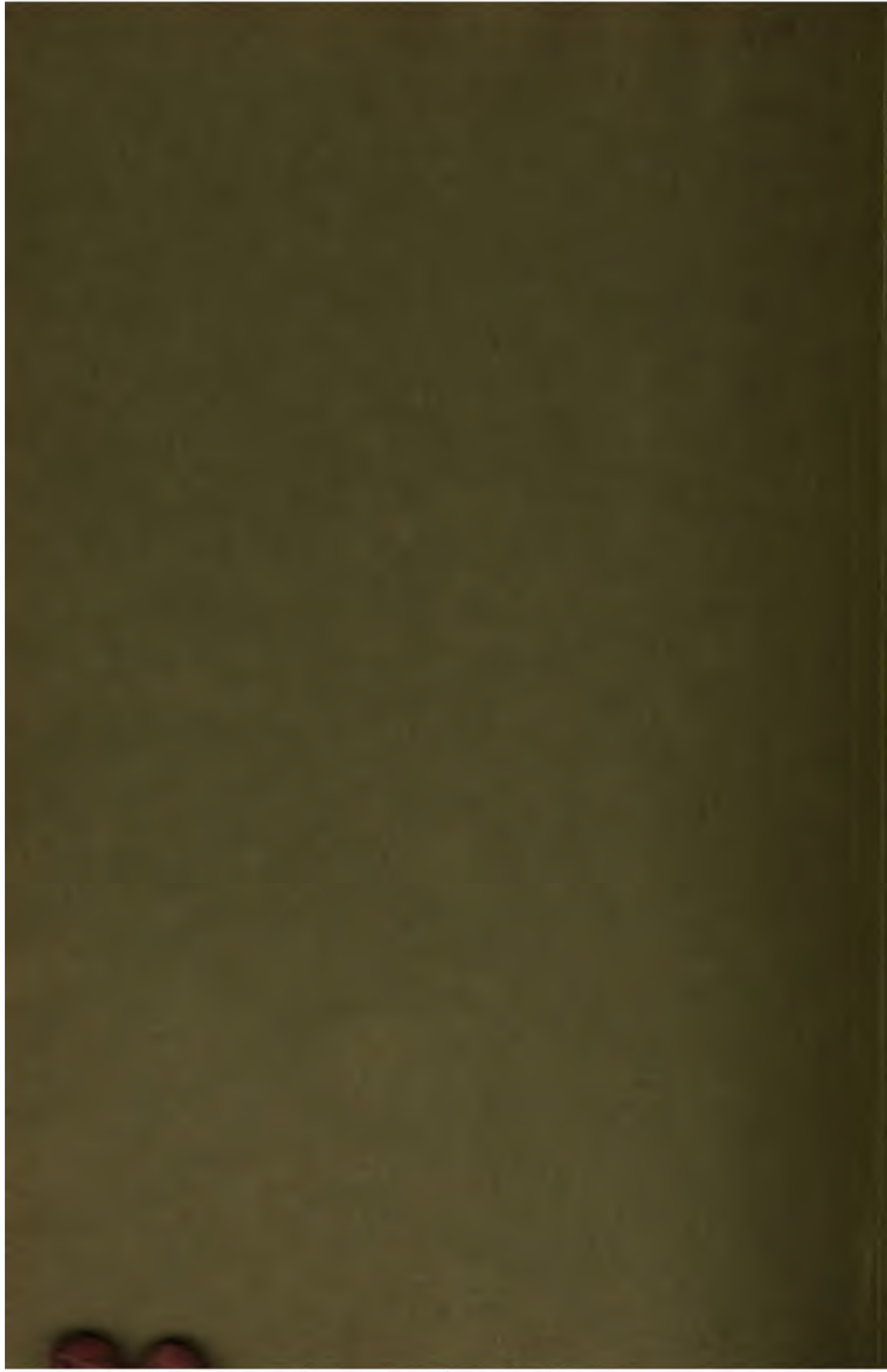
*Les Membres de la Société bénéficieront en outre d'une remise supplémentaire de dix pour cent.*











MAR 4 - 1931

